THE GETTY CENTER LIBRARY
Why ask for the moon
when we have the stars?
AS

LA BELGIQUE
ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME SEPTIÈME

Avril — Mai — Juin 1907

Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/labelgiqueartist07unse

LA BELGIQUE

ARTISTIQUE & LITTÉRAIRE

REVUE MENSUELLE NATIONALE
DU MOUVEMENT INTELLECTUEL

TOME SEPTIÈME

AVRIL — MAI — JUIN

1907

BRUXELLES

26-28, rue des Minimes, 26-28

THE GETTY CENTER
LIBRARY

CONTES
POUR LES ENFANTS D'HIER

HISTOIRE DU ROI PRAXIPLUTE ET DE TROIS FLOCONS DE NEIGE

A Eugène Demolder.

La Hyontargie avait vécu longtemps heureuse sous le sceptre du bon roi Erimyk-Baladour. Nul n'ignore que ce prince eut la gloire de chasser de ses Etats la tourbe des faiseurs de musiques, peintres et gens de grimoires, en sorte que la patrie, libérée des chimères, avait pu se donner tout entière aux soucis plus présents de la vie. Ainsi que nous l'affirment les annales officielles, une si féconde résolution avait bientôt porté ses fruits. Gonflée de richesses, toute la monarchie était déjà merveilleuse d'embonpoint lorsque, Baladour étant mort, le Trône échut à Praxiplute.

Celui-ci ressemblait à son prédécesseur, en vérité à s'y méprendre. Même stature formidable, santé pareille, et d'identiques gros yeux bleus avec un tout petit nez noyé dans le double flot des joues rouges. Au moral, il y avait pourtant certaines différences. Erimyk-Baladour fut chanteur; mais

Praxiplute, comme lui doué d'une voix solide, recherchait plutôt les triomphes de l'éloquence. Quant aux images, musiques et chansons, on peut affirmer hautement qu'il ne les haïssait point, car il n'avait jamais songé à de telles choses.

Non, certes, qu'il n'eût point d'idéal ! Nul plus que lui ne reconnaissait la force de ce mot. Mais Praxiplute, d'esprit trop ferme pour se plaire à des billevesées, révérait un idéal positif, un idéal pratique. Son éloquence émouvait par sa bonhomie, parfois rehaussée de quelques cris sonores ; c'était une sorte de terre-à-terre sublime. Le Roi tenait d'ailleurs à ce qu'elle fût utile à la nation, et il l'employait sans relâche à propager les plus saines doctrines de l'économie politique.

Qui donc s'étonnera que sous un tel monarque la prospérité publique ne connût plus de mesure? Ce règne fut une période admirable d'expansion, de lointaines entreprises commerciales et de colossales affaires qui s'engendraient les unes des autres comme des bêtes monstrueuses et vomissantes d'or. Sous Baladour, les bourgeois de Hyontargie étaient déjà, pour la plupart, assez replets. Sous Praxiplute ils s'épanouirent mieux encore. Gorgés de bonnes victuailles, tous étaient devenus gras à lard.

Sauf dans le menu peuple, où la peste, la faim et les pales couleurs faisaient leurs ravages ordinaires, les Hyontargiens ne pouvaient plus mourir que d'apoplexie ou de maladies d'estomac. En douze années la statistique n'enregistra, parmi les honnêtes gens, que cinquante-neuf décès attribuables à d'autres causes. A savoir :

trois Grands Dignitaires ayant eu la tête tranchée pour malversations, et qui ne purent survivre à leur disgrâce ;

deux Demi-Grands et un Gentilhomme assassinés par leurs rivaux;

le Grand Maréchal de Bouche, brûlé dans les cuisines par une bassine de confiture toute bouillante;

un Riche-Homme qui se laissa choir de sa fenêtre en regardant passer une courtisane;

cinq Gentilshommes mystérieusement empoisonnés;

un autre tué à la guerre, par mégarde;

un Demi-Grand qui avait mangé une guêpe dans une pêche;

six Riches-Hommes noyés tous ensemble, pour s'être imprudemment baignés trois heures à peine après le repas;

un bourgeois misérablement écrasé par une malle;

et enfin trente-six dames qu'on vit crever de jalousie,

et le Grand Pontife qui éclata un jour, de graisse ou de rire, on ne sait.

Malgré cela la canaille, dit-on, trouvait encore des occasions de murmurer; mais la force armée était là pour lui enseigner les égards qu'on doit aux choses respectables. Quant aux classes supérieures de l'Etat elles vivaient noblement, éblouies d'elles-mêmes, et glorieuses de cette incomparable fortune à jamais désignée pour les fastes de l'Histoire.

*
* *

Ainsi passèrent les ans, et après les ans les années. Ceux qui, sous l'ancien règne, étaient des hommes mûrs et forts, traînaient maintenant leurs pieds de vieillards alourdis par la goutte; les adolescents d'alors avaient atteint l'âge des soucis, et une génération nouvelle était née.

C'est parmi ces jeunes gens que se révéla d'abord le surprenant malaise dont les historiens de la Hyontargie ont essayé en vain d'expliquer les causes. Il commençait d'une manière bizarre par une crise d'ennui, de faiblesse et de langueur sentimentale. On désignait cela par un mot singulier, jusqu'alors étranger au vocabulaire du pays : la *mélancolie*. Quand l'affection devenait plus grave, c'était le *splîne* ou *splenn*. Nul organe ne paraissait lésé ; une souffrance à la fois vague et profonde envahissait tout l'être, et le malade prenait en dégoût une vie dont il n'espérait plus rien. Le *splîne* était, d'ailleurs, manifestement réservé aux personnes de quelque éducation, tandis que le *splenn* s'attachait aux ignorants bourgeois.

Les dames n'étaient point sujettes à la maladie, par bonheur. Mais chez les jeunes hommes elle fit de grands ravages, et peu à peu, par contagion, gagna même leurs aînés. Ils ne se trouvaient plus la force d'accroître leurs richesses ; on les entendit déclarer monotone leur splendeur, et que boire, manger et s'amuser, c'est toujours la même chose. Ils montraient partout leurs mornes visages, cherchant d'un air lugubre un plaisir qu'ils ne trouvaient plus ; puis ils se renfermaient jalousement dans leurs demeures où leurs proches les voyaient dépérir, et de temps en temps il se répétait qu'un Hyontargien venait de trépasser, tué par un ennui sauvage.

Cependant, les affaires devenaient languissantes ; le crédit public perdait de son ressort, l'argent se resserrait, on ne créait plus d'affaires nouvelles. Une formidable crise financière était imminente.

En ces tristes conjonctures, le Roi ne faillit point à son devoir. Il fallait à tout prix relever les esprits, ramener la confiance ; et Praxiplute n'ignorait point

comment on agit en ce cas : il suffit de racheter quelques dettes de l'Etat, puis de taxer les Juifs et de faire grand fracas de dépense afin d'éblouir par le luxe. Or, les Juifs pullulaient en Hyontargie, et le trésor de la Couronne entassait dans cinquante caves blindées des masses prodigieuses d'or.

Mais quel luxe pouvait donc manquer aux Riches du pays? comment espérer les éblouir? Meubles et tapis précieux, tentures de velours, tentures de soie, et celles qu'on tisse d'or et d'argent; bijoux qui scintillaient en éparpillant mille étoiles; fruits mûrs, viandes appropriées à toute gourmandise, et jusqu'à des bêtes merveilleuses qu'on faisait à grands frais provenir des tropiques et du pôle; armes, jeux, vêtements au noble faste, chevaux prompts à caracoler et somptueux carrosses, — vastes et chaudes demeures pour l'hiver, sans compter les habitations estivales dans les bois, rafraîchies par des gerbes d'eau pure, — les riches Hyontargiens possédaient tout cela!

Or Praxiplute se désolait, n'imaginant rien de plus, lorsque l'embassadeur d'un Etat voisin cita d'autres luxes que l'on ne connaît point en Hyontargie. Il parla longuement des cours rivales, Avigorre, Alturinse et Tzur; il nomma le prince d'Aquilée, familier des choses philosophiques, et le prince Jerzual d'Urmonde, qui fut bon harpeur et beau conteur de fableries. Le jeune prince de Valandeuse a grande renommée, étant trouvère de lais et chansons, car il fut instruit par les fées; et les voyageurs célèbrent par tout l'univers le roi Ellérion d'Argilée chez qui l'on voit plus de cent tables peintes, et l'histoire des héros taillée à merveille dans la pierre. Il y a dans son palais des scènes de tous les âges, figurées sur les murs parmi des guirlandes fleuries et mille ingénieux réseaux de couleur; et

ainsi toujours, de salle en salle, jusqu'au bout de la longue galerie où l'on voit tout à coup, parmi les jeux de la lumière et de la musique, des corps harmonieux aux nobles attitudes. La plupart des rois, disait l'Envoyé, font grand cas de ces luxes de l'esprit. Dans les capitales prospères, il y a même des salles tout exprès pour la musique, et d'autres où l'on fait revivre les hommes de jadis en toutes sortes de fables inventées. On y donne de grandes fêtes, et les habitants de ces villes en tirent beaucoup de joie et de divertissement.

Praxiplute ouvrait de larges yeux et ne comprenait qu'à demi. Mais le Grand Damoiseau des Plaisirs lui parla en secret.

— Sire, dit-il, l'amour propre national est le meilleur soutien des dynasties. Le peuple ne souffrirait-il pas dans son patriotisme, s'il savait que Votre Majesté ne possède point ce qui fait l'orgueil de tant d'autres monarques?

— Têtebleu! s'écria le Roi, il faut lui montrer que nous sommes assez riches pour nous payer tout cela.

Cependant, lorsqu'on en voulut venir au fait, il y eut grand embarras. Point d'artistes en Hyontargie! Le Roi fut très surpris et demanda pourquoi.

Pourquoi? En vérité, personne ne le savait plus. Il fallut décréter des recherches, et c'est pourquoi les secrétaires royaux s'en furent consulter les archives qu'ils explorèrent de comble en fond. Ils y trouvèrent d'abord un grand nombre de toiles d'araignées, en très bon état; puis un amas floconneux et grisâtre d'où ils retirèrent coup sur coup : un cheval à bascule oublié par les enfants du dernier archiviste,

quatre chaises dépaillées, un corps de robe en fanons de baleine, de vieux paniers défoncés et une infinité de puces; après quoi l'on atteignit les actes de la Couronne, où les maigres scribes aux longs nez furetèrent avec minutie.

La poussière se soulevait autour d'eux et s'envolait par les fenêtres comme un épais brouillard. Le ciel en fut voilé, au point que le jour fit place à la nuit. Les passants, aveuglés, se heurtaient aux murs sur les places publiques, ils s'éternuaient mutuellement au visage, et cela fit des querelles. Cependant les scribes travaillaient toujours. Bientôt la couche de poussière devint si épaisse dans les rues qu'il fallut renoncer à y traîner carrosse, et les affaires furent suspendues pendant plus de vingt jours. Mais la pièce officielle fut enfin découverte, et l'on put montrer au Roi le décret d'Erimyk-Baladour qui, pour intentions malfaisantes et médires à l'égard de la Majesté, exilait de l'Etat les tailleurs d'images, hommes de musique, songes-creux, et toutes gens qui inventent et gribouillent.

Alors Praxiplute se mit en colère et cassa le décret.

Et l'on attendit.

On attendit un mois, deux mois, on en attendit six; mais les savants, les artistes ne revinrent point. La plupart étaient morts après tant d'années, en des terres diverses; quant aux rares survivants, ils avaient noué ailleurs des amitiés ou des alliances et n'avaient nulle envie de quitter leurs foyers pour montrer à leurs cheveux blancs le royaume ingrat de Hyontargie.

On demanda des poètes et des musiciens en Argilée, en Urmonde, en Alturinse, en Avigorre, en Tzur; mais ils se moquèrent, et dirent que leur art n'était pas fait pour des Hyontargiens.

Le Roi se désespérait, car il tenait à accomplir les choses qu'il avait une fois décidées, et déjà l'on tremblait pour sa santé lorsqu'un jour le Grand Chef Justicier lui dit ce qu'il savait d'un étrange captif gardé au fond d'une cellule, et depuis un temps si lointain qu'on avait oublié ses forfaits. C'était un homme étrange, et qui prétendait ouïr en lui-même des musiques. Un fou, assurément. Une fois même, bien des années auparavant, il s'était avisé d'inscrire mille signes bizarres sur les murs de son cachot; c'étaient une multitude de petits carrés, de petits losanges disposés sur quatre lignes très minces, et le prisonnier semblait hors de lui-même lorsqu'il les contemplait; mais on les avait effacés à la hâte, par crainte des sortilèges, et depuis ce moment-là le vieillard n'avait plus prononcé une parole.

— Ha! ha! mais c'est très drôle vraiment, dit le Roi.

— J'avais songé à lui, Sire, le croyant magicien, et pensant qu'il pourrait aider l'Etat par ses artifices pour arrêter la crise... Mais en consultant les tables de nos chartres, j'ai vu que ce prisonnier est un musicien.

— Musicien! Tu en es sûr? cria Praxiplute.

— Oui, Sire. Il s'appelle Lillée et il fut enfermé pour offense à la Majesté, mais son crime ne date pas de ce règne.

Ce jour-là, le Roi fut rêveur, bien qu'il eût déjà meilleure mine. Et dès le lendemain, il envoya en Argilée, Valandeuse, Avigorre et autres contrées, rechercher tous les instruments dont il est fait usage pour la musique.

Les courriers s'en furent en grande hâte. Deux mois plus tard ils étaient revenus, rapportant des trompettes et des tambourins, fifres et cornemuses par centaines; des flûtes à bec et traversières, trompes à

tirants, serpents, chapeaux chinois ; maintes violes grandes et petites, cornes d'acacia, olifants et conques ; des rotes, crécelles, triangles et clavicordes, rebecs, tam-tam, lyres, nébels ; cloches campanes, cors et guitares, luths, tympanons et des kinnors, clairons, cimbales et sacquebutes qui furent entassés dans le palais.

Et il arriva des buccinateurs gigantesques et d'autres gens habiles à manier les instruments sonores, et avec eux des hommes qui chantent, et des femmes et des enfants à la voix aiguë.

Alors le Roi fit quérir le prisonnier.

C'était un vieillard sans souffle, au chef branlant, aux mains incertaines. Le gueux était pâle et maigre à donner l'épouvante, avec une barbe mêlée et de très longs cheveux qui lui faisaient un manteau flottant. On eût dit qu'il sortait d'un sépulcre, car on voyait à travers ses joues la ligne des mâchoires et des dents, et ses yeux n'avaient plus nulle flamme.

Il s'avançait en hésitant, comme un homme ébloui d'avoir regardé le soleil, et il fut un long temps avant de pouvoir prononcer un seul mot. Mais on dit au Roi qu'il était fasciné par la majesté du Trône, et Sa Majesté l'accueillit avec une indulgente faveur.

Or donc, Praxiplute, qui fut un bon roi, donna ordre d'élargir le musicien ; puis il lui signifia d'avoir à fournir une grande fête pour l'anniversaire de sa Joyeuse Entrée, à un mois de là. Et, comme il ne regardait pas à la dépense, il donna à Lillée mille pièces d'or pour que la musique fût plus belle.

*
* *

On était à l'époque de la fête de Grasse-Truie, laquelle correspond en Hyontargie à la Noël des

autres peuples. C'est d'ailleurs la fête nationale du pays, car elle fut instituée sous le règne d'Erimyk-Baladour, afin de commémorer le premier essor de la prospérité publique. Cela seul suffirait pour qu'elle fût grandiosement célébrée. Mais des causes naturelles s'ajoutent à cette cause historique. Les Hyontargiens ont toujours eu un faible pour la charcuterie. Elle échauffe le cœur en même temps que le corps, et c'est pour ce motif qu'ils en exaltent les bienfaits au début de l'hiver.

Cette année-là, le froid était venu très tôt. Lillée fut criblé de flocons, tandis qu'il faisait route vers la demeure modeste que lui avaient assignée les ordres de Sa Majesté; mais il aimait la neige et il eut une joie d'enfant à regarder les flocons que la bise soulevait. Ils font de folles niches, — mille tours impertinents de page qui disent leur indépendance. On leur pardonne lorsqu'ils vous sautent par malice dans les cheveux et dans la barbe, ou si leur caprice tout à coup se faufile au fond des oreilles.

L'air est comme renouvelé par la neige. Lillée en aspirait avec délices la pureté froide et saine. Lorsqu'il fut arrivé à son logis, il ouvrit aussitôt la fenêtre de sa petite chambre pour laisser entrer le vent d'hiver, et il se pencha à la croisée, afin de suivre le joli tumulte puéril des flocons qui lui chantaient la liberté.

Mais sa pensée revint à la terrible tâche que lui avait fixée le Roi, et le souci crispa les rides de son visage. Il songea à sa vie de prisonnier et à cette tragique destinée de silence, pour lui, le musicien, lorsqu'on avait effacé des murs l'œuvre de joie et de douleur qu'il y avait tracée... Lillée eut un brusque frisson. Pourrait-il encore, après tant d'années, faire mouvoir au-dedans de lui-même les grandes vagues

inconnues qu'on sent monter, s'enfler et qui se heurtent et qui jaillissent enfin en gerbes magnifiques, pour élancer aux cieux le cri de la beauté?

De rayonnantes idées, glorieuses comme le soleil, avaient passé jadis sous son front tandis que la prison lui cachait la lumière; c'étaient des rythmes francs et forts et d'autres plus souples que ne le sont les femmes, et il y avait des harmonies graves comme les ténèbres, ou qui semblaient profondes et sans fin, et puis d'une inouïe clarté où s'épanouissaient des roses... Mais elles passaient, passaient, et voici bien longtemps qu'elles n'étaient revenues!

Lillée écouta s'il entendrait encore en lui la voix ineffable et secrète, — et les flocons qui gambadaient à la fenêtre le virent se serrer le front entre les mains, faire quelques pas en vacillant, et tout à coup pleurer avec des sanglots; — son âme n'avait plus de paroles.

Mais les flocons de neige ne comprennent pas toujours, et ils ont l'esprit inconstant. Lorsqu'ils eurent un peu voltigé autour de l'homme dont ils avaient vu l'angoisse, ils s'enfuirent par la croisée et recommencèrent dans la rue leur sarabande sans plus y penser. Ils s'abandonnaient aux remous du vent, planaient, glissaient plus bas, et de chute en chute molle effleuraient presque la terre; et puis soudain les voilà qui tourbillonnaient par-dessus les maisons, faisaient la ronde autour des cheminées, tiraillaient la fumée en son vol, virevoltaient pour se lutiner, et de fuite en poursuite tombaient à la fin sur le sol.

Les flocons de neige sont pareils aux enfants; ils s'amusent de tout, parce qu'ils sont curieux, agiles et d'un caractère léger.

Quelques-uns tournoyaient comme des fous

devant la figure d'un chambellan, pour voir s'il garderait sa dignité, et d'autres, balancés le long des habitations, près des vitres, regardaient sans vergogne à l'intérieur. Même il y en eut trois qui se laissant mollement flotter jusque sur le visage d'une jeune fille, le caressèrent avec effronterie et mirent sur ses lèvres un petit baiser froid. Mais la jeune fille lança un grand soupir, car elle songeait à son amant, et les trois flocons furent chassés tous ensemble bien loin au-dessus des toits, tant le soupir était fort. Alors ils rirent comme des gamins, inventèrent vingt pirouettes, firent des menuets espiègles où l'on se taquine et s'esquive, et d'un rapide élan partirent de compagnie, car ils étaient frères depuis leur aventure.

Ils traversèrent ville et faubourgs, planant très haut, passèrent dix places, rues et carrefours, et des venelles par centaines. Sous eux, la ville était belle, en ses imbrications blanches découpées d'angles et de pointes; aux lointains, elle apparaissait toute pâle, et comme fondue dans la neige qui tombait; mais plus près d'eux, selon leur vol, naissaient de vives miroitures aux aiguilles que le gel cristallise.

Ils s'en furent longtemps ainsi et parvinrent à un large espace où brillait sous le givre une petite forêt. C'étaient des pins et des sapins par rangées innombrables que des marchands habiles avaient apportés des montagnes et qui attendaient là d'être offerts aux jeunes Hyontargiens, comme c'est la coutume à la fête de Grasse Truie. Les trois flocons s'arrêtèrent à la cime d'un mélèze qui paraissait vraiment dépaysé parmi tous les sapins ; ils étaient fatigués de gambades et désireux aussi de causer à loisir pour approfondir leurs caractères. C'est pourquoi ils s'interrogeaient à l'envi :

— D'où viens-tu ?

— As-tu vu de très belles choses?

— Ou de très extraordinaires?

— Où donc es-tu né? As-tu déjà fait des voyages?

— Moi, moi, c'est moi qui suis le plus beau de vous tous, car je suis de fière race.

— Il faut le prouver!

— Je viens de la neige des montagnes! Tout petit, je me vois descendant un grand fleuve qui va aux pays du soleil; il faisait bon vivre alors et nous ondulions en paix, mes frères et moi, dans la chaleur douce. Mais un jour la chaleur fut si forte que je défaillis, et puis je me sentis monter comme une petite bulle, et le soleil m'emporta au plus haut des cieux.

— Oh! dit le deuxième flocon, tu as vu de tout près le grand Soleil?

— Oui! je volais, je volais, je volais vers lui!... et je crois que j'allais le toucher, quand soudain j'eus le vertige. C'est alors que je suis tombé sur la terre.

— Quelle catastrophe!

— Non. La terre était belle où je descendis. C'étaient des mamelons immenses et blancs, et des pics, et de profonds gouffres, ainsi qu'une tempête figée. Souvent des nuages auprès de moi passaient, et alors, à travers leurs jeux d'ombre, des territoires étaient voilés, comme si la mort les eût marqués de son crêpe. Et je voyais courir la tache noire; elle descendait aux courbes des gorges, frappait les rocs, meurtrissait des plateaux glacés, et tout à coup, par une déchirure, les rayons tombaient en flots d'or. Parfois aussi les nuages luttaient avec les cimes; elles jaillissaient de la vapeur, raides et orgueilleuses, et s'y retrouvaient plongées aussitôt; et du fond des vallées, d'autres nuées arrivaient comme une armée en bataille, et les nuages luttaient alors entre eux. Mais

au-dessus c'était l'air pur, transparent plus que nul cristal, et puis on ne sait plus s'il y a un horizon : c'est l'espace, la clarté, c'est l'immensité vide, et il plane un céleste silence... Voilà ce que j'ai vu.

— Oh, moi, dit le deuxième flocon, je viens aussi de loin. J'étais une goutte de la Mer, j'ai dansé dans les vagues, j'ai porté les navires qui voguent vers tous les cieux! J'étais ivre de rire en tournant dans l'écume, je regardais les grands poissons agiles, je faisais mille sauts pour déferler sur les flasques méduses, — et comme j'errais ainsi, glissant de flot en flot, j'ai rencontré des îles qui sont encore à découvrir. Et puis j'ai vu la tempête quand elle hurle. Elle lançait aux nuages nos vagues, et tout à coup fendait la mer; et nous ballottions les pesantes carènes, et j'ai entendu plus d'une fois des hommes qui criaient à la mort.

— Ce devait être assez émouvant, concéda le premier flocon. Pourtant les montagnes sont plus belles, et d'abord elles sont bien plus hautes que les vagues...

— Oui, mais tu n'imagines pas comme la mer est plus large; et puis ce n'est pas vrai que les montagnes soient plus belles!

— Holà! cria le troisième flocon, allez-vous donc vous disputer? On est bien mal pour cela à la pointe de ce mélèze...

Les deux autres s'étaient mis à rire, tellement qu'on ne voyait plus d'eux que leurs dents blanches...

— A ton tour! dirent-ils.

Et le troisième parla aussi, mais il était bien plus timide :

— Écoutez, je ne suis pas un grand voyageur comme vous. Et j'ai connu pourtant de belles rives, quand je passais aux régions de Léodie-la-Souriante. Il y avait des arbres qui trempaient au courant leurs

branches; nos flots jasaient vers les prairies, et des enfants parfois, et de sveltes filles, entraient dans les eaux en chantant. La lumière parmi les brumes bleues glissait avec des musiques, et c'était beau, et c'était doux infiniment...

— Mais, s'écria le premier, ce n'est pas intéressant du tout, ce que tu radotes-là!

Alors il prit son élan, et les deux autres après lui bondirent, et ils s'en furent de nouveau par les rues et les carrefours où va le gré du vent qui passe.

Tout à coup, au milieu de leurs jeux ailés et des folles culbutes, ils ouïrent un son lointain plus douloureux qu'une plainte d'enfant. Les trois flocons volèrent de ce côté, sautelant au-dessus l'un de l'autre afin d'aller plus vite, et comme ils s'étaient arrêtés, entendant le son tout près d'eux, ils virent par une croisée ouverte un homme très vieux qui maniait en tremblant une viole et en tirait des notes où hésitait l'archet. C'était une mélodie sans suite, mais ardente et contenue, comme une confidence que l'on n'ose achever. Le son, d'abord tendu, impérieux, véhément, tout à coup se brisait, et cela faisait comme une blessure au cœur; mais il renaissait avec force, bondissant à l'aigu, ou modulant au grave des paroles profondes coupées de cris et de lancinants reproches... Et puis la mélodie avait d'inattendus détours; elle disait sur la chanterelle une paix céleste dans la clarté, et cela même était si triste qu'une âme semblait y mourir.

Les trois flocons avaient reconnu le musicien; d'avoir entendu quelle était sa douleur, ils eurent compassion, et ils auraient voulu le consoler. Mais froûoû! bîîîîhe! une bouffée de vent les emporta par-dessus les maisons et ils furent bousculés, tiraillés, jetés en l'air de toutes façons, au point qu'ils allaient

être séparés. Et comme ils cherchaient tous un point solide où se fixer, le premier avisa une grosse masse brillante et s'y attacha de toute son énergie avec ses frères qui l'avaient suivi. Mais ils poussèrent ensemble un cri en leur langue de neige, car ils se crurent tombés dans le feu. En même temps il y eut sous eux un effrayant tapage et comme un tremblement de terre — ils firent une vertigineuse pirouette, et se retrouvèrent réunis, cramponnés à une surface de métal.

Or c'était simplement le casque d'un hallebardier dont ils avaient rencontré par mégarde le nez considérable; et ce nez était rouge, et ce nez avait éternué.

Le hallebardier, très fier et tout de jaune vêtu, faisait la police du grand pont. Au-dessous de lui, le fleuve mouvait sa lourde masse; des glaçons arrivaient du lointain, pesamment bousculés, qu'on entendait passer en heurtant sourdement les berges, et là-bas, vers la mer où courait leur avalanche, le soleil se montrait à travers les zébrures des nuées. Il marquait de sang la ligne des eaux, et les glaçons ballottés sur les vagues oscillaient en scintillations multicolores parmi des cercles d'or liquide.

Mais le hallebardier ne voyait point cela. Par ordre du Roi il forçait les passants à ne marcher qu'à droite sur le pont, et veillait à ce qu'on observât le règlement. Lorsqu'un Hyontargien oubliait d'obéir, le hallebardier lui rappelait le règlement et se mettait en colère; et les trois flocons jugèrent qu'il exécutait trop durement sa consigne, car il venait de saisir une jeune fille aux vêtements transparents, et tenait à deux mains ses boucles ballantes afin de la conduire en lieu sûr.

« Prends garde, hallebardier, disait la jeune fille, Malgré ma robe couleur de buée, malgré cette robe

qui te scandalise et ma chevelure dévergondée, je suis plus puissante qu'une princesse. On m'appelle Novéliane, fée Novéliane, sœur de Lull et de Lazuli...

— Silence! hurla le hallebardier. Vous insultez un fonctionnaire! »

Mais Novéliane lui souffla au visage, le beau nez en devint nuancé d'azur et le hallebardier lâcha prise.

Alors fée Novéliane ouvrit des ailes translucides telles qu'un frémissant cristal; elle frola gentiment la figure du hallebardier qui se crut soudain en paradis, et avec les flocons mêlés parmi ses boucles elle glissa dans la brume et s'enfuit. Oh! ce fut une belle course planée, sur la ville, sur le fleuve et jusqu'au fond des cieux! Novéliane allait plus vite que le vent, et les flocons tremblaient de peur; ou bien elle musait parmi les gros nuages et ils se divertissaient à narguer ces personnages balourds qui trainent sans fin leurs robes grises.

Fée Novéliane battit des ailes avec plus de force et bientôt elle fut au-dessus des nuages, en un lieu si froid que l'air semblait fait de mille petites dents aiguës.

Ses ailes restaient suspendues dans un transparent silence. Nul bruit ne venait de la terre; seuls, en une lumineuse musique, les astres crépitaient dans la nuit limpide. Puis une grande clarté bleue s'éleva à travers les espaces, et parmi les étoiles pâlies la lune parut au bord du ciel.

Lentement Novéliane était redescendue, et déjà elle errait par-dessus les toits de la ville. En revenant ainsi vers les hommes, les flocons se souvinrent d'une tragique mélodie qui les avait émus. A un certain moment ils crurent même l'entendre... Mais cette fois, oh cette fois le son était si faible qu'on le sentait proche de mourir. Et les flocons auraient

bien voulu dire ces choses à la fée, mais ils n'osaient point. En outre, ils étaient distraits par les étranges allures de Novéliane dans les misérables venelles où sa forme diaphane planait à présent.

Il y avait dans ses mains une chose pâle et brillante, comme une poussière de lune qu'elle avait recueillie plus haut que les nuages. Peut-être était-ce là cette graine des rêves dont on a tant parlé ?.. Mais les flocons n'en savaient rien. Ils voyaient Novéliane pénétrer dans les plus tristes logis. Silencieuse et irrévélée elle y parsemait un peu de la poudre claire, et les visages souriaient aussitôt.

Alors, dans toutes les maisons qu'elle avait visitées, il se fit des allées et des venues; des hommes arrivaient, montrant les pièces d'argent gagnées, et des femmes rapportaient en menue monnaie le prix de quelque objet vendu par la ville; et tous se félicitaient de l'aubaine, et il entrait des gens porteurs de bonnes nouvelles, et des jeunes filles chantaient pour leur amoureux revenu de la guerre, et Novéliane mouvait lentement ses ailes comme pour en caresser ce petit peuple.

Les flocons devinèrent qu'elle était la fée de ces hasards propices, et ils chuchottèrent :

— Que tu es bonne! que tu es bonne pour ces gens-ci! Mais il est d'autres infortunes... Viens, Novéliane, nous te conduirons.

— Laissez, répondit-elle; laissez planer mes ailes!

Son vol s'éleva de nouveau pour atteindre les quartiers les plus riches. Là se trouvaient des hommes et des femmes agonisants de fureur jalouse, des amants qu'avaient séparés cruellement des méprises, et d'autres qui souffraient de ne pouvoir s'aimer. Or, Novéliane touchait les vitres en passant, et soudain la joie était revenue.

Les trois flocons parlèrent encore.

— Oh! Novéliane, que de bien tu répands! Mais écoute : il est de plus dures infortunes...

— Je sais, je sais, dit-elle. Avant de me glisser au seuil des pauvres j'avais vu bien d'autres demeures... Oh malheureuse, malheureuse cité! Tous, ici, tous sauf un seul, m'ont fait pleurer de douleur. Et j'en ai secouru d'abord, que vous ne saviez pas : ceux qui gémissaient pour leur vanité humiliée, et les opulents manieurs d'or à qui une cargaison perdue avait coûté des cris de rage... A ceux-là j'ai rendu, avec l'espoir, de l'énergie.

— Novéliane! Hélas, qu'as-tu fait!

— Les hommes ne peuvent aimer que ce dont ils sont proches; et de quoi donc sont proches les âmes de ceux-ci? Je donne à chacun la joie dont il est digne... Laissez planer mes ailes!

Fée Novéliane reprit son vol, et, cachés dans sa chevelure, les flocons firent de grands yeux ronds tout blancs pour regarder partout.

Les pins et les sapins qu'ils avaient aperçus rangés sur la place, près du fleuve, circulaient maintenant dans les rues, — mais non point seuls, il faut le dire. Il y en avait de tout petits, qu'on tenait d'une seule main, d'autres qu'il fallait porter à deux bras, et de plus gros encore couchés sur des chars. Il y eut même un sapin qui paraissait tout d'or; de ses basses branches il renversait hommes et femmes sur son passage, et six chevaux caparaçonnés d'argent et d'escarboucles le traînaient, debout et suspendu, vers le palais du Roi.

Puis les arbres entrèrent dans les habitations. Quelques-uns, très hauts et très larges, achetés par les Grands et les Dignitaires, franchissaient avec peine les portes des palais; on les déchargeait à force

d'hommes et, leur feuillage métallique secoué par un frémissement, lorsqu'ils avaient passé le seuil ils redressaient leur roide stature au milieu des salles vitrées. Ailleurs, dans les maisons des Demi-Grands, officiers mineurs ou membres de la Hanse, les sapins montaient d'étage en étage; et les plus petits montaient le plus près des toits, car tous les Hyontargiens ne sont pas également riches.

Peu à peu se fit la parure des arbres. Dans les logements des misérables, il n'y avait aux branches que de vilaines petites images du cochon, faites de miel et de farine, et quelques maigres saucissons. Aux étages suivants pendaient par grappes des pieds dont la peau blanche mettait l'eau à la bouche, toutes sortes de boudins gorgés de foie, des guirlandes de saucisses rubicondes et juteuses, et de succulents jambons bien en lard. Plus bas encore des têtes de porc artistement décorées de tripes en collier, avec des yeux d'émail et, dans les oreilles, des touffes de fleurs rouges où se mêlaient des truffes. Et de magnifiques victuailles alternaient, chez les plus riches, avec mille bijoux rappelant par leur forme la truie nationale, en sorte que plus de cinquante cochons en bronze poli, en argent, en or filigrané ou chargé de massifs cabochons d'azur, se balançaient élégamment aux ramilles. Lorsqu'il s'agit de célébrer leur grande fête, les Hyontargiens savent ne rien épargner.

Chez le Roi, le luxe montrait des merveilles. Le faste de la couronne y était révélé dès l'entrée des jardins. Là, de beaux ifs taillés avec soin imitaient à ravir la prestance de la truie et, rangés majestueusement en allée, ils menaient à la salle immense où l'on avait dressé l'Arbre d'or.

Les flocons avaient ri d'abord comme des fous;

mais l'arbre d'or les impressionna. Aux branches d'en bas ils comptèrent des quartiers de cochon à la chair tendre et rosée qui devait fondre sur la lèvre; plus haut, des jambons alléchants; plus haut, de bonnes andouilles colorées de vermillon et fleuries. Par une trouvaille d'un aspect délicieux, des tripes brodées de métaux choisis glissaient de ramure en ramure; puis, en lignes jumelles avec de vrais boudins, ondulant parmi des cochons d'argent, d'or ciselé, de turquoise et d'émeraude, elles atteignaient enfin la cime où, sous les feux de trente lampadaires, scintillait une truie taillée dans un seul diamant.

Les courtisans louaient à grands cris ces dispositions ingénieuses. Praxiplute leur montra l'effet enchanteur du diamant et tous, la tête levée, clignant des yeux vers la pointe de l'arbre, ils répondaient que jamais on n'avait été plus près de la nature. Soudain il y eut des clameurs et des bonds d'allégresse lorsqu'avec des drapeaux éployés et des torches et le tapage des acclamations, apparurent en triomphe vingt-quatre cochons vivants. Ils étaient énormes et formidables. On les attacha au pied de l'arbre où ils se vautrèrent mollement sur les tapis de velours; et les chambellans charmés les caressaient, leur donnaient de doux noms, admiraient leurs chaînes incrustées et les bracelets, les colliers et les longues boucles d'oreilles qui rehaussaient la grâce de leur physionomie.

Alors on dressa les tables du festin en demi-cercle autour de l'arbre d'or et Gomaburge entama un beau discours sur les richesses de l'Etat. Or des potages fumants arrivaient, et des viandes pleines de jus portées en procession par de pompeux domestiques, si chargés de chamarrures qu'ils brillaient comme le soleil. Et le festin commença, et ils mangèrent et

burent, et le Grand Maréchal de Bouche s'étant dressé, avec un somptueux panache de plumes violettes sur la tête, prononça l'éloge de la Grasse Truie; et le Grand Echanson agitait sa robe de pourpre à bandelettes d'or, et Praxiplute le fit asseoir avec des gestes en colère, et le Roi célébra encore la richesse publique et ils se remirent tous à boire, à manger et à rire en criant...

— Partons, Fée Novéliane, oh! partons, je t'en prie!

Novéliane déploya ses ailes et ce fut comme un arc-en-ciel.

— Vite, vite, hâtons-nous, dit-elle.

Son vol passa de nouveau par les rues et les places et les tumultueux carrefours. Partout les Hyontargiens célébraient, comme le Roi, la fête nationale. Les flocons entendirent de grands bruits de vaisselle et de verres, et ils furent effrayés par un cortège de gens en délire qui sautaient et dansaient, levaient les bras et tournoyaient en ronde autour d'un Cochon colossal porté sur une litière fleurie.

— Plus vite, plus vite, disait la Fée.

Ils étaient arrivés non loin de la maison de Lillée. Les trois flocons de neige tâchèrent d'ouïr encore la plainte dont ils avaient frissonné. Cette fois ils n'entendirent plus rien, et cela leur fit mal.

— Novéliane! arrête-toi, Novéliane!

Mais la Fée semblait ne pas entendre.

— Oh! Novéliane, vas-tu laisser cet homme sans secours? Tout à l'heure il appelait avec une si triste mélodie... A présent il se meurt, Novéliane, il se meurt!

La Fée ne répondit pas. Mais elle tendit soudain ses ailes et les flocons gémirent de se voir emportés si loin. Ils auraient voulu crier encore, mais le vent

leur coupait la parole. Ils auraient voulu quitter la Fée oublieuse, mais le vent secouait trop durement la chevelure où ils étaient captifs, et ils n'osaient pas fuir.

Et Novéliane pointant son front vers le ciel, avait tendu encore son envergure. Le vent semblait de flammes, la terre fuyait... Et Novéliane tendit encore ses ailes.

Alors il y eut une telle tempête que les flocons perdirent conscience. Fée Novéliane montait, montait en faisant des signes rapides comme la lumière. Puis elle plana, une minute fut immobile, et fondit sur la terre.

Lorsque les flocons revinrent à la vie, ils virent que la Fée s'était entrelacée avec des rayons de lune. Son visage avec sa parure se transfigurait, et ce fut une forme couleur d'espace qui se balança sur la ville, frôla des toits couverts de neige et, par une fenêtre ouverte, se glissa dans une chambre silencieuse.

Un homme était là — un vieux, un très vieux homme, effroyablement maigre et pâle, qui serrait en ses mains son front appuyé à la table. Une viole, par terre, avec deux cordes brisées, des feuilles déjà noircies de ci de là éparses, disaient le travail commencé et l'heure où avait défailli le courage.

Fée Novéliane effleura le vieillard du bout des ailes sans qu'il la vît, et le vieillard leva un front qui semblait sortir de la mort. Fée Novéliane toucha les cheveux blancs, et le vieillard redressé, sourit comme un convalescent.

Mais il n'avait pas vu la Fée.

Alors Novéliane parut à ses regards, et l'homme tendit les bras, eut un cri de bonheur, et soudain recula devant l'impérieuse clarté.

Et Novéliane vola vers lui, elle mit sur son front un grave et long baiser; et Lillée s'était jeté à genoux, et son front devint transparent et pur, et ses yeux furent limpides comme des yeux d'enfant.

Alors Novéliane mut lentement ses ailes, et les flocons détachés de sa chevelure planèrent sur la surnaturelle brise. Lillée contemplait en une extase ravie, et son âme, peu à peu, s'éveillait au jour.

Novéliane mouvait doucement ses ailes. Leurs courbes fléchies semblaient chanter; leur souplesse ondulait comme une voix module. Les ailes frémirent, et ce furent les contours d'un rythme aérien; elles frémirent, et ce fut l'harmonie qui suit le sillage des anges. Elles frémirent encore.... — et voici que d'inouïes visions dérivent en mélodies célestes, et que la robe de Novéliane grandit comme un abîme où des constellations se révèlent dans l'éther...

Tout est silence, mais la musique est née.

Lillée, de toute son âme, contemple le prodige. Il lui semble qu'au dedans de lui-même s'ouvre une région immense et lumineuse, et que son cœur voudrait contenir tout l'univers. Il sent un désir indicible et suave, innombrable et sans but; il aspire à tout ce qu'on ne peut voir...Parfois il cache ses yeux éblouis, et puis il tend les mains, et ses regards s'unissent aux ailes de la Fée et aux mouvements du noble corps... Car Novéliane s'incline, tourne lentement ou s'immobilise, et la Danse divine enseigne la musique.

Cependant Novéliane a pâli sa lumière; d'abord sa chevelure comme une aurore évanouie, puis sa robe de lune et sa forme indécise, et la clarté de ses ailes qu'elle a repliées. Mais Novéliane est là, désormais invisible. Les flocons, sur son souffle, voltigent légèrement; ils parlent de grandes choses car l'haleine de la Fée se noue à leurs jeux qu'elle dirige; leur danse,

à son tour, dit les merveilles célestes, et les rythmes errants, et l'harmonie qui naît de l'universel amour tient captive la course éternelle des sphères...

Puis, le souffle de la Fée s'apaise; les flocons planent, suspendus, et chacun, tour à tour, raconte au vieillard les fleuves et les montagnes, et les mers parcourues.

Et l'un décrit les douces rives, quand s'éveille le visage mobile des eaux; les enfants jasent et se jouent parmi les églantines, car c'est l'été, les heures bruissent, et voici les jeunes filles qui s 'en viennent et dénouent leurs chevelures... (Oh lointains, lointains souvenirs!... Lillée se rappelle. Des baisers... des baisers, jadis, vers les lèvres qui balbutient, — et celle qui s'en est allée lorsqu'il parlait d'amour...)

Or le deuxième flocon déjà vient et chuchote, mais sa voix paraît grande car il dit la mer. Il dit le voyage, et les voiles du navire qui glisse vers de nouveaux cieux; il dit la tempête, quand les carènes se heurtent aux flots, et le cri déchirant des hommes en face de la mort. Lillée revoit ses premiers songes, et ses yeux qui cherchaient l'espace, et les années de sa jeunesse lorsqu'il se croyait fort à culbuter le monde. C'est alors qu'il connut ses frères, alors la foi, alors toute la vie et l'ivresse de la lutte où la beauté veut vaincre...

Mais le dernier flocon de neige dit la majesté glaciale des cimes quand les nuages planent à leurs pieds; il dit comment les pics roidissent dans l'orgueil leur immobile stature, et comme est réginale la sérénité du silence... Oui, Lillée se souvient. Il a vécu scellé dans le silence, il sait par quel mépris il trouva la force d'exister. Toute la vie du passé l'environne. Des images, des images adorées ou haïes se sont avancées des ténèbres; par guirlandes unies,

déjà les plus chères lui parlent. Le front brûlant, Lillée les accueille. Mais elles sont des ombres ; elles n'ont d'autre langage que de sourire et faire des signes... Oh merveille! les signes, les sourires, voici qu'ils sont devenus mélodie! Lillée les écoute, Lillée est enveloppé d'ineffables musiques ; ces voix l'une à l'autre enlacées naissent et renaissent en cantilènes que vont écrire ses doigts... Comme des ondes lentement déroulées, comme des ondes venues d'un abîme, oh tout au fond de lui, des sons, des sons inconnus se révèlent... Ils montent, ils se gonflent, ils débordent en nuances fleuries, et Lillée ne sait plus s'il y a dans son âme des vagues, ou des chants qui s'épanouissent, ou des touffes de roses au soleil...

. . . . . .

— Qu'il achève seul maintenant, ce que j'ai inspiré, murmura Novéliane.

Elle suspendit son souffle, et les trois flocons de neige tombèrent sur les pages noircies. Alors la Fée se souleva du sol ; ses ailes frémirent, tandis qu'elle semblait hésiter, et soudain elle s'enfuit, évanouie dans les ténèbres.

Mais les flocons étaient demeurés auprès du Musicien. Fondus par son haleine, ils étaient pareils à trois larmes. Et ils scintillaient sur l'Œuvre commencée que la foule, bientôt, allait sentir marcher vers elle.

ALBERT MOCKEL.

LE PRINCIPE SOCIAL DE L'ART

— De toutes les forces sociales qui peuvent aider à l'ascension des peuples, il n'en existe peut-être pas de plus élevées que l'Art.

ANNIE BESANT.

Un disciple illustre de Platon, en même temps que l'ami puissant de Phidias, le grand législateur Périclès, un jour, à Athènes, laissa tomber de ses lèvres, cette sage et profonde parole, qui semble un écho vivant de la doctrine pythagoricienne : *Ne touchez pas aux bases de la Musique, vous toucheriez aux fondements même de l'Etat.*

En parlant ainsi, Périclès formulait le principe social de l'Art, dont l'essence est l'Harmonie, c'est-à-dire la Beauté.

L'homme d'état et l'homme d'art qui étaient en lui rappelaient ainsi à la Grèce que ce qui constitue l'un des éléments premiers de l'harmonie morale et intellectuelle d'une civilisation, c'est le sentiment du Beau, ou, pour plus de clarté, l'action directe de ce sentiment merveilleux sur les âmes dans la formation des sociétés humaines.

L'ordre et l'harmonie, personne ne saurait le nier sans déraisonner, sont des vertus sociales suréminentes. L'univers n'existe que par l'harmonie, et la haute formule, *ordo ab chao*, est l'une des plus formidables affirmations de la divinité de l'Harmonie dans les genèses primordiales du monde. Si l'har-

monie est l'essence des choses, si elle est la grande puissance équilibrante qui vibre au cœur des mondes et au cœur du moindre des atomes, si elle est, en un mot, le *secret de l'univers*, elle doit être aussi l'essence et le secret de l'Etat.

Or, c'est l'Art qui rend le plus directement sensible à l'homme l'existence fondamentale de l'harmonie, cette harmonie universelle devant laquelle le matérialisme moderne est obligé de balbutier sa dernière et désespérée admiration.

*
* *

Le principe social de l'art se manifeste déjà dès les premiers âges de l'humanité, aux époques obscures où les civilisations naissantes sortent à peine de la nuit des temps. Le document le plus indéniable, la preuve la plus positive de l'avènement de l'intelligence dans l'homme primitif et de l'élément esthétique qui la compose, le signe même de l'évidence de la lumière mentale dans l'animal humain (1), ne le trouvons-nous pas dans ce fait, révélé par la géologie et l'anthropologie, que l'apparition de l'intelligence sociale dans l'homme date de ce moment extraordinaire où il a su fixer son sentiment du beau en une *image*, prise dans les formes de la vie ambiante?

Oui, c'est bien en traçant sur une matière brute, le dessin d'un objet vivant ou inanimé dont il a voulu perpétuer le souvenir de beauté et dont son intelligence avait été impressionnée, que l'homme préhistorique révéla, dès l'aurore de la race humaine, le principe social et intellectuel de l'Art.

Or, le grand biologiste anglais, Huxley, a fait cette constatation que, jamais, dans la nombreuse série des espèces, aucun animal n'avait cherché à reproduire par l'image ce qui l'entourait. L'art est inconnu aux animaux.

(1) Voir pour ce qui concerne plus spécialement la donnée *ésotérique* de l'évolution humaine ou de la généalogie de l'homme : *Le Mystère de l'Evolution*, par Jean Delville. — Lamertin, éditeur, Bruxelles.

L'Art est donc bien le signe indéniable de l'intelligence, de l'esprit, dans l'homme. Dès que l'homme a su penser il était un artiste.

De même que c'est par l'image que les hommes primitifs exprimèrent leurs idées, de même c'est dans le monde des images que les peuples prennent conscience des idées.

Le sentiment du beau est inséparable de la conscience mentale. L'une des caractéristiques de la psychologie de l'enfant, celle qui marque un stade important dans le développement de son intelligence, c'est l'intérêt grandissant que prend pour lui l'image. Là encore nous trouvons une preuve que l'on ne saurait séparer la notion esthétique de l'évolution mentale de l'homme et que l'art joue dans la vie humaine un rôle vital.

L'évolution du sens esthétique correspond toujours à un accroissement de conscience sociale, à l'affinement de la sensibilité. Toute l'histoire de l'art nous démontre sa collaboration au progrès humain. Partout, dans le monde,où il y eut un germe de civilisation, ce germe s'est manifesté sous l'une des formes de l'art.

C'est que le domaine esthétique constitue un facteur social d'une puissance psychique vraiment harmonieuse.

L'Imagination est une puissance réelle dans l'homme. Sans imagination l'homme ne peut rien créer, rien inventer.

Les facultés artistiques ne dérivent nullement de l'instinct, mais, au contraire, de l'esprit. L'Art est une des activités propres de l'Esprit. Cette manifestation de l'Intelligence humaine que l'on appelle le *génie artistique* n'est donc point davantage un produit artificiel, une fantaisie, un superflu qui n'a que des rapports relatifs et lointains avec le développement éthique de la société. Le génie artistique est inhérent au phénomène de la vie comme la beauté est inhérente à la manifestation de l'univers.

C'est pour avoir oublié que l'Art est une force civilisante et que ses racines plongent dans la genèse de l'âme humaine, que la plupart des hommes d'Etat

d'aujourd'hui, ainsi que ceux qui représentent les pouvoirs publics, se font de l'esthétique, en général, une conception médiocre et superficielle.

C'est également pour avoir oublié l'essence de l'esthétique et la mission de l'art dans le monde que la majorité des artistes d'aujourd'hui ont mis leur talent au service des émotions inférieures et de la laideur.

A quoi servent donc les écoles des Beaux-Arts, où l'on enseigne la Beauté plastique, si la vie sociale cesse d'être imprégnée de cette beauté et si les artistes eux-mêmes orientent leur talent vers la laideur et la banalité?

De quelle utilité sont les musées, si l'on y entasse des œuvres où le mauvais goût domine et d'où l'intelligence de l'artiste est absente?

Un grand esthète anglais doublé d'un sociologue, John Ruskin, a dit vrai, lorsqu'il écrivit : « *Il faut combattre le laid jusque dans la vie et l'ayant proscrit de ses propres rêves, l'expulser de la réalité.* »

En effet, toujours, aux idées sociales l'on devrait appliquer les idées esthétiques. Les sociologues doivent être en même temps des hommes d'art, s'ils veulent être de parfaits organisateurs de la vie humaine.

Le beau est inséparable de la vie sociale.

La recherche du bonheur social entraîne nécessairement avec celui-ci l'efflorescence du beau.

Les peuples malheureux et incultes, on le sait, n'ont point d'art. L'harmonie sociale n'est pas complète, n'est pas possible, veux-je dire, sans la manifestation de l'art, qui est la fleur même et la joie du monde.

Pourquoi cela? Parce que le *beau* est intimement lié au *bien*, parce que le beau est la forme visible de l'Amour universel.

Le monde social et le monde moral sont une même chose. L'art participe des deux.

Aussi, une immense responsabilité pèse sur l'homme d'Etat, le sociologue, et en même temps sur l'artiste.

D'une part, lorsque les pouvoirs publics n'encouragent pas l'expression la plus élevée de l'art, ils

attentent à une des forces vivantes de l'esprit; d'autre part, lorsque les artistes se complaisent dans une représentation inférieure et triviale, ils compromettent l'art, ils manquent à leur devoir idéal et social.

Cette notion du *devoir esthétique* au point de vue social peut paraître paradoxale.

Cependant, il est aisé de comprendre que ce devoir est basé sur le *principe social de l'art* même, et que *ce principe social du beau* prend des aspects puissants lorsque l'on sait le dégager des profondeurs des activités où il se dissimule sous l'amas des apparences extérieures.

Si, dans une société, nous tenons compte de l'effort collectif dans les diverses manifestations de l'énergie intellectuelle, nous sommes frappés de ceci :

Le médecin, quoique professionnel, accomplit son devoir social en luttant contre la Maladie.

L'homme de gouvernement accomplit le sien en luttant contre la Misère.

Le jurisconsulte ou le magistrat luttent contre l'Injustice.

L'avocat remplit son devoir en luttant pour le Droit.

Le savant a pour devoir de lutter contre l'Ignorance.

Rassemblez ces énergies sensibles qui constituent, en réalité, non pas de simples professions lucratives, mais des *activités harmonisantes* luttant contre l'ignorance, la misère, la maladie, l'injustice, contre toutes les discordances qui troublent l'harmonie sociale, c'est-à-dire travaillant pour la réalisation d'un maximum de *Beauté* dans le monde, et vous verrez que tout effort humain, toute énergie sociale, toute activité professionnelle ont pour but et pour devoir la réalisation de la plus grande somme possible d'harmonie, de beauté. Le Beau moral et le Beau esthétique sont adéquats.

C'est que la beauté est le phénomène culminant dans les phénomènes de la vie, parce qu'il contient en lui toute l'immanence et l'infini de la Perfection, le but de l'Evolution cosmique et humaine tout entière.

Vu de ce point de vue, il devient, en effet, aisé de

comprendre la valeur du principe social du Beau et de l'Art, qui apparaît en même temps comme un principe d'évolution et de perfectibilité.

*
* *

Vouloir que le monde soit beau, vouloir que la vie soit belle, vouloir que les beaux-arts ornent de leur paisible et émotionnante splendeur la société, c'est vouloir le Bien de l'humanité.

Si donc les luxueuses et stériles fortunes qui font la honte de certains riches pouvaient servir à la production d'une plus grande Beauté sociale, c'est-à-dire à l'Esthétique vivante des peuples, un pas immense serait fait vers le progrès humain.

C'est un subtil philosophe et un pschychologue très pénétrant qui a dit : « *peut-être que le culte des choses belles est le plus sûr guide vers la solution des problèmes sociaux.* » Et, en effet, de la contemplation des belles choses naissent la joie, le bonheur. Ceux qui admirent sont bons. Les grands artistes, malgré leurs vicissitudes, ont eu des vies heureuses.

Là où l'homme, les peuples, n'ont rien à *admirer*, ils s'ennuient et deviennent grossiers.

Ainsi donc, l'on peut dire que l'admiration esthétique entre dans la série des remèdes sociaux.

Chaque fois qu'un homme se trouve en face d'une grande œuvre d'art, il se sent agrandi, une sorte de rayonnement intérieur augmente la réceptivité de sa conscience, il a la sensation heureuse et troublante d'être enrichi d'intelligence, de bonté ou d'amour. C'est que la nature même de l'émotion esthétique ne constitue pas seulement un plaisir, mais une élévation de la vie morale et spirituelle de l'être. Inconsciemment, la vibration de son émotion admirative a réveillé en lui l'un des principes spirituels de son être intérieur, car ce ne sont point les sens seuls qui interviennent dans le sentiment du beau, mais c'est surtout l'esprit qui perçoit la Beauté, l'Harmonie, et qui vibre, en accord, avec elles!

Ceci, je le sais, peut sembler quelque peu romantique à ceux qui se sont fait de l'esthétique une con-

ception matérialiste et physiologique, tout en ignorant la psychologie *occulte* de l'homme, car c'est, précisément, cette incurable ignorance de l'*occultisme* qui caractérise les esthètes du protoplasme.

Pour le grand nombre, art sous-entend sensualité. Ils ne demandent à l'art qu'une sensation visuelle agréable, dans le sens physique du mot. Et quand, malgré eux ils sentent, au fond d'eux-mêmes, tout le mystère qui enveloppe une œuvre où quelqu'artiste de génie a su rendre visible la mystérieuse puissance de l'esprit, ils n'écoutent pas cette suprême révélation que l'art souffle en leur conscience épaissie.

Tant de psychologues modernes essayèrent de définir la nature de l'émotion esthétique, sans y parvenir, parce qu'ils se sont basés sur des données purement physiques. Il en est résulté une véritable matérialisation de l'art, et les artistes, imbus de théories délétères, croient faire bien en ne faisant appel qu'à l'incohérence de leur nature inférieure. Cette phase, heureusement, touche à sa fin. La conception de l'art tend, malgré tout, à s'élever, et des aspirations nouvelles apparaissent. Les psychologues et les philosophes commencent à déclarer que « *le sens esthétique est le grand ressort de la vie proprement spirituelle* ». En vérité, l'art est le travail de l'esprit dans la matière.

***

Les harmonies de la nature correspondent aux harmonies des êtres.

L'Art est l'expression de correspondances mystérieuses.

S'il est vrai que les arts plastiques nous montrent des beautés matérielles au moyen des sens, il est encore plus vrai que le plaisir esthétique qui découle de la contemplation de ces beautés s'adressent à l'âme, à l'esprit, bien plus qu'aux sens mêmes. Le sens esthétique est une faculté interne de l'homme, faculté qui lui permet de ressentir devant la beauté matérielle des impressions psychiques immatérielles.

L'Art a donc plutôt pour objet de faire sentir à l'homme l'immatérialité essentielle des choses, l'on

ne peut sentir ou comprendre l'immatérialité des choses que par le principe immatériel de l'intelligence et de l'esprit.

Si, comme certains critiques d'art se l'imaginent encore, le sens du beau dépendait uniquement des sensations physiques, les êtres les plus grossiers, les plus sensuels, devraient être les plus grands artistes, les plus sûrs critiques.

Or, il faut bien le reconnaître, c'est le contraire qui se constate. Ne sont-ce pas d'ailleurs les êtres chez lesquels l'imagination domine normalement les sens — car l'Imagination est une faculté supérieure aux sens — qui se montrent les plus aptes, non seulement à percevoir les multiples et subtils aspects du beau, mais aussi à le créer?

Puisqu'il est avéré que l'artiste s'améliore par son art et que l'art de l'artiste peut rendre meilleure l'âme des hommes, n'est-il donc pas indispensable de chercher à élever sans cesse le niveau de l'Art, et les artistes n'ont-ils point le devoir de hausser le niveau de leur sensibilité?

L'artiste, au lieu de rechercher des succès faciles par une production machinale d'œuvres à peu près identiques et où l'on ne distingue plus les activités créatrices de l'esprit, ferait mieux acte d'art et d'intelligence en faisant servir son art à sa propre évolution.

Les vrais artistes ne sont point ceux qui peignent ou qui sculptent pour assouvir un instinctif plaisir de sculpter ou de peindre. Les vrais artistes, qu'ils soient peintre, sculpteur, architecte, musicien, sont ceux qui ont su se construire un idéal de Beauté avec les énergies spirituelles de leur être et avec les forces naturelles de la vie. Comme les mystiques qui, à force d'idéal contemplé, finissent par trouver en eux-mêmes cette « grande puissance transformatrice par où l'homme devient lui-même ce qu'il adore », ainsi les vrais artistes réflètent dans leurs œuvres l'idéal devant lequel ils se sont placés.

La plupart des artistes ont encore une esthétique bourgeoise et jouisseuse. Leur psychologie est le reflet exact de la bourgeoisie ambiante à laquelle ils

s'adaptent complaisamment avec une facilité compromettante. Rares sont ceux qui, sur l'autel de l'art, ont le courage de sacrifier leur égoïsme artistique, qui se résume dans la capitalisation des succès. Les artistes médiocres, comme le bourgeois, s'écartent instinctivement du grand art, parce qu'ils sentent que *cela exige trop de désintéressement.* Ils en ont peur — la même peur qu'éprouve l'imbécile en face d'un homme de génie.

Combien y a-t-il d'artistes qui comprennent la portée sociale et humaine de leur vocation et qui se disent, comme l'a si nettement affirmé Schiller : « *Il faudrait que le beau se présentât comme une condition nécessaire de l'humanité!* »

Il y a beaucoup d'hommes qui font des tableaux et beaucoup d'autres hommes qui font des sculptures, sans que la grande et pure lumière de l'Art illumine leurs mains, sans que l'Amour du Beau exalte leur âme.

N'est-ce point en employant plutôt des thèmes idéaux s'élevant au-dessus des contingences inférieures et banales, que les artistes agiront d'autant mieux sur la vie morale des peuples?

Michelet a dit vrai : « *L'enfantement du génie est le type de l'enfantement social. L'âme de l'homme de génie, cette âme visiblement divine, puisqu'elle crée comme Dieu, c'est la cité intérieure sur laquelle nous devons modeler la cité extérieure, afin qu'elle soit divine aussi.* »

Rien ne saura empêcher que l'art, en général, ne prenne de plus en plus dans la société le rôle d'une force éducative, consciente de sa mission.

L'heure est venue de pénétrer la société d'art, d'idéal, de beauté. La société d'aujourd'hui tend trop à tomber dans l'instinct. On l'a saturée de matérialisme, de sensualisme et de ... mercantilisme.

L'art moderne a trop servi de prétexte à toutes les impures névroses de la laideur du siècle. La prédominance d'une conception platement réaliste et imitative — impressionniste ou non — est le résultat déséquilibrant d'une réaction d'ailleurs salutaire contre la poncivité académique de jadis. De trop

évidents médiocres se complurent dans l'incohérence du moment et la notion de l'art, avec ses plus hautes possibilités plastiques et idéologiques, en fut étourdiment compromise. Le « modernisme », au lieu d'être un élargissement, une expansion plus intégrale de toutes les facultés artistiques dans le domaine de l'universelle beauté, ne fut, en réalité, qu'un aplatissement et une limitation. Le naturalisme, cette grande calamité artistique, n'a pas compris la Nature. Il a seulement imité des choses laides et matérielles. Ceux qui se réclament encore de lui et ceux — un peu honteux de lui — qui se cachent sous le masque de l'impressionnisme, manquent de clairvoyance. Ils ne voyent pas, en effet, que l'idéologie picturale, *le grand idéalisme décoratif et monumental*, dégagé de toute servitude académique, est un art nettement moderne et que, même, il doit être considéré comme étant l'art synthétique et social de l'avenir. Le symbole des temps modernes est la *pensée*, comme le signe des temps futurs sera *l'esprit*. Toute l'évolution des activités humaines se mesure à l'effort qu'elles réalisent pour dégager l'homme des fatalités inertes de la matière. C'est la seule vraie gloire de ce monde que celle qui consiste à savoir, par la victoire sur la matière, nous rapprocher de la sagesse, de la vérité, de la beauté. La matière, n'a d'existence réelle qu'en raison de l'occasion qu'elle nous offre de lutter contre ses attractions et contre ses illusions. Tout chef-d'œuvre est non pas de la matière imitée, mais vaincue. Ceci n'est point un paradoxe. C'est la clef de toute création, de toute évolution. C'est aussi le sens même de l'Art, dont l'élément vital doit être la pensée dans ses multiples et variables expressions plastiques.

Rodin, le plus moderne des artistes, est le plus *penseur*. Or, il est le plus *penseur*, et il est le plus puissamment plastique!

C'est que la pensée, quoi qu'en disent quelques dilettantes sensualistes et quelques académiciens décérébrés, loin d'être incompatible avec les exigences de la plasticité visuelle de l'art, en est, au contraire, véritablement l'élément vital et créateur.

La pensée profonde du Vinci a-t-elle paralysé sa puissance technique? Jamais. Au contraire, la perfection plastique s'extériorise et se manifeste avec plus de magie dans les œuvres du grand florentin d'autant que sa pensée est plus profonde et plus subtile. Il est d'ailleurs faux que le réalisme ait le monopole de la Réalisation.

Depuis quand l'artiste doit-il être un ignorant et une âme plate? Depuis que le réalisme lui a interdit d'avoir un cerveau et de l'imagination. Mais les temps sont changés.

A côté de l'esthétisme morbide et sans virilité qui erre sans but, sans idéal, et qui a trop longtemps sévi pour ne satisfaire que les déliquescences d'une « élite » de snobs en rupture de bourgeoisie, il est consolant de constater que le concept d'art s'amplifie. Une génération nouvelle, dédaignant à la fois le flamingâtisme et le libre-esthétisme, ces deux aspects d'art dépourvus de grandeur et de beauté, affirme de jour en jour sa volonté créatrice orientée vers les grands symboles de la vie et de l'idée humaines.

Cultiver petitement et étaler égoïstement sa « personnalité » dans les serres chaudes de l'esthéticomanie ou croupir bêtement dans les torpidités sensualistes d'une tradition nationale surannée, quoi de moins susceptible d'engendrer la Beauté de puissance! Les vrais Modernes ne sont point ceux qui s'accomodent avec l'avilissante perversité des choses contemporaines par une esthétique dégénérescente. Les vrais Modernes sont ceux qui, comprenant, enfin, la valeur plastique des Idées, savent que l'art doit éclairer l'âme sociale au lieu de se contenter de la refléter. La vraie culture esthétique, le véritable art nouveau est là. Et c'est la renaissance du grand Art.

***

De très significatifs symptômes d'intellectualité artistique sont apparus triomphalement partout, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Belgique, en Hollande.

En ce qui concerne plus spécialement notre pays,

dont l'évolution intellectuelle croissante provoque, de jour en jour, l'élargissement de l'horizon artistique, l'on peut dire que ce que la critique chauvine appelle encore la « peinture flamande » devient un anachronisme de plus en plus évident. Ce qui constitue la gloire picturale du passé, les splendeurs traditionnelles des primitifs flamands et de l'époque rubénienne, s'est assez misérablement perpétué dans la forme dégénérescente d'un réalisme sans grandeur. Si la soi-disant « peinture flamande » s'est médiocrisée sur la palette appesantie de quelques paysagistes, de quelques animaliers et de quelques peintres de genre dépourvus d'âme et d'intelligence, il n'en est pas moins vrai que, en dépit des préjugés vieillots, le génie artistique de la race belge a pris, depuis peu, un aspect nouveau et une expression plus élevée.

Cette tendance n'est point accidentelle ni étrangère au tempérament de la race. Elle est, au contraire, un phénomène national qui se manifeste naturellement, parce que la Belgique, enfin dégagée de l'emprise des dominations historiques qui épuisèrent ses sèves personnelles, reprend conscience de ses forces, de sa véritable personnalité racique régénérée.

L'*Art belge* va reprendre un vol large et nouveau vers une sphère supérieure. Tout l'immense et riche fond d'imagination et d'idéalité solides du génie pictural, trop longtemps étouffé et paralysé sous les épaisseurs d'une psychologie placide et veule, apparaîtra au grand jour avec une impulsion qui étonnera. Déjà la sculpture, qui n'a pas eu à subir, elle, la tyrannie de la tradition « flamande » comme ç'a été le cas pour la peinture, vient prouver que le concept artistique belge peut s'élever jusqu'aux plus sublimes et aux plus puissantes créations. Il en est de même de la littérature qui, elle aussi, n'ayant pas à traîner après elle le poids immobilisant d'une tradition flamande, s'est, à larges et glorieux coups d'ailes, élancée dans le monde des idées. La peinture, qui est l'expression la plus caractéristique de l'âme belge, son don natif, à son tour, va s'épanouir. Et l'on s'étonnera de voir la richesse des ressources du génie

pictural, lorsqu'il sera définitivement orienté vers une réalisation moins étroite et plus idéale (1).

*
* *

Les thèmes de représentation plastique se renouvellent sous la forme du grand art décoratif, et la peinture, adaptant même les mythes anciens à des idées vivantes, reprend son rôle monumental et social.

Camille Mauclair, dans sa remarquable étude sur *La peinture symbolique future*, a, lui aussi, éloquemment revendiqué les droits suprêmes de l'art à l'imagination, à l'idéologie, montrant tous les éléments nouveaux de beauté que la vie sociale et la pensée moderne apportent à la réalisation du grand art.

Et, en effet, de nouvelles et puissantes harmonies de couleurs et de lignes peuvent se créer par la symbolisation des idées modernes et être appliquées aux nécessités de l'ornementalité artistique.

L'Art s'accorde avec les exigences de tous les temps, de toutes les nations, et tous les temps et toutes les nations sont susceptibles de recevoir leur expression d'art. L'incompatibilité n'existe que dans l'impuissance personnelle d'adaptation des uns et des autres.

D'étroits utilitaires ont stupidement rejeté le beau de l'utile, comme si ces deux éléments d'activité sociale étaient, eux aussi, incompatibles.

Or, ils sont inséparables, car celui qui réalise l'utile d'une manière désintéressée devra inévitablement réaliser le beau.

C'est même d'une conception plus parfaite de l'utile et d'une conception plus pure du beau que naîtront des groupements humains plus harmonieux et que les cités s'embelliront.

(1) C est d'ailleurs ce que l'un de nos plus éridits écrivains d'art, M. Fierens-Gevaert, s'est efforcé de démontrer avec une rare éloquence et un enthousiasme éclairé, au cours de ses récentes conférences sur « *l'Art au XIXe siècle et son expression en Belgique* ».

De même qu'il faut replacer l'art dans le cœur, dans le cerveau et dans l'âme de l'artiste et de l'homme, de même il faut replacer l'art dans son principe social. Les artistes, comme les poètes, ne sont utiles à l'humanité qu'en raison de ce qu'ils rendent sensibles, par l'Art, les plus hautes pensées, les plus hauts sentiments, les plus hautes aspirations.

Dans la hiérarchie des forces nationales supérieures, les Artistes, comme les Savants, représentent la Pensée publique.

La foule, quoi qu'on en dise, est sensible aux grandes choses, parce que la foule a l'émotion vierge et saine. Il suffit de lui montrer des choses belles et sublimes pour que, sans comprendre, analytiquement parlant, la foule en soit *touchée*. Il est évident qu'il existe un « instinct » populaire, mais je suis beaucoup plus certain que cette puissance anonyme que l'on appelle ainsi, n'est point une force absolument obscure et aveugle et que l'âme des foules est éclairée par la lumière intérieure de l'intuition.

Quelle mystérieuse et profonde faculté, en effet, que cette immense intuition des peuples! Quelle étrange analogie elle a avec le génie!

Les foules comprennent le génie et le génie comprend les foules.

Il existe entre cette conscience collective et cette conscience individuelle des affinités puissantes.

Le lien qui relie l'âme des génies à l'âme des peuples, c'est le divin sentiment du Beau, c'est l'Art dans sa manifestation sociale.

*
* *

Une vérité trop facilement oubliée est que la mission de tous les arts consiste dans la représentation des Idées.

Métaphysique! répondront dédaigneusement à cela ceux qui représentent, à cette heure, le *panbéotisme*.

Nul cependant, qui a quelque peu conscience du phénomène esthétique, ne niera que les arts représentatifs, tels que l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, nous montrent le travail latent des Idées que

renferment les matériaux esthétiques. Or, il n'y a pas de plus haut exemple pour les peuples que celui où apparaît, d'une manière objective, la puissance de la création artistique dont l'homme civilisé dispose. L'Humanité sait puiser dans cet exemple de l'évidente beauté jaillie de la matière des énergies morales considérables, car la dignité de l'être humain se mesure non seulement à la qualité de ses actions, mais aussi au degré de la force créatrice dont il se sent capable.

Le mystère de l'art est ressenti par les foules en raison même de la puissance créatrice qui se dégage des œuvres.

C'est en face des réalisations de la beauté que le sentiment profond de la *Construction*, faculté intellectuelle inhérente au type humain, se révèle et s'affirme.

L'homme est essentiellement *constructeur* et *créateur* dans le sens le plus étendu, le plus idéal, le plus esthétique, et les arts, en général, sont des extériorisations de sa puissance constructrice et créatrice innée. Toute la surface de la planète nous offre le spectacle changeant de la création humaine dans le sens de la beauté. Même sur les ruines des civilisations éteintes plane toujours, comme un immortel enchantement, à travers le chaos des pierres séculaires, le génie de la puissance créatrice de beauté, fleur toujours vivante de l'intelligence humaine.

Les Idées incarnées dans les belles formes ne périssent donc pas, puisque nous en retrouvons l'essence jusque dans les vestiges matériels du Passé.

C'est que, vraiment, la mission de tous les arts consiste dans la représentation des Idées.

L'art public résume donc l'une des activités les plus harmonieuses de la vie, car la construction et l'embellissement des cités humaines offrent aux hommes l'occasion grandiose de déployer, en splendeurs et en harmonies visibles, les Idées essentielles qui président à la construction et à la création divines des mondes.

L'Inde antique, la Chaldée, l'Égypte, la Perse, la Grèce, la Rome, la Byzance, le Moyen-Age, la

Renaissance se perpétuent dans la mémoire des peuples modernes, grâce à ce que nous en a légué l'art, l'art public, l'art dans sa manifestation sociale.

La beauté et la grandeur de ces immenses états d'âme que l'on appelle les civilisations antiques nous apparaissent encore dans leurs vestiges.

C'est que l'art envahit la vie même d'une civilisation, sa vie civile et religieuse avec l'énergie et la beauté panthéistiques d'une force naturelle. L'âme et la pensée des peuples sont fixées dans ses monuments depuis l'âme à la fois fastueuse et métaphysicienne de l'Orient antique, objectivée dans la colossalité de ses palais et de ses temples, jusqu'à l'âme chrétienne et dévotieuse d'Occident, traduite dans la sombre majesté de ses monuments religieux et civils.

Il semble qu'une force mystérieuse et splendide pousse toujours les grands peuples à fixer les richesses de leur intelligence et de leurs activités dans une forme de beauté.

Dans toutes les grandes villes sortent de terre, comme par une sorte de miracle artistique permanent, des édifices somptueux et graves qui synthétisent la splendeur d'une époque, l'aspect visible de ses Idées.

Qui nous dira un jour la psychologie profonde du monument?

Qui nous dira le secret de cette puissance créatrice de l'Art, ce besoin inné du Beau des sociétés humaines, apparaissant sans cesse dans l'inépuisable imagination de l'artiste, de l'artisan, et qui a le don de transformer la nécessité en une Fée, la Fée de l'Esthétique!

L'artiste et l'artisan, soumettant la matière aux impulsions inventives de leur imagination, en même temps qu'aux nécessités de l'espace et du temps, ne font que manifester dans des formes l'Idée humaine.

C'est que la Beauté est un besoin social supérieur.

Toutes les substances, l'or, l'argent, la pierre, la soie, la couleur, le bois, le marbre, le fer, etc... qui reçoivent la double empreinte, mentale et manuelle, de la Volonté Esthétique, sont faites pour assouvir ce social besoin de Beauté.

Chaque fouille effectuée dans le vaste empire des ruines ensevelies met au jour, pour l'émerveillement croissant des peuples modernes, l'exemple glorieux de l'effort humain vers le beau, attestant ainsi que l'art est une activité incompressible et intarissable de l'esprit de l'homme. Quel que soit le caractère particulier des races et des époques, quel que soit leur degré d'évolution sociale, le génie constructeur et artistique de l'humanité apparaît.

Ce génie original se montre aussi bien dans les primitives et frustes constructions lacustres que dans la splendeur des architectures babyloniennes. C'est cette même puissance innée dans l'homme qui se révèle chez les obscurs et patients entasseurs de pilotis des cités lacustres comme chez les Assyriens qui taillaient, dans les carrières de Chaldée, les formidables blocs de marbre monolithiques.

Bâtir, orner, décorer, quels merveilleux pouvoirs de l'intelligence humaine!

Aussi, le phénomène esthétique, apparaissant sans cesse dans la vie intime et publique des sociétés, loin de laisser indifférents les pouvoirs publics et les Etats d'aujourd'hui ou de demain, devrait être accueilli comme un bienfait social et comme l'un des plus hauts aspects de l'activité humaine.

Puissent-ils se rendre compte de l'utilité de l'existence d'un organisme comme celui de l'*Institut international de l'Art Public* (1). Puissent-ils répondre à son appel en l'aidant *à ne pas augmenter la laideur qui menace la vie moderne*, en attendant que la Beauté renaisse partout et en tout et que l'Harmonie devienne quelque chose comme une Religion d'Etat!

JEAN DELVILLE.

(1) Il ne sera point hors de propos de rappeler que l'Institut international de l'Art Public a été fondé à Bruxelles par un artiste belge, M. Eugène Broerman, auquel revient l'honneur d'avoir su grouper, au nom de la Beauté publique outragée, un vigoureux faisceau de hautes personnalités internationales, dont le but est de lutter contre l'indifférence et contre l'ignorance des Pouvoirs en ce qui concerne l'esthétique sociale. Selon le vœu unanime émis au dernier Congrès de l'Art Public de Liége, en 1903, une importante revue internationale illustrée d'art public vient d'être fondée à Bruxelles et paraîtra bientôt, richement éditée et savamment documentée.

LES TOMBEAUX

A Émile Verhaeren.

I

LA PYRAMIDE DE CHÉOPS

Vétéran! Tu survis au monde vieillissant.
Par l'amoncellement de tes pierres sans nombre,
Tu sembles éternel. Ton étendue encombre
Le désert où poudroie un sable incandescent.

Comme tu montes haut quand le Soleil descend,
Quand jusqu'au Nil grandit ton interminable ombre,
Quand ton versant de l'est pâlit dans la nuit sombre,
Et que l'astre au déclin rougit l'autre versant!

Un jour un potentat qui régnait sur l'Egypte
Voulut te renverser de la cime à la crypte.
Son peuple s'épuisa dans l'effort impuissant.

Le temps n'ébranle pas ta base impérissable,
Rempart au pied duquel meurt la trombe de sable.
Chaque siècle qui naît, pour toi n'est qu'un passant.

II

LE MAUSOLÉE DU SHAH JEHAN

Le Taj est un palais d'ivoire et de cristal,
Dont chaque minaret en son élan s'isole
Dans l'éclatant ciel bleu. Comme un rêve il s'envole,
Un rêve éternisé par l'art oriental.

La merveille surgit sur un blanc piédestal
D'albâtre de Jeypore. Une ardente auréole
Semble planer autour de la haute coupole
Où resplendit le feu du croissant de métal.

Le Mogol éleva ce poëme de marbre
Au milieu d'un jardin enchanteur, dont chaque [arbre
Raconte les hauts-faits de l'immortel héros.

Château magique, fait d'azur et de rosée,
Et de rais de Soleil, le Taj est l'Elysée
Où Shah Jehan jouit du céleste repos.

III

LE TOMBEAU DE L'ÉMIR

Il est dans Samarcande un tombeau grandiose.
Dans son linceul y dort, par un garde veillé,
Tamerlan le Mongol, qu'honore, agenouillé,
Le peuple du pays que le vieux Sogd arrose.

Dans cette sombre crypte, où le Turcoman n'ose
Balbutier son nom, de peur que, réveillé,
Il n'ouvre du caveau le couvercle rouillé,
Le Conquérant depuis cinq longs siècles repose.

Quand le croyant s'incline auprès de Tamerlan
En invoquant Allah dans un pieux élan,
Du monarque à ses yeux l'image se précise.

Il croit voir le grand mort dans sa tombe dormir,
Et son glaive posé sur sa robe d'émir,
Que recouvre à demi son ample barbe grise.

IV

TOMBEAUX DE ROIS

Les soirs ardents, mon âme en un rêve s'envole
Vers la cité qui dort de son très long sommeil
Dans la jungle sans fin, sous les feux du Soleil.
De l'Inde d'autrefois ce fut la métropole.

On s'y croirait perdu dans une nécropole,
Parmi les vieux tombeaux, au ton chaud et vermeil,
Au fond desquels les rois attendent le réveil
Des dieux qui leur rendront leur antique auréole.

Au milieu des débris des temples, des palais,
On dit qu'on voit parfois un prince cinghalais
Cheminer l'œil pensif, plein de mélancolie.

Il pleure son royaume au merveilleux décor,
Il songe aux jours lointains de sa gloire abolie,
Vers la terre abaissant son diadème d'or.

V

LE TOMBEAU DU MALABAR

Dans des temps fabuleux, dignes de l'Iliade,
On vit sous le Soleil de l'Inde un grand tournoi
Où chaque combattant était un fils de roi
Monté sur un superbe éléphant de parade.

Tout un peuple s'était rangé le long du stade,
Et des yeux épiait anxieux, plein d'effroi,
Les deux rivaux venus en magnifique arroi,
Se portant tour à tour quelque large estocade.

De l'armure Aséla sut trouver le défaut.
Elala succomba dans un suprême assaut,
Loyalement frappé par le roi légitime.

Vingt siècles ont passé sur ce geste si beau.
Du vaincu s'éternise, immense, le tombeau
Dont l'immortel vainqueur lui fit l'hommage ultime.

VI

LA PAGODE DE JAVA

Dans la sérénité d'un beau matin vermeil,
Gravissons les gradins de la pagode antique,
A l'heure où les oiseaux entonnent leur cantique,
De l'île merveilleuse annonçant le réveil.

L'édifice géant resplendit au Soleil,
Et le regard se perd de portique en portique
Sur ce vieux panthéon de style hiératique
Qui n'a point sous le ciel de l'Inde son pareil.

Le temple, édifié dans un jardin d'Armide,
Profile dans l'azur sa noble pyramide,
Du culte oriental suprême floraison.

Ce poëme de marbre, où l'art du statuaire
Eternisa l'essor d'une ardente oraison,
Chante le dieu qui trône au fond du sanctuaire.

VII

LE TOMBEAU DE PAUL ET VIRGINIE

A Montplaisir, au sein du parc de Pamplemousse,
J'ai vu l'humble tombeau des deux jeunes amants
Dont l'immortelle idylle a peint les traits charmants.
Il s'érige au milieu d'un vert tapis de mousse.

A l'horizon surgit le fier piton du Pouce,
D'où Paul vit, assiégé de noirs pressentiments,
Le vaisseau faire voile au gré des éléments,
De la vague houleuse essuyant la secousse.

Le feuillage et le vent me semblaient murmurer
Que Paul et Virginie étaient venus errer
Sous les grands lataniers qui protègent leurs ombres.

Et que de fois ensemble ils allèrent prier
Dans l'église voisine aux vieilles voûtes sombres!
Il est triste et désert, leur vieux banc de laurier.

VIII

UNE TOMBE AU SPITSBERG

Sur ce rugueux rocher désert, au bout du monde,
Où la brume déploie un vêtement de deuil,
Humble pêcheur ! j'ai vu ton fragile cercueil,
Et mon cœur s'est ému d'une pitié profonde.

Pour enrichir les tiens, ton fils, ta fille blonde,
Tu traversas les flots, tu bravas maint écueil ;
Du pôle Nord enfin tu sus gagner le seuil.
Ta demeure devint ce roc au bord de l'onde.

Mais là tu fus bloqué par un jour sombre, amer,
Sans abri, sans espoir de regagner la mer,
Que vint fermer soudain la barrière de glace.

Nul ne pleure sur toi, pauvre mort délaissé !
Mais l'aquilon qui souffle, et la vague qui passe
Avec des sons plaintifs frôlent ton corps glacé.

IX

LES TOMBES DE WEENEN

Pierre Retief, avec une troupe choisie,
Est en pompe reçu par le roi du Natal.
Il vient, inconscient de son destin fatal,
Ignorant des Zoulous toute l'hypocrisie.

Chez Dingaan ce n'est que feinte courtoisie.
Il accueille son hôte, et puis donne un signal,
Et ses gens, prévenus de son plan infernal,
S'élancent, enflammés d'une âpre frénésie.

« Que leur sang coule ! » crie à haute voix le roi.
Les Boers, garrottés, pris de stupeur et d'effroi,
N'ont pas même le temps de bondir sur leurs armes.

Retief et tous les siens succombent en héros.
A Weenen, dont le nom amer se traduit « Larmes »,
Est l'humble cimetière où blanchissent leurs os.

X

LES TOMBES DES BOERS

De leur terre les Boers n'ont gardé qu'un lambeau.
Là dorment leurs guerriers d'héroïque stature.
Des plantes et des fleurs sur chaque sépulture,
Et des saules pleureurs près de chaque tombeau.

L'herbe verdoie autour du funèbre flambeau
Qu'une main cisela sur cette humble clôture.
A ces grands morts paraît sourire la nature.
Des roses ! Du soleil ! Que ce jardin est beau !

Les braves prieraient-ils pour le vaincu qui tombe
Et déposeraient-ils des palmes sur sa tombe
Si la mort ne devait leur être que la mort ?

Toute une flore naît de leur vert cimetière.
Là s'éteint une vie, une autre vie en sort.
Ainsi naissent des nuits l'aurore et la lumière.

XI

LES TOMBES DE L'INDE

Un poëte de l'Inde, en son divin recueil,
Chante un enfant ravi, frêle encore, à sa mère.
Pauvre femme ! D'une ombre elle fit sa chimère,
Inclinant sur le marbre un long voile de deuil.

Un jour l'ange lui dit : « Mère, sèche ton œil.
Ne verse plus de pleurs sur ma vie éphémère.
Car mon linceul se mouille à chaque larme amère,
Mais ton sourire emplit de roses mon cercueil. »

L'Hindou croit que les morts, du fond de leur [demeure
Songent souvent encore à celui qui les pleure,
Qu'ils pénètrent son cœur et lisent dans ses yeux.

Et dans cette croyance, une douce fleur tombe
Sur les jeunes enfants descendus dans la tombe.
Et leur mère leur donne un regard radieux.

XII

TOMBES JAVANAISES

Que ne puis-je choisir ma dernière demeure !
Dans l'île de Java, sous d'immenses bambous,
S'abritent les tombeaux où l'on prie à genoux.
Pour couvrir un cercueil il n'est d'ombre meilleure.

Sous ces roseaux géants, dont le feuillage pleure,
Avec ceux qui me sont le plus chers, avec tous,
Je voudrais reposer. Leur ombrage est si doux !
Il soupire, il gémit quant le zéphyr l'effleure.

Il semble qu'à Java les arrêts de la mort
Soient encor plus cruels que sous nos cieux du Nord,
Dont le rare sourire est empreint de tristesse.

Qui pourrait sans regret dire un dernier adieu
Aux vallons parfumés de l'île enchanteresse
Auxquels sont prodigués tous les présents de Dieu !

JULES LECLERCQ.

LA BLESSURE

Ding... Ding... C'est l'horloge, dans sa vieille gaîne de chêne noirci, l'horloge qui remplit du rythme de sa vie tout un coin de la petite cuisine, poussant de ses maigres aiguilles, sur l'émail usé du cadran, derrière la vitre dépolie, les heures, les mornes heures.

Tout doucement Théodore se réveille. Il lui semble bien qu'il venait à peine de fermer les yeux, dans son fauteuil garni en maroquin, que la Dame du château lui a fait apporter aux Pâques dernières. Il rêvait... à je ne sais quoi, qu'il a oublié maintenant.

Marie-Josèphe (Marjet, dit-on souvent par abréviation et par amitié) est là, à coudre ou à repriser. Elle lève les yeux, au-dessus de ses lunettes, sur Théodore. Ils sont un peu malicieux, je crois. Elle aussi, peut-être, s'était assoupie? Pourtant elle a la coquetterie de ne point faire sa sieste ! Elle ne dit mot. Sa main va, elle va, elle va, à l'ouvrage !

Coucou... fait tout aussitôt la pendule de bois de la chambre à coucher, dont la porte baîlle.

Alors, une joie secrète, muette, agite la petite vieille, tandis que le petit vieux se met à rire haut par secousses. Il le connaît, le bon tour de sa femme ; il aurait dû y penser. Quand l'horloge sonne deux coups, il ne manque jamais de sortir de son somme, comme au temps où, à cette heure, il reprenait la

semelle, l'empeigne et l'alène. Et la farceuse, qui le sait, n'a-t-elle pas inventé, depuis l'autre jour, de toucher parfois très vite aux branches du compas qui mesure les demies et les quarts, et de les presser un peu, de les presser ? Elle aime mieux que Théodore ne dorme pas tant que cela après leur simple repas. Et puis, elle éprouve une grande allégresse devant une petite confusion qu'il a en face d'elle, d'avoir encore une fois été joué !

— Je savais bien, fait-il, il ne se peut qu'il soit déjà deux heures. Le soleil est seulement dans les fenêtres de l'école...

Lorsqu'il prononce ces mots, il n'a plus de dépit, plus du tout, et il considère sa femme avec une grande bonté.

Il y a près d'un demi-siècle qu'ils vivent ensemble dans la petite maison. Ils y étaient à peine entrés quand on construisit la grand'route. Un moment, lorsqu'on en ouvrait la tranchée, ils se trouvèrent comme isolés sur une butte. Ils ont un seuil de six marches, songez !

Ils formaient un couple fort bien tourné. On les regardait passer, le dimanche. quand ils se rendaient à la messe, alertes et se redressant à l'envi.

Théodore était cordonnier jusqu'à naguère encore. Il clouait de grosses bottes pour les grands pieds lourds des fermiers et cousait de fins brodequins, qui ne manquaient pas tout à fait de forme, pour chausser les censières, les jeunes filles. Il faisait même les souliers de chasse de M. le Baron et les bottines de promenade de Mme la Baronne. Eh ! on enviait Théodore ! Il en concevait bien un peu de fierté, dites !

Marie-Josèphe, elle, était lingère. Elle servait une clientèle de choix, la cure et le château avant tout. Ses grandes prunelles noires, toujours belles, ont au

long des jours et des veillées d'hiver lentement éteint leurs feux, à suivre le point de son aiguille sur le linge blanc. Mais, jadis, comme elles étaient troublantes! Du moins on le prétend. Théodore s'en souvient bien, allez! Il en a souffert, raconte-t-on en faisant allusion aux hommages admiratifs que l'on a prodigués autrefois à sa moitié. Sait-on jamais ?

Les époux ont vieilli ensemble, un peu chaque jour, sans éprouver aucune grande peine ni aucune grande joie. Bien des soirs, cependant, Marjet, quand elle était plus jeune, a pleuré de ce que leur union ne fût pas féconde; et Théodore regrette parfois encore de n'avoir pas de fils. à qui laisser son fonds.

Lorsqu'il a cessé de travailler, il y a quinze mois, après une petite paralysie, dont sa langue demeure un peu lente et sa jambe gauche un peu lourde, il n'a pu se décider à céder ses « formes » sur lesquelles il a monté tant et tant de chaussures. Elles sont toujours là, dans le petit établi, rangées dans leur étagère, avec leurs inscriptions : « Monsieur le Curé », « Monsieur Legros », « Mademoiselle Miroux », etc. Ah! ç'a été sa vie, cela! Oui, s'il avait eu un fils! Il se serait appelé comme lui Théodore, sûrement. Son aïeul déjà avait été baptisé ainsi. A quoi bon inventer d'autres noms? Et il serait là, maintenant, à manier le tranchet ou à corder son fil ou à l'enduire de poix... Théodore va chaque jour encore dans le petit réduit où il a passé près de dix lustres. Il aime l'odeur forte et empyreumatique dont la pièce basse demeure imprégnée... Ah! s'il avait eu un fils!...

Mais ce n'est pas un gros chagrin qu'ils en ressentent, lui et sa femme. Rien qu'une mélancolie, douce, et qui est comme une façon de communier d'amour, à l'âge où ils sont... Après tout, les enfants souvent ne sont qu'une source de revers pour leurs parents...

Est-ce à cela que songent les deux vieux ? Il est deux heures maintenant ; le coucou l'a dit aussitôt que l'horloge eut déjà frappé la demie-après. Leur désaccord a même ramené un sourire, vite effacé, sur les lèvres du vieillard... Ils n'ont plus rien dit.

Les fenêtres de la maison de l'instituteur se sont éteintes. Théodore remarque que le soleil est de plus en plus pâle depuis quelque temps. On est déjà bien avant dans l'automne...

Chaque matin, par la fenêtre, il regarde longuement du côté du bois. Les feuilles mortes tourbillonnent au moindre vent. Une brouée flotte, voilant les lointains. Les champs de la ferme des Sarts découpent leurs carrés de terre grise. Des bandes d'oiseaux passent. Ferdinand, le sacristain, sort de chez lui pour aller sonner la messe. Il a enfoncé sa casquette jusqu'aux oreilles et la bise ballonne son sarrau...

Non, les chevaux du métayer de la Roseraie ne passeront pas, avec les valets d'écurie se dandinant à cru sur les lourdes cavales : les labours sont finis...

Et le bétail des Trixhes ne quitte plus les étables : la route ne sera point, tout-à-l'heure, obstruée par le troupeau des vaches rousses et noires qui balancent leurs gros mufles rosés comme des encensoirs...

Bientôt ce sera l'hiver. Théodore frissonne en y pensant : l'hiver ! le froid hiver ! Quelqu'un, sur le chemin, lui dit bonjour d'un signe de tête. Il ne le reconnaît pas ; sa vue a tant baissé ! De cela il se sent un peu mélancolique...

Il va s'asseoir, alors, non loin du foyer et croise les mains. Elles sont toutes blanches, maintenant, ses mains, avec les ongles plus longs qu'autrefois, que Marjet de temps à autre coupe et façonne de ses ciseaux...

Et toute la journée, il reste ainsi. Un flot tiède et

tranquille inonde tout son être désormais sans aspirations, presque sans souvenirs. Il se sent comme allégé par avance du poids de la vie.

Il est deux heures et demie maintenant. Le chat ronronne d'aise derrière le poèle. La bouilloire s'est mise à chanter. Elle lance jusqu'au plafond bas son panache de fumée. Mais ce n'est pas encore le moment de faire le café. Le serin aussi se réveille ; il chante plus fort que la bouilloire. Théodore et Marie-Josèphe sentent comme une légère angoisse s'en aller d'eux. Le silence était trop profond.

— Fifi... fi-fi... fait-elle. Et lui s'informe si l'oiseau a de quoi manger et boire.

Soudain ils sursautent un peu, en même temps. Quelqu'un a touché à la porte, a mis la main au loquet, qui se relève avec un petit bruit sec.

— Ah ! c'est Thérèse ! disent-il ensemble.

C'est, en effet, la filleule de Théodore qui entre alors.

— Bonjour parrain ! Bonjour Marjet !... Je passais en allant au moulin... Je ne m'arrête guère, l'ouvrage presse trop à la maison... Alors, c'est dimanche la « fête aux prunelles » ; on jettera à l'oie chez Modeste et on dansera chez Mouly... Il a gelé ferme la nuit de lundi à mardi, vous savez, et il y a de la neige dans l'air... Les braconniers (ah ! quelle affaire, n'est-ce pas !), hier soir encore, se sont battus avec les gendarmes appostés pour les surprendre... La tenderie de Constant lui rapporte gros cette année...

Sa langue va, court, sans s'arrêter. Marie-Josèphe parvient à placer son mot par ci par là. Théodore écoute, la tête penchée en avant, faisant un cornet de sa main à son oreille gauche qui est un peu dure.

Thérèse ne veut pas s'asseoir. Elle viendra une autre fois... pour causer !

— Au revoir, parrain ! Au revoir Marjet !

Elle se sauve, vive, sautillante comme un cabri. La porte se referme, mais aussitôt elle se rouvre.

— A propos, j'oublie de vous dire que Monsieur le curé a porté tantôt « les saintes huiles » au garde François.

Cette fois, le loquet retombe.

— Le garde François !... Ah ! mon Dieu !...

Théodore et Marjet ont poussé ce cri en même temps. Lui s'est levé presque tout droit, s'arcboutant sur les bras du fauteuil. Elle, glacée jusqu'aux moelles, s'est sentie comme clouée à sa place par une main de fer. Mais aussitôt, tous deux, ils affectent un air indifférent et, du regard, ils cherchent mutuellement à pénétrer leur pensée secrète.

Elle s'enhardit et laisse tomber ces mots :

— Il était donc malade?

C'est absurde, ce qu'elle dit là. Il y a plus de deux ans que le garde François meurt lentement et nul ne l'ignore dans le village. Elle se reprend :

— Je veux dire : il allait donc plus mal ?

Théodore fait signe qu'il ne le sait. Elle le sent fermé, irrité, prêt à éclater. Elle dit encore :

— Il y a juste trente-cinq ans, à pareille époque, son père fut tué d'un coup de fusil. Il avait fait grand vent cette nuit-là. Jamais, n'est-ce pas, on n'a revu au pays ce coureur de bois, ce bandit de Cretel qui fut soupçonné d'être le meurtrier?...

La pauvre Marjet vient de s'empêtrer là dans une fâcheuse histoire.

— Oui, prononce sèchement le vieux, il y a trente-cinq ans... Le cadavre fut retrouvé le lendemain. C'est ce jour-là que « l'Innocent » de Hosdin me remit le billet maudit...

Marie-Josèphe se trouve cinglée par ce rappel. Théodore, lui, s'apparaît à lui-même tel un justicier

austère. Ils se sentent soudain très distants l'un de l'autre. Le garde François est entre eux.

Depuis de longues années pourtant ce souvenir n'a plus été évoqué. Souvenir d'heures de cauchemar, que le cordonnier a vécues jadis. L'éternelle histoire, l'anonyme dénonciation : « Que Théodore sache donc que la jolie Marjet, quand elle reporte son ouvrage aux Cresnées, passe volontiers par le bois et aime y rencontrer le garde François. »

Ah! certes, le beau gars dont on parlait, s'arrêtait souvent à la fenêtre près de laquelle Marie-Josèphe travaillait et il causait là, en caressant ses soyeuses moustaches noires. Il était bien pris dans son costume de velours à grosses côtes, avec ses guêtres brunes, son chapeau mou. Il avait la taille haute, les mains soignées, un teint frais. Il sentait la bonne odeur de la forêt... Mais jamais Théodore n'a pu relever la moindre charge contre les prétendus amants. Il a épié, surveillé, cherché. En vain. Il a finalement montré la lettre accusatrice à sa femme. Elle n'en a point paru troublée. Elle en a même ri tout haut, comme une petite folle, et aussitôt qu'elle l'a pu, elle en a parlé à François en présence de son mari! Dissimulaient-ils, François et elle, à la perfection ?... Dès lors, le garde ne s'est plus arrêté à la fenêtre de la maison du cordonnier. Et Marie-Josèphe a cessé de travailler pour ses clients des Cresnées. On n'a plus parlé de « cette misère-là ». Pourtant, parfois encore, Théodore a cru sentir saigner la blessure de son cœur, quand il s'est imaginé, le dimanche à l'heure de la messe, que des regards ironiques pesaient sur lui. Mais les propos qu'on lui adressait, paraissaient si sincèrement amicaux! Mais, dans tous les yeux, quand il considérait les choses de sangfroid, il n'y avait que de la bonne humeur et de la sympathie!... Son souci s'est usé peu à peu.

Comment expliquer le réveil d'une douleur si ancienne déjà? Comment la blessure, depuis si longtemps fermée, s'est-elle rouverte tout à coup?

Il lui semble qu'un tourbillon soulève sa cervelle dans son crâne. Il éprouve subitement au sein mille morsures cruelles. La jalousie le fouette de ses lanières, elle le perce de ses poignards. Son cœur est serré comme dans un étau.

Par une étrange suggestion, il croit voir devant lui le garde François, tel qu'il était il y a trente-cinq ans, et il le hait pour la première fois, il le hait de toute son âme. Ah! qu'il meure donc!... Et la blessure saigne, saigne tout le sang de son cœur...

Marie-Josèphe ne lève pas les yeux de dessus son ouvrage. Elle est ennuyée d'avoir peiné Théodore. Il fallait bien que cette écervelée de Thérèse vînt ainsi, en coup de vent, les troubler par l'annonce de cette nouvelle!...

Marjet a laissé sans réponse l'allusion mordante de son vieux compagnon. Elle n'a plus rien trouvé à dire. Elle a cherché pourtant, elle n'a cessé de chercher...

L'horloge sonne trois coups. Marjet enfin a une idée. Elle dépose sa couture et se lève.

— Ah! il est temps de songer à notre tasse de café! fait-elle.

Et elle ose alors regarder le vieux.

— Ah! Seigneur Jésus! Au secours!...

Et sa voix s'étrangle dans sa gorge. Qu'a-t-elle donc vu?

La tête renversée, les yeux mi-clos et noyés, les doigts des mains crispés, les lèvres entr'ouvertes, Théodore, que l'apoplexie envahit, rapidement glisse vers l'inconscient...

ARTHUR DAXHELET.

BLANC & NOIRS

UNE PAGE HÉROÏQUE DE LA VIE D'EXPLORATION EN AFRIQUE CENTRALE

C'était au début de 1905.

En plein Bahr-el-Ghazal, au contact de deux mille hommes de troupes anglo-égyptiennes.

Les officiers anglais. en termes aussi courtois qu'énergiques, protestaient contre notre présence.

Nous continuions néanmoins — couverts par le traité de Berlin — à étendre notre occupation du pays contesté.

L'épisode que je vais dire montrera dans quelles conditions infiniment délicates, et fera connaître à mes lecteurs un jeune officier belge d'un mérite et d'un courage au-dessus de tout éloge.

*
* *

Pendant que plusieurs fortes colonnes anglaises, venant de l'est et de l'ouest, combinaient leurs mouvements pour arriver chez le chef Mangué, héritier du grand M'Bio qui venait d'être tué dans une rencontre avec les Anglais, je donnai mission à mon second, le lieutenant d'artillerie Paulis, d'aller occuper le village d'un sous-chef de Mangué, avec

qui j'avais lié amitié lors de mon passage chez lui, quelques semaines auparavant.

Malgré mes efforts je n'avais pas réussi à voir Mangué en personne, et j'avais estimé devoir nous borner à nous installer chez le susdit sous-chef, de son nom Iango.

Voici ce que, à ce sujet, je lis dans mon journal de route :

« **Jeudi 16 février 1905.**

. . . . . .

» Je signale au gouvernement, avec un plaisir » sincère et une certaine fierté, que mon second, le » lieutenant Paulis, s'est offert à aller spontanément » chez Mangué, avec seulement vingt-cinq soldats.

» J'avais l'intention de ne l'envoyer que jusque » chez Iango, dont le village est situé par 4° 49' de » latitude et 29° 15' de longitude est Greenwich.

» — Non, dit Paulis, chez Mangué tout de suite.

» Comme je sais le grand ascendant que Paulis a » su prendre dans le pays, j'accède à sa proposition. » C'est à lui que revient tout l'honneur de cette déci- » sion qui va marquer fortement notre occupation, » car le village de Mangué est à l'ouest du 29e méri- » dien. »

Ce texte guillemeté est extrait d'un rapport au gouvernement. Ce qui va suivre est la lettre que m'adressait le lieutenant Paulis, pour me rendre compte de l'exécution de mes instructions.

Village du chef Mangué.
Le vendredi 24 février 1905.

Mon commandant,

. . . . . .

J'espère que le résultat auquel je suis arrivé vous satisfera ; ce résultat n'a pas été obtenu sans peine et,

si je n'ai pas obtenu plus, c'est par suite de circonstances indépendantes de ma volonté.

Comme vous le savez, j'ai quitté la Méridi le dimanche 19 février, avec deux gradés et vingt-deux soldats.

Je comptais m'installer chez Mangué avant que personne ait pu songer à me mettre des bâtons dans les roues.

J'arrivai assez tôt au village de Moumbelli où je m'arrêtai pour permettre à mes porteurs de se reposer de leur longue étape de la veil e.

Les habitants semblaient inquiets; mais, après que je leur eus expliqué le but de mon voyage, ils se rassurèrent et j'eus bientôt beaucoup plus de vivres que je ne pouvais en emporter.

Je n'ai pas manqué de dire aux indigènes que la lune allait ce jour là « mourir » au commencement de la soirée pour reprendre peu après sa forme première.

Grâce à l'éphéméride que j'avais avec moi, je pus leur annoncer d'avance en quels endroits du ciel serait la lune quand l'éclipse commencerait et quand elle finirait; la fin du phénomène n'a pu être observée à cause des nuages, mais ce que les indigènes en ont vu a suffi pour me faire acquérir la réputation du parfait sorcier.

Pendant la nuit est arrivé un homme du chef Moumbelli m'avertissant que les Anglais avaient demandé à Mabô un guide pour le lendemain; aussi, voulant mettre une bonne distance entre eux et moi, suis-je parti la nuit même avec l'intention d'arriver chez Iango.

Au village Bombandja où je suis arrivé vers 7 1/2 h., le 20 février, m'attendait un émissaire que Iango m'avait envoyé pour me prier de séjourner chez Bombandja où Iango lui-même viendrait me parler.

Je me suis donc arrêté chez Bombandja.

Iango est bientôt arrivé, escorté de tous ses fils et des chefs de la région qui étaient réunis chez lui avec tous leurs guerriers.

J'ai recommencé mon petit boniment et tous ont

approuvé l'idée d'aller chez Mangué pour y fonder un poste.

Les poules et les vivres affluèrent au point que j'ai eu crainte de me trouver à court d'articles d'échanges avant d'arriver chez Mangué ; j'ai alors payé ce qu'on m'apportait au moyen de bons à toucher soit à l'Iré, soit à la Méridi, soit chez moi plus tard.

La confiance des indigènes était telle que, dans la suite de mon voyage, j'ai toujours payé au moyen de bons.

Ce jour-là, Iango dîna à ma table.

Le lendemain, 21 février, je suis arrivé chez Iango ; celui-ci m'attendait dans son village et avait fait préparer à manger pour tout mon monde.

Pendant que soldats et porteurs se restauraient sur le sentier, Iango m'invita à visiter son village. Il m'y présenta sa femme principale, fille de Mangué, à laquelle je fis un cadeau.

J'ai dressé l'itinéraire à partir du village de Iango. Le sentier pique dans l'ouest et suit à fort peu près le parallèle du village de Iango.

Au pas 10,000, j'ai traversé l'Issou et je me suis arrêté pour la nuit au pas 12,600, sur l'Iba.

Kassia, fils de Iango, me servait de guide.

Le lendemain, 22 février, après une petite marche de 8,400 pas, je suis arrivé au ruisseau Kayoungou où Iango m'avait prié de m'arrêter et où, m'avait-il dit, il viendrait me voir avec Mangué.

Dans la soirée de ce jour m'est arrivé Bokojo, fils de Mangué, qui a dîné avec moi et m'a dit que Mangué viendrait le lendemain.

Pendant l'entretien que j'avais avec Bokojo, un envoyé de Iango est venu nous dire que les Anglais étaient sur nos talons et avaient logé près du point où moi-même j'avais logé l'avant-veille.

J'envoie aussitôt un homme dire à Mangué qu'il ne vienne pas demain à la Kayoungou, car je désire continuer ma route de façon à ne pas être distancé chez lui par les Anglais.

Je lui fais dire de ne pas s'effrayer, que quand je serai chez lui, il n'aura rien à craindre et sera sous ma protection.

Pendant la nuit, l'envoyé vient me dire que Mangué m'attendait chez lui et que je serais le bienvenu.

Bokojo logea dans mon campement.

A la pointe du jour, le lendemain (23 février), je me mis en route.

Après environ 10,000 pas, j'entrai dans les villages de Mangué où je trouvai tous les indigènes très confiants.

Au pas 12,000, je fus rejoins par un émissaire de Iango; ce dernier me faisait dire que les Anglais avaient passé la nuit près de son village et que lui et tous ses gens se disposaient à se cacher dans la brousse.

J'essayai, mais en vain, de rassurer l'envoyé.

Quand je voulus reprendre ma marche, je m'aperçus que Bokojo n'était plus avec moi ; il était filé en avant jeter l'alarme dans les villages.

A partir de ce moment ce fut le vide absolu : plus un habitant dans les villages ; leurs feux encore allumés montraient d'ailleurs que l'abandon ne datait que de quelques minutes.

Je vis bientôt reparaître Bokojo qui me dit que son père avait pris peur et s'était sauvé avec tous ses gens, mais que je trouverais dans son village, où Bokojo allait me conduire, le cadeau qu'il avait fait préparer pour moi.

J'arrivai à la résidence de Mangué vers 11 heures, au pas 18,900.

Dans une sorte de zériba en paille, je trouvai, en effet, un amoncellement de paniers de vivres et environ vingt-cinq petites défenses d'éléphant. Je dis à Bokojo que j'acceptais les vivres et que je les paierais, mais que je ne voulais pas d'ivoire.

Bokojo nous conduisit alors un peu plus loin au bord de la rivière Makiba, affluent du Soué, où Mangué avait fait débrousser un grand emplacement à mon intention.

Je commençai directement la construction d'un hangar et j'envoyai un azandé de l'escorte de Bokojo dire à Mangué que s'il voulait venir me dire bonjour, il serait le bienvenu et n'aurait rien à craindre.

J'attendis, une, deux, trois heures sans voir venir

mon homme. Bokojo me dit alors que sans doute Mangué avait peur de mes soldats.

Je lui répondis que s'il voulait me conduire chez Mangué, j'irais seul avec mon interprète. Bokojo y consentit et je partis à 15 heures dans la direction du S.-E. Au moment de partir m'arriva votre lettre n° 831.

Bokojo m'avait dit que Mangué se trouvait à proximité; mais au bout de 6.000 pas je lui déclarai que la nuit allait tomber et que je ne voulais pas laisser mes soldats tout seuls.

Je fis donc chercher tout mon monde et je continuai ma route.

Au pas 10.000, dans un petit village, Bokojo me dit que nous n'arriverions pas chez Mangué avant la nuit. Je résolus alors de m'arrêter, bien décidé à retourner le lendemain dès l'aube à l'emplacement que j'avais quitté. J'envoyai dire à Mangué que s'il voulait me voir, il n'avait qu'à revenir dans son village.

Mes soldats et porteurs me rejoignirent à la nuit noire : le porteur de ma cantine étant resté en arrière, force me fut de me passer de souper après n'avoir pas dîné.

Nous passâmes la nuit au petit village.

Aujourd'hui matin (24 février), vers 5 1/4 heures, j'achevais de charger la caravane et je m'apprêtais à enfourcher mon âne pour retourner sur la Mabika, quand je vis arriver Bokojo.

Il me dit que Mangué désirait instamment me voir, car il voulait échanger le sang avec moi.

— Ou sera le soleil quand je serai de retour ici ? demandai-je.

Bokojo me montra 8 heures.

— Où ont logé les Anglais cette nuit ?

— Sur l'Iba.

Je calculai que j'avais le temps d'aller voir Mangué, de me livrer avec lui à la petite cérémonie, et d'arriver à la Mabika avant que nos compétiteurs y soient.

Je voulus donc me mettre en route pour aller voir Mangué.

Bokojo me pria alors de laisser mes soldats ici et

d'aller tout seul, avec un interprète, voir Mangué. J'avoue que j'eus un moment d'hésitation.

Ce grand chef que je devais toujours voir, et qui se dérobait toujours, commençait à ne m'inspirer qu'une médiocre confiance. Je me fis *in petto* la réflexion que j'allais peut-être me jeter dans la gueule du loup; puis je me dis que si je réussissais, ce serait une sérieuse consécration de votre méthode, qui m'avait d'ailleurs toujours réussi, et je partis.

Je marchai pendant une grosse heure, dans la direction du S.-E., puis j'arrivai à un petit village désert où Bokojo me dit que Mangué allait venir me voir.

Quelques minutes après, je vis arriver de nombreux guerriers armés de fusils, de lances, d'arcs et de flèches qui tous, après être venus me serrer la main, se rangèrent sur la place du village.

Bientôt apparût notre camarade Iango : à la vue de sa bonne grosse figure honnête, mes dernières craintes s'évanouirent.

Puis au milieu d'une très nombreuse escorte, arriva majestueusement le fameux Mangué. Fameux surtout par sa corpulence : c'est un amas de graisse qui a de la peine à se traîner.

Le visage, encadré d'une longue chevelure, semble pourtant jeune et bienveillant, Mangué parle :

« Bassia (c'est le nom que les Azandés me donnent, je ne sais trop pourquoi) Bassia, tu es venu dans le temps dans notre pays jusqu'à la Méridi, puis tu es retourné sur l'Iré, etc... etc..., (toute l'histoire de mon arrivée chez eux revient sur le tapis)...

» Tu es maintenant envoyé par « Zou-Zou (c'est votre nom azandé, ça veut dire « vite-vite ») pour faire un poste dans mon village.

» Je suis content; hier je t'attendais pour faire Bakolé (l'échange du sang) avec toi, mais j'ai eu peur des Anglais et je me suis sauvé.

» Tu vas donc faire bakolé avec moi ici, puis tu retourneras dans mon village et quand les Anglais seront partis, j'y retournerai moi-même ».

J'essaie en vain de l'amener à m'accompagner, il a trop peur.

La cérémonie de l'échange de sang commence.

Iango sert de parrain à Mangué et le seul homme que j'ai avec moi, mon interprète, me rend le même office.

On me passe un couteau au moyen duquel je fais une incision au bras droit de Mangué, qui me rend la pareille.

Nos parrains respectifs prennent chacun un morceau d'écorce, recueillent notre sang, ajoutent du sel sur la mixture et nous font manger ce plat peu ragoûtant.

Les quelques secondes qu'il me fallut pour ingurgiter ma part furent, je crois, les plus pénibles de ma vie d'Afrique.

Quant à Mangué il semblait « manger le morceau » avec un vrai plaisir de cannibale et de connaisseur.

Puis ce furent les conditions du traité qui me furent traduites pendant que nos deux parrains nous frappaient la tête, la poitrine, les bras et les jambes au moyen de brindrilles de paille.

« Mangué et tous ses enfants mourront si on fait le moindre mal à « Bassia » où à ses soldats; de même je mourrai si je joue quelque mauvais tour à Mangué ou à ses gens. »

Pour sceller le pacte, on me coupa un ongle, on arracha un poil de ma moustache, on les enveloppa dans des herbes et on en fit une sorte de scapulaire que Mangué s'attacha religieusement autour du cou.

Moi, je mis mon petit souvenir de Mangué dans ma sacoche tout en lui disant qu'il serait là plus en sûreté.

La cérémonie terminée, pendant que tous les braves guerriers témoignaient leur joie par des cumulets et des cabrioles, je pris congé de Mangué pour aller rejoindre mes gens.

En route, je rencontrai Mobengué, fils de Mangué qui, me dit-il, avait appris que j'étais dans le pays et venait me voir. Je lui montrai la petite blessure que j'avais au bras, et lui dis que j'étais « bakolé » de son père.

Aussitôt Mobengué se prosterna et me baisa la main; il me dit qu'il viendrait me voir aujourd'hui.

J'arrivai à la Mabika, à 10 h. 1/2; et un quart d'heure après que j'étais installé sous mon hangar, déboucha la colonne anglaise.

Les officiers anglais ne m'aperçurent pas tout d'abord et allèrent installer leur campement à peine à 200 mètres du mien, vers l'aval.

Je laissai à ces Messieurs le temps de se mettre à l'aise, puis je me présentai au camp anglais; je fus parfaitement bien reçu.

Le kaimakan (lieutenant-colonel) me dit qu'il avait reçu votre lettre et qu'il s'était aperçu en route que nous étions fort en-dessous du 5e parallèle.

Il me demanda quelles coordonnées j'avais trouvées d'après mon itinéraire; je lui donnai 4°48' de latit. N. et 29°1' longit. E.-Gr. (approximativement). (La longitude a été déterminée par moi en supposant le village de Iango par 29°15' longit. E.-Gr.)

Le kaimakan me demanda si j'avais vu Mangué; je lui réponds affirmativement et ajoutai même, en lui montrant mon bras, que j'avais fait avec lui, sur sa demande, l'échange du sang.

« Mais nous n'avons vu personne dans les villages, » me dit le kaimakan.

Je lui dis que Mangué et tous ses gens avaient fui en apprenant leur arrivée.

Le kaimakan me demanda alors si je ne pourrais pas le mettre en rapport avec Mangué ou ses fils; je lui répondis : « Deux des fils de Mangué m'ont annoncé leur visite pour l'après-midi.

— « Si le kaimakan le désire, je pourrai lui ménager une entrevue à mon campement ». —

Le kaimakan accepte et remercie.

Je pris congé, après m'être mis à la disposition des officiers anglais pour leur fournir des vivres pour noirs.

L'après-midi, je reçus en effet la visite de Mobengué et de Bokojo; je leur dis que le blanc des Anglais désirait leur parler, qu'ils ne devaient avoir aucune crainte, car ils étaient sous ma protection.

Ils acceptèrent l'entrevue et j'envoyai aussitôt au kaimakan la lette suivante :

« N° 89. Poste de Mangué, le 24 février 05.

» *Monsieur le Commandant.*

» J'ai le plaisir de porter à votre connaissance que » deux des fils du chef Mangué, les nommés Mobengué » et Bokojo, sont à mon poste.

» Si vous voulez me faire l'honneur d'une visite, » vous pourrez réaliser le désir que vous m'avez » exprimé ce matin d'avoir un entretien avec les » chefs azandis.

» Je vous prie de bien vouloir agréer, Monsieur » le Commandant, l'assurance de ma considération » la plus distinguée.

» *Le Commandant en second*
» *de la mission Lemaire.*
» (*S.*) Capitaine PAULIS.

» *A Monsieur le kaimakan A. S... Bey.* »

*
* *

Le colonel A. S... arriva bientôt avec MM. R... et R... ; après quelques salamalecks, il demanda à Mobengué de venir le voir à son campement.

— Je veux bien, dit Mobengué, si Bassia (c'est moi) vient avec moi.

Le kaimakan n'insiste pas et fait demander à Mobengué que son père veuille bien venir lui rendre visite.

— Mangué a peur des Anglais, répond Mobengué ; ils ont pris Boduwé (M'Bio) et le tiennent prisonnier ; que les Anglais rendent la liberté à M'Bio et Mangué ira les voir.

— Ce n'est pas moi qui ai fait M'Bio prisonnier, dit le kaimakan.

— Ce n'est pas toi, mais c'est un autre Anglais.

— Si Mangué vient me voir, j'écrirai à l'autre blanc anglais de mettre M'Bio en liberté.

— Ecris d'abord et quand M'Bio sera libre, Mangué viendra.

Le kaimakan insiste longtemps, mais sans rien obtenir. Enfin Mobengué dit que si les Anglais veulent se rendre avec tous leurs soldats sur le Soué, et un seul de leurs blancs rester ici à mon campement. Mangué viendra l'y voir, car il a confiance en son « bakolé ».

Le kaimakan n'accepte pas et finit enfin par dire à Mobengué qu'il lui donnera demain une lettre qu'un de ses hommes portera au blanc anglais de l'Ouest; il demandera dans cette lettre de mettre M'Bio en liberté.

— Quand ce sera fait, dit Mobengué, Mangué viendra te voir.

Le kaimakan alors se retire en me remerciant encore.

C'est mon interprète et moi qui avons servi d'intermédiaires entre le colonel S... et Mobengué.

Les choses en sont là.

Le Commandant en second de la mission Lemaire,
(*S.*) PAULIS.

25 février.

P.-S. — Au moment de vous envoyer ma lettre arrive le kaimakan qui remet une missive à Mobengué pour le Moudir.

Le kaimakan m'annonce qu'il vient de recevoir une lettre lui annonçant que M'Bio est mort des suites de blessures reçues dans un combat.

Le kaimakan attend pour aujourd'hui un corps de 100 hommes qui doit lui arriver de l'Ouest.

(*S.*) PAULIS.

*
* *

En transmettant au gouvernement ce rapport d'une émouvante simplicité, j'écrivais :

« Cette lettre impressionnante du lieutenant Paulis

» se passe de commentaires. Le commandant en
» second de ma mission vient d'achever de se révéler
» apte à faire face aux plus délicates situations et
» digne des plus difficiles missions.

» Je ne doute pas que le gouvernement sera heu-
» reux de lui marquer sa bienveillance, en lui accor-
» dant *au moins* la croix de chevalier de l'Ordre du
» Lion. »

Le gouvernement congolais accorda au lieutenant Paulis la croix du Lion, et, quelque temps après, il le nommait chevalier de l'Ordre de Léopold.

Commandt CH. LEMAIRE,
Chef de la mission du Bahr-el-Ghazal.

A DEUX DE JEUX

DIALOGUES MONDAINS

PERSONNAGES :

La Comtesse de Vanfe.
Madame de Cholle.
Le Baron d'Antrègue.
Dominique.

(L'action se passe dans une capitale de l'Europe occidentale. Il est deux heures de l'après-midi, Mme de Vanfe circule avec agitation de la cheminée à la fenêtre de son élégant boudoir. Elle écarte le rideau et cherche à reconnaître au loin, dans la rue, une personne attendue, puis se laisse tomber avec découragement dans la bergère, à droite de la cheminée; ensuite elle se lève et sonne fébrilement.)

SCÈNE PREMIÈRE

LA COMTESSE DE VANFE, DOMINIQUE

DOMINIQUE (entrant).

Madame a quelque chose à me demander?

LA COMTESSE

Le Baron d'Antrègue sera ici tout à l'heure, je ferme ma porte à tout le monde. Veillez bien à ce que cet ordre soit exécuté ponctuellement. J'attends aussi Mme de Cholle, vous la ferez entrer dans ma chambre à coucher et vous préviendrez Louise : elle désire prendre modèle de la robe que j'ai mise hier au soir.

DOMINIQUE

Bien Madame... Et si M. le Marquis insiste... c'est son heure. Dois-je lui dire que Madame est sortie ?

LA COMTESSE

Tranquillisez-vous, Dominique, M. le Marquis ne viendra pas.

(*Dominique s'incline en souriant d'un air entendu, et sort.*)

SCÈNE II

LA COMTESSE, LE BARON

Le Baron est un homme de cinquante ans, d'aspect militaire, cheveux grisonnants; il est mis avec une sobre élégance qui dénote cependant le désir de plaire. Il entre, s'incline profondément devant la Comtesse dont il baise longuement la main.

LA COMTESSE

Je vous ai dérangé de grand matin, merci d'être venu aussi vite.

LE BARON

J'étais sorti à cheval... En rentrant j'ai trouvé votre lettre et me voici à vos ordres.

LA COMTESSE

Cet empressement ne peut me surprendre après l'assurance que vous me donniez hier soir, d'une amitié à toute épreuve.

LE BARON

Merci de vous en être souvenue... J'ai pensé à vous une grande partie de la nuit. Vous étiez triste et préoccupée en me quittant.

LA COMTESSE

Oui... Je suis très malheureuse, vous l'avez deviné, n'est-ce pas?

LE BARON

Disposez de moi, je vous en prie. Un homme arrivé à ce que j'appelle l'adolescence de la vieil-

lesse peut offrir à celle qui en est l'objet, un culte étranger aux éparpillements du cœur.

LA COMTESSE

Ce culte résistera-t-il à de décevants aveux? Les idoles renversées ne gardent pas leur pontife...

LE BARON

Mais le culte de la beauté et de la grâce a conservé ses poètes et même ses martyrs.

LA COMTESSE

Parce qu'ils cherchent la fiction dont l'homme a besoin aux heures troublées... La réalité est parfois trop dure.

LE BARON

Pour les jeunes, qui manquent d'expérience : les autres luttent et triomphent des hasards de la destinée.

LA COMTESSE

Les angoisses créées par la légèreté plus que par la passion mériteraient-elles votre pitié?

LE BARON

Et pourquoi pas? Une femme s'est trompée, voilà tout. Après cela elle reconnaîtra que l'amour, ce sentiment très éphémère, ne vaut pas l'amitié d'un homme qui se dévoue en ne réclamant plus qu'un peu d'affection et beaucoup de confiance.

LA COMTESSE

Que de fautes commises par simple curiosité et pour échapper à la monotonie désespérante d'une vie désœuvrée.

LE BARON

Chère Madame, dans notre monde, neuf fois sur dix, les liaisons sont le résultat du désir de triompher d'une rivale, de l'appréhension d'une saison maussade, ou de l'espoir de vivre le chapitre troublant d'un roman peu moral.

LA COMTESSE

Et au lieu de la sensation cherchée, on éprouve le dégoût plus amer que le remords.

LE BARON

Mais il faut oublier, comtesse, et surtout se faire oublier.

LA COMTESSE

Malheureusement les femmes laissent toujours derrière elles des preuves qui rappellent leur faiblesse.

LE BARON

Ah! oui, les lettres. Toutes sont ainsi, elles les signent comme un livre d'écrou.

LA COMTESSE

Après s'être libérées, l'inquiétude de savoir leur nom conservé parmi d'autres au contact avilissant, les poursuit et les affole.

LE BARON

Sur des feuillets détachés, il y a chance que le vent les emporte.

LA COMTESSE

Sans les rapporter, hélas! Et une fois dispersés, ils deviennent plus dangereux.

LE BARON (souriant).

A moins qu'un ami ne les rassemble.

LA COMTESSE

Ce serait trop lui demander.

LE BARON

Pourquoi? Je trouverais le geste tout naturel, venant d'un homme amoureux de l'amitié.

LA COMTESSE

Se contentera-t-il après cela d'une affection exempte de jalousie ou de contrôle?

LE BARON

Si son âme est sœur de celle à laquelle il s'est

consacré, jamais il ne s'abaissera jusqu'aux défaillances que l'esprit seul, parfois complice involontaire des sens, peut excuser.

LA COMTESSE

Ce serait si doux d'être sauvée par un ami qui viendrait, sans aucun reproche aux lèvres vous dire : ... N'ayez plus d'inquiétudes, tout danger est écarté, soyez heureuse pour rester longtemps jeune et belle, je veillerai sur vous comme un chien fidèle, jouissez de la vie... mais ne péchez plus.

LE BARON

Eh bien... faut-il que j'aboie... ou que je morde... ordonnez : Ce chien fidèle est à vos côtés, faites un signe, il se jettera à l'eau et vous verrez qu'il sait nager.

LA COMTESSE

Il y a quelques instants, je souhaitais mourir, j'étais trop malheureuse.

LE BARON

Mais quand on est jolie et spirituelle comme vous, Madame, on n'est responsable que de sa grâce et de sa beauté.

LA COMTESSE

Vous comprenez la femme... Ceux qui m'entourent n'auraient pour moi aucune indulgence, leur pardon serait acheté au prix de rappels amers et humiliants... et leur sévérité pour la faute m'enlèverait même le remords.

LE BARON

Les traditions de familles, ces legs d'orgueil et d'indifférence, pèsent lourdement sur les jeunes épaules, je le sais.

LA COMTESSE

Il n'y a que Dieu ou le prêtre qui absolvent la femme avec bonté.

LE BARON (sceptique).

Le premier a ses réserves, le second l'irresponsable indulgence du sacerdoce.

LA COMTESSE

Ne plaisantez pas, je me repens d'avoir manqué à mes devoirs... J'ai trop souffert.

LE BARON

C'est de la contrition imparfaite, ma pauvre amie... Quand désirez-vous que j'aille réclamer vos lettres au marquis ?

LA COMTESSE

Comment... Vous savez !

LE BARON

Que depuis deux ans il a l'honneur de vous recevoir dans son appartement de la rue Chenier.

LA COMTESSE

Où sa maîtresse, Mme Scheffer, vient d'être surprise par son mari.

LE BARON

Il vous trompait avec cette riche bourgeoise, que voulez-vous? Il était un homme à la mode... C'est un métier qui coûte cher. Sa conduite, vis-à-vis d'elle, était peu correcte, j'en conviens.

« *Sur telle affaire toujours,*
Le meilleur est de ne rien dire. »

LA COMTESSE

Je ne l'ai même pas aimé... Depuis six mois j'invente des prétextes pour écourter ces entrevues, où, l'un et l'autre, nous nous mentions.

LE BARON

Au bout de deux ans c'est assez l'usage.

LA COMTESSE

Alors pourquoi commencer ?

LE BARON

Pour recommencer. Il n'y a que le premier faux pas qui coûte.

LA COMTESSE

Trop cher... A en juger par moi.

LE BARON

Mais vous oubliez le Terre-Neuve, il payera de sa personne et c'est une monnaie qui n'est pas courante, en ce moment surtout.

LA COMTESSE

Je me crée une dette perpétuelle... La Reconnaissance...

LE BARON

Vous amortirez... D'ailleurs, il n'y a que celle du Mont-de-Piété qu'on garde...

LA COMTESSE

Pour qu'on vous rende le gage.

LE BARON

Je vous rapporterai vos lettres... elles valent bien une montre, j'imagine.

LA COMTESSE

Vous les remettra-t-il?... Il n'est pas descendu assez bas pour dicter des conditions.

LE BARON

Soyez sans crainte... Mme Scheffer bénéficiera d'un divorce, car le mari est assez propre pour rendre l'argent et la femme. Comme elle ne peut épouser son complice, elle vivra avec lui dans un pays lointain.

LA COMTESSE

Il a donc tout intérêt à cacher d'autres amours?

LE BARON

Surtout à sa mère nourricière, qui ne les lui pardonnerait pas! C'est une Mme Guichard moderne... Elle a cinquante ans et en est à son premier péché.

LA COMTESSE

Qui sera mortel, elle ne pourra vivre avec lui.

LE BARON

Chère Madame... en fait de péchés, le marquis ne recherche que les capitaux. Mais pour reprendre vos lettres il me faut un permis.

LA COMTESSE (retirant une enveloppe de sa pochette).

Le voici. Je l'avais préparé cette nuit. Il garde la trace de mes larmes.

LE BARON

Les dernières que vous verserez. Si je trouve le marquis chez lui, dans une heure vous serez en possession de vos lettres.

LA COMTESSE

Comment vous remercier, mon ami...

LE BARON

C'est bien facile. En me permettant de vous aimer et de vous rendre heureuse. (*Il sort.*)

SCÈNE III

LA COMTESSE, CLOTILDE DE CHOLLE

La Comtesse, rassurée, reprend peu à peu son enjouement et son insouciance. Clotilde de Cholle a 35 ans. Très belle, d'une suprême élégance, elle a l'air grave et posé d'une grande dame.

LA COMTESSE (elle ouvre la porte de droite qui mène à sa chambre).

Clotilde, Clotilde, viens tout de suite, je te prie.

Mme DE CHOLLE

Eh bien, as-tu réussi. J'ai écouté, mais l'épaisseur de la portière m'empêchait d'entendre.

LA COMTESSE

Il est allé rechercher mes lettres...Ma chérie, je suis sauvée, je me sens très heureuse !

Mme DE CHOLLE

Tu seras toujours la même. Tu te réjouis d'avoir évité qu'une femme jalouse, trouve chez ton amant qui est aussi le sien, la preuve de ta faute. Ne te dissimule pas que, mariée à un homme excellent, tu fus très coupable de le tromper. Tu te crois sauvée parce que ni lui, ni ta belle-mère ne se douteront que tu as ajouté ton nom à la liste des folles mondaines éprises de ce bellâtre. Tu es sauvée, dis-tu, et te voilà redevenue la créature volage prête à toutes les inconséquences.

LA COMTESSE

Oh! ne crois pas cela. J'ai juré que je ne recommencerai jamais.

Mme DE CHOLLE

Mais, ma pauvre enfant, tu as dénoué les bras du marquis qui t'enlaçaient faiblement, tu dois en convenir, pour te jeter dans ceux du baron qui te retiendront avec la violence des dernières étreintes.

LA COMTESSE

Tu te trompes, le Baron est un amoureux de l'amitié et de ces confidences de femme qu'à son âge l'homme recherche comme le parfum de ses amours d'autrefois. M'as-tu désapprouvée quand je te disais, hier soir, la mission dont j'allais le charger?

Mme DE CHOLLE

Je t'avais vue si désemparée que tu me faisais pitié. Tu t'adressais d'ailleurs à un homme très honorable, reçu intimement dans les derniers salons dont on ose encore fermer la porte. On le consulte sur les mariages, et même il est de bon ton de l'attendre pour mourir.

LA COMTESSE

Grâce à lui, je me sens revivre.

Mme DE CHOLLE

Es-tu assez naïve pour espérer qu'un homme auquel tu as confié que le marquis était ton amant, te vouera une amitié désintéressée et te traitera avec autant de respect qu'une duchesse de son faubourg?

Pour les hommes, ma chérie, il y a deux espèces de femmes : celles qui se sont données et celles qui se gardent. Les premières resteront toujours prêtes à tout accorder, les secondes à se refuser jusqu'à extinction de solliciteurs.

LA COMTESSE

Alors le baron m'a quittée avec la certitude de remplacer le marquis.

Mme DE CHOLLE

Pas du jour au lendemain. Il ne te ferait point cette injure. Mais petit à petit, il réclamera la menue monnaie de ta dette, petites faveurs anodines, baisers voltigeurs, pression de taille en te mettant en voiture et, surtout, une correspondance impitoyable... Toute la lyre qu'il fait vibrer de la carte postale discrète aux pages amoureuses écrites superbement.

LA COMTESSE

Il va revenir, je le remercierai avec une de ces effusions filiales qui limite les sentiments.

Mme DE CHOLLE

Il n'est pas facile d'éloigner un homme qui escompte la reconnaissance d'une jolie femme... Je connais le baron... Il m'a rendu service autrefois.

LA COMTESSE (très gaie).

Il t'a rapporté des lettres... Oh ! ma chère Clotilde, que ça me fait plaisir de le savoir.

Mme DE CHOLLE

Tu te trompes... Ce n'est pas cela. J'aime mon mari et j'ai deux fils... Je ne les eusse pas exposés à serrer un jour la main d'un homme qui aurait entaché la dignité de leur mère.

LA COMTESSE

Mais alors... Pardon, je suis indiscrète.

Mme DE CHOLLE

Pourquoi... je vais te le raconter.

J'ai eu autrefois un gros chagrin. J'étais jalouse

d'une femme séduisante et belle à laquelle M. de Cholle faisait la cour. Le baron était son parent, et, à ma prière, il obtint d'elle qu'elle repousserait les avances de mon mari.

LA COMTESSE

Voilà une humiliation à laquelle je ne m'abaisserai jamais.

Mme DE CHOLLE

L'aveu d'une infériorité me semble moins pénible que celui que tu lui fis tout à l'heure.

LA COMTESSE

Et après cela qu'arriva-t-il?

Mme DE CHOLLE

J'étais jeune à cette époque et, je l'avoue, très mondaine, très entourée, le baron m'enveloppa de soins et de pitié. Ses insinuations me faisaient voir des rivalités dans l'intérêt passionné qne toutes les femmes prenaient aux œuvres littéraires de mon mari. Après de grands succès de théâtre, M. de Cholle fut nommé membre de l'Institut. Ces travaux l'empêchaient d'être sans cesse à mes côtés, je souffrais d'être seule, ayant besoin d'appui et d'affections.

LA COMTESSE

Et le baron t'offrit la sienne?

Mme DE CHOLLE

Naturellement... Il eut surtout un propagandiste d'amour. Ayant publié l'histoire des grandes amoureuses et ayant passé une partie de sa vie à fouiller leurs correspondances, il lui est resté un besoin de vivre dans cette atmosphère d'intrigue et de galanterie. Et, sans en rien laisser deviner, il est de ceux qui obtiennent beaucoup de l'occasion... Après avoir recherché les confidences et provoqué les aveux.

LA COMTESSE

Il se dévoue en soupesant les bénéfices. J'ai fait

ce me semble acquisition d'un caniche qui rapportera, mais avec la certitude de recevoir du sucre au retour.

Mme DE CHOLLE

Avec ta légèreté et ton insouciance tu le lui laisseras prendre.

LA COMTESSE

Avoue Clotilde que tu me méprises plus que tu ne m'aimes...

Mme DE CHOLLE

Non, je plains, tu es une désemparée, incapable d'une résolution. Avec tous les dons d'esprit et de beauté, tu es malheureuse par ta faute. Il te faut des émotions, dis-tu, mais il me semble que l'épreuve d'hier est assez pénible. Pourquoi n'aimes-tu pas ton mari?

LA COMTESSE

Il ne s'occupe pas de moi.

Mme DE CHOLLE

Eh bien occupe-toi de lui.

LA COMTESSE

J'ai déjà essayé, je l'ennuie.

Mme DE CHOLLE

Cela ne m'étonne pas, tu lui racontes mille riens qui se disent dans les salons où tu ne fréquente que les gens frivoles. Lui est intelligent, sérieux. Il vaut à coup sûr ces petits messieurs tournant autour de toi avec le bruit insipide des moustiques qui bruissent de l'aile. Je connais une femme charmante d'un esprit supérieur qui me disait en te regardant : Mme de Vanfe a tout ce qu'une femme peut désirer, elle est riche, elle est jolie, et son mari est un des seuls hommes que j'eusse pu adorer.

LA COMTESSE

Elle a dit cela... Alors il y a d'autres femmes qui pourraient aimer mon mari.

Mme DE CHOLLE

Tu vois, cela suffit pour que tu en redeviennes amoureuse.

LA COMTESSE

Clotilde... Veux-tu me débarrasser du baron?

Mme DE CHOLLE

Qu'obtiendrai-je pour ma récompense. Donnant, donnant...

LA COMTESSE

Une promesse de suivre tes conseils et d'essayer de te ressembler.

Mme DE CHOLLE

Regarde-moi... avoue que tu perdrais au change...

LA COMTESSE

Non, tu es aussi belle que sage.

Mme DE CHOLLE

Si je pouvais compter sur une résolution sérieuse. Dans cette petite tête-là, tout est fugitif... Tu ne me reprocheras pas d'avoir négligé une occasion de te sauver. Je tenterai l'effort (*le timbre sonne*). C'est peut-être le baron.

LA COMTESSE (regardant à la fenêtre).

C'est lui.

Mme DE CHOLLE

Va dans ta chambre, et ne rentre ici sous aucun prétexte. Je le recevrai...

SCÈNE IV

Mme DE CHOLLE, LE BARON

Le Baron entre en tenant un paquet élégamment enrubanné, il s'arrête au milieu du salon, reconnaît Mme de Cholle, s'incline et lui baise respectueusement la main.

LE BARON

Mme de Cholle! Si j'étais un croyant, je dirais que Dieu récompense bien vite son serviteur.

Mme DE CHOLLE

Vous avez fait quelque chose qui vaut une récompense, Baron?

LE BARON

Cela vous surprend?

Mme DE CHOLLE

Non, si c'est pour mériter les faveurs d'une femme... oui, si c'est pour obtenir celles de Dieu.

LE BARON

Je réserve sa grâce pour la fin.

Mme DE CHOLLE

Vous préviendra-t-il du moment?

LE BARON

Soyez son ambassadrice et je vous promets de quitter ce monde en chrétien, m'excusant toutefois, comme le fit le duc d'Ormont au chevalier d'Airague, de mourir devant vous.

Mme DE CHOLLE

Vous partirez chargé de l'esprit des autres et aussi de quelques-uns des gros péchés que vous leur aurez fait commettre.

LE BARON

Cela signifie qu'ici bas rien ne m'était personnel, vous ne me flattez pas, chère madame.

Mme DE CHOLLE

Il faut beaucoup d'esprit pour se servir du jeu de ses adversaires, vous devez être fort au bridge?

LE BARON

Je le déteste, il tuera le flirt.

Mme DE CHOLLE

Et puis, on est obligé de jouer parfois carte sur table.

LE BARON

Encore... Décidément vous êtes en passe de me châtier.

Mme DE CHOLLE

Ne vous en plaignez pas... Ceux qui aiment (*avec coquetterie)* mais le proverbe doit vous être indifférent.

LE BARON

Regardez-vous dans cette glace, ne reflète-t-elle pas une beauté qui s'affirme comme vos yeux et votre sourire révèlent l'esprit charmant et malicieux des femmes d'autrefois.

Mme DE CHOLLE

L'expérience m'a appris à dédaigner les soucis qui nous vieillissent.

LE BARON

Pour prendre votre part dans les joies que nous devons nous créer. Elles sont peut-être factices, mais nous donnent encore l'illusion de la vérité.

Mme DE CHOLLE

Baron, pourquoi ne venez-vous plus me voir?

LE BARON

Je craignais que vous ne vous en fussiez pas aperçue.

Mme DE CHOLLE

Ou peut-être d'interrompre un tête-à-tête avec mon mari. J'ai bien changé... Je ne demande plus à M. de Cholle que d'être la première femme à laquelle il lise ses œuvres.

LE BARON

Et vous êtes certaine d'être obéie?

Mme DE CHOLLE

Mais oui, je suis la critique discrète et attentive, les autres la louange tapageuse et frivole.

LE BARON

Et vous n'êtes plus jalouse?

Mme DE CHOLLE

A quoi bon? Après tout, la jalousie n'est que de l'égoïsme... Mais parlons de vous, qui m'intéressez infiniment. Vos derniers articles de la Revue étaient remarquables. Mon mari le disait encore l'autre soir devant deux académiciens qui dînaient chez nous.

LE BARON

Cependant je me rends compte que mes recherches dans le passé doivent ennuyer certains esprits modernes : pour eux, regarder en arrière est un stationnement inutile au progrès.

Mme DE CHOLLE

... M. de Cholle a même ajouté « Pourquoi le Baron de Chantrègue ne poserait-il pas sa candidature à l'Institut. Il y a deux sièges vacants — il sera certain de notre appui ». Et son avis a été partagé par ces messieurs. Cela m'a fait grand plaisir.

LE BARON

J'ai horreur des démarches, des flatteries obligées. Je veux bien me mettre aux pieds des femmes, mais à plat ventre devant des parvenus, jamais.

Mme DE CHOLLE

Mme de Vanfe, la belle-mère de votre amie — qui entre nous n'est qu'une tête folle — a une grande influence sur plusieurs de vos futurs collègues, de ce côté-là vous pourriez aboutir...

LE BARON

Même en ayant passé par le salon de sa belle-fille.

Mme DE CHOLLE

Cela dépend, si vous le quittiez pour le sien, par dédain pour certains parasites qui lui déplaisent, le beau marquis par exemple.

LE BARON

Celui-là a déserté, vous connaissez son aventure?

Mme DE CHOLLE

On le disait très intime avec Mme de Vanfe... et je crois que vous venez en consolateur...Prenez garde, cette candidature-là pourrait faire tort à l'autre.

LE BARON (en la regardant).

Je les abandonnerai toutes les deux, chère madame, pour redevenir votre ami.

Mme DE CHOLLE

Permettez-moi d'en douter... Sacrifieriez-vous la jeunesse et la beauté de Mme de Vanfe, l'espoir de succéder à son premier amant — ne niez pas vous êtes ici pour cela — sur l'autel d'une vieille amitié.

LE BARON

Je vous jure qu'en ce moment je ne songe qu'à vous.

Mme DE CHOLLE

Je suis ambitieuse pour mes amis, vous le savez. Je veux que vous soyez de l'Académie des belles lettres.

LE BARON

Je me soumets... uniquement pour vous plaire.

Mme DE CHOLLE

La comtesse douairière de Vanfe reçoit aujourd'hui, c'est samedi... Portez-lui, à 5 heures, en y mettant une dédicace, votre ouvrage sur la Papauté, c'est de l'actualité, elle en sera flattée.

LE BARON (avec gaîté).

Et sa belle-fille qui la déteste ne me le pardonnera pas. Mais vous me faites oublier que je suis chez elle et que je l'attends. Je m'étonne de ne pas la trouver après le service que je viens de lui rendre.

Mme DE CHOLLE

Service d'amoureux?

LE BARON

Non, de dupe.

Mme DE CHOLLE

Cela dépend de la récompense.

LE BARON

J'en connais la valeur d'après le choix de ses amants.

Mme DE CHOLLE (avec effroi).

Elle en a plusieurs...

LE BARON

A moins qu'une femme ne soit très pauvre ou d'une laideur repoussante, ce substantif se met toujours au pluriel.

Mme DE CHOLLE

Voilà une méchanceté qui sent la jalousie !

LE BARON

Pour cela il faudrait aimer. Je suis un fervent de la femme mais je ne joue pas à la poupée.

Mme DE CHOLLE

Ce n'est pas une raison pour la mettre en morceaux.

LE BARON

Je viens de la remettre sur pied au contraire, toute prête à reprendre sa place au milieu des marionnettes qui l'entourent.

Mme DE CHOLLE

Baron, il est quatre heures, je dois attendre la comtesse; il faut que j'obtienne qu'elle figure dans une fête de charité. Je vous rappelle votre visite à sa belle-mère.

LE BARON

Je suis prêt à partir... mais... il faut que je lui remette...

Mme DE CHOLLE (avec une curiosité marquée).

Quoi donc?... Un sonnet.

LE BARON (confidentiellement).

Sa correspondance avec le marquis...

Mme DE CHOLLE (finement).

Bah ! Voilà qui me surprend. Vous avez été la réclamer?

LE BARON (montrant son petit paquet).

Oui, je la lui rapporte dans ce sachet de chez Pihan.

Mme DE CHOLLE

Ecoutez mon conseil, Baron, si vous la revoyez aujourd'hui, avant un quart d'heure, vous serez sous le charme de ses beaux yeux... Elle vous exhibera, comme étant le seul homme de valeur qui fréquentiez son salon composé des caillettes et des étourneaux qui gravitent autour d'elle. Le mari et la belle-mère jugeront sévèrement cette intimité, qui nuira à votre candidature.

LE BARON

Mais que faire? Si je vous priais de lui remettre cet objet?

Mme DE CHOLLE

Merci, vous êtes bien bon... Et sous quel prétexte?

LE BARON

Qu'après m'être impatienté à l'attendre, j'ai déposé ici, sous votre garde, des bonbons qui paient un pari de course.

Mme DE CHOLLE

Et le reçu, vous n'exigez rien?

LE BARON (cherchant, après une pause),

... Un quatrain signé, qu'elle m'enverra ce soir pour ma collection. Cela l'occupera.

Mme DE CHOLLE

Donnez-lui au moins les rimes... Je les lui passerai... Je tiens à dégager ma responsabilité.

LE BARON (il tire de son porte-feuille une carte sur laquelle il écrit quelques mots et la dépose près du sachet).

Vous voilà obéie.

Mme DE CHOLLE

Et maintenant partez... La comtesse peut rentrer d'un moment à l'autre. Ce soir j'annoncerai à mon mari que vous dînez chez nous jeudi et que vous acceptez la candidature.

LE BARON

Qui me donnera des droits à votre affection?

Mme DE CHOLLE (riant),

Oui, quand vous siégerez à l'Institut. Vous y serez nommé rapporteur, Baron, les lettres vous doivent une récompense.

LE BARON

Encore railleuse...

Mme DE CHOLLE

Tant que vous n'aurez pas dépassé ce seuil... il faut choisir entre la comtesse et moi.

LE BARON (lui embrassant tendrement la main).

Vous devinez ma réponse. (*Il sort.*)

SCÈNE V

Mme DE CHOLLE, LA COMTESSE

Mme de Cholle ouvre la porte de la chambre de la Comtesse qui apparaît aussitôt vêtue d'un long manteau très élégant et d'un chapeau de visite.

Mme DE CHOLLE

Tu peux entrer... Tu as eu le temps de sortir?

LA COMTESSE (laisse tomber son manteau et enlève son chapeau),

Non, mais ayant dit à Dominique de répondre au Baron que je n'étais pas rentrée...

Mme DE CHOLLE

Je comprends. Tu as voulu donner à tes ordres un semblant de vérité, Ouvre ce sachet... Le Baron y a renfermé tes lettres.

LA COMTESSE (dénoue les rubans et retire les enveloppes).

Etait-ce la peine de voir mon bonheur anéanti par ces quelques pages écrites sans conviction à un personnage sans valeur?

Mme DE CHOLLE

Et si tu renouvelais l'expérience, elle t'amènerait les mêmes soucis.

LA COMTESSE

Clotilde, si je proposais à mon mari de partir pour la campagne? Qu'en penserais-tu?

Mme DE CHOLLE

Avant six mois, l'ennui et la solitude te feraient faire mille sottises. Reprends ta vie mondaine, mais que petit à petit ton mari s'aperçoive que tu reviens à lui. Il est une conquête à tenter. Tu n'en trouveras pas qui le vaille.

LA COMTESSE

Tu peux en parler. Et M. de Cholle donc... il est une célébrité.

Mme DE CHOLLE

Trop célébrée... Cela décourage. A propos, je t'ai débarrassée du baron. Mais tu lui dois un quatrain — tu connais sa manie. Il a écrit les rimes sur une carte... Elles sont déposées près de ce flacon.

LA COMTESSE (prenant la carte qu'elle lit attentivement, puis la passe à Mme de Cholle.)

Tu m'aideras encore, ce sera la dernière fois, je te le promets.

Mme DE CHOLLE (lisant la carte).

Je dois m'en aller. Voyons...
Homme — Pomme — Salon — Selon.
Ce n'est pas facile.

(Elle s'assied à la petite table et écrit pendant que la Comtesse relit une à une les lettres qu'elle retire du sachet, les déchirant au fur et à mesure elle les jette dans la corbeille à papier.)

Mme DE CHOLLE se lève et lit le quatrain.

Tiens, voilà.

A M. le baron d'Antrègue qui m'a envoyé un sac de bonbons.

Je reçus d'un fort galant homme
Fervent de lettres et de salon
Des bonbons — Eve eut une pomme
Du serpent — chacun donne selon

La destinataire,

Comtesse DE VANFE

LA COMTESSE

C'est charmant, mais il s'apercevra que cela ne vient pas de moi.

Mme DE CHOLLE

Bah ! il est si persuadé qu'il donne de l'esprit à chacune de ses correspondantes, et puis il citera ton nom qui est celui de la plus jolie femme qu'il connaisse.

LA COMTESSE

Je n'oublierai jamais le service que tu m'as rendu.

Mme DE CHOLLE

Ta bonne volonté m'a facilité la tâche, nous étions à deux de jeux.

JACQUES JACQUIER.

Mars 1907.

POÈMES POUR ELLE

I

Je te donne cette rose.

A. France.

La rose que tu m'as donnée, ô mon trésor,
Je l'ai mise en un vase extrêmement fragile
Dont le cristal exhibe un filigrane d'or
Qui rampe sur son flanc tel un rare reptile.

Il est si fin, si frêle et si fluet ce vase,
Que, l'ayant sur la mousse habilement posé,
Je m'éloigne et de loin je demeure en extase,
Tremblant de ce forfait et de l'avoir osé.

Il semble chanceler sous le poids de la fleur,
Je crains à tout moment qu'un souffle ne l'écrase,
Mais voici que la rose a compris ma douleur
Et pétale à pétale a soulagé le vase.

Ainsi, mon cœur, trop lourd de choses inédites,
Pour le fragile amant qui, lassé, le portait,
Un jour laissa tomber ses pétales, et dites?
Peut-être est-ce la rose aussi qu'il imitait.

II

C'est pour te les donner un jour.

***

C'est pour te la donner que j'ai laissé mon âme
En la coupe d'un lis éternel et hautain,
Si blanc qu'il resplendit la nuit comme une flamme
Et semble humilier les rayons du matin.

C'est pour te le donner qu'au pays du silence,
— Où le zéphir à peine ose troubler l'azur,
Où les mots se font doux comme une confidence, —
J'ai déposé mon cœur afin qu'il restât pur.

C'est pour te la donner que, sous un autre ciel,
J'ai laissé butiner ma bouche loin des fièvres :
Et mon baiser sera plus doux de tout le miel
Qu'en passant sur les fleurs auront sucé mes lèvres.

Et pour te le donner enfin plus clair encor
J'ai laissé mon regard glisser, de la margelle,
Au fond limpide et frais d'une citerne d'or
Et tu verrais mes yeux en te penchant sur elle.

III

Et maintenant donne-moi tes mains
que je pourrais écraser dans les
miennes comme des fleurs.

MM.

Tes mains qui sont comme des fleurs
Blanches et roses
Tes petites mains que tu poses,
Sur mes malheurs!

Tes mains qui sont comme des fleurs
Roses blanches et parfumées,
Tes mains aimées :
Coupes où tombent tous mes pleurs!

Tes mains lentes comme des palmes
Qui dans l'air trop lourd se balancent,
Tes deux petites mains de calme
Sur ma souffrance!

Tes légères mains de bonté
Qui, sur mon âme où tu les poses,
Me font le bien d'une eau d'été
Qui tomberait du cœur des roses.

Tes mains qui sont comme des fleurs
Roses et blanches
Tes mains, comme des avalanches
De pétales sur mes douleurs!
Tes mains aimées!!

IV

Et puis tes yeux, si parfumés
de ton âme!

***

Tes yeux qui sont comme des fleurs
Transparentes et parfumées,
Tes yeux d'où, comme une rosée,
Tombent des pleurs!

Tes yeux qui sont comme des fleurs
Capiteuses et transparentes,
Tes yeux que ton cœur oriente
Vers mes douleurs!

Tes yeux qui sont comme des fleurs
Transparentes et capiteuses
Tes grands yeux comme des scabieuses.
Au frais des jardinets écloses
Parmi des roses!

Tes yeux comme deux grands fanaux
Qui me précèdent sur les routes
Pour me garder de tant de maux
De tant de doutes!!

Tes beaux grands yeux qui m'éblouissent
Phares d'amour, jamais éteints,
Tes bons grands yeux lourds de malice,
Tes yeux mutins!

Tes grands yeux étoilés de rêves,
Miroirs du cœur, jamais ternis,
Astres de bonté qui se lèvent
Dans l'Infini!

Tes chers grands yeux, soleils splendides,
Abris d'azur, jamais fermés,
Tes bons yeux clairs toujours humides,
Tes yeux aimés!!

V

Enfin...

Je t'aime tant que j'en ai peur!
Et quand je songe aux chers « demains »
Je dois, par excès de bonheur,
Me tenir le cœur à deux mains.

Parfois, je m'arrête interdit,
Au doux penser de tes caresses,
Pour un bon mot que tu m'as mis
Comme un baiser sur mes détresses.

Pour tant de merveilleuses choses
Que tu créas, à cœur ouvert,
Comme une éclosion de roses
Dans mon désert.

Pour tes regards que tu dévoiles
Avec une telle douceur,
Que j'éprouve un lever d'étoiles
Au fond du cœur.

Tu m'aimes tant que j'en ai peur!!!

MARCEL ANGENOT.

HÉLENE PRADIER (1)

ACTE TROISIÈME

(Chez les Pradier, salon de goût récent, avec quelque penchant, point trop marqué, au modern-style. Rien de chargé ni d'encombré. Pas de tableaux aux murs, nus et clairs, sous leurs frises de fleurs selon la mode anglaise. Sièges à la fois légers et confortables aux bois apparents. Etoffes et tentures gaies.)

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE PRADIER, MARTHE DUMONT.

MARTHE

Tu sais que les Radaz ont un enfant? Je l'ai vu. Jenny se porte le mieux du monde. L'enfant a déjà huit jours.

HÉLÈNE

Un garçon?

MARTHE

Une fille. Elle l'a appelée, imagine-toi, Mélanie. Son mari s'y opposait; elle a tant insisté qu'il a été obligé de consentir.

HÉLÈNE

Pourquoi s'y opposait-il?

MARTHE

C'est si noir ce nom, c'est d'une tristesse si pompeuse! Comment être gaie avec un nom pareil?

(1) Voir *La Belgique*, nos 17 et 18.

HÉLÈNE

Je ne vois pas... Il est gentil, le baby?

MARTHE

Ma chère, il sourit, il a de jolis cheveux tout plein la tête, des cheveux très bruns. Il pèse huit livres. Il m'a souri; c'est un amour!... comme j'en voudrais un.

HÉLÈNE

Tu vas regretter à présent...

MARTHE

Ce n'est pas la première fois.

HÉLÈNE

Ne te tourmente pas, Jenny est mariée depuis huit ans, et c'est son premier né.

MARTHE

Oui, mais moi, je suis mariée depuis neuf ans.

HÉLÈNE

Et rien en vue?

MARTHE

Rien. D'ailleurs, mon mari se refuse à être père. Il prétend que la paternité crée trop de charges, une responsabilité, comme il dit de sa voix grave. Il en a peur. C'est un serin.

HÉLÈNE

On n'est pas plus aimable!

MARTHE

Non, mais enfin?... Il est étonnant aussi? Se figure-t-il que je l'ai épousé pour lui?

HÉLÈNE

Et pour qui donc?

MARTHE

Pour moi parbleu! Pour jouer à la poupée, pour être une dame avec des tas de petites filles tout autour, pour m'amuser, quoi, pour être libre!

HÉLÈNE

Libre?

MARTHE

Sans doute!... Avant d'être mariée on me forçait à me bien tenir sans cesse, pour ne pas offusquer le prétendant qui allait surgir à chaque carrefour. Je m'en rongeais les poings. J'en ai eu bien vite assez et j'ai épousé le premier venu.

HÉLÈNE

Pauvre Gustave!

MARTHE

Plains-le! Vraiment, il est à plaindre! Il a une petite femme adorable, toujours de bonne humeur et pleine d'entrain, pas trop laide, pas trop bête, pas trop mal habillée, et avec ça d'une indulgence...

HÉLÈNE

Comment, d'une indulgence?...

MARTHE

Oui, je suis indulgente. Ai-je l'air de lui faire grise mine, à mon mari, de lui garder rancune de ses fredaines, dis? Il ne se doute pas même que je m'en doute!

HÉLÈNE

Il t'a été infidèle, ton mari?

MARTHE

Il l'est constamment.

HÉLÈNE

Il t'adore.

MARTHE

Est-ce une raison? Voilà qui serait joli, qu'il ne m'adorât point! Il m'adore, c'est parfait, mais il me trompe!

HÉLÈNE

Qui te l'a dit?

MARTHE

Qui? Qu'importe! Je le sais. Depuis notre mariage, il n'a eu qu'une maîtresse sérieuse, une seule. Tu la connais?

HÉLÈNE

Moi? Non.

MARTHE

Si. Tout le monde était informé de ses relations avec la belle Christiane.

HÉLÈNE

Madame d'Angerville?

MARTHE

Ne fais pas l'ignorante. Ils s'affichaient partout. Au bois, à l'Opéra. Les a-t-on assez remarqués à un Vernissage du Champ-de-Mars? tu sais bien, le dernier sérieux?

HÉLÈNE

Je n'ai jamais pensé, je t'assure ..

MARTHE

Tu as eu tort. Ça a duré quatre mois : mars, avril, mai, juin, et un petit bout de juillet. Elle l'a lâché pour voyager en Suède : un grand blond d'officier l'a enlevée, à Stockholm, .. et mon pauvre Gustave en fut réduit brusquement au veuvage...

HÉLÈNE

Auprès de sa femme légitime...?

MARTHE

Dont il s'est contenté, je le suppose, le reste de l'année!... Ensuite a commencé l'ère des passades. Chacune ne durait pas plus de quinze jours, mais elles se succédaient avec une rapidité vertigineuse!

HÉLÈNE

Tu es bien au courant!

MARTHE

Je n'avais que le temps de les noter dans ma mémoire! Depuis quelques mois, enfin, Gustave se modère...

HÉLÈNE

Ah!

MARTHE

Oui; trois petites se partagent ses faveurs, qui se font rares. Il ne les distribue qu'à des intervalles plus espacés. Tout est donc pour le mieux.

HÉLÈNE

Comme tu prends les choses.

MARTHE

Me vois-tu me lamenter? m'arracher les cheveux! Ma foi!... Et puis, Gustave est superbe dans les moments où il me trompe. Il prend, pour que je ne puisse le soupçonner, des infinités de précautions... qui lui réussissent... tu vois! Ah! je m'amuse! Il m'entoure de prévenances, de câlineries, j'en raffole!

HÉLÈNE

Et tu supportes?

MARTHE

Oh! ma chère Hélène, que veux-tu? Je n'ai foi en rien de sérieux ici-bas. Je suis une tête folle, une

fille sans cervelle et peut-être sans cœur. Je ne prends rien au tragique, et la vie a du bon.

HÉLÈNE

Mais si Gustave t'aime, comment te fait-il du mal?

MARTHE

Il m'aime, bien sûr! et il ne me fait aucun mal. Il est avec moi aussi caressant, aussi affectueux que je le souhaite. Du reste, il n'a de loi que ma fantaisie. Je le mène, quand je le veux, par le bout du nez. Souvent je lui rends la bride, mais il me revient plus soumis, aussitôt que je l'appelle. Je suis heureuse ainsi.

HÉLÈNE

Et moi, je ne t'envie pas ton bonheur!

MARTHE

Aussi, ma pauvre Hélène, tu n'es pas heureuse! Que chacun vive sa vie, et que passent les caprices éphémères! Ah! le jour où je me sentirais, à mon tour, une inclination un peu... extra conjugale, je ne me raidirais guère, va... Je glisserais...

HÉLENE

C'est cela! Fais-toi plus mauvaise que tu n'es!

MARTHE

Je ne me crois pas mauvaise pour si peu. Non, je me consulterais tout d'abord, bien à fond, et, si mon penchant était réellement vif, je le satisferais au plus vite, pour n'avoir plus à y penser après.

HÉLÈNE

Est-ce ainsi que tu raisonnes?

MARTHE

Je déraisonne, tu veux dire! Le cas ne s'est pas présenté; mais je ne désespère pas. Voyons, Hélène, tout préjugé à part, ne sens-tu pas que j'ai raison, et que, si tu t'étais livrée tout entière, comme moi, aux hasards de l'existence changeante, tu aurais rencontré le bonheur auprès de ton mari?

HÉLÈNE

Je ne pense pas. Je tiens à estimer qui j'aime, à m'estimer moi-même.

MARTHE

Tu me méprises donc?

HÉLÈNE

Non, ma petite Marthe. Ton cœur vaut mieux que ta tête. Tes paradoxes ne t'ont pas corrompue.

MARTHE

Mais tu ne réponds pas de mon avenir?

HÉLÈNE

Il est certain que le bonheur comme je le rêve, je n'en vois guère d'exemple autour de moi. Je vis désormais, résignée, ayant accepté de reprendre place au morne foyer...

MARTHE

Ton mari ne t'a point trahie...

HÉLÈNE

Comme tu l'entends, non! Je l'ai regretté d'ailleurs, oui! au temps où je recherchais le divorce!... Je suis, à présent, l'épouse sans plainte, soumise à son époux.

MARTHE

René t'aime.

HÉLÈNE

Je ne sais. Et qu'importe l'amour? Il n'amène avec lui que mensonges et que douleurs.

SCÈNE II

RENÉ, DANIEL, HÉLÈNE, MARTHE

RENÉ

Chère amie, notre futur Président du Conseil vous envoie son jeune secrétaire. Je ne vous le confie que pour peu d'instants. Lemusat règle avec nous des questions confidentielles. Delavaux sera heureux de vous présenter ses devoirs.

HÉLÈNE

A Paris, Daniel? Je ne me doutais pas...

DANIEL

M. Lemusat m'a appelé par télégramme. Il a la bonté de songer à moi...

MARTHE

Gustave est là?

RENÉ

Sans doute. Sa présence est de la plus haute importance. Il nous le fallait pour notre combinaison.

Mais notre conciliabule touche à sa fin. Nous nous disposons à vous apporter bientôt nos hommages.

HÉLÈNE

Allez, mon ami.

MARTHE

Et ne vous hâtez pas trop !

RENÉ

Qu'est-ce à dire, méchante Marthe?

MARTHE

Je n'ai point mis de malice en ce que je vous ai dit. Vos délibérations ont besoin d'être mûrement réfléchies. Prenez tout le temps nécessaire. Pesez le pour et le contre. Ne pensez pas à nous, qui vous attendons patiemment.

RENÉ

Vous vous moquez des choses les plus graves !...

(*René Pradier sort.*)

SCÈNE III

DANIEL, HÉLÈNE, MARTHE

MARTHE

Et vous voilà donc dans les honneurs, Monsieur Daniel ?

DANIEL

M. Lemusat m'offre un poste de confiance auprès de lui dans le cabinet qu'il forme. J'ai beau refuser; il met une telle insistance...

MARTHE

Que vous avez accepté !

DANIEL

Non. Mais il n'admet aucune excuse. Je ne sais que lui dire ; je ne puis pas accepter.

MARTHE

Pourquoi donc?

DANIEL

Je pars ; je m'en retourne en cette Tunisie que j'aurais peut-être mieux fait de ne jamais quitter. Je pars dès ce soir et je m'embarque demain. J'ai embrassé ma mère. Je ne rentre pas chez elle. Et je prends congé de vous aussi, Hélène!

HÉLÈNE

Déjà ?

DANIEL

Je vous remercie de la fraternelle sympathie que vous n'avez cessé de me témoigner. J'en garderai à jamais le souvenir, et celui des heures fortunées...

MARTHE

Vous retournez en Tunisie ?

DANIEL

Oui. Je ne suis pas organisé pour vivre ici. Je suis un sauvage.

MARTHE

Vous vous habitueriez...

DANIEL

Je ne pense pas.

MARTHE

Essayez !

DANIEL

Non. Mes sentiments frustes, mes goûts barbares et mes pensées primitives me mettraient toujours mal à l'aise.

MARTHE

Cependant, votre mère...

DANIEL

Ma mère a compris et approuvé mes raisons, après les avoir combattues. Comme moi, elle s'est inclinée devant la nécessité. Quand est venue l'offre de M. Lemusat, je lui ai promis d'écouter ses propositions et de demeurer à Paris si elles me persuadaient. Mais je les estime trop hautes et trop flatteuses pour mes faibles mérites. J'ai donc tenu ma parole. Je m'en vais.

MARTHE

Ainsi, nous ne nous verrons plus ?

DANIEL

Chaque année, je passerai auprès de ma mère deux mois en été : peut-être mes nouveaux amis se souviendront-ils assez de moi pour accueillir, alors, mes visites.

MARTHE

Sans doute...

HÉLÈNE

Ne partez pas, Daniel !

DANIEL

Quoi?

HÉLÈNE

Ne partez pas. Je l'exige!... Oh! oui, je parle devant elle. Qu'est-ce que cela fait? Je crierais devant tout le monde! — Ne partez pas! — Elle sait d'ailleurs tout ce qui s'agite en moi, tout ce que vous m'avez dit!... Je vous en supplie, ne partez pas.

DANIEL ET MARTHE

Hélène !

HÉLÈNE

Non, je ne consens pas que vous partiez. Écoutez!... Je me dérobe à mon destin. — Ah! Louise! Ah ! oui, je ferais pour elle, tout ce que j'ai fait déjà, Daniel! tous les sacrifices! Mais c'en est trop! Je ne veux pas que ce soit en pure perte. Epargnez-la, du moins, si vous me méprisez, épargnez-la! Ne l'abandonnez pas!

MARTHE

Hélène!

HÉLÈNE

Enfin, n'ai-je pas le droit de vouloir à mon tour? Quoi! j'ai été humiliée, ravalée à feindre, à mentir, à porter l'enseigne d'une soumission vertueuse! Mais c'est fini! J'étouffe ! Ne partez pas!

MARTHE

Tu t'exaltes ! Réfléchis...

HÉLÈNE

Je ne veux pas, je ne veux pas! C'en est assez, de hontes. Ah! on m'a piétinée, on m'a rejetée dans la boue. C'est parfait! Mais que, du moins, ce soit pour quelque chose ! Je suis rentrée dans le devoir! Je suis la femme de M. Pradier! Ah ! ah ! Louise, heureuse, posséderait son fils! Voilà! voilà!...Et il part! C'en est trop, et je me révolte : vous ne partirez pas !

DANIEL

Comment ! Hélène...

HÉLÈNE

Pour elle, pour vous, Daniel, je me suis vautrée dans cette bassesse. J'en ai horreur. Bien plus, je l'ai mendiée très humblement ! J'en ai horreur. Et voilà ma récompense : Louise sera seule, et on m'oublie moi ! mes droits!... Vous m'appartenez.

MARTHE

Ce délire va cesser... Oh ! ne l'écoutez pas !

HÉLÈNE

Ecoute Daniel ! écoute-moi ! Je t'aime ! A la fin, pourquoi ne le crierais-je pas ? Je t'aime, je t'aime, Daniel ! Je n'ai jamais aimé que toi, entends-tu bien ! Je me mentais, comme je t'ai menti lorsque je me taisais... lorsque je prétendais être pour toi une sœur ! Je t'aime ...Eh ! qu'importe ce qu'en pensent les autres ? Nous sommes l'un à l'autre désormais ! Ah ! ma pauvre Marthe, pardonne, tu as été témoin... est-ce ma faute ? Il serait parti !... Je l'aime, vois-tu, je suis sa femme, je ne veux pas qu'il s'en aille.

DANIEL

Hélène !... Ce que vous me dites, je ne l'ignorais pas. Je le sentais clairement au fond de vous, au fond de moi. C'est pour cela que j'ai surmonté, naguère, ma timidité jusqu'à vous faire l'aveu... Mais vos paroles me sont encore plus chères d'avoir confirmé divinement ce que je savais déjà ! Elles m'enorgueillissent jusqu'à la tombe ! Mais elles m'ont contristé, Hélène ! Ah ! que ne vous êtes-vous livrée au mouvement spontané de la passion, le premier jour ! Tout était, alors, possible, légitime !... Mais maintenant...

HÉLÈNE

Maintenant ?...

DANIEL

Vous avez accepté de redevenir Madame Pradier. Volontairement ; nulle violence ne vous y a contrainte. Vous aviez désespéré...

HÉLÈNE

Je t'ai trahi alors !

DANIEL

Vous n'avez pas eu foi en moi !... ni en vous-même. Vous me redoutiez inconstant et futile. Je ne vous reproche rien, mais où votre manque de courage nous a-t-il tous deux conduits ?

HÉLÈNE

Du moins, partons ensemble !

DANIEL

Hélène !

HÉLÈNE

Partons ensemble !

DANIEL

Je n'accepte pas de vous déshonorer. Autrefois, bien! vous poursuiviez le divorce; on ne vous l'accordait pas, tout était permis ; vous étiez en droit de vous insurger contre la loi, contre les coutumes, et de vous rendre libre? Mais vous avez renoncé! Quelle honte ce serait, songez-y ?

HÉLÈNE

Tu te refuses à la partager?...

DANIEL

Vous avoir, oh ! Hélène ! à tout prix vous avoir!... Mais que vous rougissiez, que vous soyez humiliée d'avoir une fois menti, puis-je le souffrir, Hélène? Vous-même courberiez-vous la tête? La vie serait pénible.

HÉLÈNE

Auprès de toi? Jamais ! Prends-moi, te dis-je.

DANIEL

Oubliez aujourd'hui, comme vous avez naguère dédaigné. Les paroles ne se reprennent pas. Je pars. J'emporte mon trésor jusqu'à la mort parmi la paix de la solitude !

HÉLÈNE

Je t'aime, Daniel !

DANIEL

Vous vous êtes rendue à qui légalement vous appartenez. Comment pourriez-vous vous donner? Et comment, dites? vous accepterais-je, moi, de lui?

HÉLÈNE

Ah ! comme vous me méprisez !

DANIEL

Détrompez-vous. Je vous aime, au contraire, plus que vous ne sauriez l'imaginer; je vous aime trop haut pour tolérer de vous une déchéance.

MARTHE

Ah ! malheureux amis ! Vous tairez-vous?

SCENE IV

RENÉ, GUSTAVE, LEMUSAT, DANIEL, HÉLÈNE, MARTHE

LEMUSAT

Eh bien, monsieur mon secrétaire, les difficultés d'Etat sont épuisées.

GUSTAVE

Voici le ministère constitué.

MARTHE

Tu en es aussi, toi ?

GUSTAVE

Ah! non, par exemple! L'aider et le conseiller tant qu'on voudra, mais sans me compromettre. Je ne veux pas être responsable.

LEMUSAT

Ni congédiable à merci!

DANIEL

Cher Monsieur Lemusat, je vous le répète, je vous suis infiniment reconnaissant d'avoir jeté les yeux sur moi. Mais je ne me sens pas préparé à un tel honneur. Ce poste est trop glorieux pour moi, je préfère mener une vie sans éclat; je cultiverai mes terres sans que me trouble, dans mes occupations, le moindre désir de gloire. Je retourne en Tunisie.

LEMUSAT

Vous avez tort! Votre avenir, mon cher Daniel...

DANIEL

Mon avenir est tout entier où je vais, je n'en vise pas d'autre. Ces hautes destinées où vous me poussiez ne me conviennent pas. Je suis lâche, et je les fuis.

LEMUSAT

Eh quoi! Mesdames, est-ce là votre ascendant sur un esprit de vingt ans! Je vous l'avais envoyé pour que vous nous aidiez à le séduire!

MARTHE

Oh! l'ascendant des femmes, cher Monsieur, s'affaiblit de jour en jour.

LEMUSAT

En vérité, je le crains.

MARTHE

Aujourd'hui vous formez des résolutions plus inébranlables que des rocs.

RENÉ

Et vous, Hélène, n'avez-vous pas entrepris...? Sa mère, votre amie, est désolée, savez-vous? Il vous écoute comme sa sœur aînée...

HÉLÈNE

Moi? si!... mais...

DANIEL

Ma mère ne s'oppose pas à mon départ.

LEMUSAT

Elle m'a écrit pour m'engager à vous retenir.

DANIEL

Ma mère défend ses illusions; elle me porte une affection trop vive! Mais son affection l'aveugle. Elle me suppose autre et meilleur que je ne suis! Je m'observe exactement, je me discerne. La vie politique m'épouvante. Je m'en retourne chez moi, en Tunisie.

LEMUSAT

Quel moyen de vous ouvrir les yeux?

DANIEL

Ne cherchez pas. Je suis confus de tant d'insistance, mais je ne suis pas ébranlé. Je ne puis pas agir autrement. Pardonnez-moi. Adieu.

LEMUSAT

Adieu donc, Daniel! Il m'eût été doux de réussir, et de satisfaire les désirs de votre mère. Mais vous nous reviendrez.

DANIEL

Adieu, mesdames.

MARTHE

Adieu.

HÉLÈNE

Au revoir!

SCÈNE V

Les mêmes, moins DANIEL

LEMUSAT

Serait-il sot?

RENÉ

Une situation si belle comme début! Il aurait atteint aux plus hautes fonctions.

GUSTAVE

Secrétaire particulier d'un ministre à vingt-deux ans!

RENÉ

Député bientôt, ou conseiller d'Etat; que sais-je?

GUSTAVE

Avec la fortune qu'il a!

RENÉ

On exagère peut-être...

GUSTAVE

Il n'est pas dans la misère, voyons! Ces terres en Tunisie, cette propriété superbe auprès de Paris...

RENÉ.

Mme Delavaux n'était pas sans dot.

GUSTAVE

Et le père a laissé à chacun des enfants pas mal de bel argent liquide! Il aurait eu la plus brillante carrière...

RENÉ

Et ce blanc-bec se dérobe!

LEMUSAT

Sa mère sera navrée. Elle l'idolâtre; comment vivra-t-elle sans lui?

RENÉ

Et tout cela pour une amourette!

MARTHE

Une amourette, vous croyez, de M. Daniel?

RENÉ

Dame! quel autre motif? A son âge on ne désire pas l'isolement.

LEMUSAT

On se mêle à la vie avec ardeur; on y prend part, on prétend la dominer, la diriger, que sais-je? Une force d'illusion singulière vous transporte; on suit mille impulsions; on est dans le délire...

MARTHE

M. Daniel est un sage!

LEMUSAT

Peut-on, si tôt, être désabusé?

RENÉ

C'est un petit sot !

HÉLÈNE

Oh ! non, c'est une conscience !

MARTHE (*bas*)

Hélène, de la prudence.

LEMUSAT

Enfin, vous m'êtes témoin que j'ai tout fait pour le décider. Ce n'est pas ma faute si je n'ai pas réussi !

RENÉ

Vous y avez mis une patience !...

LEMUSAT

S'il revient à de meilleurs sentiments, il sera toujours le bienvenu.

RENÉ

Vous êtes trop bon ! Mais occupons-nous de choses utiles : êtes-vous vraiment sûr du général Lacroix de Vauxgaillard ? Je conserve des doutes...

LEMUSAT

Sur ses opinions ? Je tiens de source certaine qu'il est prêt à tout sacrifier pour entrer au Conseil supérieur de la Guerre. Quand il sera resté ministre quelques mois...

GUSTAVE

On lui devra une compensation, c'est clair. Vous l'avez à votre merci.

RENÉ

Je me rends donc. Et tous les autres ?

LEMUSAT

Sûrs ! Vous les verrez demain. C'est chose faite. Une fois le Cabinet par terre, nous serons prêts pour le remplacer aussitôt Le décret est là dans ma serviette; avant vingt-quatre heures, il sera signé. Cette rapidité produira son bon effet ! Résumons : moi, président du Conseil, ministre de l'Intérieur...

GUSTAVE

Fanan à la Justice...

RENÉ

Je l'aurais mis aux Travaux publics, et Berneuf aux Sceaux.

LEMUSAT

L'essentiel est d'avoir leurs noms. Ils s'arrangeront entre eux. Ça m'est égal.

RENÉ

Ils tiendront à la Justice, l'un et l'autre.

LEMUSAT

Ils tiendront avant tout à être ministres. Ils disposent à eux deux, de cinquante voix environ. Ils sont incompétents d'ailleurs dans les deux matières. Leurs titres sont égaux et leurs ambitions égales. Ils se mettront d'accord.

GUSTAVE

Espérons-le.

RENÉ

Avec Perdurier, à l'Instruction, il nous faudra compter par exemple! Ne lui rien céder sans qu'il ait accordé au groupe un avantage équivalent. C'est un malin.

HÉLÈNE

Jolis marchandages!

RENÉ

C'est toute la politique, chère amie. Vous vous en accommoderez forcément, puisque nous voilà ministres...

HÉLÈNE

Ah! et où vous installe-t-on?

RENÉ

Aux finances parbleu!

HÉLÈNE

Vous m'avez mille fois répété que vous n'y entendez rien!

RENÉ

Ça, nous verrons! — Et puis Gustave me prêtera ses lumières. Vous-même ne contestez pas ses talents ..

HÉLÈNE

Que ne lui cédez-vous la place?

GUSTAVE

Merci! Je n'en veux pas Je ne suis pas homme d'Etat! pas même député! Défendre mes idées devant les bandes de forcenés qu'on appelle députés ou sénateurs, je n'y tiens guère. Le sort des dompteurs de bêtes fauves ne m'inspire aucune envie.

MARTHE

Tu seras décoré, j'espère?

LEMUSAT

C'est bien le moins.

MARTHE

Bon cela! Tu me feras honneur.

LEMUSAT

Et toi, ma nièce, tu ne dis rien : es-tu satisfaite? Voilà ton mari ministre.

HÉLÈNE

Oh! mon oncle! Toutes ces manigances me répugnent. Je n'y entends rien. La vie paisible ne doit se trouver qu'aux déserts.

GUSTAVE

Confer le jeune Delavaux.

MARTHE (*bas*)

Prends garde, Gustave; tais-toi!

HÉLÈNE

Le jeune Delavaux! Eh! oui! Est-ce sa jeunesse qui le préserve? Ou me trompé-je sur sa nature? C'est le seul honnête homme que j'aie rencontré!

GUSTAVE

Peste, le bel accès de pessimisme, ma chère!

HÉLÈNE

De clairvoyance!

MARTHE (*bas*)

Oh! Hélène, Hélène, sois prudente : il s'y mêle bien un peu d'amour!

HÉLÈNE

Au reste, pensez ce que vous voudrez. Je ne trempe pas dans vos petites saletés ambitieuses. Je refuse d'entrer au ministère.

RENÉ

Ce n'est pas vous; c'est moi!

HÉLÈNE

Oui! et je vous en abandonne le plaisir et l'orgueil! Soyez tranquille, je ne vous les envierai pas. Pendant le temps de votre grandeur, je me retirerai seule, à la campagne.

LEMUSAT

Encore! c'est une manie.

RENÉ

Hélène, Hélène, vous n'y pensez pas!

HÉLÈNE

J'y suis, au contraire, sérieusement résolue.

GUSTAVE

Allez-vous vous chamailler? Un ménage à peine rétabli; la nouvelle lune de miel... Mais quand vous serez seuls, tout s'arrangera sans peine. Prépare-toi, Marthe ; nous rentrons chez nous.

MARTHE

Il serait mieux...

GUSTAVE

Ma foi, j'en ai assez de leurs querelles. Je ne m'occupe plus de leurs affaires. Bon courage, René, et sois ferme ! A demain !

HÉLÈNE

Au revoir, chérie !

MARTHE

Au revoir !... N'écoute pas trop les élans de ton cœur.

HÉLÈNE

Je sais ce que je fais. A bientôt.

(*Sortent Gustave et Marthe Dumont.*)

SCÈNE VI

RENÉ, LEMUSAT, HÉLÈNE

RENÉ

En vérité, Hélène, causons sérieusement... en amis, je vous prie. Notre paix a été faite. Vous êtes revenue volontairement. Expliquez-moi. .

HÉLÈNE

Que faut-il que je vous explique?

RENÉ

Votre humeur bizarre, incompréhensible. Si vous me révéliez d'avance vos désirs, je m'y conformerais, mais ils sont impénétrables ! Je serais heureux de m'y soumettre...

HÉLÈNE

Vous demandé-je de vous soumettre? Je ne réclame que de la tranquillité.

RENÉ

Mais je veux me soumettre, Hélène. Qu'est-ce que vous exigez?

HÉLÈNE

Je n'exige rien. Je me suis trompée. Ah ! qu'une autre vie, après la mort, s'éveille !...

RENÉ

Voyez, Lemusat, quel est son caractère.

HÉLÈNE

Ah! René, n'appelez pas mon oncle en témoignage! Ce que je suis, intimement! comment pourriez-vous le deviner? Trop de blessures m'ont ulcéré le cœur. Je porte un masque.

RENÉ

Et pourquoi vous cacher?

HÉLÈNE

Vous ne m'avez pas vue; il est à présent trop tard. Quelle honte si vous parveniez à me connaître! Serais-je à ce point déchue? Mais non...

LEMUSAT

Enfin, Hélène, que signifient ces phrases absurdes?

HÉLÈNE

Mon oncle, elles signifient des choses trop simples pour que vous puissiez les comprendre.

RENÉ

Bah!

LEMUSAT

Est-ce de la démence?

HÉLÈNE

Trop simples et trop loyales pour que vous puissiez les comprendre. Je ne suis qu'une femme. Mais vos complications futiles, les complications du monde depuis longtemps me pèsent et me blessent! Ah! si mon mari, j'eusse pu l'aimer selon mon rêve! Ne voir, n'entendre qu'à travers lui! Mais il ne m'a pas prise; il m'a associée à ses ambitions, tout juste autant que j'y étais utile! Rien de plus. Le mariage est une association bien en vue dans le monde! Ah! comme il a su mériter que lui soient prodigués les honneurs. J'ai servi son ambition. C'est bien. Pourquoi me garde-t-il? Ah! le dégoût, le dégoût que j'ai de toutes vos convenances. Rien jamais, de spontané, nul essor que vous n'étouffiez! Si vous parlez, vos paroles d'avance sont connues; si vous marchez, c'est selon un modèle qu'on approuve! Mais qui êtes-vous donc? Ceux-là et ceux-ci, et non pas vous. Vous êtes un reflet de tout le monde!

RENÉ

Je ne vis pas seul ici-bas. Les conseils de l'expérience...

HÉLÈNE

Vous n'êtes jamais vous. Vous n'existez pas. Quelle attitude de vous qui ne soit une copie servile? Je vous appartiens, à vous! n'est-ce pas à tous ceux à qui vous vous faites conforme? Prostituée, livrée sans choix! je ne veux plus de cette ignominie! Et je m'évade! Je bois l'air libre! Je vous hais! Je vous hais de toute la force du mépris que vous m'inspirez!

LEMUSAT

Il est donc bien malaisé de s'exprimer avec modération. Calme-toi, Hélène! Négligez, René, ces propos d'énervée. La crise passera.

HÉLÈNE

La crise passera! Que de crises ont passé! Non, je vois clair en moi! N'espérez plus que je descende jusqu'à vous. Vos usages, vos lois, vos menaces ne m'effrayeront plus, cette fois. Je m'évade, vous ai-je dit! Ah! j'avais peur d'être toute seule; j'ai été lâche aussi. Mais, cette fois, je me sais grandie...

LEMUSAT

Il faut la laisser divaguer.

RENÉ

Oh! je suis patient; mais quelle fatigue!

HÉLÈNE

Je me sens grandie. Quelqu'un, dont j'ai entrevu l'âme en fête, m'attend au seuil de liberté féconde. J'y vais! La femme ne peut subsister seule, elle a besoin d'un appui? Il m'attend, lui! il m'accueille; nous allons vivre, ô ciel!

LEMUSAT

C'est un poète!...

RENÉ

Quel médecin de Sainte-Anne?...

HÉLÈNE

J'entends votre ricanement, vos voix hostiles. Mais je m'en vais, et je pardonne. Ma présence n'offusquera plus vos ténèbres. Adieu!

RENÉ

Où prétendez-vous aller?

HÉLÈNE

Où sourient les roses et les jasmins; où l'haleine des brises n'est point corrompue; où m'attend ma jeunesse rayonnante, parmi la nature vierge goûter la vie!

RENÉ

Connaissez-vous ce pays, Lemusat?

HÉLÈNE

Adieu! N'opposez pas à mon départ l'effort brutal de vos mains. Je ne reviendrai plus. Adieu, oubliez-moi!

LEMUSAT

Hélène, en voilà assez de ce délire ridicule. Épargne-nous ce spectacle, à René et à moi. La patience a des limites. Jadis, un mari aurait à coups de gourdin... Nos mœurs sont souvent d'une douceur excessive. Ne trouble plus, avec tes rêvasseries maladives, les pensées plus graves qui nous occupent.

HÉLÈNE

Je ne m'oppose à rien. Punissez-moi selon vos lois. Je ne résiste pas. Si vous me laissez libre, je vous le répète, adieu, je pars! René, adieu!

RENÉ

Et où vous enfuyez-vous, cette fois?

HÉLÈNE

Je ne m'enfuis pas. A quoi bon m'outrager? Vous seul êtes coupable. Je ne puis vivre à vos côtés, je me dégage, puisque vous vous êtes refusé à dénouer, comme le monde y consent, les liens où je fus rivée! Je les romps, et c'est tout.

RENÉ

Où vous en allez-vous?

HÉLÈNE

Je ne puis vivre seule. Là-bas, quelqu'un m'attend. Je vais vers lui.

RENÉ

Qui est-ce?

HÉLÈNE

Que vous importe?... Ne le savez-vous pas? Il est là-bas et m'appelle, mon bien-aimé!

RENÉ *(s'élançant)*

Malheur!

LEMUSAT (*le maîtrisant*)

Arrêtez! que faites-vous? c'est un accès de fièvre chaude.

SCÈNE VII

RENÉ, LEMUSAT

RENÉ

Lâchez-moi. Lâchez-moi! Vous m'étranglez — vous dis-je! — Ah! je la reprendrai, je la ramènerai. Lâchez-moi donc, enfin!

LEMUSAT

Non! calmez-vous d'abord. Je ne permettrai pas de violence!

RENÉ

Mais elle s'enfuit! elle est partie. Vous nous perdez! Laissez-moi.

LEMUSAT

Vous savez bien que non. Elle s'est enfermée dans sa chambre; elle boude. Son énervement tombera, le sommeil va l'apaiser ..

RENÉ

Non!

LEMUSAT

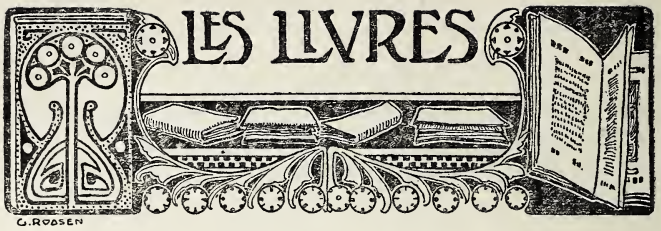
Et demain, vous prendrez votre chocolat, en tête-à-tête, sans qu'il y paraisse.

RENÉ

Non! elle est partie, elle est partie, elle est partie! Tout mon bonheur s'est écroulé! Que deviendrai-je? Elle est partie!

RIDEAU

ANDRÉ FONTAINAS.



QUELQUES ÉTUDES D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE

J. Cuvelier.

LA MATRICE DU SCEAU DE BAUDOUIN IV, COMTE DE FLANDRE

Une broch. de 14 pages. Bruxelles, Misch et Thron.

Jean de Bosschère.

SCULPTURES ANCIENNES A ANVERS

Une broch. ill. de 24 pages. Moutiers-Tarentaise, F. Ducloz.

Édouard Laloire.

LE LIVRE D'HEURES DE PHILIPPE DE CLÈVES

Une broch. avec pl. de 20 pages. Bruxelles, Pierre Verbeke.

X*.**

ASPECTS DE LA NATURE ET DE LA CITÉ

Une broch. de 28 pages. Bruxelles, éditions de *Durendal.*

Paul Jaspar.

DU VIEUX DU NEUF

Un album de 44 planches. (Liége, Aug. Benard.)

La Flandre se vantait naguère de posséder le plus ancien sceau féodal au type de majesté, comme disent les spécialistes : celui du comte Arnoul le Vieux, qui date de l'année 941 ; elle peut revendiquer dès aujourd'hui la plus ancienne matrice d'un sceau du même genre : celui de Beaudouin IV, dit le Barbu, qui régna de 988 à 1035. Telle est la conclusion d'une très convaincante et claire étude que M. Joseph Cuvelier vient de publier dans la *Revue des Bibliothèques et des Archives de Belgique* et dont les éditeurs Misch et Thron impriment en brochure un

tiré à part orné d'une excellente reproduction du monument qui fait l'objet de ce travail. Le distingué sous-chef de section aux archives générales du royaume n'est pas un de ces archéologues pédants et infatués de leurs connaissances apprises dont il existe trop d'exemples dans les générations nouvelles et qui excluent de leurs analyses tout émoi. Il sait, tout en développant avec sûreté une argumentation purement érudite, laisser son cœur dire son mot, sans pour cela ne jamais permettre toutefois au sentiment de se substituer à la raison, la science n'autorisant pas qu'on incursionne en son domaine si on veut séduire uniquement en mettant en valeur les charmes personnels de cette dame austère... M. Cuvelier voit grand, tout en ne négligeant aucun détail, et c'est ce qui permet de déclarer que le brillant historien, qui « reconstitua » le tournoi de chevalerie durant les dernières fêtes de l'indépendance nationale, est un homme goûtant les attraits de l'art : Il n'est pas uniquement un de ces patients travailleurs qui fourrent tellement profond le nez dans la poussière des choses, qu'ils ne distinguent même plus les formes de ces choses et ne parviennent, par conséquent, jamais à jouir de leur apparence extérieure et décorative...

Nous songions à cela en lisant l'intéressante analyse que M. Joseph Cuvelier vient de consacrer à la matrice en plomb du sceau de Beaudouin IV, comte de Flandre, découvert il y a cinq mois à peine dans une sablière du Jutland méridional. La légende qui s'y lit, conçue en ces termes : *Baldwinus dux Flandrensiû*, est vague au premier abord; mais quand on suit la claire et solide argumentation de l'auteur, basée sur un raisonnement rigoureusement scientifique et cependant dépourvu de sécheresse, on doit adopter la solution qu'il propose de ce problème sigillaire et donner avec lui cette superbe matrice, grande de sept centimètres et demi, à Baudouin le Barbu, à l'exclusion absolue des trois autres comtes de Flandre de même nom qui ont régné de la fin du Xe siècle au commencement du XIIe, période durant laquelle, d'après l'examen de ses caractères, la matrice a été exécutée.

Pour arriver à ses conclusions, M. Cuvelier développe successivement les considérations archéologiques et historiques qui militent en faveur de son attribution, d'ailleurs indubitable. On sait que le type dit de majesté est ainsi appelé parce qu'on y voit « un personnage assis sur un pliant, les pieds sur un escabeau, et habillé d'un manteau, à plis nombreux, s'agrafant sur l'épaule droite ». L'auteur de la savante dissertation étudie

d'abord le costume, les armes, détaille le caractère de la tête et la confection primitive du pliant, pour aborder ensuite, après l'analyse de la légende, des considérations purement historiques. Les unes et les autres le mènent au même résultat ; l'examen du vêtement, du meuble, de l'épée, de la physionomie même de l'effigie assise, aussi bien que l'examen de l'écriture, tout tend à démontrer de manière péremptoire que ce précieux monument sigillographique date du premier tiers du XIe siècle.

Cette courte thèse de M. Cuvelier est écrite avec une méthode aisée, qui n'embrouille rien et dont le profane suit avec intérêt le crescendo lumineux. Cependant, pour être complète, elle aurait dû ne pas être strictement érudite. Il y avait lieu, à propos de cette découverte curieuse, d'émettre aussi des considérations esthétiques ; l'écrivain, bien placé pourtant pour remplir cette tâche, a négligé ce côté de la question. C'est dommage, car le sceau de Beaudouin IV est une œuvre d'art d'autant plus précieuse que les monuments de la statuaire de cette époque encore byzantine sont extrêmement rares. Le personnage assis sur le pliant reproduit, en somme, dans des proportions réduites, la pose et les traits généraux que les sculpteurs de l'an 1000 donnaient à leurs créations laïques. On sait l'extrême rareté des œuvres romanes du XIe siècle, cette époque où l'on voit apparaître les premiers embryons de la sculpture nouvelle, renaissante après quatre ou cinq cents années d'interruption de l'interprétation plastique. La petite figure de Beaudouin le Barbu nous fournit donc des renseignements précis sur le « style » des bas-reliefs, voire des rondes bosses, contemporains de son exécution. Ce n'est pas le moins précieux point de vue à observer en ce monument remarquable, qui porte l'empreinte des influences romaines que subissaient encore les artistes de l'école tâtonnante, desquels allaient sortir cependant les créateurs de tant de sobres et singuliers tympans d'églises, ces créateurs modestes qui sont les ancêtres de nos imagiers gothiques.

* * *

Ce sont précisément quelques-unes des réalisations les plus fines de ces imagiers médiévaux, conservées dans plusieurs endroits d'Anvers, qu'étudie M. Jean de Bosschere, en une brochure qu'il a ornée de quelques beaux dessins, ce qui prouve que ce fervent essayiste a, comme on dit, un joli crayon au bout de sa plume... M. de Bosschère est un esthéticien convaincu,

dont le jugement est sain et enthousiaste, mais qui est souvent filandreux, à cause des considérations parfois laborieusement philosophiques dans lesquelles il prend un vif plaisir à délayer ses opinions artistiques. Cela est excessif, surtout quand on fait œuvre de critique. Car l'écrivain, doué d'une nature toute spéculative et sentimentale, sait s'étendre en longues digressions poétiques et abstraites au sujet d'une œuvre à la plasticité très positive, bien que peu naturaliste... En effet, les quatre morceaux de la statuaire du XVe siècle dont il nous parle n'ont. en général, rien de fort particulièrement matérialiste. Ils s'appellent : *La Vierge et l'Enfant*, groupe en marbre de la cathédrale; *la Statue équestre de saint Georges*, en chêne, du Musée d'Antiquités ; *Isabeau de Bourbon*, statue de bronze de la cathédrale; *la Statue de saint Michel*, en bois polychromé. M. de Bosschère aime la vision « ogivale »; il communie spirituellement avec les artistes anonymes qui exécutèrent ces ouvrages dont il nous parle avec une sympathie troublée, et y mirent l'empreinte de leur profonde croyance religieuse et le souci de leur idéalité des formes.

Après avoir constaté, en ses lignes préliminaires, que la population toujours flottante d'Anvers était « dominée par des mœurs nouvelles à chaque règne de princes d'extractions différentes », l'auteur remarque que « les artistes sortis de ce peuple étaient peu propres à créer un type immuable ». Et il constate plus loin, de façon simplement judicieuse, que « l'esthétique de ces ouvriers se traitera parallèlement à celle de leurs frères du Brabant méridional ». Et la non-immuabilité de ce type humain, les quatre sculptures dont nous entretient avec une compréhension colorée l'écrivain, en sont des exemples superbes, pris cependant aux époques successives d'un même siècle plein de foi et non encore inquiété par les principes artistiques de l'Italie ni par les doctrines réformées de l'Allemagne... Le groupe de *la Vierge et l'Enfant*, il l'attribue « à la mystérieuse école de Bourgogne »; il est une preuve selon lui, et nous partageons ici son avis, « de l'homogénéité des merveilleuses tendances d'art qui florissaient entre les rives de l'Escaut, de la Meuse et jusqu'aux frontières de l'Ile de France ». Mais pourquoi : « Mystérieuse école de Bourgogne »? Tout n'a pas été dit naturellement sur la statuaire dijonaise, mais des historiens d'art tels que Chabœuf, Courajod, de la Borde, Mouget, Prost, Fierens-Gevaert, pour ne citer que ceux-là, l'ont assez étudiée pour qu'on puisse déclarer qu'on la connaît pas trop mal...

Nous trouvons originale la manière dont M. de Bosschère explique cette première œuvre d'Anvers, qu'il élève à la beauté d'un type synthétique, pour se laisser aller après à des confessions d'un sens extrêmement orthodoxe mais point indispensables, qui lui fait regretter, semble-t-il, que les maîtres de si délicats travaux eussent été des hommes aux penchants fort terrestres et opportunistes. Cependant, ils avaient un respect inconcevable du corps dévêtu : Ils ne drapaient jamais leurs modèles sur des figures nues, ce qui fait que celles-ci purent s'allonger démesurément et atteindre à une grâce immatérielle. Mais c'est la négation de la vie elle-même, ces principes d'art conventionnel, car rien n'y suggère les proportions harmonieuses de la nature vraie. L'effigie du saint Georges est moins abstraite, d'un caractère plus vibrant et d'une observation plus entendue des formes véritables; elle constitue une œuvre d'un réalisme pittoresque et énergique. Quant à Isabeau de Bourbon, qui est belle, notamment, selon l'auteur, parce qu'elle est couchée : « Gisante, ce qui déjà éveille d'intenses émotions et provoque l'admiration ! » elle inspire à M. de Bosschère un délicieux couplet mystique; ce qui ne l'empêche de la caractériser avec une intelligente élégance, qu'il atteint aussi quand il s'occupe de la statue de bois polychromée de saint Michel, si exquisement féminine, d'un mouvement si sévère, à la tête inclinée « comme le sont chez nous les effigies de femmes des anciens tailleurs d'ivoire et des premiers verriers ». Observation heureuse et qui dit assez qu'en regardant ce qui le frappe et l'attire l'écrivain, très ému, n'oublie nullement ce qui autrefois l'a frappé et séduit. Et c'est l'origine des développements parfois longs mais néanmoins ingénieux dont il tient d'agrémenter ses analyses.

*
* *

C'est également au XVe siècle que touche M. Edouard Laloire, quand il nous parle du Livre d'heures de Philippe de Clèves et de la Marck, seigneur de Ravenstein. Ici nous avons affaire avec un strict archéologue, qui ne sort pas des limites de ce domaine qu'il cultive d'ailleurs avec autorité, comme nous en fournit une preuve nouvelle la présente étude. Le volume qu'étudie le jeune archiviste appartient à la collection du duc d'Arenberg; il est orné d'un bout à l'autre de jolies miniatures, de lettrines, d'initiales en or et en couleurs. Le nombre des miniatures paginales est de cinq, tandis qu'il y a trente et une petites miniatures

« d'un dessin correct, d'une grande richesse de couleur, ornées de rehauts d'or et entourées de bordures soit à personnages, soit parsemées de fleurs, de fruits... » M. Laloire décrit minutieusement chacune de ces images patientes qui, selon l'opinion qu'on peut s'en faire d'après les huit specimens reproduits hors texte, sont d'une beauté remarquable et d'une grande finesse de métier.

L'analyse des caractères du manuscrit, des lettrines, tout conduit l'auteur à voir dans ce livre une production du *scriptorium* de Rouge-Cloître, production réalisée au moment où y vivait ses suprêmes années Hugo Van der Goes. Or, au bas d'un des feuillets du volume, on trouve la signature à moitié effacée du peintre célèbre; mais la miniature qui ornait ce feuillet a été décollée avant que le manuscrit ne devint la propriété du noble collectionneur bruxellois. Nous avons signalé ce fait dans notre *Histoire de la Forêt de Soigne*, en nous occupant des miniatures de certains manuscrits de Gillemans, conservés à Vienne, et que nous croyons pouvoir attribuer à l'auteur du triptyque des Portinari. Parmi les objections qu'on nous a opposées à ce sujet, il faut citer celle qui réside dans l'ignorance où l'on se trouve que Van der Goes ait pratiqué la miniature. Aujourd'hui, grâce à M. Laloire, ce doute n'existe plus, puisqu'il est démontré que l'artiste, mort dément à Roo-Clooster, a collaboré à l'ornementation du Livre d'heures de Philippe de Clèves, car ici également l'argumentation serrée de l'historiographe tend à établir de manière péremptoire que le volume fut commandé par le seigneur de Ravestein. Or, celui-ci, du vivant de Van der Goes, allait fréquemment au couvent des Augustins de la forêt de Soigne, dont l'église possédait même une riche verrière offerte par le pieux gentilhomme.

Certaine planche enluminée du livre d'heures, représentant la sainte Vierge avec l'Enfant, entourés d'un ange et de saint Jean-Baptiste, a un air de famille avec l'*Adoration des Bergers* de Florence. Chose curieuse, ce n'est pas seulement Van der Goes qui semble avoir collaboré à l'ornementation de ce précieux volume, mais aussi Jérôme Bosch, dont le nom se trouve au bas d'une des pages. M. Laloire, après avoir remarqué que jusqu'à ce jour ces deux artistes n'étaient pas connus comme miniaturistes, constate avec raison que sa révélation peut avoir les meilleures conséquences pour l'histoire de l'art. En effet, son travail nous ouvre de larges horizons sur une des faces de la personnalité artistique de ces maîtres. Il va sans dire que les

conclusions de M. Leloire ne sont pas adoptées par tous les hommes compétents ; il en est même qui les combattent avec une animosité singulière. L'un d'entre eux prétend même que la signature de Van der Goes serait l'œuvre d'un faussaire ayant recouru à ce stratagème pour vendre très cher l'ouvrage au duc d'Arenberg. Il est aisé de mettre à néant cette objection en déclarant que le propriétaire de l'inestimable volume ne l'a payé que deux ou trois cents francs, le prix en somme d'une seule des belles miniatures paginales... L'hypothèse d'un faux ne tient donc pas debout; en la renversant, on est amené davantage à partager l'opinion de M. Laloire, qui parait être absolument dans le vrai. Sa scrupuleuse étude est un extrait de la superbe revue *Les Arts anciens de Flandre*, qui, sous l'intelligente direction de M. Camille Tulpinck, président de l'Association pour la Publication des Monuments de l'Art flamand, continue l'œuvre de propagande et de recherches inaugurée par l'inoubliable Exposition des Primitifs de Bruges, dont cet archéologue avisé fut l'actif secrétaire général.

***

L'auteur anonyme qui publie dans la collection de notre consœur *Durendal* la brochure intitulée : *Aspects de la nature et de la cité*, nous fait faire un saut énorme, puisqu'il nous replonge en plein modernisme... Non pas que cet auteur soit ennemi des choses anciennes; mais il sait aimer le vieux et le nouveau s'ils répondent aux conditions du Pittoresque. Car c'est du Pittoresque que traite le mystérieux X***, et il en traite avec un sens élevé de la beauté, ne ménageant pas ses critiques, très motivées, à l'adresse de ceux qui, en notre pays, sans nul respect du caractère des sites, les abîment, les détruisent ou les... embellissent. Cette brochure est un admirable plaidoyer en faveur de la conservation des merveilles créées par le lent travail de la nature associée à l'évolution des mœurs, aussi bien à la campagne que dans la ville; elle est conçue dans le même esprit que les lignes écrites naguère sur *l'Esthétique des Villes* par M. Charles Buls, aux idées duquel d'ailleurs X*** s'associe, puisqu'il lui dédie son opuscule en qualifiant l'ancien bourgmestre de la capitale de « dernier défenseur du Parc de Bruvelles ».

Les premières pages de cette brochure utile et vaillante est un véritable essai de psychologie du paysage urbain ou rural, au

nom duquel l'écrivain oppose à notre manque de goût national le sentiment respectueux de la nature qui distingue les races germaniques. Armé d'une éloquence communicative et vibrante, preuve indiscutable que, malgré tout, nous avons heureusement encore chez nous des hommes qui savent se passionner pour un coin délicieux et tout tenter pour l'arracher à ce que notre confrère inconnu appelle joliment « les costumiers et les coiffeurs du paysage », X*** défend avec une chaleur superbe l'esprit dont devraient s'inspirer ceux auxquels incombe la tâche périlleuse de concilier la splendeur et le caractère d'une cité ou d'un village, d'une rivière ou d'un bois, d'une montagne ou d'un vallon, avec les nécessités inéluctables et multiples des progrès économiques et du développement des populations. Avec quel noble enthousiasme cet amant des sites s'élève contre la barbarie des autorités qui ont gâté chez nous tant d'aspects enchanteurs, *fortuits* de la campagne sylvestre ou de l'agglomération antique, depuis cette délicieuse vallée de Groenendael, transformée en jardin anglais, jusqu'à la Montagne de la Cour, bouleversée en vue du malencontreux et illogique Mont des Arts, en passant par la vallée Josaphat, au « charme idyllique », maintenant détruit, et les bas-fonds du Parc remblayés; autant de paysages jadis enchanteurs, parce que « des générations ont passé là, l'action de la nature y a constamment pénétré celle, non moins lente, tâtonnante de l'homme... »

Plus loin, X*** imprime judicieusement : « Une ville sans pittoresque est une ville sans originalité, sans caractère et, vraisemblablement sans passé. » Tout en constatant que « la civilisation, le progrès, l'industrie et mille autres causes nous forcent à restreindre sans cesse le domaine de la nature », il estime, et tous les artistes partageront son idée, que « c'est une raison de plus pour conserver précieusement ce qu'ils veulent bien nous en laisser, pour éviter de seconder leur œuvre sous prétexte d'embellissement et d'arrangement ». Il va sans dire que nous faisons des réserves au sujet de certaines opinions de l'auteur, notamment en ce qui concerne le « dégagement » des églises et des cathédrales. Nous aimons comme lui ces maisonnettes adossées aux murs des temples et toutes pleines du bourdonnement des orgues et des chants ; mais est-il bien nécessaire de les y laisser ? Un édifice ogival n'a-t-il point son caractère bien imposant quand il se dresse isolé, parmi des ruelles, nous le voulons bien, mais toute son architecture apparente offerte aux yeux de celui qui la détaille ? Ce n'est là qu'un détail. Pour

tout le reste, nous nous empressons de déclarer que nous partageons tout à fait les observations de X***, qui a développé cette question si attachante de l'esthétique, du pittoresque évolutif du paysage tant urbain que rural avec une conviction lumineuse et un sentiment profond de la beauté des choses, en faveur desquelles il jette, après tant d'autres, un cri d'alarme.

Il faudra bien qu'on finisse un jour par écouter ceux, de plus en plus nombreux, qui ne se préoccupent pas uniquement de l'utilité des choses, mais, tout en étant de leur siècle, savent aussi goûter l'émotion et le charme... improductif qu'elles contiennent. Des « défenses » pareilles à celle dont nous venons de parler sont susceptibles d'amener à la cause des amants du pittoresque les autorités aveugles, c'est le mot, qui ne distinguent pas le beau de l'horrible, alors qu'il n'est jamais impossible de marier le pratique avec le beau, et de permettre aux choses fanées de faire bon ménage avec les choses extrêmement nouvelles.

***

Pour se convaincre davantage de ce mariage, il suffirait à ces citoyens d'examiner le coquet album que M. Paul Jaspar vient de publier chez Bénard, sous le titre : *Du vieux du neuf*. C'est une profession de foi en images ; et cette profession de foi nous permet d'affirmer que le grand architecte liégeois signerait des deux mains les conclusions contenues dans la brochure que nous venons de signaler et que chacun devrait lire, car elle tente une œuvre vraiment patriotique : celle de la conservation de nos sites les plus originaux, les plus « locaux », les plus conformes à notre caractère et à notre vie. On sait que M. Paul Jaspar occupe une des premières places dans notre jeune école d'architecture ; c'est un homme audacieux mais sage qui, dans beaucoup d'ouvrages marqués au sceau d'une personnalité transcendante, prouve que, s'il sait oser, il sait aussi respecter des règles et utiliser des formes grâce auxquelles les constructeurs d'autrefois ont réalisé des œuvres qui conserveront à jamais leur beauté pittoresque.

M. Paul Jaspar établit là, à sa manière, la permanente et sage nécessité de l'évolution. Il en fournit la preuve en permettant au lecteur de reconnaître, à travers tant de planches charmantes reproduisant des monuments à lui et des maisons de Liége de jadis, que sa conception cependant si originale et si moderne de l'art de bâtir est sortie de l'étude attentive et interprétative d'une

vision révolue. Il s'apparente, sans trop leur ressembler, à ces ancêtres qui édifièrent les demeures vétustes de sa cité natale et il proclame ainsi avec orgueil qu'il a trouvé en écoutant son cœur et sa raison les sources intarissables de la beauté locale. Et ce n'est nullemenf dans l'extravagance des lignes que le très artiste créateur de *Li Blanke Mohonne* puise cette personnalité sévère et riante à la fois, sobre aussi et gracieuse, qui fait de lui un bâtisseur alliant le sens pratique au sens de la beauté. Cet album luxueux et instructif, qu'agrémentent des axiomes esthétiques, des pensées et des citations d'historiens d'art ou d'artistes choisis à propos, devrait être consulté par ces jeunes architectes d'aujourd'hui, suiveurs incohérents et ridicules de quelques novateurs de génie, qui pensent qu'en bousculant tout ils vont appeler sur eux l'attention sympathique de l'Univers!... Mais on ne bouscule pas cet art, nous dirions volontiers cette science merveilleuse de l'architecture, sans courir le danger de la détruire...

SANDER PIERRON.

Maurice des Ombiaux

IO-IÉ BEC-DE-LIÈVRE

(Un volume à 3 fr. 5o. — Association des Ecrivains Belges.)

« Des Ombiaux, disait récemment M. Camille Lemonnier, c'est de la Wallonie filtrée à travers de clairs, sonores, joyeux et vivants récits. C'est la perdurance d'un groupe humain en des manifestations foncières, en ses parcelles héroïques et sentimentales. Quand on l'a lu, on a de la vie, de la tradition et de l'âme wallonne, à peu près la conception ethnique que donne de la vie flamande un tableau de Breughel. De part et d'autre, le coup de pouce de l'artiste a imprimé au vrai authentique la transfiguration qui caractérise l'œuvre d'art. »

Certes, si M. des Ombiaux n'est pas l'unique conteur wallon — il en est d'autres et d'excellents, les Delattre, les Stiernet, les Krains, les Rency, d'autres encore et toute une pléiade de jeunes suivent les traces des aînés — il faut le placer parmi les meilleurs et les plus féconds. A son actif figurent déjà une vingtaine de livres, parmi lesquels l'*Histoire mirifique de Saint-Dodon*, le *Joyau de la mitre*, *Mihien d'Avène*, notamment, analysent avec une sagacité remarquable la sensibilité wallonne.

Io-ié bec-de-lièvre continue la lignée des joyeux héros de l'épopée wallonne, avec pourtant quelque chose de plus qui le grandit, qui l'élève jusqu'au type humain de tous les lieux et de tous les âges.

Qu'est-ce au fait que ce Io-ié? C'est un cordonnier des environs de Thuin, joyeux compère qui, « si on commençait par rire de lui, ne tardait pas à se rendre maître du plaisir des autres et à le diriger à son gré ». « L'amour, le vin, les belles », sont les occupations qu'il affectionne le plus. Les cabaretières se le disputent, parce que là où fréquentait Io-ié, les affaires marchaient à merveille. Veuf pour la seconde fois, il ne désespère pas d'assurer le repos de ses vieux jours en installant encore une fois une femme à son foyer. Est-ce ceci qui le mène à Thuin, où il convole en justes noces avec la veuve Julie? Oui, et ce n'est pas tout à fait oui. Il y a d'autres motifs. La détermination d'un Io-ié a des mobiles très complexes. Il y a Julie, c'est entendu; mais il y a aussi les créanciers à fuir et que l'on berne en déménageant à la cloche de bois, il y a le désir d'un gain plus considérable en ville qu'au village, il y a le plaisir en perspective, les cabarets plus nombreux, les copains plus joviaux, la possibilité de facéties plus retentissantes. Et pourtant Io-ié se lasse de tout cela, Io-ié se calfeutre chez lui, Io-ié s'ennuie, Io-ié devient vieux. Ah! la vieillesse! La sentir à sa porte qui vous guette et va de ses mains ankylosées vous prendre à la gorge; la voir en soi, mais surtout la voir dans les yeux qui vous regardent et réfléchissent votre décrépitude! C'est ici que le conte se grandit aux généralisations. C'est ici que l'on sent vraiment frémir et frissonner le livre de M. des Ombiaux toute la mélancolie humaine du devenir vieux.

« Son cœur ne savait point vieillir, il bondissait en élans désespérés vers la jeunesse. » Mauvais rêve, sans doute, plus mauvaise realité. Io-ié regardait avec jalousie les beaux gars pleins de jeunesse et les belles filles. Il ne chantait plus son refrain préféré « l'amour, le vin, les belles! » La jeunesse venait le narguer jusqu'en sa demeure où s'épanouissait Louise, la fille de sa troisième femme. « Si j'étais aimé d'une belle fille, pensait-il, je redeviendrais comme à vingt ans. La vie lui semblait maintenant un bien infiniment précieux qu'il faut traiter avec une sorte de ferveur religieuse. »

Vous pensez bien que le Bec-de-Lièvre aimera sa belle-fille, qu'il jouera à ses galants des tours pendables, que, sa troisième femme étant morte, il s'efforcera de plaire à Louise pour la

détacher de son amoureux et l'épouser. Son plan semble réussir. Io-ié revit. « Une seconde jeunesse vivifiait son cœur, plus consciente, plus ardente, plus pleine que la première. Les petits crapauds chantaient dans les trous des vieilles murailles et des oiseaux amoureux se cherchaient dans la nuit. » Hélas ! le réveil est noir. Louise éperdue de la trahison de son amoureux s'est empoisonnée; le vieux Io-ié tombe en démence auprès du cadavre de la jeune Louise.

Et voilà, mal résumé par ces quelques lignes, ce livre, wallon par les détails et le pittoresque, humain par la détresse d'un cœur qui se sent malgré tout mourir. L'action en est vive, arrêtée seulement par deux hors d'œuvre : la fameuse procession de Fosses et le tirage au sort. Le style en est d'une belle saveur en sa simplicité voulue.

Léon Wauthy

LA FACILE LIAISON

(Edit. L'Edition artistique, 1 vol. à 1 fr.)

M. Léon Wauthy a du style. C'est un style un peu maniéré peut-être, d'une élégance un peu factice; mais il ne manque pas de charme, de ce charme qu'ont pour nous les bulles de savon. On les voit un instant étinceler au soleil. Puis frrr... Plus rien. On a tout oublié. Sa *facile liaison* est une sorte de plaidoyer en faveur de l'amour libre. Il y a donc encore des avocats de cette méchante cause?

Paul Houyoux

LA GRANDE GRÈCE. — DE STAMBOUL A NAPLES

(Edit. Association des Ecrivains Belges, 1 vol. à 1 fr. 50.)

Une préface de Louis Delattre. Lisons : « Il a filé pour la Grèce sans diplôme académique et sans la caisse de personne. Sans plus imiter Edmond About qui voltairise, que Maurice Barrès qui renanise — combien délicieusement d'ailleurs ! — il s'est parfaitement amusé durant ces quelques semaines de voyage au pays du Roi des montagnes, et à quelques lieues de Spartes... » Et de vrai, on a tant écrit et décrit de voyages au pays de la classique et pure Beauté, on en a donné des descrip-

tions et des impressions si excellentes et de si mauvaises, qu'il est bon que le délicieux conteur Delattre nous prenne par la main, nous fasse entrer dans ce livre nouveau d'un inconnu. Nous entrons donc avec Delattre. Tiens-moi bien, cher cicérone, ne me lâche pas. Et puis, pas du tout. Voici que c'est très intéressant, très simple et très vécu, très attachant. Retire-toi, Delattre mon ami, c'est moi qui te lâche, retourne à tes contes et à tes malades; je poursuivrai sans toi le voyage, en compagnie de M. Paul Houyoux et de Tili. Et j'éprouverai un intense plaisir et une délectation d'esprit très reposante, et je lirai le livre d'un bout à l'autre sans lassitude, parce qu'il est écrit, sans prétention certes, mais d'après une vision très claire et très heureuse des beaux pays d'Orient, qui hantent mes rêves.

EDOUARD NED.

Louis Delattre.

LE ROMAN DU CHIEN ET DE L'ENFANT.

(Un vol. in-16 à fr. 3.50. — Association des Écrivains belges.)

Le Roman du Chien et de l'Enfant, de Louis Delattre, est une délicieuse fleurette exhumée des souvenirs de l'auteur comme de « ce cabinet des vieux printemps fanés » où il fait si beau et où ceux-ci sentent si bon encore, que l'on s'y arrête pour y écouter battre son cœur.

C'est là que naquit Friquet, l'humble compagnon d'enfance du petit Quolet, à côté du grand grenier où se conservent « les choses si vieilles qu'elles ne peuvent pas faire de mal » et d'où, par l'étroite lucarne, on a vue sur les cimes des arbres, serrées les unes contre les autres et dont les grosses branches se tordent comme des bras.

Le petit Quolet avait huit ans alors. C'était « l'aube bénie » où, comme le dit encore le poète, « toutes les choses mettent, pour venir à nous, des habits frais sur leurs épaules et des plumes neuves à leur chapeau. »

Louis Delattre nous les montre, l'un et l'autre, le petit Quolet, de Fontaine, et son chien Friquet, rêvant dans la douce somnolence d'une après-midi de dimanche. Le petit Quolet assis sur le seuil de la porte, la tête enroulée dans le volant de la robe de sa mère et « n'ouvrant, de temps en temps, les yeux au ciel d'été que pour avoir le plaisir, après les avoir refermés, de voir

pleuvoir longtemps sous ses paupières, des paillettes d'or ; Friquet couché, en rond, à ses pieds, refermant, lui aussi, bien vite ses yeux, lorsqu'il les avait, par hasard, ouverts à demi, de peur, dirait-on, qu'on ne dérange sa rêverie en lui parlant. »

Tout le long du livre de Louis Delattre, ce sont de ces fins pastels délicatement nuancés qui nous peignent, soit les différentes phases par lesquelles passe l'âme du jeune garçon, soit l'ambiance où il se meut, soit les pittoresques beautés du paysage où s'épanouit son enfance libre et heureuse, en compagnie de Friquet dont rien ne trouble la philosophie douce et insouciante. En effet, le bon chien n'a garde de se fatiguer à vagabonder sur les routes, non plus qu'à aboyer après les gens. Non, « il laissait passer les choses qui passaient ». Il ne faisait rien qu'en riant et en gambadant et, ajoute l'auteur, « puisque c'est ce manège qui lui donna, de toutes les choses, la fine fleur et le délicat duvet, pourquoi ne pas le dire ? »

Même, quelques années plus tard, quand son ami d'enfance, alors « M. Firmin Quolet, étudiant à Fontaine, » ainsi que le précisaient ses cartes de visite, s'en revint au village, avec des airs de jeune fat dédaigneux non seulement de l'humble maison familiale et du sarreau bleu de son père, mais aussi du bon Friquet à qui il n'avait pas honte d'allonger, de temps à autre, quelque rude coup de pied, en pleurant tout bas de sa colère, la bonne bête n'en continuait pas moins de tourner, vers son maître chéri, les regards affectueux de ses yeux couleur de topaze.

Mais, aux vacances suivantes, Firmin Quolet s'était ressaisi et revenait cordialement à sa bonne et humble maison tout entière où Friquet l'attendait, « avec la patience des éléments, son habitude de laisser passer le monde, sans aboyer ni se mettre en affaires, n'ayant fait que s'affirmer ». Pourtant, il était bien heureux d'avoir retrouvé son jeune maître d'autrefois et s'était remis à l'accompagner dans toutes ses promenades où la nature semblait élever, tout exprès pour eux, ses arcs de verdure et parsemer leur route des fleurs les plus belles. C'est au cours d'une de ces joyeuses errances que Friquet aperçut, pour la première fois, la fiancée de son maître. Elle arrivait de la ville et la mère Quolet l'amenait à la rencontre de son fils, à qui elle était promise depuis toujours. Friquet aboya un petit coup, pour montrer qu'il avait compris. Ce fut la dernière fois qu'il participa aux joies de son petit maître, car celui-ci partait avec sa fiancée, le lendemain, pour la ville, et Friquet mourait quelques jours plus tard.

« Il semble qu'il n'ait voulu que, tout juste, mener le petit Quolet au seuil de douce lumière qui allait, désormais, éclairer la vie de son maître. Le souvenir de Friquet est celui du paradis de la jeunesse de Firmin Quolet, rapide et étincelante comme une matinée de mai. »

« Et aujourd'hui encore, dit l'auteur, si Firmin ne sait se plaindre, c'est qu'il apprit à goûter le bonheur de la vie, par l'humble leçon de son chien Friquet qui était content des petites choses à fleur de terre. »

Toute la maison Quolet pleura la mort de Friquet, narrée de façon touchante par la mère de Firmin qui prend soin que, toujours, une « houppe » de houx vert orne la tombe de leur fidèle ami.

Après avoir savouré cette chose exquise, toute de joliesses et d'indulgente philosophie, qu'est le dernier roman de Louis Delattre, il nous reste, dans l'âme, un peu de la senteur fraîche et douce du buis et du thym qui bordent, paraît-il, la vie simple et heureuse du petit Quolet, « jardin gris de la couleur un peu poudreuse du feuillage de la sauge ».

MARIA BIERMÉ.

Almanach des Étudiants de l'Université de Gand.

(Un vol. in-18 à fr. 3.50, Vandeweghe à Gand.)

Se doute-t-on que, depuis vingt-trois ans — presqu'un quart de siècle —, avec une persévérance vraiment juvénile, un groupe de jeunes gens sans cesse renouvelé par la loi des études fait régulièrement paraître à Gand un copieux et coquet volume annuel qu'il décore avec modestie du titre désuet mais significatif d' « almanach »? Cela est pourtant et, pour la vingt-troisième fois, avec la fin des neiges nous est arrivé l'intéressant recueil.

Il faut admirer l'œuvre de ces étudiants ; ils sont, je le gagerais volontiers, des partisans de l'idée préconisée dans cette même revue, le mois dernier, par M. G. Abel. M. Abel, aujourd'hui directeur de la *Flandre Libérale*, est un ancien basochien de la rue des Foulons au pays d'Artevelde et il doit être heureux, lui qui préconise la vie rangée, saine et studieuse au mépris des bruyantes beuveries estudiantines, d'assister à la mise en pratique de ses préceptes. L'œuvre de publication de l'*Almanach* n'en est-elle pas la plus louable expression ?

Une bonne partie du volume est évidemment consacrée à des questions académiques officielles, une autre à d'humoristiques chroniques ou croquis universitaires. Mais ce qui fait le mérite original du livre et ce pourquoi nous avons tenu à le signaler ici, c'est la part qu'il réserve à la littérature grave et à la littérature d'imagination.

M. Paul Hymans notamment y publie une étude sur M. Charles Graux qui est, en raccourci, un remarquable pendant à celle, complète et définitive, qu'il consacra récemment à Frère-Orban, cette autre grande figure du monde politique belge.

Des noms tels que ceux de MM. Goblet d'Alviella, E. Waxweiler, Frick, F. Cattier, commandant Lemaire, etc. sont garants de la valeur et de l'intérêt des articles de politique, de sociologie, de voyage qu'ils ont signés.

Des études, des nouvelles, des poèmes, la plupart inédits, de MM. A. Theuriet, Emile Verhaeren, Sully-Prudhomme, Camille Lemonnier, Paul André, Jean Richepin, Paul et Victor Margueritte, G. Van Zype, etc., etc. encadrant ceux de quelques-uns des nouveaux-venus les plus prometteurs dans la carrière des lettres suffiraient à assurer l'intérêt d'un recueil qui se recommande à nous déjà par tant d'autres mérites.

L'*Almanach des Étudiants de l'Université de Gand* est à la fois un livre de précieux exemple pour toute notre jeunesse studieuse et une anthologie remarquable qui groupe quelques-uns des plus brillants noms de notre monde intellectuel et artiste.

FERNAND LARCIER.

MONNAIE : *La Fiancée vendue*, opéra-comique en 3 actes de K. Sabina ; paroles françaises de M. R. Brunel, musique de Fr. Smetana (23 février). — *Salomé*, drame lyrique en un

acte, poème d'Oscar Wilde, musique de M. Richard Strauss (25 mars).

Parc : *Carlo Salvani*, comédie-drame en 4 actes ; adaptation au théâtre d'Idée du drame italien *Il Cieco*, de F. Bernardini, par M. Edmond Picard (8 mars). — Le théâtre du vaudevilliste *Auguste Jouhaud* (28 février). — *Mangeront-ils?* deux actes du « Théâtre en Liberté », de Victor Hugo (25 mars).

Matinées Mondaines. — Les refrains célèbres d'Offenbach (27 février); Matinée roumaine (6 mars).

Fins de Saison : Les reprises.

La Fiancée vendue. — J'ignore s'il y a une « question du théâtre tchèque » ou du « théâtre des auteurs tchèques », comme il y a celle, brûlante, du « théâtre des auteurs belges ». Mais je suis assuré que, le débat existant, la pièce de Sabina pour les paroles et Smetana pour la musique, a fait beaucoup plus pour le triomphe de la cause que d'innombrables polémiques, de multiples projets et de retentissantes proclamations. *Acta non verba:* c'est le cas ou jamais de réclamer des « actes » et non d'inépuisables et presque toujours vaines discussions.

Rien de plus « couleur locale » que ce livret et cette partition. L'aventure villageoise, simple jusqu'à s'en trouver naïve, que l'auteur a imaginé de mettre en scène, m'a rappelé impérieusement tout le pittoresque répertoire de notre littérature dramatique wallonne. Le sujet de ces comédies paysannes ou populaires est toujours le même; le cadre seul en diffère et les moyens scéniques élémentaires mis en œuvre n'ont guère de variété. Néanmoins, l'effet obtenu est curieux parce que le détail, le souci d'exactitude minutieuse en sont les éléments assurés.

Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, il s'agit de deux amoureux dont les parents contrarient les projets matrimoniaux. L'obstacle diffère d'une pièce à l'autre; les moyens utilisés pour le renverser se renouvellent; mais l'issue est l'immuable succès de l'amour obtenant, de bon ou de mauvais gré, le consentement des pères et mères.

La *Fiancée vendue* n'est pas autre chose que cela. Et l'obstacle ici, c'est la cupidité d'un original agent matrimonial de village et le moyen de déjouer ses machinations c'est d'user de plus de ruse que lui : le galant dissimule son authentique identité et le dupeur est dupé.

Je m'explique : Hans et Marie s'aiment. Mais Hans a quitté

le pays depuis longtemps et l'on ignore son retour. Kezal, le courtier en mariages, a persuadé aux parents de Marie de donner celle-ci au fils Micha. Micha est un très riche fermier; il eut deux fils : Hans et Wazek. Le premier a disparu depuis longtemps; on le tient pour mort; le second est bègue et un peu simple d'esprit. Hans, pour trois cents ducats, consent à « vendre sa fiancée » à Kezal; c'est-à-dire qu'il signe un papier par lequel il renonce à Marie; toutefois, il exige que ce même papier stipule d'autre part que Kezal s'engage à ne faire épouser d'autre homme à Marie que le fils Micha. Le courtier ne pense qu'au bègue et non point à l'aîné disparu... Et le courtier est dupé; et les parents sont joués; et les amoureux sont triomphants...

On le voit, le sujet est mince et naïf; mais il vaut par ce cachet d'ingénuité rustique, par cette simplicité dans l'intrigue, dans le sentiment et dans l'émotion. Les trois actes se déroulent dans un unique décor, reconstituant originalement les maisons de bois à balcons, à escaliers enguirlandés de verdures, à toits moussus en auvents. Et tout le temps que dure la pièce vont et viennent des gens qui passent, s'arrêtent, s'attablent devant la porte de l'auberge, rient, jouent, boivent, se lutinent ou bavardent. C'est d'un mouvement, d'une couleur et d'une exactitude pittoresque du plus heureux effet.

Tous ces détails donnent naturellement un intérêt curieux à l'œuvre; sur leur ensemble se brodent délicatement les dessins essentiels de l'amour contrarié, puis victorieux des deux jeunes gens.

L'un de ceux-ci, c'est M. Morati; l'autre, Mlle Korsoff. Le premier prête à son personnage un entrain juvénile très bien en situation et prodigue une voix généreuse qui sait escalader les cimes périlleuses de la gamme au plus grand émerveillement des amateurs de galoubet. Mlle Korsoff est une Marie tour à tour espiègle et charmante ou inquiète et triste, mais qui ne cesse de chanter avec une cristalline pureté de son et une science experte. Toute l'interprétation du reste serait à louer; mais nous devons nous borner à le faire en bloc, réservant une mention cependant à M. Dua, parce que, ténorino débutant, il a su composer avec adresse le personnage difficile du jeune bègue idiot.

La partition de Smetana est très populaire en pays germaniques. L'art dont elle s'inspire la désigne naturellement à cette vogue. Il n'est pas une page, pas un motif, pas un rythme qui n'évoque en effet la poésie agreste ou la tradition mélodique des

villages montagnards mis en scène. Contemporain de Brahms à qui la *Fiancée vendue* nous a fait songer, Smetana, par la combinaison des timbres et le jeu des thèmes ordonnés suivant les modes tantôt dansants, tantôt mélancoliques, obtient des effets de « couleur » musicale incontestablement évocateurs.

L'ouverture, dans cet ordre d'idées, est d'une éloquence formelle. Le brio cadencé en une verve pétulante, l'harmonie d'un exotisme séduisant sont le prélude bien caractéristique des danses locales endiablées qui corsent à tout instant le tableau de la gaîté villageoise.

Il y aurait à signaler de nombreuses pages de cette partition dont l'orchestre, conduit alertement par M. F. Rasse, sut mettre tous les reliefs en évidence. Le duo de Hans et de Marie au premier acte est d'un sentiment amoureux vraiment attendri; le chœur d'hommes par quoi débute le second acte est une des plus typiques chansons à boire, d'un irrésistible entrain, qu'il nous fût donné d'entendre; le sextuor du troisième acte est charpenté d'une main sûre et combine les voix avec un art extrême; le duetto spirituel qui le suit : *Petit tréror, écoute-moi* est d'une finesse mélodique ravissante.

Certes, une œuvre comme celle-là, même montée avec tous les soins scrupuleux de mise en scène et de costumes reconstituant fidèlement un coin joli de Bohême, déconcerte un peu les esprits impressionnés par l'habituelle pompe, le tragique effarant, le tumulte grandiose, la grandeur sentimentale, ou, d'autre part, les grâces maniérées, les subtilités psychologiques et les raffinements torturés des opéras plus modernes. Il n'en demeure pas moins certain que cette *Fiancée vendue* a su plaire parce qu'elle possède précisément des qualités opposées à celles-là : la simplicité, le charme, le pittoresque sans recherche, la science aussi sans obscurité.

***

Salomé. — La représentation de la fameuse œuvre de Richard Strauss avait l'attrait de curiosité et d'intérêt des plus grandes premières. Après le triomphal succès du drame lyrique en Allemagne et en Italie, après le tapage de son interdiction à New-York, son interprétation dans la version française du texte encore inédite offrait quelque chose de neuf et même de décisif. L'honneur de cette réalisation revient une fois de plus au théâtre royal de la Monnaie. Louons-en hautement ceux à qui nous en sommes redevables.

Tout le monde connaît la légende chrétienne de Salomé et de Jean le prophète; beaucoup en ont lu l'admirable adaptation romanesque de Flaubert et à quelques-uns le drame impressionnant d'Oscar Wilde est familier. C'est cette dernière version que le musicien allemand a commentée avec tout l'art et la science qui le font tenir pour le plus génial peut-être des jeunes compositeurs actuels.

Au cours d'un festin donné chez le tétrarque de Judée, Hérode Antipas, Salomé, fille d'Hérodias, quitte l'orgie et vient, à la clarté de la nuit, rêver sur la terrasse où des hommes d'armes veillent autour d'un puits dans lequel est enfermé le prophète Iokonaan. Aux paroles d'amour que lui dit Narraboth, la juive répond par le désir capricieux de voir le prisonnier dont les étranges prophéties la troublent. Devant Iokonaan, elle éprouve un sentiment impétueux fait de tendresse, de désir, d'inquiétude et de haine. Elle veut se donner, il la repousse; elle veut l'enlacer, il l'insulte; elle veut le menacer, il la plaint...

Peu après, Hérode prie Salomé de danser pour lui. Elle y consent si, pour prix de son plaisir, le tétrarque fera offrir à la danseuse la tête du prophète présentée sur un plat d'argent. Et lorsque la fantaisie cruelle est satisfaite, Salomé baise sur sa bouche sanglante Iokonaan, et y boit à la fois la joie affreuse de l'amour et de la vengeance.

Hérode, terrifié, affolé, fait étouffer la juive sous les boucliers de ses soldats.

Voilà ce drame d'un tragique et d'une volupté tout ensemble dont peu d'autres donnent un égal exemple, même si l'on se reporte aux plus frémissantes conceptions shakespearéennes. Il se déroule en un seul acte, dans l'espace de près de deux heures. C'est trop. Pour cela et pour divers détails de composition que nous ne pourrons tous indiquer, l'œuvre de Wilde apparaît par endroits peu scénique. L'émotion, quand elle est poignante, exacerbée comme ici, ne peut se soutenir ni se supporter trop longtemps. La scène finale est, dans cet ordre d'idées, caractéristique et suffirait à provoquer mon reproche. Cette scène est le point culminant du drame; c'est sur l'effet qu'elle doit produire que l'auteur a compté; elle est l'aboutissement impressionnant de sa préparation dramatique. Cet effet serait souverain, irrésistible si la scène était brusque; il est douloureux parce qu'il s'attarde, il provoque un malaise, il donne à l'esprit le temps de raisonner son horreur. Salomé parle trop en ce moment et le baiser est trop prémédité, trop reculé pour qu'il

nous remue du violent choc passionné qu'a rêvé de frapper l'auteur.

Faut-il insister aussi sur l'inhabileté de la présence presque continuelle en scène de Narraboth et de celle, tout à fait constante, du jeune page? Malgré toute la bonne volonté et l'intelligence de M. Nandès et de Mlle de Bolle, la pantomime incessante et monotone de ces deux spectateurs épouvantés et presque silencieux, et en tout cas à peu près étrangers à l'action, nous fatigue comme elle doit lasser ceux qui y sont condamnés.

Devrai-je m'attarder à noter encore la vulgarité de certaines scènes, telle la brève querelle du ménage incestueux Hérode-Hérodias qui se termine par un brutal : « Taisez-vous, vous dis-je » qui n'a rien de royal ni de biblique? Ou bien faut-il signaler des naïvetés du genre de celle proférée par le tétrarque au moment où, venant de donner l'ordre de décapiter Iokonaan, il répète par trois fois d'un ton de mystère : « Il va arriver un malheur à quelqu'un... » Tout le monde, sauf peut-être le prophète, principal intéressé, s'en doute bien un peu...

Mais toutes ces taches ne peuvent faire que l'œuvre ne soit une des plus prenantes, des plus rarement émouvantes, des plus élevées de ton et d'allures que, depuis longtemps, le théâtre nous ait offertes. Et cela parce que les longueurs du livret ne sont plus apparentes si la musique les vêt de toute sa splendeur; parce que ses naïvetés et ses fautes d'habileté ou de goût sont rachetées par la tenue incessamment merveilleuse de la symphonie.

On a dit avec raison que nul musicien ne possédait à l'égal de Strauss la science du jeu illimité des instruments; son modernisme est fait d'un art incomparable d'exploiter toutes les ressources orchestrales, d'en tirer des effets dont jusqu'ici personne n'avait imaginé la possibilité. La variété de timbres que découvre l'auteur de *Salomé* est prodigieuse et si, préoccupé peut-être à l'excès de la perfection et de la rareté de son expression, il lui arrive d'être pauvre d'idées, — tels les impassibles joailliers du vers parnassien, — il sait en revanche s'affranchir de la sujétion des réminiscences. Si parfois, et rarement, on songe à Wagner, c'est parce qu'on rencontre, non point de l'analogie, mais ce que j'appellerai de la « sympathie » entre les deux langages orchestraux.

Le don d'évocation, l'adresse « picturale » sont évidemment le partage admirable de Strauss. Je ne sais pas s'il possède avec une égale somptuosité le moyen de commenter psychologique-

ment l'état d'âme de ses personnages. Si l'émouvante gravité de l'heure nocturne, l'enchantement poétique du lever de la lune sont, au début de l'acte, soulignés par une phrase de bois et de cordes significative, le double thème, par exemple, sur lesquels brodent des sonorités de cors et de trompettes, interprètent moins lumineusement le combat de la séduction passionnée de Salomé et de la foi sereine d'Iokonaan.

Mais ce qui est admirablement éloquent, c'est le chant sensuel, inquiet, timide, furieux, attendri et voluptueux tour à tour qui accompagne la danse de Salomé. Il y a dans ces moments d'émoi une gradation savante et exacte qui aboutit à l'ébauche d'un rythme de valse langoureuse très significative.

Mais il faudrait détailler chaque instant, chaque phrase, chaque recherche et chaque trouvaille. Et si l'on aurait à s'arrêter à quelques réserves (notamment pour dire l'effet peu séduisant du solo de contre-basson tendant à simuler la voix souterraine du prophète gémissant en son puits), on prouverait aisément combien cette musique si lointaine des procédés mélodiques traditionnels est cependant basée sur une orchestration merveilleusement charpentée pour les voix. La preuve de ceci est aisément et souvent faite au cours de cette partition d'une richesse inouïe et variée. Faut-il citer ces phrases essentielles de Salomé : le *Tu feras cela pour moi*, *Narraboth*, répété avec une insidieuse insistance ; l'irrésistible séduction du *Je suis amoureuse de ton corps*... ; ou bien l'imprécation d'Iokonaan soutenue par un frémissant éclat d'orchestre : *Tu es maudite, Salomé!* le charivaresque débat enfin des cinq juifs édifiant Hérode sur l'imposture du prophète?

Je ne m'y arrêterai point, terminant ici par quelques mots de louange, de totale louange très méritée à l'adresse de Mme Mazarin qui vient de se révéler grande artiste en créant le rôle écrasant, complexe et périlleux de Salomé. Outre que physiquement elle incarne, très belle en ses floues draperies blanches et roses constellées d'argent, typiquement la « juive aux yeux noirs et aux paupières d'or », Mme Mazarin a composé son personnage avec un souci d'attitudes et d'expression très artiste, avec des élans, des émois et des angoisses alternés très suggestifs, tandis que la voix, vaillante et sûre, se jouait des casse-cou d'une écriture tourmentée.

M. Petit, le Pelléas applaudi hier, chanta d'un organe sonore, bien posé, mais un peu court et d'articulation pas toujours nette, les phrases graves ou terribles d'Iokonaan.

M. Swolfs en Hérode, M. Nandès en Narraboth, Mme Laffite en Hérodias, Mlle Debolle en page du tétrarque associèrent leurs talents consciencieux au succès, qui fut indiscutable, de l'œuvre attendue impatiemment.

Quant à Mlle Boni, revenue des scènes d'Italie qui nous l'avaient enlevée, elle sauta, mima, cambra, glissa les danses des « sept voiles » de Salomé avec une légèreté élégante et souple nonpareille, tandis que M. Sylvain Dupuis guidait tout le monde avec une sûreté précise et minutieuse à travers les cent périls de cette partition touffue de richesses et de difficultés.

*
* *

Carlo Salvani. — S'il faut s'en rapporter exclusivement à l'accueil réservé à la pièce de l'Italien Bernardini adaptée à ce qu'il appelle le « théâtre d'idée » par M. Edmond Picard, le succès de ces quatre actes fut considérable; le public de la première, celui des représentations suivantes et sans nul doute bientôt celui de toutes les villes où *Carlo Salvani* va être interprété par les deux artistes de la création, ne ménagèrent point les manifestations de leur enthousiasme.

S'il faut, d'autre part, se forger une opinion, — procédé commode, mais aussi ridicule que périlleux, des gens qui n'aiment point réfléchir ou ressentir par eux-mêmes et décider de leur propre goût et de leurs propres préférences, — s'il faut, dis-je, se forger une opinion basée sur les comptes-rendus, analyses, critiques, commentaires publiés un peu partout, la pièce de M. Edmond Picard est tantôt un chef-d'œuvre, tantôt une insanité, tantôt le modèle des œuvres de pensée et d'émotion les plus significatives et les plus humaines, tantôt un vulgaire mélodrame sans portée, maladroitement charpenté et lourdement écrit...

Bel exemple de la valeur et de l'entendement de la Critique cependant infaillible, — tout comme le premier venu des Souverains Pontifes. Mais comme j'en suis, de la Critique, il faut bien qu'à mon tour j'y aille de mon jugement.

La raison, je le crois, de la contradiction surgie entre l'avis du public et celui de nombreux Aristarques, est que ceux-ci se préoccupent avant tout et exclusivement de théories, tandis que l'autre envisage un résultat. Il y a entre eux et leurs façons tout l'espace immense qui sépare l'effet de la cause.

Je ne reviendrai plus ici en grand détail sur le sujet de la pièce qui a été inspirée à l'auteur de *Psukè* par un ouvrage

souvent joué en Italie, sous le titre d'*El Cieco*. Il s'agit, dans la version originale, des tortures morales inspirées à un aveugle par le soupçon, la révélation ensuite de la trahison de sa femme et cela se termine par une scène de violence entre les deux adversaires, une scène dont l'estropié sort fatalement victime. M. Picard a voulu élargir ce drame de la vie courante, généraliser la psychologie des personnages, étendre la signification de leurs paroles et de leurs actes. Du cas concret d'un mari frappé de cécité, il a pris prétexte pour tenter de nous passionner à la souffrance de tous ceux qu'un mal incurable condamne à une atroce déchéance physique bientôt cause d'un affaiblissement intellectuel.

Et voilà pourquoi Carlo Salvani est, en somme, un malade, un névrosé atteint d'une manie de persécution jalouse, sans raison au début, légitime et cruellement vérifiée par la suite. Car sa femme, Calixte, qui s'est noblement sacrifiée au respect de la foi jurée lorsque Carlo était intact et non victime encore de l'infirmité qui le mutila par la suite, s'évade un beau jour de la vie morne de plaintes et de soupçons que lui fait son mari et elle se jette dans les bras d'un bellâtre au demeurant aussi peu sympathique que dépourvu de scrupules.

Ici nous touchons au plus vif des reproches que les « théoriciens » font à M. Edmond Picard. Lui qui, si vaillamment, avec une si persévérante intransigeance, combat en faveur de l'assainissement du théâtre contemporain et molleste avec une rudesse impitoyable les auteurs dramatiques qui se font de l'adultère un tremplin de succès et de bénéfices, ne voilà-t-il pas qu'il met à la scène la trahison conjugale avec toutes ses lâchetés, avec son vice poussé jusqu'à la luxure presque sadique (le final du troisième acte, lorsque Calixte, sous les yeux de son amant caché par ses soins derrière une propice tenture, entraîne son mari dans sa chambre, le cajolant d'une étreinte voluptueuse, est d'une frénésie passionnée vraiment audacieuse!) Mais si toute la pièce roule sur cet adultère, l'adultère n'en est pas le but et le moyen essentiels. N'importe; puisque M. Picard refaisait l'œuvre de Bernardini en lui insufflant sa propre personnalité et lui prêtant le don d'exposer ses propres idées dramatiques, M. Picard eût peut-être accordé à la torture de son « mutilé » une plus large et plus émouvante signification symbolique s'il se fût obligé à en faire non point le mari trompé qu'il est, mais le mari se trompant qu'il pouvait être. Pourquoi Calixte se donne-t-elle? Pourquoi le soupçon de Carlo s'intensifiant à

mesure que la névrose fait de lui un être de plus en plus faible d'esprit et concentré dans une idée fixe, pourquoi Carlo ne *croit-il* pas jusqu'au bout ce qui n'est pas et pourquoi, l'adultère n'ayant point été consommé, Carlo ne meurt-il pas victime de l'erreur de ses sens infirmes qui l'ont persuadé de la réalité de ce qui n'était cependant pas réel ?

L'impression profonde que ce drame a faite sur les spectateurs a été accrue encore de tout ce que l'interprétation y a mis de spontanéité, de vie ardente, de sincérité. Il y avait un unisson parfait dans le tragique des situations, la gravité solennelle des paroles proférées et l'émotion vibrante des voix de M. Rosaspina et Mme Nina Sanzi, l'éloquence passionnée de leur jeu, la fougue irrésistible de leur conviction. M. Rosaspina, qui connut de beaux succès de comédien en jouant aux côtés de La Duse, faisait l'audacieuse tentative de jouer dans une langue qu'il ne possède encore qu'imparfaitement ; Mme Sanzi confirma l'excellente opinion qu'avaient donnée de son talent tout en élans généreux et de communicative explosion ses interprétations récentes de la comtesse Zicka dans l'*Espionne*-ex-*Dora* et de mistress Clarkson dans l'*Étrangère*. M. Barré et MMmes Angèle Renard et Terka Lyon — père, mère et amie de Calixte — méritent d'être signalés pour le soin qu'ils apportèrent à encadrer les protagonistes de premier plan. Mais de même que j'avais plaisir à attirer le mois dernier l'attention sur la façon dont M. Joachim avait composé le type étrange du poète March banks dans la *Candida* de B. Shaw, de même j'aime à mettre en évidence la façon dont un autre des tout jeunes comédiens de M. Reding. — M. Bender, — s'est acquitté du rôle délicat de l'Amant Olivier. Élégant, discret d'attitudes, parlant bien, sobre de gestes, — ce fut tout à fait exact et la scène de la séduction surtout fut conduite avec une adresse parfaite.

*
* *

La Folle de Waterloo. — Dans une série d'articles publiés, il y a un an environ, dans *Le Petit Bleu*, notre excellent confrère George Garnir exhuma de l'oubli dans lequel il était tombé depuis plus d'un demi-siècle un écrivain dramatique belge. Son nom lui-même ne dit plus rien à l'actuelle génération ; encore moins les titres des quelque quatre-vingt-dix pièces qu'il composa et fit représenter n'ont-ils laissé aucun souvenir. Néanmoins ce nom et ces œuvres méritaient-ils de retenir un instant

notre curiosité, à défaut de notre intérêt et notre sympathie à défaut d'une enthousiaste admiration.

Aussi M. Reding demanda-t-il à M. Garnir d'organiser, pour ses Matinées Littéraires, la reconstitution d'un des spectacles qui, en 1837, réunirent dans cette même salle du théâtre du Parc, le Tout-Bruxelles de l'époque.

Et voilà comment Auguste Jouhaud nous fut révélé par les soins pieux de son attentif biographe, l'auteur de la *Boule Plate* désormais célèbre, et par ceux des artistes attentifs qui jouèrent avec conviction *La Folle de Waterloo*, un « drame vaudeville en deux époques », et *La Sœur de Calino*, une pochade à trois personnages.

La causerie de M. G. Garnir fut d'une bonhomie charmante, d'une documentation anecdotique très amusante et elle rendit à Jouhaud un juste tribut : celui que lui doivent les vaudevillistes les mieux cotés de l'heure présente qui ont mis souvent à profit telles ingénieuses ou plaisantes inventions dont pullulent ses innombrables pièces.

L'exhumation de deux de celles-ci n'eut pour nous évidemment qu'un intérêt archéologique. Il est drôle, il est piquant de voir à quel art dramatique rudimentaire, à quelle formule scénique naïve sacrifiaient des auteurs tels que Jouhaud. Rien n'est plus conventionnel, plus enfantin que l'aventure du jeune Arthur entraîné à la suite des armées de Napoléon par le vieux soudard Jérôme, malgré les supplications de la jolie et tendre Caroline, une promise bien engageante cependant, mais délaissée au profit de la gloire ambitieuse des armes... Arthur parti, disparu, Caroline devient folle et pleure tragiquement l'infidèle qu'elle croit mort le jour de la mêlée de Waterloo... Et ce qui fut la part joyeuse de la fantaisie dans ce spectacle, ce fut l'exécution par un petit orchestre d'un « interlude » symphonique conforme à la partition originale et qui, par d'élémentaires moyens descriptifs, visait à évoquer le fracas, les cris, les plaintes, les hymnes des diverses péripéties de la « bataille de la Belle-Alliance ».

Bref, tout ce spectacle fit rire énormément, mais sans irrespect, comme l'on rit des vieilles gens, des vieilles choses qui sont touchantes et non pas ridicules...

*
* *

Mangeront-ils ? — A l'Odéon de Paris, Banville est acclamé ; au Parc de Bruxelles, Hugo triomphe. Dans l'œuvre

dramatique du poète du *Baiser* et du géant d'*Hernani*, on retrouve des pièces non encore mises à la scène et *Florise* là-bas et *Mangeront-ils ?* ici connaissent des succès que bien d'actuels auteurs envieraient. Oh ! secret de l'éternelle Jouvence du génie !

M. Georges Dwelshauvers a préfacé la représentation du drame fantaisiste, lyrique, philosophique et bouffon de Victor Hugo. Et ce fut un prologue très applaudi, bien digne de cette matinée qui, clôturant la série offerte cet hiver par M. V. Reding à ses fidèles abonnés, en fut certes la plus mémorable. M. Dwelshauvers possède le don charmeur du conférencier qui sait « causer » avec aisance, abondance et variété, mais en outre le don précieux du professeur qui sait exposer avec clarté, méthode et science. Son commentaire d'Hugo fut à la fois un cours parfait et un entretien agréable. Nous avons goûté surtout la façon minutieuse, certaine, précise, raisonnée, dont l'orateur caractérisa la poétique d'Hugo, faisant la part de l'inspiration et du procédé, de l'émotion et de l'habileté, — du génie et du talent enfin dans un Art prodigieusement complexe.

M. Dwelshauvers ne manqua pas non plus d'assigner dans l'énorme production du Maître la place qu'il occupe à ce « Théâtre en liberté » d'où est extraite la pièce si audacieusement montée au théâtre du Parc. Et quand il céda la scène aux artistes, le conférencier, légitimement rappelé par trois fois, avait excellemment préparé le public à un spectacle fait d'incohérence et de beauté, d'authentique psychologie humaine et d'invraisemblance, de tragédie sombre et de pochade risible.

Le roi de l'île de Man, jaloux du bonheur du jeune prince époux de la belle Lady Janet, imagine d'assouvir sa haine en réduisant les tourtereaux par la famine. Mais un coureur de bois, sylvain philosophe, railleur et bon enfant, prend les amants sous sa protection et leur promet qu'ils mangeront, — malgré le roi. Fort du talisman de longue vie qu'en mourant lui a confié une très vieille errante de la forêt, Airolo, le vagabond lyrique, se joue de la puissance, de la colère, de la menace du roi, il le raille et finit par prendre sa propre place sur le trône de Man...

Il ne faut évidemment pas juger de l'œuvre par ce canevas inconsistant. Son effet — et il est considérable et irrésistible — provient de la merveille des vers somptueux et martelés, de la splendeur, de l'audace et de l'inattendu des images, de la bouffonnerie superbe des situations et de la philosophie en somme très profonde encore que souvent conventionnelle des propos de ces étranges et fabuleux personnages.

On pouvait craindre que des rôles aussi formidables de grotesque ou de fantaisie ne soient point du tout à la taille d'artistes habitués à un répertoire de comédie moderniste bien éloigné de ces conceptions d'un poète à l'imagination débridée. Mme Archaimbaud, impressionnante en vieille Zineb agonisante, M. Chautard, roi furibond de parodie, majesté qui se démène et qui sacre; M. Cueille, drôlement sournois en conseiller Tityrus; M. Joachim et Mlle Derives, ingénûment amoureux, prouvèrent cependant toute la conscience adroite qu'ils surent mettre dans la composition de leurs personnages typiques.

Mais M. Gorby fit du rôle d'Airolo une création vraiment belle, intelligente, pittoresque, endiablée d'esprit et irrésistible de drôlerie. Il eut droit à une grande part du succès que l'on fit largement à tout le monde.

***

Matinées Mondaines. — Par leur huitième séance d'abonnement et par une séance de charité hors série, les *Matinées Mondaines* ont clôturé leur deuxième année d'existence. Et désormais il apparaît certain que cette élégante et artistique institution est définitivement établie pour l'agrément de nos après-midi hivernales.

M. Armand Du Plessy, toujours habile à traiter adroitement les sujets les plus variés, à les présenter simplement et de façon charmante avec une documentation touffue, mais jamais aride, évoqua la gaîté célèbre, l'esprit, le diable-au-corps, la fantaisie pimpante, l'incohérence inimitable des refrains d'Offenbach. Et tout un monde, et tout un art, et toute la joie d'une époque de plaisir et de luxe insouciant, et tout l'entrain d'une musique frétillante revécurent, commentés par le causeur, interprétés par quelques chanteurs appréciés : entre autres Mlle Edmée Favart et M. Robert Maire, bien connus des habitués de nos théâtres de genre. M. Maury, d'autre part, l'excellent artiste des Galeries, mima avec Mlle Mary Faurens, une jolie pantomime de Max Maurey et Rod. Berger : *Pochard!* qui met une fois de plus à la scène l'éternel Pierrot des poètes et diseurs de chansons à la lune. Mais ici c'est un Pierrot très moderne, qui se conduit fort mal, mais que l'amour de sa gentille et patiente amie ramène dans le droit chemin, — celui dont le vin traitre des coureurs de cabarets n'éloigne point les blancs Pierrots volages.

La Matinée de charité fut organisée en l'honneur de la

Roumanie et de sa Reine-Artiste et au bénéfice d'une œuvre de protection des Aveugles : la « Vatra-Luminoasa » que patronne Carmen Sylva.

L'assistance fut, on le devine, nombreuse et des plus choisies. La salle vaguement mauresque de l'Alcazar, toute ornée de tapis, de palmiers, de bannières, accueillit nos Altesses Royales et l'armorial le plus huppé... Il n'en fallait pas moins pour honorer l'œuvre littéraire et l'œuvre charitable d'une Reine.

Des artistes d'origine roumaine étaient accourus, empressés, à l'appel des Matinées Mondaines. Après que M. Léo Claretie eut à grands traits fait un tableau pittoresque du pays, des mœurs, de l'Art de ce royaume d'Orient touchant presqu'aux confins de la lointaine Asie, Mlle Loyer (du Vaudeville de Paris) nous dit sans conviction un A-propos cependant émouvant de Valère Gille.

Le triomphe de la séance fut pour le violoniste Enesco, une « nature » dont nos grands concerts pourraient nous offrir un jour l'attrait vraiment exceptionnel, et pour Mlle Ventura, prêtée par l'Odéon pour venir dire avec un charme de voix, d'attitude, de beauté étrange et d'émotion prenante des poèmes de Verlaine et de Carmen Sylva.

Mme de Nuovina, autre fille des bords du « beau Danube bleu », chanta... Ce fut une cruauté imposée aux souvenirs de tous ceux qui admirèrent jadis l'art d'une grande artiste.

*
* *

Fins de Saison. — Le premier rayon de soleil... Les cloches de Pâques... Les premiers jours de vacances de l'année... Et les soirées sont plus longues et plus tièdes. On ferme, on ferme, on va fermer !

Tels ces magasins qui, avant de clore leurs vitrines, annoncent pendant quelques jours une vente de soldes et des rabais pour cause d'inventaires, les théâtres commencent à « solder » un lot de reprises, renouvellent chaque semaine leurs affiches et passent en revue quelques-uns des succès les plus brillants de leur répertoire ou de leur saison écoulée.

Le Parc a repris le *Monde où l'on s'ennuie*, qui est la pièce où le monde jamais ne s'ennuie, puisqu'il y court chaque fois qu'on la joue. Il remonte ensuite, pour la semaine de Pâques, l'*Arlésienne*, en attendant qu'il clôture avec sa dernière nouveauté de l'année : *Le Voleur*, de Bernstein.

Les Galeries, dont Mme Maugé abandonne la direction après

quatorze hivers de prospérité et de succès, donnent coup sur coup *La Fille de Madame Angot*, *Gillette de Narbonne*, *Les Brigands*, *Les Hirondelles*. C'est lancer en gaîté, en beauté, un chant du cygne très pimpant.

Le Molière enfin nous convie aux pitreries désopilantes des *Saltimbanques*, à la paysannerie tant de fois centenaire de la *Mascotte*, à la gentillesse aimable et fine de la *Petite Bohême*.

Et tout cela fait des salles combles.

Et demain les rampes s'éteignent.

Et dans quelques mois, on les rallumera. Et c'est la vie du monde. Et il en sera de même jusqu'au jour où nous passerons la main et où, après nous, d'autres viendront qui feront comme nous avons fait...

PAUL ANDRÉ.

IVe CONCERT POPULAIRE : *Le Faust de Schumann* (3 mars). — VIe CONCERT YSAYE : *Sauer* (17 mars). — IIIe CONCERT DURANT : *Festival Beethoven* (10 mars). — CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Groupe des COMPOSITEURS BELGES (8 mars). — Frédéric Lamond. — Mlle Aurora Molander. — Wilhelm Backhaus. — Mme Bertha Moore. — Histoire de la sonate : E. Deru et G. Lauweryns.

Notre chronique musicale du mois devrait prendre cette fois une place assez considérable si nous ne voulions nous borner; n'abusons pas de la patience du lecteur, soyons aussi consciencieusement complet que possible, aussi sévère que juste, aussi sympathique que peut l'être un critique.

Mme Bertha Moore nous offrit un récital littéraire avec chant, nous parlant avec enthousiasme, d'une façon délicieuse et alerte de sir Arthur Sullivan, l'auteur si connu en Angleterre

du « Mikado » et de tant d'autres œuvrettes charmantes. Le « speech » de Mme Moore fut émaillé d'anecdotes nombreuses et de détails curieux; elle coupa sa notice d'exemples typiques chantés avec une voix spirituelle d'excellente chanteuse légère.

***

Notre éminent confrère Auguste Joly prêtait le concours de son éloquente et communicative parole à l'exhumation d'une des soi-disant gloires musicales polonaises *Moniusko*. L'habileté et la science, le tact et le doigté du conférencier nous séduisirent totalement au point de croire un instant à une révélation que les interprètes *Mlle Tyckaert* et *M. Biquet*, malgré toute leur bonne volonté, n'ont pu soutenir lors de l'audition des œuvres du grand maître!!

***

La seconde audition du pianiste Frédéric Lamond a confirmé nos premières impressions et les fouilles archéologiques et conservatoiresques de l'interprète brillant et consciencieux de Beethoven ont été écoutées attentivement et religieusement par un nombreux auditoire.

***

Avec un orchestre modeste, Mathieu Crickboom a obtenu le maximum, et l'ouverture d' « Egmont » de Beethoven produisit bel effet; de plus, le jeune chef d'orchestre nous présenta une légende de *J. Svendsen* intitulée « Zorahaïda » qui, outre la qualité d'être pour nous une nouveauté, mérite une mention spéciale de charme et de pittoresque. Tout ceci pour encadrer deux concertos pour piano, un de Beethoven (*ut* mineur), un de Tschaïkowsky (*si* b. mineur) et les monumentales « Variations symphoniques » de César Franck.

La pianiste était *Mlle Aurora Molander*, une parfaite élève, possédant trop de qualités pour les énumérer, mais à un degré juste suffisant; l'art en demande davantage; mais ne devons-nous pas nous placer au point de vue où cette jeune fille se place et la sagesse, malgré l'absence de mordant dans l'attaque, et la mollesse du toucher, veut que nous constations de la correction, un certain charme, une technique sérieuse.

***

Abordons le Faust de Schumann qui vient d'être exécuté au

dernier *Concert Populaire* et reposons-nous doucement en cette idéale expression, la plus pure, croyons-nous, de toutes celles qui ont été tentées musicalement sur le poème de Gœthe; grâce à l'initiative intelligente de M. Stienon du Pré et de Nicolas Daneau, la ville de Tournai a pu faire goûter et comparer, par ceux qui se sont déplacés pour les entendre, les Faust de Boïto, Gounod, Berlioz et Schumann.

Ce dernier dépasse les autres de cent coudées à notre humble avis et remarquons en passant cette admirable conception de Gœthe respectée par Schumann seul : *Damnation par la Femme, Rédemption par la Vierge.*

Nous devons au père du symbolisme en Belgique, l'immense joie d'avoir pu apprécier, grâce à la clef qu'il nous a communiquée, toute la sérénité splendide et merveilleuse de l'œuvre de Gœthe-Schumann. Nous nous faisons à notre tour un devoir de la communiquer à ceux que la chose intéresserait ; les autres nous diront que c'était enfoncer des portes ouvertes, qu'ils connaissaient cela mil ans avant leur propre naissance; qu'importe, nous y allons sans trop de crainte et sans mérite pour nous, puisqu'il s'agit d'une clef prise au trousseau d'autrui; voici donc une équation résolvant en quelques lignes le problème des personnages et des idées qu'ils recèlent :

Doctor Marianus	=	Saint Bernard.
Pater Seraphicus	=	Saint François d'Assises.
Pater Extaticus	=	Denis le Chartreux.
Pater Profondus	=	Saint Benoît, ou tout simplement notre Ruysbroeck l'admirable (profondus, de la vallée).
Extaticus		(extase du ciel).
Profondus		(extase de l'abîme).
Seraphicus		(amour réunissant l'abîme de l'enfer et du ciel).

Dès lors apparaît lumineusement la profondeur et la calme majesté, sans aucun effet d'écriture, la largeur des thèmes, la béatitude du calme, la sérénité de la perfection, la tourmente de la fièvre, le froid du néant, la brûlure de la plaie vive, le rêve total, unique, réalisé, atteint.

Sylvain Dupuis a mené les masses chorales avec une intelligence parfaite et une science expérimentée. Il s'était adjoint pour le rôle de Marguerite, la plus sympathique et peut-être la plus artiste cantatrice de la Monnaie, *Mlle Croiza*, dont la voix

vivante, de sang et d'humanité, la diction pure et simple ont été appréciées de tous les musiciens. *M. Petit* a dit vaillamment le rôle ardu de Faust, et cette interprétation rappelait l'excellente impression que cet artiste a produite dans la récente création de Pelléas, toute d'instinctive nature comme il fallait, n'escomptant pas les faciles effets scéniques, ni les coups de gosier, cherchant à rendre le caractère du personnage, disant le texte en lui laissant sa force d'expression propre; le timbre mâle n'avait rien de la féminité, hélas trop souvent inhérente aux notes écrites en dehors du registre de la voix d'homme. *M. D'Assy* fut un Méphistophélès heureusement choisi, et dont le mordant mœlleux rendait le type voulu, contrastant avec le couple fameux; le joli rôle d'Ariel, pater extaticus, valut à *M. Nandès* le contraire de notre admiration : c'était par trop insuffisant.

Par cette exécution, les Concerts Populaires ont justement mérité les plus chaleureuses félicitations et ont soutenu leur réputation à la hauteur de la belle institution qu'ils ont tou jours été.

*
* *

Beethoven très en honneur cette année (il aura encore l'entièreté du prochain Ysaye) flamboyait uniquement au programme de la 3e série des concerts Durant; si le maître s'en aperçoit jamais, il doit regretter de n'être plus parmi nous; mais que dis-je, n'est-il pas vivant puisque son génie a touché le divin, heureux homme, heureux dieu!

Le violoniste Burmester, empêché, fut remplacé par notre compatriote *Crickboom*, et personne n'y trouva à redire, car outre les qualités de pureté de son et de technique, le souffle du maître de Bonn n'a pas été un instant absent de son interprétation ; le « Concerto » et les deux « Romances » en passant par le cerveau de l'exécutant ont été conservés dans toute la grandeur de leur ligne et le charme sévère de leur mélodie sans programme.

Les « Symphonies nos 2 et 5 en *ré* majeur et *ut* mineur, ces chefs-d'œuvre de musique pure, bâtis comme une cathédrale, inspirés comme une prière, simples et grands comme l'amour, ont trouvé en *M. Durant* un fervent jaloux du respect dû à Beethoven; il a conduit son jeune orchestre à un très sincère succès.

La longueur de ce concert explique la faiblesse du quatuor dans quelques traits d'ensemble dont la difficulté est légendaire.

*
* *

Le groupe des Compositeurs belges nous conviait cette fois à l'audition d'œuvres de Léon Delcroix, Henri Thiébaut et Ch. Radoux.

De *L. Delcroix*, un trio en *si* mineur pour violon, violoncelle et piano, sur des thèmes procédant du goût et de la facture de l'école française, donc peu belge, mais où de jolies sonorités, des rythmes heureux ; les développements des thèmes ne sont pas assez serrés, les passages de douceur en caresses féminines.

Le vaillant et avisé directeur de l'Ecole de Musique d'Ixelles, *Henri Thiébaut* n'est pas pour nous un inconnu et son écriture simple et toujours savamment contrepointée plait comme dans « Ave Maria »; dans d'autres mélodies, l'auteur se montre primesautier et âpre tout à la fois, selon le vœu des poèmes de Richepin par exemple.

Ch. Radoux possède un souffle mâle et sait user sans abuser du pittoresque, sa « Fantaisie » pour violon et orchestre (réduction pour piano) en fait preuve.

Il me suffira de nommer les noms des exécutants pour faire l'éloge de l'interprétation : *MM. Crickboom, Kuhner*, *Mme Cousin* et les auteurs. *Mlle Rosa Piers* devait être mal disposée, ou paralysée par le trac, car d'une voix chevrotante et sourde elle se faisait à peine comprendre.

* * *

Une première audition belge que *Théo Ysaye* avait inscrite en tête du programme du dernier concert Ysaye : « Trenmor », poème symphonique d'*Adolphe Biarent*, où le mouvement des flots, la fièvre, sont notés de la façon la plus heureuse. Peut-être les thèmes et l'orchestration se ressentent-ils de l'étude de Wagner, mais une fois dégagé de l'ombre tutélaire du titan, le musicien promet.

« Le Cygne de Tuonela » par *Jean Sibelius*, d'une jolie poésie, l'inimitable « Apprenti sorcier » toujours séduisant et coloré de *Paul Dukas*, et le « Camp de Wallenstein » par *Vincent d'Indy*, cette large et belle construction symphonique, trois œuvres connues déjà, complétaient la partie orchestrale proprement dite dirigée par *Théo Ysaye*, qui ne ménage ni son travail ni son précieux souci d'art.

Le virtuose *Emile Sauer* est resté le bel artiste que nous connaissions, d'une compréhension large et élevée, d'un rythme et d'une qualité de son peu communs, abordant les plus vertigineuses difficultés pianistiques; seule une sorte d'inquiétude

énervante et visible se communiquant au public, lorsqu'il joue avec orchestre met l'auditoire en suspicion désagréable. Sauer peut être compté parmi les plus beaux pianistes, tant au point de vue technique qu'intellectuel.

*
* *

MM. *E. Deru*, violoniste, et *G. Lauweryns*, pianiste, ont imaginé, en quatre séances, de passer en revue, par l'exemple, l'histoire de la sonate, cette mère de la symphonie, se divisant en quatre matinées dont les deux premières viennent d'avoir lieu salle Mengelle.

La première était consacrée à *Corelli*, *Veracini* et *Tartini*; la seconde à *Bach*, *Mozart* et *Beethoven* pour arriver dans les prochaines séances des 22 et 24 avril à *Schumann*, *Brahms*, *Grieg* puis *Lekeu*, *Franck* et *Strauss*. Ces deux séries et surtout la dernière, s'occupant de la sonate contemporaine, seront le digne couronnement de cette intéressante initiative.

Ces deux exécutants ont mis toute leur âme et tout leur art dans les différents styles exigés par ces divers auteurs. Ed. Deru se recommande par l'ampleur et la rondeur de son, sa quatrième corde surtout le distingue de ses confrères. Quant à son partenaire, sa réputation d'accompagnateur n'est plus à découvrir : *G. Lauweryns* est aussi un artiste dont le goût musical, le sens artistique très sain et très juste font de lui mieux qu'un virtuose; c'est, à notre sens, ce qu'il faudrait toujours chercher.

*
* *

Quand apparaît La Libre Esthétique, s'annonce aussi le Printemps avec son renouveau musical, Jeune France et Jeune Belgique.

C'est une joie d'espérer et, avec l'éclectisme de M. Octave Maus, l'attente n'est jamais vaine; si tout n'est pas également beau, on a tout au moins le plaisir d'entendre du neuf et parmi le neuf toujours de l'intéressant, parfois des chefs-d'œuvre.

Un « trio » pour piano, violon et violoncelle d'*Albéric Magnard*, assez inégal, mais conçu dans une forme mélodique empreinte de charme, bien que peu adéquate à notre tempérament, plus mâle, plus vigoureux.

Le concours de *Mlle Blanche Selva* est une vraie fête pianistique, car elle est une des rares femmes pianistes dont la valeur peut être mesurée avec les plus grandes renommées. Avec *M. Marcel Labey*, elle nous joua une nouveauté de *Vincent*

d'Indy : « Jour d'été à la Montagne », divisée en trois parties : Aurore, Jour et Soir, où la poésie de ces différentes impressions est notée magistralement; à remarquer tout spécialement l'éclat du soleil pointant comme un puissant rayon d'électricité au réveil de Phebus.

Mme Flé, en bonne musicienne, nous a chanté entr'autres mélodies « Chanson du Rayon de Lune », qui valut à son auteur *Marcel Labey* un accueil des plus sympathiques.

A une autre séance, *Mme Bathori* et *M. Engel* apportaient le précieux concours de leur talent et de leur délicate compréhension, notamment dans « Colloque sentimental », où *Verlaine* et *Debussy* ont fait vibrer des voix de l'au-delà. Ensuite « Les Familiers », dont l'accompagnement prend une importance au point de paraître des morceaux de piano avec chant, et la présence de l'auteur, *G. Grovlez*, était un appoint de plus à une exécution parfaite : « Les Familiers » : le Poisson, la Chauve-Souris, le Chant des Grives, le Chant des Grillons en une imitation, intelligente et non servile, ont une note d'intimité aussi douce que champêtre. Le clou de la partie chantée a été pour les « Histoires naturelles », poème de l'étrange et spirituel auteur de la pièce « Poil de Carotte », *Jules Renard*, musique de *M. Ravel :* le « Paon », le « Martin pêcheur » et la « Pintade » sont des merveilles d'ingéniosité et de sentimentalité à froid, de gaîté et d'observation typique ; l'association de ces deux artistes et de la géniale interprétation de *J. Bathori* et de *M. Engel* ont transporté l'auditoire au point qu'il redemanda la « Pintade » ; on ne se lasserait d'entendre pareilles perles.

Retenons aussi de curieuses valses fleurant bon le terroir, « Reflets d'Allemagne », de *F. Schmitt*, à quatre mains, par *MM. J. Jongen* et *Octave Maus*, l'esthète amateur toujours en quête de choses du dernier bateau, comptant pour rien ses efforts et se multipliant comme organisateur et comme exécutant.

Enfin, « Prélude et Variations » pour violon, alto et piano, de notre jeune et déjà coté compositeur *J. Jongen*, un petit Belge qui fera certainement parler de lui ; cette œuvre, exempte de toute banalité, d'une richesse d'inspiration très colorée, donne une idée de l'ensemble des œuvres de ce musicien dont la « Scola Musicæ » a donné une audition très complète signalant ainsi le jeune maître à l'attention du monde dilettante.

Mardi 19 mars, la « Suite en *ré* » pour trompette, deux flûtes, deux violons, alto et violoncelle, faisait ressortir la claire et pure,

je dirais même presque classique, méthode de *Vincent d' Indy* ici Gluck, là Bach, plus loin Mozart étaient évoqués sans plagiat. Plus moderniste, mais mélodique, le « Lied » pour violoncelle, du même, exécuté en phraseur exquis par *M. J. Kuhner*.

Mme Miry-Merck, avec la sobriété désirable et une communicative piété, a fait valoir « Prières d'enfant » : Le Signe de la Croix, Notre Père... Je vous salue, Marie... et Souvenez-vous... dont *Pierre de Bréville* a su conserver toute la simple naïveté, toute l'humilité et la foi que comporte une prière sincère et ardente.

Pour couronner dignement cette matinée, *MM. Chaumont* et *Theo Ysaye* ont exécuté la « Sonate » pour piano et violon de *César Franck*, ce modèle en le genre, cet éclatant et grandiose monument que nous a légué le père de la musique moderne. Theo Ysaye l'a exécutée avec un respect et un enthousiasme visibles, en se jouant de la partie technique inhérente à l'œuvre. M. E. Chaumont, en violoniste expert, y a joint le charme de son jeu puissant et nerveux et une aristocratie de sonorité qui lui est propre.

Nous passons sous silence, faute de place, des numéros du plus vif intérêt, et nous citons, pour mémoire, les noms des exécutants dont mention n'est pas faite plus haut et qui ont apporté leur concours à ces régals d'art : MM. E. Bosquet, E. et F. Doehaerd, Englebert, Meses, J. Kuhner, Theo Charlier, Sermon, Ackerman, etc., etc.

* * *

Le récital de piano par *Wilhelm Backhaus* nous prouve une fois de plus qu'il existe sur la machine ronde pas mal de virtuoses de tout premier ordre qui, avec des qualités de puissance, de clarté et de brillant, ne donnent pas l'impression totale d'un artiste.

Il faut féliciter M. Backhaus d'avoir mis à son programme une œuvre aussi ardue que peu ou pas jouée : les « Variations sur un thème de Paganini », op. 35 de *J. Brahms;* rien ne rebute une pareille technique et c'est avec une jolie ligne classique qu'il exécuta la « Fantaisie chromatique et Fugue » de *Bach*.

EUGÈNE GEORGES.

Mme S. Catz-Einthoven. — E. Tillmans. — Dolf Van Roy. — Willy Thirias. — Jean Le Mayeur. — P. N. de Kessel. — Jean Parmentier. — Paul Vanderlinden. — Louis Faille.

A la Salle Boute.

Neuf! Huit mâles conduits par une Muse.

D'ordinaire c'est Apollon qui conduit les neuf sœurs classiques et légendaires. Il parait que le chiffre est douteux ; qu'il y en avait davantage. De même pour le chiffre des trois Grâces ; il y en avait quatre, cinq, six et plus, — ce en quoi les Grecs avaient raison.

Cette équipe a réuni soixante et onze œuvres, septante et une comme on disait au temps où la langue française était plus logique et plus symétrique. Quelles Précieuses (c'étaient les snobinettes de l'époque) sont parvenues à faire disparaître septante et octante ?

Cette exposition est tranquille, presque timide, naïve. Les organisateurs ont repris à leur usage le stock des verdures, tant nocives pour les coloris voisins, dont les autres expositionnettes ne veulent plus. Grand bien leur fasse! Quand j'y fus, des enfants jouaient à cache-cache autour de ces buissonnailles.

Sauf Le Mayeur, rien de transcendant. Vander Linden était là avec des paysages de ton attristé, vieux jeu. On admire cette manière quand elle est d'un peintre du passé, mais elle afflige quand elle est d'un peintre du présent. L'Art ne se recommence pas. Par cela seul qu'on le recommence il subit une tare. Le recommencement atteste une impuissance, une absence de force personnelle et originale, et comme l'Art nous séduit surtout par la puissance d'humanité des œuvres, quand cette impuissance se révèle dominante, notre émoi, notre admiration fléchissent. C'est le secret de ces apparentes contradictions, du moins autant que je puis en démêler le mystère. Adressez-vous aux critiques de profession, ils vous résoudront tout ça en cinq secs, voire en trois secs. Moi, je suis un douteur. Ah ! que n'ai-je leur culot !

Pas mal *Les Trottins* de Thirias, sous-lieutenant de Félicien Rops, de Thomas, parfois de Georges Knopff. Tâchez de vous conquérir vous-même, monsieur le peintre, ça vaudra mieux que de braconner sur les terres de ces seigneurs.

Jardinet, Bibliothèque de Dolf (ça veut dire Adolphe, j'imagine) Van Roy m'ont plu. Son *Nu* aussi, quoiqu'un peu sâle. C'est vraisemblablement *avant* le bain. J'aimerais autant *après*.

P. N. de Kessel est un pointilliste, manière d'un maniement difficile. Claire mais vague sa peinture. Qu'on me ramène à Théo Van Rysselbergh et à Gaillard. Eh! dites donc, Agi Wauters et Cardon, les avancés de la Commission des Musées, vous occupez-vous d'acquérir *Midi* de ce Gaillard?

Je reviens à Le Mayeur. Très bons son *Dégel*, et son *Temps pluvieux*. De bel éclat. Papillottants, de faire approximatif, mais combien lumineux! Ces deux toiles sont les *Clous* de ce salonnet. D'où vient cette habitude de nommer *clous* un tas de choses qui n'ont ni pointe ni tête? Drôle, très drôle, la mécanique du langage. Et penser qu'il y a de bons cosaques qui parlent de « correction ». Dictionnaire des difficultés de la Langue Française? Dites plutôt : des insanités. Mais c'est l'usage! Alors plus rien à faire. « On ne sait rien là contre. »

Alex. Marcette. — Martin Melsen. — Jules Merckaert.

Au Cercle! Vraiment cette unique figure géométrique m'agace. J'ai envie de dire au Carré, au Triangle, au Quadrilatère, au Pentagone. Ah! ce que mes pieds en connaissent le chemin depuis que j'acceptai la corvée de Salonniser. Ils m'y mènent tout seuls. Et dire qu'on n'en voit pas la fin.

Trois expositions « d'ensemble » dont la mode se répand furieusement. Jadis chaque artiste exhibait un petit lot : deux, trois tableaux. Maintenant on procède par tas!

J'aime assez ça, On comprend mieux le peintre. C'est un plus large échantillonnage. Le signalement est plus complet si la besogne d'examen est plus étendue.

Harmonieux, séduisant, élégant l'envoi d'Alex. Marcette, mariniste connu et favori du Public. Il y a là (j'aurais dû dire « il y avait » : l'exposition fut fermée le 10 mars et immédiatement remplacée ; mais ce purisme dans l'emploi des temps du verbe me gêne, et je préfère écrire comme si l'affaire durait

encore); donc il y a là une série de visions de mers et de ciels, de mers bruyantes ou silencieuses, de ciels immobiles ou mouvementés. Très pathétiques ces ciels; ils dominent ces ciels, de vagues ici, de nuées là, chants variés d'un beau poème de peinture.

Ces cantilènes furent saisies à Nieuport et sur l'Escaut surtout, d'un pinceau aisé et éminemment artiste, avec une grâce surprenante de coup d'œil et d'émotion. Grâce française, dirai-je, par opposition à la riche et bizarre lourdeur flamande de Melsen et de Merckaert, qui s'étalent dans la salle voisine.

Des houles, des marées, des mers démontées (c'est pris pour « démentée », en désarroi, en démence; ainsi dit-on querelle d'allemands pour querelle d'amants, parler français comme une vache l'espagnol pour comme un Basque l'espagnol), des barques (à l'allure décidée et vaillante voir le nº 4), des mouettes, des cabines, des pluies, bref « toute la lyre », avec, parfois, le désordre irisé de Turner, me disait un regardeur.

Il y a aussi quelques rivages.

Sur toutes ces œuvres, une légèreté mouillée, un charme parfait, jamais fléchissant. Un peintre, honneur de notre Ecole, et qui « rince l'œil » après tant de tapes sur mes malheureuses rétines.

* * *

Je passe à l'autre salle. Ah! comme j'ai le sentiment de faire tout cela trop vite, en hâte, comme les repas dans les gares,

Où l'on sert aux voyageurs qui passent
Des diners qui ne passent pas.

J'en ai honte Ça ressemble aux inspections du général aux revues, défilant devant le front au petit trot de parade, feignant voir et se contentant d'être vu. Bah! ils font tous ainsi les Critiques, surtout les influents. Quelle ironie! Quelle blague!

Martin Melsen! C'est un solide celui-là! Et qui ne mache pas ses coups de brosse. Un bon bougre eût dit le divin Marat.

Sacré cœur de Jésus,
Sacré cœur de Marat.
Vous avez le même droit à nos hommages!

Ça se chantait en l'an de guillotine 1793.

Je trouve en ce vigoureux Peintre, truellant avec une impudente et savoureuse énergie, du cousinage avec Laermans,

Jacob Smits, Henry De Groux, Stobbaerts, Jan Steen, Puissamment original tout de même. Telle son étonnante *Famille de Laboureurs*, où le père et la mère défilent avec le chien et onze enfants, dont un encore dans le ventre, instinctifs et inquiétants, comme le cortège d'un sanglier et de sa sanglière avec leurs marcassins.

Et le *Soir chez les Paysans!* Et le *Bal villageois!* Et le *Boeren Bond!* Morceaux terribles et attirants, « peintures d'Idées », remuant le dedans, produisant cette action du cerveau bien plus moderne que l'action du corps, que le mouvement au sens bête des critiques qui confondent les gesticulations externes avec les agitations internes, les pauvres routiniers! Une figure immobile de Rembrandt est autrement impétueuse et tempétueuse qu'une bataille d'Horace Vernet.

***

Jule (c'est ainsi que le prénom est orthographié; tantôt nous avions Dolf; profession de foi flamande, têtue, touchante; moi, Edmond, je vais signer Edmund) Jule Merckaert remplit de vingt œuvres l'autre moitié du local; avec Marcette et Melsen, le total est de « septante-huit »; que d'huile! que d'huile! se fût écrié Mac-Mahon d'interjectionale mémoire.

Des vues de villes et des vues de champs. Dans notre environ, porte de Namur, quai de Mariemont, Anderlecht, Watermael. Que j'aime ces répercussions de notre ambiance qui nous la font mieux comprendre. Je n'ai bien vu, bien senti nos prodigieux ciels d'Automne, plaqués d'épiques taches d'azur sombre et de blanc cru, qu'après avoir contemplé *la Chapelle de Saint-Hubert à Tervueren*, admirable esquisse d'Hippolyte Boulenger; et combien les toiles de Marcette, dont je parlais tout à l'heure, révèlent les vastes paysages célestes que nous regardons si peu dans le tohu-bohu de la Nature :

Le ciel toujours voilé qui change à tout moment.

Merckaert va plus loin, parfois. Tel *Le Béguinage de Diest*, coin paisible où le beau gars campinaire Georges Virrès a fait vivre un de ses romans.

Moins de maîtrise que Melsen, du « lâché », la maladie picturale inconsciente, l'Influenza du pinceau, mais un bon peintre tout de même, sur ses aplombs et impudemment de chez nons. Ils font bien ensemble ces deux robustes. Ce sont des lur ns, tandis que Marcette suscite la vision d'une femme élégante et pathétique.

Valérien de Saedeleer. — Maurice Sys. Gustave de Woestyne.

Il s'agissait d'aller, entre le 10 et le 21 mars, au Cercle Artistique et Littéraire de Gand.

Pas possible! Pas possible! Je ne sais déjà comment faire ici à Bruxelles, pour donner de mes yeux partout où il leur faudrait être. La marée des tableaux monte, monte et inonde, comme au temps des équinoxes et des sizygies. Pour sûr, nous serons bientôt submergés. Il y a des peintres à tous les points, aux trente-deux points de la rose des vents. Ils se multiplient comme on est multiplié dans un de ces palais de glaces où, par une combinaison d'angles ingénieux, un seul personnage en devient cinq cents et ne peut se moucher sans faire moucher identiquement cinq cents Sosies.

Trois Gantois. On m'assure qu'il y a, en cette Flandre illustre, à Laethem-Saint-Martin, une jeune école, *modo* Ecole de Tervueren fondée jadis par Hippolyte Boulenger, très remarquable, très vaillante, très indépendante. Je demande un chroniqueur pour y aller voir.

Une annonce au *Soir*, s'il vous plait.

On prétend qu'au *Soir* la consigne
Est de taxer deux francs la ligne
Les annonces pour les larbins,
Les cuisinières et les chiens.
C'est bien!
Mais ce journal crépusculaire,
Commercial et littéraire
Donne deux sous la ligne entière
A son équipe d'écrivains.
C'est cher!

Jean Van den Eeckoudt. — Omer Coppens.

Cercle Artistique de Bruxelles.

Trente-sept d'un côté, trente de l'autre. Ci soixante-sept à ajouter aux totaux de ce que j'accumule depuis dix-neuf mois que je « soukle » pour les salonnets bruxellois.

Quel métier d'inspecteur! Dix-neuf mois à quinze pages par mois, et du texte serré de cette Revue! Calculez, ceux qui savent

calculer : c'est un volume ! Que de substance, au cours de la vie, on laisse couler de sa cervelle comme des écus d'une poche trouée ou comme du sang d'une blessure. Où iront toutes ces écritures ? Dans quel océan seront-elles noyées ? Probablement là où iront toutes ces peintures. Qu'est-ce qui surnagerade ces innombrables épaves dont l'immense majorité n'a vraisemblablement qu'une utilité temporaire.

Résigne-toi, mon cœur, résigne-toi ma plume !
Faisons notre métier de plume qui déplume.

Fort agréable l'exposition de Jean Van den Eeckoudt, abondante en portraits qu'harmonisent et veloutent les glaces qui, à la mode anglaise, remplacent de plus en plus les vernis. Celui, notamment, de la vieille maman qui fut la compagne de l'illustre Constantin Meunier et qui reçut de lui ces lettres curieusement suggestives qu'il écrivit de Séville où il copiait un tableau pour notre Gouvernement, lettres naïvement sublimes qu'un journal un peu beaucoup indiscret s'avisa de publier. Ah ! qu'il y était touchant le grand artiste dans son humble soumission à sa « moitié » à qui il rendait pécuniairement compte même de ses cigarettes qui, en Espagne, constituent le pain quotidien.

Emotionnant, mystique, d'un beau style, le portrait de femme catalogué comme appartenant à M. Riga et celui du gamin appartenant à mon neveu Antoine Depage, le notoire chirurgien dont la parenté glorieuse est en train de me rendre célèbre.

Vanden Eeckhoudt cultive le coloris flamand mais fait aussi des excursions dans le Luminisme et ne dédaigne pas d'apparaître un soleillard. Il est même allé fréquenter l'Astre-Roi dans le Midi. Ses *Orangers*, ses *Citronniers*, *Sous la Vigne* sont savoureusement brillants ou brillamment savoureux.

Il n'y avait dans cette exposition qu'une *Dinde* (je parle des choses regardées et non des êtres regardants) qui ne m'allait pas, vous savez un de ces volatiles qu'en Belge nous nommons des « Kalkons » par une traduction osée et drolatique du mot flamand Kallekoen.

*
* *

Dans l'autre salle régnait « Omer » Coppens. J'ai longtemps écrit « Homère ».

Absents mes ennemis les lauriers, les palmiers, mais plusieurs chapeaux inquiétants par l'importance et le tapage des ondoyantes dépouilles d'autruches qui les surchargeaient.

Ah! quel malheur d'avoir invinciblement l'œil à ces rapports entre les œuvres et leur voisinage et de ne pas savoir isoler mes visions. Est-ce que je vais commencer une campagne pour obtenir que les charmantes compagnes de notre séjour sans grande récréation dans cette vallée de larmes approprient leurs couvre-cervelles aux tableaux qu'elles font semblant de voir?

Non. Car, pour des raisons confidentielles, hygiénique, diplomatique, agathopédique, cet article est le dernier que je brocherai ici. Ouf! Ce n'est pas pour moi que je régurgite ce monosyllabe soulageant, c'est pour vous, ô ennemis lecteurs!

Tout ce qu'expose Omer Coppens m'a paru placé trop bas. Est-ce que vraiment il y a impossibilité de remonter les tringles de cuivre imposant aux artistes un accrochage qui n'est pas dans le point de vue des yeux; de ces yeux, je puis l'attester à la Commission du Cercle que nous avons sous le front, en plein visage, et non à la latitude du nombril?

Il faudrait s'agenouiller pour bien voir, A mon âge, c'est difficultueux, surtout quand il s'agit de me relever, comme me le faisait remarquer récemment une dame, hélas!

Beaucoup d'œuvres qui retiennent : le pastel *Route des Flandres*, deux belles impressions d'*Amsterdam*, l'eau-forte *Soir de Noël à Bruges*. Mais, tout de même, coloris assez morose.

XIVe Exposition de La Libre Esthétique.

Le Salon de *La Libre Esthétique* et le Salon *Pour l'Art* se disputèrent, cet an 1907, la primauté de l'importance et la curiosité du public.

Je ne suis pas un distributeur de palmes et je laisse aux ama teurs le soin de décider lequel des deux mérite le premier prix.

Très vraisemblablement, quelle que soit la décision, elle sera fausse, suivant l'ingénue habitude des sagesses humaines.

Tout ça n'a d'autre intérêt que de fournir matière à discussions, à querelles, à injures, ainsi qu'il paraît indispensable à la bonne marche de la grande mécanique sociale.

Quelle charmante organisation que celle de la Nature!

*
* *

Octave Maus, sous le titre sentimental *Souvenirs et Espoirs* (on dirait une épigraphe pour un recueil de vers juvéniles), a

écrit en tête du Catalogue une courte préface très bien faite, et très prudente en ce sens que, comprenant qu'il y a bien dans les 254 numéros exposés quelques hardiesses extravagantes, il les présente comme ayant, à défaut d'autre mérite, celui de montrer que l'Art pictural n'est pas figé, qu'il sort et peut sauter au-dessus des habituelles barrières entourant son champ de courses, et qu'il y a des intrépides qui en donnent effrontément et indécemment l'exemple.

C'est très salutaire ces excentricités qui bousculent et qui réveillent; car c'est inimaginable ce qu'il y a d'artistes qui ont des tendances à l'engourdissement et à l'ataxie locomotrice.

* * *

Quand on pénètre dans le long boyau cintré, divisé en trois travées précédées de deux purgatoires, de ce musée, on sent violemment aux dents le grincement causé par une enfilade de chaises de jardin en bois vert-légume par lesquelles l'intelligent Directeur des Expositions de la Libre Esthétique remplace les fameux palmiers et lauriers que j'ai mis en fuite. Est-ce la vengeance de ces horticultures? Le monstre se métamorphose-t-il comme dans les contes de fées et les drames lyriques de Wagner?

J'avais déjà signalé ce gros impair chaisier l'an passé. On en a tenu compte..... en doublant la dose de ces meubles affreux provenant, m'a-t-on assuré, de la liquidation du cabaret Le Chien Vert qui réjouissait de ses gueuletons notre dernière World's Fair (on ne saurait trop émailler d'anglais la langue pure de J.-J. Rousseau).

Humain entêtement « Ah! vous trouvez que c'est mal, et, vraiment vous avez raison, c'est mal! Eh bien attrappez-en davantage. Vli! Vlan! Je veux paraître infaillible. »

Pardon, excuse, Monseigneur! Verdoyez, verdoyez. Ça fait tant de bien au coloris des tableaux ces crudités. On ne saurait assez nuire aux peintures qu'on exhibitionne.

* * *

Il y a trois Sections : la Rétrospective, l'Étrangère, la Belge.

Il fut un temps où, si on avait laissé faire, la Belge disparaissait. N'être plus de chez soi. Habiter ailleurs que chez soi. Brimer ce qui est de chez soi. Ah! quelles jouissances pour certains de nos compatriotes! On leur en donne des coups de caveçon depuis quelque temps à ces renégats.

* * *

La Rétrospective est exclusivement consacrée à Eugène Carrière.

Trente-six œuvres. Beaucoup qu'on n'avait pas encore vues ici. Peut-être trop.

Des têtes de femmes et d'enfants surtout, une des prédilections du grand mort.

Il est très impressionnant le Monde fantomatique composé de ces Ombres qui semblent la population énigmatique et inquiétante du rêve et du silence, les habitants des brumes et des solitudes sous-marines. Qui a dit : l'Aquarium de Carrière ? Est-ce moi ? Ils vous prennent ces regards interrogateurs à trous noirs, ces physionomies pâles, tantôt agitées, tantôt tragiquement mélancoliques, nobles et maladives.

Tout à peu près est traité dans ces tonalités de Sépia, à dégradations grisaillantes, marque de fabrique, rénovatrice, de cet art original et puissant qui restera, vraisemblablement, une des grandes spécialités de l'évolution totale de la peinture. Elles ont une parenté avec Rembrandt, mais d'un autre sexe, dirait-on une parenté féminine, légère, vaporeuse, vivant, comme les œuvres de l'illustre hollandais, dans le mystère du clair-obscur ou de l'obscur-clair.

On croirait que ces belles choses fluidiques sont toujours sur le point de s'évaporer pareilles à ces nuages parant quelques instants une aurore ou un crépuscule et disparaissant sans bruit par une force insaisissable et invisible.

Si l'on juge par l'indication des noms des propriétaires, il n'y a guère de Carrière en Belgique. Tant pis ! Notre Commission du Musée ferait bien de saisir l'occasion. Allons, messieurs, remuez-vous !

*
* *

La Section étrangère me paraît une succursale de ces fameux salons des Indépendants qui, à Paris, font hurler les visiteurs aussi violemment que les couleurs de leurs tableaux hurlent au long des cimaises.

Tudieu, quels « Façadeklachers » !

Des bleus, des verts, des jaunes, des rouges, des violets de tout premier vacarme ! On pense aux jeux de cartes criards de nos pères et aux images d'Epinal, aux plaids écossais, aux vidures de dindons.

Quatre vues de Londres par André Derain, rue Tourlaque (approprié ce nom) à Paris, font croire, par leur coloris fracas-

sant, que le climat de la Côte-d'Or et de Sierra-Leone a immigré sur les bords noirs de la Tamise.

Croiseau pavoisé d'Othon Friesz (quel nom teutonique, pour un Parisien né au Hâvre) m'a semblé le comble de cette Ecole qui, probablement, était celle que visait Octave Maus, pris lui-même d'effroi, quand, dans sa préface susvantée, il parlait de « poulains » qui pétaradent en ruant, ruent en pétaradant, et galopent en dehors du Ring.

N'importe ! Si j'étais resté amateur selon mes goûts et mes attractions spontanés, j'aurais acheté net, séance tenante, *L'Homme à la pipe rouge* et la *Femme au chapeau jaune* de Rodolphe Farnerod, de Lausanne, mais perchant à Parîs. C'est un Suisse-Espagnol, jumeau de Zulouga, de haute saveur. J'aime comme ça ce que je n'aime pas, comme l'homme aux épinards qui disait : Je les déteste et j'en suis bien content, car si je les aimais j'en mangerais et je ne puis les souffrir.

Si la Suisse s'en mêle, la Russie s'en mêle aussi avec deux moscovites. Comment trouvent-ils le temps de peindre alors que, depuis des mois, s'il faut en croire les journaux, ces modèles d'exactitude et de sincérité, tout là bas est dans le feu, le sang, les bombes, les pogroms et les élections aux successives Douma ?

Ils sont vingt-quatre les Étrangers y compris Carrière, dont quatre Allemands. Pas fameux les Teutons.

*
* *

Entrons chez les Belges au nombre de quinze.

C'est un contingent fourni à La Libre Esthétique par le groupe *Vie et Lumière*.

Nommons-les tous, ces chers compatriotes. Les voici :

Anna Boch, MM. Georges Buysse, Émile Claus, Paule Deman, Rodolphe De Saegher. Anna de Weert, A.-W. Finch, Alfred Hazledine, A.-J. Heymans, Georges Lemmen, Robert-H. Monks, Jenny Montigny, Guillaume Montobio, George Morren, Edmond Verstraeten.

Ils tiennent bien leur place dans l'ensemble, un peu papillottant et éparpillé, on peut l'admettre, de cette quatorzième manifestation d'Esthétisme en liberté. Les petits morceaux abondent, de même qu'abonde la facture approximative des Apeuprésistes tant de fois signalée par ma plume tenace qui a un dard de guèpe dans sa queue.

Emile Claus est présent avec deux des Béguines en claustration qui lui font cortège. Mme Anna de Weert, et Mlle Jenny Montigny, très adroites, très charmeuses dans le magnifique et caressant compliment qu'elles font àl eur maître en l'imitant si bien.

J'ai retrouvé là A -W. Finch, qui gîte là bas dans le golfe de la Baltique, en Finlande, à Helsingfors, où il peint abruptement les paysages d'eaux blanches, de sapins verts, d'atmosphères bleuâtres de ces Septentrions.

A.-J. Heymans a dix-neuf cartes de visites, paysages grands comme la main, exquis, qui appartiennent tous à M.Wouters-Dustin, ce fanatique du peintre, qui vendrait sa chemise et ses chaussettes plutôt que de laisser échapper une œuvre ou une œuvrette de son favori. Et il y a vingt-cinq ans que cette fidélité dure! Prenez exemple, mesdames.

Très alléchantes les six toiles de Georges Lemmen. Ses *Têtes d'enfants*, surtout, sa *Soirée d'Été*, sa *Cueillette*.

Robert Monks, un Flamand de Flandre orientale, fait du pointillisme exigu, du picotage. Quatre jolies impressions.

Un grand paysage décoratif d'Edmond Verstraeten : *Les bouleaux*, *lever de lune au soleil couchant*. Ainsi, dans certains ménages, monsieur va se coucher quand madame se lève. Beaucoup d'harmonie et de séduction dans cette toile, la seule grandeavec le gracieux *Eté* de Georges Morren ; celui-ci a aussi une délicate tête de jeune fille, non numérotée.

* * *

Et la Sculpture?

Quatorze morceaux-bronze, de Rembrandt (excusez du peu!) Bagutti, né à Milan, aiguillé sur Paris.

Presque tous des animaux et le buste de M. Valère Mabille.

On a beaucoup parlé de ces animaux : loups, coqs, ours, chameaux, kangourous, basset, sanglier, singe, lionceau, levrette.

Parfois une attitude bien attrapée, une physionomie. Mais pour du sommaire, c'est (entre autres et surtout le paquet titulé *Chameaux*) du surextrait de sommaire à la limite du sommaire. En regardant, on pense parfois à de la ratatouille!

Très remarquable, m'a-t-il paru, le *Buste de Femme Romaine* de Rorgelio Yrurtria. Celui-ci est de Buenos-Ayres, mais aussi à Paris, cela va sans dire. En attire-t-il des papillons ce grand réverbère!

* * *

Et, pour finir, qu'est-cc que ce Maurice DE VLAMINCK qui se range parmi les Français? Un nom flamand de toute première qualité. Il est indépendant parmi les indépendants. Avec trois ou quatre tons, criant miséricorde, juxtaposés il vous campe un tableau effarant. Et ça ne déplaît pas quoique faisant penser aux « Printjes » qui décorent nos pains d'épices.

Vraiment, je ne m'y retrouve plus. Devant certaines machines je me demande si je ne suis pas devant l'éventaire d'une marchande des quatre saisons, avec cette nuance qu'alors je distingue les choux, les carottes, les radis, les poireaux, tandis qu'ici je ne vois plus qu'un ramassis de crudités sans forme, aussi gueulardes que les carreaux de vitre dont les mastroquets des faubourgs font à leurs établissements des verrières rivalisant avec l'habit d'Arlequin.

Cruelle émigme! Ou plutôt énigme crue!

Mmes M. Salkin. — H. Vaes. — Mlle M. Léglize. — MM. V. Creten. — G. Gaudy. — J. Jourdain. — A. Laureys. — C. Selmyhr. — H. Vaes.

A LA SALLE BOUTE

De même que fais-je ici, où sont étalées cent quarante-six œuvrettes?

Il vaudrait mieux que ça ne soit pas arrivé !

Toutes ces exhibitions multitudinaires font penser aux invasions de sauterelles dans les champs africains.

Vite je signale *Lassitude*, *Le Nœud* et *Près du Feu* (un nu sale mais de lignes élégantes), de Mme Salkin; — *Portrait*, de Mlle Léglize (oh! le joli nom?), faible encore, mais prometteur; — *Plein Soleil* no 2, *Les Cabines*, *La Neige rue de la Loi* (je ne la reconnais guère ma rue de la Loi), de Victor Creten; — — *Cyprès à Bellagio*, de H. Vaes.

Et puis?... Et puis je répète : il vaudrait mieux que ça ne fût pas arrivé.

Louis Ludwig. — Huib Luns. — Géo Bernier.

Au Cercle Artistique.

Dans ces critiques salonnières, aux prises avec les ennuis de la besogne incessamment recommençante, je pense parfois à la fable de La Fontaine Simonide préservé par les Dieux :

Simonide avait entrepris
L'éloge d'un athlète, et, la chose essayée,
Il trouva son sujet plein de récits, tout nuds...
Matière infertile et petite

Et voici que

Après en avoir dit ce qu'il pouvait en dire,
Il se jette à costé, se met sur le propos
De Castor et Pollux...

Ce que ça m'est arrivé, pour me tirer d'affaire, de me mettre sur le propos de Castux et Pollor ! sans, toutefois, le bénéfice qu'obtin+ de ces deux demi-dieux reconnaissants le poète qu'ils préservèrent d'une aventure désagréable.

Moi, au contraire, j'y cours aux aventures désagréables par la sotte manie de dire ce que je pense et de méconnaître ainsi les règles les plus élémentaires de la Critique qui prescrivent de mentir toujours, soit en bien, soit en mal selon qu'il s'agit d'un camarade ou d'un adversaire.

***

Ainsi, me voici en présence de dix-sept Ludwig, de vingt-sept Luns, de trente-huit Bernier, et mon mauvais ange m'inspire l'opinion que tout ça n'est pas fameux malgré le nombre.

Pour sûr je me trompe puisque dans des journaux divers j'en ai lu des éloges et que sous le régime majoritaire, qui fait partout la règle, il est de principe que les minorités ont tort.

Alors pourquoi ne pas me taire ce qui équivaut à l'abstention en politique ?

O silence !
Suprême prudence
Qui met à l'abri des vengeances !

C'est vrai, mais je ne *peux* pas; j'allais dire « je ne *sais* pas », à la belge.

J'ai un besoin d'être complet. Un besoin aussi d'avertir

qu'elles font peut-être fausse route ces bonnes volontés touchantes qui encombrent d'œuvres sans signification nos dépôts et entrepôts esthétiques. J'ai la naïveté de croire que l'artiste ou le public se corrigent quand on leur administre une médecine de mots.

Si par exemple, je me risque à dire à Huib (est-ce Hubert?) Luns que son portrait de « Monsieur l'Inspecteur général des Finances R. » est terrible malgré les cinq décoration qui constellent son poitrail ; si je dis à Géo Bernier que ses bétails en prairie réminiscent trop Alfred Verwé, est-ce que ces timides remarques serviront à quelque chose ?

Probablement à rien qu'à ajouter quelques fleurs aux engu... irlandements dont on me gratifie au cours de mon orageuse existence.

VIe Exposition du Cercle Le Lierre.

GALERIE ROYALE.

Encore un encombrement! Cent seize numéros! Totalisez, totalisez le totage de tous ces déballages où je voyage, et demandez-vous comment il serait possible de s'y reconnaître. Averse! grèle! avalanche! cyclone!

Trente-deux exposants dont trois sculpteurs, un bijoutier, une dame et trois demoiselles. Le surplus, des peintres.

Un remplissage copieusement étoffé.

Comme ailleurs les petites choses fourmillent et les exécutions sommaires règnent et Montagne.

Et c'est alors que l'Art prend ces allures minuscules que des ingénus réclament la décoration intérieure de l'énorme Palais de Justice à Bruxelles pour laquelle il faudrait des gaillards de la carrure de Rubens, Jordaens, Titien, Tintoret, ou des « fresquards » renouvelant Giotto et Mantegna.

Je note à la volée quelques morceaux, pour dire quelque chose.

Fermes à Béziers, d'A. Bastien (pas à la hauteur, son envoi de quatre pâtes). — *Cour de Château*, de Mlle Brouhon. — *Paysage*, de J. Brouwers. — *Liberté, Egalité, Fraternité, scènce de cochers* et *Mœurs bruxelloises*, par de Busschere, bien typés, vrais et drôles. — *Coin de Béguinage*, par de Sel-

liers. — *Le Dégel*, de P. Dillens : serait-ce pas le meilleur des cent seize ? — *Coin dernière l'église*, de A. Geudens.

Et la sculpture? Pourquoi, diable, Fr. Huygelen fait-il du Constantin Meunier réduit? Il y a là un bas-relief de moissonneurs... Ah ! fâcheuse influence des grands hommes !

ET SUR CE

BONJOUR ! BONSOIR ! AU REVOIR !

JE PASSE LA MAIN A MON SUCCESSEUR ENCORE INCONNU,

ET JE RENTRE A L'ÉCURIE

COMME UN CHEVAL QUI A COURU LA POSTE,

ET FUMANT, RENACLANT,

EST ARRIVÉ AU RELAI.

EDMOND PICARD.

LA LIBRE ACADÉMIE DE BELGIQUE

Nous avons annoncé dans notre dernier numéro l'attribution du prix annuel de la Libre Académie de Belgique au volume : *Les Soucis des derniers soirs*, de L. Dumont-Wilden. Voulant reconnaître l'exceptionnelle valeur de deux autres ouvrages, la Libre Académie, grâce à la généreuse intervention de son fondateur EDMOND PICARD, a pu décerner deux autres prix à la *Méthode positive de l'Interprétation juridique*, par M. Van der Eycken, et *l'Interprétation de la Loi sur les sociétés*, par M. Holbach.

Le 22 mars a été tenue en la Maison du Livre une séance solennelle au cours de laquelle MM. Edmond Picard, Camille Lemonnier et Alfred Moreau célébrèrent comme il convient les lauréats et leurs œuvres. Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les pages significatives que le fondateur de la Libre Académie a consacrées à cette solennité dans *le Matin de Bruxelles* du 28 mars dernier :

La connaissez-vous, cette Libre Académie ?

Non, vraisemblablement. C'est une spécialité des Belges (en

train, il est vrai, de se décrasser de diverses mauvaises habitudes) d'ignorer, en grand nombre, les institutions intéressantes écloses chez eux, quand elles sont étrangères à la grande affaire de l'industrie et du commerce.

Pourtant, mes chers amis les bons Ambidextres l'ont « zwanzée » copieusement, cette Libre Académie, suivant leur incurable manie canine de lever la patte sur tout ce que ne comprend pas leur encyclopédique ignorance.

Heureux qui fait le scandale des médiocres !

La bienheureuse « zwanze » nationale est un moyen mirobolant de faire la réputation des hommes et des choses. Exemple : l'avancement extraordinaire qu'a reçu mon *Ambidextre Journaliste*, parce qu'il a été « zwanzé » et « rezwanzé » à l'occasion du prix triennal de littérature dramatique que lui a décerné un juge téméraire.

La Libre Académie est une formation spontanée destinée à donner à l'Académie officielle, dite Royale, on ne sait pourquoi, une spécialité qui lui manque par un phénomène aussi mystérieux que celui qui, en sens contraire, doue certains organismes d'annexes résiduaires absolument superflues et même dangereuses. Tels l'appendice, qui, en ces dernières années, valut tant de beaux honoraires aux chirurgiens en fièvre de charcu tage.

* * *

Il n'y a, en effet, point de classe de Littérature dans notre Académie nationale. Pourquoi ?

Vraisemblablement, pour des raisons aussi normales que celles qui font qu'un cul-de-jatte n'a pas de jambes.

La mutilation est si catégorique que cette grande dame s'est crue obligée récemment de refuser un don de dix mille francs qu'un très brave homme, qui se croyait écrivain, et même écrivain raffiné, l'avocat Bouvier-Parvilloz lui a légué pour fonder un prix de Littérature. « Ça ne me regarde en aucune façon, a-t-elle répondu ; allez vous promener ».

Beaucoup de gens de lettres, avides de s'orner de palmes et de porter des titres (*Stupent in titulis et nominibus*) font campagne pour qu'on ajoute un pavillon littéraire à l'édifice. On a ouvert, là-dessus, un referendum, même plusieurs. On a multiplié les « entrevues », comme on pourrait dire en français. On a élevé une de ces petites Babels abondantes en parlottages, qui, sous prétexte d'éclairer les questions, font descendre sur elles des

fumées asphyxiantes et fournissent aux journaux de la copie pour rien.

*
* *

La Libre Académie n'a pas fait tant de manières, ni recouru à tant de précautions.

Elle s'est fondée toute seule et tout de suite.

Elle s'est aussi mise en fonctionnement sans barguigner.

Cela remonte à 1902. Elle se compose de trente-deux membres (il fallait éviter le nombre des quarante, « qui ont de l'esprit comme quatre »). Ils se renouvellent par quart tous les quatre ans et se recrutent eux-mêmes par cooptation.

Elle a son local, très confortable et très approprié, non dans un palais, mais à la *Maison du Livre*, à Bruxelles, dans la rue curieuse glorifiée par l'hôtel Ravenstein, à la belle architecture « septocentiste » et par le nom charmant *Villa Hermosa*, souvenir espagnol et floral.

Elle donne des prix chaque année à qui se distingue dans n'importe quel Art, car elle tient l'Art pour une force sociale indivisible autant qu'elle est puissante.

C'est ainsi qu'elle a successivement « lauré » (ça vient-il de laurier ou de Laure? Je préfère que ce soit de Laure) : En 1902, le musicien Vreuls; en 1903, l'historien Baie; en 1904, le littérateur Glesener; en 1905, le peintre Beauck.

En 1906, comme la caisse était bien meublée et qu'un « généreux donateur » (il commence à en surgir pas mal; courage! hardi!) y avait ajouté un appoint, trois prix ont été attribués en même temps.

A un littérateur : Louis Dumont-Wilden;

A deux juristes : Fernand Holbach et Paul Van der Eycken.

— Quois'que vous dit' en bas d'ça?

— J' dis qu' camper des prim' d'art à des jurisses, ça c'est qu'à mêm' un' fois drol'!

*
* *

En effet, ce serait drôle si la littérature juridique n'était pas une littérature autant qu'une autre ; si la beauté du fond et la beauté de la forme ne pouvaient pas y être introduites comme dans toute œuvre de pensée et de langage.

Il y a un style pour la Science comme il y en a un pour le Roman, pour le Théâtre, pour l'Histoire.

Si je donnais un cours de littérature française, Pothier, ce Raphaël du Droit y serait cité, comme Domat, ce Michel-Ange, comme Dumoulin, ce Van Eyck.

Mais allez faire admettre cela par les pédants, et les cuistres !

Donc, vendredi dernier, le soir, la Libre Académie eut « une tenue », ainsi que l'on dit, je crois, dans les Loges à francs-maçons, ces représentants actuels anti-cléricaux de ceux qui bâtirent, par miliers, toutes les cathédrales, les églises, les chapelles, les sanctuaires du Moyen-Age. O dérision des transformations, ou, si vous préférez, des déformations historiques, muant une chose en son contraire avec l'aide du temps, ce grand maigre.

En de rapides esquisses, trois orateurs, dont Camille Lemonnier, tracèrent la vie littéraire et philosophique des trois écrivains belges, pour justifier le choix de la Libre Académie et intensifier chez les auditeurs le sentiment de la valeur de tant d'hommes qui, chez nous, travaillent dans la vigne artistique si longtemps ingrate. A chacun d'eux fut rendu son livre, enrobé d'une riche reliure « timbrée aux armes de l'Académie », ce qui vaut bien une décoration. Ce qui, en tout cas, est infiniment plus rare.

La fête fut simple, intime, significative.

Et, chose merveilleuse, quelques Ambidextres en rendirent compte sans indécence. Stupendum !

J'enregistre le fait sans croire qu'il soit de nature à se reproduire souvent.

Il est vrai que le public ne compte guère plus sur cette « banda » pour être informé exactement de ce qui se passe, ces messieurs obéissant parfois, sinon toujours, non pas à une préoccupation d'exactitude, mais à leurs camaraderies ou à leurs rancunes.

On le sait de plus en plus et c'est pourquoi on les croit de moins en moins.

Sic semper clampinibus ! comme disait Horace.

EDMOND PICARD.

MEMENTO

Erratum. — A la page 361, 6e ligne, de notre dernier numéro, lire comme suit le texte de l'article de M. F. Mallieux : *Il ne fait qu'un avec le Désert profond.*

***

Contes pour les Enfants d'hier. — Les pages de M. Albert Mockel que nous publions aujourd'hui forment l'un des *Contes pour les Enfants d'hier* qui vont paraitre, illustrés par M. Aug. Donnay, chez l'éditeur A. Herbert, à Bruges.

***

Société de Musique de Tournai. — Le concert annuel est fixé au dimanche 7 avril 1907, à 2 heures, en la salle de la Halle aux Draps. On y exécutera intégralement, sous la direction de M. N. Daneau, Le Messie, le célèbre oratorio en trois parties de Haëndel. Les solis seront confiés à MMlles Marcella Pregi, Maria Philippi et MM. Plamondon et De la Cruz-Frolich.

***

Cercle d'Art « Le Lierre ». — La sixième exposition annuelle du Cercle d'Art « Le Lierre » s'est ouverte le mardi 26 mars, à 2 heures, dans la salle de la Galerie Royale, 198, rue Royale. Ce salon groupe des œuvres de MM. P. Stobbaerts, L. de Selliers, P. Dillens, R. Stevens, Ségers, Laudy, Geudens, Servais, Bastien, Friad, Brauwers, de Busschere, Wayemaekers, Vanderlinden, Raimbout, Claris, Guilleaume, Buggenhout, Van Looy, de Becker, Cautairs, Hellembrandt, Lutter, Ecrevisse, Halsdorf, Kulfyser; MMmes Brouon, Van de Wiele, Wielich, Laudy; les sculpteurs Huygelen, Siegel, Ceurtings et le bijoutier d'art Devos.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 5 avril.

***

Le célèbre orchestre du **Concertgebouw** d'Amsterdam, sous la direction de M. Mengelberg, donnera un grand concert Wagner, dimanche 7 avril, à 2 heures, à l'Alhambra.

Places chez Breitkopf.

***

Exposition Alfred Stevens. — Le XIIIe Salon de la Société royale des Beaux-Arts sera ouvert le mardi *9 avril*, à 10 1/2 heures du matin, au Musée moderne, par le Prince et la Princesse Albert.

Il comprendra des œuvres inédites de MM. Sargeant, Vinçotte, Frédéric, de Lalaing, Rousseau, Lagae, Laermans, Mathieu, Marcette, Van Holder, Dierckx, Cassiers, Luyten, Georges Morren, Wollès, Blieck, Opsomer, Baseleer, Devreese, Vloors, Van Zevenberghe, Gouweloos, Coppens, Motte, Cluysenaer, Michel, Alice Ronner, Berthe Art, etc.

Une salle sera réservée à l'œuvre d'*Alfred Stevens*, dont on est parvenu à réunir environ quatre-vingt-dix tableaux. choisis parmi les plus remarquables.

Citons les œuvres prêtées par les Musées du Luxembourg, de Marseille, de Bruxelles et d'Anvers.

De Paris viendront des tableaux prêtés par la princesse Borghèse, la marquise de Clermont-Tonnerre, Mme Duez, le peintre Lhermitte, le poète Robert de Montesquiou, MM. Georges-Victor Hugo, Dammé, Hayem, Petit, Leroy, Boussot, etc.; de Berlin, des tableaux appartenant à M. Ravené et au peintre Liebermann.

* * *

Concerts Ysaye. — L'administration a l'honneur de faire connaître qu'elle donnera, au théâtre de l'Alhambra, le dimanche 14 avril 1907, à 2 heures, avec répétition générale le samedi 13 avril, à 2 1/2 heures. même salle, un concert extraordinaire, sous la direction de M. Eugène Ysaye, et dont le programme, entièrement consacré à Beethoven, comprendra, outre l'ouverture d'*Egmont* et le *Concerto* en *ut* mineur, par le célèbre pianiste *Mark Hambourg*, l'exécution de la Neuvième Symphonie avec chœur final sur l'*Ode à la Joie* de Schiller. Pour cette dernière œuvre, l'administration des « Concerts Ysaye » s'est assuré le concours d'un quatuor de solistes de tout premier ordre : Mlle Gertrude Sylva, soprano, du théâtre royal de la Monnaie; Mme Georges Marty, alto; M. Fernand Lemaire, ténor; M. Louis de la Cruz-Frölich, basse, les trois derniers des Concerts Lamoureux et du Conservatoire de Paris, et des chœurs mixtes de la réputée Société « Royale Musicale », de Dison, sous la direction de M. Alph. Voncken.

Les places chez Breitkopf et Hartel.

SOUVENIRS D'ENFANCE

(*Fragments*)

Le plus lointain

Je cherche mon plus lointain souvenir d'enfance, celui qui se rapproche le plus de cette époque où je n'étais rien.

Il en est si proche que je dois aiguiser mon regard pour le dégager des ténèbres environnantes, pour lui découvrir quelques couleurs imprécises ou quelques reliefs frustes.

Je retrouve tout d'abord mon âme. Je la vois immobile, sereine, n'aspirant qu'à la continuité de sa vie.

Elle n'a pas conscience de cette vie, car elle ne se souvient pas qu'elle fut hier et n'a pas encore enclos l'avenir en certains rêves, comme elle le fait maintenant pour trouver une raison à son existence.

Pour être, mon âme d'alors doit-elle jouir pleinement du moment qui s'écoule, dont le charme est concentré en un seul être : ma mère, à qui me rattachent des liens secrets.

Mon plus lointain souvenir : je vis en ma mère ; hors elle, je ne suis rien, pas même un souvenir, mais une immense aspiration vers elle.

Puérilités

Je joue seul, derrière notre maison. Je me dis : « je me suis fait bobo ! » — « Où que j'ai bobo? » — « A

la jambe! » — « Où on a bobo, on met quelque chose! » — Je crache sur une feuille de peuplier ramassée sur le sol. je me l'applique sur la jambe en disant : « je dois l'y laisser huit heures! »

J'attends quelques instants, puis je me dis : « il y a huit heures! » et je l'arrache.

***

Mon père me dit : « Mets ton bonnet comme Baptiste! »

Je l'incline sur l'oreille, à la manière de ce Baptiste qui passe chaque matin sur la route voisine, conduisant un cheval blanc.

***

Je possède un petit arrosoir avec lequel je puise, à la rivière proche, l'eau dont je remplis des trous ou arrose les fleurs du jardin.

Un soir que je me livre à cette occupation que je crois nécessaire et grave, je descends le petit escalier, arrive à la dernière marche que l'eau effleure, y plonge mon arrosoir et soudain, je me sens rouler sur et dans une matière molle, très élastique, qui m'enveloppe de toutes parts, me donne des coups sourds dans les oreilles, tandis que je vois trouble.

Un instant après, ma mère et ma grand'mère sont réunies, tremblantes, autour de moi, dans la pièce du rez-de-chaussée. Elles me déshabillent, disent que je suis tombé dans la rivière, qu'elles me défendent dorénavant d'en approcher, que papa serait bien fâché s'il savait; que je dois avoir soin de n'en rien dire et même que le soir, quand il sera revenu, je fasse un effort pour manger comme à l'ordinaire, afin qu'il ne s'aperçoive de rien.

Tout cela m'étonne extrêmement, mais je sens aux sentiments de mes parents qu'il vient de se passer quelque chose de très grave et de très dangereux.

Pour réparer tout cela, je prends la résolution de manger comme quatre au repas du soir.

Mon père arrive, je l'embrasse en lui disant : « Tu vas voir comme je vais manger beaucoup! »

Ma mère, par derrière, me fait des signes; mon père demande : « Tu as très faim ? »

— « Non, mais tu vas voir comme je vais manger pour te montrer que je n'ai rien ! »

— « Que lui est-il arrivé ? » demande mon père, avec son air sérieux.

Et ma mère est obligée de lui avouer la chose.

* * *

Devant les grandes personnes, les pleurs sont le meilleur argument : Maxime.

Quand je désire quelque chose et qu'on tarde à me l'accorder, je pleure et je l'obtiens.

Quand je me querelle avec un enfant de mon âge et qu'une grande personne arrive, en disant : « Qu'y a-t-il ? », celui qui pleure est l'innocent, celui qui reste impassible, le coupable.

Les enfants ont des raisons que les grandes personnes ne peuvent comprendre ; c'est pourquoi il convient d'user de ces moyens que la fin justifie.

* * *

Les grandes personnes sont étranges. Dès que l'une d'elles arrive chez nous, elle se place devant moi en souriant, demande que je lui souhaite le bonjour en y ajoutant son nom que j'ignore ; elle m'interroge ensuite sur toutes sortes de choses très évidentes : « Si j'aime maman ? papa ? grand'maman ? mais pas grand-papa ? si je suis sage ? si j'irai bientôt à l'école ? »

Quaud j'ai répondu à toutes ses demandes, elle me donne un sou, en disant que je suis beau.

Impressions

Une de mes plus délicieuses impressions enfantines m'était donnée par un jour de la semaine, le samedi. Cette impression fut si vive qu'elle subsiste

encore et que je la retrouve dans toute son intensité quand, passant par la ville le samedi soir, je vois les servantes laver les trottoirs à grande eau tandis que le milieu de la rue est occupé par une succession d'ouvriers revenant du travail, le paquet de vêtements sales, enfermés en un oreiller, sous le bras, et laissant derrière eux une odeur de tabac qui est bien la plus délicieuse odeur que j'aie jamais sentie.

A l'époque où j'avais cinq ans, le samedi était pour moi un jour merveilleux, parce que veille du dimanche. Je l'aimais, comme j'aimais et aime encore l'attente certaine du bonheur, comme j'aimais, au mois de la tête foraine, l'attente auprès du cirque, les pieds dans la boue, sous la lueur brutale d'un bec de gaz, découpant les visages à la hache, les modelant énergiquement par pans de lumières et d'ombres plates.

L'attente du bonheur dominical s'augmentait encore, le samedi, du fait des nombreuses épreuves que je devais supporter et dont la principale était le lavage complet de ma personne.

Le matin on me chassait d'un coin à un autre coin, d'une pièce à une autre pièce, de la maison au jardin : on lavait, époussetait, écurait, et chaque besogne finie me disait : « ce sera bientôt ton tour! »

Je me livrais enfin aux mains de l'exécuteur qui était ma mère.

Que de petites choses d'alors m'apparaissent belles à présent! C'est le savon qui pénétrait, en piqure, sous les paupières, pourtant crispées; l'air pressé dans la poitrine au contact subit de la peau nue avec un jet d'eau froide; la douleur aux orteils entre lesquels ma mère passait l'éponge; l'écorchure des draps rudes! Je supportais tout, en me disant : « ce sera bientôt fini! » « c'est fini! » « tout va finir! » Une tiédeur délicieuse se répandait bientôt parmi tous mes membres; je me sentais léger, vif, souple dans le linge frais qui me couvrait, et — était-ce illusion ou réalité — il me semblait que mon corps tout entier, débarrassé de sa fatigue, s'emplissait de nouvelles ardeurs, qu'un sang plus pur et plus chaud circulait en mes veines. J'aurais voulu sauter, courir,

vif, preste, et tout à coup m'allonger sur le plancher en un alanguissement feint de tous mes membres.

Afin de me conserver bien net pour le lendemain, on me défendait de sortir. Je restais dans la chambre chauffée, vêtu d'un caleçon; un cornet de chemise, passant par la fente, faisait dire à ma grand'mère : « Vous perdez vos papiers, Monsieur le maire! » et elle riait par-dessus ses lunettes.

Une chose qui m'était permise, et que j'appréciais infiniment à cause de sa rareté, c'était de ramper à même le plancher. Comme c'était beau ce contact avec des choses intimes! Il me semblait qu'à m'approcher du sol, j'entrais plus profondément dans l'intimité de la maison!

Les planches frottées montraient leurs nœuds clairs; au milieu de l'obscurité poussiéreuse qui emplissait la chambre, se détachait, en rouge très clair, le cœur découpé à même le pot du poële et dont la lueur se réfléchissait sur le vernis des armoires; sur une étagère, les cuivres récurés saillaient vigoureusement; le disque du balancier de l'horloge accrochait une étincelle qu'il jetait dans l'ombre; les chaises étaient bien rangées et sur la dernière clarté des fenêtres aux croisées noires, s'accusaient, avec une légèreté, une finesse de fumée, les dessins des rideaux.

Il me semblait me trouver en face d'une nouvelle vie, virginale et toute prometteuse de bonheurs; mon âme, elle aussi, avait été lavée à grande eau et la joie la rendait légère, souriante et émerveillée.

Le soir, dans les draps vierges du lit cette âme se blottissait, toute menue et soudain, débordante de bonheur, elle se faisait vaste, emplissait tout mon corps. J'avais l'impression que j'allais sortir du lit, planer dans les airs, m'en aller bien haut, toujours plus haut!

*
* *

Voici une autre impression, mauvaise, cette fois, trouble et fiévreuse. J'avais longtemps marché par des chemins de la forêt en compagnie de mon grand-père qui finalement m'avait entraîné dans une petite maison déserte qui semblait morte. Nous pénétrâmes

dans une pièce sombre où se trouvaient quelques personnes, une vieille dont la figure n'était qu'une vague tache claire dans l'ombre d'un grand fauteuil, et à la table placée près de la fenêtre, deux hommes accoudés, dont les yeux étaient pleins d'ombre et dont je ne voyais de la figure que le côté qu'elle présentait au jour.

On nous adressa un bonjour silencieux; on remua deux chaises; je m'assis sur l'une, mon grand-père prit l'autre, puis tout retomba dans le silence.

L'horloge était arrêtée, la chambre était sans mouches; j'essayais avidement de percevoir quelque bruit, mais je n'entendais rien.

J'eus soudain la sensation que j'étais seul au monde, loin de la pensée de tous ces êtres, que j'étais enfermé à jamais dans cette maison triste, où jamais personne ne répondrait à mes cris! Parfois encore, je redoutais — après ce grand silence — un événement extraordinaire et déroutant : je n'aurais plus su parler ni crier, ou bien mon grand-père, subitement changé, m'aurait dit : « Non, mon petit, je ne vous connais pas! »

J'aurais voulu produire un petit bruit, même imperceptible, mais il me semblait encore que ce bruit aurait eu la singulière propriété de tout transformer, de faire disparaître la maison et, avec elle, mon grand-père qui représentait une portion nécessaire de ma vie; ensuite, je me serais trouvé seul, dans un lieu inconnu, loin de notre maison.

Soudain, comme venant de l'intérieur des murs, une voix triste pleura doucement : « rou-ou, rou-ou, rou-ou ». Je ne connaissais pas encore le roucoulement des pigeons et comme à ce moment je pensais à ma mère, je me dis que c'était elle qui, dans un lieu très lointain et absolument inaccessible, pleurait ma perte. Seulement — et ce fait avait le pouvoir d'augmenter ma tristesse — la douceur de cette plainte m'indiquait qu'elle considérait déjà ma perte comme chose accomplie, que ce n'était là que les derniers hoquets d'une douleur à moitié calmée et qu'elle m'oublierait bientôt!

Je les regardai de nouveau les êtres de cette maison

étrange; ils étaient toujours silencieux, mais leurs têtes étaient plus penchées encore et leurs épaules plus affaissées.

J'eus l'impression que la maison et nous-mêmes qu'elle enfermait, nous nous enfoncions doucement, sûrement, vers un lieu où règnerait toujours la même clarté blafarde et le même silence mort, où ne vivrait que l'éternité et en nous la pensée, lourde d'une horreur sans cesse renaissante, de cette éternité aux moments identiques et contre laquelle tous nos efforts désespérés ne pourraient rien!

NOUVELLES PUÉRILITÉS

Je venais d'entrer à l'école primaire et, après le maître, les êtres auxquels je portais le plus envie étaient les « grands », c'est-à-dire les élèves des classes supérieures. Pour plaire à ces monarques, qui dédaignaient les petits parce qu'ils avaient à peine cinq billes au fond de leur poche et que leur culotte s'ouvrait encore à la manière d'une trappe, j'aurais fait plus que les sept travaux d'Hercule.

Un jour, quelques-uns d'entr'eux me persuadent de provoquer un de mes condisciples. A l'école primaire, il existe ou, du moins, il existait alors un mode spécial de provocation ; on l'appelait le « vol des cheveux ».

Dès que j'aperçus l'élève que l'on m'avait désigné, je m'approchai de lui. saisit une poignée de ses cheveux que je fis le simulacre de placer sur ma tête, en lui disant : « Tu n'oserais les reprendre! »

Immédiatement, il reprit son bien que je lui volai à nouveau, qu'il me reprit, que je lui volai encore, jusqu'à ce que la colère nous prenant et les excitations des grands devenant plus pressantes, nous nous empoignâmes à bras-le-corps.

Ce subit dénouement contribua à faire s'envoler mon beau courage et je me laissai choir sur le sol, ce pendant que mon adversaire en profitait pour me ourrer de coups.

Les grands, qui m'avaient excité, se détournèrent de moi et applaudirent à la vengeance prolongée de mon adversaire. Plus que le mal, le subit désintéressement de ces êtres supérieurs contribua à faire couler mes pleurs.

« Laissez-le donc tranquille ! » dit un grand que je n'avais pas encore aperçu et que j'entends appeler Omer. Oh ! voilà le rédempteur, le bien aimé dont la tête rayonne ! Je voudrais l'embrasser ce « grand » vraiment grand, me sacrifier pour lui.

Je m'attache à sa suite, j'essaie de prévenir un de ses désirs, mais il est impassible et impénétrable comme un homme plein de gloire. Ce n'est que plus tard, à la récréation de l'après-midi, que je finis par découvrir qu'il cherche partout un bouchon, sans parvenir à en trouver.

Revenu chez nous, je n'ai de pensées que pour ce bouchon que j'offrirai le lendemain à mon protecteur. Très doucement, j'ouvre un tiroir où je sais en trouver, je tremble, mais yeux s'affolent au plus petit bruit, tandis que le dos et la poitrine deviennent tout à coup tièdes et aussitôt glacés, car ma mère tient beaucoup à ses bouchons !

Le voici enfin ! je le cache sous une pierre, le long de la route, car maman fouille mes poches, le soir, afin de remplacer les mouchoirs sales ou de réparer quelque accroc survenu dans la doublure.

Le lendemain, tout vibrant de bonheur, avec un regard qui s'apprête à jouir de la surprise de mon bienfaiteur, je m'approche de lui : « Omer, voici un bouchon pour toi pour que tu prennes encore ma défense » !

Soudain, il se met à rire, mais d'un rire d'autant plus dédaigneux qu'il est spontané et franc ; ses amis, les « grands », et même quelques petits, s'approchent.

« Dites, devinez ce que le petit nouveau m'a offert ?

— ...?

— Un bouchon !

— Un bouchon ?

— Oui, un bouchon ! »

Tout autour de moi, des vagues de rires se sou-

lèvent, déferlent, me soufflètent, clament impétueusement ma prodigieuse naïveté !

Je pense à ma joie passée, à mes angoisses, à cet espoir de la découverte d'un être vraiment maternel, espoir encore détruit, et je pleure pour la seconde fois.

* * *

Vers la même époque, j'avais appris que ces taches blanches qui couvrent les ongles de la main étaient des indices irrécusables de péchés commis. A en juger par l'aspect de mes ongles, je devais être un grand pécheur. Or, ayant trouvé un vieux missel, j'y lisais, des heures entières, des prières qui n'avaient aucun sens pour moi et j'avais soin d'ajouter après chaque page lue : « Pour que les taches blanches des ongles disparaissent, bon Dieu !

* * *

Certains matins, ma grande préoccupation, en me dirigeant vers l'école, est de ne jamais marcher sur la terre, mais de suivre les endroits pierreux.

Je me pose cet ordre pour l'exécution duquel j'accomplirais des prodiges, et je le suis avec une patience vraiment admirable.

Tout d'abord, je suis le milieu de la route où est disposée une couche de pierres cassées, puis, près d'une scierie à eau, je saute de dalle en dalle, ensuite j'emprunte le garde-fous, en pierres massives, et arrive enfin à l'endroit pavé du village.

J'ai vaincu ; j'en suis très fier.

Pour me rendre à ma place à l'école, il m'est défendu de poser les pieds sur le carrelage noir ; je dois avoir soin de ne marcher que sur les carreaux jaunes. Je réussis encore et me juge un être vraiment supérieur.

* * *

Quand la classe tout entière rit, il est délicieux de rire à son tour afin de faire beaucoup de bruit. Le maître rit et c'est une jouissance rare de se moquer

de lui sans qu'il le sache, et même avec sa permission.

La Forêt

Dans tous mes souvenirs d'enfance, les plus lointains, les plus imprécis, je trouve la forêt.

Tout d'abord, je la vois comme un être un peu méchant, en tout cas sévère; j'en ai très peur quand, revenant le soir par la route qui la côtoie, j'y entends ces longs « bou-ou-ou » des grands-ducs, ces hululements prolongés des chouettes; alors, ma petite âme frissonne de peur et de froid comme ces grillons dans la nuit claire. Mais je prie mon père de me prendre dans ses bras et là, contre son gilet qui a une odeur bien connue, c'est un plaisir d'avoir peur, en se sachant si bien protégé.

Parfois, à la vesprée, — j'étais alors délicieusement las, — je m'asseyais devant notre petite maison, et je regardais l'eau et la montagne. La nature s'apaisait comme mon âme. Au loin, une buée fauve de soleil caressait les flancs de la montagne, douce et légère, comme une poussière qui se déposerait lentement sur un objet et qui s'en envolerait au moindre souffle. La vallée était déjà ombreuse et la rivière, accalmie, s'offrait comme un miroir où tout aurait eu la propriété d'adoucir ses teintes. Tout s'immobilisait, rayonnait légèrement comme un bonheur d'une sérénité ineffable; les chants de quelques oiseaux, plus lents, plus distincts, semblaient des cris de joie auxquels la solennité de l'heure contribuait à donner une sorte de retenue.

En face de cette nature, il me semblait que j'étais près de ma mère, très heureux, bien qu'elle fût silencieuse. Nous restions ainsi, longtemps, sans rien dire, sans nous regarder, et soudain, elle relevait la tête, m'adressait un sourire ineffablement caressant : « Je t'aime toujours ! » disait ce sourire.

La montagne, sous le soleil fauve de la vesprée, avait la caresse de ce sourire, et la rivière, calme, polie, le réflétait, comme mon âme gardait long-

temps, en lumière et en tiédeur consolante, le sourire de ma mère.

Je pénétrai enfin dans la forêt, en compagnie de mon grand-père, qui toujours se résumera pour moi en une blouse bleue qui sentait la lavande. Je ne puis m'empêcher de souligner ici la beauté particulière que cette fleur en acquiert pour moi ; sa délicieuse teinte de bleu passé, de bleu qui serait le bleu d'une étoffe très vieille, son parfum discret et lointain, son apparence de chose séchée, oubliée longtemps en un vieux tiroir, sont tous aspects qui s'accordent ineffablement avec les souvenirs que cette fleur évoque pour moi.

Je flânais longtemps par la forêt en compagnie de ce parfum chéri ; ce n'était qu'un parfum qui m'accompagnait, car mon grand-père était silencieux. La forêt en prenait de ce fait un mystère, une solennité d'église déserte où l'on marche, instinctivement, sur la pointe des pieds. J'entendais même le bruit de ma respiration.

Nous prenions bientôt un petit chemin, établi en marge d'un champ immense, si grand que des nuages blancs roulaient sur la ligne d'horizon qu'il établissait. L'heure était calme, mystique. Parfois, un nuage passait, caressant de son ombre projetée le champ ensoleillé. Il me semblait que cette caresse d'ombre provenait de ces sonneries de cloches, très lointaines, très effacées, qu'on entendait par bouffées, venant de clochers qu'on ne voyait pas.

Nous allions à petits pas, longtemps, toujours. Soudain, il me venait une petite angoisse; il me semblait que j'étais très loin de ma mère, que ce grand-père qui m'accompagnait n'était que son ombre. Et je me mettais à bavarder, intarissablement, afin de bien me convaincre de la réalité de l'heure, de la continuité identique de ma vie.

Quelques années plus tard, la forêt me devient une amie tutélaire, propice à cacher mes enthousiasmes qu'une excessive timidité m'empêche de laisser déborder en tout autre lieu. C'est surtout quand une grande joie me soulève que je cours vers elle. Je

choisis un taillis bas, nouvellement coupé et là les troncs voisins voient un singulier spectacle. Je me mets à courir, les dents serrées, les yeux pleurant dans la tête haute; je franchis les buissons, les poings crispés, et, tout à coup, je m'arrête, en proie a un singulier sentiment. Mon cœur joyeux voudrait aimer toutes les choses; je me sens des envies d'ouvrir les bras, d'y appeler la terre, de la ramener tout entière sur ma poitrine et de l'embrasser éperdûment.

Et j'ai une envie, très douce, de pleurer.

Parfois encore, je choisis un buisson où je puis me blottir, comme je me blottirais sur le sein de ma mère, en fermant les yeux. Je reste ainsi longtemps, certain d'un bonheur dont j'ai oublié la cause, mais dont les reflets m'éclairent encore.

Puis, je le précise, le savoure, un grand frisson me traverse et ce bonheur infini qui se révèle tout à coup dans sa plénitude, je l'étreins contre moi, je le fais tout petit, bien caché en moi en resserrant les épaules, en ramenant mes bras autour de ma poitrine, tandis que mes yeux se ferment.

Il me prenait soudain une envie de marcher, afin d'émousser en mon âme l'exaltation de cette joie trop vive. Je me dirigeais vers une route qui conduisait à un village de hauteur. Bientôt arrivé, je me fixais un tronc comme but, j'y parvenais et mon désir se reportait vers tout autre objet susceptible de représenter une étape. Je les multipliais à souhait, éprouvant une joie immense à marcher la tête haute, les pas sonores et élastiques, à m'en aller vers l'arbre, le nuage, la montagne. J'aurais voulu marcher toujours ainsi, avec la même curiosité qui donnait un sourire accueillant à toutes les choses rencontrées.

Mais le plus souvent la forêt ne représente plus pour moi qu'un lieu où je suis très libre, où j'éprouve cette sereine liberté d'esprit que me donnent, dans les chambres de notre maison, la forme et la couleur des meubles, la sonorité spéciale d'un tic-tac d'horloge, les bruits, bien connus, des pas des personnes qui m'entourent.

C'est surtout dans les chaudes journées d'été, où

tout éblouit, la rivière, la route, les maisons, que je dirige mes pas vers la forêt, afin d'y trouver la fraîcheur et le silence, — car ce grand soleil me semble s'accompagner d'un bruit immense, bien qu'en réalité tout soit silencieux.

Ma flânerie y est machinale ; je me sens posséder une âme neuve, sans rêves préconçus, laissant capter ses désirs par un reflet lointain, une forme spéciale d'arbre, un coin d'ombre ; j'ai une âme légère, délicieusement animale.

Je revois la sente où l'ombre tiède est lourde, épaisse, percée brutalement par un jet bousculant de soleil qui rejaillit, en flaque, sur le sol où de grosses racines saillent ; je retrouve, avec la continuité monotone de la chaleur environnante, un immense et lourd et énervant bourdonnement d'insectes, mais ce qui alors m'atteignait le plus vivement, c'était, à un certain endroit du chemin, une combe profonde d'où montait une fraîcheur à la fois glaciale et chaude. Dans l'ombre qui s'y était blottie, parmi de grosses racines à demi-pourries, des pierres noircies et comme couvertes d'un enduit visqueux, se montraient, ainsi qu'une moisissure, les ombelles blanches d'un sureau. Un incroyable silence gisait dans cette ombre, d'où montait, avec la fraîcheur fiévreuse, le parfum à la fois miellé et amer des fleurs de sureau. Ah ! le lieu étrange, et quelle singulière impression — de cauchemar et de rêve bienfaisant mêlés, — il me procurait !

Soudain — c'était peut-être un désir de m'éloigner de ce lieu frissonnant, de l'oublier en laissant mon âme s'emplir d'une émotion contraire — j'éprouvais une nostalgie de soleil. Je me dirigeais, en traversant un taillis déclive, vers un lieu où le soleil régnait triomphalement, ainsi que me l'indiquait un rideau de feuilles tendres, transpercées de clarté et qu'il me suffirait d'écarter pour me trouver à même la fournaise.

C'était un terrain inculte, broussailleux, couvert de genêts, d'herbe sèche. Ah ! l'or en fusion, l'or crépitant qui m'enveloppait de tous côtés, qui m'entrait sous les ongles, sous les paupières ! Tout craquait, l'herbe jaunie, les gousses des genêts ; tout bruissait,

les milliers de sauterelles, les abeilles, les guêpes, les bourdons !

Assommé, je m'affaissais dans cet or, en fermant les yeux ; un vertige étrange emplissait ma tête où je voyais danser, en une ronde fantastique, des personnages habillés d'or, de violet éclatant, et le bruit que produisait leur randonnée était celui d'un brasier vif.

Ma volonté, affaissée, avait des lenteurs à formuler quelque ordre ; une voix disait : « partons », et je restais immobile, tant l'action de commander à mes membres me paraissait difficultueuse !

Enfin, étourdi, ébloui, je m'en allais, trébuchant et ivre, tandis que mes yeux projetaient sur tout ce qu'ils fixaient, une grande tache violette.

Pénétrant à nouveau dans le taillis, je retrouvais la sente qui bientôt descendait vers un mince ruisselet, tintant fragilement sous des pierres moussues et des feuilles. J'étais un peu las, je m'asseyais sur une grosse dalle placée en travers, puis il me venait une envie de jeu. J'écartais les pierres, les feuilles pourries, trempais mes doigts dans l'eau glacée, puis, au moyen de cailloux cimentés de limon, j'établissais un barrage ; l'eau retenue formait bientôt un petit golfe.

Il me venait une âme petite, singulièrement légère, tout mon être emplissait l'écart de deux pas ; j'étais tout menu dans mes vêtements, dans mon bien-être comme un oiseau sous ses plumes chaudes.

Je m'amusais quelque temps de cette manière, puis un ennui subit alentissait mes gestes.

Soudain, il me venait une singulière impression d'esseulement, de faiblesse ; je relevais la tête, frissonnais ; je me sentais écrasé sous un grand rameau qui étendait, au-dessus de ma tête, ses doigts écartelés comme pour me saisir. Un chuchottis étrange emplissait la forêt ; très loin, une ocarine de grive s'entendait, mystérieuse et lente, et ce bruit emplissait la forêt tout entière.

Au milieu du taillis remontant, un tronc de grand arbre qu'un soleil poussiéreux et fauve colorait d'un seul côté, semblait se pencher, grave et recueilli, et écouter, dans un silence que je ne connaissais pas encore, le chant pieux de l'oiseau lointain.

Tout à coup, à mes côtés, un craquement se produisait; un frissonnement me descendait en gouttes glacées de la nuque aux reins. Un petit oiseau voletait dans un buisson proche. Je faisais un geste, me dirigeais vers lui, mais il continuait à voleter avec le même calme.

Bientôt, l'ombre pleuvait en poussière grise; les troncs d'arbres se faisaient hautains, austères et graves, semblables à des personnes qui prient et écartent, d'un geste silencieux, les enfants trop indiscrets.

Alors vite, je gravissais le chemin m'enfuyais, n'osant regarder à mes côtés, poursuivi par l'ombre, frappé à la face par l'obscurité glaciale de la combe proche, sous les murmures indignés de la forêt, où commençait la vie mystérieuse de la nuit.

Tante Garitte

« Tante Garitte est cette sœur de grand'papa qui m'aime beaucoup et près de qui je vais manger des tartines à la crème. » Voilà la définition que j'en aurais donnée, si on m'avait demandé, enfant, qui était tante Garitte. A présent, tante Garitte n'est plus qu'un souvenir très consolant, mon âme l'évoque et s'y réchauffe quand elle est triste et tremble de froid.

Son souvenir s'associe à toutes sortes de choses auxquelles j'attribuais alors une importance très grande, à une sente obscure bordée de cerisiers sauvages dont je cueillais les larmes claires, à des buissons de ronces noircis de fruits, à une vieille fontaine à têtards.

Peut-être tante Garitte ressemble-t-elle au bois, avec sa figure brune, ridée, crevassée, ses cheveux en broussailles, et dans cette physionomie sauvage et revêche, deux yeux brillants, toujours humides, incomparablement jeunes, semblables à ces flaques d'eau jetées au milieu des austères futaies et établis-

sant, au ras du sol, une découpure joyeuse de ciel mouvant.

Tout enfant, je l'ai connue cette tante; c'était une personne quelconque, absolument étrangère à ma petite vie; puis, tout à coup, elle m'apparaît comme une figure aimée; alors, je retrouve ses bons yeux, dont le reflet me caresse encore le cœur.

Nos montagnes se terminent souvent par de grands plateaux ras, comme si le vent qui y souffle perpétuellement les nivelait. C'est à l'orée d'un de ces plateaux que la tante aux tartines à la crème habite. Sa maison paraît très vieille, parce qn'elle est naïve de formes et faite de pierres posées les unes sur les autres sans chaux, ni mortier; elle est touchante, à cause de son toit, couvert de dalles et penché, comme une bonne grand'maman qui aurait mis son bonnet de travers et qui rirait de voir qu'on rit d'elle.

Le jardin est aussi bien beau Il s'y trouve des fleurs qui ont le parfum passé des coffres anciens où les aïeules mettent leurs bonnets, leur châle et la tabatière de leur mari mort; on y trouve encore des petites touffes de buis, trois légumes et un vieux pommier. Il est là, courbé vers le toit, tordu, ridé. comme un vieux chien de garde très laid et qui lèche la main.

Autour de la maison de tante Garitte, ce sont de grandes haies sauvages, limitant des prairies à l'herbe odorante et courte, des terrains incultes où les mufliers jaunes adressent aux nuages qui passent leur maigre et doux sourire.

Quand j'arrive, la maison dort; on pourrait la croire inhabitée si la porte n'était ouverte et si une serpe n'était plantée à même un billot de bois.

J'entre dans un petit corridor, percé de chaque côté de deux ouvertures; les portes qui les ferment sont identiques; l'une donne accès dans l'étable de la vache, l'autre, que je pousse, dans la chambre d'habitation.

Au fond de celle-ci, un paquet de loques sombres est accroupi devant un feu de bois qui couve. Tout à coup, ce paquet de loques devient agile, se relève vivement et accourt vers moi. Deux joues molles se

pressent, froides et douces, contre ma figure : « Hé! Bon Dieu de Jésus Maria! c'est toi, m'fi!

— Oui, tante Garitte, je viens manger des tartines à la crème!

— Que tu fais donc bien, m'fi... mon Dieu! y en a-t-il au moins! »

Elle court à un placard, l'ouvre : « Oui, il y en a, » s'exclame-t-elle, joyeuse.

Soudain, comme avec un désespoir de ne pas y avoir pensé plus tôt : « Mais que je suis folle! A mon âge! j'oubliais : assieds-toi donc, m'fi; donne-moi ton chapeau! »

Puis, elle s'excuse de ne pas me consacrer tous ses moments : « Je fais du feu, vois-tu; c'est pour y cuire l'eau du café. »

De nouveau, elle s'accroupit sous le manteau de la cheminée, souffle sur le feu couvant qui finit par s'enflammer, vif et clair.

Tandis que j'examine la chambre, elle court de toute la vitesse de ses vieilles jambes d'une armoire à une planche fixée au mur, en guise d'étagère.

Tout autour de la chambre, sous le plafond, une douzaine de cages gazouillent; on entend parfois les bruits des petites pattes sur les perchoirs de sureau et les claquements vifs des becs. Ce sont de petits bruits très quiets, donnant à la chambre un air de résignation et de recueillement.

Tante Garitte serre dans le creux de ses genoux un moulin à café, au récipient de cuivre placé sur une petite caisse brune et polie, enjolivée de rosaces.

Penchée et relevée à chaque tour, une mèche de cheveux alternativement pendante et rentrée dans le rang des bandeaux, tante Garitte, très sérieuse, moud le café.

« Assez, tante, assez, ça va couler!

— Laisse donc, grand sot, » répond-elle, en me regardant de ses bons yeux qui me mangent, « laisse donc. Voyons! Tu ne viens pas ici tous les jours de la semaine, n'est-ce pas? Eh bien! pour une misérable fois, laisse-toi bien servir! » Et elle répand sur une tranche de pain une couche de crème épaisse,

granuleuse et odorante : « Là ! et mange autant que tu peux ! »

Après m'avoir servi, avec des gestes qui s'inquiètent d'un oubli possible, elle se verse à elle-même une tasse de café, puis me regarde manger avec ses yeux d'adoration.

« Tu ne manges pas, tante?

— Oh ! m'fi ! je te regarde ! Te voir manger m'est meilleur que le pain ! »

Dès que je suis sur le point de finir une tartine, elle en recommence une autre, si bien que finalement, je me vois contraint de l'interrompre, en exagérant un peu l'essoufflement d'un appétit trop bien contenté : « Ah !... maintenant... tante... impossible ! J'en ai jusque par-dessus la tête !

— Bien vrai ! voyons, un grand garçon comme toi, ça doit avoir faim ! voyons, encore une petite? une toute petite?

— Non, tante, non ! je n'en peux plus ! »

Elle consent finalement à me croire, commence à oter le pain, les tasses, quand, tout à coup, se retournant encore : « Bien vrai? »

Je ris : « Oui. tante ! vrai ! vrai ! vrai ! »

La table desservie, elle revient s'asseoir près de moi et silencieuse, me regarde sans cesse de ses yeux fixes et humides.

Enfin, hésitante, comme timide et confuse d'oser m'interroger :

« Et l'école?

— Aujourd'hui, j'ai précisément appris une fable!

— Oh ! récite-la moi, » demande-t-elle très vite, comme si elle présumait de ses forces pour me poser cette demande à esprit calme.

Tandis que je lui récite cette fable, ses lèvres bavent d'attention, ses yeux s'écarquillent d'admiration, de stupéfaction.

Puis, d'être si attachée à mes gestes, elle suit de ses lèvres le mouvement de mes lèvres, respire profondément quand je respire.

Quand j'ai fini, encore toute haletante d'efforts, elle s'écrie : « Jésus, Maria ! si c'est possible ! » Et, hochant la tête : « Enfin ! enfin... au jour d'aujour-

d'hui... mais, m'fi, tu es bien malin! Comme un avocat... comme un avocat, je vous dis!... » et d'étonnement, d'admiration, elle ne peut en reprendre haleine!

« Tante, il faut que je m'en aille!

— Déjà, » s'exclame-t-elle, « mais, m'fi, je n'ai rien à te donner! » Elle réfléchit un instant, puis joyeuse : « Si, si, attends! »

Elle court à l'échelle qui conduit à la soupente, j'entends au-dessus de ma tête des trottinements légers, puis elle revient, les mains pleines de noix : « Tiens! tu t'amuseras à les manger en retournant. »

Elle m'embrasse, emplit une dernière fois ses yeux clairs de chaque détail de son idole, l'embrasse encore, puis, sur le seuil, elle le regarde s'éloigner, lui, très digne comme un être supérieur, mais ému, au fond.

Mais, dès qu'il se voit caché par la haie, il s'arrête, frissonne de joie, envoie un baiser vers la petite maison douce, puis, le bonheur doublant ses forces, il s'en va, le pas rapide, le cœur chaud, les yeux brillants, la tête haute, comme s'il partait à la conquête du monde.

LUCA RIZZARDI.

GEORGES EEKHOUD

Georges Eekhoud appartient à cette catégorie d'écrivains personnels et intransigeants dont Barbey d'Aurevilly a réalisé le type le plus absolu, et l'on pourrait dire de lui ce que Paul Bourget disait de l'auteur des *Diaboliques* : « que la littérature lui fut un songe réparateur ». — « A l'heure de nuit, continue le même critique, où fenêtres closes, bougies allumées, cet alchimiste élabore son œuvre à lui, qui vous intéressera ou non — peu lui soucie — vous êtes parfaitement absent de sa pensée, vous, le lecteur futur du roman. Vraisemblablement, il a débattu quelque affaire dans sa journée, où sa noblesse native s'est irritée, il a lu des articles qui l'ont excédé, entendu des paroles qui l'ont écœuré, aperçu des visages qui l'ont dégoûté, deviné des sentiments qui l'ont indigné. Ces basses misères de la quotidienne existence s'évanouissent et le *Sésame ouvre-toi* de l'imagination à peine prononcé, voici que la caverne magique dévoile ses enchantements. Le romancier voit Marigny, il voit Vellini la Malagaise, il voit Jehoël de la Croix-Jugan. Est-il encore un univers de sensations vulgaires et de médiocres destinées? Il n'en sait plus rien, absorbé qu'il est dans ses personnages. Oui, *ses* personnages au sens littéral du terme; car il les a projetés hors de son cerveau, engendrés et nourris de la plus pure substance de son être. Il a imaginé comme les croyants prient, comme les amants se plaignent... Sa furie de langage est à sa manière une furie d'action. »

Changez les points de vue; au lieu de Marigny, de Vellini la Malagaise, de Jehoël de la Croix-Jugan, mettez Kees Doorik, Laurent Paridael, Henry de Kehlmark; à la place du fanatique du catholicisme, représentez-vous un fanatique du paganisme; et vous aurez le portrait fidèle de Georges Eekhoud. L'art d'Eekhoud est lui aussi un art de protestation et de révolte contre son époque. Celle-ci poursuit un but utilitaire et bienfaisant auquel il serait injuste de ne pas rendre hommage. Elle assure à peu près à chacun, comme au chien de la fable, le brouet et la niche. Mais tout se paye et comme le chien de la fable nous avons aussi le cou un peu pelé. Or, l'auteur d'*Escal Vigor* est justement un de ces tempéraments que le collier effraye. Il aime la liberté et la vie intense. Fils de riches bourgeois, orphelin de bonne heure, il profite de sa fortune et de son indépendance pour arranger son existence à sa guise. M. Desgenêts (De Geynst) a raconté dans un article que Francis Nautet a reproduit dans son *Histoire des lettres belges d'expression française* les péripéties de sa jeunesse : son séjour dans un pensionnat suisse, son passage à l'école militaire, qu'un coup de tête lui fit abandonner brusquement, son installation à Anvers, puis à Cappelen où, pendant quelques années, il mena une existence effrénée de grand seigneur romanesque. A ce jeu, l'héritage paternel fut vite dissipé et il lui fallut reprendre une place dans cette société qu'il avait voulu fuir. Jusque là l'artiste avait vécu son rêve et la littérature, à laquelle il s'était déjà essayé, n'avait été pour lui qu'une distraction. Désormais, elle lui sera une consolatrice. Elle lui fournira un refuge, l'équivalent de ce qu'est la tour d'ivoire pour les poètes. Et ce refuge sera son pays natal.

Au nord de la province d'Anvers, séparés géographiquement de la grande cité commerciale par quelques lieues seulement, mais intellectuellement et moralement plus distants des villes que si un désert les en séparait, vivent des paysans flamands qui ont conservé presque intactes toutes leurs traditions. Ils sont restés rudimentaires, fanatiques,

superstitieux, entêtés. Leurs cœurs et leurs âmes sont taillés tout d'une pièce, comme leurs corps robustes et lourds. Leurs qualités sont grandes et simples et leurs défauts sont ceux des primitifs. Leur tendresse et leur affection sont absolues comme chez les enfants; leurs haines n'ont pas de frein. Elles aboutissent presque toujours à la vengeance, et leurs vengeances sont des vengeances corses où le couteau joue, où le sang gicle.

Le pays forme un cadre magnifique à cette race taciturne et farouche. « A part les *schorres* du Polder, écrit Eekhoud dans une de ses nouvelles, la région fertilisée par les alluvions de l'Escaut, peu de coins en sont défrichés. » C'est un grand sol plat, sablonneux, semé de bruyères, hérissé de noirs bois de sapins, au milieu desquels on rencontre de petits étangs aux eaux immobiles et claires. Le moindre bruit y acquiert un accent spécial. Le cahotement d'une charrette fait vibrer tout le pays comme le pas d'un visiteur fait résonner le plancher vermoulu d'un vieux château. Tout y est grave et mélancolique. Et comme si cette gravité et cette mélancolie naturelles ne suffisaient pas, le gouvernement a fait de cette région la patrie des vagabonds. C'est là qu'il relègue ceux qui n'ont su prendre aucune place régulière dans la vie; c'est là que la société envoie les vieillards qu'elle ne veut plus nourrir et les jeunes gens qui ont craché sur son pain. Autour d'Hoogstraeten, de Wortel, de Merxplas, on peut voir de ces bandes de va-nu-pieds défrichant la bruyère, en veste et pantalon de drap gris, sous la garde d'un surveillant et d'un soldat.

Le refuge, comme on voit, n'est pas banal. Ce n'est pas une solitude berceuse de songes. On y est plus près de l'homme que partout ailleurs. Il y revêt même un relief spécial. Sa vie est moins nuancée, mais elle est plus profonde, et ses joies et ses douleurs sont plus accentuées. C'est ce qu'il faut à l'âme passionnée d'Eekhoud. Auprès de lui il pourra oublier l'existence monotone et terne que nous impose une civilisation trop sage. Francis Nautet cite cette fière déclaration de l'écrivain : « J'exhalte mon

terroir, ma race et mon sang jusque dans leurs ombres, leurs tares et leurs vices. » Lisez qu'il les exalte surtout dans leurs ombres, leurs tares et leurs vices, ou plutôt dans tout ce qui constitue pour l'homme moderne, démocrate et humanitaire, des ombres, des tares et des vices. C'est le réfractaire qui le séduit, la campagne isolée qui n'a point de chemin de fer, la contrée que l'industrie n'a pas envahie, la terre peu défrichée où les buissons poussent en liberté, le village qui ne singe pas la ville et le paysan qui déteste les citadins et les mirliflores. Ses héros favoris sont ceux qui se laissent gouverner par leurs instincts et qui restent attachés à leur sol, non par amour de la propriété, mais par amour de la liberté; ce sont aussi ceux que la civilisation tracasse au fond de leur solitude ou dont elle ravage la vie. C'est « Marcus Tibout », c'est « La petite Servante », c'est Barbel Goor dans « Bon pour le service ». Un fier gars comme Marcus Tibout, qui brave les lois, le transporte, mais le petit vacher du Meer, « qui met patiemment à remotis sou par sou, qui épargne et ruse, dissimule et caponne, » l'exaspère comme le dernier des citadins. Il veut que l'homme reste naturel, original et fort. Dès qu'il courbe le front pour passer sous un joug, il le méprise. Dans le conflit entre l'individu et la société, il prend toujours parti pour le premier et presque toutes ses histoires sont des drames qui ont leurs racines dans ce conflit.

Au début — dans *Les Kermesses* et *Kees-Doorik* — un frais parfum d'idylle pénètre quelquefois le drame. L'auteur se laisse volontiers attendrir par la sauvage beauté de son pays. La note rustique est fortement accentuée. Si les personnages découpent déjà sur les polders des silhouettes nettes et puissantes, ils restent enfoncés dans leur sol et font corps avec lui. Le paysage est toujours présent; on le voit, on le respire, on entend la musique grave de ses sapins que le vent secoue.

Les Kermesses et *Kees-Doorik* sont, avec *La Faneuse d'Amour*, les vraies œuvres régionalistes d'Eekhoud. Avec *Les Fusillés de Malines* et *La Nouvelle Carthage* son champ d'observations s'élargit. Il

ne s'exile pas, c'est toujours la terre flamande qui sert de cadre à ses histoires, mais celles-ci commencent à acquérir une portée plus haute et plus vaste. Eekhoud est arrivé à ce point de maturité où l'artiste éprouve le besoin de se renouveler. Le petit monde avec lequel il a vécu jusque là ne le satisfait plus. Le paysan atteint dans ses affections et ses intérêts par la conscription, le braconnier et le contrebandier traqués comme des fauves, puis capturés et jetés à l'oubli derrière la porte de fer d'une prison, deux amoureux qui se trouent le crâne à une kermesse de village pour se disputer les faveurs d'une jolie fille ont certes des côtés séduisants pour une nature qui aime à se rouler dans les souffrances et à s'exhalter dans les révoltes. Mais quelque saignantes que soient ces douleurs et quelque rouges que soient ces drames, ils ne répondent plus aux exigences du poète : il lui faut des héroïsmes plus grands et plus compliqués.

Il les cherche d'abord dans le passé. Dans un roman historique, *Les Fusillés de Malines,* il exalte la bravoure d'une poignée de paysans flamands qui conçurent, à la fin du XVIIIe siècle, la folle idée de délivrer leur pays du joug des Jacobins et qui tombèrent l'un après l'autre sous les balles des soldats français, au pied de la cathédrale de Malines. Un grand souffle lyrique traverse ce livre. Eekhoud y a épanché toute sa ferveur patriale. *Les Fusillés de Malines* appartiennent encore, par ce côté, au cycle des œuvres antérieures ; mais par l'ampleur du cadre, par la grandeur du sujet, par la fougue des sentiments et des passions, ils se rattachent plutôt à *La Nouvelle Carthage.*

La Nouvelle Carthage c'est Anvers, la grande ville commerciale et cosmopolite, la ville des brasseurs d'affaires où fleurissent toutes les basses passions que l'argent enfante et nourrit. Eekhoud a portraituré de main de maître quelques types caractéristiques de ce monde-là. C'est d'abord Béjard, l'aventurier, le commerçant sans scrupule, le voleur légal, le psychologue cynique, suffisamment intelligent pour évaluer la société, pour y découvrir la couardise et la lâcheté, et assez dépourvu de morale pour exploiter l'homme par

n'importe quel moyen : un Vautrin perfectionné. C'est ensuite Dobouziez. Avec celui-ci nous descendons d'un cran. S'il est aussi ambitieux que l'autre, il est plus naïf; il est même persuadé qu'il est honnête homme; sa nature est aussi pétrie de préjugés que celle de l'autre en est dépourvue; lorsqu'il fait tenir le bonheur dans la fortune, il est sincère; il est sincère encore lorsqu'il confond la justice avec la cruauté. Intelligence moyenne, homme dur, négrier sans le savoir, il est fait pour être dupe des Béjard et pour être dévoré par eux. Plus bas encore, mais insaisissables ceux-ci et presque indescriptibles, tant il est difficile de distinguer leurs têtes plates qui ne sortent d'une fissure que pour replonger dans une autre, grouille la foule des propres à tout et des mangeurs de rogatons. Ce sont les nobles de la cour où les Béjard et les Dobouziez sont les rois.

C'est dans ce milieu de gens sans entrailles et de filous de distinction qu'Eekhoud place Laurent Paridael, un orphelin naïf, un petit campagnard sensible et bon, qui ne demande qu'à vivre, à prodiguer son affection et à être aimé. On connaît les souffrances et les humiliations de l'enfant pauvre recueilli dans la maison d'un parent riche, pour les avoir lues dans maints romans. C'est un tableau de souffrances et d'humiliations de cette espèce qu'Eekhoud nous présente dans la première partie de *La Nouvelle Carthage*. Toutefois, si vous avez lu ces scènes ailleurs, vous pouvez les relire ici sans crainte d'avoir à vous livrer à des comparaisons désavantageuses pour l'écrivain. Eekhoud est de ceux qui savent renouveler un sujet, y découvrir des coins inexplorés et en tirer des effets inédits.

Les tortures intimes que Paridael, enfant, éprouve chez Dobouziez ne sont toutefois qu'un prélude. Elles n'entament que ses sentiments d'affection. Plus tard, quand il est livré à lui-même, il souffre en outre dans ses sentiments de loyauté, de générosité et de justice. L'influence néfaste des Béjard et des Dobouziez ne s'arrête pas aux murs de leurs fabriques : elle pénètre toutes les couches sociales et en chasse le bonheur. De quelque côté que Paridael se tourne, il aperçoit le

monstre — l'argent — qui ravage tout. Il pille les pauvres, il broye les innocents, il immobilise le glaive de la justice, il salit l'amour. Si, par-ci, par-là une âme noble et bien intentionnée se rencontre chez un riche — comme c'est le cas pour Daelmans — Deynze, dont Eekhoud trace le portrait d'une plume si émue — son honnête argent est réduit à l'impuissance par le méprisable argent des spéculateurs. Tout le long du livre, Paridael se débat contre les petitesses, les mesquineries et les iniquités de gens qui n'ont que des appétits matériels et qui ne reculent devant aucun moyen pour les satisfaire.

Paridael souffre encore pour d'autres raisons. Eekhoud l'a doté d'un tempérament compliqué qui le tient non seulement à l'écart des lois sociales, mais qui le rejette encore par delà les lois naturelles. Il en a fait un inassouvi, un Prométhée, devant qui le bonheur voltige et s'échappe comme un papillon, comme un rêve ou comme une chimère. *La Nouvelle Carthage* est le long cri de désespoir et de révolte d'un homme qui sent se développer en lui une puissance surhumaine et qui se trouve enchaîné sur une taupinière. C'est une œuvre touffue et soubressautante où l'auteur a fait rugir son âme et saigner son cœur à flots. C'est une œuvre où Eekhoud a fait vibrer jusqu'à les rompre toutes les cordes de son être. Tout y est porté au paroxysme : l'amour, la tendresse, la pitié, la révolte et la colère. On peut reprocher à ce livre de n'avoir pas été écrit avec un sentiment suffisant de la gradation qu'il faut imprimer à l'émotion pour tenir constamment en éveil, sans le fatiguer, l'esprit du lecteur. Mais cette perfection matérielle n'est pas toujours indispensable. Elle est même très secondaire dans certains cas. Il y a la manière de Flaubert et il y a celle de Balzac. Eekhoud est plutôt de l'école de l'auteur de la *Comédie humaine*. C'est dans l'intensité bien plus que dans l'harmonie que ses œuvres puisent leurs forces. Chaque chapitre de *La Nouvelle Carthage* a le lyrisme d'un acte d'amour ou l'âpreté d'un pamphlet. Tandis que les « Emigrants » constituent un récit d'une simplicité tragique, un poème de pitié forte et de sublime

résignation, la description de la Bourse, le bal chez Dobouziez et le portrait de Béjard sont burinés d'une plume aiguë et irritée qui fait jaillir du sang sous ses coups. Béjard, notamment, est montré sous toutes ses faces et avec toutes ses verrues. Eekhoud l'a exprimé comme Daumier a exprimé Robert Macaire. Il lui a littéralement fait suer sa crasse.

Les Fusillés de Malines et *La Nouvelle Carthage* sont deux livres de transition. Eekhoud y fait jouer tous les ressorts de son talent, comme s'il voulait en mesurer la force. C'est que pour lui le renouvellement n'est pas une chose facile. Son tempérament sans souplesse lui interdit tout déplacement. Son art ne peut pas se développer en étendue; il faut qu'il se développe en ligne droite et en profondeur. Dans *La Nouvelle Carthage* spécialement, ce travail souterrain de libération est visible; sous le tumulte des sentiments déchaînés, on sent véritablement l'effort altier de l'artiste, occupé à frayer à sa pensée une voie nouvelle et qui, pour y arriver, a besoin de déplacer des murailles.

Le Cycle patibulaire et *Mes Communions* sont les premiers fruits de cette gymnastique et de cette lutte. Ils sont toujours de la même essence que les œuvres antérieures, mais ils nous emportent bien au delà des Polders et de la Campine. Ce qu'Eekhoud exprime maintenant ce sont des sentiments qui agitent l'homme moderne sous toutes les latitudes. Au lieu de continuer à observer la vie dans les chaumières basses des Flandres, il est monté sur ses vieux beffrois. Mais les beffrois sont toujours de la terre flamande. Les matériaux du *Cycle patibulaire* et de *Mes Communions*, sont du même grain que ceux des *Kermesses* ; seulement là le grain est plus serré et l'œuvre révèle plus d'expérience et de force. « Les Croix processionnaires », « Le Moulin-Horloge », « Appol et Brouscard », « La bonne Leçon » (je cite au hasard) sont des contes parfaits et d'un pathétique admirablement ordonné. Dès les premières lignes, Eekhoud nous prend tout entier, nous conquiert, nous fait suivre, haletant, les péripéties de l'histoire et ne nous lâche que quand il en a exprimé

l'émotion jusqu'à la dernière goutte. Il apparaît ici dans toute la plénitude de son talent, à la fois maître de sa pensée et de son style. Francis Nautet a observé avec justesse qu'il a une façon d'écrire toute personnelle, « une *langue* plutôt qu'un style ». A première vue, cette langue peut paraître ingrate. Elle est massive et un peu tendue. Mais elle est originale, savoureuse et d'une belle santé. Elle est naturelle et traduit avec une précision remarquable toutes les nuances de la sensibilité ardente et compliquée de l'auteur. Elle ne se pare pas de colifichets. On y trouve peu de métaphores et surtout jamais de métaphores usées. Eekhoud se préoccupe plus du mot que de la phrase. Il cherche moins à composer des phrases harmonieuses et cadencées qu'à les émailler de termes expressifs, qui leur donnent du relief et de la couleur. Il y a en lui un écrivain de renaissance. Son admiration va d'ailleurs à tous les maîtres robustes qui ont exalté la vie Il admire Rubens et Jordaens qui ont magnifié l'homme, mais il prise peu Teniers qui n'a vu en lui qu'un « magot ». En littérature, il a montré une passion toute spéciale pour la pléiade shakespearienne. Il s'est fait critique et historien pour revivre l'existence des rudes contemporains de Shakespeare. Ben Jonson, Masinger, Webster, Marlowe qui périt dans une rixe frappé par son propre poignard, que son adversaire « lui fit entrer dans l'œil et dans la cervelle », semblent être ses vrais ancêtres intellectuels. Ses œuvres ont le mordant des drames de Webster. L'un et l'autre taillent dans la vie à larges coups d'épée. Chez eux, l'idée va toujours droit au but et, dans le dénouement, elle s'épanouit comme une grande fleur de pourpre et de sang. Dans les livres d'Eekhoud la force ne se dissimule toutefois pas sous des masses de chair comme c'est le cas pour la plupart des peintres flamands de la Renaissance. Ses descriptions sont concises et suggestives. Quelques lignes lui suffisent pour traduire la forme, la couleur la physionomie et l'atmosphère d'un paysage. « C'était — écrit-il dans *Escal-Vigor* — pendant une de ces arrière-saisons favorables à l'évocation des légendes, dans un cadre

de bruyère fleurie et de cieux aux chevauchantes nuées. Au loin, vers Klaarvatsch, par-dessus les futaies du parc, nos amis embrassaient un immense tapis lie de vin, sur lequel le soleil couchant mettait un lustre de plus. Des monceaux d'essarts crépitaient çà et là; un parfum de brûlis flottait en l'air humide. Il faisait extrêmement doux, et le soir exhalait comme de la langueur ; la brise rappelait la respiration d'un travailleur qui halète ou d'un amant que le désir oppresse. » Il est impossible de mieux peindre avec si peu de mots. L'art d'Eekhoud est tout en muscles et en nerfs. Dans une de ses nouvelles, il met en scène une jeune fille, Chardonnerette, au corps de garçonnet, fiévreuse, endiablée, indomptable. Cette Chardonnerette, on pourrait la considérer comme la muse d'Eekhoud. Elle symbolise son art. Bien plus que la grasse Flamande de Jordaens, elle réalise son idéal de beauté. On ne peut mieux comparer son œuvre qu'à cette petite femme qui ne montre pas de chairs inutiles, qui a des bras fuselés et une poitrine maigre, mais qui possède une âme de feu et dont le cœur déborde de sentiments frénétiques.

Si *Le cycle patibulaire* et *Mes Communions* sont les deux meilleurs recueils de nouvelles d'Eckhoud, *Escal Vigor* est peut-être son meilleur roman. Il est supérieur à *La Nouvelle Carthage* sous le rapport de la composition. Tous les personnages y occupent exactement le rang que leur importance leur assigne. Toute la lumière est concentrée sur le héros principal, qu'Eekhoud dissèque d'une main experte et impitoyable. La catastrophe qui termine l'existence de Henry de Kehlmark n'est rien à côté de la lutte terrible qui se manifeste tout le long du livre dans le cœur et dans le cerveau de cet être « exceptionnel jusqu'à l'anomalie ». Eekhoud s'est révélé ici un maître psychologue. J'ajouterais en même temps qu'*habile* artiste, si le mot *habile* pouvait s'appliquer à sa manière d'écrire. Un des grands mérites de son art, c'est précisément d'être dépourvu de tout procédé. Mais l'artiste le plus sincère a besoin de présenter son œuvre sous un certain jour et de la situer dans un milieu propice, pour lui faire produire tous ses effets de grandeur et

de beauté. Cela était d'autant plus nécessaire ici qu'il s'agissait d'un sujet délicat, en opposition avec la morale courante et qui pouvait facilement donner prise à la malignité des pharisiens. Eekhoud a très heureusement jeté sur le livre une atmosphère de légende, qui en atténue le réalisme et enlève au drame ce qu'il aurait pu offrir de trop brutal. Cette île de Kerlingalande, à la fois réelle et imaginaire, qu'on aperçoit comme à travers la déchirure d'un brouillard, est bien la terre des revenants, le cadre mystérieux qu'il fallait à Henry de Kehlmark, en qui survit l'âme des pilleurs d épaves, des Vikings et des vieux Normands.

C'est peut-être ici aussi qu'il a tiré le parti plus heureux de son tempérament où, par une sorte de miracle, la charité évangélique est greffée sur une âme payenne. La pitié et l'émotion coulent à flots sous les phrases d'airain, une émotion et une pitié viriles qui élèvent le sujet et le mettent hors d'atteinte de toute pensée basse. Ce livre nous fait songer à certaines œuvres antiques, à la fois audacieuses et chastes, telles que l'Hermaphrodite du musée des Thermes ou du Palais des Offices. Seulement, l'Hermaphrodite dort, et il nous est permis de penser qu'un rêve délicieux berce son esprit. Henry de Kehlmark nous ouvre son cœur et, devant cette âme palpitante et toute déchirée, notre admiration se complique d'angoisse. Il n'y a que Goya qui empoigne de cette façon, Goya et Gérard David, dans son dur et parfait tableau du Musée de Bruges, où il nous montre un juge prévaricateur, écorché méthodiquement par un bourreau impassible.

Avec *L'Autre vue*, nous rentrons dans le vrai monde des vagabonds. Nous retrouvons aussi Laurent Paridael, qui nous livre ses mémoires. C'est de nouveau un roman d'une psychologie profonde, mais c'est surtout une œuvre pittoresque. Les vagabonds y sont étudiés comme des œuvres d'art. Eekhoud appuie sur tout ce que leur vie indépendante présente de supériorité sur notre vie étriquée. Mieux que dans aucun autre livre, il laisse entrevoir que la seule chose qu'il a de commun avec les réformateurs

de la société, c'est son peu de sympathie pour la vie bourgeoise contemporaine. Mais ce qu'il déteste en elle, c'est moins son égoïsme que sa veulerie et son manque de couleur, et ce sentiment repose moins sur des aspirations altruistes que sur des raisons esthétiques. « La bonne société s'appelle ainsi — écrit-il en faisant sienne une épigramme de Goëthe — parce qu'elle ne contient rien qui puisse inspirer le plus petit poème ». Sous beaucoup de rapports, Eekhoud est un de ces artistes qui contredisent la fameuse loi de Taine, d'après laquelle un peintre, un poète porte en soi toutes les aspirations de son époque. Son idéal semble plutôt appartenir au passé qu'à l'avenir. Il aime tout ce que son temps détruit, il s'accroche aux choses qui meurent, il tend une main protectrice vers celles qui sont menacées par le courant des idées modernes. Ce qui l'attire dans la Campine, c'est la terre vierge que le progrès a respectée jusqu'à présent. Ce qui le séduit chez le vagabond, ce n'est pas l'homme privé d'éducation, qu'il suffirait de décrotter pour en faire un citoyen sage et docile, c'est l'être insoumis qu'un fossé infranchissable sépare de la société régulière. C'est surtout l'individu qui défend chevaleresquement sa personnalité, bonne ou mauvaise, contre une société pusillanime qui travaille à faire de l'homme un automate et un mouton. Il l'aime comme il aimerait un beau tigre ou un bel épervier. Il voit en lui le dernier spécimen d'une race plus fière, plus indépendante et plus courageuse, et lorsqu'on lit *L'Autre vue*, on a quelquefois l'illusion d'entendre la grande voix d'un centaure qui se lamente sur la disparition de ses frères.

L'Autre Vue est un poème autant qu'un roman. Eekhoud y « chante » ses héros plutôt qu'il ne les décrit. Et le chant est admirablement conduit. Nulle part, si ce n'est dans *Escal-Vigor*, l'auteur n'a rien fait de plus plein, de plus homogène, de mieux rythmé, ni qui donne mieux la sensation de la force qui se possède et de la passion qui se maîtrise sans se mutiler. Nulle part sa phrase rude et sèche, mais toujours pleine de caractère, comme ces buissons noueux qui ont poussé dans les cailloux, n'a traduit

avec plus de précision l'amère saveur de ces existences orageuses, ni la morne et farouche beauté des lieux où elles s'écoulent de préférence. A ce point de vue, la description de Tremeloo est une merveille et le récit de l'enterrement de Paridael un tour de force. D'un incident brutalement réaliste et si macabre qu'un auteur de mélodrames n'aurait probablement pas osé l'exploiter, Eekhoud a su tirer des pages élevées qui font passer dans les os du lecteur un frisson dantesque. Mais n'est-ce pas le propre de son originalité que de savoir extraire de l'or des choses que tout le monde dédaigne? Et s'il s'est fait une place à part et très haute dans la littérature contemporaine, n'est-ce pas précisément parce qu'il est doué, à un point que personne n'a atteint avant lui, du sens de « l'autre vue »? *Les Kermesses, Le Cycle Patibulaire, Mes Communions* sont des histoires de vagabonds. *L'Autre Vue*, c'est le livre des vagabonds. C'est une œuvre synthétique qui résume et couronne tout ce qu'il a écrit précédemment sur le même sujet. Dans ses mémoires, Paridael se plaint que ses fauves héros n'aient trouvé ni un peintre, ni un sculpteur, ni un musicien pour immortaliser leur souvenir. Paridael peut reposer en paix. Si Bugutte, Tourlamain, Campernouillie et les autres « voyous de velours » n'ont eu ni leur peintre, ni leur sculpteur, ni leur musicien, ils ont rencontré leur poète, et ils revivent dans ses pages avec une puissance et une vérité que la musique, la toile ou le bronze ne leur aurait probablement jamais conférées.

HUBERT KRAINS.

SUR LA VOIE SACRÉE

I

La rose que je t'offre, ô Voyageur qui passe
Sur la route où ta marche est déjà lourde et lasse,
Est la rose d'automne éclose ce matin
Dont le parfum subtil embaumait mon jardin.
Il n'en restera plus pour parer ma demeure.
Qu'importe ! si la fleur entre tes doigts demeure
Et leur garde l'odeur de chaude volupté
Qui fit que mon désir a souvent palpité,
Elle n'a pas en vain fleuri dans le parterre,
Comme l'adieu dernier de l'Été solitaire.
Ses lèvres sont sans vie et son cœur est en sang :
Ainsi j'aurai vécu sans connaître, ô Passant,
L'orgueil d'avoir, un soir, animé sous ma bouche
Le visage idéal du bel Amour farouche.
J'ai trop interrogé les livres ; je suis vieux :
Toi qui n'as pas vécu puisses-tu vivre mieux.
Le crépuscule bleu tombe sur la campagne ;
Et pour que mon salut te garde et t'accompagne,
Prends cette fleur cueillie à la chute du jour,
O Voyageur pensif en marche vers l'Amour.

II

Oh jeune voyageur qui passe sur la route,
Entre, près du foyer assieds-toi puis écoute :
Je te connais, je sais ton père et tes aïeux
Et comment le destin sur ton front soucieux
A mis, en t'éprouvant, une précoce ride.
Enfant, je sais aussi que ta maison est vide
Et que depuis hier tu n'as pour t'abriter
Nulle chaumière, ayant, afin de tout quitter,
Vendu le toit gardien des lares paternelles.
Je pressens ta tristesse au feu de tes prunelles,
Et je devine, enfant, que tu vas désormais
T'en aller par la terre, au hasard, sans jamais
Arrêter dans aucun pays ta marche errante.
Va donc, puisqu'après tout c'est le sort qui te tente.
Mais avant de partir reste ici quelque temps;
Je te dirai, car je connais depuis longtemps
Les hommes, la leçon que m'enseigna la vie.
J'ai fait aussi, mon fils, cette route suivie
Par toi, ce long chemin qui va vers l'horizon
Et s'éloigne toujours de la vieille maison.
Je te dirai ce que je sais de ces contrées,
Les dieux d'Egypte et les idoles rencontrées
Aux Colonnes d'Hercule ou chez ceux du désert;
Je te dirai comment j'ai souvent sur la mer
Vu surgir et grandir l'Archipel des Cyclades.
J'ai vécu de longs mois chez les tribus nomades,
Parmi les Parthes, dans Palmyre, la cité
Fameuse et les palais des rois m'ont abrité.

De ces peuples, je sais la langue et les costumes.
Enfant, je te dirai quelles sont leurs coutumes,
Et l'esprit de leurs lois dont les enseignements
Se lisent aux débris de leurs vieux monuments.
Ainsi tu sauras mieux conduire ton voyage.
Ecoute quelques jours la leçon du vieux sage
Et puis tu partiras reposé, le cœur fort,
Vers la gloire ou l'amour, la vieillesse et la mort.

III

Vois, mon fils, le printemps montre son clair sourire.
La Nymphe dans les champs comme au bois le Satyre
Savent que la Nature éclose de nouveau
De ses plus doux parfums va griser leur cerveau.
Donc, Gallus, c'est le temps de partir en voyage;
Tu passas cet hiver auprès de moi, vieux sage,
Qui t'ai dit longuement les préceptes des Dieux.
Tu fus, durant ces jours, attentif et studieux
Et tu sais à présent pour aimer et pour vivre
Assez de cette science enclose aux mots du Livre.
Je t'ai dit : Oh ! mon fils, quand le printemps viendra,
Je t'ouvrirai ma porte et le hasard sera
Ton guide : suis ta route et suis ta destinée
Jusqu'à cet Océan où la terre est bornée ;
Pendant de longs étés et de nombreux hivers
Tu verras tour à tour, chez cent peuples divers,
Des monuments nouveaux et des mœurs qu'on ignore,
Des pays du Couchant aux pays de l'Aurore.

Oh jeune sage, ainsi tu connaîtras vraiment
La vie entière : elle est un éblouissement.
Le domaine de l'homme est toute la nature;
Je te la donne, elle est à toi. La route est dure
Mais ton âme est vaillante et ton corps est léger.
Va, Gallus, moi je reste et pour te protéger
D'un geste de ma main sur ton front je veux mettre
La bénédiction des dieux et de ton maître.

IV

Les sandales de cuir et la besace pleine
Disent la route longue et l'incertain retour :
La vie est souvent morne à tous, mais chaque jour
Suffit à son bonheur ou suffit à sa peine.

Dans le quotidien travail ne cherche pas
A voir plus qu'un labeur que le sort nous partage
Et qu'il faut accomplir, chacun selon son âge,
Du jour de la naissance au moment du trépas.

Accepte et ne discute plus ta destinée
Mais sois le voyageur qui part chaque matin
Et qui mesure, heureux de son but moins lointain,
En s'endormant le soir, l'étape terminée.

V

Ne cherche point le sens que renferme la vie.
Que t'importe : l'Amour viendra vers toi demain,
Tenant, comme une fleur, ton bonheur dans sa main
Et les membres lassés par la route suivie.

Accueille ingénument celui qui vient ainsi,
Le regard sans orgueil comme aussi sans tristesse,
T'apporter la douceur que garde sa caresse
Et mirer dans tes yeux son regard adouci.

Ton âme a le parfum d'une rose d'automne.
Regarde : ce jour meurt comme un roi sans couronne
Dans l'exil de son rêve et de sa majesté.

Sans espoirs ni regrets demeure ainsi dans l'ombre ;
Demain, pour éclairer ton âme et sa pénombre,
Viendra le jeune Amour couronné de clarté.

VI

Mon âme est une femme à la robe de deuil,
Debout, parmi le gris du crépuscule, au seuil
De ma maison, et qui m'accueille sans tendresse,
Les yeux lassés déjà de toute ma jeunesse
Morte, et ne portant plus en elle aucun espoir.
L'humide et vieux parfum de l'automne, ce soir,
Endort ma solitude et grise ma pensée :
Mon âme, pourquoi donc sembles-tu si blessée
Par le poids de la vie et le froid de ce jour?
As-tu compris déjà qu'un impossible amour
Faisait battre mon cœur d'une espérance vaine!
Mon âme, désormais soit sans crainte et sans haine;
Laisse-moi pénétrer dans la vieille maison
Sans rien me dire : ainsi qu'une lente oraison
Les anciens souvenirs nous parleront des choses
Qui furent le parfum de l'amour et des roses,
Car l'amour et les fleurs ne reviendront jamais
Et tu portes le deuil des choses que j'aimais.

HENRI LIEBRECHT.

LA MORALE

La morale est donc la science des conventions qui règlent les rapports entre humains. Elle n'existe pas dans la nature. Une loi souveraine régit les êtres qui les force à la lutte, la lutte sans merci pour la vie et la reproduction. L'instinct, qui règle si merveilleusement les actes des animaux, ne recule pas devant ce que l'homme appelle le crime lorsqu'il s'agit d'assurer le salut de l'espèce. Faut-il parler des luttes fratricides des mâles se disputant les faveurs d'une femelle, des batailles féroces d'individus de même race pour la possession de la proie convoitée ?

Les animaux ne connaissent ni hésitations ni scrupules quand commandent la faim ou le rut, quand l'accomplissement des grandes fonctions de la vie est en jeu.

Et n'en va-t-il pas de même chez les hommes ?

Eux aussi n'obéissent-ils pas à la loi suprême, aveuglément, implacablement ? Nous vivons en guerre perpétuelle avec nos semblables. Tous nos actes sont dirigés contre des adversaires connus ou inconnus. Toutes nos victoires, même les plus désintéressées, atteignent quelqu'un. Il y a trop longtemps qu'on a démontré que les combats les plus cruels et les plus meurtriers ne sont pas ceux qui se déroulent à la lueur des incendies et dans l'horreur des mêlées sanglantes pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce point. On peut trouver étrange seulement que notre réprobation s'attache exclusivement à certaines manifestations de nos antagonismes. Mais il faut

reconnaître que celles-ci n'ont plus la beauté d'autrefois ; elles ont perdu toute élégance et toute noblesse ; et c'est peut être ce qui nous les a rendues odieuses. Pour cette raison le désir très louable des pacifistes de mettre fin aux exterminations stratégiques se réalisera sans doute. Mais qu'ils se contentent d'espérer ne faire disparaître qu'une forme par trop répugnante de la guerre. Le reste n'est que vanité. Les luttes économiques, les mille drames journaliers de la vie continueront à mettre les hommes aux prises pour la sauvegarde de leurs intérêts ou pour l'assouvissement de leurs passions.

Il faut donc admettre que les conventions qui constituent la morale n'ont d'autre but que de régler les conditions des hostilités entre hommes. Elles ont parfois des effets qui peuvent sembler bizarres ; mais nous nous en contentons, conscients de notre impuissance, malgré tout, et de la nécessité où nous sommes de nous satisfaire d'apparences. Elles n'atténuent d'aucune façon notre acharnement à vaincre, les exigences des forts ni les peines des débiles. Au contraire.

Quelle est donc leur réelle raison d'être ?

C'est de supprimer les gesticulations inesthétiques, les cris de triomphe, de rage, de douleur, toute la mimique vulgaire des luttes animales. Voyez là encore des effets du pacifisme.

Ce qui distingue l'homme sauvage du civilisé, c'est que menacé ou lésé, l'un fait usage de ses poings, l'autre des tribunaux. Le second est plus convenable. Les hommes civilisés n'aiment ni le bruit, ni les brutalités. Aussi se servent-ils d'intermédiaires pour régler leurs différends. Le système n'est-il pas ingénieux ? L'intermédiaire est sans haine. — Y a-t-il rien de froid comme un huissier ? Donc tout se passe tranquillement, correctement. Sans compter que les accès de sensiblerie déplacée ne sont pas à craindre : la victime est invisible, on n'est pas tenté d'être pitoyable. Non, la souffrance des faibles n'est pas atténuée par nos conventions, mais elle est silencieuse. C'est toujours ça de gagné.

Les conventions ont donc cet immense avantage

de nous permettre de rendre nos sentiments impersonnels, de rester calmes et dignes en toutes circonstances. Ainsi sont supprimés les désordres de la vie primitive, les secousses, les impulsions irréfléchies qui pourraient troubler la mécanique sociale. Tout subsiste, mais tout est réglé. Et c'est admirable ! Deux sauvages qui s'en veulent se ruent l'un sur l'autre avec frénésie. Ils vont s'entre-tuer. Mais il se peut que le vainqueur, sa fureur satisfaite, s'abandonne à un bon mouvement, soit victime de la ruse du vaincu qui s'humilie et demande grâce, consente au partage ou au pardon. Que de complications, que d'irrégularités, que de possibilités d'aléas ! Cet industriel pressure, exploite tant qu'il peut ses ouvriers ; mais il versera des sommes à des œuvres philanthropiques. Ordre, logique, civilisation, pacifisme !

*
* *

De telles conditions d'existence ont imposé aux hommes la création de certaines fictions et, de tous temps, ils ont essayé de donner à la morale une signification qu'elle n'a pas. Ils lui ont cherché une valeur extra-humaine et extra-sociale. Naturellement, ils sont tombés dans la rêverie, rêverie sublime qui assigne à nos pensées et à nos actes une portée idéale, mais qui n'a jamais produit, même aux moments les plus favorables, qu'une exaltation passagère.

Ces interprétations des conventions qui nous gouvernent, une fois formulées, survivent à toutes les aventures, à toutes les vicissitudes qui menacent la plupart de nos conceptions. Elles ont un temps plus ou moins long d'éclat et de gloire. Elles donnent un aspect nouveau, en apparence, à nos illusions. Elles ont même parfois une influence très active sur certaines destinées. Mais, peu à peu, elles quittent les bas-fonds où s'agite notre espèce, elles s'élèvent comme les brouillards du matin sous l'ardeur du soleil et, comme eux, se mêlent aux brumes et aux nuages qui passent dans les hauteurs des cieux.

Elles se ressemblent toutes remarquablement d'ailleurs et on y reconnaît les besoins de beauté et de chimère de la pauvre humanité. Elles répondent si exactement à nos aspirations que, du haut des régions inaccessibles où elles flottent, elles inspirent les paroles dont nous dissimulons nos pensées.

Certes, il faut louer l'homme de ce désir d'idéaliser la vie. Il dissimule ce qu'elle a de trop cruel, de trop froid sous sa forme sociale ; il remplace par l'imagination la poésie qui en est absente, que l'ordre en a chassée.

Et tel il est sans danger. L'homme se rend assez exactement compte de ses devoirs et de la valeur des mots : Il n'hésite jamais entre ses intérêts et ses sentiments. C'est là encore un effet très précieux de la différenciation fonctionnelle que produit l'organisation. Sentiments et intérêts sont choses diverses que la vie primitive confond, mais que la civilisation distingue pour les traiter mieux. De façon qu'on puisse se donner tout aux sentiments quand on a terminé ses petites affaires. Evidemment ces distinctions nuisent à l'ampleur et à la grâce des gestes, mais c'était inévitable.

La poésie morale a donc une réelle utilité, et ce n'est pas une pure invention humaine ; elle s'explique ainsi très naturellement.

Cependant, un fait nouveau s'est produit qui pourrait avoir des conséquences regrettables, étant de nature à détruire le bel équilibre qui nous permet d'être à peu près raisonnables et logiques.

Ce fait nouveau, c'est la négation même de l'utilité de nos antiques conceptions morales, de ce code d'apparences dont nous satisfaisons nos regrets et nos très vagues espérances. Bien plus, c'est l'affirmation brutale d'un droit que nous nous sommes toujours refusé — tout en l'exerçant — et dont nous avons su, du moins, dissimuler adroitement les rigueurs : le droit de la force.

*
* *

On le sait, deux tendances opposées se sont toujours partagé nos idées et nos émotions, selon les influences prédominantes de temps et de milieu. Ou bien nous sommes tout amour, ou bien tout cruauté. Ou bien nous nous apitoyons sur les faibles, nous ne songeons qu'à les défendre contre les injustices du sort, ou bien nous sommes avec les forts et nous leur accordons les droits les plus étendus et les plus absolus. Il y a eu des époques qui retentissaient d'âpres paroles de révolte, où les pauvres étaient magnifiés et les riches honnis, où les heureux avaient honte de leur bonheur, où la pitié consumait les cœurs d'une ardeur mystique de sacrifice. Il y a eu des époques où on reniait les vaincus, où on acclamait les puissants, où on n'avait que mépris et sarcasme pour la guenille, où on avouait avec cynisme la soif de parvenir et de jouir.

Les périodes d'amour ont été beaucoup plus fréquentes et plus éclatantes que les autres. Et cela se comprend. Elles sont comme de brillantes broderies sur la trame de la vie ; lorsque la trame apparaît, les temps semblent misérables, et on s'empresse de la cacher.

Or, tout à coup est venu un philosophe qui arracha le fin tissu d'or. Il défendit que l'on dissimulât les volontés, qu'on les mêlât de sentiments pour en atténuer l'âcreté. Il voulut qu'on les exerçât sans scrupule et sans crainte, déclarant que c'est se désarmer que de n'oser ouvertement ce qu'on veut. Il dénonça comme une ruse des faibles la croyance au devoir de bonté et de pitié. Il proclama le droit des forts à une vie supérieure.

Depuis que cet énergumène a ainsi formulé une religion que l'on n'a pas eu de peine à reconnaître, on semble éviter les discussions. On a levé la séance, comme lorsque quelqu'un, dans une réunion de gens bien élevés, se met à dire des choses désagréables. Pour longtemps il a rendu assez difficiles les protestations d'altruisme dont on se servait autrefois pour dissimuler quelques réalités assez vilaines, mais auxquelles on était fait. Car vous pensez bien qu'il a appuyé ses dires d'arguments plutôt embarrassants.

Il a sorti des vérités qu'on n'aime généralement pas à entendre et qu'on ne veut même pas tenter de rétorquer. Alors, il n'était pas bien difficile d'avoir raison. Bref, il a usé de procédés qu'on ne peut admettre.

Et que faire? On ne veut ni ne peut évidemment approuver ce philosophe terrible dont les paroles véhémentes et ardentes ont dissipé tant de beaux mensonges Mais on n'ose point non plus étendre de voiles sur les abominations qu'il a révélées. On sent que c'est impossible. On se tait. On a laissé le vociférateur sur sa montagne solitaire, et lorsque sa voix s'est éteinte, on a laissé doucement descendre le silence autour de son antre.

Mais voici que quelques imprudents commencent à avouer qu'il a peut-être fait bonne besogne. Il nous a contraints, paraît-il, à plus de sincérité. Il nous a appris à nous regarder avec courage et résignation.

Etait-ce bien utile? Le spectacle n'est pas beau et, depuis, nous avons sur les lèvres un sourire gêné. Nous n'osons plus prononcer les grands mots héroïques dont nous aimons tant le beau son retentissant, et nous sommes forcés de rechercher la société des imbéciles lorsque nous en avons trop grande envie.

Oui, nous prenons un air crâne pour reconnaître nos petits travers, pour confesser nos petites vilenies, pour raconter nos petites saletés. Nous nous efforçons d'être cyniques, avec chic et élégance, la seule façon de l'être bien. Mais, au fond, nous sommes très, très inquiets. Nous sentons que ça ne va pas. Notre jeu sent le Conservatoire.

Rien n'est si difficile que d'être sincère quand on est si naturellement, si spontanément hypocrite, quand on a l'hypocrisie dans le sang. On pousse si vite à l'exagération. Ah! nous aurons beaucoup de peine à nous y mettre.

En somme, Nietzsche nous a joué un mauvais tour. Mais nous aurions tort de rester sous le coup du désarroi où nous ont plongés ses malencontreuses révélations. Cet homme a dissipé nos jolies croyances;

ce n'est pas une raison pour nous abandonner au découragement. Remettons-nous. Est-ce que nous ne savions pas, depuis longtemps, tout ce qu'il nous a dit? Il a été inconvenant, grossier, d'accord. Mais ce qui est fait est fait. Il n'y a plus à y revenir. Il faut tâcher de s'arranger. Après tout, il y a peut-être encore moyen de sauver quelques apparences.

*
* *

Expliquons-nous donc, et tâchons de reprendre notre équilibre. Rien n'est dangereux comme de ne savoir point où on en est.

Nous admettrons, n'est-ce pas, qu'il sera inutile d'essayer de reconstituer la situation de naguère et qu'il s'agit de la rétablir sur d'autres bases. Ne nous plaignons pas, car il se fait que ces bases sont plus solides que les anciennes, comme il sera facile d'ailleurs de s'en rendre compte.

C'était bien, sans doute; ce sera mieux.

D'abord, Nietzsche s'est trompé. Il a commis une erreur identique à celle que nous avons signalée aux systèmes de fictions dont les hommes ont dissimulé de tous temps la vue désagréable de la vérité : Il a exalté en devoir exclusif un seul de nos mobiles. Sa conception est ainsi trop simple; c'est en cela qu'elle pêche. Nous sommes trop compliqués pour pouvoir nous en accommoder.

On peut même avancer que ce qui ne nuisait pas aux systèmes anciens devient tout à fait impossible avec le nouveau. Il est permis, en effet, d'exagérer lorsqu'il s'agit de mensonges; il ne l'est point quand on veut s'en tenir aux réalités. Assignez-nous un *idéal* surhumain, nous pourrons l'accepter, parce qu'il ne nous gênera pas; nous saurons toujours très habilement nous en servir et le prendre pour ce qu'il vaut; dessous, la vie continuera son cours régulier. Imposez-nous une *réalité* surhumaine, et nous ne pourrons vous suivre.

N'est-ce pas ce qui est arrivé? Quand on disait aux hommes : « Aimez votre prochain. Rendez le bien

pour le mal. Protégez les faibles. Faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fît », ils pouvaient croire que c'était possible et essayer. Et longtemps ils ont contenté de ce désir une réelle tendance de leur nature. Mais quand on leur dit : « Les forts ne doivent rien aux faibles ; les faibles doivent tout aux forts », ils sentent bien que ce n'est pas là une formule pratique.

Et ils ont raison. Nous obéissons, comme tous les animaux, aux instincts de conservation de l'individu et de la race ; comme eux, nous ne reculons devant rien quand nos besoins primordiaux sont en jeu. Mais la vie sociale développe en nous, toujours comme chez les animaux qui ont suivi une évolution parallèle, un instinct d'altruisme dont la raison d'être est évidente. Nos actes s'inspirent donc de deux tendances contraires en apparence, mais toutes deux parfaitement légitimes et dont nous devons trouver une expresssion harmonique. C'est ce qui fait que la vie est si difficile.

Tant bien que mal nous parvenons à nous tirer d'affaire et on a vu comment la société a admirablement résolu la question en nous imposant des distinctions qui semblent singulières au premier abord, mais qui nous permettent d'accomplir tour à tour tous nos devoirs. Il faut pour cela que le rêve n'empiète pas sur la réalité.

Nous nous étions accommodés de notre bonne vieille morale. Nous étions parvenus à la maintenir dans le domaine des fictions. Elle nous donnait tout juste ce qu'il fallait d'illusions. Elle était pleine d'exagérations, mais sans danger, parce que nous en savions le caractère purement conventionnel. Bref, après la crise initiale inévitable, elle avait subi une mise au point qui la faisait d'excellent usage.

Nietzsche l'a renversée. Belle besogne ! Et que nous propose-t-il ? L'exagération d'un de nos instincts au détriment des autres. C'est-à-dire exactement le contraire de l'ancienne doctrine que nous avions eu tant de peine à réduire à des proportions exactes. Il a tort, tout le prouve.

Allons-nous donc subir une crise nouvelle, comme

aux premiers temps du christianisme. C'est improbable. Nous sommes trop vieux. Nous allons tranquillement chercher un nouvel arrangement.

Il ne peut être question de réédifier ce que le philosophe allemand a si magistralement démoli. Certains l'ont tenté ; ils ont fait semblant d'ignorer ce qui s'était passé. Cela n'a pas réussi, naturellement. Quand on parle le langage d'autrefois, il faudrait qu'on puisse se regarder sans rire ; et ce n'est pas toujours possible.

Voici donc ce qu'on pourrait proposer.

Nous reconnaîtrons loyalement que nous n'avons pas destinée de héros ; que nous sommes de pauvres hommes, simplement, un composé de toutes espèces de volontés, de passions, d'instincts et de quelques bonnes intentions. Nous y gagnerons d'être débarrassés d'une foule de raseurs qui avaient la manie de nous reprocher nos défauts : prêtres de tout acabit qui se croyaient obligés de nous rappeler sans cesse à la vertu et à la pratique réelle des bonnes mœurs ; philosophes qui discutaient longuement nos devoirs et qui s'ingéniaient à comprendre les mobiles de nos actes — les pauvres ! — créateurs de sociétés nouvelles et très futures — les plus terribles — qui s'appliquaient à nous composer une vie parfaitement insupportable. Nous y perdrons en revanche beaucoup de sujets de conversation ; et c'est dommage.

Mais si nous renonçons au bel avenir que nous nous sommes si longtemps laissé promettre — en toute connaissance de cause — qu'on ne vienne pas nous parler de cette nouvelle invention qui nous causerait des embarras infinis.

Alors, il faudrait que nous nous efforcions à la surhumanité, nous qui avons tant de peine à parvenir à peu près à l'humanité et qui avons tant de peine à nous y maintenir ! C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Seigneur, que de fatigues !

Oui, vous nous laissez les coudées franches. Vous avez la bonté de nous délivrer d'une foule de préjugés et de conventions qui pourraient nous gêner. Vous nous engagez à nous mettre à l'aise pour pouvoir

cogner mieux. Vous nous prévenez obligeamment que nous n'avons à nous soucier de rien, que nous n'avons qu'à nous ruer en avant, sans souci de la casse. Et puis après? Mais nous n'avions pas attendu votre permission pour faire tout cela. Seulement, nous y avions mis des formes, voilà tout. Vous supprimez les formes. Croyez-vous que nous vous en devions de la reconnaissance? Allons donc! Vous nous enlevez en même temps notre tranquillité. A l'abri de nos petites conventions, nous faisions très bien nos petites affaires. Certes, nous ne prétendions pas à la gloire. Mais c'est précisément cette gloire que vous nous proposez, dont nous ne voulons pas. Devenir surhumains! Jamais! Rendez-nous plutôt nos préjugés.

Ces philosophes sont tous les mêmes. Leur raisonnement ne varie pas, quoi qu'il en semble. Les anciens ne nous promettaient le bonheur que contre abandon de tous les avantages de la vie; c'était simple mais peu pratique, les faits l'ont prouvé. Les autres n'ont fait que déplacer plus ou moins les deux termes de la proposition. Ils nous accordaient plus ou moins de libertés, mais nous chargeaient d'un poids équivalent de devoirs. Nietzsche nous donne liberté entière, mais il veut que nous devenions des surhommes!

Est-ce qu'on ne voit pas que toute cette philosophie n'est qu'une simple suite de transpositions de plus ou moins d'amplitude et qu'au fond c'est toujours la même chose?

Aucune philosophie ne change jamais rien au cours de la vie — qu'en apparences. Aussi aurions-nous en somme mauvaise grâce de nous en prendre à celle-ci plutôt qu'à toute autre. Elle nous a rendu service en nous obligeant à la sincérité, mais ce n'est pas une raison pour que nous nous soumettions à elle. L'occasion est bonne au contraire pour nous débarrasser de toutes à la fois. Et c'est ce que nous allons faire!

*
* *

Plus d'idéal!

Pour morale nous adopterons tout simplement le Code auquel nous continuerons à travailler et que nous perfectionnerons de notre mieux. Il faudra perfectionner aussi tout l'appareil judiciaire et l'organisation de la répression préventive. Donc des règlements de plus en plus précis, de plus en plus minutieux — ceux qui les éluderont nous rendront service en nous enseignant à en resserrer les mailles — et un système de plus en plus rigoureux pour les faire respecter. Voilà tout.

Ah! on ne s'amusera plus à se faire des reproches. Pas de réclamations non plus. Tu as perdu, paie! Toute la ferblanterie des scrupules, des remords sera mise hors de service. Quelle simplification du vocabulaire! Et comme tout se fera vite et bien!

Il y a des gens, dites-vous, qui regretteront l'ancien régime. Pourquoi? Croyez-vous que la beauté serait exclue d'un tel système? Croyez-vous qu'on négligerait un facteur aussi puissant de progrès? Mais bien au contraire. Seulement on lui assignera le rôle qui lui convient Ce sera une beauté raisonnée, logique, tangible. Faut-il donc, pour qu'on puisse concevoir la possibilité d'une réalisation quelconque, que tout soit laissé toujours au hasard?

Et que ferez-vous des enthousiastes, des passionnés, de ceux qui s'obstinent à vouloir un idéal, qui voudront, pour une raison quelconque, être différents des autres ou supérieurs aux autres?

Mais, s'ils ne sont pas nuisibles, nous n'aurons aucune raison de réfréner leurs volontés ou leurs transports. Nous leur permettrons même quelques légers écarts de conduite, eu égard à leur cas. Ce sont après tout des individus qui ont une légitime raison d'être ; ce sont des types d'humanité dont nous saurons apprécier la valeur et dont on peut parfois avoir besoin. On les considérera comme on considère maintenant tous ceux de leur espèce, artistes et autres, sans leur accorder cependant une importance exagérée.

Ah! n'allez pas penser que nous voulons l'uniforme médiocrité. Oui, nous savons les sarcasmes que l'on

adresse d'habitude à ceux qui se complaisent aux réalités de la vie. Nous ne les méritons pas. Nous admettons tout. Tenez, nous allons même jusqu'à reconnaître la supériorité des hommes à chimères, des rêveurs, des génies, quoi ! Vous nous auriez très mal compris si vous nous croyiez capables d'une autre appréciation.

Mais qu'on cesse de nous les offrir en exemples ! Ce sont des êtres de belle, de rare exception. Qu'il s'en produise, c'est très bien; la nature a toujours produit des monstres. Mais laissez-les pour ce qu'ils sont.

Ce que nous voulons, c'est être débarrassés, une fois pour toutes, de la préoccupation fatigante et inutile de l'idéal. Que l'on ne nous encombre plus de rêveries ! Nous subissions celles qui subsistaient du passé, parce que nous en avions l'habitude et qu'après tout elles nous pesaient si peu On nous les a enlevées. Nous n'en voulons plus d'autres. C'est fini.

J'ai voulu exprimer ici ce que je crois que pensent beaucoup de nos contemporains sur la morale. Il peut être utile qu'ils le sachent.

J.-F. ELSLANDER.

LA CLUSE

COMÉDIE DRAMATIQUE EN 4 ACTES

DRAMATIS PERSONÆ :

RICHARD HELSIUS, 70 ans.
ESTELLE, son épouse, 45 ans.
JEHAN, 20 ans } leurs enfants.
HILDA, 19 ans }
UN COUSIN, 35 ans.
UN PAYSAN.
UN NOTAIRE.
UN PRÊTRE.
DES GENS D'UN HAMEAU.

Helsius et ses enfants ont d'abondantes chevelures; ils portent des vêtements simples, dégageant la gorge et les membres ; le vieillard, dont la calvitie dénude le front, est barbu comme un patriarche ; Jehan n'a qu'un collier de barbe naissante.

Estelle et le Cousin sont de mise élégante et fort maniérés. Au dernier acte, la mère est toute naturelle.

ACTE PREMIER

Une des salles du vieux castel de la Cluse.

Mobilier ancien; une lampe suspendue est allumée.

D'un côté, table surchargée de papiers et de livres, derrière laquelle une grande bibliothèque. Porte latérale.

De l'autre côté, une série de portraits peints, un orgue et encore des paperasses sur des meubles. Cheminée sans feu.

Au fond, large et haut porche voûté, ouvert, donnant sur un parc, dont un gros arbre se dresse tout près du seuil.

Pénombre vespérale. La lumière de la lampe est rabattue sur Helsius, assis, près de la table, dans une stalle basse à accotoirs.

Le viellard somnole. Un grand chien est couché à ses pieds;

un autre, oreilles dressées, se tient sur le seuil et regarde dehors.

Jehan, assis de côté, décèle une préoccupation. Il se tourne à plusieurs reprises vers la porte du fond; son regard croise celui, interrogateur, du chien. Impatient, le jeune homme se dirige vers le parc; à ce moment, le chien s'élance dehors et revient presque aussitôt, précédent Hilda.

SCÈNE PREMIÈRE

JEHAN, HILDA, HELSIUS

JEHAN (*sur le seuil*)

Eh bien ! qu'est-ce...?

HILDA

Cette visiteuse... est notre mère...

JEHAN

Il est vrai : nous avons une mère... (*Un temps.*) Comment est-elle?

HILDA

Jeune encore; et belle... Mais elle a l'air si embarrassé... On dirait qu'elle souffre... Elle me voit, je lui parle : d'abord, elle ne sait pas me répondre et, quand elle prononce quelques mots, c'est d'une voix altérée, comme si on lui serrait la gorge...

(*Ils remontent la scène.*)

JEHAN

Pauvre femme! Après tant d'années !... (*Un temps.*) Elle aurait des craintes?...

HILDA

Mes paroles l'ont raffermie... Elle a pleuré de nouveau, mais c'était une heureuse effusion...

HELSIUS (*comme s'il rêvait*)

N'a-t-on point vu paraître, entre les arbres graves, une visiteuse au front sombre?... C'est moi qu'elle cherche...

HILDA (*bas, à Jehan*)

Que veut-il dire...?

JEHAN (*bas, à Hilda*)

Que voit-il en dormant...?

HELSIUS (*toujours immobile*)

Qu'elle entre ici... Qu'on n'essaie point de l'en

dissuader, puisqu'il faut qu'elle vienne et que je l'accueille... Pourquoi est-elle accompagnée de craintes et de larmes? Moi, je la vois sans trouble. Je la remercie d'avoir été patiente et d'être bonne... Qu'elle soit la bienvenue...

HILDA (*A mi-voix, en se penchant sur son père*)

Père... De qui parles-tu?

HELSIUS (*ouvrant les yeux*)

De celle qui me cherche. de celle que j'attends : je parlais de la Mort... (*Recul brusque de Hilda; le vieillard dodeline du chef.*) Mes enfants chers... Vous ne garderez plus longtemps votre vieux compagnon. Claires et quiètes sont, pour moi, les routes du fatal Ne-plus-être; appuyé sur vos jeunesses, j'achève la dernière étape de ma vie — une vie entre les vies, une vie saine, sobre, longue; puis une mort sereine et douce... Helsius n'attend rien d'un au-delà de la Vie... Ceux qui vivent de nous, par nous, de notre chair ou par nos idées, voilà notre Survie...

Les patriarches s'en vont... Je vous quitterai bientôt; mais je me survivrai en vous, qui êtes et mon sang et mon esprit, vous qui êtes moi-même..

Par la semence charnelle, un sang se perpétue; par les idées qu'on sème, une âme s'immortalise... Ma pensée est en vous et je puis disparaître...

HILDA

Tes paroles me donnent froid...

JEHAN

Cette idée de te perdre...

HELSIUS

Une harmonie existe dans la Mort...

Ici même, il n'y a guère, nous l'avons vue, la Mort, auprès d'un berceau... Et je t'ai dit, Hilda, qu'elle n'est point une calamité quand l'être disparu n'a point agi; c'est simplement une espérance en fuite, une espérance qu'on a l'orgueil de magnifier, et la peine de pleurer d'autant plus... Il n'est point de malheur non plus quand l'être a accompli ses œuvres; rassasié d'ans il cède sans lutte avec l'instinct de vie... Oh, splendeur de s'éteindre ainsi,

entouré de ses amours! C'est un sommeil, sans rêves ni réveil; ce n'est point une défaite; c'est le triomphe au période culminant, fixé dans l'heure suprême comme en l'Eternité...

N'ayez d'alarme aucune...

Préparez-vous à mon absence...

Je n'ai plus que quelques jours de Lumière...

(*Il s'assoupit; ses enfants l'observent.*)

JEHAN (*à mi-voix*)

Il se rendort...

HILDA

Jehan. . Jamais il ne nous parla de cette sorte!

JEHAN

Ne nous troublons point... Par ce qu'il nous a dit et par ce qu'il a écrit, il nous a toujours conseillé de ne pas craindre la mort, mais d'y penser souvent, comme à un aboutissement harmonieux, voire une anticipation qui peut corriger les discordances de la vie...

HILDA (*pensive*)

Tu ne crains pas de mourir...?

JEHAN

Qui a revu la Mort ici? Il se sent si vieux... Quelque langueur physique réveille en sa tête les idées qu'il a le plus remuées... Oui, nous devons le perdre; mais ce jour très sombre n'est pas encore venu...

HILDA

Il s'affaiblit depuis des semaines, et c'est cela qui a décidé la visite de... de notre mère...

JEHAN

Comment a-t-elle pu le savoir?

HILDA

Des alarmes ont dû re répandre...

JEHAN

Qui s'occuperait de nous?

HILDA

Elle...

JEHAN

Oui... (*Pause.*) Faut-il que nous la fassions entrer?

HILDA

Elle a tant pleuré...

JEHAN

Elle a dû s'armer de forces pour supporter le poids des émotions... (*En désignant le vieillard.*) Mais lui...?

HILDA

Oh, vrai! Le coup pourrait lui être funeste!

JEHAN

Non, non, mais soyons prudents... Je vais voir cette... notre mère. Et quand il se réveillera, nous tâcherons de savoir s'il reverrait volontiers celle qui fut sa compagne...

(*Jehan se dirige vers le parc. Helsius tourne un peu la tête.*)

HELSIUS

J'ai mandé le notaire... Mais il tarde à venir...

JEHAN

Il est temps aussi de fermer le chenil... (*Aux chiens, qui le suivent.*) Allons, mes braves! (*Ex.*)

SCÈNE II

HELSIUS, HILDA

HELSIUS (*prenant les mains de sa fille*)

Eh oui, ma jolie dryade, tu verras grandir bien des chênes encore, dans nos belles forêts de la Cluse, — et tu en verras mourir... Celui qui barre ce seuil, et que j'ai planté, me survivra... Je suis le vieil arbre qui succombe... Oh, la fin des chênes glorieux n'est jamais pitoyable, — non plus que la mort des pères heureux... On s'était habitué à leur physionomie; et quand la cognée du bûcheron abat l'arbre ou que la faulx du temps abat l'homme, tous deux laissent une absence... Mais au pied du chêne abattu s'élancent des pousses neuves, nées de lui; et l'homme défunt se renouvelle en ses enfants. On pleure le vieux chêne; on pleure le vieux père... C'est le regret, non pas le désespoir...

HILDA

Pourquoi songer à ces choses tristes, père?

HELSIUS

Parce qu'il en est l'heure.

Ne pas avoir la hantise obsédante des deuils, non, non; mais ne point oublier qu'il est une heure inéluctable, et s'y préparer avec fermeté...

(*Il passe à sa fille un des volumes placés sur sa table.*)

Prends ce livre... Ouvre-le au hasard et relis-moi les notes qui se trouvent en marge...

HILDA

Ici... Tu as souligné cette phrase, une idée de Denis l'Aéropagite : « Ce qui est absolument dépourvu de bien ne saurait exister »... En marge, tu as écrit ceci :

« Dans l'ordre moral, on ne peut rien concevoir » d'antérieur et de supérieur au Bien. Dans l'ordre » idéal, rien n'est au-dessus du Beau.

» Si l'on dit qu'il est des dieux, c'est le Bien et le » Beau que l'on nomme. Ils sont dans la Nature uni- » verselle ; c'est en elle qu'est le Divin.

» Dès le commencement, le Bien et le Beau s'im- » posent. Les avantages du corps et ceux de l'esprit, » qui donnent la prépotence, se transmettent en se » renforçant. De telle sorte, toute la Nature, en » œuvre de Mieux, progresse vers une Perfection.

» L'Univers atteste un rythme qui est le gage de » finale Harmonie... (*Jehan reparaît*)... et même les » déprédations, et la Mort, sont des efforts vers cette » fin... »

SCÈNE III

HELSIUS, HILDA, JEHAN

HELSIUS

Quand vous m'aurez fermé les yeux, vous rouvrirez les livres... Ils vous parleront mieux que je ne pourrais le faire à l'extrémité où je sens la vie près de se retirer de moi... Pourquoi le cacher? Je sens ma faiblesse augmenter: un froid me gagne...

Je meurs dans ma Foi radieuse... Mon père l'a

nourrie en moi, et lui-même la tenait de sa lignée... Loin des sectes, des écoles, hors du siècle, j'ai suivi, fervemment, des allées fleuries de rêve, de lumière...

JEHAN

Et, nous tenant par les mains, tu nous montres la voie heureuse!

HELSIUS

Ne vous en détournez point parce qu'on rirait de vous ou qu'on vous blâmerait.

Notre Œuvre idéale, celle de nos aïeux, la mienne, la vôtre, est dédiée au Temps. D'autres la parferont, par étapes, s'il se peut... Le bonheur de tous est peut-être la couronne de nos aspirations...

Mon souffle est court... Ai-je encore ma lucidité...? Quelles ondes algides me parcourent les membres !...

Mes enfants, une œuvre est à poursuivre... Je la crois bonne... Les idées que je vous ai transmises, ce n'est pas moi seul qui les ai pensées; l'esprit de toute une lignée, avec moi, pensait... Il résurgit en vous également...

Ailleurs, la Pensée ancestrale vous visiterait-elle encore? Craignez d'être dominés par l'esprit et les instincts de la foule environnante! C'est ici, dans cette vieille forêt, entre ces murs, dans ces papiers, que notre esprit se maintient et se survit le mieux... (*Il se soulève un peu, en s'appuyant à son fauteuil, et se tourne vers le parc.*) Soyez forts, comme ce chêne planté par mes mains... Que notre œuvre, comme lui, grandisse et se ramifie!... (*Il retombe assis.*)

Mais évitez les heurts avec le monde... Le notaire vous dira comment, pour les relations inévitables, il se substitue à moi; qu'il continue d'en être ainsi...

Oui, évitez le dehors... Si l'on essayait de jeter des obstacles entre vous deux, votre défensive serait de les accumuler entre vous et la société, afin de vous séparer d'elle plus encore...

Pour cela, je dois vous armer...

Je vais vous dicter mon testament... car c'est à vous, mes enfants, que je pense...

JEHAN

Tu as mandé le notaire; il va venir; vous arrangerez ces choses entre vous...

HILDA

Et déprenons-nous de ces tristesses...

HELSIUS

Les adieux sont toujours pénibles... Ce soir, mon testament sera fait. Cela surtout m'occupe... Alors, je pourrai vous embrasser une dernière fois et m'en aller, sans résistance, avec la gloire d'avoir vécu pour le Bien... Vous, vous resterez ici, à La Cluse, où, depuis des siècles, les Helsius se lèguent leurs méditations, — idées libres et fortes, voire sauvages, comme les végétations qui nous entourent...

La Cluse est notre berceau, notre monde, notre salut!

N'oubliez point cela, mes chéris... Nous sommes nés pour l'isolement de La Cluse, comme le marin est né pour le tumulte des mers...

Restez au nid, mes oiseaux... Un rempart d'arbres et de monts l'environnent... Ici, vous êtes vos propres seigneurs. Autre part, à la Ville, vous seriez une proie! Oh, redoutez le Monde où les meilleurs se pervertissent, le monde et ses contraintes... — Ne m'a-t-il point blessé, cruellement?...

JEHAN *(non sans hésitation)*

Ce souvenir qui te revient... évoque les images du passé... les figures d'autrefois... Ne penses-tu pas... à notre mère... et...?

HELSIUS *(avec effort)*

Tout cela fut ma douleur... A peine marié depuis trois ans... Mais c'était à la Ville... Estelle me parut bonne... Fut-elle victime de sa chair? Où fus-je coupable, étant âgé déjà, de l'exposer, elle, si jeune, à l'ennui?... (*Un temps.*) Après sa fugue, je fus près de me tuer! Car la Mort, souvent, est bonne... Mais vous restiez, vous, mes petits... Et je suis revenu ici. à La Cluse, seul avec vous; je vous ai élevés, instruits... et j'ai retrouvé du bonheur...

HILDA

Et elle... notre mère?

HELSIUS (*faiblement*)

Le monde nous ignore... tant d'années ont passé...
(*Il s'affaisse.*)

HILDA

Père! père!! Relève-toi! (*à Jehan*) Tu vois, cette émotion le tue!...

JEHAN (*assistant le moribond*)

Non... il vit... il se ranime... vois... (*A mi-voix*) Que faire? J'ai convenu qu'au signal de la cloche, on introduise ici notre mère...

HILDA

Impossible, Jehan : c'est un mourant que nous veillons...
(*Helsius se remet; il parle, la tête renversée dans les cousins.*)

HELSIUS

Le notaire tarde à venir... Il devrait savoir que la mort n'attend pas... Jehan, tu vas écrire... Adieux, mes chers enfants; le délai suprême est proche... (*Il les embrasse tour à tour.*) Je ne demande plus qu'une heure, et je mourrai en toute paix... Jehan, écris... écris... (*Le jeune homme s'attable, Un craquement se fait entendre : au pied du chêne, choit une grosse branche.*)... Quel est ce bruit?...

HILDA

C'est le vent qui fait choir une branche morte...

HELSIUS

... Un morceau du vieux chêne que j'ai planté... Voilà... Une branche meurt et tombe; mais le tronc vit et les branches nouvelles verdissent... Mes chéris, aimez-vous... Eloignez-vous de la Ville comme on se détourne d'un marais, d'un gouffre... Restez à La Cluse! Jehan, écris ceci... (*Il dicte.*) Moi, Richard Helsius...
(*Le vieillard s'immobilise. Jehan après avoir écrit, lève la tête, attend quelques secondes, fixe les yeux sur son père, pâlit, se lève et court vers Helsius.*)

JEHAN

Père?... Père!!...

HILDA (*accourant à son tour*)

Il ne dort pas... Il nous regarde...

(*Jehan se penche sur Helsius, lui met la main sur le cœur, puis parle d'une voix blanche.*)

JEHAN

Si, Helsius dort... Il ne se réveillera plus...

HILDA

Mort!!... Père? père?!...

(*Elle tombe dans les bras de son frère qui la réconforte en se faisant violence à lui-même.*)

JEHAN

Quel vide s'est creusé... Une agonie... une mort...
Tant de hauteur s'écroule...
Hilda, ma chérie, soyons forts... N'empirons pas notre peine en nous y abandonnant... (*Un temps*)
Hilda, j'y pense : notre mère attend...

(*Hilda relève la tête. Jehan tire une corde, deux coups de cloche retentissent, graves comme un glas. . Après quelques instants, la mère apparaît et voit ses enfants en larmes, appuyés sur le dossier du fauteuil. En l'entendant, Jehan se retourne ; d'un geste abattu, il montre le corps inerte.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES; ESTELLE

JEHAN

Votre désir n'a pu être exaucé...

(*Estelle s'avance et voit le mort.*)

ESTELLE

Mort!!... Oh, Richard!...

(*Elle tombe à genoux aux pieds de Hélène; derrière la stalle, Hilda et Jehan, enlacés, s'abandonnent à leur douleur.*)

DEUXIÈME ACTE

Un parc, mais pas dans le sens arboricole du terme; une plantation naturelle, rebelle au cordeau; les hêtres rouges et les peupliers blancs varient la gamme des verts; herbes folles, fleurs sauvages; ce qu'à la ville on appellerait une propriété mal entretenue.

Au fond, un marbre antique. Du soleil, oblique, entre les arbres. Coloris automnal.

A travers tout, un large sentier tranche la scène diagonalement, de gauche à droite et, de ce côté, aboutit à un perron, entrevu à travers les feuillages de l'avant-plan. Vers le milieu, le chemin se divise et la bifurcation va se perdre dans le fond de verdure.

A gauche, une souche d'arbre servant de siège; tout près, une chaise ornementée.

Pendant tout l'acte, il tombe quelques feuilles mortes.

Au lever du rideau, le Cousin va et vient, pensif.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COUSIN *(seul)*

Même l'étrangeté de ces lieux ne parvient pas à en chasser l'ennui... La Cluse! La Recluse, plutôt... Tant dans les chambres claustrales qu'on nous a réservées que dans cette forêt sans bornes, on se sent isolé... on aspire au changement, à n'importe quoi, mais autre chose que cette paix exaspérante... J'ai l'impression, chaque jour plus vive, d'être, par je ne sais quelle magie, transporté dans un autre âge que le nôtre... Et je me demande si c'est un saut dans l'avenir que j'ai fait, ou un recul dans le passé; si, dans ce monde clos, je suis en avance ou en retard sur les mœurs...

Tout, ici, est différent de tout... Les paroles qu'on articule, même l'air qu'on respire... Ah! comment s'étonner de ce que la misanthropie aigrisse une âme, quand cette âme est venue enfouir ici quelque blessure?... La mousse envahit les arbres... Et je conçois que ce Helsius...

(Entrée d'Estelle, en vêtements de deuil.)

SCÈNE II

ESTELLE et le COUSIN

ESTELLE

Me voici... Vous ai-je fait attendre?... Avez-vous vu nos hôtes?

LE COUSIN

Je ne les ai pas encore aperçus de toute la journée! — Et vous?

ESTELLE *(mentant)*

Oui... oui... tout à l'heure... — Vous vous promeniez... A quoi pensiez-vous encore? Je vous voyais aller, venir...

LE COUSIN

A tout... à rien... à notre exil... Ce séjour à La Cluse, avouez-le, est une vraie pénitence! Ah, c'est ici que nous nous sentons bien les esclaves de la Société!... Cette retraite, n'est-ce point le vide, l'ennui?... (*Mouvement de la dame.*) Si vous n'étiez pas ici, je ne pourrais y rester une heure de plus... Voilà à quoi je pensais...

ESTELLE

Pensez! pensez à ces choses-là et, si possible, à d'autres... Ça fait passer les heures...

LE COUSIN

Hélas, il y en a vingt-quatre par jour!

ESTELLE

L'expectative ne s'éternisera point. (*Elle s'assied sur la chaise.*) Quelques formalités notariales restent à remplir. Helsius n'a pas perdu beaucoup d'heures à arranger ses affaires... Mais ne nous en plaignons pas... Et puis, il y a le temps moral du deuil...

LE COUSIN

Ce n'est pas cela, par exemple, qui gêne beaucoup nos ermites invisibles... Ils ne pensent guère à celui qui n'est plus... Ils s'en vont, s'en viennent, chevauchent...

ESTELLE

Ils ont leurs idées là-dessus. En cela comme en tout, ils ne pensent pas comme nous. Cela ne doit

point vous surprendre? Ils n'ont pas eu de contact avec la société et n'ont rien reçu que de la nature. Depuis la tendre enfance, ils vivent ici; jamais ils ne sont sortis de cette vallée... Eduqués, instruits, par leur père — par lui seul, sans que personne, pas même un serviteur, l'y aidât — pouvaient-ils devenir autre chose que ce qu'ils sont, on pourrait dire des sauvages, s'ils n'avaient une culture d'esprit... Mais de parure mondaine, aucune!

C'est à peine s'ils s'habillent!

LE COUSIN

N'était le climat, je crois qu'ils iraient nus!

ESTELLE

Comme Adam et Ève...

LE COUSIN (*avec intention*)

... Après la faute?...

ESTELLE (*sans s'arrêter à l'allusion*)

C'est à nous, mon ami, qu'il incombe de défaire et de refaire l'éducation de ces jeunesses. Vous vous chargerez de votre femme... Quant à mon fils, cela me regarde... C'est une simple question d'asouplissement...

LE COUSIN

Etrange éducation, convenez-en, qui permet à une jeune fille de... d'accroître la famille, sans avoir de compte à rendre de... cet événement...

ESTELLE

Helsius n'en a rien ignoré et n'a pas tenu rigueur à sa fille : c'est une présomption en faveur de celle-ci... La faute de Hilda, je vous le répète, s'explique et même s'excuse par cette éducation dont nous venons de marquer les défauts... Je dis « éducation », mais, en réalité, c'est l'absence de vraie éducation qui donne à ces enfants, malgré leurs mérites de cœur et d'esprit, ces rugosités, cet aspect frustre, inachevé... C'est comme un marbre que le sculpteur ébauche; il y manque le poli et les angles sont durs. . Ce qui est mal chez toute autre a, chez Hilda, quelque chose de naturel, de sain, dirais-je, qui désarme le blâme...

LE COUSIN

Ce qui déconcerte le plus, en cette affaire, c'est qu'elle ait pu se produire. Ici! Vous dites — et c'est ce que vous ont confirmé les gens du hameau — que jamais un visiteur, jamais un hôte n'a séjourné à La Cluse. Dès lors, comment s'imaginer une séduction? Et, dam, j'ai beau me répéter que les départements de la ville n'ont pu trouver asile en cette retraite ennuyeuse, j'ai quelque peine à m'en convaincre...

ESTELLE (*se levant*)

C'est pourtant ce qu'il y a de plus invraisemblable, — encore que cela expliquerait mieux la haine que Hilda nourrit pour le dehors, la société, la ville... Je n'ai pas encore su faire toute la lumière sur ce point. Hilda, il y a quelques mois, a eu une grossesse; l'enfant n'a guère vécu; voilà tout ce que je sais. Et le notaire, qui me tenait au courant de tout ce qui se passait ici, n'en sait pas davantage. Que cela soit étrange, j'en conviens assurément... Dans cette solitude maussade, il n'y a guère de tentations, de périls de ce genre, — à moins que l'un ou l'autre rustre...? Il en rôde constamment, dans ce domaine ouvert à tous...

LE COUSIN

Dès qu'on leur permet tout...

ESTELLE

C'étaient les idées de Helsius : pas de frein... la licence...

Nous finirons bien par savoir. Et puis, franchement, que de fois, ailleurs qu'ici, les vierges qu'on épouse sont-elles à peine intactes quant à la chair et fort peu innocentes quant au cœur? Il en est, nous le savons, qui, lorsqu'elles se marient, ne sont blanches que par la robe... Hilda, je vous le jure, est digne de votre estime et de votre affection; car la perversité est loin d'elle : cela, je le sais... je le sais... Il suffit de lui avoir parlé quelque peu; il est des indices qui ne trompent pas une femme ..

LE COUSIN (*le regard au sol*)

C'est là, précisément, l'énigme dont le mot nous

échappe : tant de pureté, tant de candeur — et, pourtant, cette tache!... Serait-ce de l'inconscience... (*in petto*) ou de la ruse?...

(*Un paysan d'âge mûr, venant de gauche, s'engage dans le sentier.*)

SCÈNE III

LES MÊMES; UN PAYSAN

LE PAYSAN (*sans façons*)

Bonjour, m'sieur et not' dame!

ESTELLE

Bonjour, bonhomme... (*Elle se rassied.*) Où donc allez-vous? Au castel? Je vous préviens qu'on ne vous y recevra pas, je pense...

LE PAYSAN

Non fait, not' dame... J' vas au « Fond-Creux » glaner du bois et lever mes pièges...

LE COUSIN

Bigre! On ne se gêne point, ici... Maraude... braconnage...

LE PAYSAN

Oh, pour ça, m'sieur, gna pon de maraudeur et pon de braconnier par-ci... Le bois et le gibier nous sont donnés, nous ne l' volons point... Il y en a trop, n'est-ce pas? Il en a toujours été ainsi... Le vieux châtelain, maître Helsius, était si bon! On ne l'oubliera pas, chez nous, on l' vénère plus qu'un saint... Et ses dignes enfants...

LE COUSIN

Le contraire serait plus drôle encore! Que vous n'estimiez point ceux qui vous laissent mettre leurs biens au pillage!

LE PAYSAN

Détrompez-vous, m'sieur et not' dame! Nous sommes des braves gens... Nous ne pillons rien, m'sieur; nous prenons not' tout just' nécessaire, comme chacun a besoin, sans plus... Nous n'aurions garde de piller le domaine, comme vous dites : ne

serait-ce pas nous faire tort à nous-mêmes, puisque le bois est à nous autant qu'aux Helsius... puisqu'il est à tous, quoi!

LE COUSIN (*à Estelle*)

Curieux comme on trouve de bonnes raisons pour défendre ses intérêts!...

ESTELLE (*au paysan*)

Dites-moi? Vient-il, ou venait-il du monde à La Cluse!

LE PAYSAN

Du monde, que vous dites? Ma parole, not' dame, que vous êtes les premiers étrangers qu'on voit par-ci...

ESTELLE

« Étrangers »! — Ainsi, aucune relation avec la ville?

LE PAYSAN

Aucune, là, not' dame... Tous les mois, le courrier apportait des papiers, des livres, pour maître Helsius... Parfois, c'était tout un sac, avec de gros livres... Ah! un si grand cœur, le vieux châtelain! Et de si bons enfants! On les aime ben, chez nous, et nous sommes ben heureux, tous ensemble... Et nous sommes ben sûrs que ça continuera...

ESTELLE (*sèche*)

Nous verrons cela...

(*L'homme salue d'un air inquiet et soupçonneux.*)

LE PAYSAN

Ben d' l'honneur, m'sieur et not' dame... Tout l' monde ici est ben heureux. . et... et...

LE COUSIN (*brusque*)

Tant mieux! Tant mieux! Allez briser des branches!

(*L'indigène se tait, ahuri et vexé tout à la fois; il se recoiffe avec humeur et s'éloigne par le sentier latéral.*)

SCÈNE IV

LE COUSIN; ESTELLE

LE COUSIN

Quelle ahurissante incompréhension de notre époque! Croirait-on que nous sommes au siècle de tous les progrès? Voici un des plus beaux domaines forestiers du pays; et tout cela est perdu! Tant de richesses n'ont d'autre destination que de protéger la reclusion d'une famille étrange et de nourrir toutes sortes de parasites!

ESTELLE (*se levant derechef*)

Par bonheur, cela ne durera plus longtemps. Quand j'allais chez le notaire, je le poussais à suggérer à Helsius de mettre le domaine en valeur. Il n'a pas manqué de faire tous ses efforts; je l'avais intéressé à la réussite des affaires... Eh bien? non; le vieux solitaire ne voulait pas...

Ce sera votre œuvre, mon ami. Vous serez le maître ici; et moi, je m'occuperai de Jehan.

LE COUSIN

Ah, oui! Je fais des plans! Je vois, au lieu de cette immobilité séculaire, une activité industrielle, une vie intense!

Une œuvre utile est à réaliser ici... Que la forêt s'anime! Que La Cluse sorte de sa torpeur, que le nom de cette région, enfin rattachée au monde, soit glorieux sur tous les marchés du globe!...

J'ai des projets... des rêves... Peut-être tout cela est-il vain? Car, malgré tout, Hilda se prêtera-t-elle à...? Moi, je ferme les yeux, j'oublie, j'ignore... Mais elle, sauvage, indépendante, fantasque!...

Et puis... Oui, sa beauté troublante, ses idées inattendues, ses mots qui déconcertent... je me demande comment je vais aborder le sujet, quand le moment sera venu, comment lui dire... lui offrir... Votre Hilda ne ressemble à personne!

ESTELLE

Attendez donc! Vous vous habituerez l'un à l'autre...

LE COUSIN

Ah! vous le savez, Estelle! Ce n'est point selon mes vœux que cela s'accomplira... s'il doit en être ainsi... Une sincère attirance, veuillez vous en souvenir, m'a fait approcher de vous... et j'avais cru pouvoir espérer... Mais...

ESTELLE

Mais cela était une folie, et vous n'y pensez plus...

LE COUSIN

Vous m'en avez fait défense... Mais alors vous n'étiez point veuve...

ESTELLE

Si jamais vous eûtes quelque projet insensé, celui que j'y substitue n'est-il point préférable à la séparation qui ne tarderait pas à s'imposer à nous?... Ni l'un ni l'autre, nous ne sommes assez vieux pour braver l'opinion publique et échapper à la censure, surtout depuis mon veuvage...

Vous avez à vous refaire une vie, et sans légèretés. Votre nom est intact; je veux vous aider à restaurer votre patrimoine...

Hilda, c'est la jeunesse, c'est...

LE COUSIN

Hilda aime son frère. ses chiens, et La Cluse. A part cela, tout lui semble indifférent... Et, permettez-moi de le dire, même vous, sa mère...

ESTELLE

C'est autre chose, cela! Hilda est femme... et vous n'ignorez pas la manière...

LE COUSIN

Nous ne sommes pas ici dans un salon où l'on flirte...

Hilda, je la vois d'un autre âge...

ESTELLE

Je ne cesse de vous dire que c'est une affaire d'accoutumance, d'adaptation au milieu... Ce qui vous apparaît comme un obstacle peut devenir un adjuvant, un levier. Elle aussi, de son côté, s'habituera, je suppose, à votre fréquentation... Le Temps y fera beaucoup.

LE COUSIN

Le temps ne passe pas vite, ici...

ESTELLE (*assise*)

Il y a des moyens d'activer sa fuite... Rien ne vous empêche de retourner à la ville, de temps à autre...

LE COUSIN

Deux jours et une nuit de voyage! Non... Je resterai ici, avec vous... Combattons l'ennui qui nous guette. Moi, dans mon imagination, je peuple cette solitude, j'anime cette fixité des choses... Dans mes explorations à travers ces futaies, je commande une armée ouvrière... Une fabrique de papier s'édifie... Les arbres sont abattus, équarris, débités... Les gens crient, les charriots grincent, les scies ronflent, les cheminées fument... tout vit, tout bruit!

Là où les arbres ont disparu, on travaille au terrain, gras des dépouilles de l'ancienne forêt; on dispose de nombreux hectares pour la bâtisse et l'agriculture...

Je vous montrerai les lieux; vous verrez, tout semble préparé, adapté à mes projets... Il n'y a plus qu'à se mettre à l'œuvre!

ESTELLE (*debout*)

Eh bien, je veux voir cela! Explorons! Voilà comme j'aime à vous voir... entreprenant et résolu...

LE COUSIN

Non loin d'ici, au bord du ruisseau, j'établis l'usine... Le bon sol affleure; il y a de l'argile et de la chaux à proximité; ce sont les briques, c'est le mortier... Pour les ouvriers, il est bien simple de faire des barraquements, au hameau...

(*Tout en causant, le Cousin et Estelle, appuyée sur son bras, s'éloignent à gauche. Après un temps, Hilda descend du perron, suivie de son frère.*)

SCÈNE V

JEHAN *et* HILDA.

HILDA (*remuante*)

Vivent le bon air, la lumière, les arbres! Que c'est bon, après le bon travail! (*Elle s'assied sur la chaise*

et prend les mains de Jehan.) Que de belles choses nous découvrons, dans ses papiers... Non! Helsius, le penseur, n'est pas mort! Partout il revit pour nous! (*Elle se lève.*)

JEHAN

Oui, il continue à nous guider, à nous aimer... Le soir où, plus tôt qu'il ne l'attendait, la Mort vint à lui, il nous disait que seuls restent l'esprit, les idées... Il les a largement semées, dans un terrain qu'il avait sagement préparé... C'est nous qui sommes les dépositaires et les gardiens de ce trésor...

Gardons-nous de l'extérieur! Nous ne le connaissons que de loin, mais il nous terrifie! Ainsi, sans l'avoir parcourue, on a l'horreur de la jungle où bondissent les fauves... Helsius l'avait connu, lui, ce monde qui l'avait meurtri, et contre lequel sa haine insurmontable nous a mis en défiance...

HILDA (*tendrement, en se rasseyant*)

Oui, Jehan, nous resterons en cette Cluse riante, où se sont succédé tant de générations de notre sang...

JEHAN (*assis sur la souche de bois*)

Que la Forêt ancestrale accueille une génération nouvelle et fasse la Vie qu'elle ne soit point la dernière... Helsius vient de nous dire : ici, tout est frais, tout est pur, tout est bon...

(*Ils s'embrassent longuement. Le paysan repasse, venant du fond ; il porte des branchages et un lièvre mort.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES; LE PAYSAN.

LE PAYSAN (*sans s'arrêter*)

Bonsoir, la belle jeunesse!

JEHAN (*tournant la tête*)

Hé, le père Toubiot! (*Il se lève, main tendue.*) Tu ne pourrais pas me serrer la main, cette fois?... Te voilà chargé; la journée a été bonne, tant mieux! Pour nous aussi... Bonne ripaille au logis!

LE PAYSAN

On est ben heureux, tous ensemble, pas? Ah, on vous aime ben, tous... On n'oublie pas vot' vieux père... Savez-vous qu'il avait fait faire son cercueil? Il avait indiqué lui-même un de ces vieux arbres, pour en faire les planches... On l'vénère plus qu'un saint, dit m'sieur l'curé, qu'est p't-être jaloux... Et de si dignes enfants!

JEHAN

Helsius a mérité que vous l'aimiez... Chacun doit s'efforcer de bien faire...

LE PAYSAN

Vous parlez tout comme lui! Pour ça, on ne les compte plus, les bienfaits des Helsius... Nos aïeux vantaient la mémoire des vôtres... Nous vous aimons tous... et nous espérons que, pour nos petits-enfants, il en sera de même... A moins que...

HILDA (*debout*)

A moins que...?

LE PAYSAN

Oh, rien, là... Quand on est content du sort, on a peur, des fois... et on s'dit qu'ça n'peut pas durer toujours...

JEHAN

N'y a-t-il pas des siècles que cela dure?

LE PAYSAN

Oh, oui, les Helsius sont de grands cœurs... Mais, là, tout l'monde n'est point comme vous...

JEHAN

Que veux-tu dire, Toubiot? A-t-on quelque sujet de plainte?...

LE PAYSAN

Oh, nenni! De rien!... Mais... d'autres que vous... des nouveau-venus...

JEHAN

Tu les a rencontrés.

LE PAYSAN

Tout à l'heure...

JEHAN

Ils t'ont dit quelque chose?...

LE PAYSAN

Oh, rien! Que'ques mots.. Mais j'sais pas dire... Une idée comme ça qu'ils ont un autre air, qu'il m'semble... C'est pas des gens d'La Cluse, quoi!

JEHAN

Bast! N'y pensons plus... Les gens qui ne sont pas de notre Cluse n'y pourront vivre longtemps... Au revoir, Toubiot!

HILDA

A propos... comment va le petit des Fouché?

LE PAYSAN

Il est tout remis, à c'tte heure et s'port' mieux qu'avant! On vous r'mercie ben, tous les amis... Au revoir! Ben du bonheur tous ensemble ..

HILDA et JEHAN

Au revoir, l'ami!

(*L'homme s'éloigne; au moment de sortir par la gauche, il s'arrête.*)

LE PAYSAN

Au r'voir!... (*A part.*) Encore les autres!... J'vas par le « Creux »... (*Il repart vers le fond. Jehan et Hilda restent pensifs. Jehan se rassied; puis, il lève les yeux vers sa compagne.*)

SCÈNE VII

HILDA et JEHAN

JEHAN

Il y a du vrai dans l'appréhension de ce bon vieux... Et il y a quelque chose de changé, à La Cluse... L'intrusion de cette femme, qui est notre mère, puis de cet homme, qui est notre cousin... As-tu de la sympathie pour eux?

HILDA

Ils sont si différents de nous... Peut-être qu'à la longue...

JEHAN (*grave*)

Si nous communiions avec eux, nous serions déchus! Entre eux et nous, il y a une distance. Ils

n'ont ni la force ni le désir de nous ressembler. Si donc un jour, nous nous accordions avec eux, c'est que la distance aurait été franchie par nous... (*Se passionnant.*) Ce jour-là, l'œuvre de Helsius serait ruinée, et il ne nous resterait plus qu'à brûler ses écrits, après avoir oublié ses dires !

Dans la paix sereine où notre isolement doit vivre, notre mère et notre cousin sont les représentants de ce Monde dont nous avons horreur ! Ils nous révèlent la réalité de ce que nous savons de cette géhenne... Ils sont ici deux de cette foule brutale qui se presse dans les villes, deux issus de ce monde heurté, fiévreux, cupide, malfaisant, où nous ne saurions vivre, songes-y bien, Hilda, où, dès le premier jour, nous serions meurtris et, finalement, broyés !

HILDA

Cesse de voir d'aussi sombres tableaux, mon Jehan ! La Cluse est à nous, et nous sommes à La Cluse ! Gardons notre bien ; œuvrons avec confiance pour notre sécurité. Haïssons le Monde aux mille contraintes, oui, haïssons-le pour le fuir, mais non pour nous en faire un cauchemar... (*Abois lointains.*) Entends-tu ? Les chiens s'impatientent ! Voici l'heure de notre chevauchée ! Les cerfs aussi, et les biches, nous attendent en bramant... Hop ! Et que le vent chasse ces idées !...

JEHAN

Tu as raison, m'amie...

(*Réapparaissent Estelle et le Cousin ; celui-ci se découvre et fait des salutations. Hilda leur serre les mains.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES ; ESTELLE et LE COUSIN.

HILDA

Salut aux promeneurs !... Voici déjà la journée finie, ou à peu près .. Comment la trouvez-vous, notre Cluse ?

ESTELLE

C'est une fort belle forêt... une richesse... D'une sauvagerie !

LE COUSIN

Et ces animaux familiers, c'est fort curieux...

HILDA

Qu'avez-vous rencontré ?

LE COUSIN

Des chevreuils. A notre vue, au lieu de se cacher, ils se sont approchés curieusement, assez près... puis ils sont partis fort à l'aise, en jouant...

HILDA

Ils ne vous connaissent pas. Nous, nous les aurions caressés ! C'est si bon, n'est-ce pas, l'amitié, même avec les bêtes...

ESTELLE (*affectant de rire*)

C'est quelque peu aimable aussi... avec les gens... C'est qu'on ne voit personne, ici... Et vous-mêmes, mes enfants, à peine vous entrevoit-on...

JEHAN

Si vous saviez comme nous sommes appliqués à mettre en ordre les papiers de Helsius ! Pour abattre cette besogne, nous avons renoncé à nos jeux, à nos promenades, — sauf une, la galopade du soir... Le grand air nous est un besoin...

HILDA

Nous allons à travers bois, loin des sentiers... La brise agite nos chevelures et les crinières de nos montures... La halte est à l'étang-des-saules, où toute la tribu des cerfs et des biches nous attend. Les chiens, qui bondissent à nos côtés en clabaudant, ne leur font pas peur et, quand notre arrivée est perçue au loin, c'est une course vers nous de toutes ces braves et belles bêtes, — car nous leur apportons des caresses et des friandises...

Quand nous rentrons, il fait nuit... nous sommes seuls... nos bêtes ont hâte de rentrer... J'adore cette chevauchée !... Et voici l'heure à laquelle, chaque jour, nous montons en selle...

ESTELLE

Nous ne vous retenons pas... Mais j'espère bien que le dépouillement des archives paternelles ne vous

forcera plus de longs jours à nous priver de votre compagnie... Car, enfin, la vie ici n'est pas. . comment dire...

LE COUSIN

... fort diverse...

ESTELLE

... ni attrayante...

JEHAN (*étonné*)

Comment, vous vous ennuyez!

ESTELLE *et* LE COUSIN

Mais non... mais non...

JEHAN

Mais... cette forêt que vous venez de proclamer admirable et curieuse, avec ses hôtes familiers... (*sans élever le ton.*) Vous mentiez donc?

ESTELLE (*avec un rire forcé*)

Voyons, Jehan, tâche de perdre ton acerbité; ces façons de dire brutales ne sont pas séantes... Tu ne penses pas que nous sommes des menteurs! Tu veux simplement dire que ce que nous disions tout à l'heure était... n'était pas...

HILDA (*simple*)

... la vérité?

ESTELLE

Toi aussi, tu forces tout! On peut bien, sans mentir, ne pas dire tout ce qu'on pense... Il y a la manière...

LE COUSIN

Il faut savoir ce que parler veut dire...

JEHAN

Mais vos paroles sont fausses! Vous vous promenez, dites-vous, en contemplant l'admirable forêt; et puis, vous dites que vous vous ennuyez! Comment...?

ESTELLE et LE COUSIN

Oui... mais non... ce n'est pas cela...

HILDA

S'ennuyer à La Cluse! Pensez donc que nous n'en sommes jamais sortis!

ESTELLE

C'est bien pour cela que...

HILDA

D'ailleurs, la nature semble s'opposer à ce que l'on déserte ces lieux qu'elle a faits si beaux : l'horizon est large, mais borné par les versants de la vallée... D'où son nom de Cluse... On n'en sort guère...

ESTELLE

Non plus que d'une prison.

HILDA

Quelle chose inepte vous dites ! (*Estelle hausse les épaules.*) Où est-on plus libre qu'ici? Ce n'est point, je suppose, à la Ville? Vous devez le savoir, vous qui venez de vous en évader !

ESTELLE

Mais vous ne connaissez rien de la ville!

HILDA

Et vous ignorez La Cluse... Pour moi, je la déteste, la ville, j'en ai horreur!

JEHAN

Ici, rien de factice... La Nature simple, toute nue et toute parée à la fois, et pleine de charmes pour les âmes coites... Nous aimons La Cluse et sa forêt chantante... Ici, chacun est libre... — Nous allons chevaucher! Promenez-vous... Il est naturel que tout cœur cherche la solitude avec le cœur ami.

ESTELLE

Que veut dire ceci? Qui cherche la solitude?

JEHAN (*ingénument*)

Nous... Et vous aussi, je suppose... (*Il regarde le cousin.*)

ESTELLE

Vous vous méprenez, Jehan... Bien que mon âge... et ma situation... écartent de moi tout soupçon de ce genre, l'insinuation serait blessante, si elle venait d'autrui. Faite par vous, mon sauvageon, elle me porte à rire... comme on s'amuse d'un mot d'enfant..,

Entre votre cousin et moi, il n'y a et ne peut y

avoir que des relations de parenté et de monde... Vous semblez oublier qu'il y a trois semaines à peine, j'avais encore un époux.

HILDA

Vous aviez quitté son cœur...

ESTELLE

Il se peut... Mais le mariage doit être indissoluble, et même votre père s'est bien gardé d'user des moyens légaux qui l'eussent aidé à violer ce principe...

(*Hilda est pensive.*)

JEHAN

Helsius a dit, et il a écrit. que seul, l'amour sacre l'union et que la rupture des cœurs suffit à la dissoudre...

ESTELLE

Opposez donc ses actes à ses théories.

LE COUSIN

Il y a là une inexplicable contradiction...

JEHAN

Contradiction? Elle n'était pas dans ses idées; c'est du dehors qu'elle est venue. Il répugnait à Helsius d'avoir recours aux institutions de la Société, même lorsqu'elles pouvaient servir à ses satisfactions. Et puis, il était bon, par-dessus tout! L'esprit et le cœur lui ont conseillé son attitude passive.

HILDA

Oui, tout ce qui réveillait la vision du monde extérieur lui était insupportable! C'est à La Cluse qu'il trouva l'oubli...

ESTELLE (*avec un soupir*)

Et vous, qui n'avez pas vingt ans, il vous a appris à vivre sa morne vie de septuagénaire! Et vous croyez devoir vous embastiller ici, entre des murs et des arbres...

JEHAN (*rieur*)

Je vois bien que vous ne saurez pas vous plaire à La Cluse... Cela se comprend... (*Abois au loin.*)

Hilda, nos amis s'impatientent! Je sonne le bouteselle : es-tu prête?...

HILDA

La première! (*Elle sort en courant vers la droite.*) Au revoir! (*Jehan prend la même direction qu'elle.*)

JEHAN (*à sa mère et à son cousin*)

A ce soir?

ESTELLE

Peut-être... si vous rentrez de bonne heure...

JEHAN

Nous avons du retard... Alors, bonne nuit! (*Ex.*)

SCÈNE IX

ESTELLE ET LE COUSIN

LE COUSIN

Décidément, nous leur sommes très sympathiques! Ils font le vide autour de nous, dans leur Thébaïde; ils nous relèguent dans une aile du castel, la plus morne... L'autre jour, ils nous affirmaient que la vallée est insalubre, quand on n'y est pas acclimaté... C'est nous dire bien nettement qu'ils attendent notre départ...

ESTELLE (*Vexée, elle s'efforce de ne rien laisser paraître*)

S'ils pensaient cela, ils seraient assez sots pour nous le dire sans ambage... Je ne cesse de vous le répéter : il faut assouplir ces sauvages... De la persuasion, et de la fermeté.

Nous verrons bien. J'ai la Loi pour moi!

TROISIÈME ACTE

Même décor qu'au premier lever de rideau.

Il fait sombre; la lampe brûle, éclairant peu; des bûches se consument dans l'âtre.

Jehan, assis dans la stalle, lit un manuscrit et commente sa lecture; Hilda l'écoute, penchée sur le dossier.

SCÈNE PREMIÈRE

JEHAN *et* HILDA

JEHAN

... « Quel droit a-t-elle sur nous, la Société? Nous » ne lui demandons pas sa tutelle; nous l'ignorons.

» L'être sensible et pensant peut-il se sacrifier à des » conventions sans logique et sans cœur, à des for- » mules qui se modifient et modifient ceux qu'elles » régissent ? Pouvons-nous souscrire à des codifi- » cations où tout cas banal est prévu, mais qui » deviennent incohérentes, contradictoires, barbares, » dès que la vie, aux mille énigmes, crée une » situation rare ou complexe ?... »

Oui, là-bas, à la ville, on se soumet aux brutalités de la force légale; ces gens-là se violentent les uns les autres et regardent l'amour de l'indépendance comme une révolte haïssable!

... « Les hommes sont incapables de se diriger, » disent-ils; pourtant, ils se chargent, à quelques-uns, » de gouverner tous leurs semblables. Et leur usur- » pation se masque des apparences d'un assentiment » général... Il est juste qu'une adhésion lie ceux-là » seuls qui l'ont donnée. Hélas, nul n'échappe à la » contrainte organisée. Et cela n'est ni bien, ni beau, » ni légitime... »

(*Les mains qui tiennent le manuscrit retombent.*)

Le moindre mal est dans l'éloignement. Pour éviter les contacts pernicieux, nous continuerons à remplir, par les soins d'un notaire, les obligations inévitables. Et, bien que la Société nous domine, nous aurons cette fierté de ne rien accepter d'elle...

De cette sorte, le joug ne sera guère pesant et nous pourrons, ignorés et tranquilles, poursuivre notre œuvre de libération...

(*Ils s'absorbent dans la méditation. On entend des pas et le paysan s'encadre dans la porte; il hésite à entrer et tire son chapeau. Jehan se retourne.*)

SCÈNE II

LES MÊMES; LE PAYSAN

JEHAN

Entre donc, Toubiot... (*debout*) Qu'y a-t-il ? Quel secret couves-tu ?... Parle, mon ami; pourquoi viens-tu à La Cluse, par ce temps d'orage...

HILDA

(*Rieuse.*) Et avec une mine pareille... (*soudain grave.*) Il ne t'est rien arrivé de mal, au moins... à toi ou aux autres?...

LE PAYSAN (*ému*)

V'là c' que c'est... Tout le brave monde est agité, à cause de cette affaire... Ils m'ont dit : Va à La Cluse, voir s'il n'y a pas moyen de s'arranger... Nous savons ben, l'curé nous l'a dit, que c'est votre droit... mais tout d'même... ça nous est tombé dessus comme c't'orage qui va crever... Ç'a été un coup... on n'y était pas préparé .. et... et c'est un ben grand malheur...

(*Les sanglots l'empêchent d'achever ; il presse un mouchoir sur ses yeux.*)

JEHAN

Je ne comprends rien à ces doléances...

HILDA

Voyons, mon ami, explique-nous...

LE PAYSAN

C'est pourtant ben vous qui réclamez le loyer de vos terres?!...

JEHAN

Nous !!... On vous réclame... ?! Qui? qui? Nous, rétablir la dîme que nos aïeux, depuis des siècles, ont abolie! Nous, ravir une part du fruit de vos travaux!

LE PAYSAN

Les terres sont à vous...

JEHAN

Mais pas ce que vous leur faites produire!

HILDA

Cela est sacré! Nul n'y touchera!

LE PAYSAN

Alors?... Le receveur nous dit...

JEHAN

Ne vous souciez pas de cela! Vous ne nous devez rien, voilà... J'attends le notaire; tout cela va s'arranger...

Moi, Toubiot, moi, un Helsius, as-tu pu croire? Tiens, je viens d'aller faire, pour vous tous, une besogne que je laisserais à d'autres, si je ne la savais utile... J'ai appris qu'il était venu des loups et qu'ils vous alarmaient fort .. Eh bien, depuis huit jours, je les chasse et, aujourd'hui même, j'en ai abattu deux encore... A propos, tu diras à Ferrand qu'il m'apporte une nouvelle provision de cartouches...

HILDA (*enjouée*)

Tu vois bien, mon vieux Toubiot, qu'on ne vous en veut pas et que nous continuerons, comme tu dis, à vivre heureux tous ensemble !

(*Elle embrasse le paysan, tout rasséréné.*)

LE PAYSAN

Oh! merci, merci! De tout not'cœur, là! J'suis heureux de pouvoir rassurer tous les amis! Je le pensais ben, que ça n'se pouvait pas... qu'il devait y avoir quelque chose... et qu'on s'arrangerait en frères...

JEHAN

En frères, oui, dis-leur bien cela ! Et sans traîner en route, car il y a un bel orage dans l'air...

LE PAYSAN

Je cours, mes amis, je cours !...

(*Tout en causant, les deux hommes sont sortis; Jehan suit du regard le paysan qui s'en retourne.*)

SCÈNE III

HILDA *et* JEHAN

HILDA

Quelle sotte affaire! Et quelles craintes pour ces bonnes gens!...

(*Jehan rentre, assombri.*)

JEHAN

On veut les pressurer et ils viennent nous implorer... comme si... Ils nous croyaient donc capables d'une mauvaise action!

HILDA

Ce sont de simples gens...

JEHAN

Hilda, que se passe-t-il ici?... Quelle est cette alarme qui trouble la paisible vallée?

Il est venu des loups...

Oui, oui! Il est venu des loups...

HILDA

Que veux-tu dire?...

JEHAN

Je vois des ombres, et je crains tout! Loin d'ici, chère, loin de ce qui fut et reste notre vie, il n'est rien d'heureux pour nous...

Les loups rôdent par ici... Leur venue alarme les gens du hameau... Ne sommes-nous pas menacés également...?

HILDA

Mais tu les extermines...

JEHAN (*s'asseyant*)

Il est venu des gens...

HILDA

C'est à ceux-là que tu pensais!

JEHAN

Les gens des villes sont plus à craindre que les loups...

Rappelons-nous ce qu'Il disait... Si l'on ne peut vivre dignement, si l'on ne peut vivre en joie, en paix, il reste une issue... la Mort... Elle est alors la forme suprême du bonheur...

(*Un éclair, suivi de craquements, illumine le parc. Jehan va fermer l'huis.*)

Nos arbres aussi vont souffrir...

Et si j'avais des pressentiments?... Je crois sentir, dans l'ombre, quelque chose de rampant, de tortueux, qui nous menace... Pourquoi ces gens restent-ils à La Cluse, où ils souffrent d'ennui? Ils ont une raison, — et n'en disent rien; est-ce une perfidie?... Hilda, es-tu sans angoisses? Même ces paysans, qui nous connaissent depuis l'enfance, peuvent douter de nous!

HILDA

Je ne te cache rien! Oui, oui, la situation présente est une torture... Oui, j'en souffre autant que toi!... Mais les choses ne peuvent rester en l'état... Elles s'arrangeront pour la joie de nos cœurs... sinon...

JEHAN

Sinon?...

(*Entrée du notaire, par le fond.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES; LE NOTAIRE

LE NOTAIRE

Me voici! Toujours à l'heure dite, présent!... L'orage me suit... Comment allez-vous, mes amis?...

(*En parlant, il dépose son chapeau, ses dossiers, puis il ôte ses bésicles pour en essuyer les verres.*)

JEHAN

Un mot avant tout, Monsieur le notaire... Tout à l'heure un paysan est venu nous conter, en larmoyant, qu'on exigeait des redevances... Est-ce vrai? Et que signifie...?

LE NOTAIRE

Bah, bah! Les paysans larmoient toujours en pareil cas... Ce que cela signifie? Que Mme veuve Helsius exerce son droit de percevoir les loyers... Votre père, mon ami regretté, a trop tardé à faire son testament... Et la mort l'a surpris, *intestat*. Voilà la situation légale. Quant au patrimoine, il se compose de ce domaine forestier, de quelques immeubles urbains et des sommes déposées entre mes mains... De tout quoi, j'apporte les comptes définitifs... ce ne fut pas mince besogne...

HILDA (*anxieuse*)

Enfin, que veut-on faire?

LE NOTAIRE

Vendre une partie des biens-fonds, je suppose... Votre mère se chargera de vous .. A la ville, il faut des ressources plus grandes; bien des châtelains

campagnards, s'ils s'y établissaient, seraient de petits sires... Mais La Cluse rapportera gros...

JEHAN

Vendre La Cluse, dites-vous !...

LE NOTAIRE

Je ne dis rien! C'est aux héritiers à s'entendre; moi, je me borne à enregistrer leurs résolutions en leur donnant les formes légales...

JEHAN

On vendrait notre Cluse !... A qui ?

LE NOTAIRE

Au plus offrant, pardi !

HILDA (*blottie contre son frère*)

Et nous? Que devenir?

LE NOTAIRE

Hé, quand on vend sa maison, c'est qu'on s'installe ailleurs !

HILDA *et* JEHAN

Jamais ! Cela est impossible ! Voyons, Monsieur le notaire...?

LE NOTAIRE

Oh, moi, je ne connais qu'une chose : la Loi. Vous n'ignorez pas que la Propriété est régie par un Code? Tous les droits y sont définis et la transmission des biens s'y trouve réglée... Si votre père avait voulu qu'il en eût été autrement, — et peut-être bien avait-il ce dessein, — il aurait dû procéder selon les règles de la légalité... Oui, je me rappelle : il m'avait consulté, jadis, à ce sujet... Mais il n'a pas laissé de testament, voilà le fait...

(*Jehan, abattu, s'assied.*)

JEHAN

Le soir de sa mort, il avait hâte de vous voir... Déjà il avait commencé à me dicter ses volontés... (*A Hilda*) Nous savons enfin tout ce qui le préoccupait... (*Au notaire.*) Cependant, il a dû vous dire maintes fois...

LE NOTAIRE

Ce qu'il pourrait m'avoir dit importe fort peu et n'a aucune valeur. Les prescriptions légales...

(*Estelle et le Cousin sont entrés par la porte latérale.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, ESTELLE, LE COUSIN.

LE NOTAIRE (*aux arrivants*)

Toujours à l'heure dite, présent! Malgré l'orage... Comment...?

JEHAN (*d'une voix sourde, à sa mère*)

Oui ou non, songez-vous à vendre La Cluse?

ESTELLE

Il le faut. C'est folie de laisser improductif un domaine aussi riche. Nous ne pouvons, nous, le mettre en valeur; nous n'avons aucune expérience... Ce qu'il faut ici, c'est un homme d'affaires...

(*Le notaire s'est rapproché Le Cousin, à l'écart, suit la conversation.*)

HILDA

Mais... laissons tout ceci en paix et continuons à vivre à La Cluse!

ESTELLE

J'y mourrais d'ennui! Et puis, notre situation financière...

JEHAN

Vous avez plusieurs immeubles à la ville; ne peut-on en aliéner un, si besoin est?

LE NOTAIRE

Permettez-moi de vous donner ce renseignement : les propriétés urbaines sont en plein rapport, tandis que La Cluse...

ESTELLE

C'est évident.

JEHAN (*avec animation*)

Mais d'où vient cette soif de richesse?... Songez que notre bonheur, à nous, notre bonheur et

notre vie sont liés à ce domaine que vous voudriez jeter en proie à la cupidité!

ESTELLE

Des mots! Elle a trop duré déjà, cette sotte existence que vous menez ici... Ce domaine, morne et lointain, n'a pas de charmes... Au lieu de laisser les maraudeurs le mettre à sac, nous lui ferons produire tout ce qu'il peut et nous en vivrons largement...

HILDA (*suppliante*)

Mais nous... nous deux?

ESTELLE

L'habitude seule vous attache à ces lieux. A votre âge, on n'a pas de peine à changer d'habitude... Mon devoir est tracé; je n'y faillirai point. Vos chambres sont prêtes dans mon hôtel...

JEHAN

A la ville! Je ne veux pas!

HILDA

Ni moi!

JEHAN (*emporté*)

Nous tenons à La Cluse comme ses arbres, par toutes les racines!

Ce que vous songez à vendre au plus offrant est notre bien; oui, quoi qu'en décident vos législations, La Cluse est à nous et vous nous en spoliez!

C'est ici que nous devons vivre! Rentrez, vous tous, dans le tourbillon de la Ville! Retournez à cette vie absurde et mesquine, cupide et féroce! Lancés hors de votre orbite et tombés dans la paix lénifiante, dans la calme sérénité de notre petit monde, vous souffrez de privations de fièvre, d'intrigues et de gains! Eh, oui! retournez à la Ville, si elle vous attire; ses hideurs sont le cadre des vilénies qui s'y commettent! Mais laissez-nous ici, avec nos arbres, qui sont le décor vierge et sain de notre bonheur!

ESTELLE (*avec un haussement d'épaules*)

Les contempteurs de la Ville sont ceux qui n'y furent jamais!

JEHAN

Helsius y fut, lui; et vous savez comme il en revint...

Notre paix, notre salut, c'est notre Cluse...

Les monts qui bornent cette vallée, ainsi que des remparts, arrêtent les invasions du monde redouté; nos arbres brisent les échos de vos tumultes... Il n'est ici qu'une forêt, un hameau, un castel... Et depuis des siècles, rien n'a changé, parce que ceci est en avance sur cela : les Helsius, nos aïeux solitaires et méditatifs, ont conçu un rêve de libre grandeur... Ils l'ont réalisé ici... Et c'est leur œuvre que vous profaneriez !...

HILDA

Songez que toute notre vie, tout notre amour sont ici ! Chacun de ces arbres est un ami qui a grandi, comme nous, ivre d'air et de lumière... (*Avec force.*) Non ! On ne nous arrachera pas d'ici !

ESTELLE

Je ne m'attendais pas à cette opposition... Il faudra pourtant vous résoudre... Demandez à Monsieur le notaire...

LE NOTAIRE (*aux jeunes gens*)

Moi, je ne connais rien en dehors des lois... Et la force des lois vous désarme... La propriété passe aux mains de votre mère...

JEHAN

Qu'importent vos lois cruelles ! Avez-vous du cœur? Et n'y a-t-il rien pour nous défendre, nous dont le bonheur est menacé par des mains de rapine !

ESTELLE

Votre éducation n'a guère développé votre esprit de famille.. encore qu'en pleine sauvagerie, il se rencontre, dit-on...

JEHAN

Mais n'est-ce pas lui qui nous attache à La Cluse !

ESTELLE

Je vous offre l'hospitalité...

LE NOTAIRE

Et vous auriez le droit de l'imposer.

ESTELLE

Je ne sache pas que les enfants soient malheureux auprès de leur mère...

HILDA

« Mère »... Ce mot est tout nouveau pour nous... Longtemps, sans le connaître, nous avons vécu dans la plus heureuse union...

JEHAN (*à Estelle*)

Nous avons le droit de nous étonner, quand vous faites appel à des sentiments dont l'éveil tardif...

ESTELLE (*agressive*)

Je me passerai de vos appréciations, Jehan! Il suffit. Monsieur le notaire connaît mes décisions ; il réglera nos affaires et vous vous soumettrez de gré ou de force! Voici des semaines que vous retournez toutes les paperasses de Helsius... Vous avez fouillé tout, espérant sans doute tomber sur un acte testamentaire...

JEHAN (*bléme*)

Que dites-vous?! Le pensez-vous?!...

HILDA

Jehan, nous sommes entourés d'ennemis!!...

JEHAN (*véhément*)

Gardez l'injure pour vos ignominies!... Nous avons recherché tous les souvenirs paternels... et vous ravalez à la cupidité notre geste de piété! Helsius! C'est lui que nous aimons! C'est lui qui nous conseille! Son esprit n'est pas mort! Helsius est ici! Il est ici, vous dis-je, à nos côtés!

Il nous parle... Ecoutez sa grande voix!

Il vous crie : Ne ruinez pas mon œuvre! Sacrés sont ces murs, ces forêts, que le heurt des siècles n'a pas atteints, non plus que les tourmentes sociales... A travers tout, La Cluse, lieu de bonté, séjour de libre vie, est demeurée : anathème à qui tend vers elle des mains sacrilèges! Arrière, vous tous, gens d'un monde que nous abhorrons! Arrière, gens de proie! Il n'y a rien de commun entre nous!

LE NOTAIRE (*s'interposant*)

Voyons... Ne nous emportons pas! Personne n'a voulu dire que... D'ailleurs, il n'y a pas de testament... Je sais qu'Helsius avait des projets... mais il n'y a pas d'acte authentique... Dès lors, de par la loi, votre mère est maîtresse des biens... L'usufruit...

(*Jehan s'approche des personnages et s'adresse à chacun d'eux en le regardant dans les yeux.*)

JEHAN (*au notaire*)

Vous, digne homme, êtes-vous certain d'être venu à l'heure dite, quand Helsius, mourant, vous a mandé ?...

LE NOTAIRE (*embarrassé*)

J'étais un peu en retard, j'en conviens... Mais j'ai fait tout mon possible pour... (*Jehan lui tourne le dos.*)

JEHAN (*à Estelle*)

Vous êtes venue ici en suppliante ; et vous ordonnez ! Vous n'avez osé reparaître devant Helsius qu'au moment où la Mort, avec vous, entrait...

ESTELLE

Depuis longtemps, je différais ma visite et c'est le hasard, seul, qui... (*Jehan la quitte.*)

JEHAN (*au cousin*)

Et vous, êtes-vous leur complice?

LE COUSIN (*froid et sec*)

Je vous jure... Toutes ces questions, qui vous agitent, me sont étrangères... et...

JEHAN (*à tous*)

Assez ! Vos regards disent la duplicité; vos voix, le mensonge !

LE NOTAIRE (*rouge et suffoqué*)

Oh !!... oh !!!...

JEHAN (*abattu*)

Le complot est bien tramé ! Hilda, nous sommes perdus... Des loups sont venus à La Cluse !...

(*Il étreint sa sœur et sanglotte avec elle. Estelle, parlant bas au Cousin, dit quelques mots brefs, puis s'adresse à ses enfants.*)

ESTELLE

Si complot il y a, votre seul bien en est l'objet... Ma sollicitude maternelle triomphera de vos préventions et, avant qu'il soit longtemps, vous me saurez gré de l'aisance et du rang que vous aurez, grâce à la mise en valeur industrielle de La Cluse...

J'ajoute ceci : il n'est pas impossible d'en conserver un souvenir, de sauvegarder une partie de la forêt...

LE NOTAIRE (*patelin*)

Ah, ceci est intéressant...

(*Jehan et Hilda sont attentifs.*)

ESTELLE

Oui, il y aurait peut-être moyen de conserver le château, avec une ceinture d'arbres, si le domaine, exploité à notre profit, n'était pas aliéné par nous... Il faudrait alors s'entendre, raisonnablement... Cela dépend de toi, Hilda...

HILDA

De moi?! Quelle est votre pensée?

ESTELLE

Ici même, sur les lieux, un homme habile dirigerait les affaires; il se fixerait à La Cluse; nous-mêmes, nous aurions, au castel, des appartements d'été...

Cet homme pourrait-il être le premier venu, acheteur du domaine? Non... Il faudrait qu'il fût, si possible, de la famille...

Hilda, ce serait ton époux..

(*Mouvement du Cousin. Hilda hausse les épaules.*)

HILDA

Me marier. Comme si cela se pouvait!

ESTELLE (*à mots mesurés*)

Restons calmes... Oui, je comprends; cela n'irait point sans difficultés, à cause de... ce qui est arrivé... Mais il peut se trouver un galant homme qui, voyant les choses sous leur vrai jour, s'attacherait sincèrement, de tout cœur, à celle qui, ayant reçu une éducation maladroite, en fut la première victime... Bref, l'arrangement que je suggère... que je

propose.. pourrait, seul, empêcher La Cluse de tomber en des mains étrangères... ce qui serait la perte totale de ce à qui vous êtes attachés ici... Pour ma part, je suis prête à faciliter cette solution, parce que je la crois la meilleure...

LE NOTAIRE

Effectivement!

ESTELLE (*à Hilda*)

... Même je pourrais te désigner l'homme qui...

HILDA

Inutile... (*Désignant le cousin.*) Le voici!

LE COUSIN (*sans chaleur, mais non sans embarras*)

Il est vrai, mademoiselle... Madame votre mère m'a exposé les circonstances... Mon devoir sera d'oublier, et je n'y manquerai point... Ce qui, en d'autres conditions, serait un obstacle insurmontable, devient, lorsqu'on vous connaît, un élément de sympathie... Daignez répondre à nos vœux... Ces paroles seront les seules par lesquelles vous m'aurez entendu évoquer un passé affligeant...

HILDA (*à Jehan*)

Ils se démasquent tous! (*Au cousin.*) Gardez pour d'autres votre condescendance, monsieur! Le passé ne me pèse pas et je porte allègrement ma responsabilité! Mon bel amour est et restera l'une des splendeurs de notre libre vie!

ESTELLE (*outrée*)

Hilda! Nous savons que ta faute ne fut pas l'œuvre du vice... Comprends néanmoins combien il est indigne...

HILDA (*dans les bras de son frère*)

Tout un amour embellit toute une vie! Je suis fière et sans tache. L'indignité serait de me livrer à cet intrus!

ESTELLE

Mais... il est ton cousin!

HILDA

Il est mon frère!

(*Stupeur générale; on cherche à comprendre.*)

Eussé-je même, comme vous dites, commis une

faute, point ne serait besoin qu'un marieur vînt m'en laver, — avec les eaux de notre Pactole !

LE COUSIN (*furieux*)

Mademoiselle, vous injuriez un honnête homme!

HILDA

Un honnête homme peut donc souscrire à un honteux marché !

LE COUSIN

Qui m'accuse d'opprobre? Parlez-nous donc de votre enfant? Dites-nous qui est son père!

JEHAN

C'est moi !...

(*Il se jette sur le cousin qui, grâce à l'intervention du notaire, se dégage*)

ESTELLE (*tombant assise*)

La honte est complète !...

LE NOTAIRE (*à Jehan*)

Malheureux, faut-il vous apprendre que la loi... que la religion... la morale... tout flétrit et condamne le crime dont vous êtes souillé ? !...

(*Jehan, éperdu, se presse le front*)

ESTELLE (*debout*)

Ignominie pire que toutes !... Helsius, fou malfaisant, voilà votre œuvre !... Voyez, pour votre expiation, voyez vos enfants avilis au rang des animaux !... (*A Hilda.*) Vous n'avez donc pas de sens moral?... Quelle abjection !

(*Hilda veut répondre, mais les sanglots lui serrent la gorge.*)

HILDA

Je l'aime...!

(*Elle éclate en larmes. Voyant Hilda vaincue par sa douleur, Jehan se ressaisit, l'œil en feu.*)

JEHAN

Nous nous aimons librement, hautement! Pour ce qui vous indigne, gens corrompus, Helsius fut tendre et fraternel... La honte, la boue, c'est votre

complot, c'est le marché que vous avez conçu! La boue, c'est la loi dont vous vous armez, la morale qui vous couvre! Nous, nous sommes purs et sans tache, comme tout ce que la Nature aime et fait éclore!

ESTELLE

Ah, cent fois plus odieuse m'est cette Nature sauvage, dont la complicité abrita de telles horreurs!

JEHAN

Dévastez la Cluse! Triomphez tous! Votre gloire est d'avoir tourné contre nous l'appareil formidable de votre société! A vous le geste lâche d'ameuter contre nous, honnis, désarmés, la puissance de tous!

Si notre Rêve doit être brisé, que ces lieux soient profanés par n'importe qui, par tout le monde! Les beaux souvenirs, disparus avec nous, ne seront à personne...

O Helsius, mon père, ne nous abandonne pas!... La Mort t'a sauvé!... Tu as pu l'attendre et l'accueillir en paix... La Mort a des tendresses... (*A Estelle.*) Vous avez failli le faire aller au-devant d'elle! Quel était votre crime, à vous? De quelle trahison avez-vous le remords!... Le rêve ancestral a détourné Helsius de la voie où vous le poussiez... Nous sauvera-t-il aussi?...

L'autre monde, le vôtre, l'infâme, a culbuté les remparts de notre vallée, et l'horreur s'y répand... Soit, gens de là-bas, gens de loi, gens de morale, donneurs d'entraves et verseurs de poisons, triomphateurs sinistres! — conspuez le bel amour qui nous a rapprochés, méprisez la saine passion qui nous unit! (*Enlaçant sa sœur.*) Nous nous possédons souverainement!

Quoique vaincus, nous foulons aux pieds vos mensonges et vos erreurs, vos lois et votre morale! Nous vous cédons la place! Pour nous, il est un refuge encore!

(*Jehan ouvre large la porte du fond : on entend la pluie et le tonnerre; des lueurs d'éclair percent, par instants, l'ombre*

qui règne au dehors ; l'obscurité intérieure est combattue par la lampe suspendue et par les lueurs de l'âtre.)

La terreur est partout... partout !

Des loups sont venus à La Cluse et l'épouvante hurle dans la vallée... Des loups ont franchi les collines, des loups rôdent dans la forêt !... Ah, ses hôtes innocents, traqués par les monstres avides !

Hilda, ma tendre sœur, tout un bonheur s'achève ! Allons où l'on souffre... où l'on meurt de trop souffrir...

Nos hymnes à la Vie ont des échos funèbres... Des maux pires encore nous guettent... Veux-tu vivre ?...

HILDA

Nos appels à la Mort ont des échos joyeux... De tous les maux, elle délivre .. Je veux mourir...

(*Ils se dirigent vers le parc.*)

ESTELLE (*affolée*)

Mes enfants ! Vous perdez la raison !!...

(*Coup de tonnerre, Jehan et Hilda s'arrêtent sur le seuil, sous l'arbre*)

JEHAN

Orage, sois notre guide !... Comme ces eaux, nous suivrons les ravins qui vont à l'étang, là-bas, entre les saules... (*Il se retourne vers les autres personnages.*) Aux racines de cet arbre, que Helsius planta de ses mains jeunes, vous coucherez nos corps...

(*Au moment où Jehan et Hilda s'enfuient, une lueur fulgurante, accompagnée de fracas et de trépidations, zigzague au tronc de l'arbre. Dans la salle, quelques objets roulent par terre. Au pied de l'arbre pourfendu ses branches tombent éparses. Les autres personnages ont reculé, instinctivement, en se protégeant la tête. Ils restent là, pétrifiés, quelques instants.*)

ESTELLE

Hilda ! Jehan !... Ils ont perdu la tête ! Rejoignez-les ! Ramenez-les !

(*Le notaire court dehors. Estelle, défaillante, tombe à genoux au milieu du théâtre et tend les bras vers l'arbre.*)

Mes pauvres enfants...! Pardon...!

(*Elle veut se redresser, mais elle faiblit et le cousin la soutient jusqu'au siège le plus proche et lui prodigue des soins.*)

QUATRIÈME ACTE

La même salle du castel de La Cluse, le jour.

L'arbre brisé, dont la silhouette tient dans le cadre de la porte, a l'aspect d'une stèle.

Devant cette porte, deux cercueils, en petit catafalque, dessinent leurs arêtes sous des voiles noirs; des brassées de fleurs sont déposées sur les bières.

Au lever du rideau, un fossoyeur, derrière l'arbre, termine son travail. Estelle, assise dans la stalle, lit, un mouchoir pressé sur les lèvres; son dos se voûte et ses cheveux ont blanchi.

SCÈNE PREMIÈRE

ESTELLE (*lisant*)

« Des êtres, des choses, par myriades, ont été, ont » passé. Ils laissent des poussières impérissables. » Oui, c'est là leur immortalité!

» De tout ce qui n'est plus, des parcelles restent » encore dans ce qui existe; elles sont entre ces » murs, entre ces arbres, dans les airs et dans les » idées...

» La gloire du vivre est qu'il en subsiste quelque » chose de pur, de fort, de lumineux... »

(*Elle discontinue sa lecture au moment où le fossoyeur s'arrête en s'essuyant le front.*

Estelle se leve et va vers le fond. les deux personnages échangent un regard, puis l'homme dépose sa pelle, salue et s'en va.

La mère reste un temps à un angle du catafalque.)

Tout est soupirs et larmes... Vos tombes sont ouvertes, aux racines de l'arbre... Vous l'aviez demandé!...

(*Elle tombe agenouillée et se courbe sur le catafalque.*)

SCÈNE II

ESTELLE; LE PRÊTRE

ESTELLE (*bas*)

Après un temps, un prêtre apparaît dans la porte.
C'est un homme d'âge, à mine fruste; il a l'air affecté.
A son entrée, Estelle relève la tête.

LE PRÊTRE (*découvert*)

Je vous apporte mes chrétiennes condoléances, madame... L'épreuve terrible que vous avez à supporter est douloureusement ressentie au hameau... Le deuil est dans tous les cœurs, et vous me voyez bouleversé...

ESTELLE (*debout*)

Merci, Monsieur l'abbé; mais la douleur de tous ceux qui les aimaient est-elle une consolation...?

LE PRÊTRE

...Moi aussi, j'étais l'ami des Helsius... Je les aimais, comme nous les aimions tous... Pourtant, le chemin de notre églisette leur était inconnu... Oh, ne croyez pas que je veuille y mener les dépouilles de vos enfants... Ici, ce n'est pas comme à la ville, où la lutte des idées ne se relâche point; en ces lieux de foi simple, on s'apaise, on devient très humble... J'ai eu de longs entretiens avec Helsius; il avait des idées profondes... Et je sais que ce noble esprit, bien qu'il fût très religieux dans un certain sens du mot, ne l'était point dans le sens qu'il a généralement... Helsius n'a pas fait appel à mon ministère *in articulo mortis*... Comme prêtre, je dois regretter ce fait; mais cela n'atteint pas le respect dû à sa mémoire : elle nous est bénie par tant de bonnes actions!

Vous, madame, je vous ai vue au rang des fidèles... Et ne puis-je m'étonner de ce que vous ayez oublié, en ces tristes circonstances, que la religion est encore la meilleure des consolatrices? Oh, je sais... je comprends... Mais, quoi, pas un crucifix, rien... pas même une prière?...

ESTELLE.

Non, Monsieur l'abbé, rien de cela. Je voudrais, sans vous offenser, vous dire que rien n'est changé à La Cluse. Il y règne une Pensée; et vous l'avez entrevue; il est beau à vous de lui reconnaître une grandeur... Cette haute Pensée, celle des Helsius, est aussi la mienne, à présent, et elle suffira à me donner tout le soutien moral dont j'ai besoin.

LE PRÊTRE

Que le Ciel vous l'accorde... (*Il se tourne vers les bières.*) Ils étaient bons... Et « la pratique du Bien est la suprême ferveur... » ainsi pensait Helsius...

(*Il salue d'une inclination, sort lentement, regarde les tombes et s'éloigne, front bas. Estelle est tombée assise dans le fauteuil.*)

ESTELLE

Leur Ciel était leur Rêve... Oui, la Bonté, l'indulgence, le pardon... voilà notre ferveur!

Ils étaient bons... et je les ai maudits!

(*Elle baisse la tête et laisse couler ses larmes.*
Le Cousin se montre dehors; il est vêtu de noir. Devant les tombes il se découvre; puis il entre et aperçoit Estelle.)

SCÈNE III

ESTELLE; LE COUSIN; *puis* LE NOTAIRE

LE COUSIN

Toujours des pleurs... Reprenez-vous, Estelle... et songez un peu à vous-même...

ESTELLE

Je porte le poids d'un triple deuil. Ai-je trop de toutes mes larmes ..? Oui, je pleure trois morts... (*Elle se lève.*)

Je pleure aussi de penser... Nous avons voulu laver une souillure, au nom de je ne sais quelle morale inhumaine, — et la tache est sur nous! Nous nous sommes dressés en vengeurs; par nous, deux âmes ont été persécutées, deux chairs, brutalisées, — et (*montrant le catafalque*) voilà notre œuvre...

LE COUSIN

Il faudrait faire diversion à ces pensées désolantes... Vous êtes toujours seule...

ESTELLE

J'aime la solitude : elle répond au grand vide de mon cœur...

LE COUSIN

Soyez raisonnable : vous n'avez pas encore pris un instant de repos, depuis...

ESTELLE

J'ai lu, j'ai médité... Cette nuit surtout, seule, ici, et seule, dans la forêt, j'ai médité. Il y a, dans ces lieux, une pureté flottante, essentielle, où les vulgarités s'abolissent... J'y ai laissé naître mes pensées, librement; j'en ai lié, en ces quelques heures, plus que je ne l'avais fait depuis que je le pouvais.. Et tout est bien résolu. Je sais l'inanité des règles et des convenances; je romps avec elles et me fais libre de vos entraves mondaines ou sociales, — car tout cela est nul et mauvais...

Ces papiers contiennent des vérités hautes et fortes. J'en aurais ri, naguère; il a fallu la lueur sanglante de l'Orage pour m'illuminer l'esprit!

L'âme de La Cluse est en moi.

Mon héritage est une Œuvre à restaurer...

J'ai besoin de pardon... grand besoin d'un immense pardon... J'espère le mériter de moi-même, après des ans..

J'ai compris quelle fut l'erreur de ma jeunesse et, à mon tour, j'en accuse le monde qui m'a pervertie; la Société, bête et cruelle, je la hais! Non, Helsius n'est pas mort! Il me parle, il m'initie et, fidèle cette fois, je me voue au culte des disparus, qui ont tant souffert par moi...

LE COUSIN

D'autres voudraient détruire jusqu'aux fondements ce castel, ces bois, témoins et complices, afin qu'il n'en restât plus un vestige...

ESTELLE

Toucher à La Cluse!... (*Durement.*) Vous répétez des paroles mauvaises... Mais je les renie! Ce n'est pas moi qui les ai dites; c'est une autre femme — qui n'est plus. Maintenant, ma pensée et mes paroles ont des échos harmonieux dans le silence de La Cluse...

Hélas, hélas! Ce sont ces mots, ces mots obligés,

mauvais, ces phrases toutes faites, qui nous poussent aux extrémités, — pour notre expiation. Au lieu de nous armer de conseils et de consignes, de bâillons et de brides, que n'avons-nous eu des ménagements... quelques mots attendris...

LE COUSIN

C'était excuser des choses... qui...

ESTELLE

Dites, qu'avions-nous à venger? La Société! l'Ordre public! leurs décrets, leurs mensonges! Nous avons pris les attitudes qu'ils voulaient... Oh, nos férocités! Complices des mêmes hontes, nous avions tous le même masque... Honneur, morale, devoir, pudeur! Encore des grimaces!

Ici, tout était pur, immaculé... C'est nous qui avons tout sali, parce que nous traînions avec nous la corruption de notre monde!

LE COUSIN

Alors, excusez tout!

ESTELLE

Quoi! Vous osez encore juger! Etes-vous impeccable? Moi, j'ai des remords...

Je connais maintenant l'esprit de La Cluse; et je sais que nul amour ne fut plus sain, plus beau que celui qui florissait ici...

Des jours et des nuits, je me suis penchée sur ces papiers; j'ai lu ces livres aux pages où ils étaient restés ouverts, j'ai erré dans ces bois, j'ai vécu, seule, en ces lieux évocateurs, — j'ai entendu des voix augustes... Cette solitude me plaît et me retient, avec les ombres dolentes dont ma fièvre la peuple...

Avec ses fleurs et ses ronces, tout ce petit monde de La Cluse m'est cher, et sacré...

Je me transfigure. Je m'allège de l'écrasement des idées de là-bas; je me purifie des laideurs qu'on a semées en moi; je renais, — et me sens digne de La Cluse!

J'ai tant à réparer, hélas; j'ai tant de bienfaits à accomplir!

Le rêve des Helsius ne périra point. Comment ferai-je? Je l'ignore; je chercherai, je trouverai. Moi morte, l'œuvre vivra toujours!...

Voilà pourquoi je suis encore.

La Ville me fait horreur; moi aussi, je fus sa proie.

Ici, je me sens digne de vivre encore...

(*Quelques hommes et quelques femmes se sont arrêtés, dehors, et, immobiles, regardent les fosses.*
Le notaire, habillé de noir, fait son entrée par la porte latérale).

LE NOTAIRE (*nerveux*)

L'heure approche, Madame... Ne restez pas ici...

ESTELLE

Je veux ma souffrance toute.

LE NOTAIRE (*au Cousin*)

Tout est en règle, n'est-ce pas?... (*à Estelle.*) Dans quelques jours, mon travail sera achevé, et...

ESTELLE

Il est inutile. Ma faute... notre faute... fut de vouloir vivre ailleurs, aux dépens de La Cluse. L'ailleurs n'existe plus pour moi; ma vie est attachée ici.

LE NOTAIRE

Ici! Dans cette solitude...?

ESTELLE

Ce que je veux, irrévocablement.

LE NOTAIRE

Quel changement...

LE COUSIN (*à Estelle*)

Il ne faut rien exagérer...

ESTELLE

Je vois... Je sais...

Le Monde est un océan, tumultueux, avec de grandes îles. Il en est de maudites, où il y a de l'or et de la gloire sur de la boue... En des écumes sanglantes, des foules donnent l'assaut aux occupants; les plus forts, écrasant leurs voisins, tendent vers les bords convoités des gestes de carnage; et, sitôt dans la place, ils se tournent contre les assaillants! Les faibles, avec des râles, s'enlisent dans les

bas-fonds boueux... D'autres sont emportés dans les tourbillons rouges... Il en est, loin des remous de la mêlée, qui décrassent leur corps, débourbent leur âme, s'exhibent et se vendent aux maîtres des îles... Luttes de haine, marchés de honte, turpitudes et flétrissures, tels sont nos actes — là-bas! — et nos victoires sont nos crimes!

Par ailleurs, il est d'autres îles, sans or, sans boue, chère aux penseurs, aux êtres sensibles; le Bien, le Beau rythment le chant de leur vie...

Et il est des îlots déserts, où la simple, la tendre Nature offre un refuge aux épaves humaines...

J'ai fui les villes maudites. J'entre dans la tranquille retraite...

Je reste à La Cluse, vous dis-je. J'y reste pour me souvenir et, si possible, pour me pardonner...

Laissez-moi seule... Partez... (*Coupant la parole au Cousin.*) Partez; vous m'êtes odieux.

LE COUSIN (*se mordant les lèvres*)

Déjà vous avez le ton âpre des maléficiés de La Cluse...

ESTELLE (*glaciale*)

Je n'entendrai plus de ricanements... Parlez bas... Les disciplines, les faussetés du monde vous dominent; allez obéir au Cri public, lâche et stupide; aidez aux œuvres néfastes et tâchez à repaître votre orgueil... Là-bas... oui... Mais ici, soyez humble... et parlez bas!

A La Cluse, ce sont les Morts qui triomphent...

(*Le Paysan s'est rapproché, chapeau bas. Lui aussi a des vêtements sombres.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES; LE PAYSAN

LE PAYSAN (*d'une voix blanche*)

C'est les porteurs...

(*Avec un cri singultueux, Estelle se jette devant les cercueils. Le Paysan, le Cousin, le Notaire, se groupent auprès d'elle. Quatre hommes enlèvent les bières.*)

LE NOTAIRE (*rauque*)

Courage, Madame... Un dernier effort...

(*Le groupe s'avance jusqu'au seuil ; dehors les assistants font cercle. Tous pleurent et sanglottent, les yeux fixés sur les trous où l'on descend les corps.*
Le paysan agite convulsivement la tête en contenant ses sanglots ; Estelle s'appuie sur son bras.)

ESTELLE (*se roidissant*)

... Ils furent bons, mes enfants... Que leur vie, à tous, soit un exemple...

(*Elle chancelle ; on la soutient jusqu'au fauteuil, où le Notaire et le Cousin, muets, s'empressent.*)
Le Paysan, à l'écart, parle à un des curieux.
On entend la chute des pelletées de terre ; les larmes redoublent.)

LE PAYSAN (*bas*)

... C'est le même soir où la foudre a tué le père Bultaert ; l'pauvre homme avait perdu sa femme l'autre hiver...

J'étais au bois. Surpris par l'orage, je cherchais ma route... Ah ! c'coup-ci j'n'étais point mon roi : par moments, il y avait tant d'éclairs que j'croyais la forêt en feu...

Tout d'une fois, comme je contournais l'Etang-aux-Saules, dans une lueur, j'aperçois les deux jeunesses courant, courant... J'ai idée qu'ils étaient fous... la peur, sans doute, ou je n'sais quoi... Ils couraient droit devant eux ..

Je crie dans le bruit et, l'oreille tendue pour la réponse, j'entends une grande chute dans l'eau, comme si un saule y était tombé... Un nouvel éclair, et j'vois les deux enfants qui s'noyaient !... Je cours, dans le noir, vers l'endroit... je me jette à l'eau... je cherche... j'appelle, je crie... Rien ! rien ! !...

A mon tour, j'ai perdu la tête et j'suis arrivé ici, comme un fou, annoncer l'malheur...

Ah ! mon fieu, quand on a vécu une nuit pareille, on n'l'oublie pas ; et si j'deviens aussi vieux qu'mon vieux père, j'verrai toujours cet orage, les arbres en feu, l'étang, — et les deux malheureux, si beaux, si bons !

Personne ne s'explique comment l'accident est arrivé...

On les a repêchés... Ils se tenaient par les mains...

Ah! ça m'crève le cœur de voir les meilleurs périr ainsi, quand on était si heureux, tous ensemble...

(*Depuis quelques instants, Estelle écoute ce que dit le Paysan. Elle l'appelle d'un signe.*)

ESTELLE

Mon brave ami, tu as fait, pour eux, plus que nous... Tu as failli leur donner ta vie...

LE PAYSAN

Ah, si j'avais pu l'faire, not' dame!

Quand l'malheur s'entête... Ma femme l'a ben dit : c'est comme un mauvais sort : les loups, l'orage, tout à la fois!...

ESTELLE (*debout*)

Il n'y a plus de loups... Il n'y a plus de tourmente... Que la paix renaisse ici, avec la bonne entente...

Mais moi, je reste seule...

Veux-tu te fixer à La Cluse? J'y demeurerai toujours...

LE PAYSAN

C'est que... not' dame... tous ces changements...

ESTELLE

Rien n'est changé! Sur ces tombes sacrées, j'en fais le serment... Ce que Helsius a voulu, sera.

Ah, bonnes gens de La Cluse, mes amis, si vous pouviez m'aimer comme vous les aimiez!

LE PAYSAN

Eh ben, j'accepte, not' dame! Vous êtes leur digne mère!

ESTELLE (*lui serrant la main*)

Oh, merci, mon ami!

LE PAYSAN

Nous planterons des fleurs sur les tombes et il y aura encore de bons jours pour tout le monde...

(*Un mouvement se fait parmi les curieux qui se retirent en se mouchant et en s'essuyant les yeux.*)

ESTELLE *(au Paysan)*

Tu remercieras pour moi tous nos amis du hameau...

(Sur le seuil, le Paysan est abordé par le Notaire.)

LE NOTAIRE *(bas)*

Soyez ici dès ce soir... Ne la laissez pas seule... *(Il s'approche d'Estelle qui, les yeux au sol, est restée sur place.)* Alors ?

ESTELLE

Adieu...

(Elle tend la main au Notaire qui se retire par le fond.)

LE COUSIN *(à Estelle)*

Que nous reste-t-il à dire ?...

ESTELLE

Rien. Adieu aussi, pour jamais... *(Il veut parler.)* Adieu.

(Le Cousin se retire à son tour. — Estelle retombe dans le fauteuil.)

Seule... toute seule...

(Elle pleure. Après un temps, elle constate que le Paysan est encore là, courbé devant les tombes.)

SCÈNE V.

ESTELLE et LE PAYSAN

ESTELLE

Mon ami... Ne me croyez pas dure ; ne me croyez pas ingrate...

L'esprit des Helsius est en moi !

Vous viendrez ici, n'est-ce pas, avec votre femme, comme des amis...

Avez-vous des enfants ?

LE PAYSAN

Nous n'en avons plus... Depuis la nuit de malheur, nous avons recueilli les petits du voisin Bultaert, que la foudre a tué roide. Ils sont sans famille... deux petits, frère et sœur... Seulement, vous comprenez, à notre âge...

ESTELLE (*illuminée*)

Ces enfants sont les miens ; je les adopte!

De cet arbre brisé, les racines sauves feront renaître le faîte; ainsi, l'œuvre de nos morts va refleurir!

Cours me chercher les orphelins; mon cœur les appelle.

Une aurore de Vie apparaît dans ma pire Douleur: n'est-ce pas ainsi qu'on devient mère?...

(*Le Paysan sort. Estelle, un bras appuyé au cadre de la porte, regarde au pied de l'arbre.*)

GEORGES RENS.

Décembre 1906.

FANTAISIE POLITIQUE

Mon cher Rédacteur en Chef,

Vous me demandez un article « sur la Politique du Jour ».

Et cela au moment où, un peu essoufflé par le métier de critique d'Art, je passe la main pour « les Salons », à Grégoire Le Roy, l'excellent poète, qui vraisemblablement va les trousser mieux que moi.

C'est le repos, mon cher Ami, et non le changement que je cherchais. Votre flatteuse sollicitation me ferait croire que vous n'avez pas compris ce désir tant légitime après vingt mois de criticulage assidu.

Serait-ce que vous voudriez répondre aux Ambidextres qui ont dit que votre *Revue* « me débarquait » alors que nous ne fûmes jamais mieux d'accord, état bien naturel quand on se quitte pour partir en congé?

Bref, je m'exécute vite, vite.

Mais que vaudront mes « vues politiques » dans huit jours, quand ce qu'on nomme solennellement « LA CRISE » aura pris fin?

Ce sera, quoi qu'il arrive, un document à ajouter à toutes les billevesées qui émanent des cervelles humaines en rut de phraser superfétatoirement sur des événements en train d'éclore. Coassements de grenouilles!

Voici donc ce qui me passe par la jugeotte ce lundi

22 avril à 6 heures du soir par temps « clair mais sombre » ainsi que disent les experts nautiques dans leurs rapports.

***

L'organisme parlementaire belge me semble atteint de ce que, médicalement, quand il s'agit d'un être humain, on nomme « un mauvais estomac ».

Digestions difficiles, régurgitations (*alias* renvois), envies de vomir, crampes, aigreurs, haleine fétide.

Les morticoles prescrivent alors un purgatif : sel anglais, citrate de magnésie, eau de Carabana, Hunyadi-Janos.

On subit la gargouillade, on évacue, et on se retrouve

Gai et content
Joyeux et triomphant

comme au temps du Boulangisme.

Ne vous semble-t-il pas que ce qu'il y eut, en ces derniers jours dans le monde politique, de maladresses, étourderies, impairs, sottises et « pronostications » téméraires est difficilement catalogable?

A droite, à gauche, au milieu, au-dessus, en-dessous, devant, derrière, les vieux, les jeunes, les ingambes, les podagres, c'est à qui se sera signalé par un pataquès plus pataquèsant que ceux des voisins.

Bref, le gachis! Sale estomac! Sale estomac?

Il faut prendre médecine, il faut appeler M. Purgon, ou son collègue Diafoirus.

***

M. Purgon, dans l'espèce, c'est le Roi! « le tyran », comme on dit dans les lieux où l'on conspire.

Il semble que le remède qui s'indique à sa sagacité c'est LA DISSOLUTION.

Un bon nettoyage, un bon balayage, un bon lavage à grandes eaux, un bon clystère.

Et cette prescription de thérapeutique politique ayant opéré, voir comment le travail gouvernemental recommencera sur nouveaux frais.

Qui pourra se plaindre, puisque, comme on dit, « le Pays aura parlé »?

Le Tyran pourra retourner à la côte d'Azur qui, depuis les galantes automobiles, n'est plus qu'une côte de poussière.

Si, au contraire, il s'en tient aux pilules émollientes d'un changement de ministres, à la jujube, à la pâte de guimauve, aux emplâtres, aux cataplasmes de graine de lin, aux malices habituelles de « la tactique parlementaire et du jeu des partis », il est vraisemblable que les désordres intestinaux empireront jusqu'à produire une dysenterie, congolaise ou autre.

*
* *

Ce qui est mirifique, c'est que tout ce trimberlin s'est produit à l'occasion de la journée de huit heures à appliquer à des mines non encore ouvertes et qui, si tout va bien, ne le seront que *dans une dizaine d'années!*

C'est là-dessus qu'un parlementaire qui s'achemine vers les quatre-vingts ans a jugé opportun de faire tomber son Parti dans un marécage (comme fin de carrière c'est réussi) et que des hommes dits « d'Etat » (est-ce d'état mental?) se sont obstinés à une résistance qui a abouti à les culbuter, eux et leurs portefeuilles.

Stupendum!

Ceci me rappelle une fable de La Fontaine « au temps où les bêtes parlaient ». Êtes-vous bien sûr que ce temps est passé?

Amis et ennemis lecteurs, daignez permettre que j'en transcrive l'essentiel pour le plaisir des yeux et des cervelles :

Un charlatan se vantait d'être
En éloquence un si grand maître
Qu'il rendrait disert un lourdeau...
« *Que l'on m'amène un âne, un âne renforcé*
Je le rendrai maître passé... »
Le Prince sut la chose, il mande le rhéteur.
« *J'ai, dit-il dans mon écurie*
Un fort beau roussin d'Arcadie :
J'en voudrais faire un orateur... »
On lui donna certaine somme.
Il devait au bout de dix ans
Mettre son âne sur les bancs :
Sinon il consentait d'être en place publique
Guindé, la hart au col, étranglé court et net...
Quelqu'un des courtisans lui dit qu'à la potence
Il voudrait l'aller voir...
L'autre reprit : « *Avant l'affaire*
Le roi, l'âne ou moi nous mourrons. »

Et le terrible pince-sans-rire Jean-Jean ajoute :

C'est folie
De compter sur dix ans de vie.

* * *

On dit, il est vrai, que cette question des huit heures ne fut qu'un prétexte secondaire.

Que le ménage clérical brûlait le torchon depuis quelque temps, et que, dans les querelles y foisonnant, la dernière giffle a simplement été l'appoint qui fit déborder la vase (ô protes, ô « singes » comme on s'exprime en langage d'imprimerie, mes persécuteurs, n'imprimez pas : le vase !)

C'est possible ! La longue, l'extravagante durée au pouvoir de cette famille politique est assurément pour elle une cause de dégénérescence. Vingt-trois ans pour un ministère équivaut pour un homme a être plus que centenaire. On n'avait jamais vu ça ! Rien que par bon goût, pour ne pas abuser, il faudrait céder la place. C'est d'une indiscrétion...!

Or, ce qui est anormal engendre l'anormal. On a beau être tous bien assis ou bien couchés, il y a un moment où quelqu'un éprouve le besoin de se lever et de remuer les jambes. Gare alors aux coups de pied pour les camarades de lit !

Oui, vraiment, les représentations du Théâtre Clérical en sont arrivées à un chiffre exorbitant et il s'explique que non seulement les spectateurs mais les acteurs eux-mêmes en aient assez et crient pour qu'on change l'affiche.

Ou pour qu'on « essaie » de la changer.

Car on ne sait jamais ! L'exquise "Propors" est là pour nous refournir le même Parlement ou un Parlement équilibré avec si peu de différence dans la composition des lots, qu'on ne saura pas s'en servir pour gouverner.

Rien que pour voir, je voudrais la Dissolution.

*
* *

Allons, Chef du pouvoir exécutif, qu'on accuse de pouvoir persécutif, un hardi mouvement ! Dissolvez

cette pétaudière, qu'on remêle les cartes présentement si grotesquement embrouillées, qu'on refasse la donne et qu'on voie où iront les atouts dans cette curieuse partie de Smausjas.

Mais j'ai comme un pressentiment que tout se réduira à désembourber la vieille patache, à changer le conducteur et les chevaux, et fouette cocher ! à tenter encore une étape cahotante jusqu'au prochain relai électoral, ... à moins qu'on ne verse en route.

EDMOND PICARD.

LES LAMPES

A M. F. Maréchal, aquafortiste

Toutes, les lampes d'or, les lampes de vermeil,
Les lampes aux feux clairs, les lampes des misères
Reflètent les espoirs et les plaintes amères
Comme d'éblouissants et malades soleils.

Les lampes des cités sont des lampes d'orgueil :
Candélabres d'airain et vastes fleurs de verre,
Le long du boulevard, du square, du parterre,
Incendiant les soirs des vieilles nuits en deuil.

Plus placides, là-bas, sont celles des faubourgs,
Au fil d'anciens trottoirs, de murs noircis des rues,
Comme des yeux repus durant des nuits accrues
Du rance des logis, de viols et d'amours.

Mirant leurs inquiets, leurs effrayants regards,
En feux troubles, dans les fossés pleins d'eaux sta-
[gnantes,
Sur les fortins obscurs, elles veillent, les lampes,
Sentinelles gardant le désert des remparts.

Mais je préfère encor les lampes qui s'en vont
Par les chemins retors des noires solitudes,
Ainsi des pèlerins courbés de lassitude
Seul à seul, en priant, en se frappant le front.

Caduques, on les voit, sur leurs poteaux de bois,
Avec leurs gros quinquets dans leurs cages rouillées
Et l'huile égouttant sur les routes mal pavées
Des chemins esseulés pleins d'affres et d'effrois.

Leurs vieux astres quinteux, parmi l'ombre des nuits,
Allument des clartés blafardes, nébuleuses,
Pour les déshérités, les âmes souffreteuses
Qui traînent dolemment leurs maux et leurs ennuis.

Et seule par les champs, cette lampe qui luit,
Sur la grille de fer de l'humble cimetière,
Près des ifs et des croix, ressemble à la sorcière
Qui visite les morts à l'heure de minuit.

Les lampes sont des yeux qui s'éveillent sans bruits
Angoissés ou ravis, joyeux, mélancoliques,
Et jettent des regards fabuleux et magiques
Sur l'âme inquiétante et bizarre des nuits.

LE CHANT DES SÈVES

Au Maître C. Lemonnier.

L'hiver en manteau blanc, l'hiver en manteau noir,
Avec ses vents, ses glas, sa neige pour escortes
S'en va, telle une veuve au gré du désespoir
Vers un lointain couvent, pleurer les choses mortes

Le fermier a frappé sur la chauve-souris
Et l'a crucifiée au crépi de la grange,
Sur son visage clair les doutes sont occis,
Tranquille, il entrevoit l'heure de la vendange :

L'heure où les bœufs trappus, à pas lents, fatigués,
Revenant des plateaux que le soleil embrase,
Semblent, à leurs grands chars de raisins ou de blés,
Traîner des gerbes d'or et des grains de topaze ;

L'heure des soirs fêtant le retour des moissons
En des repas charnus, de longues beuveries,
Où l'élan de la danse et l'entrain des chansons
Mêlent aux bras des gars les servantes qui crient.

Pourtant Mars est bien jeune. Éclos dans la douleur
C'est un enfant chétif aux belles boucles longues,
Dont les yeux et le front sont blêmes de langueur
Mais dont le cœur est plein de l'or des moissons
[blondes.

L'homme sourit, heureux, ensoleillé d'espoir,
Tourné vers l'horizon, au loin, son regard erre
Sur la plaine, les monts, et soudain il croit voir
Tressaillir à ses pieds le vieux sein de la terre.

Les champs cicatrisés rêvent de jours meilleurs,
La campagne sans bruit très faiblement respire,
On entend vaguement murmurer des rumeurs
Sous le sol qui s'éveille et lentement s'étire,

Les vents ont traversé les plaines d'orangers,
Les bois et les vergers aux paupières mi-closes
Dessillent leurs yeux lourds sous leurs souffles légers;
La semaille grandit et des fleurs sont écloses ;

Le soleil a revu les pays clairs et chauds,
Il épand ses feux d'or sur le réseau des treilles,
Où l'été mûrissant des fruits gros et rougeauds
Courbera les sarments sous des grappes vermeilles;

La terre comme un sein qui se gonfle de lait
Fermente sous le jus des averses limpides,
Des chemins argileux, des prés, de la forêt
Suinte l'âcre vapeur des feuillages humides.

L'homme errant par les champs sent ses reins [réchauffés,
Un sang vif et brûlant lui coule dans les veines,
Et le nez large ouvert, il hume par les prés,
Les efflux pénétrants des mousses, des verveines;

L'air tiède de midi lui met la lèvre en feu,
Il mâche entre ses dents des brindilles de haies
Croyant calmer sa soif et rafraîchir un peu
De son rèche gosier les corrodantes plaies.

Par quelle noble ardeur, par quels désirs féconds
Son corps en rut est-il pareil à du salpêtre?
Pourquoi ce moût meuglant des appels furibonds
Et ce feu consumant les fibres de son être?

Qu'importe, s'il ne sait! Qu'il écoute à son tour
La plaine, la forêt, la nature ravie,
Et la sève entonnant son grand hymne à l'Amour;
Il comprendra pourquoi son corps chante la vie!

MAURICE KUNEL.

SOIR DE NOCES

Il était six heures de l'après-midi ou, pour s'exprimer selon le nouveau régime, dix-huit heures venaient de sonner. Les dernières voitures emmenaient les invités les plus attardés. Les bougies achevaient de fondre sur les roses qui tombaient pétale à pétale. Toute la maison était passée subitement du tumulte joyeux d'un déjeuner de mariage à un silence profond. Le jeune couple parti, on avait quelque peu jasé en croquant des bonbons, les plus intimes demeurant jusqu'à l'heure confortable de la tasse de thé. Mais tout maintenant rentrait dans le calme digne et un peu froid de cette demeure très belle où vivaient des gens très enviés.

Dans le salon particulier de Mme Le Tessier, les objets familiers avaient repris un air d'ordre, sa femme de chambre et elle-même s'empressant à effacer toute trace du désarroi propre à ces grands bouleversements de l'existence : une mort, un mariage. Bientôt, sur un signe la femme de chambre s'éclipsa, et Mme Le Tessier vint s'asseoir tranquillement en face du profond fauteuil où s'était plongé son mari, perdu dans les replis du *Figaro*.

— Pouvez-vous me donner une minute, demanda-t-elle de sa voix posée qui était bien celle qu'on attendait de cette femme blonde un peu grisonnante et

dont la figure plissée de rides fines, respirait une sérénité un peu lasse.

— Sans doute, répondit-il, mais sans élan, abaissant le journal dont les commérages l'amusaient, pour regarder sa femme qui, évidemment, ne l'amusait pas.

— Voilà Irène mariée et bien mariée, pauvre petite! Car autant qu'on en puisse augurer, Lucien la rendra heureuse et elle l'y aidera. Elle est jolie, ce qui est agréable pour lui et elle est raisonnable, ce qui est bon pour elle. Je suis presque tranquille sur son sort.

— C'est pour me dire ceci que vous m'avez demandé une minute d'attention, ma chère? Je suis très fatigué par ma journée et ...

— Non. Ceci n'était que mes réflexions prononcées à haute voix. Vous n'avez jamais fait la moindre attention à mes réflexions et je ne vais pas commencer ce soir, après vingt-six ans de mariage, à vous prier de les écouter. Je désire simplement vous prévenir que, Irène étant mariée en autant de sécurité que possible, je vous quitte tout à l'heure.

M. Le Tessier laissa glisser son journal par terre et fixant dans l'orbite le lorgnon, dont il jouait avec la main gauche, il répéta :

— Vous me quittez tout à l'heure? Où allez-vous?

— J'irai où j'aimerai d'aller, sans règle autre que mes caprices et je vous assure que ce ne sera ni à Monte-Carlo l'hiver, ni à Ostende l'été! Je ne sais où j'irai. Dans des villages silencieux, par les montagnes, peut-être au delà de la mer. Je ne sais pas.

M. Le Tessier avait suivi ces paroles d'un regard de plus en plus stupéfait. Quand sa femme se tut, il se leva, alla à elle et lui posant la main sur

l'épaule, il dit en se penchant vers elle et avec le ton qu'on prend pour calmer un enfant :

— Chut, chut, voyons Louise, remettez-vous. Cette émotion et ce fracas vous ont fatiguée outre mesure. Je vais appeler vos femmes et en vous couchant tout de suite...

Mme Le Tessier secoua la main qui la maintenait et riposta avec une légère animation :

— Vous me croyez folle? Vous le pouvez. Qu'après vingt-six ans d'esclavage un pauvre être écrasé sous votre loi de fer, se révolte et s'affranchisse, cela doit vous surprendre. Mais rassurez-vous. Je ne vous coûterai ni les difficultés ni la dépense qu'une démence subite vous causerait. J'ai toute ma raison et mets enfin à exécution ce que j'ai résolu depuis dix ans. Ma fille me retenait; elle est partie. Et ce qui m'a soutenue dans la vie affreuse que vous m'aviez faite, va enfin se réaliser.

Le mari, dont l'étonnement se changeait peu à peu en colère, mais une colère encore surprise et comme peu sûre, poussa un éclat de rire qui n'était ni gai ni railleur, comme il s'en flattait.

— Que me racontez-vous de vie affreuse, cria-t-il, vous qui avez diamants, chevaux, voitures, compte ouvert chez Donnay, vous dont les chroniqueurs mondains citent les fêtes et qui avez reçu ici des Altesses Impériales pour qui chantaient des Caruso!...

— J'ai reçu, oui; j'ai porté des joyaux et monté des bêtes de grand prix; et tout cela, je l'ai fait pour votre satisfaction, pour votre vanité et votre rang. Depuis mon mariage, j'ai mené, à votre ordre, la vie intense et vide de la grande mondaine. J'avais vingt ans quand vous m'avez demandée à mon père. Lui, votre camarade de club et votre commensal au cabaret, accepta tout de suite votre recherche, car

vous êtes riche. Vous ne me fîtes pas la grâce d'un semblant de cour. Votre correction fut parfaite; j'avais mes fleurs tous les matins et ma corbeille a été dix jours l'émerveillement de notre cercle d'amis. Mais vous passiez vos après-midi chez l'actrice qui s'ornait de votre protection et je devins votre femme sans que vous m'ayez jamais adressé dix paroles ou baisé le bout des doigts. Et vous me plongiez, à vingt ans et jolie, dans le tourbillon des pires tentations où vous me laissiez, solitaire de la pire solitude, celle du cœur! Je n'ai pas failli. Je ne sais comment cela s'est fait. Sans doute celui que j'aurais pu aimer n'existait pas, ne saurait avoir existé parmi vos compagnons et vos rivaux de la haute vie.

La patience de M. Le Tessier s'épuisait visiblement.

— Entendu, fit-il d'une voix sèche, la grande tirade de la femme incomprise, ce que nous avons tous écouté au temps du théâtre Dumas! Pourriez-vous abréger?

— Je conclus : je m'en vais.

— Vous êtes folle, je l'avais deviné. Où voulez-vous vous en aller?

— Où il me plaît. Je n'ai pas besoin de votre argent, le petit héritage de ma tante Laure me fait une rente de quatre mille francs. Et je n'ai pas besoin de votre permission, bien que je vous aie averti par dernière politesse de gens qui ont vécu ensemble.

— Je le répète, vous êtes folle. Cela s'est-il jamais vu? Quoi, parce que je vous ai placée au centre des plaisirs, du luxe et de la bonne société...

— Ces plaisirs vous amusaient; ils m'ennuyaient à me tuer; ce luxe, je le détestais; je n'aime que la vie simple; cette bonne société se compose d'adultères pour les femmes, de libertins pour les hommes.

— Oh ! ma chère, si vous désirez poser à la huguenote, et vivre en petite bourgeoise qui n'a d'horizon que le salut de son âme et le prix du pain !

Mme Le Tessier se leva et marcha vers la porte.

— Voyons, reprit précipitamment son mari, vous ne sauriez prendre un parti si radical sur de si pauvres griefs. N'avez-vous pas été ma femme honorée? Y a-t-il jamais eu un scandale, si minime qu'il soit, à propos de moi?

— Non. Vous m'avez trompée avec la plus grande discrétion et n'avez jamais, que je sache, triché au jeu. Cependant ce résumé négatif de vos qualités conjugales ne suffit pas. En deux mots comme en cent, j'ai trop de cette vie où j'ai dû faire ce que vous aimiez faire, voir qui vous aimiez voir, aller où il vous plaisait aller, donner la comédie quand vous désiriez jouer et apprendre la bicyclette et le golf parce que vous êtes sportsman. Rien ne m'a été laissé dont je puisse faire mon domaine; je voulais nommer mon unique enfant Marie, vous avez choisi de l'appeler Irène; je souhaitais l'élever sous mes yeux, vous l'avez mise en pension...

— Elle nous gênait!

— Non. Mais elle *vous* eût gêné peut-être! Adieu. Je vais profiter des vingt ans qui me restent probablement, pour vivre pour moi-même.

— Arrêtez... Louise... je ne savais pas... Je ne me suis jamais douté... Comment diantre pouvais-je deviner que ce que toutes les femmes rêvent comme l'idéal de l'existence, pouvait vous être si répulsif? Moi, j'étais très satisfait!

— Justement. Adieu.

— Louise... encore un mot... que va-t-on dire! Je serai ridicule!

Pour la première fois depuis le début de cet entretien, Mme Le Tessier laissa paraître quelqu'émotion :

— Oh! mon Dieu, dit-elle en levant les yeux au ciel, voilà le seul cri vrai qui lui échappe en se séparant de la femme qui vécut près de lui vingt-six ans!... Non. Nul ne saura. Je vous autorise à dire partout que je voyage pour ma santé et je suis trop vieille pour qu'on croie à un amant!

Et, laissant M. Le Tessier immobile près de la cheminée, elle sortit, sans un mot de plus, de sa maison et de sa vie.

MARGUERITE COPPIN.

LA CORRESPONDANCE DE SYLVAIN DARTOIS

ROMAN

Liége, 16 novembre 1906.

Mon cher Fernand,

N'était le temps abominable, je me mettrais en route pour ton ermitage, au risque d'en troubler la paix. Ce n'est pas cependant que ta maison silencieuse, perdue dans l'auguste solitude des bois, ait pour moi un grand attrait. Si son souvenir me poursuit, c'est plutôt à la manière d'un mauvais rêve. Mon âme, moins forte que la tienne, mais plus réceptive, plus ouverte aux douceurs de l'existence, finirait, je crois, par se dissoudre dans l'immuable silence qui t'entoure. Quand je pense à ton vaste parc et ses larges rideaux d'arbres noirs, à l'étang mystérieux et ses eaux stagnantes, à tout ce domaine tortueusement vallonné, qu'on dirait figé dans l'attente d'on ne sait quels événements extraordinaires, je me sens un frisson le long de la colonne vertébrale.

Et pourtant, sans ce sacré voyage de près d'une journée, agrémenté de trois ou quatre changements de train et les attentes congrues dans de petites gares malpropres !... Ma réserve d'énergie ne suffit pas à ces exploits, même avec au bout, l'appât de ta chère présence et la perspective de revoir la fière et moyen-

âgeuse silhouette du château-fort de Bouillon. Une admirable muraille de Chine, vraiment, protège ta solitude.

Je me résous donc à t'écrire, car j'ai besoin de tes conseils. Tu l'as si bien dit, il y a des années déjà : nous nous servons mutuellement de témoin, et chacun de nous, au moment de poser un acte transcendant, regarde l'autre. Voilà pourquoi je veux en appeler à ta conscience, la mienne, vu l'étrangeté du cas, ne réagissant pas avec son habituelle promptitude. Mais je prévois une épître qui fera bondir mon pèse-lettres.

Tu sais que j'ai passé la première quinzaine d'octobre à Ourtheville. J'affectionne cette partie de l'Ardenne que je connais dans tous ses recoins. Je me proposais d'y relire attentivement mon nouveau roman, avant de l'envoyer à L... (1). Les derniers chapitres m'avaient fort fatigué; mais j'espérais retrouver dans les riants paysages ardennais la fraîcheur d'impression, si nécessaire à cette besogne délicate. La chose, d'ailleurs, ne permettait aucun délai, car L... avait déjà annoncé la parution du livre et battait la grosse caisse dans les périodiques.

Quel automne, mon cher, et quel soleil! *De mémoire d'homme*, pour parler comme les journaux, *on n'avait connu d'aussi belle arrière-saison*. De l'or partout, une profusion, une débauche d'or. A telle enseigne qu'au lieu de travailler, je gaspillais mon temps à bayer aux corneilles, ou, plus poétiquement, à admirer les teintes vraiment exceptionnelles que le soleil automnal, cette année, suscitait, et qui, selon l'heure, passaient du rose languissant au pourpre victorieux et, vers le crépuscule, au rouge de torche. Un regain d'adorable poésie noyait toutes ces choses qui allaient mourir, et me pénétrait d'une joie grave, un peu mélancolique.

Il n'y avait plus que moi à l'*Hôtel des Ardennes*, et puisque vieil habitué, cette bonne maman Crahay fut pour moi aux petits soins. Ce qu'elle m'a gavé de bonnes choses, de flans dorés, de lièvres, de grives et

(1) L'éditeur.

de perdrix! Les soirées, par exemple, étaient plutôt coriaces. Pas plus tard que 9 heures, toute la petite ville dormait, et, ma foi, j'en faisais autant.

Etait-ce la chère trop succulente, la ration inusitée de sommeil, ou peut-être cette sorte de fièvre qui s'empare de l'artiste au moment d'achever l'œuvre,et alors que les illusions sur sa valeur sont encore intactes? Toujours est-il qu'après quelques jours de ce régime, l'insomnie vint, exaspérante, irréductible. Et c'est ainsi que, tout doucement, je finis par prendre d'étranges habitudes de noctambulisme. Au moins une nuit sur deux, je me levais, sortais de l'hôtel à pas de loup et me mettais à battre les chemins silencieux.

C'est également ce qui arriva le 13 octobre, la veille de mon retour à Liége. La nuit était féerique, toute bleue de lune. Les grand'routes cependant, celle qui, sous sa haute voûte de châtaigniers, conduit à Petit-Han, et l'autre qui monte à travers bois vers Tohogne, étaient des gouffres d'obscurité, peu rassurants. Mais l'étroite vallée était comme une coupe pleine de lumière laiteuse.

Du côté droit, la montagne, assez abrupte et où, par places, la roche affleure, s'avance jusqu'à la rivière, tandis que la rive gauche monte en pente douce.

En côtoyant l'eau qui susurrait, rêveuse, entre les blocs erratiques, j'arrivai, après trois quarts d'heure peut-être, à la grande boucle où se dressent les Jumeaux. Je ne sais si tu les connais. Ce sont deux énormes rochers, à pic au-dessus de la rivière, et dont les proéminences, assez symétriquement arrondies, ont quelque analogie avec de gros bastions. Une profonde incurvation où s'entassent les ténèbres, les sépare sur toute leur hauteur.

Eclairée comme ce soir — au-dessus des Jumeaux la clarté énigmatique des rayons lunaires, dans le fond les eaux glauques de l'Ourthe, à ma gauche la ligne sombre des forêts — la courbe de la vallée paraissait immense, fascinante de grandeur romantique.

Entre les Jumeaux, dans le creux même de l'incur-

vation, une petite lumière rouge, très mobile, dansait au niveau de l'eau. Au bout d'un petit temps, je distinguai trois hommes qui, montés dans une barque, s'efforçaient de dresser une longue échelle contre la paroi du rocher. La tâche était malaisée, car la chaloupe, pas bien grande, n'offrait qu'un point d'appui instable. Chaque fois, au moment où la réussite semblait assurée, la barque se dérobait soudain, et la manœuvre se terminait par le plongeon de l'échelle, qu'il fallait ensuite repêcher.

Dans la splendeur sauvage du site, ce travail de fourmis obstinées paraissait si mesquin que, d'instinct, je hâtai le pas. Mais, dans les alternatives de lumière et d'ombre, résultant des brusques mouvements, j'avais pu dévisager les trois hommes, et même reconnaître l'un d'eux, celui qui portait la lanterne.

C'était un petit bonhomme presque aussi large que haut, apparemment d'une soixantaine d'années, et, à coup sûr, la figure la plus caractéristique d'Ourtheville. Toujours dehors, bon ou mauvais temps, toujours porteur d'un attirail de pêche ou de chasse, on ne voyait, on n'entendait que lui ; à lui seul, il emplissait les rues de sa faconde. Les yeux, très bons, des yeux de brave homme, riaient dans une large face épanouie, haute en couleur ; la bouche sensuelle se perdait dans une barbe drue et broussailleuse. Vêtu à la diable, d'un pantalon trop ample, d'une blouse de toile bleue qui lui descendait à mi-jambes, il devait être ennemi de la contrainte. Mais, personne ne s'y serait trompé, malgré le sans-gêne de l'accoutrement, l'homme appartenait manifestement à la classe aisée, était un monsieur. Le vaste panama aux bords tombants qui le coiffait constamment, ne devait pas être à la portée des petites bourses. Et dans les saluts joviaux qu'il recueillait sur son passage — Bonjour, commandant ! — il y avait tout de même une nuance de respect, le respect de la richesse.

Le soir, quand le commandant quittait le café Lemerre, sa démarche n'était pas toujours très assurée. Que de fois, alors qu'il passait devant l'hôtel pour gagner sa demeure, l'ai-je entendu qui chanton-

nait quelque « scie » de café-concert ou quelque chanson à la mode :

Tout ça n'vaut pas l'amour...

ou bien :

Je n'veux pas qu'on m'embrasse sur la bouche...

Les deux autres hommes m'étaient inconnus. Pour autant que la distance permettait d'en juger — la rivière, près des Jumeaux, est très large — ils paraissaient de robustes gaillards, de haute stature, et plutôt jeunes. Ils portaient des vêtements foncés et des chapeaux mous de feutre clair, blanc ou gris. Leur mise correcte ne semblait nullement en harmonie avec la besogne qu'ils accomplissaient.

Il pouvait être une heure après minuit quand je repassai devant les Jumeaux. Ce que je vis alors était si insolite que, pendant longtemps, je restai planté au milieu du chemin, malgré la brume glacée et pénétrante qui montait de l'eau.

Dans le pli profond, séparant les deux rotondités, aux trois quarts de la hauteur du rocher de droite, il y avait une tache de lumière éclatante, qui déchirait l'obscurité avec une violence inouïe. On eût dit une loque ensanglantée, suspendue là comme un emblème d'épouvante. La tache apparaissait à peu près carrée, d'une superficie de plusieurs mètres. Je penchais à croire que cette lumière était projetée à travers un trou ou une ouverture, que la profondeur de l'incurvation soustrayait au regard, mais dont on devinait l'existence dans le rocher de gauche. L'échelle — il était facile maintenant d'en supputer la longueur peu commune — atteignait et dépassait même cette ouverture, car son ombre, en contours très nets, se profilait sur la tache lumineuse. Mais je ne surpris plus aucun mouvement, aucun autre indice d'une présence humaine.

Le lendemain, dans l'effervescence du départ matinal, l'occasion de questionner Mme Crahay au sujet de ces choses singulières ne se présenta point.

Pendant le trajet en voiture (1), j'essayai bien de faire parler Gaspard, le cocher. Mais le vieil ivrogne, d'ordinaire si bavard, n'était pas d'humeur causante, ne consentit qu'à des réponses monosyllabiques et apocopées — Awè, awè, mossieu ; peut-ête bin — soit que l'homme fût trop abruti pour saisir le sens des questions, soit qu'il eût des raisons de se taire.

Mais voilà que, hier soir — donc quatre ou cinq semaines après ces incidents — en feuilletant le journal, j'y trouve le fait-divers que voici :

« On nous écrit d'Ourtheville :

» Notre petite localité, jadis si paisible, est devenue » depuis quelque temps le théâtre d'événements sen- » sationnels. Des chasseurs viennent encore de » découvrir, dans le bois de Saint-Eloi, le cadavre » d'un homme inconnu. On croyait d'abord se » trouver en présence de la dépouille mortelle de » M. Desormeaux. Car, bien que depuis le 13 octo- » bre, jour de la disparition du commandant — c'est » ainsi qu'on avait coutume d'appeler familièrement » cet homme de bien — plus de quatre semaines se » soient écoulées, cet événement mystérieux continue » à défrayer toutes les conversations. Mais l'enquête, » ouverte par M. le juge de paix, a promptement » établi l'identité du cadavre, qui n'est autre que » celui d'un nommé L. W..., marchand de bestiaux » à Namur. »

Ainsi, le commandant a disparu la nuit du 13 au 14 octobre, la nuit même où j'ai rencontré les trois hommes et vu la tache de lumière sur le rocher ! Il est superflu — n'est-ce pas ? — de souligner l'importance de ce rapprochement.

J'écarte, sans hésitation, l'hypothèse d'un accident. En admettant même qu'il eût causé la mort des trois hommes, des traces — l'échelle, la barque — eussent subsisté. Non ! Un crime a été commis. Et c'est aux aides du commandant, aux deux individus jeunes et vigoureux, qu'il convient de demander des comptes.

(1) Ourtheville n'est pas reliée à la voie ferrée ; la gare voisine est à Barvaux.

Voici maintenant ma question précise. Dois-je intervenir? Certes, personne n'a le droit de tergiverser quand il s'agit de prévenir un crime. Mais le rôle de justicier, de vengeur, n'a pour moi aucun charme. Au nom de qui ou de quoi m'interposerais-je entre les criminels et leur destin? Le mot de Nietzsche : « Méfiez-vous de ceux dont l'instinct de punir est puissant », me poursuit comme un avertissement. Dis-moi ce que je dois faire. Ta parole fera pencher la balance dans l'un ou l'autre sens. Je suivrai ton conseil sans nouvelle réflexion.

Ton ami,
SYLVAIN.

Herbeumont. Route de Bouillon, 18 novembre 1906.

Ton hésitation, mon cher Sylvain, provient de ce qu'il y a en toi deux hommes bien distincts : le philosophe et le romancier. C'est ce dualisme — chose, dans une certaine mesure, latente dans tout individu, mais, chez toi, si exceptionnellement prononcée qu'elle s'aggrave souvent jusqu'au conflit — qui fait le charme, non seulement de ta personnalité, mais encore de tes œuvres. Pour moi qui te connais depuis de si longues années, chacun de tes livres apporte une nouvelle preuve de ce dédoublement caractéristique.

Le philosophe, pitoyable aux humaines misères, explique la nécessité psychologique des actes, bons ou mauvais, et conclut à la tolérance — alors que le romancier cloue au pilori ces mêmes actes, cingle tous les ridicules, toutes les veuleries avec une joie cruelle, qui rebute et éloigne le lecteur bénin. Et malgré tout l'esprit que tu mets en ces peintures, peu de rieurs sont de ton côté, parce que peu de lecteurs sortent indemnes de tes âpres réquisitoires.

Voilà pourquoi la vogue t'a si longtemps boudé. Et voilà aussi pourquoi ton public sera toujours restreint, se bornera à cette élite, éprise de vérité, même crue, qu'au XVIIIe siècle on avait coutume d'appeler *les honnêtes gens*.

Je puis te dire ces choses sans crainte de te froisser. Ne sais-je pas combien bellement tu as porté la for-

tune diverse ? Les difficultés des commencements n'ont pu dompter ton intransigeance, et la notoriété, enfin venue, n'a trouvé auprès de toi qu'un accueil désinvolte, presque moqueur.

Mais, pour en venir à ta question :

Puisque le romancier, friand d'action et d'aventures, l'emporte dans tes livres, qu'il en soit de même dans la vie réelle ! Je ne vois pas pourquoi tu épargnerais les deux hommes aux feutres gris. Il est possible, d'ailleurs, que d'aucuns, des femmes peut-être, ou des enfants, aient été lésés ou spoliés par ce crime. Car, il est hors de doute que les acolytes du commandant n'ont pu en avoir qu'à la fortune d'icelui.

Je te devine très enclin à te jeter dans la mêlée. Eh bien, obéis à ton naturel ! C'est toujours ce qu'on peut faire de mieux.

Tiens-moi au courant, je te prie. Dans ma solitude — qui n'est nullement chagrine, quoi que tu en dises — ces incidents prennent un relief dramatique qui me divertit beaucoup.

Toujours ton ami,
FERNAND.

Herbeumont. Route de Bouillon, 25 novembre 1906.

Mon cher Sylvain,

Pourquoi me laisses-tu sans nouvelles du commandant ? Voilà plus de huit jours que je t'ai écrit. Je pense beaucoup à ces choses et voudrais savoir où elles en sont.

Bien à toi,
FERNAND.

Hôtel des Ardennes.

Ourtheville, 20 novembre 1906.

Monsieur Dartois,

Je prends la plume pour vous envoyer un paquet de journaux. Vous y trouverez tous les détails sur la grave disparition de M. Desormeaux. On ne parle que de cela en ville.

Considérant qu'elle me procure l'avantage de vous saluer, je suis très heureuse de cette circonstance, avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Veuve CRAHAY.

Liége, 26 novembre 1906.

Je ne t'ai pas donné de nouvelles, mon cher Fernand, parce que, depuis ma dernière lettre, rien ou presque rien ne s'est passé. Voulant d'abord tâter le terrain, j'ai prié Mme Crahay de me donner le plus de détails possibles sur la disparition du commandant. Excellente femme, mais mauvaise épistolière, elle a répondu par l'envoi d'une énorme liasse de journaux, que j'ai compulsés patiemment.

Voici ce que cette lecture, insipide *ad nauseam*, m'a appris :

Le samedi 13 octobre, le commandant rentra chez lui sur les huit heures. Voyant que le souper n'était pas servi, il fut pris d'un épouvantable accès de colère, et se mit à injurier grossièrement cette pauvre Léocadie, la vieille gouvernante. Mal d'aplomb sur ses courtes jambes, les yeux injectés de sang, la figure hébétée, bleuâtre, le commandant était méconnaissable. Jamais Léocadie n'avait vu « se frapper ainsi » cet homme, d'ordinaire accommodant et facile à vivre. Il sortit une demi-heure après, sans toucher au souper, bien que, les derniers temps, il tournât au gourmand. Onques ne revint et nul ne le revit. Vainement a-t-on dragué l'Ourthe sur une partie considérable de son parcours, battu les bois environnants, envoyé le signalement du disparu dans toutes les directions — on n'a trouvé aucun indice, aucune piste à suivre.

J'écrivis alors au juge de paix d'Ourtheville — dont j'ignorais le nom — que je savais, moi, où le commandant était allé en sortant de chez lui, et à quelle singulière besogne il avait passé la nuit.

Ce magistrat n'a pas mis, à s'émouvoir, un empressement exemplaire. Il ne lui tarde pas de *faire la lumière*, de dresser sur ses pattes cagneuses la vieille vérité, pour qu'elle se mette en marche. Ce n'est que ce matin que j'ai reçu ce mot laconique :

« Monsieur Pierre de Roccroy, juge de paix à » Ourtheville, recevra Monsieur Dartois ce jeudi » prochain, à 8 heures. »

A huit heures, c'est bientôt dit. Du matin, ou du soir? Il doit cependant savoir, ce monsieur, que le premier train n'arrive à Barvaux qu'à 7 h. 1/2 du matin, et que le dernier y passe à 9 heures du soir; ce qui fait que, dans l'un et l'autre cas, je serai obligé de loger à Ourtheville. Pour un peu j'enverrais ce cr... — mettons Criton — à tous les diables.

Ne dirait-on pas qu'il cherche à me décourager? Si c'est là ce qu'il veut, il ne prend pas le bon chemin. Sa réponse cavalière a réveillé, au contraire, toute ma combativité.

A bientôt des nouvelles de cette entrevue.

Ton ami,
SYLVAIN.

Liége, 30 novembre 1906.

Mon cher Fernand,

Je viens de rentrer de mon voyage à Ourtheville. Et je ne regrette pas mon temps, ni ma peine, car je suis tombé là sur une famille de types extraordinaires, que je fourrerai, avec quelle volupté! dans mes livres.

J'avais opté pour le soir. Le voyage se passa d'ailleurs à souhait. A Barvaux, je trouvai mon vieux pochard de cocher, tumultueusement jovial cette fois-ci, plus rubicond que jamais, et à 6 heures j'étais à l'hôtel, où Mme Crahay s'étonna de me voir arriver par des jours « si petits ».

D'après cette bonne dame, qui n'est point sotte, M. de Roccroy est un peu « loufoque », une manière d'exalté, brave homme tout de même. Sa grande ambition est de terroriser les justiciables, ce à quoi il réussit à merveille paraît-il. Il est enragé collectionneur d'antiquités, et cette manie le conduit doucettement à la ruine. Sa maison est une vraie boutique de bric-à-brac, où il empile les choses les plus hétéroclites, pourvu qu'elles soient à moitié vermoulues ou mangées par les mites.

Je dois à la vérité de dire qu'en entrant dans le bureau du juge, j'ai eu l'impression que Mme Crahay avait quelque peu brodé, tout au moins amplifié. Ce bureau est une grande pièce sans étage, contiguë à la maison, et en bordure de la route. Il a une issue sur le jardin qui permet d'introduire les malfaiteurs sans les faire passer par l'habitation, une villa cossue, très confortable. Il y avait là deux Cranach tout à fait remarquables — un portrait d'homme à figure poupine avec de grands accroche-cœurs, et celui d'une vieille femme desséchée, à bonnet gauffré. Dans un coin, une gaîne d'horloge en chêne, vide, fouillée à jour comme une dentelle. Cela dénote plutôt l'amateur d'art très averti. Mais mon juge est arrivé avant qu'un examen moins superficiel m'ait permis d'asseoir mon opinion.

Un grand diable, tout en jaune. Jaunes les cheveux courts, en brosse ; jaune la face tirée, imberbe, à larges méplats ; jaune sale, bruni par l'usage, le complet. Cet homme a une façon on ne peut plus étrange de se mouvoir. N'était sa mine terriblement sérieuse, on dirait qu'il cherche à faire le bouffon, en exagérant, exprès, la raideur automatique et heurtée de sa démarche. Et les bras, qu'il a la manie d'écarter à toute minute, en signe d'étonnement, je suppose, ne paraissent pas articulés aux coudes. Il les meut tout d'une pièce.

Au demeurant, un personnage à tics et à lubies. Le nez, un peu de travers, paraît étranger à la figure (postiche, cependant, on l'eût choisi moins long). Sans doute est-il trop aristocratique pour frayer avec les yeux étonnés et les lèvres minces. C'est surtout pour l'œil droit qu'il marque de l'éloignement,

Arrêté bien en évidence sur le seuil du bureau, le juge s'est laissé complaisamment bécoter par sa fille — à demain, petit père — qui, avec une abondance de manières précieuses, et en se haussant sur la pointe des pieds, lui avait jeté les bras autour du cou. Sous couleur d'un pas de conduite, Mademoiselle s'était payé le spectacle,rare à Ourtheville, d'un homme de lettres. *Ecce homo*. Je me rappelle avoir rencontré jadis cette minuscule femme

dans la ville. Elle porte des jupes à traîne, ridiculement longues. Et elle a une drôle de voix, un ramage beaucoup trop grave pour un si petit oiseau. Elle fera bonne figure, je crois, dans ma collection de types.

C'est tout juste si M. de Roccroy, en entrant, m'a dit bonjour. Mais je reconnais qu'il m'a laissé parler tant que j'ai voulu, sans m'interrompre, avec une indifférence si bien jouée qu'elle m'eût presque donné le change. Quand j'eus débobiné mon histoire, il m'a demandé, le plus tranquillement du monde, à quel mobile j'obéissais en venant lui raconter tout cela.

J'avoue que j'ai manqué de présence d'esprit. Il s'est écoulé un petit temps avant que j'aie pu répondre que cela ne le regardait pas. Cette réplique ne l'a, d'ailleurs, pas du tout ému.

En ce moment une idée saugrenue, folle, m'a traversé l'esprit, l'idée que l'homme que je voyais là devant moi était un des grands diables qui secondaient le commandant, le soir du 13 octobre. Et je me dis que cela expliquerait la persistante impression de déjà-vu, que me produisaient les gestes gauchement automatiques.

« J'ai ici tous les papiers de M. Desormeaux, » dit le juge. « Je les ai fait transporter pour les besoins de l'instruction. Il me semble avoir remarqué, parmi eux, quelque chose ayant rapport au rocher dont vous parlez. Nous allons les dépouiller ensemble. »

Il grimpa effectivement sur une chaise et prit, tout en haut, dans les rayons d'une bibliothèque qui tapissaient le côté droit de la chambre, une grande boîte en carton vert, très lourde à ce qui me sembla. Il la vida sur le bureau et se mit, toujours impassible, d'un air de penser à autre chose, à chercher parmi les papiers, rangeant chaque pièce examinée soigneusement dans la boîte. M. le juge a de l'ordre. Il mit d'ailleurs presque aussitôt la main sur le document, un petit parchemin, format in-jésus, sur lequel se voyait un dessin, tracé d'une main naïve et malhabile, qui avait la prétention de figurer le rocher des Jumeaux.

L'encre était pâlie par le temps. Seules les grandes lignes, plus appuyées, subsistaient. Il est même possible, maintenant que j'y pense, que l'aspect maladroit du dessin était dû, dans une certaine mesure, à la disparition des lignes moins accusées, figurant le jeu des ombres. Mais dans l'incurvation à hauteur exacte, se trouvait une croix, en lignes courtes et grasses, indiquant l'emplacement de la cavité.

Le juge, que cette découverte semblait contrarier, reprit silencieusement sa place devant le bureau. Le bras droit sur la cuisse, les yeux en songe, il rappelait *le Penseur* de Rodin, en plus laid.

Quant à moi, je commençais à ressentir une désagréable sensation de gêne. Je crois que ce n'était que pour me donner une contenance que je poursuivis l'examen des paperasses. Mais j'eus la chance d'y faire une découverte bien autrement intéressante : une sorte de carnet oblong dont les feuillets, jaunis et parsemés de taches ocreuses, couverts par places d'une mince moisissure, écornés et cassés aux plis, portaient une écriture large, très arrondie.

C'était un document en vieux français. Le début manquait, et il serait difficile d'évaluer l'importance de la partie perdue. M. de Roccroy avait dédaigné ce grimoire qui, croyait-il, ne pouvait avoir de rapport avec la cause qu'il était chargé d'instruire.

Après avoir déchiffré la pièce avec une joie qui éclatait malgré moi, je la tendis au juge. Il la lut à son tour, en remuant les lèvres, drôlement. J'ai obtenu la permission de la copier. La voici :

... le neufiesme jour de juing dernier passé, chassant regnard en forest de Sainct-Eloy, près le cymetière. Je veis une meschante cahuette de paysant, couverte de chaulme, avecques un huis bas; & cettuy-ci n'estoit pas fermé en bon poinct. C'estoit la maison d'un homme hagard & casannier, que j'avoy ouy nommer Maheustre; & j'ay tousjours pensé que n'estoit pas son vray nom. Susdict Maheustre estoit de Lorraine, du costé vers France; & s'estoit essauvé du païs de France susdict pour renverse de fortune, meschefs & mal-encontres politiques. On disoit que

mondict Maheustre estoit chelme (1) & huguenault relaps. De mesme on disoit qu'estoit pauvre & en grande necessité, vivant de laict d'asnesse & de frommage. Je sçay à ceste heure que c'estoit feintise & avarice. Mesmement je sçay que mondict Maheustre n'avoit ny femme, ny efant, ny aulcun parent. Un sien nepveu estoit defunct en la unziesme année de son aage.

Donque, estant entré bien avant dedans la cahuette susdicte, j'ouvreis le fin premier (2) les fenestres, car ne se pouvoit veoir à cause de l'obscurité contre le jour. Maheustre susdict estoit jecté dessus son lict, pasle & verd, mort & ja roide; & n'avoit pas une once de gresse sur tout son corps.

Dieu m'est tesmoing que n'ay pas violé le bahut. Mais voyla, susdict bahut estoit ouvert, tout farcy & remply d'escus d'or, meslez de doublons. Bien est vray que j'ay balancé (3); toutesfois ne veulx celer que je prins les escus, mesmement les doublons; les ay caschez en seure retraitte. Neantmoins laissoy dix-huict ou vingt desdicts escus. La dessuz, fin de sepmaine, feis sepulturer honorablement les oz de mondict Maheustre.

A chasser regnard un Vendredy on ne peult faire profict; au contraire tomber dedans trapusse (4) & sourde embusche du Diable. Ainsy le Maling m'a befflé (5), moy qui parle, bon & honneste chrestien jusques icy, s'il en feut oncque. Jesus-Christ, nostre Sauveur, m'absolve & me face pardon. Pour mon regard (6) veulx faire penitences, jeusnes & abstinences; veulx partyr oultre mer comme pelerin en terre saincte parmy mescreants & infideles, la face honnie, avecq un baston seullement & meschantes hardes (7).

Genoulx dessus Tombe de Nostre Doux Seigneur,

(1) Rebelle.
(2) Tout d'abord.
(3) Hésité.
(4) Piège.
(5) S'est joué de moi.
(6) Quant à moi.
(7) Petit bagage.

mains joinctes au Ciel, veulx prier afin que Dieu m'en saiche gré & gaigner planieres indulgences, salut & beatitude en l'aultre monde. Pleust à Dieu que puisse revenir en sauveté.

Au demourant, sy le cas y echeoit, voicy mon testament, faict à juste tiltre & de bonne foy. A la my-Karesme, apres deux hyvers, sy ne suis revenu au païs, le curé de Sainct-Eloy desenfouyra le muguot (1), en la spelonque sise en la fente entre les Deux Jumeaulx, ainsy que se peult veoir sur parchemin cy-joinct. Le muguot ou thresor susdict sera despartagé en deux partys : avecque la moictié sera bastie une eglise, pareille en forme & mesure à la Chapelle du Sainct-Sang, laquelle est dessuz le Precieux Corps de Nostre Seigneur Jesus-Christ, en Jerusalem. L'aultre moictié sera donnée my-party aux novices, estudiants aux monasteres & chapitres, à la mouvance (2) de l'evesque de Liege, pour estre prestres de Nostre Mere Saincte Eglise, & my-party aux pitheux, besaciers & aultres belitres (3) de toute sorte & façon, qui vivent d'aumosnes publicques.

Toutesfois, auparavant que partyr, equippé comme dessuz, avecque la bonne grace & congié (4) de Nostre Sainct Pere, j'ay passé la nuict pour esclorre à grand'peyne cest escrit imparfaict & barbouillé en ce cayer, datté comme cy devant. Si j'en ments de mot, qu'oncque les Saincts ne me soyent en ayde!

Da Pacem, Domine. Amen.

DJEAN TIHANGES.

Bien que la chose rentre dans mes attributions de romancier, je n'essayerai pas de décrire l'effet imprévu que la lecture de ce document produisit sur le juge. Sur sa figure se lisaient tour à tour l'indignation, la colère, la désolation. De grosses larmes roulaient lentement sur sa face tirée et, cédant tout à coup à un incompréhensible désespoir, M. de Roccroy se mit à sangloter pour de bon.

(1) Magot.
(2) Dépendant de.
(3) Mendiants.
(4) Permission.

— Ma pauvre petite Lucie, gémit-il entre deux sanglots.

— Je vous demande pardon, dit-il enfin, après une longue pause. Je ne veux pas me dérober à l'explication que je vous dois. Mais il me serait impossible de vous la donner à présent. Laissez-moi, je vous prie. Plus tard, je vous dira tout, je vous en donne ma parole.

Je ne me fis pas répéter cette invitation à rebours. J'étais trop heureux de m'en aller, de me soustraire au spectacle de cette douleur, pénible au delà de toute expression. Je ne puis supporter la vue d'un homme qui pleure. Il était d'ailleurs une heure et demie quand j'arrivai à l'hôtel, où pendant un bon quart d'heure, sous une averse formidable, j'ai dû carillonner avant de pouvoir entrer.

Dis-moi ce que tu penses de ce singulier document. Tout le fin premier, pour parler comme lui, cette histoire me semble incompatible avec la mentalité du paysan ardennais. Comment! voilà un homme qui s'adjuge un trésor, en somme abandonné, et, bien qu'à l'abri de tout soupçon, au lieu de se réjouir, il se met à geindre et imagine d'aller en pèlerinage à Jérusalem, pour expier ce forfait! Ce n'est pas nature, cela. Même de nos jours, ce voyage n'est pas une petite affaire. Mais en ce temps-là!

En quel temps, au fait? Toi, qui es un érudit et un philologue, tu me diras à quelle époque il convient de situer cette histoire étrange.

Mais, d'un autre côté, le récit vous a un tel accent de sincérité! As-tu remarqué le nom de l'homme casanier, trouvé mort dans la cabane abandonnée?

« Je l'avais entendu nommer Maheustre », dit le narrateur. Mais Maheustre n'est pas un nom de famille. Je ne t'apprends rien en disant qu'à la fin du XVIe siècle, c'était une injure à l'adresse des huguenots royalistes, à peu près équivalente au sobriquet de gueux, en faveur dans les Pays-Bas. Cette injure avait suivi le malheureux, venu de France. Et cela, on le sent, est vrai. On ne sait par quelles voies mystérieuses et détournées, la fâme, l'horrible Nemesis, poursuit et persécute le pauvre hère, obligé

de fuir sa patrie. Mais ce sobriquet était inconnu dans les Ardennes. Tihanges le prend pour un nom de famille, et cette ignorance même me semble une merveilleuse preuve d'authenticité.

Qu'en penses-tu? Il me tarde d'avoir ton avis à ce sujet.

Ton ami,
SYLVAIN.

Ourtheville, 1er décembre 1906.

Monsieur,

Mon attitude, pendant et après votre communication, que je me plais à reconnaître aussi précieuse que désintéressée, a dû vous paraître étrange. Elle est inconciliable, en effet, avec les qualités de sang-froid et de détachement qu'on est en droit de supposer au juge. Il sied de dissiper la mauvaise impression que vous avez pu en recueillir, et de prévenir des interprétations qui me seraient par trop défavorables.

Une explication verbale, certes, eût été préférable. Votre départ précipité, que j'ai appris à l'*Hôtel des Ardennes*, la rend impossible. Et me voici obligé d'user du courrier.

Peut-être même cela vaut-il mieux, à certains égards. J'ai coutume de parler longuement et sans hâte, et je souffrirais de vous voir marquer de l'impatience. Car, pour retrouver l'origine du drame qui nous occupe, il faut remonter assez haut dans le passé.

En 1876, M. Desormeaux, alors capitaine d'infanterie, en garnison à Bruxelles, perdit sa jeune femme après un an de mariage. Il paraît que le désespoir du malheureux est resté légendaire, et que, pendant des mois, il a fallu le garder à vue, de peur qu'il n'attentât à ses jours.

Il est certain que M. Desormeaux, la même année, prit sa démission et qu'il vint se fixer à Ourtheville. Dans cette petite localité, perdue dans les plis profonds des Ardennes, loin des préoccupations mondaines, rien, pensait-il, ne viendrait le distraire de sa douleur, du culte voué au souvenir de la morte, qui,

à en croire les contemporains, fut une merveille de grâce et de beauté. Pendant je ne sais combien d'années, le commandant — on avait continué de l'appeler ainsi — mena la vie la plus confinée, ne voyant personne, ne parlant à personne.

Un beau jour, on le vit qui pêchait au bord de l'Ourthe. La vie avait repris le dessus.

Lors de ma nomination à Ourtheville, en 1893, M. Desormeaux était déjà le commandant tel que vous l'avez connu, le bon-vivant à l'inaltérable bonne humeur, à la joie communicative un peu tapageuse, grand amateur de plaisanteries court-vêtues. Au demeurant, le meilleur homme du monde, et la providence de toutes les infortunes.

Avec une avidité qui nous surprit alors, il avait recherché notre commerce, tel un pauvre se jette sur le pain. Plusieurs fois par semaine, le bonhomme, enragé joueur de whist, venait asséner l'attout, et nous avions fini par le considérer comme un des nôtres.

Il portait à ma chère Lucie, alors une enfant de six ans, une affection profonde. Il avait le talent d'amuser la petite fille. Ses chansons, débitées d'une grosse voix, et qu'il commentait par une abondante gesticulation, la faisaient trépigner de plaisir.

C'est vers cette époque que le frère du commandant vint à mourir. Frédéric Desormeaux était un grand industriel, directeur d'usine, je crois. D'une honnêteté touchante, pas très malin, il était de ceux que le sort prend plaisir à bousculer. Veuf depuis longtemps, il laissa deux bambins et des affaires fort embrouillées. Les créanciers désintéressés, il ne restait pas un sou.

Le commandant, très riche — la fortune lui venait de sa femme — tira la situation au clair, et mit ses deux neveux en pension. Cette bonne action paraissait fort naturelle, tant elle fut accomplie simplement.

Depuis ce temps les deux orphelins ont passé toutes leurs vacances à Ourtheville, auprès de leur oncle. Compagnons de jeu de la petite Lucie, ils devinrent bientôt des familiers de la maison. Ils firent l'un et

l'autre de brillantes études. A l'heure qu'il est ils habitent Bruxelles, où l'aîné, Gérard, est médecin, le cadet, Albert, avocat. On se plaît à voir en eux des hommes de mérite et de grand avenir.

Le rêve du commandant, sa constante préoccupation, était d'unir ma fille à l'un de ses neveux. Lucie paraissait marquer de la préférence pour Albert, et nous nous sommes habitués à considérer ces deux enfants comme de futurs époux. Il était même convenu qu'au 20e anniversaire de Lucie, le 30 mars prochain, les fiançailles seraient rendues publiques.

Il y a quelque temps, six mois peut-être, M. Desormeaux, qui faisait alors exécuter des travaux dans son jardin, me disait qu'il y avait découvert les restes d'une maisonnette, qui paraissait avoir été incendiée. Parmi les débris il avait trouvé des choses anciennes, singulièrement intéressantes. Mais depuis, le commandant semblait regretter cette communication, et malgré mes instances, je n'ai pu en savoir plus long. Je suis persuadé qu'il s'agissait, en l'occurrence, de la maison de Tihanges, détruite par un incendie. C'est là que le commandant a trouvé le parchemin et le manuscrit en vieux français.

Vous comprendrez dès lors mon émotion à vos terrifiantes révélations, corroborées par les deux documents. Brusquement je me suis rendu compte de ce que les faits avaient de grave et d'irréparable, ainsi que de leur contre-coup terrible sur l'avenir de ma fille.

Le commandant, secondé par ses neveux — oh, je les ai reconnus tout de suite, en dépit de ce que le signalement avait de vague — a escaladé le rocher des Jumeaux. Et là, dans cette caverne ignorée, une épouvantable scène de meurtre s'est déroulée. Il est croyable qu'une querelle ait éclaté au sujet du partage du butin, mais il est certain, malheureusement, que le commandant a été tué par ses neveux. Quelle chose monstrueuse! Devoir considérer ces deux garçons que, jusqu'ores, nous avons entourés d'affection, et dont le cadet était le fiancé de ma petite Lucie, comme les assassins de leur paternel bienfaiteur.

Car mon siège est fait. L'attitude équivoque des jeunes gens ne les accuse que trop. N'ont-ils pas prétendu sans vergogne, qu'ils ont passé la nuit du 13 au 14 octobre à Bruxelles, alors que, par un heur admirable, vous les avez surpris, occupés, près des Jumeaux, à leur œuvre clandestine?

Je voudrais cependant éviter tout esclandre avant d'être en possession de preuves formelles et irréfutables Le plus pressé, selon moi, est de procéder à une constatation *ad hoc*, à une visite de la fatale caverne. Mais cette entreprise est au-dessus des forces d'un homme de mon âge, peu préparé à ces choses par une vie sédentaire. Et pourtant il me répugne de m'adresser, en l'état actuel de l'instruction, à des étrangers.

Je ne vous connais, Monsieur, que par les quelques heures que nous avons passées ensemble, lors de cette soirée tragique. Mais je me flatte de savoir juger les hommes. Et je suis convaincu que vous me serez un allié, que vous voudrez m'apporter le secours de votre grande intelligence et de vos bras robustes.

Venez mercredi prochain. D'ici-là j'aurai fait tous les préparatifs. Vous dînerez avec nous, en famille, à cinq heures. Après, nous travaillerons. Il fera nuit alors. Il est triste de devoir se glisser dans l'obscurité pour faire œuvre de justice.

En attendant, je vous en supplie, n'ébruitons pas cette affaire. Il s'agit du bonheur de ma petite Lucie.

Et veuillez agréer, cher Monsieur, mes protestations de dévouement et de parfaite considération.

PIERRE DE ROCCROY.

Herbeumont. Route de Bouillon, 5 décembre 1906.

Mon cher Sylvain,

J'ai passé une bien bonne journée à étudier ton document en vieux français. J'approuve tes réflexions sur la mentalité du paysan ardennais; et tes déductions, au sujet du sobriquet de Maheustre, sont parfaites. Cependant, je suis convaincu que tu n'as fait que frôler la question.

Le mobile du pèlerinage à Jérusalem n'est assurément pas le vol du magot, si vol il y a. Ce serait une naïveté que de le croire. La clef du document — nos pères disaient : la quinte-essence — est dans la phrase *feis sepulturer honorablement les oz du dict Maheustre.*

Mettons-nous dans la peau de Tihanges, ce rustre cupide et superstitieux. Il sait que l'homme casanier, dont il trouve le corps dans la masure misérable, est un huguenot relaps. Et pourtant il le fait sépulturer honorablement. Pourquoi? Il néglige de nous le dire. Sans doute est-il inhabile à exprimer sa pensée, à rendre ses impressions ou son état d'âme. Mais nous saisissons tout de même la portée de cet *honorablement.* Cela veut dire qu'au lieu de fourrer le gueux dans le trou des réprouvés, des parricides et des suicidés, il le fait inhumer en terre bénite, avec toutes les pompes de la religion. Le cadavre de cet hérétique est entré dans l'église, et une messe a été dite pour le repos de son âme. C'est pour subvenir aux frais des obsèques que Tihanges, plus prévoyant que scrupuleux, avait laissé dix-huit ou vingt écus dans le bahut. La chose faite, le malin s'aperçoit qu'il a eu affaire à plus malin que lui, et qu'il est tout simplement tombé dans un piège que lui a tendu le diable. Alors la peur l'affole. Expier son crime avant de mourir, voilà désormais son idée fixe. Et vraiment, aucune expiation ne sera trop forte pour racheter si abominable forfait. Relis la pièce; tu verras que là est le nœud de la question. Il faut croire d'ailleurs que les appréhensions de Tihanges se sont réalisées, et qu'il n'est jamais revenu de son pèlerinage.

Il serait difficile, sinon impossible, de fixer l'époque à laquelle ce document a été écrit. Il est regrettable que la date qui, sans doute, a dû se trouver sur les premiers feuillets, soit perdue. S'il s'agissait d'un Français, je n'hésiterais pas, d'après la syntaxe, à situer la pièce vers la fin du XVIe siècle. Même en France, cependant, l'orthographe était, vers ces temps, très flottante, peu fixée encore. Mais un paysan des Ardennes n'a pu écrire un pareil français que beaucoup, beaucoup plus tard. C'est même une chose

merveilleuse qu'un homme de ce pays, à moins d'être clerc, ait pu s'exprimer de la sorte. J'avoue que cela me fait rêver.

Mais ce qui me chiffonne bien autrement, c'est l'expression « hagard ». *Un homme hagard et casannier!*

Naguère on disait d'un oiseau qu'il était *niais* — pris dans le nid, ou *hagard* — capturé dans la haye. Ce sont des termes de fauconnerie. Il était facile d'affaiter le faucon niais. Pas n'était besoin de *leurre* pour qu'il revînt se poser gentiment sur le gantelet du chasseur. Si le faucon hagard se montrait plus rebelle au dressage, en revanche il était bien plus ardent à la poursuite, plus courageux et plus féroce, n'hésitant pas même à attaquer le vautour et le milan.

Sans doute on comprend que, par une extension en somme facile, l'on ait appliqué le terme *hagard*, l'équivalent de farouche, à l'homme, et que l'expression soit même devenue usuelle, de nos jours. C'est là une de ces images qui s'imposent au poète, à l'homme de lettres, mais qu'on s'étonne à bon droit de trouver sous la plume d'un paysan du XVIe ou du XVIIe siècle. Méfie-toi, mon ami. Cela sent la supercherie, et même la mystification.

Et puis ce nom, Djean Tihanges! Où donc ai-je entendu cela? Oui, je sais, il y a beaucoup de Tihanges en Belgique. Mais cet assemblage précis du prénom, Djean Tihanges! Cela chante en ma mémoire comme une vieille très vieille mélodie.

J'ai tâché d'appliquer à ce cas ma méthode habituelle, qui est de penser à une chose indifférente pendant très longtemps, puis de lancer brusquement toutes mes facultés mnémotechniques sur le mot à découvrir, dans l'espoir de retrouver quelque vague sillage, d'ouvrir quelque vieille boîte dans un coin oublié de ma mémoire. Je n'ai pas réussi jusqu'à présent. Et pourtant...

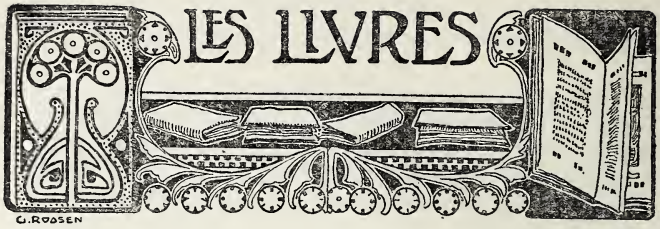
En attendant, tiens-moi au courant, je te prie. Tes deux assassins m'ont déjà valu quelques bonnes heures. J'en espère d'autres.

Bien à toi,
FERNAND.

Ton juge, à en croire les expressions désuètes dont il parsème sa lettre, doit être un de ces amusants fonctionnaires vieux style, devenus introuvables dans les grands centres, et, au surplus, un bien brave homme, infiniment sympathique. Et ta Mme Crahay, ne t'en déplaise, n'est qu'une commère. Sa manie dénigrante, loin d'être de la perspicacité, est l'effet de son ressentiment pour tout être différent des autres, pour tout individu qui échappe à la commune mesure. Quelle est donc cette haine imbécile des médiocres pour ceux qui vivent fièrement leur vie, d'après leur logique à eux, selon leur esthétique propre? Il y a là quelque chose qui me consterne.

CARL SMULDERS.

(*A suivre.*)



Maurice Maeterlinck

L'Intelligence des fleurs

(Un vol. in-18 à 3 fr. 50. Fasquelle, éd.)

Malgré toute la gloire que notre époque s'étonne de trouver encore pour un poète, nous ne savons pas si celle de notre grand compatriote parvient à égaler son mérite. En effet, il semble que l'histoire littéraire ne nous ait pas fourni encore l'exemple d'une telle continuité dans l'effort triomphant, dans l'épanouissement en largeur et en hauteur aussi, de son œuvre,

Vainement quelques incompréhensions s'efforcent d'opposer ses travaux d'hier à ceux d'aujourd'hui. Chaque nouveau monument atteste la continuité de l'architecture et de son vouloir. Aujourd'hui, il parle davantage; mais il parle le mystère de ses premiers silences; aujourd'hui, il s'orne de plus de fleurs, mais ce sont celles dont il plantait déjà les germes inconnus dans ses premières Serres Chaudes.

Combien cette continuité diverse, cet épanouissement sans repentir, est beau d'une force absolue! On sent ici cette émotion du printemps, alors que des fleurs innombrables et continuelles disent l'immense vie verte et son unique soleil.

N'est-ce point cela qui entraîna Maeterlinck à nous raconter précisément les fleurs. Il ne nous donne pas seulement leur beauté souveraine et mystérieuse, souverainement; il veut dire leur intelligence, le conseil que celle-ci peut donner à la nôtre. Nous avons le pendant de la merveilleuse *Vie des Abeilles* : un livre de science écrit par un poète et pensé par un philosophe... Mais que les mots sont indociles! Ce que nous avons, c'est l'unité mystérieuse d'une œuvre réunissant les activités que l'on croit tenir dans ces mots pour l'unité mystérieuse d'une âme d'artiste, grande à résumer l'âme humaine écoutant les fleurs!

Souvent, en lisant les œuvres précédentes de l'auteur, nous nous sommes demandé ce que cette force pourrait donner en

éclairant de son art l'étape actuelle de la pensée. Un tel art s'efforçant à joindre la somme formidable des acquisitions diverses de notre connaissance de l'univers, ne serait-il pas bien près de cette porte du mystère contre laquelle se pâme Ygraine? Le mystère total ne sera-t-il pas approché par la totalité de l'art et de la science offrant leur synthèse à l'unité d'un seul esprit! C'est ce rêve prodigieux qui palpite dans les Essais de Maeterlinck, comme il dort dans les silences de ses premiers drames, comme il rayonne dans les gestes de ses derniers. La science antique, mysticisme ou philosophie, forme principalement la matière du *Trésor des Humbles,* où s'extasie Ruysbroeck; de *La Sagesse et la Destinée,* où cherche à se consoler Antigone; du *Temple Enseveli,* où s'agitent les sorts; la science moderne, expérimentation, déduction, est surtout la matière de la *Vie des Abeilles* et de l'*Intelligence des fleurs*, où observent Darwin, les « scientistes » et l'auteur lui-même,

Il semble bien que les fleurs devaient être choisies par Maeterlinck comme les plus sûres bouches murmurant le secret de la vie, le livrant en geste, en saveur, en splendeur de baiser. Quelle étrange place occupent, dans l'univers, ces fleurs qui sont l'amour manifesté, matérialisé et dans lesquelles nous sentons les sœurs radieuses et fugaces de nos âmes, les sœurs qui les suivent au lit d'amour, au lit de mort, dans la luxure, la prière et le silence?

Leur intelligence tacite, secrète, évidente aussi, pouvait seule répondre aux questions d'une telle âme. En les interrogeant, Maeterlinck accomplissait, par les méthodes de demain, par l'effort le plus moderne, la méthode ou plutôt la liberté qu'enseignèrent ces mystiques dont le nom revient ici au milieu de ceux de Lamark ou de Darwin. Le mysticisme de Maeterlinck continue, paradoxalement, celui des extatiques dont les invraisemblables expériences d'âmes, forment si curieusement une des plus hautes gloires belges. Par Maeterlinck, la méthode des mystiques du moyen âge s'atteste renfermer la liberté, l'observation, le mépris des idées toutes faites, des systèmes préconçus, mépris dont fut constituée toute la pensée nouvelle.

Or, cette pensée nouvelle, dupée par les merveilleuses observations dont l'auteur nous raconte les incroyables découvertes, conclut, par la naïveté des « savants » exclusifs, à un monde dont l'âme doit être exclue, dont la miséricorde et les plus belles fleurs d'âmes ne seraient que la trahison. Cette crise de la morale, Maeterlinck l'étudie après avoir pris les conseils des

fleurs, après avoir étudié dans le plus merveilleux des traités, leurs tentatives, leurs désirs, aussi leurs craintes, leurs sortes de remords. Il relève combien la pensée s'atteste parallèle aux autres forces de la vie, donc ayant antant de droit qu'elles. Ainsi, l'âme non exclue dans ses désirs de bien, d'une manière où elle est reconnue comme chez elle autant que la force, l'âme peut s'appuyer des plus nouveaux efforts humains pour planer, si elle doit ruser, s'effacer comme les fleurs.

De la sorte, les formes de luttes, les conditions de force, viennent après l'étude des ruses et des forces des fleurs pour une étude complète des conditions de la vie. L'éloge de la boxe, la recherche des dieux de la guerre (une merveilleuse peinture des explosifs), un effort sur l'immortalité, puis la résignation devant l'accident, mystère de la vie, forme du destin pareille à une mort déjà et devant le voile d'après la mort, ne font que compléter l'*Intelligence des fleurs ;* appliquer ses leçons, s'épanouir et mourir avec elles devant le temple où les guirlandes, les parfums, la vie entière, chantant et rugissant jusqu'aux étoiles, sont fidèles au dieu inconnu, par l'œuvre d'un art sans pareil.

AUGUSTE JOLY.

Marie Viéssiélovska :

LA JEUNE BELGIQUE (Molodaya Belghia), publié avec la collaboration de MM. Ellis, J. Viéssiélovsky, Golovatchévsky, Roubanovitch, Tkhorjévsky et de Mlle Tchoumina. (Kouchnerev, Moscou, 255-v pp.)

Depuis longtemps familiarisée avec la littérature belge, traductrice élégante de *Bruges-la-Morte* et des *Lys Mystiques*, Mme Viéssiélovska vient de consacrer à nos poètes un volume très joli et très intéressant.

Elle a su grouper autour d'elle et intéresser à son œuvre de jeunes écrivains, et de leur collaboration est sorti ce livre qui offre au public russe la fleur de nos poèmes, en vers presque toujours harmonieux et fidèles.

Il est à peu près impossible, en Russie, de se procurer les œuvres de nos écrivains et, à part Maeterlinck, à part Rodenbach dont Mme Viéssiélovska a largement servi la gloire, les meilleurs d'entre eux restent inconnus des lecteurs cosmopolites que sont les Russes.

La Jeune Belgique! C'est l'histoire du mouvement entrepris

par Max Waller, épanoui après vingt ou trente années de luttes, qui passe devant ces lointains amis des lettres, avec les poèmes de Rodenbach, de Gilkin, de Giraud, de Van Leerberghe, d'André Fontainas, de Maeterlinck, d'Elskamp, de Valère Gille, de Séverin, de Georges Marlowe, de Max Waller et de Verhaeren : et ce n'est que le début d'une série, puisque ce tome nous est présenté comme le premier...

Deux études, chacune d'une quarantaine de pages, précèdent les traductions. La première, due à Mme Viéssiélovska, retrace l'histoire de la jeune poésie belge; la seconde, écrite par M. Ellis, est consacrée à Rodenbach.

On ne doit demander à un étranger qu'il adopte nos points de vue sur nos lettres et nos arts; c'est même par la différence qui sépare ses aperçus des nôtres qu'il nous intéressera le plus. Quitte à expliquer ensuite et à commenter ces appréciations bienveillantes ou sévères.

La bienveillance domine, on le devine au choix qu'elle a fait de son sujet, dans les jugements de Mme Viéssiélovska. Elle n'hésite pas, tout en faisant la part des imitations et des influences, à dire que nos écrivains restent foncièrement belges et, à côté de la littérature française, créateurs d'une littérature nouvelle. C'est Rodenbach, écrit-elle, qui nous a fait le premier comprendre la poésie du Nord; et peut-être faut-il voir dans le « septentrionalisme » de Rodenbach une des raisons pour lesquelles l'auteur de la notice et ses amis prisent si haut le chantre mystique de Bruges.

Tous ces poètes s'efforcent de rester belges par le milieu qu'ils décrivent — sauf Valère Gille, dont Mme Viéssiélovska trouve le charme plus froid.

Ils ne veulent pas uniquement créer de la beauté, ils veulent dire leur âme passionnée et triste; et cette tristesse émouvante frappe l'écrivain russe.

Mysticisme et aristocratie d'âme isolée — c'est là ce que l'active lectrice honore surtout, si je la comprends bien. Car je ne m'explique guère par d'autres préférences le classement qu'elle fait de nos poètes. Pourquoi Rodenbach en si merveilleuse posture? Sans doute, son destin fut tragique. Mais encore, c'est beaucoup de lui consacrer un tiers du volume.

Maeterlinck nous est présenté comme un mystique génial, mais comme un artiste de second rang en vers, et comme un tragique, continuateur pur et simple, presque imitateur de Van Lerberghe : je vois bien ce que je puis concéder de cette

appréciation, mais n'est-ce point, à nos yeux, déplacer la personnalité de l'écrivain? Ne serons-nous point surpris d'entendre un contemporain de la révolution russe reprocher à Verhaeren sa rudesse, sa grossièreté, la diversité des sources où il puisse ses inspirations? Et, pourtant, Mme Viéssiélovska le proclame très grand poète. Cette appréciation porte du reste principalement sur les premières œuvres du poète; on devine qu'elles sont vues à travers la douceur inclinée de Rodenbach.

Ce qui a ému la jeune traductrice, ce qui a ému aussi M. Ellis, dans nos poètes, c'est avant tout l'acuité d'une vie intérieure, isolée, parce qu'elle est incomprise dans son temps et son milieu: ces jeunes écrivains peuvent sans trop de peine s'appliquer les réflexions mélancoliques et les symboles de Rodenbach, ou l'ardeur des âmes qui aiment la passion religieuse, comme celle de Gilkin.

Ils n'ont pas cherché à faire sortir cette poésie du milieu économique, ainsi que n'auraient pas manqué de le faire des critiques qui se croiraient très savants et seraient sûrs de leur grande pénétration, exercice familier à tant de critiques russes.

L'étude d'Ellis, sur Rodenbach, se présente à nous très soignée et très enthousiaste. Rodenbach lui apparaît le plus grand des poètes symbolistes qui aient honoré la langue française. La poésie de Rodenbach, dit-il encore, est la poésie du silence :

O douceur — penser du vague et rêver du vide!...

C'est la poésie de la blancheur : ses paysages ne sont colorés que par les dégradations douces et lentes de la couleur blanche et ses habituels symboles sont pâles ou blancs — les cygnes, les cornettes de ses béguines, les mains tristes, les flocons de neige... et cette blancheur « caresse, purifie, élève l'âme ». C'est la poésie d'un isolé; elle ne s'adresse qu'à une élite. Il voit la réalité par-delà la vie, dans l'Amour et la Mort, réconciliés. C'est une poésie de la mort, plus douce que celle de Dante. non pas démoniaque, ainsi que celle de Baudelaire. C'est enfin une esthétique catholique, « dans le sens étroit du mot ».

Par des soins d'artistes, le « Cygne de la Jeune Belgique » possède en Russie un autel pieux où des fidèles méditeront, comme leurs aînés méditèrent sur les rêveries de Nadson et de Lermontov. Tout en leur présentant une école nationale, les traducteurs leur en ont fait saisir le côté humain et peut-être nous ont-ils donné par là un enseignement précieux.

Ils ont, en tout cas, accompli en lettrés une œuvre délicate et difficile, celle de transposer dans le moule d'une autre sensibilité, de mesurer avec d'autres rythmes, de composer avec d'autres harmonies, la mélodie de nos vers.

Tout concourra à leur succès : le nom que porte en littérature la rédactrice principale, — les Viéssiélovsky forment une dynastie d'érudits, — le probe travail de chacun, la beauté matérielle de l'édition — et, qui sait ? l'heure douloureuse pour la Russie où paraît ce livre de raffinés — les révolutions n'aiment-elles pas les livres tendres et tristes ?

FERNAND MALLIEUX.

Iwan Gilkin.

ÉTUDIANTS RUSSES, drame en 3 actes. (Editions de la *Belgique artistique et littéraire*, 1 vol. — Fr. 2.50.)

Les tragiques événements qui depuis plusieurs années déjà se déroulent en Russie, la lutte effroyable entre l'esprit ailé, vivant et magnifique, venu de l'Occident et les traditions orientales incarnées par un autoritarisme impitoyable, les sublimes élans, bientôt suivis des décevantes défaillances de l'âme slave, ont tenté le poète de *la Nuit*, et dans son drame : *Etudiants Russes*, naguère publié dans les colonnes de *la Belgique artistique et littéraire*, il a cherché à condenser tous les aspects de ces déroutantes questions.

L'esprit synthétique et l'acuité de vision d'Iwan Gilkin, impriment à cette œuvre une beauté amère et implacable et en magnifient les divers épisodes de pensées hautaines.

Groupant autour de cette idée : le conflit entre les principes évolutionnistes et conservateurs, une série de personnages marqués, chacun d'un caractère nettement défini en apparence mais identique en réalité, Iwan Gilkin est parvenu en ces brèves pages à résumer toute l'âpreté de ce problème hallucinant et complexe.

On n'a point suffisamment tenu compte, en effet, lors des enthousiasmes suscités par la lutte épique de la jeunesse russe contre ses oppresseurs, des origines de la race slave et de notre incapacité de la juger impartialement.

Dans son livre : *Les grandes routes des peuples*, t. II (Paris,

Firmin Didot), M. Edmond Demolins a parfaitement établi les motifs du malaise social russe :

« Comme Janus, écrit-il, le type russe a deux faces, l'une » tournée vers l'Orient d'où il est sorti, l'autre vers l'Occident. » C'est essentiellement un type composite, dans lequel deux » influences très différentes viennent se combiner d'une façon » plus ou moins heureuse. »

Tour à tour, et selon les circonstances, se rencontreront les qualités et les défauts prédominants de ces deux influences et si l'on peut, à juste titre, admirer chez le Russe la grandeur de son esprit de sacrifice et la fougue de ses élans de révolte, on ne constate point sans stupeur l'inconsistance de son énergie et la désagrégation instantanée de ses plus mâles efforts.

De l'Oriental il a la sérénité devant la mort et la férocité : la stoïque endurance du soldat slave, l'abnégation du révolutionnaire, les attentats nihilistes et la barbarie sibérienne sont là pour le démontrer.

De l'Occidental il a hérité d'une frénésie malheureusement intermittente pour la liberté : Il suffit de se rappeler l'épisode de la révolte du Potemkine.

Si d'une part, au nom de cette liberté, le révolutionnnaire ne recule devant aucun obstacle, d'autre part, au nom du tsar, le conservateur et l'inculte moujick se dressent devant lui et une commune ivresse les réunit souvent dans le crime.

Sœurs idéales de leur détresse morale, cette chimérique liberté et cette passive insouciance du sacrifice leur feront accepter sans aucune plainte la torture des bagnes ou la mort sous la bombe impitoyable.

La Russie semble ainsi un peuple bâtard dont les traditions ancestrales toujours vivaces résistent à l'assaut des idées nouvelles mal assimilées et la raison de la situation anarchique au milieu de laquelle se débat cette race socialement déséquilibrée, réside dans une erreur du pouvoir même qui, dit selon M. Demolins, l'occidentalisa avec trop de hâte et s'efforça, surtout à partir de Pierre le Grand, de constituer de cette Russie barbare le type des grandes monarchies à la Philippe II et à la Louis XIV.

M. Demolins ajoute :

« La Russie est, en effet, pour l'Europe, un sujet d'étonne- » ment : elle nous étonne par son attachement à beaucoup » d'institutions anciennes, autant que par la hardiesse de ses » revendications. D'un côté, elle semble en retard sur les » sociétés de l'Occident ; de l'autre, elle paraît vouloir les » devancer toutes dans la voie des transformations et des révo-

» lutions. On peut la citer à la fois comme un exemple de » société stable et de société instable; on peut, à volonté, la com- » parer à une eau tranquille et dormante, ou à un volcan en » éruption. C'est le pays des contrastes. Elle est « la sainte » Russie »; elle est en même temps le foyer de l'anarchie et du » nihilisme.

» Mais l'étonnement grandit encore lorsqu'on observe que, » dans cette curieuse société, les rôles ne sont pas tenus par les » mêmes acteurs que dans l'Occident.

» Chez nous, l'esprit de révolution s'incarne surtout dans les » classes populaires; l'esprit de conservation, dans les classes » supérieures. En Russie, c'est tout le contraire : le peuple est » conservateur, les classes supérieures sont révolutionnaires.

» Quand survient quelque nouvel attentat contre le Tsar, ou » quelque complot contre l'ordre établi, quels en sont les » auteurs? Des fonctionnaires de l'État, des nobles, des » étudiants, des femmes appartenant à la noblesse ou à la bour- » geoisie : rarement il est question des gens du peuple. Ces » derniers n'apparaissent que pour acclamer leur Tsar, objet » d'un amour religieux et naïf. »

Les héros de M. Iwan Gilkin incarnent les inquiétudes, les espoirs et le douloureux fatalisme de la Russie tout entière.

Egor, esprit morbide, personnification de l'éternel désir, dégoûté de tout rêve sur le point de s'accomplir, se cherche sans se découvrir jamais. Ecœuré de l'odieux servage autocratique et assoiffé de bonheur il s'est, comme tant de jeunes gens de sa caste, jeté dans la mêlée révolutionnaire. Vain espoir de métamorphose! Agitateur passionné, il renie les idées dont il enflamma le cerveau de ses compagnons, à l'heure même où de songes creux elles vont se transformer en action efficace.

Citoyen hésitant, il est aussi amant lamentable et singulier. Dès que la petite Véra, pitoyable créature éblouie par son prestige et son baiser lui a abandonné son grêle corps de vierge et son âme héroïque, il s'éloigne, las, découragé, désabusé de l'amour même dont la lumière n'illumina que les cendres de son cœur, mais, au même moment, dans une heure de mysticisme Swedenborgien, pour donner à sa parente Olga, malade irrémédiablement condamnée, qui l'aime depuis toujours, l'illusion d'un amour partagé, il unira son âme trouble à cette fragile destinée dont la mort seule viendra anéantir la divine joie.

Singulier mélange d'égoïsme et d'abnégation! Mais encore, n'étiez-vous point à ses yeux, blanche agonisante, le symbole le plus parfait de l'inaccessible bonheur?

Son altruïsme le guidera encore, lorsqu'après avoir cru entrevoir la splendeur et secrète mission de la patrie, il offrira à son oncle Raguine la fleur de sa pensée rénovée tout en abandonnant dans un mouvement sublime de pitié dédaigneuse, à ses anciens frères de combat, son corps désormais insensible aux supplices proches et certains.

Tout autre apparaît Serge, jeune homme ardent et fier, pris dans l'engrenage révolutionnaire, grisé par les grands mots libérateurs venus d'Occident, admirateur aveugle de son aîné, qui sut faire s'éveiller en lui les mille voix sonores de l'enthousiasme. Il oppose son juvénile entêtement et son irrésistible fougue qui le mèneront au fratricide, aux subtiles raisons de Raguine. Son effort s'unira logiquement à celui de Vera, sa sœur spirituelle qu'il aime en silence. Elle est la frénétique amoureuse, la révolutionnaire mystique et terrible, l'implacable justicière, vouée corps et âme à Egor dont elle apprit, sans qu'il le découvrît lui-même, tout l'infini de l'amour. Elle est l'héroïne magnifiquement obscure de la révolte, mais aussi la femme crédule, injuste et faible. A ces âpres paroles justicières, succèdent bientôt de mesquins balbutiements d'enfant jalouse. Pauvre petit cœur sensible et féroce, elle oppose ses rêves candides d'universelle émancipation au nationalime intransigeant de Raguine.

Celui-ci est le représentant le plus accompli de l'autocratie, imbu de la glorieuse destinée de la Russie, ne reculant pas plus que les apôtres de la bombe devant le choix des moyens. C'est entre Vera et lui qu'éclate le conflit dans toute son ampleur. Dans son interrogatoire, Vera expose la thèse révolutionnaire. Dans son entretien avec Egor, Raguine élucide celle de l'autorité.

Ces deux phases du drame sont admirables, et si les paroles de Vera palpitent d'espoir et de fierté, celles de Raguine ont un accent de beauté prophétique irrésistible.

A ces spécieuses conceptions, Serge, dans un instant de clairvoyance inattendue, oppose ces phrases typiques, miroirs éclatants où se reflète toute la Russie :

« Nous sentons trop et nous avons trop peu de volonté. Nous » subissons le despotisme, parce que nous sommes incapables » de nous dominer nous-mêmes. Nous sommes semblables à » des femmes voluptueuses, capricieuses et violentes. Nous » nous emportons en discours chimériques, et tout à coup un » grand dégoût nous prend du monde et de nous-mêmes. C'est

» la maladie russe. » Egor, Vera, Serge, Barinski, nihiliste forcené et Arkoï, imprégné de Tolstoïsme, ont un idéal commun qui est, du reste, celui de la jeunesse intellectuelle : Le meilleur devenir, au-dessus duquel Raguine, plus positif, placera la grandeur de la Russie, appelée selon lui, à dominer le monde.

Que valent les aspirations humanitaires de ces jeunes gens ?

Lorsque l'on considère la foule anonyme, celle que la révolution cherche à englober, l'on se demande si la lutte actuelle aboutira à un résultat appréciable : Makare, dans le drame de M. Gilkin, représente la race opprimée, l'humble et naïf homme du peuple, saturé d'alcool, tendant la main aux étudiants conspirateurs, tout en restant fidèle à Dieu et au tsar, qui gardent, à ses yeux candides, le prestige d'idoles inaccessibles et sacrées. Prestigieux et fatal Orient, vous dominez Makare comme vous asservissez aussi l'ardente et frêle Vera, esclave de son amour, Serge, dont la foi chancelle devant un cadavre, Egor, ce poète et l'inquiétant Raguine, épris de fastes et de conquêtes !

Pourtant ce dernier possède un équilibre mental à peu près parfait. Son nationalisme spéculatif s'appuie sur un idéal nettement défini et à le découvrir ainsi, seule volonté tenace dressée au milieu de tant d'indécisions, on se demande si malgré la note préliminaire du volume où il se défend « d'avoir pris parti » dans le conflit qui met aux prises les révolutionnaires et les » partisans de l'aristocratie », M. Gilkin n'a pas de secrète préférence, sinon pour les théories, au moins pour la volonté et la lucide intelligence de Raguine.

L'œuvre poétique d'Iwan Gilkin où l'inspiration lutte de pair avec la rigidité presque mathématique de la pensée et de la forme, la ténacité qu'il a mise à défendre le traditionnalisme littéraire, sont là pour démontrer son souci de l'ordre et de l'harmonie et son mépris de l'anarchie.

Quand on envisage les raisons de Raguine en faveur du rôle sacré de la Russie élue de Dieu future dominatrice du monde, l'on ne s'étonne point de ce que M. Gilkin, esprit logique et clair, revendiqué par le catholicisme, ait été séduit par leur hautain spiritualisme.

L'on pourrait reprocher à ce drame admirablement conçu et d'une langue nerveuse et souple, un manque d'émotion qui surprend même dans ses épisodes les plus pathétiques. La raison en est, sans doute, toute psychologique.

M. Gilkin, en effet, s'est arrêté à l'esprit de ses héros et non à leur caractère. Ce sont des types abstraits : ce ne sont point

des hommes. Fils, spirituels d'un cerveau et non d'un cœur, s'ils suscitent des idées ils éveillent à peine les sentiments. Est-ce la crainte du mélodrame possible qui fit se taire le poète aux dépens du philosophe

Peut-être, car l'écueil était dangereux : et si l'on peut déplorer la sécheresse de ce drame, il faut rendre hommage à son indiscutable noblesse de pensée. Dans tous les cas, il faut se féliciter de découvrir de temps à autre des œuvres d'une telle allure : *Les soucis des derniers soirs*, de M. Dumont-Wilden, et les *Étudiants Russes*, sont certes des livres qui font honneur à la littérature française et l'on peut doublement se réjouir aujourd'hui, puisque ce drame atteste, outre un grand talent, la persistance de l'effort d'un des premiers écrivains dont *la Jeune Belgique* révéla le génie naissant, à l'heure actuelle splendidement épanoui.

GEORGES MARLOW.

Maurice Nélis.

LES AIGLES NOIRS

(1 volume. Edit. L. Berce.)

Maurice Gauchez.

JARDIN D'ADOLESCENT

(1 volume. Edit. E. Sansot. Paris.)

Il y a quelque audace, sinon une naïveté profonde, en ces temps de « Jammisme », à ressusciter les ombres plaintives de Millevoye, d'Alexandre Soumet et de cette douce Anaïs Ségalas, chères aux écoliers appliqués et sages.

Un jeune écrivain, M. Maurice Nélis vient de publier, sous le titre farouche : *Les Aigles noirs*, un recueil de vers inspirés de ces poètes larmoyants.

Est-ce une gageure, est-ce une œuvre sincère? On hésiterait, si en une préface tumultueuse, M. Boué de Villiers ne trouvait l'occasion, à propos de ces aigles inoffensifs, d'évoquer les livres sacrés de l'Inde, les mythes merveilleux de l'Immortelle Hellas et les runes des nébuleuses races boréennes.

Il s'agit donc d'une œuvre sincère préfacée par un solennel pince sans rire. En effet, les poèmes de M. Nélis ont une can-

deur désarmante susceptible tout au plus d'émouvoir les mânes d'un marmiton de Louis-Philippe.

De mauvais démarquages d'Hugo, d'audacieux plagiats d'Arvers et de Millevoye, de puériles variations sur les « Nuits », le tout entrecoupé de banalités et de poncifs, voilà ce qu'ils nous apportent.

Et il n'y aurait vraiment pas lieu de s'y arrêter, s'ils ne présentaient une curieuse particularité : celle de nous révéler enfin un écrivain digne de notre future Académie.

Avec Maurice Gauchez nous retrouvons un écrivain épris de modernisme, se méfiant des préfaces autres que les siennes.

Si je l'ai bien compris, il a voulu dans son *Jardin d'adolescent*, célébrer les émois divers dont fut troublé son esprit : Appels de la chair triomphante qu'apaisent bientôt les doux songes au milieu de la nature en fête, les balbutiements puérils et divins de l'âme devant l'Amour qui s'éveille, baisers,... rêves,... sourires...

Ce noble effort n'était point sans péril et l'on s'en aperçoit car l'on a beau chercher dans l'œuvre touffue de Maurice Gauchez la ligne directrice qu'il prétend s'être assignée, on n'y découvre que des poèmes disparates, assez inégaux mais étoilés de-ci de-là de quelques beaux vers.

Jardin d'adolescent a un défaut capital : Il traduit la hâte : Les chevilles, les vers faux y abondent et ce qui est plus grave, le sens de l'harmonie y est trop souvent méconnu :

Prenez par exemple des vers comme ceux-ci :

Les nénuphars TOUT *blancs éclos à la fontaine*
S'étendent . . . . . .
Pareils à des fragments d'une opale sereine (p. 72).
O grand rêve harmonieux, ô vision éternelle (p. 24).
Elle glissa ses mains le long de ma personne (p. 32).
Et parmi les Romains j'eusse été presque fat
D'être aimé, quoique roi, pour moi, non pour l'armure (p. 33).
Temps où la femme était une fleur délicieuse
Où son corps était marbre et sa bouche harmonieuse (p. 44).
Urne de la douceur, bienfaisante mamelle
Qui me nourris d'espoir et m'endors d'un chant sourd (p. 70).
Nous attendrons, ta main dans la mienne, l'instant
Où le soleil mettra sa royale tonsure
Par dessus nous . . . . . (p. 93).

En revanche, si ce volume renferme trop de vers malhabiles et

de strophes « bâclées », on y compte quelques poèmes à peu près parfaits et des vers souvent exquis qui sentent leur race

J'en choisis quelques-uns :

Comme un vieillard caduc s'épuise en souvenirs
Et s'use à contempler, dans le passé son âme (p. 30).
Le vent traîne, languit et meurt sur les pelouses (p. 47).
Songe amer d'être seule et belle sans amour (p. 65).
Le vent qui traîne en lui des musiques ailées (p. 88).
Je voulais conserver à mon premier aveu
L'enfantine candeur que ce désir m'enlève (p. 118).

Ils sont d'un poète charmant, et la sévérité est de mise lorsque l'on voit un écrivain doué publier des essais mal venus pour le vaniteux plaisir de débuter par un livre de 200 pages.

GEORGES MARLOW.

PARC : *Le Voleur*, pièce en 3 actes de M. Henry Bernstein (6 avril).

OLYMPIA : *La Petite Milliardaire*, comédie en 4 actes de MM. Demay et Forest (17 avril).

Le Voleur. — C'est Henry Becque, paraît-il, qui, s'adressant aux critiques, et à Brunetière plus spécialement, disait : « Non ! non ! Il n'y a pas de règles. Il n'y a que des œuvres si différentes qu'aucune généralisation ne leur est applicable et n'est en état de les comprendre toutes... Nous périssons sous les bouts de papiers ! » Il semble que les critiques se soient, une fois de plus, donné le mot pour prêter une authenticité flagrante à cette boutade du mordant auteur de *La Parisienne* lorsqu'ils ont tenté de cataloguer la nouvelle pièce de M. Henry Bernstein.

On a appliqué, en effet, toutes les épithètes au *Voleur* et il

n'est pas exagéré de dire que toutes lui sont d'ailleurs applicables sans qu'aucune lui soit plus particulièrement légitime. De ces trois actes on a fait un « mélodrame physiologique » ou une « tragédie bourgeoise »; on a dit d'eux qu'ils étaient du « bon théâtre » à la façon de celui qu'affectionnait Sarcey et aussi qu'il ne fallait voir en eux qu'un « fait-divers ramassé en trois actes »; après les voir taxés simplement de « drame » ou de « comédie dramatique » ou de « comédie de mœurs » — les ironistes iront jusqu'à « comédie d'absence de mœurs » — nous les trouverons étiquetés « du condensé, du liebig de tragédie »; enfin, le nom de leur auteur en fait évoquer une foule d'autres aussi significatifs que disparates, depuis Corneille jusqu'à Sardou en passant par Scribe, d'Ennery, voire Gaboriau...

Et l'on voudrait que le lecteur, que le public qui cherche à s'orienter s'y reconnaisse ? Nous lui dirons : foin des critiques et des coupeurs de cheveux en quatre. Allez-y voir, tout simplement, et votre impression et votre jugement vaudront bien les leurs.

D'autant plus qu'au lieu de passer votre temps à lire de pédantes ou obscures exégèses contradictoires, vous aurez occupé plus agréablement votre soirée à voir et à entendre, en un théâtre qui excelle aux soins précis et riches de mise en scène, une pièce remarquablement interprétée par des acteurs qui semblent avoir été expressément taillés pour les rôles de caractère très accusé qu'on leur a confiés.

En quelques mots voici l'affabulation de cette œuvre à la fois tant prônée et tant décriée et qui constitue certes la plus totale contribution à ce « théâtre d'anecdotes » qu'Edmond Picard condamne implacablement au bénéfice du « théâtre d'idées ».

Richard Voysin et sa femme Marie Louise — Marise — sont invités au château de leurs amis Lagardes. C'est un jeune ménage très amoureux, aux façons et aux paroles volontiers un peu lestes; les Lagardes ont un fils de vingt ans, Fernand ; ils sont très riches, les Voysin sont plutôt à l'étroit dans leur budget. Fernand est follement épris de Marise qui traite en plaisantant la passion douloureuse et farouche du jouvenceau.

Mais Mme Lagardes est victime de vols fréquents. Vingt mille francs peu à peu ont disparu de son secrétaire. Un « policier mondain » très typique fait une enquête discrète et aboutit à accuser formellement le fils de la maison. Fernand ne se défend pas.

Dans leur chambre, le soir, les Voysin parlent de la triste

aventure. Et voilà que Richard arrache par hasard son secret à sa femme : C'est elle la voleuse ; elle a laissé injustement accuser le jeune Lagardes et celui-ci s'est héroïquement sacrifié pour la sauver...

Désespoir, fureur, puis presque pardon du mari, et enfin retour subit d'une inquiétude jalouse : si Fernand s'est ainsi substitué à la coupable, c'est que celle-ci est sa maîtresse...

C'est le moment de culminante émotion du drame et il faut convenir qu'on n'y résiste pas.

Le reste est incolore après cette ascension admirablement graduée d'incertitude, de crainte, de doute, d'angoisse, et n'a pour raison que de dénouer rapidement, et de façon quelconque, une situation tragique. Marise livre enfin son secret aux Lagardes et s'humilie en sanglotant.

Le point de vue intéressant auquel on peut s'arrêter si l'on veut absolument épiloguer à propos de cette œuvre qui n'est que « du théâtre » au sens de prodigieuse habileté scénique et non pas un exposé plus ou moins juste ou faux d'un cas sentimental ou d'un problème de psychologie, ou d'une thèse très docte, — c'est celui d'où l'on découvrira les ressorts compliqués de cette petite âme perverse de jeune kleptomane amoureuse qu'est Marise.

Ici nous voyons, on ne peut le contredire, M. Henry Bernstein étaler avec certitude les replis les plus secrets d'un cœur féminin gangrené du plus authentique modernisme.

Car la première question que le spectateur se pose est celle-ci : Mais pourquoi Marise a-t-elle volé ?...

Pourquoi ? Mais parce que Marise est amoureuse. Parce que Marise est amoureuse de son mari, de son grand « Riky », lequel autrefois a connu des maîtresses parfumées, embijoutées, endentellées, froufroutantes de soies châtoyantes, et « Riky » pourrait ne plus aimer sa gosse si elle n'était pomponnée, parée, luxueuse et appétissante dans ses atours ruineux... Et comme les ressources de Marise ne sont pas grosses, Marise les augmente par un moyen qu'elle a cru plus « honnête » que l'AUTRE, — celui des petites épouses qui sont coquettes, mais qui ne sont pas amoureuses de leur « Riky ».

Et voilà. C'est ingénûment pervers et cela pourrait bien être affreusement vrai. L'Amour et l'Argent ! Oh ! les deux détestables ennemis irréconciliables. Il y a des riches qui volent de l'Amour comme il y a des amoureuses qui volent de la richesse.

Et c'est à cette faiblesse du cœur que M. Bernstein accorde

toute son indulgence, et si l'on trouve que les personnages manquent de tout sens moral et si l'on a été près de s'écœurer et de crier au scandale devant la souffrance saignante qui, aux yeux de certains, prit figure de cynisme — c'est que ceux-là n'ont pas aimé et n'ont jamais compris pour quels crimes étaient prêts tous ceux que la torture ou seulement l'inquiétude d'amour tenaille...

Il est évident qu'il faut des interprètes de tout premier ordre et d'une habileté pleine de tact pour faire passer une scène telle que l'entrevue de Richard et de sa femme au moment de l'aveu de celle-ci et de la fureur brutale de l'autre. Mlle Marthe Mellot et M. Chautard s'y sont montrés étonnemment souples, émouvants, d'une sincérité de gestes et d'une intensité de fougue vraiment parfaites.

A leurs côtés, M. Barré fit un magistrat enquêteur solennellement rusé à souhait, et le récit de ses investigations tint la salle en haleine pendant vingt minutes de perplexité. M. Richard et l'élégante Mme J. de Frézia furent pleins de naturel en couple Lagardes, et l'on apprécia la vivacité adroite, la mélancolie amoureuse du jeune Fernand-Joachim.

* * *

La Petite Milliardaire. — La reprise de la joyeuse pièce fantaisiste de MM. Dumay et Forest et l'accueil que lui a réservé un public chaque soir amusé prouvent que son succès avait été loin d'être épuisé lorsqu'il y a bientôt deux ans, je crois, l'Olympia nous la donna. On se souvient de l'intrigue bouffonne imaginée par les auteurs et surtout de la verve avec laquelle ils l'accommodèrent, émaillant le récit d'une aventure désopilante d'une foule de traits pris sur le vif, prodiguant une ironie pleine d'exacte, mais pas cruelle satire, croquant des types étonnamment vivants derrière leurs masques grotesques.

Maintes fois, et tout récemment encore par MM. F. de Croisset et Emm. Arène dans *Paris-New-York*, le théâtre de ces dernières années a exploité le ridicule des mariages entre princes et ducs décavés de la vieille France et richissimes roturières de la jeune Amérique. Mais jamais on ne le fit avec plus de drôlerie et d'esprit, divertissant jusque dans son incohérence, que dans l'imbroglio qui met aux prises la pimpante Betsy Ross de Chicago et deux prétendants, l'un Gascon, l'autre Polonais, candidats soutenus par les habiletés et les ruses de leurs « managers » juifs inénarrables de roublardise.

Mlle Jane Delmar, qui vient d'assurer une carrière vraiment triomphale à *Mlle Josette*. fait une *Petite Milliardaire* vive, séduisante, amusante, ingénue et malicieuse tout ensemble, naturelle à souhait. M. Gildès est l'excellent comique flegmatique, et MM. Ambreville et Jacques les bouffons jovialement épanouis de qui l'on peut attendre la bonne joie de la soirée. Mme Dupeyron, MM. Franck, Emery et beaucoup d'autres contribuent à assurer un ensemble digne de tous ceux qui ont permis aux pièces montées sur la scène de l'Olympia de connaître de brillantes et longues carrières.

Ce coquet théâtre termine, en effet, avec *La Petite Milliardaire* une saison vraiment remarquable. Et si beaucoup d'honneur en revient à M. F. Fonson qui a rapidement élevé le niveau artistique d'une petite scène de genre tout récemment encore vouée aux pitreries quelconques, une large part en est aussi à l'actif des pensionnaires de la maison, à leur bonne volonté comme à leur talent.

PAUL ANDRÉ.

Exposition des Beaux-Arts (au Musée moderne).

Peinture. — J. DE LALAING. — L. FRÉDÉRIC. — E. LAERMANS. — BERTHE ART. — GEORGETTE MEUNIER. — FR. VAN HOLDER. — SWYNCOP. — E. VOORS — MELCHERS. — C. MICHEL. — GOUWELOOS. — G. MORREN — P. MATHIEU. — H. LUYTEN. — ASSELBERGS. — A. DONNAY — BAESELEER. — A. MARCETTE. — BLIECK. — LEMAYEUR. — ALFRED VERHAEREN. — HERMANUS. — WILLAERT. COPPENS — OPSOMER. — J. DIERCX. — H. COURTENS. — MERCKAERT. — RASSENFOSSE. — L. WOLLÈS. — L. DANSE. — Mme GILSOUL-HOPPE. — CASSIERS. — UYTTERSCHAUT. — JANSSENS.

Sculpture. — Vinçotte. — Lagae. — Rousseau.

L'*Exposition des Beaux-Arts* aligne aux cimaises du Musée moderne, une série de peintures, pour la plus grande partie médiocres, presque toutes douloureusement banales

Ce n'est pas que la science, l'acquis, le savoir-faire, le « métier » y fassent défaut, mais ce sont là qualités négatives si, du sein de tout cela, ne rayonne, discrète et invisible, l'émotion sincère de l'artiste, cette âme de toute œuvre d'art.

A part quelques rares élus dont je tais les noms, mais qui se reconnaîtront au fond d'eux-mêmes, les autres semblent vouloir perpétuer, parallèlement à celle des véritables artistes, la lignée bâtarde des peintres qui méprisent la couleur, des dessinateurs qui réussissent le « morceau », de ceux qui œuvrent savamment, posément, sans entrain, sans émotion, sans jamais fouiller leur sujet, jusqu'à en faire jaillir un éclair de sa vie, de ceux qui voient la nature, en un mot, à travers l'enseignement.

Voyez de Lalaing qui, parmi eux, porte le sceptre; voyez ses portraits, celui de Gevaert tout au moins, car l'autre n'est même pas digne de lui.

Il n'y a là aucun reproche à faire. Le métier est parfait ; le dessin correspond rigoureusement à l'aspect matériel du sujet; le modelé, ce rêve de l'école de dessin, situe dans l'espace, avec une exactitude mathématique, les plans tourmentés de la figure. Les reliefs saillent de la toile Nulle faute académique ; tout se tient et les vêtements couvrent réellement un corps anatomiquement construit. Même il n'y manque pas une certaine noblesse et quelque gravité qui voudra t atteindre à la grandeur.

Mais où trouve-t-on le caractère, la psychologie, la vie intime et profonde, l'histoire morale de ce doux et pensif vieillard, son âme, en un mot, son âme qui est faite des joies et des douleurs passées et de ce qu'il craint, ou espère de l'avenir ?

Tout y est — de la matière ; l'homme n'y est pas. C'est une « académie »; ce n'est pas un portrait et, devant toutes ces perfections, nous restons indifférents, froids, jusqu'à ce que nous envahisse le regret de voir tant de forces et d'efforts perdus.

Certes, il est malaisé de définir ce qui fait défaut ici, car c'est l'indéfinissable même. Mais, rappelons nous *von Lembach* et plus au loin - les rigides et sobres protraits de l'école hollandaise, auxquels l'œuvre que nous discutons, peut — mais de loin, hélas! — s'apparenter.

Dans chacun d'eux, sous la figure, nous sentons battre le cœur et se dérouler, tout entier, le drame intime que fut leur vie, si celle-ci fut simple et obscure; le drame puissant et public si l'homme portraituré remplit de son nom l'histoire de son époque.

Vous êtes-vous, parfois, arrêté devant le sommeil et l'immuabilité d'un étang? Les eaux glauques ne réflètent ni le ciel, ni ne laissent transparaître rien de ses profondeurs.

Pourtant vous sentez, vous voyez, par la pensée, la vie mystérieuse et toute l'immobilité apparente de sa surface ne peut faire que l'étang ne vive et ne vous dise les mille choses dont sont faits ses mystères.

Ceci ne sera point une comparaison, mais il y a — nous semble-t-il — quelque équivalence et le portrait doit vivre et s'animer de ce qui ne se voit pas mais de ce qui, au long des années, fit la figure ce qu'elle est.

Une chose peut sauver de la médiocrité le portrait auquel manque cette qualité primordiale : la psychologie d'une vie; c'est la beauté du coloris, la miraculeuse harmonie de châtoyantes couleurs, comme on les trouve chez les peintres flamands.

L'objectif de l'œuvre se déplace alors et nous sommes émus d'un autre mystère. L'émotion entre en nous par l'ineffable caresse des couleurs sur la rétine; nous ne *pensons* plus, mais nous *sentons* et c'est la joie des beaux peintres.

Une œuvre d'art pour qu'elle soit, doit faire naître l'un ou l'autre de ces deux états d'âme.

La peinture qui n'est qu'une stricte reproduction, n'est point une œuvre d'art.

Si nous nous sommes aussi longuement étendus, à propos de M. de Lalaing, c'est que les mêmes remarques valent pour la plupart des exposants de ce Salon et que nous avons choisi, parmi eux, l'un des plus vaillants, pour qu'il fût à même de supporter ou... de dédaigner nos franches attaques.

Faut-il maintenant, en un rapide éloge, évoquer le nom de ceux qui furent plus heureux : Melchers dans son évocative maison hollandaise; Alfred Verhaeren, qui fait chanter à la matière l'hymne joyeux des belles couleurs; Laermans toujours dramatique; Rousseau dans ses modelages imprévus et inquiétants; d'autres encore... Mais à quoi bon ces citations de palmarès? Ce n'est pas en quelques lignes fugitives que peut tenir l'étude et la définition d'un artiste.

Un jugement qui n'est pas amplement justifié ne sera qu'une injustice, même s'il est élogieux.

*
* *

Un culte pieux a réuni, dans ce même Salon, une centaine de toiles d'Alfred Stevens.

Toutes méritaient-elles cet honneur, et n'eût-il pas mieux valu épargner à quelques-unes d'entre elles, la sévérité d'un nouveau jugement?

Si l'artiste ne vaut et ne doit être jugé que sur ses meilleures œuvres, encore ne faut-il point — pour ne pas fausser volontairement la sentence, — exhumer de l'oubli, des productions quelconques, parfois médiocres.

Elles ont le tort d'appeler l'attention sur le côté faible de l'artiste et, malgré soi peut-être, l'on sera tenté de retrouver cette même faiblesse, dans les toiles meilleures.

Pourquoi, par exemple, nous avoir montré ces trois ou quatre essais de jeunesse où la personnalité d'Alfred Stevens ne s'était pas encore dégagée de la puissante influence de de Groux?

Ils n'enlèvent rien au mérite ni à la gloire du peintre, mais assurément n'y ajoutent un rayon de plus.

Or, il convient — en ce moment où vient à peine de s'éteindre la vie glorieuse d'Alfred Stevens, — de nous montrer plus justes que jamais.

Il nous faut peser sagement notre jugement et nous dégager autant de l'influence flatteuse d'une popularité presque unique, que de l'impression fâcheuse que pourrait susciter en nous la vue de quelques faiblesses.

D'autre part, nous avons déjà certain mal à admettre la sentimentalité — de romance un peu — dont s'inspire un grand nombre des œuvres d'Alfred Stevens.

Il serait éminemment injuste pourtant de repousser avec aversion, comme un défaut de l'artiste, ce qui fut en réalité la caractéristique de son époque. Celle-ci tout entière fut empreinte de ce sentimentalisme romantique et Alfred Stevens, observateur minutieux, devait le subir et le traduire dans ses œuvres, sous peine d'être moins véridique, sous peine de ne plus être le témoin et le narrateur de la vie intime du second empire ; le peintre de la femme sentimentale et un peu bourgeoise dont les amours et les aventures se romantisaient de poésie de romance.

Si les primitifs, dans leurs rigides portraits, nous laissent deviner ce qu'était la femme au moyen-âge, en son intérieur un peu claustral; si les Hollandais et les Flamands nous montrent la mère de famille, heureuse de sa nombreuse progéniture ; si Fragonard et ses contemporains, en leur art poudré, évoquent avec précision les grandes dames du plaisir, Alfred Stevens, lui, nous a défini le roman du second empire.

Je ne sais quelle analogie flotte entre ces toiles si profondément empreintes de leur temps et des mémoires autentiques, scrupuleux et fidèles, que nous aurait légués quelque chroniqueur du cœur.

Nous demeurons pensifs devant ces femmes, surprises dans leurs pensées d'amour; elles nous disent, comme un secret. ce qui se passe dans leur cœur et c'est incontestablement d'un maître que d'éveiller ainsi le rêve et la pensée endormis et de conter si discrètement mais si clairement à nos âmes attentives, toutes les confidences des âmes de son temps.

Alfred Stevens fut aussi un coloriste de haute valeur ; le choix des décors lui permit de réaliser des harmonies de tons et de couleurs qui le classent parmi les amoureux de la palette.

Sa prédilection pour les étoffes riches, les châles multicolores et les bibelots étranges, a même été la cause que d'aucuns lui ont reproché cette passion de « l'accessoire » bariolé et nié le sens du coloris.

Ce reproche est-il justifié? Nous ne le pensons pas et quelque variées que soient les tonalités générales de ses œuvres, chacune d'elles est dominée par une grande unité et une harmonie nettement voulue.

Il suffit d'ailleurs de citer : *la Femme en jaune à l'éventail*, et *Fleurs d'automne*, tout en couleurs effacées comme des feuillages d'arrière-saison, d'autres toiles encore et en grand nombre, pour démontrer ce que son œil de coloriste subtil découvrait d'harmonieux dans les tonalités les plus sobres et les plus douces.

Et quel admirable métier fut le sien !

Jamais peintre, peut-être, ne sut aussi bien définir la matière dont les choses sont faites ; mais en cela surtout il fut discret car il n'ignorait pas que le métier ne doit être qu'une humble servante attentive à servir son maître et qu'il devient haïssable dès qu'il prétend à se faire valoir et à se substituer à l'art même. Il n'y a pas d'ailleurs que le coloris, ce qui déjà serait méritoire. Il y a plus et mieux.

Ces tentures opulentes de couleurs, ces châles riches de tout l'Orient, ces paravents brochés d'or, ces lampes rêveuses, ces lumières et ce jour spécieusement tamisés, Alfred Stevens a su les spiritualiser d'une vie discrète, mais adéquate, et si les choses sont là, d'apparence inertes, dans la simple concordance de leurs étonnantes couleurs, un parfum d'âme pourtant s'en dégage qui devient l'atmosphère même de la chambre et c'est de cette furtive manière qu'elles viennent participer au drame intime que révèle à peine la tristesse d'un beau visage.

Ce coloris merveilleux et ce don d'animer les choses sont des qualités qu'Alfred Stevens posséda dès ces débuts et qui lui sont restées fidèles dans les trois phases de son évolution.

Celles-ci furent-elles également heureuses et peut-on se réjouir de ce qu'après nous avoir donné *Rêverie*, ce délicieux chef-d'œuvre, l'*Inde à Paris* et les autres toiles de cette époque, plus largement traitées, il ait voulu détailler davantage et affiner son pinceau, comme dans la *Tasse de thé* et les enjolivures de la deuxième manière, pour aboutir enfin à la *Bête à bon Dieu* et *Fédora*? Il donna des chefs-d'œuvre dans les trois visions et, dès lors, toutes trois eurent raison d'être. Nul ne pourrait affirmer qu'en s'en tenant à la première et en l'approfondissant, il nous eût donné des œuvres idéales, plus proches du très grand art, plus savoureuses et plus « peintre », mais assurément plus éloignées de l'admiration universelle.

Nous le croyons cependant et, tout au fond de notre admiration qui va grandissante à mesure qu'elle recule des œuvres plus récentes vers celles plus enthousiastes de la jeunesse, nous sentons poindre un vague regret.

Quels absolus chefs-d'œuvre ne nous eût pas laissés la maturité d'un artiste qui débuta par des toiles inoubliables de sobriété dans la facture et d'unité dans le coloris, moins anecdotiques, mais plus synthétiques, plus généreusement peintes, d'exécution plus large et d'allure plus grande.

Certes, sa main fut divinement légère dans la vapeur des dentelles et la transparence des étoffes fines et des tulles, mais elle fut belle et puissante dans les larges taches chaudes, douces et enveloppées de sa première vision.

Tel qu'il nous apparaît, par son œuvre ardente et vivace, Alfred Stevens se classe parmi les maîtres qui ont apporté dans l'art, l'inattendu d'une vision entièrement originale.

Il fut deux fois artiste : par son coloris et par le don d'évocation qu'il posséda au plus haut degré.

Au Cercle artistique.

ISIDORE VERHEYDEN.

C'est une coutume louable et instructive que celle de ces expositions posthumes où les fervents d'un artiste réunissent ses meilleures toiles, choisies dans les diverses phases de toute une vie d'efforts et de travail.

Le temps, l'éternel réparateur des gloires usurpées et des malchances acharnées, se trouve ainsi secondé dans son œuvre de justice, trop lente autrefois.

C'est une sorte de confession générale où l'artiste semble nous dire : Voilà l'usage que j'ai fait de la vie ; voici mon œuvre, jugez-moi.

Le public lui-même se rend compte de la gravité de sa mission et qu'il doit y mettre toute l'équité dont il est capable, en faisant abstraction, pour un moment, des préférences du jour.

Il est des artistes dont la personnalité est nettement tranchée, entière, voulue; dont la vision ne s'apparente à rien de « déjà vu ».

Leur seule présence, dans une exposition, abstraction faite du mérite intrinsèque de l'œuvre, appelle l'attention, comme un cri poussé dans la solitude.

Ceux-là ont vite fait de conquérir la popularité et l'intérêt général.

D'autres ont une personnalité moins absolue, faite de nuances dans leur vision qui se rapproche davantage de la manière générale de voir la nature et de concevoir l'art. Ce qu'ils distinguent dans le sujet, c'est moins l'aspect symbolique des choses, que l'impression de belles et harmonieuses couleurs et la poésie indéfinie d'un coin de nature.

Les premiers donnent aux choses le caractère de leur personnalité; les autres les subissent simplement et ne leur prêtent que l'impression fugitive qu'elles ont fait naître.

C'est la volonté qui domine chez les premiers et leur volonté corrigera la ligne et la couleur de la nature pour lui imprimer le caractère que « veut » leur vision.

Les seconds, plus impressionnables, plus réceptifs, s'émotionneront devant la poésie des choses et, sans vouloir en préciser le symbole ou la leçon, s'efforceront simplement de traduire cette impression. Leurs œuvres auront donc entre elles un point de contact, qui est la vérité objective de la matière, et ne pour

ront se différencier, les uns des autres, que par des nuances empruntées à leur manière personnelle de voir et de sentir.

Une différence dans le métier pourra contribuer encore à les séparer, mais c'est au prix de ces quelques détails que devra s'affirmer leur originalité, condition d'être primordiale d'un artiste.

Et c'est ainsi que nous apparaît Isidore Verheyden.

Son métier, dans les toiles de sa maturité surtout, s'est allégé des empâtements et des procédés alors à la mode; sa facture est franche et sans subterfuges. Il peint sans arrière-pensée, sans soucis de sa main; celle-ci suit, inconsciente, l'envol d'une impression enthousiaste.

Il ignore le truc et le procédé, ce qui lui permettra de conserver jusqu'à la fin, une exécution jeune et sans recherche, souple et obéissante à sa nature impressionnable.

C'est le métier qui convient à cet artiste qui verra, dans les choses, leur caractère émotif, bien plus que le charme et l'attirance des couleurs.

Si, parfois, il se laisse subjuguer par la beauté extérieure, le plus souvent il n'interroge que son cœur et alors il voit la nature profondément, dans son atmosphère et dans la coloration de sa lumière plutôt que dans le détail même des objets.

Ce qu'il nous montre de la forêt, c'est — moins que les grands arbres et les taillis — le mystère tamisé qui circule partout, qui est de l'ombre et de la lumière pourtant.

Voyez l'air saturé et immobile qui plane au-dessus de ses marais et de ses étangs ; il stagne autant que leurs eaux profondes. Je sais un de ses paysages où de grands arbres l'alourdissent encore de leurs ombres et vraiment l'on y ressent la fraîcheur de ce coin vert et clos.

Or, c'est d'un grand paysagiste que de savoir ainsi nous communiquer les sensations qu'il a lui-même ressenties. Et combien profondément ne devait-il pas sentir, pour qu'à travers son interprétation, elles soient à ce point demeurées vivaces?

Camille Lemonnier, dans l'étude dont il fait précéder le catalogue, nous explique le secret de cette communion, par cette seule définition de son œuvre :

« Il fut, en effet, un homme de la nature au sens multiple du mot. Il aima d'une passion constante la vie profonde des arbres, les eaux, le ciel, la terre. La même sève torrentielle qui coule aux artères vives du sol, sembla ruisseler dans son œuvre. »

*
* *

Au Cercle Artistique, du 11 au 21 avril. — Mme Anna de Weert nous montre quelques toiles lumineuses et joyeuses, toutes remplies d'amour pour la Flandre natale. Son talent nous permet d espérer qu'elle se dégagera un jour de l'influence de Claus et, ce jour-là, il y aura fête parmi ceux qui l'aiment.

Que Mme Clémence Lacroix donne à M. Ivan Pokitonow ce qu'elle a de trop « lâché » dans sa manière et que celui-ci lui cède en retour un peu de méticulosité et un équilibre heureux s'établira. M. Liévin Herremans n'est pas sans quelque attirance dans ses tours et monuments de visionnaire.

* * *

A la Galerie Royale, du 11 au 21 avril, M. Willem Delsaux se consacre de plus en plus à l'étude de la Hollande. Il l'aime sincèrement et souvent nous communique sa passion pour les horizons et les ciels chargés d'eau.

* * *

A la Galerie Boute, du 12 au 21 avril. — Tableaux et dessins de Firmin Maglin Celui-ci pourra se vanter d'avoir déconcerté le pauvre public. Peut-être eût-on songé à Daumier si les proportions de ses dessins avaient été plus réduites.

Grégoire Le Roy.

Concert extraordinaire Ysaye : Beethoven, la 9e symphonie, et Mark Hambourg (14 avril). — Kubelik (23 mars). — Mengelberg (7 avril). — Jules Firquet.

Cette fois le nombre des concerts semble sérieusement devoir céder le pas à la nature, cette œuvre d'art par excellence, et les tournées ont pu trouver un dimanche non occupé par nos séances coutumières.

Mengelberg et son orchestre du « Concertgebouw d'Amsterdam » ont occupé nos loisirs : musiciens stylés admirablement, se connaissant par le coude à coude continuel, direction parfaite

de nuances et de mesure métronomique, moins de sang et de fougue que de ligne.

*
* *

Kubelik attirait la foule par sa renommée collée aux quatre coins du... mur et traduite en affiches gigantesques. Son jeu très froid et très méthodique le place entre Sarasate et le Conservatoire, rien de Thibaut le charmeur, et encore moins d'Ysaye, quel maître celui-ci ! mais pour son âge, car il est jeune Kubelik, c'est fort, fort bien; ce ne sera jamais qu'un exécutant impeccable, mais sans âme; il a l'âme du papier musical bien noté, bien déterminé, aucune jolie *faute* due au tempérament ou à la spontanéité; il se tient et se mesure sans jamais s'emporter.

*
* *

Le concert extraordinaire que donnait Eugène Ysaye était uniquement consacré à Beethoven, ce grand génie voué au malheur, comme tous ceux inspirés du souffle divin dès qu'ils regardent à terre ou plutôt dès qu'ils sont regardés par ceux de la terre. Et cependant voilà Beethoven construisant cette monumentale « Neuvième symphonie » sur l'*Ode à la joie*, de Schiller. A noter le ton mineur de cette joie d'artiste.

Ne redisons pas, moins bien, ce qui a été écrit sur la portée philosophique de cette œuvre.

L'orchestre, sous la baguette chaleureusement communicative d'Ysaye, s'est surpassé dans l'exécution compréhensive du chef-d'œuvre. La sécheresse souvent trop voulue, sous prétexte de classicisme, en fut bannie et la phrase devint ce qu'elle devait être dans l'esprit et le cœur des compositeurs *modernes* de ce temps, c'est-à-dire ronde, moelleuse, et jamais mesurée à l'excès (références : *Les Maîtres Chanteurs*, de cet autre musicien assez sérieux que vous savez).

Les soli étaient chantés par un excellent quatuor : Mmes J. Delfortrie, soprano; G. Marty, alto; MM. R. Plamondon, ténor, et L de la Cruz-Frölich, basse; les chœurs mixtes de la société « La Musicale » de Dison, sous la direction d'Alph. Vonckèn, prêtaient obligeamment leur concours à cette solennité musicale et se sont très bien acquittés de leur tâche.

Sait-on que le Scherzo de cette symphonie, d'après certains renseignements et recherches dans les manuscrits de Beethoven, devrait être joué une fois plus vite qu'on ne le joue habituel-

lement; peu importe, mais cette particularité mérite d'être signalée.

Le « Concerto » n° 3 (*ut* mineur) pour piano avait comme interprète Mark Hambourg. Ce diable d'homme fait tout ce qu'il veut, mais encore une fois, nous voudrions moins de dureté, moins de sécheresse.

L'ouverture d'*Egmont* a rarement, si pas jamais, été mieux rendue et le public n'a pas ménagé son empressement ni ses marques d'approbation, écoutant religieusement et entraîné qu'il était dans le tourbillon d'enthousiasme qu'y apportaient les interprètes.

*
* *

Le piano-récital n'est pas chose banale à faire accepter et, sauf quelques grands noms, ils n'attirent guère la foule ; celui de Jules Firquet a été une exception. Cet élève de Wieniawski ne saurait renier son maître et la méthode se retrouve caractéristique et, d'ailleurs, très sérieuse; M. Firquet possède un certain charme et une indépendance d'expression peu banale; il a communié très différemment sous les espèces de Chopin, Schumann et Schubert qu'il a joués avec une conscience très sincère; il lui manque un peu de puissance sonore et de largeur simple dans le phrasé.

Eugène Georges.

*
* *

A TOURNAI.

Maintes fois fut constaté, ici, notamment dans les étincelantes chroniques d'Edmond Picard, l'impossibilité de comprendre dans nos revues mensuelles, le mouvement de province. Pour les concerts, notamment, la quantité en est déjà si effrayante à Bruxelles que la moindre adjonction serait pour faire reculer les critiques les plus intrépides !

Pourtant voici que nous parlons de Tournai!

Mais l'annuel concert de la Société de Musique n'est pas une manifestation provinciale. C'est la fête d'un Bayreuth belge, l'événement sensationnel, attirant non seulement toute la vie artistique de la capitale, mais la mettant en communion, dans son éclat exceptionnel, avec les amateurs étrangers, les fervents d'art de nos trois frontières. Une activité unique, une de ces influences personnelles qui, seules, peuvent décider le succès, entre ici en jeu. M. le comte Stiénon du Pré est l'âme de ces

auditions ; il remet les chefs-d'œuvre dans leur force initiale, leur rend l'atmosphère où ils naquirent, les énergies de leur création ; il les aime, les comprend d'une admiration si savante, si créatrice, qu'elle est une œuvre d'art, l'art d'exprimer par la fidélité des exécutants comme par l'enthousiasme averti créé dans l'auditoire, la totale beauté d'un chef d'œuvre. Cet art n'est inférieur à aucun ; M. le comte Stiénon du Pré y est maître.

Jamais, peut-être, on ne le vit comme à cette audition du *Messie* de Hændel. Nous avons eu deux fois le grand oratorio à Bruxelles, il y a quinze ou vingt ans. Ces auditions, bien que fort soignées, laissent une impression de lassitude et d'obscurité. C'est qu'il s'agit d'une œuvre, très personnelle, comme toute production du génie, mais aussi peu individuelle que possible ! Hændel y voulut exprimer la foi d'un peuple. Il faut, autour d'une telle sorte d'expressions, un grand courant sympathique. Il faut des solistes habitués à la pompe voulue par les foules et à la délicatesse demandée par la foi. Il faut un Capelmeister autoritaire comme un sacerdote et souple comme l'âme populaire qu'il exprimera en la dirigeant. Pour réaliser cette foule, chantant ici sous l'appel religieux comme la mer sous le souffle de l'ouragan, il faut des chœurs, instruits, disciplinés, vibrants, vivants comme par une Pentecôte !

Ah ! les chœurs de la Société de Musique de Tournai ! Un des solistes, habitué, pourtant, aux merveilleuses masses chorales d'Allemagne et d'Angleterre, en était ému à pleurer, disant n'avoir jamais rencontré une telle sincérité dans un meilleur travail. Avec la communicative ferveur de notre midi belge, ils sont à la fois exacts et libres, soigneux et enthousiastes.

Le capelmeister, M. Henri De Loose, associé depuis longtemps à l'œuvre de M. Stiénon du Pré, pénétré de son esprit, de son savant éclectisme musical, de sa compréhension minutieuse et large des œuvres, ose diriger orchestre et chœur avec des libertés d'inspiration, une vie magnétique dominant tout, transformant tout en vue de l'effet cherché.

Enfin, les solistes avaient été choisis parmi les meilleurs interprètes d'oratorio en Allemagne et en Angleterre.

Mme Marcella Prégi fut un soprano à la voix non seulement haute et pure, mais aussi vivante et expressive, selon une méthode non exempte de personnalité. Mme Maria Philippi, contralto, sans être aussi riche de moyens naturels, montra un grand style et une compréhension parfaite de l'œuvre. Le ténor,

M. Plamandon, Canadien formé à Paris, joignit à un organe merveilleux, une science profonde. M. De la Cruz-Frölich fut une basse de timbre discret, de méthode large et belle.

Par ces éléments choisis, en les réunissant avec le public dans la même ferveur musicale, M. Stiénon du Pré sut nous rendre les grands jours de l'oratorio classique, prière d'art d'une foule cultivée, comme il nous avait su donner naguère l'émoi romanesque des Faust.

La piété des oratorios classiques, en effet, diffère de l'ardeur du moyen âge, autant que le style des Bossuet, des Fénelon, de celui des St-Bernard, des St-Anselme. C'est un christianisme dont la victoire sociale est complète, qui s'est déjà conquis un peuple par les mœurs, et n'a besoin que d'une sorte de reflet pour enlever d'enthousiasme les individus. D'être si aisé, sa victoire est moins effervescente, plus ordonnée. L'oratorio est « grand siècle », toute question de date à part; grand siècle par l'âme pompeuse et délicate avec sécurité, selon qu'il convient à une époque d'épanouissement longuement préparé.

On pourrait trouver là une sorte d'analogie avec l'extraordinaire rapidité du travail de Hændel dans la composition du *Messie*. Comme il lui fallut moins d'un mois pour cette partition, grâce aux forces accumulées d'abord lentement en lui par la Nature, ainsi la piété solennelle de l'oratorio fait éclore tout à coup, dans un moment choisi que l'on pourrait appeler une plénitude sociale, sa fleur majestueusement fervente.

La tristesse y est très pure, le reproche grave mais paisible, la joie exultante mais solennelle. Cette transformation que le grand siècle commença de faire subir à la sublime sauvagerie des prophètes juifs, à l'extase lente du moyen âge européen, aboutit chez Hændel à une homogénéité profondement impressionnante. Dieu nous garde de « découvrir » Hændel!... Mais la tentation peut en prendre... Il serait presque neuf de montrer comment les vocalises indifféremment attribuées à l'éclair, à l'étoile, à l'apparition du souverain juge ou à celle de l'ange de Noël; les formes rogues de la fugue, le coloris grêle mais si juste, aboutissent par l'incontestable génialité de Hændel à résumer le formidable thème d'art qu'est le christianisme s'exprimant par toutes les forces consentantes de la société européenne et traditionnelle. L'oratorio de Hændel n'évoque pas une cathédrale du moyen âge, ni un St-Paul glacial de Londres. Mais les mesquineries et les sublimités d'un St-Pierre de Rome semblent au contraire dire sa noble apothéose.

INTÉRIM.

Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles. — La distribution des prix a été, comme les précédentes, l'occasion d'une intéressante manifestation artistique. Cette cérémonie a fourni à M. Octave Maus, le distingué président du comité de patronage de l'Ecole, l'occasion de rendre publiquement hommage au directeur et fondateur de celle-ci, M. Thiébaut et d'émettre, concernant l'enseignement musical, quelques idées que nous croyons intéressant de reproduire ici. « J'admire, disait » dans son discours M. Maus, la persévérance de son effort, la » générosité avec laquelle il se dépense pour remplir la mission » qu'il s'est volontairement donnée, l'énergie presque farouche » qu'il déploie dans l'accomplissement des fonctions multiples » qu'elle lui impose. Certes l'on pouvait craindre au début que » l'initiative de M. Thiébaut n'eût qu'un éclat passager. Tant » d'institutions analogues, nées d'un concours de bonnes » volontés unies dans une pensée fervente, ont disparu, ren- » versées par le premier souffle des vents hostiles. Il a fallu » pour défendre celle-ci contre les bourrasques et la maintenir » debout, la conviction ardente, la volonté opiniâtre de son fon- » dateur.

» Une expérience de 10 années (l'école fut installée à Ixelles » en 1897) nous permet d'affirmer que cet établissement n'est » pas une vaine parure décorative de la cité ixelloise, mais » qu'elle répond à une nécessité sociale. Le constant souci de » son fondateur est de poursuivre, parallèlement à un sérieux » enseignement technique, un enseignement esthétique dont la » plupart des conservatoires sont totalement dépourvus et » d'éveiller le sens de la beauté dans les jeunes intelligences qui » lui sont confiées.

» Dans le discours inaugural qu'il prononça en 1900 à la » réouverture des cours de la *Schola Cantorum*, M. Vincent

» d'Indy disait : « L'art n'est pas un métier. Une école d'art ne » peut pas, ne doit pas être une école professionnelle...

» ... Là où finit le métier l'art commence.

» Après les premières études nécessaires — qui ne sont autre » chose que l'équivalent des mouvements d'assouplissement » dans l'exercice militaire, — la tâche des professeurs sera, non » plus d'exercer les doigts, le larynx, l'écriture des élèves, de » façon à leur rendre familier l'outil qu'ils auront à manier, » mais de former leur esprit, leur intelligence, leur cœur, afin » que cet outil soit employé à une besogne saine et élevée et que » le métier acquis puisse ainsi contribuer à la grandeur et au » développement de l'art musical. »

» Ces principes, qui ont donné à la *Schola Cantorum* une si » haute portée éducative, ont, dès l'origine, inspiré le fondateur » de l'école d'Ixelles.

» Les institutions de ce genre ont sur les conservatoires et » académies l'avantage de n'être pas soumis à des règlements » routiniers et surannés et dans l'évolution continuelle de l'art » de pouvoir approprier leur programme d'études aux idées » nouvelles qui se font jour. »

* * *

Congrès d'Art Dramatique. — Le Congrès organisé par le Cercle dramatique de Schaerbeek est en voie de parfaite réalisation. Une première séance a eu pour but de constituer les différents comités. Placé sous le haut patronage de S. A. R. Mgr le Prince Albert, de M. le Comte d'Ormesson, ministre de France, le congrès a comme présidents d honneur MM. de Trooz, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique ; baron Van der Bruggen, ministre des Beaux-Arts ; Beco, gouverneur de la province de Brabant ; A. Beernaert et Ch. Buls et pour vice-présidents d'honneur MM. Edmond Picard, Cyr. Van Overbergh, Paul Hymans, H. Carton de Wiart et Alb. Poelaert.

Ont été encore élus :

Au Comité directeur : Président, M. A Huart-Hamoir, bourgmestre de Schaerbeek. Vice-présidents, M. Paul André et M. Alfred Mabille. Rapporteur-général, M. Eug. Mournès.

Au Comité exécutif : Président, M. J. Ranschaert. Vice-présidents, M. Jean Van Poucke et M. Ch. Van Goidsenhoven. Secrétaire-général, M. Gérard Richez. Secrétaire, M. Em.

Bogaerts. Trésorier, M. François Van Poucke. Econome, M. Cam. Huysmans.

A la 1re section : Président, M. Paul André. Vice-présidents, M. Ed. Silvercruys et M. H. Mestdagh. Commissaire-rapporteur, M. Paul Cornez. Secrétaire, M. F. Hamaide.

A la 2e section : Président, M. Léop. Deveen. Vice-présidents, M. F. Rooman et M. J. Moruanx. Commissaire-rapporteur, M. Joseph Francq. Secrétaire, M. Gérard Richez.

A la 3e section : Présidentes, MMlles J. Tordeus et A. Guilleaume. Vice-presidents, M. Maurice Chomé et M. Jahan. Commissaire-rapporteur, M. L. Huysmans. Secrétaire, M. Eug. Keym.

Pour toutes communications s'adresser à M Ranschaert, 65, rue des Ailes, à Schaerbeek.

***

Académie Royale des Beaux-Arts et Ecole des Arts Décoratifs. — (Bibliothèque) 141, rue du Midi.

Exposition publique de reproductions en photogravure, des plus célèbres peintres de la « National Gallery » de Londres ; de la collection Grosve-House, des galeries de Vienne et de Berlin, et du musée de l'Ermitage de Saint-Péterbourg; Bordone ; Botticelli ; Caravaggio ; Constable ; Alb Cuys ; G. David; Dürer ; Francia ; J. Fouquet ; Fr. Hals ; Hogarth ; de Vinci ; Luini ; Mainardi ; Murillo ; P. Potter ; N. Poussin ; Raphaël ; Rembrandt; Reynolds ; Rubens; Ruisdael; Ter Borch; Turner; Van Dyck; Van Goyen ; Velasquez; Veronèse; Watteau et Ph. Wauwermans.

SAINT AMAND

Et seul, n'ayant foi qu'en lui-même,
Puisque son Dieu songeait en lui,
Il s'en était venu par les chemins fortuits
Vers les pays rugueux et les océans blêmes.

Tansversale forêt dont le soleil levant
Avait peine à trouer la feuillaison profonde;
Nuages d'ombre et d'or armés de vent
Qui accouriez du bout du monde;
Cris de bêtes et tumultes de voix
Et batailles au fond des bois;
Et vous, bandits, qui restiez aux écoutes
Aux coins masqués et ténébreux des routes,
Vous n'interrompiez pas
L'élan calme et chrétien de son grand pas.

A mesure que se dressait l'obstacle
Devant ses yeux fervents et clairs,
Le saint voyait les rais de ses futurs miracles
Luire au travers;
Avec des mots de paix et de prière,
Il bénissait l'horreur des lieux qu'il traversait
Et la tempête énorme et les haines guerrières

Et l'unanime aboi des rages carnassières
Cessaient.

Là-bas, dans les vallons de sa terre lointaine,
En Languedoc, en Aquitaine,
Le merveilleux soleil comme une grappe d'or
Semblait mûrir, aux treilles de l'espace;
Des pays clairs et doux y nourrissaient les races;
Les îles de la mer y rappelaient encor
Les anciens paradis d'où s'envolaient les anges;
Tel matin de moisson ou tel soir de vendange,
La lumière y versait un tel enivrement
Au crépuscule et à l'aurore,
Qu'on la buvait, superbement,
Par tous les pores,
Comme le sang même du firmament.

En Flandre, oh! que la vie était farouche et sombre,
Et faite avec du froid, et faite avec de l'ombre :
Sur des loques de sol que déchiraient les eaux
Quelques maisons de bois, quelques murs de roseaux
Peuplaient, sous le ciel bas, l'ample étendue humide.
Semeurs prudents, colons timides,
Mais tenaces jusqu'à l'entêtement,
Jetaient, dans les sillons, le chanvre ou le froment
Et recueillaient et travaillaient la laine
Des troupeaux blancs
Parqués, de loin en loin, sous le chaume branlant,
Ici, là-bas, partout, jusques au fond des plaines.

L'homme y servait depuis mille ans les dieux
De la foudre soudaine et des cieux orageux.

Armé de confiance et de claire folie,
Partout, au bord de la fontaine, au coin du pré,
Même devant l'emblème effarant et sacré
De Thor dont il niait la puissance avilie,
Le saint priait, songeait et discourait;
Il s'affirmait mystérieux et téméraire;
Il unissait en lui tant de forces contraires
Et son silence était si merveilleux d'ardeur
Que ceux dont il domptait et enlevait la peur
Soudain abandonnaient leurs autels et leurs prêtres
Rien qu'à le voir,
Le soir,
Comme un prodige blanc, sur leur lande apparaître.

Un jour, là-bas, où la Lys joint à l'Escaut
Les méandres doux et tranquilles de ses eaux,
Il établit la paix d'un double manastère.
Les murs au bord des flots penchant leur face austère,
S'y réflétaient, en y mirant la croix;
Deux simples tours montaient parmi les bois
Et les feuilles des arbres proches
Mêlaient leur bruissement confus
Aux tintements de l'angelus
Quand l'aube, aux doigts d'argent, frôlait, là-haut,
[les cloches.

Tous ceux dont l'âme était avec le Christ d'accord
Avaient aidé le saint à bâtir sa pensée,
En ce coin d'eau nombreuse et de plaines boisées,
D'où Gand ferait, un jour, jaillir son beffroi d'or.
Pêcheurs, fermiers, colons, s'étaient mis à l'ouvrage,
Quittant les uns leur barque et les autres leur clos,

Et des femmes avaient monté, la pierre au dos,
Les échelles menant vers les plus hauts étages;
Si bien qu'à voir le cloître immense et crenelé,
Chacun y désignait, en passant par les routes,
Soit au creux des portails, soit aux angles des voûtes,
La brique ou le moëllon qu'il y avait scellé.

Et maintenant les grands moines vêtus de laine
Pouvaient passer les mers et traverser les plaines,
Qui d'Irlande, de France, ou des pays saxons,
La Flandre leur offrait à tous une maison,
Ruche pour les esprits, grange pour les javelles
Et la luzerne en fleur des croyances nouvelles.
Colombier clair d'où l'extase s'élancerait
Vers l'infini, à coups d'aile vibrante et forte,
Tandis que le travail des bras dessècherait
Le sol pourri de boue et de racines mortes.
Et l'apôtre aquitain, que Clotaire, le roi,
Fit évêque pour qu'il fut grand, même sur terre,
Voyait ainsi son rêve à l'entour de la croix
Fleurir comme un rinceau de roses tributaires
Et parfumer l'espace et parer l'avenir;
La mort, dès lors, sans le troubler pouvait venir
Poser sur son front clair ses mains de gel et d'ombre
Et sur le bloc de son tombeau marquer le nombre
Et la trace des pas innombrables des temps;
Son cœur se rassurait sur le futur flottant,
Et quand le ciel montrait, au déclin des journées,
Ses étoiles, jusqu'au zénith échelonnées,

Le saint prétendait voir, en leurs groupes de feux,
Comment, selon sa volonté parfaite, Dieu
Disposerait, plus tard, aux jardins de la terre,
La floraison en bouquets d'or des monastères.

LES VAN EYCK

L'or migrateur qui passe où s'exalte la force,
Avait choisi, jadis, en son vol arrogant,
Pour double colombier glorieux Bruge et Gand,
Dont les beffrois dressaient, au grand soleil, leur [torse.

Les deux cités dardaient un pouvoir inégal,
Mais un égal orgueil vers l'avenir splendide,
Comme les deux Van Eyck — vastes cerveaux [candides —
Dressaient, d'un double effort, leur art théologal.

Ce dont l'âme rêvait devant les tabernacles,
Ce que la foi montrait de ciel aux yeux humains,
Ils l'ordonnaient, patiemment, avec leurs mains,
Pour que leur œuvre fut, comme un calme miracle.

La claire vision des paradis nouveaux,
Ils l'évoquaient, en un tranquille paysage;
Ils le peuplaient de beaux et solennels visages,
Tournés vers la splendeur et la paix de l'Agneau.

Les douces fleurs poussaient dans le tapis de l'herbe,
De petits bois masquaient les coins de leurs fouillis ;
C'était la Flandre, avec ses prés et ses taillis,
Et son large horizon grandi de tours superbes.

Au milieu, sur un tertre ornementé, l'autel ;
Le Dieu y répandait son sang dans un calice
Et s'entourait des signes noirs de son supplice :
Lance, colonne, croix et l'éponge de fiel.

Et vers ce deuil offert comme un banquet de fête,
A la faim de l'extase, à la soif de la foi,
Les martyrs, les héros, les cent vierges, les rois,
Les ermites, les paladins et les prophètes,

Toute l'humanité des temps chrétiens marchait.
Ils arrivaient du fond miraculeux des âges,
Ayant cueilli la palme aux chemins du voyage
Et sur leurs fronts brillaient les feux du Paraclet.

Et tout en haut, régnaient dans l'or du polyptique,
Dieu le père, Marie et Jean le précurseur
Traçant du haut du ciel, avec calme et douceur,
De lents gestes sacrés, puissants et pathétiques,

Et les anges chantaient dans l'air chaste et pieux,
Tandis qu'Eve et qu'Adam, debout chacun dans [l'ombre,
Sentaient peser sur eux leur faute ardente et sombre
Dont le rachat se célébrait devant leurs yeux.

Ainsi la claire et tendre et divine légende,
Avec ses fleurs de sang, d'ardeur et de piété,
Déroulait son humaine et divine beauté
Parmi les prés, les bois, les ravins et les landes.

Comme un grand livre peint et largement ouvert,
Elle enfermait en ses pages, rouges ou blondes,
Et dans ses textes d'or quatre mille ans du monde.
Tout le rêve de l'homme en proie à l'univers.

L'œuvre dardait dans l'art une clarté suprême,
Comme celle du Dante, à Florence, là-bas.
Mais cette fois deux noms flamands brillaient, au bas
Du grandiose et pur et merveilleux poème.

EMILE VERHAEREN.

LE REPROCHE ATTENDRI

Ma curiosité m'avait conduit un matin dans la mortuaire d'un vieux rentier, dont la vente après décès était annoncée par une affiche collée sur la façade de son logis. Il n'y avait là que des objets salis et usés, sans caractère et sans valeur : meubles d'acajou, gravures ornées de baguettes d'or, porcelaines à banale décoration polychrome, toutes choses qui portaient la marque du temps où le défunt les avait acquises quand il s'était mis en ménage. Une rapide visite des appartements m'avait permis de juger que rien, en ce logis endeuillé, ne répondait à mes désirs de collectionneur. J'allais descendre l'escalier lorsque, dans une petite antichambre, mal éclairée, et que garnissaient une bibliothèque vide et quelques chaises, j'aperçus, pendu au mur, dans un coin à contre-jour, deux petits cadres d'ébène contenant des portraits. Plongés qu'ils étaient dans la mi-obscurité, je ne pouvais me rendre compte ni de l'âge des personnages ni de la qualité artistique de l'exécution. Mais les cadres étaient jolis; ils dessinaient une tache carrée plus noire sur le mur assombri, et le centre arrondissait son cercle autour des deux effigies. L'anneau qui attachait les cadres à la cimaise formait un motif délicieux, une grappe de raisins qui ouvrait ses perles, piquées d'un point

de lumière, sur le bord de bois exotique, dépoli par les ans.

Je m'approchai, attiré par la simplicité pleine de style de ces cadres anciens. Mais quand je me trouvai devant eux, je sentis tout à coup mon cœur battre avec une douce intensité, comme le cœur bat quand nous savourons un plaisir inattendu ou que nos lèvres boivent à la coupe des tristesses intimes. J'oubliai d'examiner les cadres; je ne les voyais plus, car devant moi, me regardant de leurs yeux exilés, deux visages me fixaient de manière confidentielle. Le langage harmonieux de ces regards était si séduisant, si impérieux aussi, que je ne distinguais plus rien d'autre que ces têtes inconnues et déjà amicales cependant. Et la lumière tamisée qui régnait dans la chambre, en amortissant l'éclat des tons et en veloutant les lignes, rendait mystérieuse, plus énigmatique l'expression contenue de ces portraits charmeurs. Je les détachai du clou de bronze qui les tenait suspendus et m'avançai vers la croisée, les plongeant tout à coup dans la pleine clarté qui filtrait à travers les vitres sans rideaux.

Comme je les rapprochais l'un de l'autre, je constatai que j'avais dérangé inconsciemment leur ordonnance coutumière : Ils ne se faisaient plus vis-à-vis et, pareils à deux boudeurs, ils se présentaient non pas dos à dos, mais épaule à épaule. Il me semblait que les deux personnages, deux époux sans nul doute, me reprochaient d'avoir dérangé pareillement leur accord et de vouloir intentionnellement brouiller leur communion. Depuis toujours ils vivaient ainsi, côte à côte, se voyant, s'aimant, n'ayant besoin, pour se dire leur affection, que de tourner un peu les yeux qui, dans leurs portraits, suivaient celui qui avait le plaisir de faire leur connaissance et de les

dévisager... Je m'empressai de rétablir la disposition régulière des cadres. A l'instant même les deux personnages parurent se recueillir, se désintéresser de moi. Je pus alors les détailler à l'aise, sans qu'un seul instant me vint à l'esprit l'idée que je commettais une indiscrétion.

Les deux miniatures étaient des œuvres d'un caractère d'art tout à fait remarquable : le peintre anonyme qui avait négligé de les signer devait affectionner profondément ses modèles, car il avait pénétré avec une compréhension si intime le caractère des époux que ceux-ci parlaient par toute la vie concentrée de leurs regards et de leurs lèvres.

Ces portraits paraissaient s'animer; on eût dit que leurs bouches venaient de se taire pour permettre aux prunelles de se fixer avec plus d'intensité et d'attention sur quelque interlocuteur, de façon à découvrir, avant de poursuivre la causerie, le fond de son cœur et le fond de sa mémoire. L'atmosphère où l'artiste avait situé ses personnages tissait autour d'eux une quiétude à laquelle leurs traits et leurs attitudes semblaient participer. Un bonheur paisible et confiant se reflétait en tout leur être; et l'on pouvait croire que le fiancé avait fait exécuter ces deux portraits minuscules à la veille des épousailles, afin qu'ils conservassent à jamais, pour les années lointaines du repos et du souvenir, l'image rieuse, charmante, éternelle et un peu navrante de leurs jeunesses associées.

Agée de vingt-deux ou de vingt-trois ans, la femme se présentait de trois quarts; une robe de taffetas gris, dont les manches s'étageaient de franges de passementerie noire, moulait sa taille robuste et déjà plantureuse de riche bourgeoise sans expérience de la vie et encore sans soucis de l'avenir... Le col et le

poignet du vêtement s'enrichissaient d'une dentelle délicate. Sur la poitrine, cachant le premier bouton du corsage, une énorme broche d'argent silhouettait, autour d'un camée ancien, les volutes enchevêtrées de ses filigranes méticuleux. Cette broche, qui maintenait un large ruban de satin aux broderies florales polychromes, s'harmonisait avec un bijou du même caractère. Plus somptueux et plus riche, suspendu à une chaîne d'or garnie d'un gros cabochon en diamant, il retombait sur le revers de la manche; et sa blancheur était aussi vive que l'hermine de la guipure.

Ce buste si joliment paré supportait une tête d'un ovale régulier qu'encadraient des cheveux intensément noirs, partagés au milieu du front, et qui choyaient, sur les deux tempes, en boucles longues cachant tout à fait les oreilles. Seule se voyait, neigeuse autant que la chevelure était sombre, une des boucles d'argent à pendeloques serties de gemmes transparentes. Les yeux, très grands, étaient d'un dessin régulier, qu'accusait la ligne foncée des sourcils abondants. Les prunelles brunes, au milieu de la cornée légèrement bleutée, brillaient d'un éclat plein d'une tendresse que le pli arrondi des lèvres assez épaisses accusait davantage, avec ses commissures où des fossettes mettaient comme l'ombre de beaucoup de baisers. Les ailes du nez aquilin frissonnaient imperceptiblement, plus roses que le teint mat du visage, sous la peau duquel courait un sang qui gardait d'une lointaine ascendance méridionale une chaleur mystérieuse... L'annulaire droit montrait une bague de fiançailles en or ciselé et la main, d'un geste qui manquait de naturel, tenait un bouquet de roses épanouies, d'une facture si idéale, si subtile, si exquises de matière et de tons que sans cesse, quand

ma songerie évoque ce visage de fiancée, le nom de Pierre-Joseph Redouté me vient à la pensée. On croyait jouir du parfum discret de ces pétales roses infiniment allégoriques; et sans doute, si les narines du séduisant modèle se sensualisaient un peu, était-ce en sentant monter vers elles les odeurs délicatement enivrantes de ces fleurs et de ces boutons que le peintre avait mis entre le pouce et l'index de sa main dégantée...

L'homme avait atteint la trentaine; lui aussi était reproduit de trois quarts, tourné vers la droite alors que sa compagne regardait la gauche. L'apparence sobre de ce portrait contrastait avec l'aspect cossu de l'habillement de la femme : une ample redingote boutonnée, dont le collet montait jusqu'aux oreilles, ouvrait ses larges revers de drap noir sur une chemise impeccablement blanchie. Le faux-col de toile emprisonnait le menton, et seules les deux pointes molles sortaient de l'épais cache-nez de fin tissu blanc qui, passé plusieurs fois autour du cou, formait un petit nœud au sommet du plastron. Nul bijou, nul ornement ne rompaient la sévérité voulue de ce vêtement, qui ne pouvait s'accorder qu'avec le tempérament sage d'un homme dédaigneux des apparences et requis par l'unique valeur morale de son prochain... Le masque était presque aussi sévère que le costume : Un visage rond qui paraissait s'amincir vers le bas à cause des favoris châtains dépassant la courbe des joues; le poil rasé de la moustache bleuissait la lèvre supérieure où le nez assez applati et bosselé sous le niveau des yeux, projetait une ombre transparente. La bouche, entr'ouverte, semblait prête à dire une confidence; les yeux, petits aussi, s'ouvraient malicieux. Les orbites étant sans profondeur, les prunelles grises, piquées d'un point blanc, s'offraient

à l'entière lumière du jour, dont elles réfléchissaient l'éclat.

La chair du visage possédait une finesse extrême, délicate comme celle d'une femme; le modelé des formes pleines couvrait d'ombres suavement bistrées les plans arrondis du masque austère. Pourtant, reflet subtil de l'âme, un humour discret se devinait dans les yeux interrogateurs; et le pli des lèvres affectives s'imprécisait, pour l'analyste attentif, dans un sourire à peine esquissé. Ce qu'il y avait de particulier encore en ce portrait, c'était l'antithèse qui existait entre l'arrangement soigné et étudié du costume, le sentiment réfléchi et naturel du visage, et le désordre de la chevelure brune. Elle était hirsute et souple et des mèches rebelles se bousculaient dans tous les sens, retombant sur le superbe ourlet de l'oreille ou couvrant irrégulièrement le front. On eût dit que le personnage, dédaignant tout ustensile de toilette, se fût contenté de se passer les doigts dans les cheveux au moment de poser devant son ami le peintre miniaturiste..

Rien ne permettait de deviner la profession de cet homme, puisque nul attribut n'accompagnait son effigie. Pourtant, son austérité paisible et l'inflexible franchise de son regard pénétrant m'ont toujours porté à croire que ce portrait était celui d'un magistrat, d'un administrateur communal, ou peut-être d'un négociant plus spéculatif que spéculateur. Car la douceur, dans ses traits peu mobiles, s'alliait avec une fierté presque orgueilleuse.

Je serais resté longtemps encore devant la croisée, tenant en mains les deux miniatures requérantes, si un surveillant ne s'était approché de moi pour me dire que l'heure de clôture de l'exposition était passée... Hâtivement, j'accrochai aux clous de bronze

les deux cadres; dans ma précipitation, je ne les pendis pas à leurs places respectives. Pourtant, par une sorte de pudeur ridicule, répugnant à l'idée d'offrir à mon interlocuteur impatient le spectacle du soin, incompréhensible pour lui, que j'aurais mis à rétablir l'ordonnance de leur tête-à-tête, je m'en allai; j'eus peur de regarder une dernière fois mes amis, car le reproche amère de leurs bons yeux confiants aurait été pour moi irrésistible. En chemin, la vision me poursuivait des époux abandonnés en cette mortuaire et que les parents du défunt rentier n'avaient point cru nécessaire de recueillir pour soustraire leur tendre communion plastique à mille yeux indiscrets et profanes. Si bien que, rentré chez moi, je m'empressai de confier cette hantise à ma femme et de lui faire le récit fidèle des impressions extraordinaires de ce mémorable après-midi. Je m'étais promis d'aller à la vente annoncée et d'acquérir, aux enchères publiques, les deux précieuses peintures. Malheureusement, à la veille de la dispersion du mobilier du vieux propriétaire, une courte mission m'obligea à partir en province; et un travail absorbant et fatigant submergea dans mon cœur, revenu à des mobiles plus mercantiles et plus positifs, la double image qui m'avait tant ému naguères...

Le résultat de ma mission avait été peu brillant; aussi, après plusieurs jours d'absence, rentrais-je soucieux et mécontent de moi-même. Les affectueux baisers de mon épouse, me tendant les bras à mon retour, n'avaient point dissipé cette humeur regrettable. Je pénétrai dans mon cabinet de travail; d'un geste découragé et brusque je me disposais à jeter sur ma table des documents dont l'utilité m'avait été fort contestable : Je poussai une exclamation dont l'accent joyeux contrastait avec les sombres songeries qui me

harcelaient. Au milieu de mes papiers bien rangés, posé en pleine lumière sur mon bureau, en son cadre d'ébène dépoli, mon ami inconnu cambrait sa forte taille en fléchissant légèrement la tête sur son épaule droite. Je saisis la miniature et je fis le mouvement, immédiatement réfréné d'ailleurs, de la porter à mes lèvres, comme pour embrasser ce visage avec la joie soudaine que nous arrache la venue inopinée d'un parent, d'un être aimé dont on a longtemps et vainement espéré la présence... Mon plaisir était tellement extrême que je regardai ma femme avec reconnaissance. Elle souriait, jouissant de mon étonnement et heureuse d'avoir vu s'envoler si vite les papillons noirs de mes inquiétudes. Je devinais son action affectueuse. Elle me dit :

— Tu m'avais tant parlé de ces portraits que j'ai voulu te faire la surprise de te les offrir. Alors que tu étais là-bas, je me suis rendue à cette vente où tu aurais tant voulu aller... J'ai acheté le portrait d'homme avec la moitié de mes économies. J'eusse désiré acquérir l'autre; mais les enchères ont monté, monté, et la pauvre femme, séparée de force de son mari, a été adjugée à un prix qui dépassait tout à fait mes moyens...

Elle prononçait cette dernière phrase sur un ton amusé. Pour la remercier, je la baisai sur les joues :

— C'est dommage que tu ne les aies pas achetés tous les deux. Ils se faisaient si joliment pendants ..

Mes yeux de nouveau se posaient sur l'œuvre d'art. Je remarquai alors que la physionomie de mon héros semblait s'être modifiée. Une légère amertume plissait ses lèvres muettes, la tristesse tissait un voile imperceptible sur son large front sans ride et une peine inexprimablement intime se reflétait en son regard qui me fixait. C'était comme un reproche

que m'adressait mon ami, un reproche extrêmement attendri et dont tout un temps je cherchai la raison pourtant si simple et si lumineuse. On eût cru qu'il m'accusait de l'avoir éloigné de sa compagne, d'avoir consenti à une séparation dont l'un et l'autre devaient à jamais souffrir... Et cependant, dans ce reproche, il n'y avait point de colère, point de haine non plus. Les yeux attristés paraissaient me dire avec résignation : « Pourquoi as-tu fait ce que tant d'années, ce que la mort même n'avaient pu accomplir? Je l'adorais et tu me prives de sa présence aimée. Que vais-je devenir sans elle? Et ma douleur s'augmente de savoir qu'elle se lamentera autant que moi dans cet exil de nous-mêmes qui commence pour nous deux... » J'essayai de me donner la certitude que ce langage n'était que le fruit d'une illusion momentanée. Mais l'expression du portrait demeurait inchangeable. Son œil me suivait, ne me quittait pas dès que je m'étais assis à ma table d'étude ; et tout, excepté son éclat navrant, me semblait ténèbre, même l'illumination du matin.

J'aurais voulu fuir ce regard ; mais sa clarté, comme une étoile magique, m'attirait, me fascinait et augmentait sans cesse le doux remords que son premier rayon avait fait lever dans ma mémoire. Il était possible, songeais-je, de mettre fin à pareille obsession. Il suffisait de réunir derechef les époux, de rapprocher, comme autrefois, leurs deux images ; mais de quelle manière réconcilier ces deux divorcés malgré eux, ces deux veufs anormaux?...

Il fallait retrouver l'épouse disparue et la ramener, plus jeune et plus séduisante que jamais en ses atours de fête, auprès du mari qui l'attendait chez moi, en son petit cadre de bois noir, suspendu à la muraille, à l'ombre d'une horloge à musique qui laissait choir

sur lui, comme pour réjouir la longueur de son attente, la pluie de ses heures mélodieuses et mélancoliques... J'accusais ma femme de tous mes ennuis, et je lui adressais des remontrances plus amères à mesure que s'écoulaient les jours. Mon impression était tellement exacerbée que je croyais vraiment que nous avions affaire à un couple réellement en vie et dont l'existence s'était mêlée à la nôtre :

— Tu as eu tort d'abandonner sa compagne au caprice de quelque amateur conquis par son charme. Et cela pour un peu d'argent!... Nous en aurions trouvé, de l'argent, et cette séparation ne se serait pas accomplie. Tu ne sais pas ce qu'il souffre, lui, et tu ne soupçonnes pas davantage tout ce qu'il y a d'atroce dans ce regard ineffablement réprobateur qu'il fixe sur moi quand je m'approche... Au moins, si nous savions où elle s'abrite maintenant ; nous essayerions de l'arracher aux mains de son ombrageux possesseur...

— Tant d'amateurs se la disputaient, répondait morose ma femme, gagnée par ma peine, que je n'ai pas remarqué celui qui l'a emportée. Un antiquaire, peut-être un marchand de vieilleries. Veux-tu que je m'informe ?

— Oui, oui, renseigne-toi! m'écriai-je, d'une voix légère, sentant déjà diminuer le poids de mon chagrin.

Durant plusieurs semaines ma femme et moi nous visitâmes les magasins de curiosités; nulle part on ne connaissait le portrait que nous désirions et dont nous donnions un signalement précis. Aucun antiquaire de Bruxelles n'avait assisté à la vente du rentier décédé. Alors j'allais en province, en ces petites villes recueillies de Louvain, de Malines, de Hal et de Nivelles où des collectionneurs avisés font d'heureuses aubaines en des échoppes peu achalandées.

Toutes mes démarches furent infructueuses ; je dus renoncer à l'espérance qui avait animé, durant de longs jours impatients, mon désir de rendre à mon ami la calme et heureuse satisfaction de son regard de jadis... Insensiblement je m'habituai à la présence de ce camarade, comme on s'accoutume à vivre avec des gens qui ignorent le rire et dont un événement tragique a assombri pour jamais le visage. Il ne m'empêchait plus de travailler ; lorsque je levais la tête pour plonger ma plume dans mon encrier, je rencontrais son regard, et le reproche toujours attendri qui le tamisait me faisait moins mal qu'auparavant, car il était plus résigné encore qu'au début : il cessait de me harceler de ces flèches lancinantes dont mon cœur et ma pensée avaient tant pâti.

Lui aussi avait l'air de moins souffrir ; sa douleur s'émoussait, parce que son intelligente philosophie et son sentiment positif des choses se pénétraient, supposais-je, de la certitude de l'irrémédiable. Il *l'*avait perdue, il ne *la* reverrait plus, il portait le deuil de la femme uniquement chérie. En effet, son habit était celui d'un veuf : maintenant l'étoffe de sa redingote me paraissait plus sombre et la blancheur de son plastron blanc échancré prenait, dans mon imagination, l'ampleur d'une large larme d'argent parmi un drap funèbre... Les mois s'écoulaient ; nous prenions l'habitude, le matin, de saluer notre ami dans l'affliction d'un sourire compatissant et affectueux, auquel il répondait en adoucissant l'expression de son éternel reproche attendri. Puis je désertai le compagnonage du familier inconnu pour m'installer à la campagne, dont l'air pur devait rétablir dans l'esprit des médecins la santé compromise de ma femme. Tout à l'angoisse d'une guérison maintenant douteuse pour moi, car plus s'éteignaient les vives cou-

leurs des coroles champêtres, plus aussi pâlissaient les pétales roses des joues de mon aimée, j'abandonnai, à sa détresse, dans mon cabinet de travail déserté, mon ami presque essentiel.

Quant je réintégrai mon logis urbain, j'étais seul ; sous mes vêtements noirs battait un cœur désormais sans quiétude et qui laissait couler, par une blessure saignante et incicatrisable, toutes les délices qu'une belle mais courte vie conjugale y avait fait entrer comme un incessant cortège de joies mutuelles et partagées. Pour supporter mon accablement terrible j'entrepris un long voyage, sans but déterminé, sans itinéraire préconçu. Mes pas me guidaient machinalement vers les lieux que ma pauvre aimée et moi nous avions visités ensemble, au cours de ces exquis vagabondages que chaque été nous entreprenions pendant mes vacances. Je revis ainsi en quelques mois toutes les villes dont la connaissance nous avait demandé des années nombreuses... En débarquant j'avais l'illusion que nous étions deux amants, ainsi que jadis ; je revivais des impressions communes et je croyais que nous marchions côte à côte dans les rues anciennes, le long des fleuves bordés d'arbres ou dans les salles resplendissantes des musées Mais tout à coup je me trouvais seul, infiniment seul, désemparé comme dans un océan de rancœurs...

Je prenais, talonné par le désir irrésistible d'aller plus loin, le premier train en partance pour une autre ville où j'avais la certitude de retrouver cette amie indispensable qui m'attendait. Sa fallacieuse présence m'enchantait une fois de plus pendant quelques heures ; bientôt je me retrouvais abandonné et je repartais vers une autre ville où mon âme croyait qu'elle m'avait précédé.

La dernière étape de ce tragique et haletant pèlerinage me conduisit dans un joli bourg flamand, non loin de la mer, où déjà, la saison passée, ma femme, aux premiers symptômes de la maladie dont elle devait mourir, avait vécu de lentes heures d'inaction au milieu du nid de verdure qui cachait notre chaumine... L'automne dorait les arbres du jardin et les feuilles jaunes amoncelées devant la grille barraient de leur masse moirée l'entrée du chemin conduisant à la rustique habitation.

Je rentrai chez nous, chez moi devrais-je écrire, extrêmement affaibli par cette douloureuse course effarée à travers beaucoup de pays que je me promets de ne plus revoir jamais. Les saisons succédaient aux saisons et je me reprenais à adorer la vie, car à travers la nature, à travers toutes choses me parlait le souvenir de la femme regrettée. Ma blessure n'était point fermée, car le coup cruel avait touché mes fibres essentielles; mais la fidélité éternelle à la morte avait mis sur la plaie une sorte de baume qui étouffait sa lancinance. Instinctivement je pénétrai un matin dans mon cabinet de travail poussiéreux et m'assis devant mon bureau. En levant la tête au milieu de ma songerie, j'aperçus le portrait de mon ami inconnu; sa vue m'arracha un léger tressaillement, un tressaillement de plaisir, le premier dont j'eusse frissonné depuis la fin navrante de mon épouse. La présence du portrait introduisait une soudaine joie dans ma solitude, glissait un rayon de soleil dans l'obscurité de ma détresse. Il y avait tant de semaines que je ne pensais plus à lui, que je m'approchai pour mieux le regarder, pour le saluer d'un sourire en m'excusant de l'avoir oublié.

On eût dit que le personnage devinait mon sentiment, car il parut m'accueillir avec une cordialité que

je ne lui supposais pas. Le reproche de ses yeux et de ses lèvres était moins intense mais plus attendrissant que naguères et le mécontentement qui jadis accusait vaguement le pli des commissures se muait en une indicible pitié. Le personnage me plaignait après m'en avoir tant voulu... Il désertait son propre deuil pour pénétrer le mien, il renonçait à sa tristesse pour prendre une part de mon accablement. Sa bouche s'entrouvrait davantage et je croyais l'entendre dire à voix basse, sur un ton confidentiel : « Tu connais à ton tour les affres de la séparation ; songe donc combien tu m'as meurtri le cœur!... Mais comme ma peine dure depuis plus longtemps que la tienne, je souffre moins des inquiétudes de l'attente ; sans trahir la chère mémoire de mon amie, je puis offrir le secours de mes heures à ta consolation... » Mes paupières battaient et des larmes coulaient lentement sur mes joues amaigries. Jusqu'au soir nous restâmes ensemble, lui contre sa muraille, qui résonnait parfois des échos de l'horloge à musique, moi, dans mon fauteuil, le cœur troublé et pantelant. Nous étions taciturnes, mais nos pensées s'unissaient et nous confondions nos âmes étroitement à mesure que les ténèbres du soir tombant noyaient ma chambre dans leurs ondes et interposaient entre mon interlocuteur et moi leur voile bientôt impénétrable.

Le compagnonnage de mon hôte me devenait indispensable ; je fuyais les gens les plus sociables, je dédaignais sans dissimulation les parents qui essayaient de me distraire, pour pouvoir consacrer mon temps entier au commerce de cet homme dont j'avais brisé le repos et la quiétude. Personne ne se serait douté que mon apparente misanthropie avait pour cause une incomparable amitié... Maintenant, en effet, je l'aimais comme un frère, un frère aîné

ayant l'expérience de la douleur et sachant ineffablement compâtir à celle des autres...

Chaque matin se resserraient les liens qui m'unissaient à lui; mon affection pour le personnage finissait par prendre tout le vide que dans mon cœur le deuil avait creusé. Je me plaisais à causer avec lui ; à chaque instant, interrompant mon travail, je répondais, par-dessus les livres amoncelés sur ma table, à ses regards interrogateurs. Ou bien, je l'écoutais en silence, car sa voix était grave et sourde comme celle d'un être qui parlerait pour lui-même.

Le thème de nos entretiens ne changeait jamais : lui me parlait de son épouse disparue, moi je lui parlais de celle que j'avais perdue. Il me faisait le récit de ses amours, je lui contais les miennes; notre communion devint si absolue que nous n'ignorions rien l'un de l'autre et que j'avais l'illusion de l'avoir affectionné dès ma prime jeunesse et d'avoir grandi à ses côtés. Nous rêvions de voir notre accord s'éterniser et je n'étais contrarié que lorsque j'étais contraint de le quitter. Notre ressemblance morale était complète; il me paraissait même qu'à force de me familiariser avec sa physionomie, je prenais l'inconsciente habitude de pencher, à sa façon, ma tête sur l'épaule droite. A la longue, répudiant toute coquetterie, il me devint agréable de me coiffer à sa manière. Sa personne s'incorporait insensiblement à la mienne ; quand je ne parlais pas, ma bouche modelait son expression sur la sienne. Pourtant, ses traits se découvrant mieux que les miens, je me fis raser la moustache et laissai pousser mes favoris. Réconcilié avec l'existence, j'avais repris de la santé : Mon visage était plein et rosé comme celui de mon féal. J'adoptai son costume : pareil à un bourgeois du règne du roi Guillaume, je portais une épaisse redingote noire, du large collet duquel débordait un cache-

nez de toile non empesée, à l'ancienne mode. On me considérait comme très original, peut-être comme un fou ; mais je supportais avec ivresse les moqueries des passants, car en me houspillant ainsi ils me repoussaient totalement de leur monde...

A présent, nous sommes ainsi que deux jumeaux ; seule la couleur de nos yeux n'est pas semblable, et je pense qu'il a ceux de *notre* père et que *notre* mère m'a donné les siens... Je vais avoir trente ans aussi ; pourtant j'ai constaté hier que des fils d'argent brillent à mes temps, alors que lui a conservé sa belle chevelure brune, aux ombres veloutées. Ce moment de notre vie est capital et presque solennel. Je sais aujourd'hui que je vieillirai, que chaque jour désormais je semblerai être moins son frère, comme auparavant je l'étais chaque jour un peu plus. Car il restera toujours jeune, lui, en son cadre d'ébène ; et ce qui entretient sa jeunesse, c'est l'espérance qu'il a conservée malgré tout de la voir revenir, celle qu'il pleure en lui-même, mais n'est point défunte... Tandis que mon deuil à moi ne finira qu'avec ma propre fin. Pourquoi ne la retrouverait-il pas, par exemple, au lendemain de ma mort, lorsqu'il devra quitter ce logis où nous avons vécu tant d'années ensemble, et que commencera pour lui une existence peut-être aventureuse et pleine de surprise ?... S'il la repossède alors, il pensera l'avoir quittée depuis la veille, puisqu'elle aura gardé ses habits de fête et ses bijoux de mariage... Et le bouquet de roses serré dans sa main élégante n'aura pas cessé de répandre son parfum et de griser ses narines un peu sensuelles. C'est moi maintenant qui ai dans mon regard ce reproche attendri dont il me navrait jadis et auquel il se contente de répondre par la lente et pitoyable caresse de ses yeux pleins de lumière.

SANDER PIERRON.

EN MARGE D'UN ROMAN BELGE (1)

Nul sujet n'est indifférent à l'esprit vraiment observateur. Le paysage le moins chatoyant ou varié en apparence, la vie la moins fertile en péripéties, le cœur humain le moins asservi aux émotions rares et fortes fournissent aux visions ou aux sagacités aiguës des éléments précieux d'investigation.

L'art de nous éblouir par la transposition, dans le jeu savant et merveilleux des mots et des images, d'un décor somptueux ou bigarré, n'a rien que de très élémentaire. L'habileté y supplée à tout autre don moins artificiel.

L'art de nous passionner pour des événements ou des existences aux humbles et normales conformités relève d'un autre génie de pénétration psychologique que l'aisance à nous rendre palpitants des drames compliqués, à nous accuser le relief de telles personnalités essentiellement typiques.

Et cependant il est coutumier de voir les romanciers s'ingénier à ne nous offrir que les fruits d'une imagination tourmentée et curieuse de diversité artificielle et non pas à se borner à narrer la Vie tout uni-

(1) Ces pages seront publiées en préface au roman de Jean Laenen : *Cœur damné.*

ment. C'est que la Vie manque d'éclat et de complexité à leurs yeux. En réalité, pour le véritable penseur et pour le peintre exact, rien n'est merveilleux, multiple et changeant comme la Vie.

C'est un jeune écrivain, M. Claude Anet, de qui les premières œuvres accusent précisément cette faculté sagace et précise, qui disait naguère : « Les » romanciers cherchent le dramatique dans des » actions éclatantes et rares ; mais le train ordinaire » des choses est plus dramatique par sa continuité » même que leurs péripéties les plus émouvantes.

» Les romanciers veulent de belles fins à leurs his- » toires. Mme de Rênal est assassinée à l'église par » celui qu'elle aima ; la beauté de Valérie Marneffe » est rongée par une lèpre affreuse ; Mme Bovary râle » dans les affres d'un empoisonnement ; le corps délicat » d'Anna Karénine est broyé par une lourde loco- » motive.

» J'ai connu un grand nombre de vies dévoyées ; » leurs fins furent moins retentissantes. »

*
* *

La vérité est le don essentiel de ces histoires apparemment toutes simples, mais qui empruntent à cette élémentaire clarté du dessin une puissance irrésistible d'émotion et un accent de sincérité persuasif.

Il ne faudrait pas se hasarder imprudemment à reprocher une vue courte à ces écrivains qui n'ont point élargi au delà de leur coin de terre natal le champ de leurs investigations littéraires. Nombreux sont en Belgique les romanciers et les conteurs qui ont borné ainsi leur horizon. Et ils l'ont fait sciemment. Ce fut à la fois de leur part un héroïsme intelligent et une conscience courageuse. Héroïques ils se

montrèrent parce qu'ils limitaient étroitement le nombre des lecteurs capables de s'intéresser à des œuvres d'une inspiration uniforme en même temps que d'une portée fort restreinte. Consciencieux nous apparaissent-ils parce qu'ils ne manquèrent pas, à l'exemple de tant d'autres, de se convaincre souvent de la facilité du succès par le choix habile des sujets, des intrigues, des genres, des séductions opportunes même du style. Mais aussitôt le scrupule les brida quand ils se dirent qu'ils ne pourraient jamais parler avec authenticité que de ce qu'ils avaient vu, que des gens et des choses parmi lesquels ils avaient vécu.

Faut-il chercher d'autres raisons à l'abondance et à la valeur des romanciers de terroir dont notre littérature belge s'honore?

***

C'est Pierre de Ronsard qui disait en son mélodieux langage : « Du pays naturel, la grâce nous » attire. » Plus tard, Lamartine prononçait en d'autres termes la même assurance de ferveur : « Les lieux » nous entrent dans l'âme par les yeux et s'incor- » porent à nos sensations, et ces sensations deviennent » des caractères. » Maupassant, enfin, commentait ce que s'étaient bornés à constater les deux autres : « J'aime mon pays, disait-il, parce que j'y ai mes » racines, ces profondes et délicates racines qui » attachent l'homme à la terre où sont nés ses aïeux, » qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on » mange, aux usages comme aux nourritures, aux » locutions locales, aux intonations des paysans, aux » odeurs du sol, des villages, de l'air lui-même. »

Il semble que nos écrivains se soient pénétrés plus que tous les autres d'un semblable amour de la terre

natale. Tandis que Georges Eekhoud s'est attaché à nous faire aimer comme il l'aime lui-même cette « glèbe fruste, plane, vouée aux brouillards dont, à » part les *schorres* du Polder, la région fertilisée par » les alluvions du fleuve, peu de coins sont défri- » chés », Louis Delattre a célébré avec un lyrisme ingénu la Wallonie des confins de Fontaine aux bois de Landelies et de Leernes, là où le village est « pareillement la fleur d'un pays bien-aimé, le chef » d'œuvre du mariage de la rivière à la colline, la » réussite des bois avancés dans les prairies. » Tandis que Georges Virrès magnifie les Campines farouches, pieuses et mornes, ou note les mœurs mesquines et croque la physionomie pittoresque d'une petite ville cancannière, Hubert Krains se complaît aux spectacles mélancoliques des plaines hesbignonnes et considère avec pitié les vies mornes de quelques rustres douloureux.

J'en citerais nombre d'autres. Chaque canton presque et beaucoup de villes belges ont leur chantre. Et parce qu'ils aiment au moins autant le paysage et s'en pénètrent jusqu'à s'identifier à lui, que les êtres de réalité ou de fiction dont ils le peuplent, nos romanciers et nos conteurs de Flandre aussi bien que de Wallonie sont magnifiquement des descriptifs, des peintres, des coloristes. De l'un des plus artistes d'entre eux, de l'auteur des *Contes d'Yperdamme* et de *La Route d'Emeraude*, Emile Verhaeren n'a-t-il pas dit excellemment : « Le décor chez lui fait songer » à des paysages d'un Savary ou d'un van Momper, » les scènes à celles du vieux Breughel. Plus que n'im- » porte quel autre d'entre nous, Demolder prouve de » quel pays de peintres il sort et combien, à certains » égards, le mouvement actuel n'est que la résurrec- » tion non d'une ancienne école littéraire, mais d'une

» ancienne école plastique, autrefois glorieuse en
» Flandre. »

*
* *

Or, chaque jour voit s'accroître le nombre de ces écrivains voués à la célébration des beautés de notre sol, du pittoresque de nos villes, des caractères de notre race, des particularités de notre âme.

Et le spectacle est magnifique autant que réconfortant de ces énergies, de ces enthousiasmes ou même seulement de ces sympathies et de ces bonnes volontés incessamment surgis.

Dès le début de leur tentative la plupart des jeunes écrivains belges suivent les traces de leurs aînés : comme eux ils se vouent à décrire, à aimer et à faire aimer une ville, une région, un fleuve, une forêt.

Il me semble bien que Malines, l'antique et silencieuse cité des quais déserts, des couvents endormis, des banlieues usinières aussi et des célèbres carillons d'allégresse a trouvé l'un de ses fils fidèles pour comprendre et dire le charme de son double aspect de recueillement et de labeur agité. Dans le bref roman par quoi Jean Laenen débute dans la carrière des lettres éclate à chaque page cette filiale dévotion à la petite ville natale. Jean Laenen l'aime, cette Malines, et il ne nous conte une lamentable aventure d'amours douloureuses que pour y trouver le prétexte à nous parler de Saint-Rombaud, du Rempart des Arbalétriers, du Béguinage et de l'impasse des Récollets...

Encore ce récit des rares bonheurs alternés de cruelles souffrances, des quelques espoirs vite étouffés par des réalités décevantes qui délabrent la jeunesse du héros de *Cœur damné*, possède-t-il la sincérité d'émotion, l'authentique amertume des humbles

existences que l'auteur a dû connaître et plaindre. Il n'a certes imaginé ni leurs personnes physiques, ni leurs cœurs pitoyables, ni leurs vies sans éclat d'amants, puis d'époux, pas plus qu'il n'a forgé de toutes pièces les décors malinois ou bruxellois dans lesquels il nous les présente.

C'est pour cela que nous voulons louer et que nous devons estimer l'auteur de *Cœur damné*. S'abreuvant aux sources pures de l'inspiration ambiante, il ne veut rien devoir qu'à lui-même. Le talent peut provoquer l'admiration et appeler la louange; mais le talent qui se double d'honnêteté conquiert sûrement en outre la sympathie.

PAUL ANDRÉ.

LA PETITE MAISON DANS LA PETITE RUE OU LE SOLEIL NE BRILLAIT JAMAIS

Mes chers frères, et mes chères sœurs, ce matin je prends comme sujet de mon sermon le commandement : « Tu ne voleras point. »

Comme vous m'avez souvent permis de le faire,

John Luther Long, un des auteurs américains bien modernes, les plus féconds, a écrit des romans, des œuvres théâtrales, des nouvelles. Il excelle dans ce dernier genre : ses petits récits, simples, poignants ou tragiques parfois, se déroulent soit en Amérique, soit au Japon, dans un cadre dont la couleur locale est brossée à grands traits pleins de réalisme et de vigueur.

Ses petits tableaux japonais nous montrent dans l'âme niponne des profondeurs auxquelles Loti ne croit pas : sa *Madame Butterfly* est le pendant de *Madame Chrysanthème;* c'est la même mousmé dans le même kakemono. Mais, le kakemono a des tons moins compliqués, peut-être moins de demi-teintes suaves; la mousmé a une âme, des sentiments profonds jusqu'à la tragédie.

Ses croquis américains nous montrent souvent les drames simples, les tragédies élémentaires de la vie des humbles. Il joint aux dons de l'expression parfois très moderne, une sympathie très profonde pour les âmes que meurtrissent l'injustice humaine, et celle de la nature, pour le drame unique, éternel, de la séparation des êtres qui s'aiment.

Parmi ses romans citons : *Miss Cherry-Blossom*, *Little Miss Joy Sing*, *Naughty Nan*.

Parmi ses pièces de théâtre : *The Darling of the Gods*, d'un exotisme puissamment coloré, *The Dragon-Fly*, *The Lady and the Samuraï*.

Madame Butterfly est la première des nouvelles d'un recueil de véritables petits poèmes japonais en langue anglaise.

Et le récit suivant est l'adaptation de l'une de celles qui composent le volume intitulé : *Sixty Jane*.

je choisis ma manière à moi de développer ce thème. Je le ferai aujourd'hui, en vous racontant une histoire; c'est la manière des Evangiles, ce fut celle du divin Maître.

Mais, ce que je vais vous conter n'est point une parabole; c'est une histoire vraie. Je ne pourrais pas inventer une parabole qui vous montrât aussi clairement les funestes conséquences du mal, même du mal dont on s'est repenti, de celui qu'on a expié. Mon histoire est celle d'un pauvre prisonnier. Ce qui lui est arrivé m'inspire souvent, et il a ainsi, par mon entremise, sauvé bien des âmes.

Pour les gardiens de la prison, il n'est qu'un numéro. Il a 23 ans, ses cheveux sont gris, son dos voûté. Dans sa figure pâlie par la captivité, ses yeux sont très bleus, sa bouche est fine et jeune; sa barbe légère et bouclée me rappelle les portraits de saint Jean-Baptiste.

Il y a quelques années, il traînait sur le pavé d'Alaska Street; il y chantait dans les « saloons » (1). C'était un voleur; son père avait volé avant lui, et tous deux étaient fiers de leur profession. Ils avaient leur hérédité, leur vocation comme vous avez la vôtre A dix ans, il était célèbre à Alaska Street, et dans tout le « slum » (2) environnant. Il y avait un titre, on l'appelait : « le petit cambrioleur ». A quatorze ans, sa photographie figurait parmi celles des voleurs fameux, conservées à la police. Et, ce réprouvé, ce filou, avait une mère qui était une brave femme. Quelqu'un l'avait convertie au bien; elle avait essayé de convertir son mari et son fils; mais ceux-ci s'étaient un peu moqués d'elle, avec bonhommie, et n'avaient rien changé à leur vie.

Un jour, Bob (c'était le nom du jeune voleur) eut la permission de sortir de la prison pour aller voir mourir sa mère. Pendant les quelques minutes que le gardien le laissa avec elle, deux choses arri-

(1) Le salon est un bar américain de bas étage.

(2) Les slums, parties les plus pauvres, les plus mal habitées des quartiers populaires en Amérique et en Angleterre.

vèrent : Bob réalisa pour la première fois qu'il aimait tendrement sa mère, et moi je fis la connaissance de Bob. J'avais entendu parler de lui, et je fus surpris de voir l'expression souriante, candide de sa physionomie.

— Bob, lui dit sa mère, je crois que j'irai au ciel.

— Oui, dit Bob qui n'en doutait pas.

— Et... je...

Elle cherchait à fixer dans l'esprit de son fils, quelque chose qui pût l'amener vers le bien.

— ... Je t'attendrai à la porte du Paradis.

C'était le refrain de l'un des hymnes du *Sunday-School*.

— Non, non..., soupira Bob qui n'avait jamais songé à la possibilité pour lui d'aller au ciel, non ; à quoi bon ?

— Promets-moi que nous nous y retrouverons, supplie sa mère.

Les yeux de Bob cherchèrent les miens.

— Promettez, dis-je.

— Je sais que tu tiendrais la promesse que tu... me ferais, dit la mère, mettant sa main sur celle de Bob.

— Je promets, dit-il.

Bob me montra que le visage de sa mère morte avait une expression heureuse.

— C'est parce que vous avez promis, lui dis-je.

— Croyez-vous? demanda Bob, le regard plein à la fois de respect et de terreur.

— J'en suis sûr, répondis je.

— Alors... Alors il *faudra* que je tienne ma promesse, dit le jeune homme

Il se recueillit un moment ; je crois qu'il passait en revue les événements de sa courte vie d'erreurs. Puis, avec un soupir convulsif :

— Croyez-vous que je serai capable de tenir ma promesse?

— Oui, je le crois, répondis-je. Je vous aiderai.

— Alors, j'ai votre parole?... Merci.

Il n'est pas facile d'arriver tout droit de la fange des « slums » des bas-fonds d'une ville à la pureté de

l'Eglise, — de la société des voleurs à celle des bons chrétiens.

Aucun de nous ne connaît les difficultés d'un tel trajet. Bob pensa que la Bible l'aiderait à trouver le bon chemin. Mais il eut la malechance de commencer par rencontrer certains de ces versets décourageants qui abondent dans l'Ecriture. Un soir, je le trouvai dans sa cellule, étendu par terre, tachant de lire le livre saint à la lueur d'une bougie.

— Que fais-tu? lui demandai-je.

— Je tâche de trouver le bon chemin, Monsieur.

— Et tu réussis?

— Non, je ne trouve rien. Il n'y a pas de salut pour moi. Ecoutez, Monsieur : *Les méchants reculent jusqu'aux Enfers* (1).

Je pris le livre et je lus : *Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige...*

— Où avez-vous trouvé cela? demanda Bob.

Je lui montrai.

— Y en a-t-il d'autres comme cela?

Je lui indiquai d'autres passages du même sens, puis je lui dis d'en trouver lui-même dans les Evangiles.

Quand je revins, il avait lu le récit de l'Expiation.

— Je comprends maintenant, me dit Bob, j'ai trouvé le bon chemin.

Quand il sortit de prison, je lui procurai une place aux écuries de la « City traction C° » (2). C'était le plus humble des emplois de la compagnie, mais il fut heureux de l'obtenir. Quand je lui demandai pourquoi, il me répondit : « *Quelqu'un* naquit dans une écurie, dans une étable même ».

Graduellement, il s'éleva d'échelon en échelon dans la hiérarchie de la compagnie. Il finit par être receveur; souvent je voyageai dans son « car » et je l'observais. Il maniait alors l'argent qui l'avait tenté si fort quand il était à Alaska Street. Un jour, je remar-

(1) Ps. IX, 17.
(2) Société des tramways.

quai qu'il avait enregistré plusieurs courses qui n'avaient pas été payées. J'allai le trouver sur la plate-forme et lui demandai pourquoi il avait fait cela.

— Il faut du temps pour se faire une bonne réputation, soupira Bob.

Je continuai mon enquête.

— Voici comment je fais, me dit-il : Combien comptez-vous de voyageurs dans le car?

— Vingt-deux, dis-je.

— Quel chiffre sur mon cadran?

— Vingt-deux.

Il tira les reçus de sa poche et les compta.

— Cela devrait faire 1 dollar et 10, lui dis-je.

Bob se mit à rire :

— Eh bien, c'est 1 dollar et 15, erreur à l'avantage de la compagnie!

Cela ne me satisfit point.

— Mais, sais-tu, Bob, que, d'après cela on dirait que tu as accepté des voyageurs et reçu leur argent sans leur donner de ticket?

Bob eut l'air grave.

— Je suis parfois négligent quand il s'agit de mon argent à moi. Mais pour celui de la compagnie, ça non. Parfois... (et il hésitait, mais je le fis continuer), parfois quand il entre une pauvre blanchisseuse, je paie pour elle. Ma mère était une pauvre blanchisseuse. Et les pauvres petits enfants, quelquefois je paie pour eux, ceux qui ont l'air malheureux comme s'ils n'avaient jamais assez à manger.

Mais le résultat de tout ceci fut que le car de Bob finit par avoir exclusivement comme clientèle les pauvres vieilles femmes et les petits malheureux; les gens bien mis évitaient ce car populaire et se plaignirent à la compagnie. Et les recettes diminuèrent de plus en plus. Nous n'avions pas songé à ce danger-là. Et Bob qui était si heureux d'avoir comme voyageurs les gens qu'il aimait et ceux qui l'aimaient bien, lui, le pauvre Bob!

On le mit au service de nuit. C'est à cette époque que je commençai d'aller à la Mission de Minuit à Spruce Street, et c'est dans son car que, plusieurs fois par semaine, je rentrais chez moi. La première fois

que je le fis, Bob arrêta devant une grande imprimerie de Market Street et attendit. C'était son premier trajet cette nuit-là — minuit un quart. — Je lui demandai ce qu'il attendait.

Il se mit à rire.

— Vous allez voir.

Une minute plus tard une jeune fille sortit de l'imprimerie et entra dans le car. Le même incident se reproduisit très souvent, et je finis par demander à Bob s'il connaissait la jeune fille.

— Non, répondit-il ; mais j'aime de pouvoir faire quelque chose pour elle ; maintenant que je n'ai plus ni les misérables vieilles femmes, ni les petits pauvres, il faut bien que je sois bon pour quelqu'un.

— Bob, as-tu jamais été amoureux ?

Il secoua la tête en riant :

— Connais pas, dit-il.

Mais en attendant, il continuait à arrêter régulièrement devant l'imprimerie ; et, une nuit, prenant courage, il dit à la jeune fille qui appprochait :

— Vous montez ?

Ellle devina que la question n'était qu'un prétexte gauche pour entrer en conversation, et elle ne répondit que par un sourire.

Un soir elle s'enhardit jusqu'à lui répondre « oui » très doucement.

Pendant longtemps, ce fut tout. Puis, une nuit où il faisait très froid, Bob descendit du car pour l'aider à monter ; et il lui dit :

— Froid, ce soir !

— Oui, très froid.

Une autre fois :

— Vous marchez comme si vous étiez fatiguée ce soir ?

— Oui, dit-elle en rougissant. Je suis fatiguée. Est-ce que vous n'êtes jamais fatigué ?

— S... s... si, répondit Bob très décontenancé ; M... mais jamais pendant ce trajet-ci !

Et il s'en vint précipitamment vers moi sur la plate-forme.

Le regard surpris de la jeune fille suivit Bob ; ensuite nous la vîmes s'envelopper dans son maigre

petit châle, et s'endormir. Dans son sommeil, ses joues étaient devenues rosées ; les creux semblaient en avoir disparu et je fus surpris de sa beauté délicate, pathétique. Bob la regardait aussi, encore bien plus attentivement que moi,

— Comme elle est jolie, dit-il.

— Oui, bien jolie.

— Mais, cette toux... Croyez-vous qu'elle serait fachée si j'allais tout doucement la couvrir de mon pardessus ?

— Elle aurait bien plus chaud ainsi, dis-je.

Il le fit, et revint près de moi, l'air tout heureux.

— Maintenant, ne te refroidis pas toi-même, Bob ; rentre.

J'allais le précéder à l'intérieur, mais il me retint par le bras :

— Vous allez l'éveiller !

Une teinte plus chaude se répandit sur la figure fatiguée de la jeune fille, et inconsciemment elle se serra dans le pardessus. Bob était radieux. Il pria le chauffeur de tourner les coins très doucement, et d'éviter les arrêts brusques.

Quand nous approchâmes de la petite rue où elle habitait, il entra sur la pointe des pieds et reprit son paletot. Puis, sur la plate-forme, il cria tout haut le nom de la rue.

— Je dois,... je dois avoir dormi, sourit la jeune fille en sortant ; je suis toute reposée,... et j'ai chaud.

— Voulez vous prendre ma place une minute ? me dit Bob à l'oreille. Je vais l'accompagner ces quelques pas.

Elle voulait protester, mais il passa son bras sous le sien et l'entraîna, triomphant.

Une autre nuit où nous étions de nouveau les trois seuls occupants du car, Bob me quitta sur la plate-forme, « pour aller arranger mes lampes », me confia-t-il mystérieusement. Il me semblait qu'il ne manquait rien à celles-ci ; mais comme je le vis, à l'intérieur s'asseoir un moment à côté de la jeune fille, je compris la nécessité soudaine de « veiller à ses lampes ! »

— Vous n'êtes pas bien forte, commença Bob.

— Non, avoua-t-elle.

— Vous ne devriez pas travailler si dur, la nuit surtout.

— Il faut bien, soupira-t-elle.

— Pourquoi est ce qu'il faut?

Elle le regarda tout étonnée. Bob remarqua combien ses petits poignets étaient maigres. Il répéta sa question avec insistance.

— Ma mère est infirme.

— Et votre père? il ne gagne rien?

Elle baissa la tête, et ne répondit pas.

— Dites, que fait votre père?...

Bob élevait la voix, presque avec colère, et renouvela sa question.

— Je n'ai jamais eu... de père!

Bob pâlit, ses poings se serrèrent.

La jeune fille baissa la tête encore plus bas. Bob se leva.

— Dites donc, je... je vous aime beaucoup...

Elle secoua lentement la tête.

— Je vous aime beaucoup, répéta-t-il.

Elle restait immobile, et il vint près de moi, à l'extérieur.

— Dites, M. Burton; vous m'avez demandé une fois si je n'avais jamais été amoureux. Eh bien! je crois que je le suis maintenant; est-ce qu'on est amoureux quand on se sent prêt à mourir pour... pour elle? Et il la montrait du doigt.

— Oui, lui dis-je C'est là de l'amour, et j'en suis content pour toi.

Cette nuit-là, il la reconduisit de nouveau, et elle ne protesta plus.

Une nuit, Mary ne parut pas à l'heure habituelle. On était au commencement du printemps. Nous attendîmes cinq minutes, puis je conseillai à Bob de continuer.

— Tu serais mis à l'amende pour un retard pareil, lui dis-je.

Il resta inébranlable. Je finis par aller voir ce qui en était. Elle n'était pas venue travailler ce jour-là.

— Voulez-vous m'accorder une faveur?... me

demanda Bob. Allons voir si elle est... si elle est malade.

Je lui fis beaucoup de peine en refusant d'aller ce soir-là, mais je promis de le faire trois soirs plus tard si elle continuait à ne pas venir. Entretemps, je m'arrangeai pour ne pas le revoir.

Le troisième soir quand j'entrai dans son car, je le trouvai dans un état de grande agitation.

Il n'avait pas revu la jeune fille.

Nous allâmes à la petite maison.

Une femme, petite et boîteuse, nous ouvrit. Il y avait des restes de beauté dans sa figure fatiguée. Elle nous regarda un moment de ses yeux ternis par bien des veilles, puis dit :

— Bonsoir.

Bob commença avec volubilité :

— Je viens de finir mon service, ma'am, il y a quelques minutes, — je suis au service de nuit et je m'ennuyais après elle, ma'am, elle me manquait... et je voudrais savoir ce qu'il y a... s'il y a quelque chose... parce que je... parce qu'elle me manquait beaucoup...

— Mary? demanda prudemment la mère.

— Oui... oui, ma'am..., Mary.

— Elle est malade.

Bob chancella légèrement et s'appuya au chambranle de la porte.

La femme commença à refermer la porte.

— Attendez, attendez un moment, implora Bob, retenant la porte. Ce monsieur, c'est M. Burton; il est pasteur, il me connaît. Et moi, je suis Bob. Elle ne vous a pas parlé de nous?

— Non.

— Elle ne vous a pas parlé de... moi?

Seconde négation.

Je m'interposai en faveur de Bob, priant la mère de lui permettre de voir Mary.

— Je regrette, dit-elle, mais elle ne doit voir personne. C'est le docteur qui l'a défendu.

— Mais, ma'am, je dois la voir. Je dois! s'écria Bob. Je puis la guérir; je la guérirai !...

Dans son chagrin, il commençait, inconsciem-

ment, à vociférer. Jugeant qu'ainsi, il ne gagnerait rien, je m'interposai de nouveau :

— Madame, je crois que voir Bob pourrait faire du bien à votre fille. Je suis certain que cela ne lui ferait pas de mal. Voulez-vous lui demander si elle y consent? Sinon, nous partirons tout de suite.

— Bien sûr, elle nous verrait avec joie.

Et, pendant que nous attendions dans l'autre chambre, j'entendis qu'on la paraît pour nous recevoir. Et je me figurais la petite figure délicate, devenant rosée à l'idée de notre visite.

La mère revint nous appeler.

Mary tendit ses mains amaigries à Bob qui les prit avidement, murmurant :

— Mary... oh Mary!... Comme vous m'avez manqué!...

Et il n'y avait que trois jours !

Avec son intuition féminine, elle comprit, et l'attirant vers elle, elle l'embrassa.

Bob, pris par surprise, se rejeta en arrière :

— Mais..., dit Mary interdite, je croyais... un jour vous m'avez dit que vous m'aimiez bien... et puis je vous ai manqué... et maintenant vous êtes venu.... alors j'ai cru...

Elle ne crut rien d'autre. Car Bob l'avait dans ses bras et lui embrassait les yeux, les cheveux, la bouche.

— Bob, avoua la jeune fille, je souhaitais que vous vous ennuyiez après moi. Souhaiter les choses, vous savez, souvent ça les fait arriver.

— Il n'y avait pas besoin de ça, dit Bob, pour que je pense à vous.

— Je suis contente, murmura la jeune fille, mais...

Elle s'arrêta et caressa la figure du jeune homme avec compassion.

— Quand serez-vous guérie, et pourrez-vous de nouveau voyager dans mon car?

— Pauvre Bob!... Elle mit ses bras autour de son cou.

Il comprit ce qu'elle voulait dire; ses mains tremblaient, et le paquet qu'il avait tenu tout le temps se défit. Il dit d'une voix étouffée :

— Regardez Mary!

Et les roses se répandirent sur elle ; deux douzaines de belles roses, coûteuses.

— Oh, Bob!

La jeune fille avait plongé sa figure dans leur masse parfumée, et respirait avec extase leur arôme suave, en répétant :

— Oh, Bob!...

Puis :

— Rien, rien n'aurait pu me faire autant de plaisir. Je les aime tant et je n'en ai jamais!

— Je voulais vous apporter encore autre chose, dit-il. Mais si rien d'autre ne vous ferait autant de plaisir, rien...

— Autre chose? Mais quoi donc? Ces belles roses doivent avoir coûté...

Elle s'arrêta, comme effrayée.

— Oui, elles ont coûté... les gages d'un mois! dit Bob en riant. Et l'autre chose ne coûte rien, ne vaut rien, pas un centime! Et vous n'en voulez pas!...

— Qu'est-ce que c'est, Bob? donnez-le moi ; oui je suis sûre que j'aimerais l'avoir.

— C'est... c'est moi-même.

La jeune fille se souleva sur le coude ; on eût dit d'abord qu'elle n'avait pas entendu.

Puis elle dit :

— Mais Bob...

Il mit son bras autour d'elle.

— Voyez-vous, Mary, tout mon argent passera à des bêtises, si vous ne me laissez pas l'employer à prendre soin de vous et de votre mère.

— Mais Bob..., répéta Mary, et une lueur de joie surprise, de joie qui n'osait croire, — inonda ses yeux.

— Vous croyez que je ne pourrais pas? mais bien sûr que si; nous ne serions pas bien *riches*. Mais vous seriez plus à votre aise, et moi je serais heureux..., oh! si heureux.

Mary se serra contre lui.

— Bob, Bob, est-ce que vous parlez vraiment de m'épouser?

— Mais oui, Mary, — je vous aime...; je vous aime.

— Bob, — oh! Bob..., mais je vais mourir!

Bob avala le sanglot qui l'étouffait et entoura Mary de ses bras.

— Non, dit-il gravement et avec conviction. Dieu ne m'avait jamais donné grand'chose; mais maintenant qu'il vous a donnée à moi, il ne va pas vous reprendre. Et, se tournant vers moi :

— N'est-ce pas, Monsieur Burton?

— Non Bob, je ne le pense pas.

Je les mariai cette nuit même. Mary guérit, mais resta bien délicate. Elle avait maintenant assez à manger, de bons vêtements, du calme; elle passait d'heureux dimanches dans le parc, — elle semblait plus forte. Mais je crois que c'était le bonheur, et non la santé, qui lui donnait cet air-là. Ils faisaient des projets avec avidité, comme s'ils avaient peur de perdre une minute du précieux avenir. Et souvent Mary disait :

— Je veux mourir la première, Bob. Je ne pourrais plus vivre sans toi.

— Eh bien! et moi alors?... Veux-tu que ce soit moi qui doive vivre sans toi?

— Ah! tu es plus grand et plus fort que moi, répondait-elle en riant. Et puis, en vieillissant, je deviendrais laide; et alors tu cesserais de m'aimer.

— Tu serais isolée et perdue là-haut sans parents ni amis! Il vaut bien mieux que je m'en aille le premier et que je puisse t'attendre avec ma mère à la porte du paradis, répondait son mari.

— Oh! mais je retrouverais bien ta mère, quoique je ne l'aie jamais vue. Et alors, à nous deux, nous attendrions après toi! N'est-ce pas que ce serait gentil?

Elle se pencha vers lui et murmura, croyant que je n'entendrais pas :

— Et, Bob, si alors nous avons... quand nous aurons... le Bébé. je te le laisserai pour que tu aies une consolation et une société.

Bob la prit dans ses bras avec passion.

— Ah! quelles bêtises, tout cela, gronda-t-il. Nous deviendrons vieux, très vieux Et alors Dieu nous rappellera ensemble. Maintenant chut! Je vais chanter et tu t'endormiras.

Et de sa belle voix ample, il commença :

Jésus, mon maître bien-aimé,
Vers toi mon cœur s'élève.

Quelques jours plus tard, je ne vis plus Bob sur son car, et, au bureau de la compagnie, on m'informa qu'il était en prison pour vol. J'allai le voir.

— Bob, lui dis-je, je ne te demande que ta parole. Dis-moi si tu as vraiment fait quelque chose de mal?

— Croirez-vous à ma parole? demanda le jeune homme. *Eux* n'ont pas voulu me croire.

— Je ne te demande que ta parole.

— Je n'ai plus jamais rien fait de mal depuis la mort de ma mère

Je le crus, et je le crois encore.

— Je vous en prie, me demanda-t-il, dites à Mary que je suis innocent. Ils ne peuvent pas condamner un innocent. Bientôt je rentrerai chez nous, — dites-lui, n'est-ce pas? dites-lui.

— Elle n'a pas besoin qu'on l'assure de ton innocence, répondis-je, mais j'irai la voir et lui donner du courage.

J'allai, mais je ne lui annonçai pas que son mari reviendrait bientôt.

Et de nouveau la lumière brillait le soir à la fenêtre de la petite maison, dans la petite rue, où jamais le soleil ne pénétrait, et de nouveau une femme attendait, — attendait celui qui ne devait plus revenir.

Personne ne pourrait réaliser combien le procès fut court, horriblement court, froid et indifférent. Et il ne semblait pas croyable que les juges pussent ignorer aussi complètement la tragédie de cette jeune vie, irrévocablement condamnée par eux, — et dans la sombre petite maison, la tragédie de ces autres vies marchant vers son dénouement désespéré. L'enfer ne peut être plus hideux, plus implacable que cette chose que nous avons créée et que nous appelons la justice humaine, — la loi, — que ces hommes à qui nous avons donné le pouvoir de nous juger. Oh! plutôt laisser échapper un millier de coupables que condamner un seul innocent! Oh! cette justice humaine, si différente pour le pauvre et pour le

riche. Le malheureux Bob n'eut pas même d'avocat pour le défendre. Hélas! nous croyions tous deux que l'innocence n'avait pas besoin d'avocat!

— Bob, lui dis-je, n'aie pas peur. Le Seigneur prendra soin de toi.

Le jeune homme tourna vers moi sa figure éclairée par une sorte de lumière intérieure :

— Je n'ai pas peur, répondit-il, avec un pâle sourire. J'ai la Bible de ma mère ici, contre mon cœur.

Et, en effet, il semblait qu'il n'y eût pas lieu pour lui d'avoir peur. Il se trouvait parmi ses amis, les pauvres femmes, les petits malheureux qu'il avait toujours aimés, et qui l'aimaient

Mais on fit avouer à celles-ci qu'elles n'avaient jamais payé leurs courses sur le car de Bob; et à ceux-là que le gentil conducteur leur donnait de l'argent hors de la sacoche où il y en avait tant.

Les membres du jury se mirent à rire, et peut-être l'affaire se fût-elle arrêtée là. Mais on fit alors raconter aux enfants ce qu'ils savaient de la jolie jeune femme qui habitait dans la petite rue sombre.

— Naturellement, dit le procureur au jury d'un air triomphant; il y a toujours un ou une complice?

— Et, elle travaillait dans le temps, n'est-ce pas! Et après qu'elle eût rencontré le receveur, elle n'a plus travaillé?

Les enfants admirent qu'il en était ainsi, et que maintenant elle portait de belles robes.

Le jury et le procureur échangèrent un sourire d'entente.

Ensuite vinrent d'autres témoins; ceux qui avaient voyagé dans le car de Bob, qui avaient remarqué tous ses petits actes de bonté, et les interprétaient maintenant, comme si c'étaient des crimes.

Oh! je n'aurais jamais cru que la bonté, la pitié, la douceur puisent présenter de pareils périls.

Et moi, qui tâchai de l'aider, on m'interrogea sur son ancienne vie à Alaska Street; mais on ne me permit pas de parler de sa conversion au bien.

Je leur dis que Bob était marié à Mary.

Cela les fit rire.

Je leur dis que Bob payait les courses des pauvres, de sa propre poche.

— Avez-vous *vu* cela? demanda le procureur.

Je dus admettre que je ne l'avais pas vu, mais que Bob me l'avait dit, et que je croyais ce qu'il m'affirmait.

— Comment, vous, un pasteur chrétien, vous croyez à la parole d'un repris de justice, d'un voleur notoire?

— Oui, répondis-je, moi qui sais tout ce qu'il a jamais fait de mal, je crois chaque mot qu'il dit maintenant!

— Pourquoi, demanda le procureur.

— Parce qu'il est maintenant un serviteur zêlé de Dieu et du Bien.

Et tous se mirent à rire.

Bob alors raconta son histoire. Et quelle histoire piteuse, déshonorante c'était! On lui fit dire tout ce qui concernait son ancienne vie. Mais quand il voulut parler de la nouvelle, on le fit taire.

Le jury le condamna sans délibération et entama avec soulagement une nouvelle affaire.

Et Bob fut ramené à la prison qu'il avait espéré, avec l'aide de Dieu, ne plus jamais revoir.

Le brave gardien de la prison se rappelait les bonnes résolutions que le jeune homme avait prises, et il lui dit avec une tape amicale sur l'épaule :

— Ils auraient bien pu te permettre de te défendre, mon pauvre garçon.

A moi il dit :

— Sa figure a une autre expression cette fois. Nous apprenons à lire les figures ici. Son expression est changée.

— Son cœur aussi, répondis-je. Nous, ce sont les cœurs que nous apprenons à lire, et il y a maintenant autre chose dans son cœur. Je vous en prie, soyez bon pour ce pauvre garçon, Dieu vous le revaudra. Il ne méritait pas d'être envoyé ici, cette fois.

Quand la porte de fer se fut bruyamment refermée derrière lui, Bob me dit :

— Dites à Mary... que je suis... que je suis... bien déçu...

Ces deux mots caractérisaient l'horrible tragédie de sa jeune vie. Sa figure tremblante, convulsée, disait le reste.

Chaque fois que je suis indigné contre une manifestation de l'injustice des hommes, je revois cette figure pathétique.

Bob dépérit dans cette même prison, où jadis il avait engraissé. Il y faisait des souliers, et l'on m'a dit que ces souliers étaient bien faits, comme tout ce qu'il entreprenait. Au bout de quelque temps, sa figure prit une expression de paix étrange et solennelle que je ne compris pas d'abord. Mais un jour il m'expliqua.

Il savait maintenant, me dit-il, pourquoi Dieu avait permis que le jury le condamnât: Il avait une mission à remplir dans la prison.

Je ne fus que trop heureux de le confirmer dans cette idée.

C'est de sa belle voix, ample, douce et caressante qu'il voulut se servir pour accomplir sa mission. Je crois que jamais je n'ai entendu de plus belle voix. En ses chants indescriptiblement harmonieux, il racontait son passé dans les slums, sa rédemption vaine; il parlait de la petite maison dans la rue sombre, et il chantait aussi l'espoir, de vagues promesses, Dieu, le Ciel!

La première fois qu'il chanta, tout le monde dans la prison dormait. Le gardien alla doucement à la porte de sa cellule lui dire qu'il désobéissait à la règle. Mais il ajouta qu'il le regrettait; et à partir de ce jour la règle ne fut plus observée. Car le geolier avait raconté aux inspecteurs que, lorsque Bob chantait, la prison n'avait pas besoin de gardes. De sorte que, tous les soirs, quand les lumières étaient éteintes, il se mettait à chanter. Et ces chants étaient les seules choses douces et belles que la plupart des prisonniers eussent jamais connue.

Un peu plus tard, on fit chanter Bob dans la chapelle, le dimanche.

Et peu à peu, il prit sur ses compagnons une influence que le chapelain n'avait jamais pu acquérir. Il était de leur classe; il avait péché comme eux,

avait souffert. Il les comprenait, disaient-ils, et ils l'aimaient Il sympathisait à leurs peines et souffrait avec eux, jusqu'à la fin. La fin, c'était parfois le hideux échafaud que l'on érigeait au bout d'un couloir obscur, loin du monde extérieur.

Lundi dernier, Mary me fit appeler. Elle allait mourir.

— Plus rien ne peut me sauver maintenant, me dit-elle. Pas même Bob, s'il était ici.

J'envoyai en toute hâte un gendarme à cheval avec un mot, au gouverneur de la prison; le gendarme revint, ramenant Bob.

Mary entendit la porte s'ouvrir; elle comprit et serra ma main dans les siennes.

— Oui, dis-je, c'est lui.

— Que Dieu vous bénisse !

Et il entra. Ce n'était plus le Bob impétueux qui naguère était arrivé dans un moment de crise analogue. Il y avait maintenant dans son attitude quelque chose de mystique mêlé à la tendresse de l'amoureux. Mary l'enlaça de ses bras, et longtemps, silencieusement, ils se regardèrent au fond des yeux. Il y avait presque un an qu'ils ne s'étaient plus vus.

— Bob, murmura la jeune femme, la nuit dernière j'ai rêvé que tu arrêtais le car pour moi, et tu disais comme dans le temps : « Vous montez ? »

— Oui, murmura Bob.

— Tu te rappelles?...

— Oui.

— Maintenant, tu ne peux plus me sauver, Bob; ton amour même ne peut plus me guérir.

— Non, dit-il.

— Et je suis si contente! Car c'est moi qui pars la première, tu vois... Vous montez?... Oh! comme nous avons été heureux, — c'est beaucoup d'avoir été heureux pendant un an, presque un an... — N'est-ce pas? Mon pauvre Bob! Et tu ne seras pas ici quand je partirai; ils vont te ramener, — te ramener...

— A la prison.

Elle ne pouvait pas dire le mot, mais Bob le dit.

— Pauvre Bob! Mon pauvre vieux Bob chéri... J'ai été si heureuse. Je n'ai pas peur, Bob chéri; car je

n'aurai pas longtemps à attendre après toi. Je le vois dans tes yeux. Comme tu es devenu beau. Je t'ai toujours trouvé beau, mais maintenant... Qu'est-ce que c'est qui t'a changé, dis?

— C'est l'amour de Dieu.

— L'amour de Dieu, répéta-t-elle tout bas. Je t'attendrai... Avec notre bébé et avec ta mère, à la porte, Bob, — tout à l'entrée. Tu nous verras, n'est-ce pas? Bob chéri, embrasse-moi, — oui ainsi. Nous ne serons jamais lasses de t'attendre. Mais ne sois pas trop long. Le paradis ne sera pas le paradis sans toi. Il n'y aura pas de prisons là-haut, et pas de mal, et pas d'injustice... Dieu est là... et il... comprend... Embrasse-moi encore,... encore... et encore. Mon bien-aimé... tes cheveux sont blancs, Bob... Au revoir, au revoir jusqu'au jour... là-haut...

Le gendarme était là, pour reconduire Bob à la prison.

Et hier on le ramena encore une fois à la petite maison, dans la petite rue où jamais il n'y avait de soleil. Il revint pour la dernière fois, voir sa femme et son bébé. Il se pencha sur le cercueil pour leur dire un dernier adieu, comme si elle pouvait entendre; puis il embrassa les roses sur le couvercle du cercueil; il en prit une, avec un sanglot désespéré, étouffé. Et tandis qu'il était là agenouillé, contemplant une dernière fois les traits de sa femme, je lui lis ce que je trouvai de plus consolant pour les vivants, dans le service des morts.

Le corbillard arrivait, sans bruit. On emporta le cercueil, — ce cercueil qui contenait celle qui lui avait donné le petit peu de bonheur qu'il avait connu. Et alors, ils partirent, chacun de leur côté : Bob vers la prison; Mary et son bébé vers la tombe.

Adapté de l'anglais de JOHN LUTHER LONG,
par ALICE WETZLAR.

ADIEUX

LUI

Descendons au jardin; un peu de soleil tremble
Encor sur la colline où luisent les bouleaux,
Les bergers aux yeux gris rappellent leurs trou-
[peaux,
Et c'est le dernier soir que nous passons ensemble.

Ainsi qu'aux jours d'été descendons au jardin;
Viens écouter la plainte lente et monotone
Du jet d'eau familier; à cause de l'automne,
Dans la nuit qui descend, son sanglot presqu'humain
S'unit au vent du soir pour bercer notre peine.
— Te souvient-il, ma sœur, de ces beaux soirs d'été
Que nous venions rêver dans ce coin écarté,
Lorsque l'heure venait où rôde le phalène?
Tu me disais : je t'aime, et tu me souriais,
Et tu penchais vers moi ton doux et clair visage;
Et moi, tendant l'oreille aux rumeurs du feuillage,
De me sentir aimé peu à peu j'oubliais!

Hélas! voici l'hiver. Demain les feuilles mortes
Couvriront le seuil où nous venions nous asseoir,
La maison restera vide et le vent du soir,
Invisible et brutal, refermera les portes;

Et les fleurs du jardin finiront de mourir,
Et les oiseaux aussi qui descendaient des branches
Pour picorer sur le chemin les miettes blanches;
Mais toi, ma pauvre enfant, que vas-tu devenir!

ELLE

Il ne faut pas pleurer sur moi. Toute une année
Tu voulus bien, ami, me garder près de toi;
Tout un an j'ai goûté la douceur de ton toit,
Moi qui ne savais pas le bonheur d'être aimée.
Grâce à toi j'ai connu l'ivresse de l'été,
Les murmures des bois, la gloire des campagnes,
La fraîcheur des vallons, des ruisseaux, des mon-
[tagnes,
La paix des champs et leur douceur et leur bonté.
— Ne pleure pas sur moi, ne te fais nul reproche!
Je savais bien lorsque tu devins mon amant
Que tout est fugitif, que viendrait un moment
Qu'il faudrait nous quitter. Hélas! la nuit est proche,
La lumière du jour commence à s'effacer,
Et mon cœur meurtri saigne au fond de ma poitrine.
— Adieu donc, bien-aimé! Je vais recommencer
Ma vie obscure et pauvre et triste d'orpheline,
Sans consolation, sans joie et sans amours,
Qui pour l'aimer et la guider n'a plus personne,
Et qui n'espère rien, et qui pleure toujours.
— De cet été brûlant et de ce frêle automne
Le souvenir au moins toujours me restera;
Aux heures de dégoût et de désespérance,
Tendre comme une mère attentive il viendra
Apaiser mon angoisse et bercer ma souffrance.

LES BELLES MAINS [1]

Avec une incomparable éloquence, les mains de l'homme enclosent dans leur symbole la qualité de sa nature. S'il est grand par l'âme ou par l'intelligence, impérieux ou faible, raffiné ou fruste, téméraire ou veule, brutal ou caressant, c'est aux mains qu'il le faut demander. Elles ont le privilège du témoignage symbolique de toutes les vertus et de toutes les lâchetés.

N'est-ce pas d'une rare et émouvante simplicité : cette main qui transforme la matière pour l'animer de beauté, par un instinct supérieur, et l'élever, ainsi que sur un piédestal, dans la vie, est elle-même, avant que de créer, la plus adéquate expression de la beauté recherchée? Une vie spéciale et consciente, tributaire de l'âme et du cerveau, il est vrai, mais à laquelle n'échappe cependant nulle aspiration désireuse de s'exprimer, donne aux mains la valeur inappréciable d'une beauté qui se formule, en quelque sorte, elle-même.

Aucune idée, aucune image, aucun sentiment ne s'échappent de notre être, sans que le génie des mains ne leur donne le vol, après les avoir façonnés à l'image même des formes manuelles; une correspondance mystérieuse relie le rythme des mains à l'intime complexion de l'âme humaine. Elles semblent pouvoir se passer du reste du corps, et demeurer isolées, sans perdre leur signification merveilleuse, tant les

(1) Essai pour un livre en préparation : *Le Génie des Mains.*

yeux se sont habitués à les associer à tous les mouvements de la vie.

Par leurs formes, les mains incarnent la force; la spiritualité est dans leurs gestes.

Montre tes mains et je te dirai qui tu es.

Bien que sourd, je dirai la profondeur de ta parole, car elles m'apprendront plus par l'essence infinie de leur rythme que tes phrases confinées dans le cercle des périodes et que ta voix interceptée par la distance. Elles sont les aides essentiels de ta pensée. Je ne puis m'expliquer la chaleur de ton intelligence que si tes mains vibrent; si celles-ci demeurent inertes et insensibles, sois sûr que ta stérilité ne sera pas un secret pour moi; je saurai que la croûte de ta nature est rebelle aux germinations, comme une terre durcie par l'hiver.

Je te dirai si ton âme est engeolée dans la gangue charnelle ou si elle domine, dégagée des liens, ayant élu ton corps pour ami servile. Alors tes mains auront la grâce effacée d'ailes blanches, effleurant à peine, agissant en caresses; ou bien, elles apparaîtront coulées en plomb et leurs chutes écrasantes ou leurs repos mortels me repousseront de toi.

Je te dirai aussi quelle est la qualité de ta puissance physique; si elle martèle, si elle construit, si elle pétrit, si elle transforme. Ici je n'aurai besoin que de mes yeux pour juges. Si ta main rampe, je ne te dirai rien!...

Et ainsi, selon que tes mains s'annoncent à moi : porteuses du globe impérial de l'Univers, évasées en calice ou tendues comme la pensée du chercheur, je te dirai : « Tu es fort, tu possèdes une âme blanche, ton intelligence est féconde! »

* * *

Chaque matin, à l'heure laborieuse, de sonores gigues de marteaux sur l'enclume m'éveillent. C'est, sous ma fenêtre, la forge voisine. J'imagine des mains calcinées et noueuses agrippant des pilons, incendiées aux rouges reflets de l'ardillon de fer. Mains de vul-

cains et de cyclopes, aux doigts tortueux, authentiques serpents animés d'une étreinte plus violente que celle des tenailles, possédées d'infernales malices, arrondies elles-mêmes en massues, fer contre fer, et dont la pression comme l'assènement laissent des traces d'impérieux génie. Elles courent dans l'ombre, s'allument au feu et se transforment, mimes de toute trahison par le fer, de toute valeur par le fer aussi, puisque l'épée fut longtemps l'œuvre sublime des forges humaines.

L'ancêtre dut autrefois considérer ses mains comme la représentation du divin en lui. N'étaient-elles pas les racines mêmes de son être, une source de vie par où germaient et se performaient les poussées de son primitif instinct? Instruments animés cueillant la vie pour l'absorber; repoussant les tentatives de la destruction? Elles poussaient, nerveuses et colossales, développées à tous les besoins, comme les musculatures profondes des arbres, plongeant en terre, y fouillant la sève, indispensables à l'éploiement des branches, à l'accomplissement de l'être; branches elles-mêmes et racines à la fois. Vivantes cognées faites pour dépecer les troncs, ensuite, pioches pour creuser les cavernes. Quand se mouvaient les mains primitives et robustes, c'était pour jeter aux forêts et à la plaine, au tournoiement de la massue, l'attestation de leur présence et de leur vie; c'était pour perpétuer des étreintes confondant en leur force et la vie et la mort. Emblèmes de la puissance divine, ayant ravi le feu au ciel, elles participaient donc à cette divinité d'énergie inhérente aux éléments; autant de volontés incarnées pour saisir, étreindre, broyer ou créer, selon que l'instinct leur inspirât, par le besoin de vie, la destruction ou l'érection des forces.

Qu'Odin ou Jupiter réclamât l'adoration, c'était aux seules mains qu'il appartînt de leur sacrifier. La prière, c'était l'équarissement d'une victime par les mains; l'insulte, le coup porté par une main ennemie; la haine, la vengeance, encore l'œuvre des mains meurtrières ou réparatrices et, dans toutes les représentations de l'activité instinctive et brutale, la suprématie des mains, la tyrannie orgueilleuse des

mains toujours prêtes à détrôner et à abattre. Le symbole du membre devenait celui de l'être entier s'effaçant devant le fragment colossal qu'étaient les mains créatrices, dont le geste, synthétique de la pensée naissante, était l'étreinte du front arrachant au cerveau la prédominance de la volonté.

La parole n'avait pas encore conquis l'empire des sentiments. Elle sonnait, non pour gémir, pour appeler, pour maudire ou pour prier, mais pour traduire, en quelque sorte, ou pour répercuter — comme l'écho — le geste des mains qui la précédait toujours, rapide et volontaire. La voix de l'homme était donc, parmi le règne de la force, comme un prolongement de la volonté des mains impuissantes de porter au loin l'autorité de leur rythme, de parler aux sourds et de commander aux aveugles. Et le larynx fut ainsi, par sa puissance même, l'exact et logique séide des mains monstrueuses.

Aux Walhallas de la préhistoire j'imagine des mains héroïques. Une mythologie des mains, sans doute, se confond avec celle des premiers âges. Après des exploits chantés dans de fabuleuses Eddas, exprimés par la voix des forêts et par les tressaillements de la terre éventrée, après le soleil éclatant et aveuglant, une conscience nouvelle obsède l'être. La divinité tonnitruante des mains se voile d'une légendaire nuée. Mais la légende, c'est, alors, comme un crépuscule. Les mains, autrefois seules forces, se sont mises à trembler devant autre chose. Le cœur humain, un jour, a connu l'orgueil. Dieu suprême désormais, le cerveau prend une revanche cruelle, et Prométhée, triomphateur du feu par les mains, est lié à la terrestre roche, le flanc livré aux vautours, sans que ses mains puissent le défendre.

Un cri de haine vers la force supérieure, cette fois, a précédé le geste.

Elles ne sont plus la force. Elles ne sont plus universellement divines. Le symbole de puissance qu'elles représentent encore se réduit à sa stricte portée de symbole. D'une connaissance plus sagace des lois de l'univers, l'homme, instruit par l'évolution, subordonne à l'intelligente conduite de la

conscience les écarts, les nébuleuses errances du désir. Les horizons s'élargissent. Les racines des hautes futaies plongent toujours en terre, se nourrissent du suc matériel ; mais les mains, privées de l'empire essentiel de l'être, supplantées, cherchent désormais plus haut leur substance confortante. En elles, l'expression de la force et de la volonté, toujours, en elles la beauté du geste créateur et synthétique. C'est tout. Une beauté distincte, il est vrai, par la vie et le mouvement, comme animée d'une conscience plénière ; plus le caractère d'une entité, cependant. Le cerveau, comme une forge, s'est éclairé au feu étincellant du fer battu par l'instinct. Et les mains qui étaient, dans l'ombre, la force, éclairées, plus brutales et réelles enfin sont devenues l'instrument de la force.

L'universelle loi d'équilibre, ici, manifeste son empire. Davantage unies aux besoins de la pensée et des sentiments, les mains détiennent assez d'autorité, une individualité assez marquée, pour donner aux vibrations du cœur et de l'esprit l'image de leurs formes. Elles conservent l'expression subtile ; leur puissance propre réside dans le geste sans lequel la pensée, privée de nerfs, se désagrège comme les ailes d'Icare, et le sentiment s'immole à de rigides rêveries, mort avant d'atteindre aux tréfonds de la connaissance. Geste d'orgueil des Géants préparant pour les dieux, en échange de l'Or, la demeure grannitique et superbe. Geste présomptueux des constructeurs de Babel ; massif et volontaire, érigeant les Pyramides robustes comme les siècles. Gestes inspirés des créateurs de Panthéons et d'Acropoles ; sanguinaires et dominateurs des Attila et des Tamerlan. Gestes claironnants des croisés sous les murailles d'Orient. Gestes de foi, forts comme les moellons et aériens comme l'ogive, des bâtisseurs de cathédrales gothiques. Gestes, aussi, du semeur qui bénit la terre remuée par ses mains, fouillée en ses entrailles, comme les victimes anciennes par les augures, et qui semble, avant d'enfouir la semence, jeter vers le ciel une attestation de sueur laborieuse. Geste imminent des germinations et fatidique du pain.

L'attitude et le geste des mains marquent l'évolution du temps!... Les mains vieillies de l'humanité, mûries par les soleils et battues des vents, ont perdu peu à peu, leur prépondérance matérielle. Le cerveau et l'âme, accapareurs tenaces, subtilisent le geste, façonnent des mains nouvelles. Le vieillard Faust obsédé de décrépitude appelle la vie. Une jeunesse neuve, venue d'ailleurs, prépare des mains destinées aux gestes d'amour; trop exiguës pour tenir la garde de l'épée, trop affaiblies pour manier le ciseau et la truelle; mais comme appropriées aux émotions de l'âme, par une étroite alliance, pénétrées l'une par l'autre, comme si les mains traduisaient, en même temps que l'émotion intérieure, une vibration propre et pourtant dépendante de la première!...

Mains hiératiques, désormais, passionnées et fébriles, harmonieuses et rares.

Et plus bas, ravalées à la caste des parias, triment les mains laborieuses, les phalanges prolétaires. Pétries de matière, uniquement, s'acharnant contre la matière, elles conservent pourtant, par l'instinctivité de leur geste, pour le pain, l'ancienne manifestation de force. Une lueur, seulement. Le cerveau se rebutant au travail du corps, comme sans beauté, parce que esclave et imposé. Lutte individuelle du labeur ingrat, méprisé, déprimant, et du désir disproportionné, impérieux pourtant, sans cesse écrasé et toujours debout. Millions de bras brandis, millions de mains pétrissant dans la terre et le mortier, sculptant dans le bois et la pierre, le pain dur, le pain mûr, nourriture des mains noueuses; foule dont la conscience humaine, aujourd'hui, mieux qu'autrefois, tente d'appréhender le Pouvoir, suivant le geste autoritaire et des mains prophétiques. Millions d'énergies combinées, meules de l'immense machine mondiale broyant le blé des affamés de tous les désirs, de toutes les concupiscences et de toutes les beautés. Energies méconnues dans leur solitude, confondues dans leur masse, tentacules trop matériels, il est vrai, descendus en de trop nauséabonds cloaques.

Mais, de quelle beauté s'annoncent enfin, alors,

les mains rares et pâles, recéleuses de la force animique, dont le geste fascinant s'évertue à effondrer la puissance du colosse judaïque renaissant, des mains pharisiennes détentrices de la Lettre et de l'Or!... Elles semblent pousser, d'un doigt sûr, au nombril du Moloch bourré de graisse et crevant de pléthore, comme sur un bouton magnétique, dont la décharge répand des entrailles ignominieuses.

Règne des belles mains humanitaires, archontes du cerveau et de l'âme, tendues vers les bas-fonds, comme au Jugement les mains des anges vers les deshérités; révélatrices des lumières terrestres aux inconscients, semeuses de trésors immatériels et de promesses supérieures; réparatrices mains du gnôme générateur de beauté dont l'œuvre magnifie, dans le plâtre et le marbre, l'essence divine du travail. Gestes confondus de l'artiste, de l'apôtre et du penseur, unis dans une même direction d'idéal humain, vers le soleil à tous dévolu, vers la naturelle justice. N'y a-t-il pas là, dans cette fusion des gestes, dans l'étreinte des mains calleuses et des mains pâles, l'alliance attendue d'un Peuple fier de sa force et de sa virilité?

Alors, les mains laborieuses et brandies vers d'autre pain que le matériel, que l'obscur, sorties du charnier, retrouverait leur ancienne audacieuse valeur. Et déjà, les belles paumes robustes, recéleuses, hier encore, de la brutalité, érigent vers le ciel une nouvelle Babel, moins orgueilleuse, non de pierres seulement, mais de glorieuse et forte humanité.

*
* *

Il est des mains qui assument plus spécialement la mission d'extérioriser la beauté de l'âme précieuse et invisible, de cet objet sacré qui ne se révèle qu'à certains signes.

L'Ame, c'est la sidérale Tanit du temple de Carthage. Les mains délicates sont comme les prêtresses à qui seules il est permis d'écarter le voile mystérieux. Alors apparait, pour ceux qui savent voir, à

l'évocation des doigts magiques, le contour vaporeux de l'âme harmonieuse.

L'âme se joue dans la pâleur des doigts comme de la lumière autour des chandeliers de nacre. Par la subtilité grâcieuse des mains, toutes les formes, les plus fuyantes lignes, les plus invisibles, se trouvent réalisées à un moment du temps; l'âme elle-même n'a pas de plus infinies attitudes. Il faudrait des siècles pour additionner les diverses évocations des mains et des musées plus larges que l'univers pour en contenir les figurations symboliques. Les siècles ne suffisent pas : chaque époque formule de nouveaux gestes. De plus en plus s'affinent et se spiritualisent les lignes des doigts inspirés, des mains ferventes. Il y aura une époque dans l'avenir où l'âme deviendra transparente, grâce aux mains. Il y aura vers la même époque des mains thaumaturges, plus nombreuses que jadis; en tous cas, les mains tendront de plus en plus à élargir autour d'elles l'âme de l'homme, à la répandre comme une rosée.

Les mains ne sont-elles pas, de par leur forme banale même, des extrémités de la vie physique? Le sang y afflue, y coule comme un fleuve, dont l'embouchure se divise ensuite, par les deltas des doigts, pour plonger et se confondre dans le large. A ces confins, l'âme roule les flots d'une mer infinie; le fleuve de vie y puise le renouveau des marées, et c'est ainsi une osmose sans fin entre la vie confluente des mains et l'enveloppant principe de l'âme. A certaines heures de pénétration plus intense, il semble que les mains s'illuminent. Un geste d'une transcendance spéciale, une attitude insondable : L'âme devient phosphorescente, comme les vagues de la mer, et le sang, fleuve sacré, resplendit d'une fluorescence miraculeuse!...

Les mains conduisent à l'infini.

Par leur nombre, les doigts touchent à l'infinité. Ne décuplent-ils pas et ne résument-ils pas, à la fois, les vibrations de l'âme, par la force plurielle et unifiante de leur harmonie?

Chaque doigt est une baguette féerique qui découvre le voile de la vie.

Il en est un qui commande, au nom de l'âme, et montre la voie; de toute la main il est le chef, élu par la force de sa virilité et de son rang. Des milliers de vies sont suspendues à ce geste volontaire qui ouvre des chemins, fend les escarpements et balaie la brume : « Ceci est la plaine des vérités humaines, » semble dire le Voyant, « ici, le sentier de la Vérité unique et cachée. Ici l'amour, ici la foi, ici l'espoir !... » Une vie nouvelle se découvre.

Il en est un qui porte l'anneau, comme un chaînon le rattachant à l'âme. Et l'Enchaîné dit : « Toutes les âmes se tiennent entre elles et leur chaine évolue dans l'infini rosaire des mondes. S'aimer, s'unir, c'est coopérer au cycle de vie universelle. »

Et le pouce Créateur semble modeler une vie intérieure.

Et le Débile, aux confins du groupe, demeure attentif à l'enseignement des quatre. Parfois il se lève, observe la vie à l'écart ou bien il se grise de hauteur, comme un enfant qui monterait sur une chaise pour paraître grand et dominer.

Entre tous, il en est un enfin qui semble un pivot autour duquel s'équilibrent les gestes distincts des autres, qui semble donner le ton dans l'accord admirable des doigts. « Multiple et grandiose est la musique de l'âme », chante l'Harmonieux. Amour, volonté, force, grâce, énergies nombreuses et concordantes !...

Telles les mains de l'homme dans leur dualité symétrique. Ainsi, deux mains étrangères qui s'ajustent multiplient des énergies communes, et l'on peut dire que l'amant tient d'une main son âme et de l'autre l'âme de l'objet aimé, pour réunir ces deux spiritualités en un geste évasé comme une urne.

Les mains qui vibrent, d'elles-mêmes se rapprochent. Joie ou peine, les sentiments s'accordent. Le paroxisme de l'âme se traduit dans cette attitude religieuse des mains où les doigts raidis et tendus figurent les cordes d'une lyre. Ou bien, elles effleurent l'ivoire d'un clavier; l'âme a des touches ingénues que les doigts caressants font vibrer pour en détacher les accords. D'abord des sons uniques, quelques notes

longuement résonnantes, d'une simplicité grandiose; puis, la tonique appelle la tierce, l'accord s'élabore à mesure que s'écartent les doigts, avec d'infinies grâces, d'aériens essors d'ailes; bientôt, larges ouvertes, les mains planent d'un vol souverain, écartant les ondes sonores, dans les altitudes. Et c'est pour toucher aux cordes les plus subtiles de la vie que s'animent les doigts; dans leur invisible magie, à l'évocation des harmonies, l'obstacle s'écroule, comme les murailles de Jéricho au son des buccins. Les doigts eux-mêmes, devenus transparents et fluides, s'isolent des ambiances matérielles et confondent leurs rythmes avec les harmonies créées par eux. Qu'ils se dispersent parmi les cordes d'une harpe, les doigts appellent le divin brouillard des musiques floconneuses; ils font courir comme des théories d'anges entre les cordes; ils se propagent et s'essorent comme des gammes, s'éploient comme des accords. Regardez les doigts qui jouent. Ils s'ouvrent au sentiment pour l'absorber et lui donner le rythme, comme les narines se tendent pour aspirer des parfums vivifiants. La mesure est en eux, l'harmonie dans leurs rapports; ils sont le mouvement de l'âme. Mieux que les yeux, dont l'extase est immobile et que les lèvres, dont la douleur ou la joie ne sont rien sans l'auxiliaire des yeux, les doigts, par eux-mêmes, chantent les aspects les plus fugitifs de l'âme. La plus grande poésie est celle qui se trouve dans les mains, quand la bouche se tait. Elle y est visible, elle y joue et s'enroule autour des doigts comme du chèvrefeuille glisse le long des branches; elle agite des thyrses et fait jaillir le jus des pampres, elle se drape en des tuniques de rêve ou s'ébat, d'un corps soyeux, sur d'édéniques pelouses; et le soleil est dans le brouillard même de son haleine!... Les mains sont les divines muses du silence; leur geste appelle les sens par le déchaînement du rythme. C'est pourquoi l'on doit affirmer que seules elles peuvent exprimer les sensations profondes que procure la musique, car seules elles savent y atteindre. Les mains, par leur rythme cyclique et mélodieux ont la connaissance de l'infini, et, tandis que la voix, même celle qui chante,

ne peut prononcer que des paroles bornées, les gestes de la main pénètrent et retracent à la fois le mystère. Il semble qu'une nouvelle mélodie naisse de leur vie; psalmodieuses ou véhémentes, elles deviennent métalliques et comme instrumentales; de sorte que l'image née des sons se répercute en sons parmi leurs cordes idéales, y essaime les harmoniques et se formule, par la magie du geste, en lignes subtilement belles.

Qu'ils se courbent ou se raidissent, se croisent ou demeurent isolés, se juxtaposent en tuyaux d'orgues, en cordes de lyre, ou s'enlacent comme des couleuvres, les doigts pleurent, jouissent, souffrent, s'insurgent ou se résignent. Mais quels yeux peuvent les voir et quelles oreilles entendre leur chant? Ils procurent des ailes aux corps. Mais quels corps sont assez légers pour voler, par la beauté de leurs mains?... Les anges de Gérard David avaient-ils besoin d'ailes en plumes pour atteindre à la sublimité de leur attitude? Et les mains sorties du pinceau de Rosetti ou de Burnes-Jones, bien que terrestres, ne semblent-elles pas planer au delà des limites humaines?...

Il y aurait une rythmique nouvelle à saisir dans les évolutions des mains; une révélation de rythmes inconnus, de mesures insoupçonnées, est latente dans le geste pour l'âme géniale qui saurait en observer la quintessence. Il faudrait la perspicacité d'un regard pur, d'un entendement ingénu; il faudrait en même temps à l'œil la subtilité de l'éclair et la conscience d'un mage, afin d'atteindre à cette source de beauté intacte, aussi inépuisable que la Jouvence et aussi transparente que l'eau où Narcisse aima son visage!...

Veux-tu chanter la royauté des aspects fastueux? Regarde les belles mains : elles sont la somptuosité et l'opulence même de l'âme, elles portent dans leur chair la nuit et le soleil. Sont-elles parées de joyaux, ceintes de feux ou gantées de fauve? Vois d'abord si elles sont grandes. Peut-être sont elles nues : alors elles ont l'opulence suprême, car elles donnent sans avoir reçu, elles construisent sans matériaux; elles créeraient des escurials et départiraient la sagesse par les seules forces de leur consciente innéité!

Veux-tu harmoniser l'amour? Regarde les mains qui aiment : elles sont les mimes divins du cœur.

C'est ici, dans l'amour, que véritablement les mains de l'homme sont sœurs Plus habile et capable, sans doute, de plus souveraines caresses, la dextre s'allie pour cette œuvre à sa compagne, celle-ci non moins fervente.

Elles sont tendues, au bois des croix, vers la douleur, les divines mains torturées et sanglantes, aux doigts écartés, pour avoir trop prouvé leur bonté, pour avoir voulu caresser des âmes de marbre insensibles à la beauté de leur attouchement.

Maternelles, leurs doigts, comme un treillis d'osier, sont croisés sur le sein pour y défendre l'amour, être sans cesse en gestation. D'un rythme enveloppant, leur caresse, aux nouveaux-nés, est chaude comme des langes ; elles façonnent à leur image cette chair molle et informe, suscitent l'âme dans ces yeux, font surgir le son de ces lèvres. Belles mains d'argile voluptueuse, plus épaisses et plus tendres depuis que l'anneau nuptial les décore; faites pour épancher la mamelle d'albâtre gonflée de lait giclant.

L'homme porte ses yeux et ses lèvres dans ses mains. Une pression des doigts avertit de l'heure du baiser ; une étreinte est signe que les yeux sont attentifs et que l'âme donc est prête à se donner! Dans les yeux, l'amour repose, dans les mains, il agit; les mains sont la volonté agissante de l'âme. C'est pourquoi aucun amour, jamais, ne pourra sonder deux âmes sans le ministère des mains, seules officiantes du grand mystère d'amour.

S'il est des yeux qui s'extasient et dont l'onde contemplative demeure limpide comme celle d'un lac, les mains aussi ont leur pure vocation : des enlacements qui semblent de marbre. Fines mains, celles-là, taillées avec respect par la nature, car elles sont vouées aux plus sublimes œuvres de tendresse. Matérielles par la forme, elles se soustraient cependant à la matière, leurs effleurements sont des coups d'ailes; leurs rythmes vaporeux tracent comme des runes sur un écran; il semble, à l'emploiement de leur grâce, qu'elles transmettent autour d'elles une

partie de l'âme et commandent dans la durée et dans l'espace les vibrations de mains sœurs. Et, sous les doigts subtils, glissent comme des formes fuyantes; une statue peut-être surgira de l'incantation patiente et volontaire. « Qu'importe que ton corps soit absent et lointain, ô bien-aimé! Ton âme, toute proche, est dans mes mains; je la sens en plâtre, je la caresse en rêve, je l'effleure en pensée!... »

Mais des mains plus viriles se sont blessées à la matière. Elles sont chauffées au feu de braise des âmes véhémentes, un vent d'âpre passion les fait arder et leurs gestes violents ont des accords tordus. Comme en une glaise infiniment malléable, elles pétrissent et sculptent, dans la chair, les images de leurs désirs; outils de chair elles-mêmes, si la glaise refuse d'égaler, par ses formes, l'image de feu, elles s'insurgent. Elles sont torturées et fiévreuses, leur volonté écrase. Ce sont des mains qui cherchent, comme pour saisir, dans la substance même, les jointures trop subtiles de l'âme. Elles s'évertuent d'une inaltérable étreinte. Leur geste voit certainement et leur force de divination est telle que ces doigts trouveront, quelque jour, le défaut favorable aux définitifs enlacements; ils auront la torsion suprême, l'enroulement d'une si inextricable plénitude, qu'ils iront jusqu'à l'étouffement et s'achèveront dans le râle pantelant de la chair morte. Et ce geste, enfin, s'effectuera comme un triomphe, ayant abattu l'obstacle et ouvert à l'âme, seule bénéficiante de pérennité, le chemin de l'infinie et idéale union. Les amants au paroxysme de l'étreinte ne cherchent-ils pas à se renverser vers quelque abîme, les yeux fermés à la vie immédiate, comme s'ils sentaient en eux-mêmes, et dans la mort, la proximité de la délivrance? « Quand s'éteindra la torche exécrée, le feu cruel qui nous éloigne de la bienfaisante nuit? » s'écrie Tristan.

Quand donc aussi, l'artiste admirable qui aura créé l'idéal des formes, élevé la matière aux confins de beauté, comprendra-t-il que le symbole de vie enfermé dans son œuvre ne pourra jamais s'animer d'un souffle véritable qu'au prix d'une destruction?

Alors, les mains inspirées, dont la caresse et la pétrissure ne suffirent qu'à modeler des formes, inhabiles à créer la vie, se rueront sur cette matière rebelle pour l'anéantir. Et la statue, un moment inerte, brisée par des mains héroïques, vivra éternellement dans le souvenir des hommes !...

Combien multiple l'entrecroisement des mains amoureuses !... Dans la forêt vierge, les lianes qui croissent depuis des âges, n'ont pas d'enlacements plus variés ni de plus tenaces étreintes. Aussi originellement simples cependant, d'une éternelle et instinctive poussée, comme les sarments incurvés des lianes, les mains forment dans le monde cette forêt puissante de l'amour qui s'étend et envahit la terre, sauvage, sublime, luxuriante et profonde. Avec la même exaltation de force, en elle se perpétue le courant de la vie et de la mort : du soleil et de l'ombre, à travers les frondaisons noueuses, au fond des abîmes de verdure, se touchant, s'engendrant en quelque sorte, car au milieu de cette lutte entre les forces adversaires, c'est encore la vie qui jaillit, la permanente genèse qui se poursuit par l'inépuisable effort de la sève. Puissants ou grêles, volubiles ou flexibles comme des osiers, perçants comme des lames, les bras blancs, les blanches mains, les doigts de buis sacré, chairs lignéennes, combinent l'inexprimable éploiement et l'ardente tension des forces amoureuses. Cette forêt, qui dépasse les niveaux, se ramifie à l'infini, sans que nulle borne ne lui impose une lisière, dont l'immense dôme surplombe le sol et semble lui tresser un ciel plus proche et plus tangible que celui du rêve et des étoiles, n'est-ce pas l'humanité même, l'irrésoluble activité humaine secouée par le souffle d'amour, rythmée au gré du vent régulateur? Et de la jungle exaspérée, sans trêve surgit le bruit puissant des randonnées, brâme ou rugit, hennit ou beugle la voix des ruts, un hallali grandiose traverse l'atmosphère sylvestre. Mais, des clairières de l'intelligence et de l'âme, clame, en même temps, la voix de l'immanente harmonie, un hymne monte à la beauté, à la force; c'est un péan qui s'élargit, résonne au cœur des mille troncs,

s'éparpille au réseau des branches et fait vibrer, dans l'immémoriale forêt, temple de vie, l'accord panthéique de la grande adoration.

Symbole des mains unies, des belles mains inextricables!...

*
* *

A des époques de rouille, la force d'une pensée impérieuse semble tout à coup se concentrer dans le cerveau d'un homme. Une ardeur de germinations nouvelles grouille aux parois de son crâne. Des deux mains, il s'étreint le front tendu à éclater. Le *Penseur* de Michel-Ange, autrefois, supportait en sa main sa tête de granit, comme le fronton d'un temple symbolique de la Renaissance. Rodin, aujourd'hui, le montre les mains crispées comme pour frapper le crâne, en apparence aride, nouveau rocher dont doit jaillir le torrent de vie. Ces mains ne tiennent-elles pas dans leur geste la destinée du monde? Fiévreuses aujourd'hui parce que la pensée se précipite en chutes violentes, éclate en volcans, foudroie comme l'éclair; de plus en plus, l'esprit pénètre la nature et retourne aux éléments chercher la direction de la pensée; il s'oriente sur les forces naturelles, se déchaîne comme le vent, frappe l'abrupte opacité des roches et gronde, en conflit avec l'obstacle, se brise et se meurtrit plutôt que de céder. Et les mains, d'un geste parallèle, se sont levées vers le front surchauffé et incandescent comme un météore lancé dans sa vertigineuse orbite.

Ici encore, les mains assument une spéciale et grave mission. Les mains pensent véritablement. Parfois, sollicité par une idée qui apparaît, l'esprit s'évade, la pensée s'éloigne et les lèvres se taisent. Un moment, le corps devient statue, du plus pur marbre, figé dans la plus complète immobilité. Voyez les mains ; comme les yeux blanchis et vagues, devancés par la pensée, comme la tête orientée on ne sait vers où, elles se sont oubliées en une attitude inattendue, étrange et qui semble paradoxale; elles aussi sont sollicitées par quelque chose de supérieur : elles

pensent; mieux, elles ont projeté la pensée! Elles ressemblent à un arc qui, le trait lancé, conserverait encore l'image de la flèche!

Les mains parlent. Leur geste est comme une traduction imposante, une parabole claire de l'enseignement qui s'élabore dans la nuit du cerveau et dont les mots, jetés par des lèvres ou tracés sur une page, ne peuvent se faire les interprètes convaincants. Le geste, lui, instille la pensée des maîtres dans les intelligences rebelles. En lui, vraiment, la parole trouve la vertu d'une persuasion irrésistible, car il a le mouvement, le rythme qui entraîne; il est l'exemple. Il est la preuve de l'énergie silencieuse. Les muets ne s'expriment-ils pas avec une force étonnante?

On se figure avec peine un orateur, un tribun, privé de l'usage de ses mains. Un muet manchot est un blessé à mort qu'il vaudrait mieux achever sans retard. Couper les deux mains d'un homme, c'est amputer cruellement sa pensée, c'est ne laisser qu'un moignon à son cerveau.

L'aveugle doit pressentir la main qui parle, lui qui ne voit que par les mains; toute la force absente de ses yeux s'est concentrée dans cette extrémité du corps; ses facultés visuelles reculées aux confins des doigts et comme filtrées à travers le réseau des mains, ont acquis, par ce transvasement, une sensibilité supérieure que nul œil ne peut atteindre. Il n'est le frère et l'égal des hommes que par les mains. Jamais celles-ci n'ont plus industrieusement servi l'intelligence et la volonté qu'en lui. Loin d'être incomplet, l'aveugle perçoit d'un sens plus affiné. La voix du clairvoyant dit : « Cet être est beau, son corps est comme une fleur créée par le soleil !... »

Mais, dans sa cécité, l'aveugle aux prunelles blanches, approche ses mains des formes proposées. Elles en tâtent les contours, en vérifient le rythme. Soyez sûrs que rien n'échappe à la vision instinctive de ces mains, car elles perçoivent avec lucidité. Et l'aveugle dit : « Cette âme est belle!.... » Son intelligence isolée ne peut se rendre compte des choses extérieures : unie aux mains voyantes, elle dépasse

les formes matérielles et acquiert une pénétration inouïe. « Je sens que tu es beau!... Je sens que tu parles bien!... » Et s'il parle lui-même, comme sa vue intérieure est illimitée, ses mains conçoivent l'infini. Aussi, Œdipe ne vit-il jamais mieux ses enfants que lorsque, les yeux sanglants, il apposa ses mains sur leur tête, avant l'exil !

Sans l'aide des mains, la parole s'égare et se heurte aux obstacles voisins, comme celui qui marche dans l'ombre. Viatique de la pensée, voyez comme le geste conduit d'une sûre volonté sa marche impétueuse ou vacillante. Antigone n'eut pas une plus filiale sollicitude pour le roi aveugle. Avec la main, le cerveau, en face de l'auditoire déroutant, peut compter sur un auxiliaire sagace et éprouvé. Il semble que toutes les pensées qu'il crée soient d'abord saisies par les mains et que celles-ci leur donne la vie véritable et le vol, à gestes gracieux, fascinants ou enveloppants, selon qu'elles ont des ailes d'aigle, de vautour ou de simple alouette. A certaines heures, les doigts tendus vers les lèvres, comme pour cueillir, n'attirent-ils pas à eux la pensée, ne hâtent-ils pas son éclosion? Et si les paroles répondent à leur appel, le rythme des mains les conduit, la pensée s'équilibre et prend des formes sonores et animées.

J'ai vu des mains cultivées de savants et de philosophes dont les doigts exprimaient admirablement les plus compliqués raisonnements. Ils expliquent le nombre et ses variations, simplifient des calculs en apparence inextricables. Ils semblent, d'un geste, ramasser la pensée pour la mieux dénuder ensuite. La démonstration des mains est sensible. Le professeur Tulp, de la *Leçon d'anatomie*, n'offre-t-il pas l'exemple le plus saisissant de cette faculté de vulgarisation inhérente aux mains? D'un geste d'une simplicité déconcertante, sa main gauche explique le mécanisme des muscles mis à nus par la dextre experte. On ne sait si cet homme parle; ses lèvres le trahissent à peine. En tout cas je ne me préoccupe en aucune façon de connaître ses paroles; je ne vois que ses mains; elles me fascinent, leurs doigts me parlent et je les entends, comme aucune parole, d'un

rythme éloquent expliquer la vie. Et il y a, dans ce geste dévoué au mystère de la vie comme une grave et volontaire adoration.

Et les doigts du mage habitués à écarter, un à un, les voiles de l'infini ! Ils se meuvent à peine et pourtant leur geste est surhumain. Voyez l'inspiré révélant sa doctrine : le pouce et l'index, générateurs de la force créatrice et de la puissance impérieuse, se rejoignent, formant cercle comme le serpent cosmique de la théosophie, symbole complet de l'infinité et de la perfection, nœud synthétique offrant l'image, en même temps, de la primitive cellule et de l'immense univers évoluant dans la chaîne des temps. Geste astral de l'inspiré, fascinant regard des mains, dont le feu des prunelles, comme celui du Sphynx, contient à la fois le mystère et sa solution ! C'est pourquoi l'on peut dire que la main tient l'énigme de l'univers enclose dans un geste...

Et puis, si les mains de l'homme ne se dépensent pas en vaines allures, mais conservent une vigoureuse sobriété d'attitude, il faut estimer, sans crainte, que l'esprit se tient retranché derrière les murailles sûres de la méditation et que les gestes, comme la parole, sont une forme de répit dans la lutte intérieure qui se poursuit en lui. Peut-être ces mains ont-elles construit des barricades, autrefois, ou renversé des statues humaines pour s'en faire un affût !... Qu'importe, aujourd'hui; elles s'enveloppent de mutisme, elles regardent le monde à travers les ruines du passé. Leur lenteur sévère est d'ailleurs une garantie de perfection : car aucune parole n'échappe au moule de leur geste et, comme ce geste même, elle est toute clarté et tout sens.

De même les vénérables mains qui ne bougent plus que pour se souvenir, par la nostalgie du geste, des heures héroïques ou passionnées et dont chaque mouvement semble faiblement répercuter de lointains autrefois soudain réapparus comme des images sonores. Elles portent inscrit dans leurs rides le nombre des pensées notoires auxquelles jadis leur rythme communiqua la vie. Maintenant, elles tournent leurs paumes vers le passé, leurs doigts ne cares-

sent plus que des neiges ; à moins que, pour bénir, elles ne s'orientent vers le soleil où vibrent les jeunes mains prêtes pour l'envol. Et, tout le long du jour et de leurs insomnies, les mains vieilles pensent aux incomparables joies passées.

Il y a des mains immobiles qui parlent mieux assurément que les lèvres les plus exercées et dont l'enseignement est d'une portée plus haute, par son silence même. Ici, les mains se rapprochent des yeux et collaborent, avec une ferveur spéciale, à l'œuvre de pensée. La parole s'est arrêtée, le flot des mots ne sonne plus, et pourtant il persiste une mélodieuse résonnance, une parole inarticulée ; la pensée continue son travail de pénétration, et cette main suspendue entre le son et l'écho trace comme un intense soupir dont la musicalité essentielle creuse l'abîme du silence au bord des lèvres.

Ces mains-là sont des mains extasiées devant la force de l'intelligence.

FRANS HELLENS.

LA DAME EN ROUGE

A seize ans, Gabriel Carréra quitta le collège; les injonctions paternelles pas plus que les avalanches de pensums et retenues ne réussissaient à diminuer sa répulsion pour les études classiques et son amour de la poésie : il restait irréductiblement fidèle à la muse et rebelle aux sciences exactes. Il n'emportait de son passage à la « boîte » qu'une vague culture littéraire et historique, la notion des mathématiques indispensables, le mépris du pion, le goût des cigarettes et le surnom de Bouboule, que sa taille courte et son visage rond lui avaient valu.

Lorsqu'il ne faisait pas de vers, il en lisait, et les deux francs que la générosité paternelle lui octroyait chaque semaine étaient consacrés à l'achat de bouquins divers; le dimanche, avant midi, Bouboule gagnait subrepticement l'échope enfumée de la mère Moule, rue du Puits-l'Etuve, qui débitait, à raison de quatre et six sous le volume, le génie littéraire antique et moderne.

Le jour où ses professeurs et ses parents s'avouèrent l'inefficacité de leurs efforts, on interrompit ses études et l'installa au pupitre noir du magasin paternel, rue du Pont-aux-Vaches, et ceci en attendant qu'un emploi fût vacant dans un service administratif. Car M. Carréra, père, jugea tout de suite son fils aussi réfractaire aux beautés du commerce qu'indifférent aux joies de l'étude, et il se résigna; il abandonnerait son magasin de ficelles et de bouchons de liège à quelque étranger.

Après quelques mois d'attente, Bouboule entra

comme commis dans les bureaux de M. le percepteur des contributions.

Les bureaux de M. le percepteur des contributions se composaient d'une pièce rectangulaire, coupée dans sa longueur par une cloison percée de deux guichets qui s'ouvraient, disait un avis, à 9 heures du matin et se fermaient à 3 heures de l'après-midi.

La besogne était rarement abondante et M. le percepteur souvent absent; aussi les livres de Gabriel, prohibés dans le magasin du père Carréra, réapparurent-ils sur le pupitre étroit du bureau des contributions : Bouboule dévora deux cents pages par jour. Les maîtres classiques et romantiques le passionnèrent, et son imagination s'exalta derrière les transparents administratifs des fenêtres qui lui découvraient la perspective déserte de la place du Théâtre.

Oh! les bonnes heures qu'il passa dans ce petit bureau, parmi les cartons à formules, les après-midi d'hiver! Comme il s'enfièvra aux tirades de Rodrigue ou d'Hernani, tandis que le poêle ronronnait et que le canari de M. le percepteur l'accompagnait de « tchip » éperdus!

Puis le printemps, timidement, vint. Lorsque 4 heures sonnaient au vieux beffroi (vestige d'une ancienne puissance communale), Gabriel allait promener son enthousiasme le long du canal dont aucun chaland ne troublait plus jamais l'immobilité verte; des arbres maigres et des maisons closes escortaient l'eau silencieuse d'une extrémité de la ville à l'autre. Bouboule suivait les quais jusqu'aux remparts où du linge séchait; il portait le feutre sur l'oreille, son manteau large flottait, balancé au rythme de sa marche, et il se répétait, dans la brume du déclin, des vers merveilleux! Il allait, redressant sa petite taille et imprimant dans la terre jaune des quais l'empreinte de ses talons énergiques.

* * *

Un soir, qu'exalté par une évocation lyrique il mimait involontairement, le poing brandi, ses enthou-

siasmes, son geste se brisa soudain, et Bouboule rougit un peu à la vue d'une jeune femme, vêtue d'écarlate, qui le regardait curieusement à travers les vitres d'une maison blanche habituellement hermétique et sans visage de vie; il demeura un instant interdit. La jeune femme souriait doucement, de l'ironie dans le regard; alors il se ressaisit et, comme surpris à faire mal, passa rapidement. ... Pendant huit jours, il ne fit plus son tour des quais.

Puis le printemps s'avança hardiment. Les bourgeons crevèrent, l'herbe reverdit, plus drue, entre les pavés de la place et Bouboule se sentit étrangement troublé; jamais, comme cette année-là, avril ne lui avait versé des inquiétudes et des langueurs, et souvent une petite angoisse lui naissait, comme si quelque mystère lui allait être révélé.

Il voulut tromper cet émoi et reprit ses promenades habituelles, secrètement désireux de revoir la belle dame en rouge. Il s'était informé discrètement : c'était, disait-on, une jeune veuve pour qui son mari et le sort n'avaient jamais été tendres; le premier l'avait ruinée avant de mourir. Et, avec sa vieille mère, elle était venue — triste et modeste — achever sa vie dans cette petite ville de province. Un parent éloigné, major de la garnison, constituait toutes ses relations, et elle se nommait Mme Hautecœur.

Gabriel passa à nouveau devant la maison blanche et vit la jeune femme assise dans son balcon et suivant d'un œil distrait le chemin immobile du canal. Il prolongea son regard vers elle, si bien qu'elle l'aperçut et, le reconnaissant, sourit avec douceur; alors Bouboule s'enhardit et salua Mme Hautecœur!

Il lui trouvait une beauté merveilleuse. Et, avec ses cheveux blond-vénitien, ses yeux noirs et son peignoir écarlate, elle surpassait toutes les autres bourgeoises de la ville et même les beautés professionnelles dont le visage peint se plaquait parfois aux fenêtres mi-voilées de quelques maisons de la rue du Bois-l'Homme.

Et désormais Bouboule revint tous les jours, le long des quais déserts, pour cueillir au balcon de la

jolie maison blanche le sourire de la belle dame en rouge.

*
* *

Au bout d'un mois, il n'y tint plus et, après trois nuits de réflexions et de débats, un soir de pluie, il déposa son cœur dans la boîte aux lettres de la belle Mme Hautecœur; son cœur! qu'il avait, pour la circonstance, divisé en soixante vers de huit pieds et et mis sous enveloppe. Cet acte, une fois commis, l'effraya; terreur mitigée par la satisfaction qu'il éprouvait à penser que, dût-on ne jamais lui répondre, il n'en était pas moins un jeune homme qui avait osé écrire une lettre d'amour à une dame! Et quelle dame!

Le surlendemain, à l'heure habituelle, il revint au quai. Le balcon était vide; alors Bouboule marcha rapidement sur le trottoir, rasant les murs et prenant un air très occupé, — mais, comme il passait sous les fenêtres de la propriétaire de la maison blanche et du peignoir rouge, la porte s'ouvrit brusquement et Mme Hautecœur parut. Bouboule s'arrêta, pétrifié.

D'un regard bref, elle inspecta les environs, puis dit vivement :

— Venez.

Gabriel se troubla, mais une main tendre serrait la sienne et l'entraînait à l'intérieur de la maison. La porte poussée se referma sans bruit. Le corridor était sombre; au plafond une petite lumière brillait à peine, parmi des fleurs de verre... La belle dame en rouge, un doigt sur la bouche, recommandait le silence, puis, après quelques secondes d'attente, elle introduisit le jeune homme dans un petit salon dont les rideaux étaient tirés.

De faibles clartés tombaient d'un lustre enjuponné de soies roses et un parfum léger flottait. Gabriel sentit vaguement qu'il perdait la notion des choses; tout ce qui l'environnait lui paraissait impalpable, immatériel, et le tapis était si moelleux qu'il croyait marcher sur des nuages...

Devant lui, Mme Hautecœur se tenait debout et sa beauté semblait céleste dans la clarté imprécise. Elle jouit un instant du trouble du jeune homme, puis dit :

— Parlons bas, ma mère est là-haut qui dort!

Recommandation inutile, Bouboule n'aurait pu articuler le moindre mot. Il respirait difficilement et une petite colique lui étreignait les entrailles.

Puis elle parla dans un sourire :

— Alors, les vers signés « Un passant de tous les jours », c'est vous... vous qui me les avez...

Et de son corsage entr'ouvert, elle tira la lettre. Bouboule inclina le front et rougit adroitement.

— C'est gentil, très gentil!... Vous me connaissez donc? On s'occupe donc de moi dans cette bonne ville?

Elle prononça ces derniers mots avec le ton d'une impératrice en exil, et puis elle soupira :

— ... Oui, c'est gentil tout ce que vous m'avez dit... Vous m'avez comprise, devinée!... C'est étonnant, vous êtes pourtant encore un enfant!...

Gabriel se redressa et pinça, du pouce et de l'index, le duvet aérien de sa lèvre supérieure.

Mme Hautecœur continua :

— C'est pour cela que j'ai voulu vous voir, vous parler! Vous m'avez comprise et charmée! Vous avez eu des mots jolis, délicats et très doux... (et brusquement) ... Ah! si vous saviez combien j'ai déjà souffert!

— Je l'ai deviné, articula Bouboule gravement.

— Oui, fit-elle, il m'a semblé en effet lire en vos vers une compréhension rare et une âme inattendue! Et vous m'avez offert si gentiment votre affectueuse amitié, que je n'ai pu résister au désir de vous appeler...

Gabriel était ravi et, pour mieux l'écouter, il fermait les yeux.

— Vous serez discret? s'inquiéta-t-elle.

Il eut un grand geste de protestation.

— C'est que je n'ai jamais eu d'amis. Les hommes sont méchants.

— Heu!... fit-il évasivement.

— Et je ne veux pas d'amies. Les femmes sont fausses.

— Heu! heu!...

— Mais vous... c'est drôle, j'ai confiance! Ah! si vous saviez... Figurez-vous qu'à seize ans...

Mme Hautecœur s'était enfouie auprès de Gabriel dans les profondeurs molles d'une ottomane et, le visage dans l'ombre, les yeux perdus dans l'éloignement des souvenirs, elle lui conta soudain l'étonnante succession de ses malheurs et désenchantements.

Parfois, sa voix tremblait un peu, et comme elle atteignait le récit de sa vingt-deuxième année, son front attristé s'inclina vers l'épaule de Bouboule trop basse, hélas! pour recevoir convenablement le cher fardeau de la tête blonde. La belle dame dut donc se redresser, sans avoir pu reposer un instant son front chargé de pensées accablantes; ce mouvement avait rouvert le corsage d'où l'on avait tiré l'épitre du poétique confident; alors le regard de Bouboule s'arrêta en une contemplation fébrile; et de ce qu'il découvrait, l'atmosphère du salon lui semblait surchauffée, la lumière lui paraissait intermittente, les murs et les meubles disparaissaient. Mme Hautecœur surprit sa muette admiration, mais n'eut point de reproches; elle s'approcha davantage du néophyte et l'invita à lui confier les peines de son cœur et les ennuis de sa vie.

Bouboule confessa n'avoir jamais aimé, ce qui parut satisfaire énormément Mme Hautecœur. Une petite flamme de joie éclaira son œil sombre, et elle murmura à l'oreille de Gabriel une question dont il frissonna; puis, difficilement, il répondit : non.

Elle baissa les paupières et ses lèvres se pincèrent comme si, anticipativement, elle savourait un plaisir inédit :

— Tenez, fit-elle brusquement, je me sens déjà une très, très grande amitié pour vous.

Un baiser long et passionnément amical confirma ces paroles à Bouboule dont les tempes battaient. Et puis, le jeune Gabriel voulut tenter un geste enveloppant; mais son chapeau bousculé roula ridicule-

ment en rond au milieu du salon. Sa main était maladroite encore aux caresses... on la guida. Au bout de quelques minutes d'incertitude, la conversation s'éteignit et ce fut alors une symphonie confuse de bruissements d'étoffes, de petits rires et de pépiements de lèvres...

*
* *

Lorsque l'éblouissement de la révélation attendue, et favorisée par le printemps, se fut un peu dissipé, Gabriel recouvra suffisamment la perception des choses pour se rendre compte qu'il nageait dans un ravissement aussi indéfini qu'infini! Puis la notion des lieux et des faits lui revint insensiblement et il s'aperçut qu'il reposait parmi un fouillis éparpillé de velours et de soies et que son front paressait au creux de la gorge importante et hospitalière de Mme Hautecœur.

L'évocation de tant de charmes et de leur altruiste propriétaire acheva de ramener Bouboule au sentiment des situations; immobile, les yeux clos, il songea aux ébats profanes auxquels il avait participé, et un orgueil immense lui vint.

Il lui parut qu'il avait réalisé un inconcevable idéal romantique. Mme Hautecœur, l'austère paroissienne de Saint-Bavon, cette sculpturale désenchantée, venait de condescendre à jouer dans sa vie à lui, Bouboule! le rôle d'initiatrice. Il se dit qu'en cette minute unique, qui venait de faire de lui un homme, il avait touché au fond même du cœur féminin et qu'il avait troublé l'âme la plus complexe, la plus exquise et la plus honorable aussi. Et tout de suite il pensa : « Si Balzac nous avait connus !... »

Bouboule était dans l'ignorance des péripéties les plus inévitables d'une conquête passionnelle, et il se trouva fort embarrassé de répondre lorsque, tendrement, d'une voix qui s'efforçait de refléter à la fois la confusion, la crainte et la confiance, Mme Hautecœur murmura :

— Qu'allez-vous penser de moi?

Il ne s'étonna pas non plus d'entendre des lèvres de cette dame sage cette phrase conventionnelle parce qu'ignorant à quel point elle faisait partie du programme de toute cérémonie de ce genre; au contraire, il sut gré à Mme Hautecœur du souci qu'elle prenait de sa dignité à cette minute troublée, et il s'enorgueillit de la voir s'inquiéter de l'opinion qu'il en avait. Mais, comme il est dit plus haut, la réponse l'embarrassa tout autant que l'avait ravi la question et il résolut la difficulté en adressant simplement à la dame qui se recoiffait un sourire plein de reconnaissance qui la satisfit.

Gabriel était sérieusement heureux, et déjà il se donnait tout entier à ce premier amour, n'ayant jamais entrevu les délices qu'il étreignait! Et ceux-là seuls en riront qui n'ont jamais aimé — comme on n'aime qu'une fois — avec un cœur tout neuf et des sens inexperts.

Alors Bouboule s'allongea vers l'oreille de Mme Hautecœur et y déposa gravement ces trois mots : je vous aime.

— Alors vous viendrez parfois, le soir, sans que jamais nul au monde ne le sache?

— Je vous le jure.

Soudain un coup de sonnette retentit, qui se prolongea dans le corridor silencieux.

— Ah! mon Dieu! fit Mme Hautecœur en se levant toute droite.

Bouboule avait l'âme païenne, il n'évoqua aucune divinité, mais attendit, dans une indécision panique.

La belle dame en rouge courut à la fenêtre, jeta un coup d'œil dans l'espion placé au dehors, puis articula avec un étonnant accent de stupéfaction :

— Lui! et se tournant vers Gabriel :.. le vieux!. . le major!... mon parent, tu sais!

— Ah!... Le... et il... je...

— Vite! fit Mme Hautecœur, en ouvrant un placard profond comme il s'en trouve dans les vieilles maisons de provinee... Vite! entrez! cachez-vous là! S'il vous voyait ici, que penserait-il!

— Mais... enfin, si cela vaut mieux!... accorda le jeune homme; et il se trouva aussitôt enfermé dans

cette sorte d'armoire, où ses pensées immédiates furent occupées à la fois par la conscience qu'il avait des difficultés de la situation et par l'admiration qu'il éprouvait pour le sang-froid et l'ingéniosité dont Mme Hautecœur se révélait susceptible au bord des périls les plus exceptionnels. Et puis il songea aux perturbations qu'il apportait dans la vie claustrale de cette honnête dame qu'il contraignait à des expédients auxquels elle n'était certes pas accoutumée et à des dissimulations que seul un grand amour pouvait lui rendre supportables. Tout en pensant ainsi, Bouboule tendit l'oreille; il perçut des bruits de voix, puis des bruits de baisers... oh! de bons gros baisers familiaux! Des pas se rapprochèrent et il entendit une voix d'homme, rieuse et forte, qui disait :

— Eh ben, quoi! T'as l'air toute chose? J'comprends, tu ne pensais pas me voir aujourd'hui! Mais, voilà, mon voyage est remis à demain; alors je m'suis dit : allons embrasser Loulou, ma jolie Loulou, ma grosse Loulou!

— Je t'en prie, fit une voix faible, pas si haut...

— Ben quoi?

— ..... C'est-à-dire quelque chose que Bouboule ne comprit pas tout de suite, mais que le major eut l'amabilité de redire sous cette forme :

— Ah! la vieille... roupille! Bon! Ne la réveillons pas et restons ici!

Nouveaux murmures de Mme Hautecœur.

— Mais laisse donc, bichette! Qu'est-ce qui te prend? Tu vas faire du mystère avec moi? Allons, assieds-toi là! Je n'ai que quelques instants à passer ici; je dîne chez le colonel!

Le major et Mme Hautecœur avaient pris place sur l'ottomane qui geignait, et malgré les efforts multiples et variés de la belle dame, les paroles du gros officier parvenaient aux oreilles de Bouboule qui — et pourquoi, mon Dieu? — se mit à trembler comme un pauvre petit chien mouillé et sentit de grosses larmes lui monter aux yeux; mais, vous savez, de grosses larmes cuisantes, qui font mal en glissant sur le bord des paupières... Hé! pourquoi donc pleurait-il ainsi, le petit commis de M. le percepteur des contributions? Ah! voilà! c'est qu'il avait compris...

Tout de suite il avait bien trouvé que le major était avec sa jolie parente d'une familiarité excessive, mais il avait pensé :

— Bah ! ces vieux soldats !...

Et puis il avait encore et mieux écouté, et de tout ce qu'il entendit il lui fut permis de conclure beaucoup de choses qui ne lui parurent point drôles, oh ! non ! A croupetons dans son placard qui sentait le bois moisi, le vieux papier et la pomme mûre, il apprit combien il est maladroit d'ajouter foi aux propos de l'amoureuse la plus désintéressée lorsque l'on ne s'est point suffisamment enquis de son identité et de ses antécédents ; il sut qu'aux yeux de toute une ville, une dame aux mérites comparables à ceux des beautés professionnelles de la rue du Bois-l'Homme, pouvait, en vivant modeste et obscure, passer pour très honorable et commander la commisération et le respect publics ; il lui fut loisible aussi de se rendre compte comment elle pouvait recevoir un généreux protecteur sans éveiller la méchanceté des propos contagieux.

Mais Bouboule ne goûta que très imparfaitement les enseignements de la situation, car, avant tout, il éprouva combien il est dangereux de jeter vite, vite, son cœur entre des mains que la nécessité rendit habiles aux caresses ; il apprécia jusqu'au fond l'âcreté du premier désenchantement sentimental et il connut tout ce que l'on peut en souffrir, en quinze minutes, au fond d'une armoire, lorsque l'on est le plus naïf, le plus romantique et le plus émerveillé des amants !

*
* *

Au bout de quelques instants, à travers son trouble et sa tristesse, Gabriel perçut les mots et les baisers d'adieu du major. Une porte se referma. Alors Bouboule fut pris d'une crainte affolante : qu'allait-il répondre à Mme Hautecœur ? Et, tout d'abord, qu'allait-elle lui dire ? Par quels mots expliquerait-elle son mensonge et quel geste aurait-il pour exprimer sa peine ? Que cela était donc ennuyeux à résoudre !

Bouboule en souhaitait que le major revint tout de suite et qu'on le laissât encore, quelques instants, se désespérer dans son armoire; pour peu, il eût désiré qu'on l'y oubliât! Il s'en serait allé, la nuit, tout seul, sans devoir ni rien dire, ni rien demander à personne.

Mais lentement la porte du placard s'ouvrit. Parmi l'ombre qui avait envahi tout à fait le petit salon, la silhouette de la belle dame en rouge se précisait à peine.

Silencieux, après avoir ramassé son chapeau écrasé sous lui, Bouboule sortit de l'armoire.

Ils furent en face l'un de l'autre, ne trouvant pas les mots qu'il fallait; elle, espérant qu'il n'avait pas tout entendu et tout compris; lui, appréhendant autant ce qu'il lui faudrait entendre que ce qu'il allait devoir dire.

Elle parla, en hochant la tête comme une potiche chinoise :

— Non! croyez-vous... quelle alerte! Heureusement, il ne s'est douté de rien! C'est un homme terrible, le major!

— Il est fort jaloux! compléta froidement Bouboule.

— Ah?... vous... vous avez...

— Adieu, madame, fit Gabriel en gagnant lentement la porte.

— Voyons, voyons, tu ne vas pas t'en aller comme cela! T'as compris? oui? T'as tout entendu! Tant pis. Mais enfin, cela n'empêchera rien, tu reviendras, dis?

Bouboule n'était pas encore de son siècle; il n'avait pas le cœur complaisant des petits amants d'aujourd'hui et répugnait au communisme sentimental. Aussi, répondit-il :

— Oh! maintenant!.... Vous comprenez, je croyais...

— Que t'es bête! Mais, au moins...

— Adieu! Vivez tranquille! Tout ceci est un secret entre nous deux... je vous le jure, adieu!

Elle fit un pas, pour l'accompagner sans doute

jusqu'au seuil de la porte. Alors Gabriel, en jeune homme bien élevé, murmura poliment :

— Je vous en prie, ne vous dérangez pas.

Et il s'en alla

Mme Hautecœur rêva un instant, partagée entre le souvenir de ses joies et de ses ennuis et l'infime regret de voir se terminer si vite et si mal cette petite aventure. Et elle résuma ses réflexions en cette phrase dont le prosaïsme n'excluait pas la complexité du sens :

— Que c'est donc bête, tout ce qui est arrivé là, que c'est donc bête !

Au dehors, la nuit de printemps s'illuminait ; il y avait des amoureux assis sur les bancs, au bord de l'eau silencieuse du canal ;... sans presque s'en rendre compte, Bouboule se trouva devant la maison familiale... Il entra

— Tu es en retard Gabriel, gronda doucement la bonne maman Carréra.. Allons, vite, à table ! Le potage est déjà tout froid.

ARMAND VARLEZ.

VINGT-CINQ ANS DE CIVILISATION AU CONGO

La question du Congo est à l'ordre du jour, non-seulement en Belgique, mais même en Europe. Chacun s'y intéresse, alors que pendant si longtemps elle laissait le public indifférent; les pouvoirs publics l'étudient; il n'est pas un journal qui ne la traite.

Chaque jour nous apporte à son sujet des arguments dont le nombre n'assure du reste pas toujours la nouveauté.

L'Etat Indépendant doit-il ou ne doit-il pas son existence au traité de Berlin?

Ses voisins peuvent-ils, par une combinaison imprévue du droit international, émettre la prétention de se mêler de ses affaires intérieures?

Dans quelle mesure la Belgique peut-elle avoir la prétention de contrôler ce qui s'y passe?

Les fonctionnaires de l'Etat doivent-ils nécessairement être des perfections?

L'Etat du Congo pouvait-il empêcher totalement l'existence de certains abus?

Le Congo, devant vivre de ses propres forces ou à peu près, avait-il pour devoir de se laisser mourir d'inanition, afin d'assurer l'enrichissement de quelques commerçants?

Telles sont, avec quelques autres, qui se ramènent toujours à peu près à celles-là, les questions que nous voyons examinées et discutées avec plus ou moins de sincérité.

Mais il nous semble que l'on oublie un peu, dans

cette polémique plus ou moins tendancieuse, une étude qui cependant serait essentiellement de nature à nous éclairer sur les mérites et l'utilité de l'Etat du Congo et par conséquent à nous faire juger sainement les choses.

Cette étude, c'est l'histoire qui doit nous la fournir.

Pour la faire, nous ne devons parcourir qu'un laps de temps bien court, puisque toute l'existence de l'Etat du Congo est comprise en un quart de siècle. Et cependant combien notre exposé serait long si nous pouvions être complet dans la nomenclature des faits que l'activité du Congo a accumulés pendant ces vingt-cinq années. Nous devons donc nous borner à ne présenter ici qu'un aperçu du travail accompli.

On ne doit pas être bien vieux pour pouvoir se rappeler combien peu de temps suffisait, jadis, à enseigner aux écoliers la géographie de l'Afrique.

Sur les bancs de l'école, on nous donnait une idée de ce qu'est l'Egypte, puis nous étudions les colonies françaises du Nord, nous apprenions que Tripoli était une dépendance de la Turquie, que les Etats européens avaient essayé d'établir certains comptoirs sur les côtes de l'Est et de l'Orient, que la France avait eu des relations avec Madagascar, qu'au delà du cap de Bonne-Espérance, baptisé en 1498 par le roi Joa II de Portugal, existaient des républiques indépendantes, souvent convoitées, que certains indigènes du Midi s'appelaient les Zoulous. Et ma foi c'était tout ou à peu près; l'étude du restant était bien simplifiée, puisque tout le centre de cet immense continent était représenté par une énorme tache blanche intitulée : « Contrées inconnues ». On trouvait peu utile de rappeler longuement les efforts faits par les Portugais au XVe et au XVIe siècles, et dont les résultats avaient, du reste, été insignifiants dès le début, et ensuite tout à fait perdus. Leur colonisation avait précisément manqué de ce qui fait la gloire et le succès des méthodes modernes que cette étude va nous permettre de mettre en lumière; en dehors d'une propagande religieuse comprise d'une manière assez étroite, les colonisateurs de cette époque

n'avaient guère fait fleurir sur les côtes d'Afrique, d'autre commerce que celui des esclaves. En 1816 seulement, se forme la fameuse expédition Tuckey qui a pour but l'exploitation scientifique du « Zaïre », et qui remonte jusqu'aux cataractes. Le Bas-Congo seul était donc exploré, lorsqu'enfin, en 1853-1856, le grand Livingstone fit la première traversée du continent africain dans la région équatoriale ; cela se passait à une époque si proche de nous, que l'on ne peut même pas l'appeler hier, et pendant laquelle les États abandonnaient l'Afrique aux idéalistes : les missionnaires et les savants.

Les efforts héroïques de ces hommes admirables purent, il est vrai, faire connaître quelques points isolés des deux extrémités du grand fleuve, mais laissaient planer le voile de la plus complète obscurité sur toute la longueur de son cours de Niangwe à Isanghila.

Il était nécessaire au succès de tant d'aspirations généreuses, de tant d'efforts de dévouement et de sacrifices de nobles existences, qu'un esprit supérieur les comprît et centralisât leurs travaux ; c'est alors que la grande figure de Léopold II surgit, pour diriger l'entreprise gigantesque de la pénétration africaine. L'impulsion méthodique qu'il donna à cet élargissement du monde, entraîna d'un mouvement irrésistible toutes les activités des différentes nations dans une concurrence féconde pour le partage de l'Afrique.

Aussi ne peut on s'empêcher de proclamer que si les grandes nations colonisatrices possèdent maintenant une portion du continent jadis mystérieux, elles doivent, l'origine de leur conquête à la grande initiative du Roi des Belges ; comme Léopold II en exprimait l'espoir, dès 1876, Bruxelles, ou plus exactement, le Palais de Bruxelles, est devenu le quartier général de ce mouvement civilisateur. Maintenant, après l'accomplissement de cette entreprise géniale que personne n'avait osé risquer, on peut sans doute s'offrir le plaisir de critiquer la manière dont fut accomplie telle ou telle étape du chemin si rapidement parcouru ; lorsque l'expérience est faite, il est toujours aisé de « prophétiser » après coup, et de

s'imaginer ce qu'on aurait fait dans telle ou telle circonstance à laquelle on est resté parfaitement étranger. Mais ce que personne ne songe à nier, c'est la rapidité extraordinaire avec laquelle furent créés, au sein d'une contrée sauvage, le mécanisme compliqué d'un Etat et les mille rouages d'une civilisation européenne. L'étude succincte de ce qui a été accompli, est aussi pleine d'intérêt historique que d'enseignement pratique.

Point n'est besoin d'insister sur l'absence complète d'organisation d'ensemble que présentait il y a vingt-cinq ans le territoire congolais.

Il ne restait rien des tentatives de la colonisation portugaise qui, d'ailleurs, s'étaient arrêtées à peu de distance de la côte.

Il ne restait rien non plus du vaste royaume indigène, chanté par Camoëns et qui, limité pendant sa splendeur même, à un territoire relativement minime, n'avait pas tardé à souffrir des agressions de ses voisins moins civilisés.

Les peuplades moralement isolées les unes des autres, continuellement en lutte sanglante les unes contre les autres, étaient forcément en butte à toutes les misères morales et physiques des peuples les plus primitifs.

L'insécurité absolue, les habitudes les plus féroces de guerres, de meurtres et d'anthropophagie, étaient aggravées encore par la plaie terrible des incursions arabes. Tout le monde se souvient de l'état lamentable dans lequel les trafiquants arabes avaient mis les populations. L'importation de l'alcool qui ruinait la santé du nègre, et le commerce dont ce pauvre nègre était lui-même l'objet, abrutissaient et décimaient tout à la fois la population.

Nous avons été édifiés sur le mode de domination des Arabes par les récits des razzias de villages cernés pendant la nuit, dont les maisons étaient brûlées, les défenseurs mis à mort, et les femmes et les enfants emmenés en esclavage en longues files de pauvres êtres, dont les trois quarts mouraient en route, de privations, de souffrances et de mauvais traitements.

C'est ce pays dénué d'une organisation de quelque

étendue, dont les forces indigènes étaient rendues stériles par leur éparpillement et leur éloignement énorme du reste du monde, qui ne connaissait en fait de grandes voies de communication que celle des Arabes dévastateurs, c'est ce pays qu'il s'agissait de transformer.

A-t-on fait quelque chose dans ce sens en ce court espace de vingt-cinq ans et qu'a-t-on fait ?

Quelle est la succession des transformations accomplies ?

Telles sont les questions d'histoire contemporaine que nous voudrions examiner succinctement dans cette étude, dont le but est uniquement de renseigner par une lecture rapide ceux qui n'ont pas le temps de consulter les ouvrages plus développés sur la matière, et que leurs occupations n'ont pas amenés à s'attacher spécialement à ces questions.

Il sera aisé de conclure de l'exposé de faits qui va suivre, si nous devons croire qu'en d'autres mains la colonisation du Congo eût pu faire des progrès plus rapides ; lorsque nous nous serons documentés sur le travail réalisé au Congo, chacun de nos lecteurs pourra en apprécier la valeur et l'étendue, en comparant les résultats acquis avec ceux que d'autres pays neufs ont réalisés.

*
* *

Dès le début, la colonisation du Congo a été visiblement inspirée du désir d'éviter les errements qui avaient amené l'échec des tentatives du passé. Pour rénover l'Afrique au profit tant des colonisateurs que des colonisés, il fallait un plan méthodique de pénétration ; ce premier travail systématique devait permettre, d'abord de connaître les parties les plus reculées de l'immense continent, ensuite d'assurer des relations suivies entre les contrées nouvellement explorées et la métropole.

Loin donc de se borner à l'établissement de quelques comptoirs peu éloignés de la côte, comme auraient pu le faire des trafiquants inspirés du seul désir d'un

gain immédiat, nous voyons l'initiateur de l'œuvre congolaise profondément convaincu dès le début, de la nécessité de développer les moyens de transports. L'admirable essor des Etats-Unis d'Amérique, nous montre assez que, de nos jours surtout, les voies de communication sont les grands moyens de diffusion de la civilisation.

Dans ce but, il fallait d'abord connaître parfaitement les voies naturelles existant dans le pays. et ensuite, les compléter sans délai par des communications artificielles dans les endroits où la nature était insuffisante.

La façon même dont les premières explorations furent dirigées, témoigne déjà de ce souci.

Au début on avait tout naturellement suivi la voie des expéditions antérieures, en prenant comme point de départ Zanzibar et la côte orientale. Mais dès que Stanley, qui venait de traverser tout le continent, eut abouti, le 9 avril 1877, à l'embouchure du Congo, et eut démontré ainsi quelle était la véritable voie de pénétration et de communication à l'intérieur du centre africain, Léopold II prit immédiatement la décision hardie autant que clairvoyante, de tirer parti de ce résultat acquis.

C'est cette compréhension immédiate du plan nouveau à suivre, c'est son adoption aussitôt faite avec l'emploi éclairé de tous les moyens les plus pratiques d'exécution, qui assurèrent le succès de l'œuvre de pénétration européenne en Afrique.

Le public était encore quelque peu abasourdi du résultat de l'admirable voyage de Stanley, mais les découvertes révélées par lui ne sortaient pas du domaine vague de l'admiration des savants et des dilettante. C'est dans de pareils moments que se révèle particulièrement précieuse, l'influence de la volonté d'un seul homme. L'Europe se complaisait encore dans le domaine idéal d'une exploration imprécise ; mais celui auquel elle avait, lors de la Conférence géographique de 1876, reconnu l'initiative de l'exploration africaine, se décidait au contraire immédiatement à charger Stanley de mettre à profit ses récentes découvertes.

Dans ce but, avant même que le grand explorateur ne fût arrivé en Europe, les nouveaux projets comprenaient l'abandon de la route orientale qui avait été adoptée en juin 1877, lors de la première réunion de la Commission internationale de l'Association internationale africaine. Désormais, c'est par la voie du grand fleuve remonté depuis son embouchure, que l'on conquerra le mystérieux continent. Dès son débarquement à Marseille, en janvier 1878, Stanley était mis au courant par des envoyés spéciaux, du plan qui était la conséquence de son voyage; il recevait en même temps la proposition formelle d'être l'exécuteur de ce plan nouveau.

Au milieu de l'année 1879, on avait eu le temps déjà de s'entendre sur tous les points et d'élaborer tous les plans nécessaires; le 14 août 1879, l'expédition, dirigée par Stanley lui-même, arrivait à l'embouchure du Congo et sept jours après, le 21, elle levait l'ancre pour s'enfoncer par la grande voie d'eau à l'intérieur du pays. Pendant cette période de préparation, les projets s'étaient précisés.

L'expédition avait été soigneusement étudiée afin qu'elle eût un résultat immédiat pratique. C'était sans doute la première fois que l'exploration de l'Afrique était abordée d'après un plan d'ensemble méthodique.

Il s'agissait d'abord d'explorer complètement la contrée, pour doter, aussitôt après, les pays découverts, des moyens de transport les plus perfectionnés.

Le 25 novembre 1878, on fondait à Bruxelles le Comité d'études du Haut-Congo, dont l'objet était de servir de point d'appui financier à une enquête minutieuse sur les ressources économiques et commerciales du bassin du Congo.

Quelques mois après, l'inspirateur de ce gigantesque effort, avait déjà vu la nécessité dans laquelle on se trouverait, de créer au sein du continent nouveau une entité politique qui assurât l'ordre indispensable et servît de soutien aux entreprises civilisatrices et économiques.

Stanley paraît donc chargé tout à la fois, de recueillir sur place tous les renseignements nécessaires pour

assurer le succès durable de la colonisation du centre africain, et aussi de jeter d'ores et déjà les bases d'une puissante organisation sociale indispensable, c'est-à-dire d'un Etat; lorsqu'après les courtes années qui nous séparent de cette période héroïque, on considère le chemin parcouru, on est bien forcé de reconnaître que c'était là une des conceptions les plus grandioses que l'histoire ait enregistrées.

Cette œuvre considérable de génération spontanée d'un Etat organisé, fut accomplie en moins des cinq années qui suivirent. Tandis que Stanley, explorant en tous sens la région qui s'étend jusqu'à Stanley-Pool, conclut avec les chefs indigènes des centaines de traités et selon les ordres du Roi établit un gouvernement de fait, d'autres expéditions dirigées par une pléiade de jeunes officiers belges poussent en tous sens des reconnaissances hardies; il s'agissait, en effet, d'assurer immédiatement au jeune Etat qui déjà plongeait ses racines dans l'intérieur du continent, un débouché vers la mer, pour le cas où la sortie vers le grand fleuve lui serait contestée; il s'agissait aussi de le doter, dès ses débuts, de territoires fructueux s'étendant vers l'intérieur aussi loin que possible. Nous ne pouvons ici raconter en détail l'histoire de ces explorations qui déjà comprennent les bords du Tanganika, Niangwe, Luluabourg, le Niadi-Kwilu et bien d'autres endroits dont la nomenclature suffit à montrer que l'Afrique ne sera plus désormais la grande tache blanche de nos anciennes cartes géographiques.

Une noble rivalité animait dès ce moment les différentes puissances susceptibles de conquérir et de civiliser l'intérieur africain. La conséquence de l'impulsion donnée par le fondateur de l'Association internationale africaine, a été précisément de stimuler, au plus grand profit de la civilisation en général, toutes les énergies susceptibles de contribuer à l'œuvre entreprise. La rivalité momentanée qui peut exister pour la conquête de tel ou tel point, entre deux pionniers de la même œuvre, ne doit pas faire oublier l'avantage considérable que les énergies d'un chacun retirent de la concurrence.

Sans Brazza, Stanley n'eût peut-être pas réalisé aussi rapidement et aussi sûrement son plan ; sans Stanley, Brazza n'eût sans doute pas réussi à doter son pays de la magnifique colonie qu'il lui doit. Et l'un et l'autre peuvent faire remonter en grande partie leurs merveilleuses découvertes à celui qui avait conçu l'idée d'ouvrir l'Afrique à la civilisation européenne. C'est donc essentiellement une œuvre « européenne » que nous admirons et que nous analysons en ce moment en parlant du Congo ; aussi les grands disparus que nous venons de citer ont-ils droit, ainsi que leurs collaborateurs, à la reconnaissance de l'humanité. Dès cette période de 1879 à 1884, Stanley vit la nécessité d'une voie de communication artificielle qui devait compléter la voie naturelle du grand fleuve dans la partie où les chutes supprimaient sa navigabilité. Il vint en Europe pour le dire. Cette nécessité économique proclamée par Stanley était, du reste, parfaitement d'accord avec les nécessités de la civilisation que l'on voulait introduire en Afrique. Comme l'a si bien reconnu dans son article premier, l'acte général de la Conférence de Bruxelles (1889-1891), « l'un des moyens les plus efficaces de combattre la traite à l'intérieur de l'Afrique, était, en effet, la construction de voies ferrées en vue de substituer des moyens de transport économiques et accélérés, au portage actuel par l'homme ». Des mesures furent donc prises immédiatement pour compléter par des chemins de fer, l'admirable réseau de voies navigables que l'on venait de découvrir, et mettre ainsi en un bref délai, le centre africain en rapports directs et rapides avec le reste du monde.

Dès 1878, l'impulsion du Roi Léopold avait fait naître un syndicat dont l'objet était d'envoyer sur place une mission chargée « d'examiner la question de la construction d'une voie de communication par chemin de fer et bateaux à vapeur entre le Bas et le Haut-Congo ». Après la période de formation de l'Etat par les explorations que nous avons déjà mentionnées, après les premières études des ressources économiques du pays, après les négociations diplomatiques qui aboutirent à la réunion de la Confé-

rence de Berlin et à la reconnaissance de l'Etat par les puissances, le problème vital de la création d'un chemin de fer constituait la deuxième étape de l'œuvre entreprise et fut aussitôt étudié.

Le 9 février 1887 se constituait donc la « Compagnie du Congo pour le commerce et l'industrie », dont le but était notamment de poursuivre l'étude, la construction et l'exploitation d'un chemin de fer reliant le Bas-Congo au Stanley-Pool. Le 26 mars de la même année une première convention était déjà conclue entre la Compagnie à peine née, et l'Etat Indépendant.

L'étude aussitôt entreprise était terminée à la fin de 1888. La Compagnie initiatrice décidait alors de confier le travail à une société spéciale fondée le 31 juillet 1889 sous le nom de « Compagnie du chemin de fer du Congo », au capital de 25 millions de francs. La première brigade d'ingénieurs chargés de commencer les travaux, quittait Anvers le 11 octobre 1889, et les premiers travaux de terrassements étaient entamés en mars 1890. Après mille difficultés imprévues tant financières que techniques qui se présentent tout naturellement dans une entreprise d'une pareille envergure, les créateurs de cette ligne de 400 kilomètres, eurent la joie bien méritée de l'inaugurer officiellement le 2 juillet 1898, huit années à peine après le commencement des travaux.

Aussitôt on songea à une seconde ligne : le chemin de fer du Mayumbe, destiné à relier Boma aux régions fertiles de la Lukula; la concession en fut octroyée le 21 septembre 1898, et trois ans après, en 1901, une ligne de 80 kilomètres était en exploitation.

Le service de navigation intérieure, que ces lignes de chemin de fer doivent compléter, était assuré en même temps par toute une flottille de navires spécialement construits ; il y en a maintenant près de quatre-vingts représentant environ 3,500 tonnes, et sillonnant le Congo et tous ses affluents navigables, de manière à rayonner dans le pays tout entier.

En 1901, six ans après la reconnaissance de l'Etat Indépendant du Congo par les puissances, on avait donc déjà couvert de bateaux à vapeur, le vaste réseau

navigable du Haut-Congo et relié le haut fleuve à la mer par la voie ferrée, en même temps qu'on avait pourvu d'une sortie rapide vers l'Océan, les régions importantes du Bas-Congo par la ligne du Mayumbe. La possession du centre africain par les Européens, était de la sorte garantie pour l'avenir; il devenait impossible à des révoltés de les isoler complètement du monde civilisé duquel la distance était considérablement raccourcie; les richesses de l'intérieur du continent doublaient de valeur par le fait même qu'elles devenaient aisément transportables dans le monde entier, en même temps que les marchandises européennes devenaient accessibles aux noirs. Enfin, ceux-ci se voyaient dans la possibilité d'employer leurs facultés à des travaux moins pénibles et plus utiles qu'à l'industrie du portage dans laquelle ils étaient désormais avantageusement remplacés. La construction des deux premières lignes terminée, l'on songea du reste à compléter le réseau, dans le but de relier le haut fleuve aux différentes frontières de l'Etat, et d'assurer aussi aux hommes et aux marchandises d'autres routes que la seule voie du fleuve jusqu'à Banana.

Dès le 4 janvier 1902, une convention était passée entre l'Etat et la « Compagnie des chemins de fer du Congo supérieur aux grands lacs africains »; elle avait en vue différentes lignes reliant le fleuve, d'une part jusqu'à la frontière de Rhodésie, et d'autre part jusqu'au Nil d'abord, jusqu'au Tanganika ensuite; ces lignes doivent mettre à la portée de la civilisation, le Manyema connu pour sa fertilité, la région caoutchoutière du Lualaba, et les mines du Katanga. Le premier tronçon de ce vaste réseau (qui lorsqu'il sera achevé, comprendra près de 3,000 kilomètres), la ligne Stanleyville-Ponthierville, vient d'entrer en exploitation. Comme le constatait récemment la *Gazette de Cologne*, dans un avenir très prochain, l'immense continent noir sera traversé entièrement par une voie de communication ininterrompue dont l'achèvement est appelé à rendre les plus grands services à la civilisation africaine, au commerce en général et au développement économique de l'Etat Indépendant.

Les lignes qu'elle consacre à cette grande question, résument d'une façon saisissante l'immensité du chemin parcouru. Nos lecteurs nous sauront gré de les reproduire :

« Nous connaissons, dit-elle, le chemin de fer de Matadi à Léopoldville, contournant les rapides du Bas-Congo (400 kilomètres). A Léopoldville, le Congo devient accessible à la navigation sur une distance de 1,600 kilomètres, jusqu'aux Stanley-Falls : Ici, les cataractes ont nécessité la création d'une autre voie ferrée de *527 kilomètres jusqu'à Ponthierville*, d'où nous pouvons parcourir en bateau une nouvelle étape de 300 kilomètres. Nous voici déjà bien loin : le chemin de fer des Stanley-Falls à Ponthierville est achevé depuis le mois de septembre et la navigation est ouverte sur le fleuve à partir de ce dernier point jusqu'à Kindou. Voilà donc nos moyens de transport assurés, de la côte ouest à l'intérieur, sur une longueur de près de 2,450 kilomètres.

» Continuons. On vient d'entamer la construction d'une nouvelle ligne de chemin de fer longeant le fleuve depuis Kindou jusqu'à l'étranglement du Congo dit « la Porte d'Enfer »; sur les 515 kilomètres auxquels on évalue son développement, 27 kilomètres seraient achevés, dès à présent, à en croire les plus récentes correspondances. Les travaux avançant très rapidement, on estime qu'ils seront terminés dans deux ans; dès lors, toute la vallée du Congo sera ouverte au commerce sur une étendue d'environ *3,400 kilomètres*.

« Avançons encore : après la Porte d'Enfer se présente un nouveau tronçon navigable ne mesurant pas moins de 650 kilomètres.

» Dans quelques années, une voie ferrée partant de la « Porte d'Enfer », tout le long de la vallée du Loukouga, jusqu'au Tanganika (dès à présent sillonné par les vapeurs) reliera la grande ligne du Congo à l'Afrique Orientale allemande, grâce au chemin de fer central est-africain, jusqu'à Udgiji. »

Tel est le résultat obtenu en 20 ans !

Ce travail considérable est dès à présent complété dans toute l'étendue de l'Etat, par un réseau de routes

spéciales qui remplaceront les antiques sentiers de caravanes, là où il y en avait, et créeront des communications dans les endroits où il n'y en avait pas ; tout un service de transport par camions automobiles s'organise sur ces routes pour rayonner sur les côtés des lignes de chemins de fer et assurer le ravitaillement et le transport rapide des marchandises sans l'emploi du portage.

La route pour automobiles, reliant le Congo au Nil, aura un développement total de plus de 900 kilomètres ; à part quelques tronçons non encore achevés, elle est déjà ouverte au charroi. La grande route de portage du Nord avec toutes ses misères, ne sera bientôt qu'un souvenir du passé.

D'autre part, des automobiles ont été envoyées dans l'Uélé, et y ont donné jusqu'ici les meilleurs résultats. Certaines d'entre elles, destinées plutôt au transport des marchandises, ont pu atteindre jusqu'à une vitesse de 20 kilomètres à l'heure.

Du côté de l'Enclave, le portage à dos d'hommes a été remplacé par des attelages de chariots et de bœufs. Entre Loka et Faradje (200 kilomètres) fonctionne actuellement un service régulier de 20 chariots à 6 bœufs chacun.

Ces moyens de transport furent complétés par les communications instantanées du télégraphe et du téléphone dont l'installation fut commencée en 1894; en juillet 1895, on pouvait déjà téléphoner de Boma à Matadi à une distance de 52 kilomètres. Un peu plus de quatre ans après, la ligne principale du fil électrique, atteignait 1,200 kilomètres, sans parler des lignes secondaires dont l'une (Kasongo-Kabambaré) s'étendait jusqu'aux bords du lac Tanganika.

L'Afrique était donc sillonnée par le télégraphe dans toute sa largeur.

Ce réseau si complet de moyens de communications en Afrique, ne pouvait donner tous les résultats désirés que si le pays colonisé se trouvait en rapports constants avec la métropole ; c'est alors seulement que le trafic intellectuel et matériel pouvait se développer au plus grand profit de tous. Aussi assurait-on dès l'année 1891 un départ mensuel régulier d'Anvers.

Quatre ans après, un service était organisé sous pavillon belge, et maintenant cinq lignes assurent des relations si fréquentes entre l'Europe et le Congo, que le mouvement des ports de Banana et de Boma atteint un chiffre annuel de 500,000 tonnes. Aussi des travaux importants ont-ils été effectués dans les deux ports et dans celui de Matadi, ainsi qu'à l'embouchure du fleuve, pour assurer la sécurité et la rapidité de la navigation.

*
* *

Le rapide aperçu que nous venons de donner des progrès réalisés sous le rapport des moyens de communications, a retardé un peu l'examen que nous devons faire, de l'évolution morale, économique et politique du territoire qui, il y a vingt ans, était le domaine incontesté de tribus sauvages et de dévastateurs.

La civilisation devant nécessairement être secondée par les moyens pratiques et matériels de pénétration, il nous a paru intéressant de signaler tout d'abord l'admirable réseau de navigation, de chemins de fer et de routes, qui désormais assure dans toutes les parties de l'Etat, la diffusion des influences dont nous allons parler maintenant.

Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, l'ordre, que la colonisation établit au sein d'un pays neuf, constitue tout à la fois la condition primordiale de son succès et le premier bienfait qu'elle puisse produire.

Certaines contrées, même douées d'un gouvernement indigène assez régulier, souffraient néanmoins, avant la colonisation, de toutes les misères du désordre et du brigandage, parce que le pouvoir national ne disposait ni des moyens d'organisation, ni des communications nécessaires pour faire sentir partout son autorité. Tels furent, par exemple, le Tonkin et la Tunisie, pour les populations desquels la colonisation fut un bienfait à cause de cela.

A plus forte raison en est-il ainsi pour un pays comme le Congo, dénué jadis de toute organisation centrale, et livré à tous les malheurs résultant des guerres de tribu à tribu sur lesquelles venaient se greffer les incursions des brigands arabes.

L'autorité munie désormais de moyens de communication avec les différentes parties du territoire, put, dès lors, s'y faire sentir en créant une administration complète.

Le territoire a été divisé en quinze districts à la tête de chacun desquels se trouve un commissaire de district ; agissant sous l'autorité du gouverneur général, il a « le devoir général de développer » l'occupation effective de son district, d'y consolider » l'autorité de l'Etat et de renseigner les populations » sur le but civilisateur poursuivi par le gouverne- » ment » (1). Les districts qui constituent les unités administratives sont, lorsqu'ils sont très étendus, divisés en zones, à la tête desquelles se trouvent des chefs de zone ; districts et zones sont divisés en secteurs — dirigés par des chefs de secteur, et comprennent des postes secondaires, qui constituent le moyen de contact direct avec les villages indigènes compris dans leur rayon. Il y a actuellement au Congo plus de 250 postes et stations, et 70 postes de culture et d'élevage, alors qu'il y a vingt ans, il n'y avait que 13 postes.

Le contact de ces postes avec les indigènes, est facilité par le respect des usages de la population. C'est le souci de l'observation des mœurs traditionnelles du pays, qui inspira le décret du 6 octobre 1891. Celui-ci permet d'investir d'une autorité gouvernementale, des chefs indigènes chargés d'administrer leur village selon les coutumes nationales, en même temps que sous la surveillance et dans l'esprit du gouvernement européen. Ces chefferies constituent donc en quelque sorte de petits protectorats ; elles servent d'intermédiaires entre la population et le gouvernement dont l'autorité est plus facilement admise et,

(1) Baron Descamps : *L'Afrique Nouvelle.*

par conséquent, plus efficace, lorsqu'elle est représentée par un noir que la coutume nationale oblige de respecter.

Il y avait jusqu'à présent environ 260 chefferies indigènes reconnues, auprès desquelles l'autorité centrale était représentée soit par le commissaire de district, soit parfois par un résident dont le titre même indique bien cet esprit de protectorat, plutôt que d'assimilation directe, qui préside à l'organisation des chefferies. L'importance de ce rouage d'autorité indigène, ressemblant à ceux que l'expérience a fait adopter dans bien d'autres colonies, vient d'être démontrée d'une manière toute spéciale par le décret rendu à son sujet par le Roi Souverain, le 3 juin 1906. L'expérience faite pendant quinze ans pour certains endroits déterminés, a fait étendre le principe des chefferies à tout le territoire ; désormais, en vertu de l'article 1er du décret, « tout indigène est réputé faire partie d'une chefferie dont le chef reconnu a droit à la protection spéciale de l'Etat ». Le chef doit à ses ressortissants, aide, protection et justice (art. 12 du décret de 1906) ; il est responsable de la bonne tenue de sa chefferie, il doit communiquer à ses administrés les ordres du gouvernement et transmettre aux autorités les demandes des gens de sa chefferie. Tous les autres devoirs concernant les travaux nécessaires à l'hygiène, la poursuite des crimes et délits, la levée des miliciens, et en général toutes les autres branches d'une administration régulière et prévoyante, sont minutieusement énumérés dans le décret. Pour ce travail complexe, le chef reçoit une rémunération qui, afin de ne pas nuire aux administrés, ne peut dépasser 5 p. c. de celle qui leur est accordée pour les prestations qu'ils fournissent. La généralisation de ce système, dont l'expérience avait démontré les avantages, établit donc le principe d'une administration mixte, confiée simultanément aux autorités traditionnelles des populations indigènes et aux agents européens de l'Etat civilisateur. Loin de se contrecarrer, ces deux groupes de représentants du pouvoir, travaillent au même but et trouvent dans leur collaboration l'avantage considé-

rable de faire pénétrer jusqu'aux coins les plus reculés du pays l'influence du pouvoir souverain.

*
* *

L'organisation du pays, comme celle de n'importe quel autre Etat, demandait évidemment l'existence d'une force armée ; il n'est pas difficile de comprendre qu'elle était même plus nécessaire que partout ailleurs, dans un pays neuf, de civilisation aussi rudimentaire ; pour assurer le maintien de l'ordre, la protection des personnes et des biens des indigènes et des non indigènes, ainsi que la sécurité du commerce, le Gouverneur général exerce le commandement suprême de la force publique ; il peut même, suivant les besoins, organiser des corps de police locale, tels qu'il en existe dans les agglomérations principales ; le commissaire de district peut naturellement faire appel aux troupes de son ressort, de telle sorte que la sécurité publique puisse être assurée aisément dans toute l'étendue du territoire. Au début, on ne put composer l'armée que d'hommes étrangers à la population de l'Etat, car avant d'obtenir le recrutement d'autochtones, l'on devait peu à peu gagner leur confiance, et leur prouver qu'il était possible de rentrer chez soi après achèvement du service militaire.

Après la première période de tâtonnements pendant laquelle chaque chef indigène désignait pour le service un certain nombre de ses administrés, le décret du 30 juillet 1891 organisa une véritable armée nationale. Son principe est que le mode suivant lequel s'opère la levée, est déterminé de commun accord avec le chef indigène ; l'application du régime nouveau fut étendue peu à peu aux différentes parties du pays suivant les circonstances et les milieux. Le traitement bienveillant dont les soldats sont l'objet, a permis de résoudre au Congo le problème important de réduire au minimum pour la population, la charge du service militaire ; en effet, tandis qu'en 1889 le nombre des engagés volontaires n'était que de 111,

il était environ de 6,000 en 1905; aussi, l'autorité pourvue d'assez d'hommes, a-t-elle pu réduire dans une proportion inverse, le nombre des miliciens qui étaient annuellement de 6,000 en 1896 et n'était plus, les dernières années, que d'environ 2,000. Actuellement, l'armée de cette colonie autonome qui jamais n'a pu, comme d'autres, demander l'aide des troupes d'une métropole, est dotée d'un noyau solide de vétérans rengagés; les enfants indigènes abandonnés et élevés par l'Etat, ainsi que les esclaves libérés arrachés aux Arabes, constituent pour l'armée une pépinière de recrues futures.

A mesure que le besoin s'en fait sentir, des dispositions particulières ou générales, ont été prises pour diriger l'emploi de la force armée et empêcher ses abus. Un décret du 3 juin 1906 limite nettement les cas dans lesquels la force armée peut être amenée à se rendre chez les populations indigènes pour la répression de révoltes, le maintien de l'ordre et l'exécution des lois; il défend l'usage des armes, sauf pour cause de légitime défense ou de flagrant délit; des peines très sévères sont prévues contre tout agent de l'autorité qui aurait agi en pareille matière sans être légalement qualifié pour le faire; afin de déterminer strictement et de diminuer le plus possible les cas d'intervention armée, le décret distingue les opérations de police des opérations militaires. Un autre décret de la même date, inspiré par le même désir de protection de l'individu, soumet à des règles très strictes, la possibilité du port d'armes et interdit même « le port de fusils à piston ou de fusils perfectionnés, aux noirs chargés d'opérations d'ordre commercial avec les indigènes ».

Une des premières nécessités d'un Etat organisé est d'assurer la répression des attentats à l'ordre social et le jugement équitable des litiges survenant entre les citoyens, afin que ceux-ci ne soient point entraînés à se rendre justice à eux-mêmes. L'extension et la régularité du fonctionnement de la justice sont le véritable critérium de l'ordre et de la civilisation d'un pays. Au Congo, contrée d'exploration, couverte de forêts et dénuée jadis de pouvoir

central, l'organisation judiciaire devait, au début, être fatalement des plus rudimentaires; elle ne pouvait que suivre la prise de possession effective du territoire et succéder à l'existence bien établie des postes dirigés par des agents de l'Etat. Les coutumes indigènes variant de tribu à tribu, incomplètes et primitives, ne pouvaient servir de base à l'établissement du droit nécessaire à un grand pays. La nécessité de créer de toutes pièces des rouages nouveaux, se faisait donc sentir bien autrement qu'elle ne se montre dans des pays déjà anciennement civilisés, pourvus de tribunaux indigènes bien avant la conquête; tels sont, par exemple, le Tonkin et la Tunisie. Tout au plus suffisait-il qu'au Congo l'on songeât, en organisant la justice, à maintenir certaines notions nationales éminemment respectables et appropriées à la civilisation des noirs, surtout en ce qui concerne le droit de famille. Les nécessités de la civilisation nouvelle firent établir deux séries de tribunaux répondant à deux ordres de juridiction : les tribunaux civils et les conseils de guerre. Parmi les tribunaux civils, celui qui jusqu'à présent a réuni pour tout le territoire l'universalité de juridiction en matière civile, commerciale et pénale, est le tribunal de première instance du Bas-Congo siégeant à Boma.

Le décret du 3 juin 1906 vient de décider que des tribunaux semblables siégeraient désormais à Léopoldville, Coquilhatville, Stanleyville et Nyanwara, c'est-à-dire jusqu'aux confins orientaux de l'Etat.

Afin de suppléer à l'impossibilité qu'on avait rencontrée de multiplier plus tôt les tribunaux, il était jusqu'à présent loisible à celui du Bas-Congo de se déplacer suivant les nécessités du service, pour rendre la justice dans telle ou telle localité; la création de quatre nouveaux tribunaux semblables à lui, supprime donc pour le tribunal de Boma la nécessité d'être itinérant.

En matière pénale, son rôle avait déjà été restreint, comme sera restreint celui des quatre nouveaux tribunaux de première instance, par l'existence de tribunaux spéciaux appelés tribunaux territoriaux dont la compétence était purement pénale; à mesure que le

territoire s'organise, le nombre de ces tribunaux territoriaux va évidemment en augmentant ; tout récemment il y en avait treize parmi lesquels se trouvaient ceux dont nous venons de dire qu'ils sont élevés désormais au rang de tribunaux ayant la juridiction complète ; il en reste donc momentanément neuf à compétence purement pénale.

Les décisions de ces juridictions peuvent, sauf les limites des règles de procédure, être déférées au tribunal d'appel siègeant à Boma. La législation congolaise connaît même un second degré d'appel devant le conseil supérieur siègeant à Bruxelles, lorsque la valeur du litige déjà jugé en appel à Boma, dépasse 25,000 fr. La Cour de cassation, jugeant en droit pur, siège également à Bruxelles et est formée aussi par le conseil supérieur. Les tribunaux militaires ont naturellement, comme leur nom même l'indique, la compétence spéciale qu'ils ont en tous pays en raison des personnes ; mais un progrès considérable sur bien des pays d'Europe, leur a été imposé par l'existence d'un tribunal militaire d'appel. Toutes ces juridictions, composées de magistrats européens, sont chargées d'appliquer une législation dès plus complètes, formant dès longtemps toute une série de Codes tels que nous en connaissons en Europe.

Cette organisation judiciaire est certainement la plus complète et la plus étendue de toutes les contrées de l'Afrique centrale. Elle n'empêche pas, du reste, l'existence de la juridiction des chefs indigènes jugeant, conformément à la coutume nationale, les affaires purement indigènes, dans les limites du village ou de la tribu.

On accoutume peu à peu les noirs à l'existence des tribunaux de l'Etat ; on multiplie dans ce but, les cas dans lesquels ils peuvent avoir recours à ces juridictions nouvelles pour eux ; par exemple, lorsqu'un indigène saisit la justice de l'Etat, plutôt que le chef noir, d'un litige qu'il a avec un autre indigène, les tribunaux organisés selon les principes européens peuvent retenir et juger l'affaire. L'article 95 (livre Ier) du Code pénal prévoit que « lorsque la partie lésée est » un indigène, le tribunal peut prononcer d'office les

» restitutions et les dommages-intérêts qui sont dus » en vertu des usages locaux ». On prépare surtout l'avenir, mais l'équité autant que la prudence commandent le maintien des coutumes locales, comme le montre si bien l'extension du régime des chefferies. Les pratiques féroces de la barbarie sont naturellement seules à ne pouvoir être tolérées. On n'en peut conclure qu'elles aient déjà disparu, car l'influence du droit européen et des mœurs civilisées ne peut se faire sentir que par une sorte de rayonnement autour des postes de l'Etat, et diminue tout naturellement à une certaine distance de ceux-ci. Mais plus ces foyers de civilisation se multiplient, plus se restreint le domaine possible des coutumes barbares comme, par exemple, le cannibalisme, et l'on est surpris du progrès énorme réalisé sous ce rapport en vingt ans, car chacun de nous peut se souvenir de l'époque où on n'allait pas au Congo sans courir le danger d'être mangé. Que cela paraît déjà loin !

L'ouverture de l'Afrique à l'influence européenne a été l'occasion d'un nouveau triomphe du Code Napoléon qui a été adopté comme base du droit civil de l'Etat, en subissant naturellement certaines modifications nécessitées par le milieu nouveau auquel il devait s'appliquer.

***

Dans l'ordre économique, le régime foncier est plus avancé au Congo qu'en Belgique, car on y a introduit le système de l'act Torrens, qui donne aux propriétés inscrites dans les registres, une véritable personnalité indépendante de celle de leurs propriétaires. Le service de l'enregistrement des actes fonciers est complété par un cadastre régulièrement dressé. Dès 1885, une ordonnance suivie d'un décret du 14 septembre 1886, maintenait en la possession des indigènes, les terres qu'ils occupaient. Le décret du 3 juin 1906 consacré à cette matière, développant sous ce rapport le principe des décisions antérieures, et désirant encourager les indigènes à étendre les cultures auxquelles ils se livrent, permet au gouver-

neur général de tripler l'étendue des terres qui leur sont ainsi réservées Cette décision aura le double effet de développer moralement l'indigène en augmentant la quantité de son travail, et d'étendre aussi la partie du territoire tombant effectivement sous l'influence de l'Etat. Le vice-gouverneur général vient déjà de prendre les mesures nécessaires à l'exécution de ce décret de l'été dernier.

Au régime des terres, se rattache tout naturellement la question des mines. Déjà des recherches méthodiques ont été opérées dans la région méridionale du Katanga, qu'on peut considérer dès à présent comme pas mal connue; les travaux de prospection n'ont évidemment pas eu le temps d'être encore poussés aussi avant dans toutes les parties du pays. Le principe est qu'aucune exploitation de mine ne peut avoir lieu sans une concession spéciale du Roi-Souverain, sauf pour les indigènes, qui ont le droit de continuer à exploiter pour leur propre compte, les mines situées dans le sous-sol des terres qu'ils occupent. Le développement du pays devait dépendre de l'intensité que prendrait le commerce des richesses naturelles découvertes, dont l'échange était désormais favorisé par les moyens de transports nouveaux.

Depuis plus de deux siècles, l'article d'exportation presque unique avait été le « bois d'ébène », l'esclave noir, et l'on compte par millions les malheureux qui en cet espace de temps furent victimes de l'ignoble trafic. Aux débuts de l'Etat Indépendant, quelques rares factoreries établies à la côte représentaient seules le commerce européen et licite du Congo. C'est en 1887, il y a à peine vingt ans, que furent fondées les trois premières sociétés belges. Comme le faisait remarquer une excellente brochure parue il y a deux ans à l'occasion de l'Exposition de Liége, il y avait en 1905 huit sociétés congolaises, quarante trois sociétés belges et seize sociétés étrangères qui s'occupent d'affaires au Congo et opèrent avec un capital de 142 millions et demi tandis que le nombre des comptoirs ouverts au négoce est d'environ 560. Ce n'est qu'à partir du 1er juillet 1886,

époque à laquelle a été établie la perception des droits de sortie, que l'Etat a pu dresser des statistiques exactes des produits indigènes exportés de son territoire. Il résulte des tableaux publiés par le *Bulletin officiel*, qu'en 1887, le commerce spécial était de fr 1,980,441.45 et le commerce général de fr. 7,667,969.41, tandis qu'en 1903 ils étaient montés respectivement à fr. 54,597,835.21 et fr. 63,955,400.53.

La statisque comparée des importations n'est pas moins instructive; elle n'a pu être dressée qu'à partir du 9 mai 1892, date à laquelle la perception des droits d'entrée a commencé. Aussi pouvons-nous voir le progrès considérable réalisé sous ce rapport en dix ans. En 1893 le commerce spécial d'importation était de fr. 9,175,103.34 et le commerce général de fr. 10,148,418.26, tandis qu'en 1903 ils étaient respectivement de fr. 20,896,331.02 et de fr. 23,933,375.02. Le changement qui s'était produit dans la condition politique du littoral africain et surtout la rapidité avec laquelle l'Etat du Congo avait pénétré efficacement jusqu'au cœur du continent, stimulèrent bientôt le zèle des autres puissances. Le but de la suppression de la traite, proclamé dès 1876 par Léopold II, apparut plus lumineux à tous, lorsque les progrès accomplis, démontrèrent que les projets du Souverain n'étaient pas des utopies et méritaient autre chose que la pitié bienveillante que la plupart se bornèrent à lui accorder au début. Chacun voulut alors hâter la disparition du terrible fléau; rendant hommage à l'initiative du Roi des Belges, l'Angleterre, qui la première avait jadis vu naître chez elle un généreux élan contre l'esclavage, et qui vient de célébrer le centenaire de sa grande loi anti-esclavagiste de 1807, provoqua la réunion, à Bruxelles, d'une conférence internationale.

Le but de celle-ci était « de mettre un terme aux » crimes et aux dévastations qu'engendrait la traite » des esclaves africains, et de protéger efficacement » les populations aborigènes de l'Afrique ».

La Conférence de Bruxelles allait ouvrir la période de lutte active contre les esclavagistes; assurément elle n'était rendue possible que par la phase anté-

rieure des explorations et de l'organisation territoriale si rapidement accomplies en cinq ans.

Aussi, des mesures appropriées étaient-elles nécessitées par ces circonstances nouvelles qui étaient la conséquence d'un progrès dont l'extraordinaire rapidité n'avait pu être prévue par les diplomates réunis à Berlin si peu de temps auparavant. De nouvelles charges allaient être imposées à l'Etat pour la guerre antiesclavagiste, en exécution des décisions prises ; de nouvelles ressources allaient donc être nécessaires. Aussi la Conférence de Bruxelles n'a-t-elle pas hésité à supprimer en 1890 la prohibition faite à Berlin, d'établir des droits d'entrée sur les marchandises pénétrant dans le bassin conventionnel du Congo. Comme le dit alors le plénipotentiaire Anglais, lord Vivian : « le moment était arrivé où les » merveilleux progrès accomplis par le jeune Etat, » créaient des nécessités nouvelles ; où une sage pré- » voyance demandait la révision d'un régime écono- » mique adapté principalement à une période de » création et de transition » ; ce n'était en effet que d'une façon toute temporaire, que la Conférence de Berlin avait fait la prohibition, mais son article 4 nous démontre qu'elle croyait bien en 1885, que cette période préparatoire de création et de transition, durerait quatre fois plus de temps qu'elle n'a pris en réalité ; nous y lisons, en effet, que : « les puissances » se réservent de décider au terme d'une période de » vingt années si la franchise d'entrée sera ou non » conservée ».

Dès lors l'Etat put donc alimenter son budget tout à la fois par les droits de sortie, les droits d'entrée et l'impôt. Il y ajouta l'exploitation d'une partie du territoire appelée domaine privé, et qui était entrée dans le patrimoine propre de l'Etat, par le fait même qu'elle était composée de biens vacants.

A ce propos, nous ne pouvons songer à reproduire dans cette courte étude, la discussion que fit naître la manière dont l'Etat du Congo exploita ses propriétés. L'acte de Berlin lui enlevait-il le droit de considérer — comme une véritable spoliation personnelle, les coupes de lianes caoutchoutières faites par les indigènes sur les terres déclarées domaine privé ?

L'Etat avait-il le droit de restreindre, sous ce rapport, l'action des compagnies commerciales ?

Peut-on critiquer la création et le fonctionnement commercial d'une personne civile intitulée « Domaine de la Couronne » et devenue propriétaire d'une portion déterminée de terres vacantes que lui attribua le domaine privé ?

L'Etat peut-il posséder des actions de compagnie commerciales trafiquant sur son propre territoire, etc.?

Ce sont là des questions qui sortent du cadre de notre travail dont l'objet est uniquement d'étudier quels sont les résultats acquis dans cette colonie de vingt ans, sans entrer dans le domaine des discussions juridiques ou politiques. Le seul objet que nous poursuivions ici est l'exposé succinct des faits, constatés aujourd'hui en Afrique centrale, et comparés aux faits d'il y a un quart de siècle. Ces faits nous obligent à reconnaître qu'un Etat, qui n'a pas de métropole obligée de l'aider dans ses débuts, a besoin de ressources, surtout au moment où il doit créer de toutes pièces son organisation; qu'ensuite tous les fonds trouvés par lui dans son domaine privé, n'ont par conséquent pas dû être réclamés à d'autres sources, c'est-à-dire à l'impôt; c'est donc autant de moins que les contribuables, indigènes ou colons, durent fournir. C'est là une considération économique, qui, au point de vue du développement d'une colonie, a bien son importance; elle est d'autant plus digne d'attention, que l'on se rappelle d'autre part, que le Congo ne consentit jamais à se procurer les ressources considérables qu'il aurait pu tirer de l'alcool s'il n'avait pas craint de nuire à la santé de ses administrés.

Dans le passé, l'importation de l'alcool a été pour les populations de l'Afrique, un terrible fléau; car l'indigène s'est mis à absorder d'une façon immodérée des quantités considérables de produits d'ordre inférieur que les trafiquants leur vendaient sans scrupule. La pénétration du continent, organisée depuis l'existence de l'Etat du Congo, pouvait devenir un danger considérable pour l'avenir de la race noire, si elle devait entraîner à sa suite la diffusion du terrible

poison encore inconnu à l'intérieur des terres. Cette raison d'humanité était doublée de la nécessité, pour les colonisateurs, d'empêcher que tous leurs efforts ne fussent voués d'avance à l'insuccès, si la race autochtone, dont ils avaient besoin, était livrée aux abus de l'alcoolisme; le nègre est trop incapable de résister par sa propre volonté à la tentation, pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'en préserver soigneusement; aussi l'Etat du Congo profita-t-il habilement de ce qu'à ses débuts, le Bas-Congo voisin de la côte connaissait seul le trafic de l'alcool, tandis que le Haut-Congo en était indemne. En vue de la préservation du Haut-Congo, cette situation différente des deux régions fut soigneusement maintenue par le décret du 17 décembre 1887; dès le lendemain de la reconnaissance de l'Etat par les puissances, il défendait, au delà de la rivière Inkisi, le commerce de l'alcool avec les indigènes sauf aux négociants munis d'une licence spéciale; cette licence n'était accordée que sous certaines conditions ayant pour objet d'éviter l'abus, c'est-à-dire la diffusion exagérée des spiritueux et surtout des spiritueux de mauvaise qualité. Trois ans après, le 16 juillet 1890, un nouveau décret sanctionnait les décisions de la Conférence de Bruxelles, en supprimant la possibilité de la licence, dont nous venons de parler, et interdisant donc complètement, dans la partie du territoire située au delà de l'Inkisi, la fabrication, l'importation et la vente des boissons alcooliques distillées.

La protection des indigènes contre les entraînements du vice de la boisson fut encore renforcée, deux ans après, par un décret du 9 avril 1892, qui, cette fois, s'occupe du Bas-Congo; profitant de ce que la Conférence vient de supprimer la défense d'établir des droits d'importation, le Souverain décrète, dans un but prohibitif, un droit assez fort sur les spiritueux importés dans cette région côtière, jadis livrée au trafic des alcools les moins recommandables. Enfin, en 1896 et 1898, on étendit le plus possible la zone de prohibition absolue, en la reportant graduellement jusque près de Matadi, c'est-à-

dire jusque non loin du Bas-Congo lui-même. Comme le fait remarquer le baron Descamps dans son livre remarquable sur l'*Afrique nouvelle*, il résulte de là, que dans les dix-neuf vingtièmes du territoire, c'est-à-dire dans une région de 2,337,500 kilomètres carrés, le trafic de l'alcool n'est toléré sous aucune forme. L'absinthe en particulier a même été interdite dans le pays tout entier, Bas comme Haut-Congo, par un décret du 15 octobre 1898. La tolérance dont les blancs jouissent pour leur propre consommation de liqueurs fortes, est strictement limitée et surveillée.

Ces mesures sévères de prophylaxie morale et sanitaire, que l'Etat prit contre ses propres intérêts fiscaux, a eu le résultat de réduire, en quelques années très courtes, l'importation des alcools de plus des cinq sixièmes de ce qu'elle était auparavant. En ce moment encore, personne ne montre plus de zèle que le Congo pour une nouvelle amélioration du régime des spiritueux en Afrique. puisqu'une nouvelle conférence vient de siéger à Bruxelles. En même temps que l'on défendait les populations indigènes contre le vice de l'alcoolisme, il fallait aussi les protéger malgré elles, contre les dangers résultant des abus des armes à feu. Tout en constituant un péril pour l'autorité, les armes n'ont cessé, en effet, d'être surtout l'instrument nuisible facilitant les guerres de tribu à tribu en même temps que les razzias de la traite.

Dès 1888, l'Etat du Congo, sans avoir pour cela subi l'impulsion d'aucune puissance européenne, interdisait pour tout son territoire l'introduction des armes perfectionnées, particulièrement dangereuses, ainsi que leurs munitions.

Le Haut-Congo était préservé davantage encore par la défense d'y faire pénétrer toutes les armes, même ordinaires, pas plus que la poudre.

L'article 6 de l'acte de Bruxelles ne faisait, en 1890, qu'approuver ce qui avait été fait, et demander la généralisation et le développement de ces mesures pour tout le bassin du fleuve. En exécution de ses désirs, l'Etat Indépendant élabora dans les années suivantes, tout un système organique du trafic des

armes; ces prescriptions sont naturellement enfreintes parfois, mais la prise de possession effective des parties les plus éloignées du territoire, a permis une surveillance particulièrement efficace des frontières sous ce rapport.

***

Le succès de la colonisation dépendait, à coup sûr, en grande partie de l'état sanitaire de la population noire, ainsi que des colons; le premier bienfait à apporter aux indigènes était l'amélioration de leur santé, par la lutte contre les maladies dont ils ont été incapables de se défendre par eux-mêmes; d'autre part la première garantie de durée de l'occupation coloniale devait naturellement consister dans la suppression des causes de dépression et de décès des colons. Ce sont des objets que l'administration ne pouvait perdre de vue si elle voulait faire œuvre durable et forte. La variole qui tuait jadis des milliers d'indigènes, a été combattue efficacement par l'obligation de la vaccination, et l'établissement de huit postes vaccinogènes, dirigés par des spécialistes, munis de tout l'outillage scientifique nécessaire. En ce moment, la redoutable maladie du sommeil fait l'objet des recherches les plus actives favorisées par l'Etat, à l'étranger comme en Belgique; la preuve s'en trouve dans le don récent fait dans ce but par le Roi à l'Institut colonial de Liverpool, ainsi que dans le prix de 200,000 francs institué en faveur de celui qui découvrira le remède de ce terrible mal. Un institut spécial de bactériologie, fondé sous les auspices de la Société d'Etudes coloniales, existe à Léopoldville depuis plusieurs années.

La dyssenterie, la malaria, l'hématurie, qui au début atteignaient un si grand nombre de blancs, ont diminué dans des proportions considérables par les progrès de l'hygiène, la meilleure répartition des vivres, la création de jardins légumiers, et même des distributions d'eau dans les grands centres de Boma, Matadi, Léopoldville. Ces dangers qui succédèrent pour les colons à celui de l'anthropophagie sont destinés à disparaître comme lui.

Un service médical composé de près de 40 praticiens, répartit ses services sur les différentes parties du territoire; tous les médecins reçoivent en partant, une trousse et une caisse de chirurgie; ils trouvent dans tous les postes, des médicaments, des hôpitaux pour indigènes, ainsi que bon nombre de lazarets pour Européens. Tous les agents partant pour l'Afrique reçoivent du reste des guides médicaux destinés à les prémunir contre le danger des maladies locales, et un cours d'hygiène a été annexé à l'Institut colonial fondé à Bruxelles. Ces mesures dictées par le souci de la santé publique viennent d'être complétées par des travaux ordonnés par le Gouverneur général, dans le but d'améliorer les habitations des indigènes, en les mettant à l'abri des eaux trop souvent stagnantes et malsaines après les fortes pluies, et les débarrassant des hautes herbes dont la plupart des villages étaient envahis.

La préoccupation de la santé générale est ancienne déjà comme le prouvent les commissions locales d'hygiène existant depuis une ordonnance du 24 avril 1899 approuvée par un décret royal du 7 septembre de la même année; il y en a plus de 20 maintenant. En 1900, un rapport au Roi-Souverain faisait ressortir à ce propos l'importance hygiénique qu'avait l'amélioration des matériaux des habitations indigènes.

Toutes ces applications pratiques de la science sont le résultat de travaux considérables que le jeune Etat n'a cessé de favoriser dans tous les domaines scientifiques. L'activité des savants officiellement encouragés n'a du reste pas été moindre dans le domaine purement spéculatif, comme le prouvent les admirables collections du Musée de Tervueren; cet établissement est dirigé par une commission permanente d'études, divisée en sections s'occupant des différentes branches à étudier (botanique, zoologie, géologie, minéralogie, anthropologie, etnographie, etc.). Cette organisation a fait naître toute une série de publications remarquables sans parler de celle que l'Etat fait lui-même sur les « collections de Tervueren ». On n'a reculé sous ce rapport devant aucun sacrifice, convaincu que l'on était à juste titre

de l'utilité économique et administrative de connaître, le plus sérieusement possible le pays que l'on doit gouverner; on évite de la sorte bien des fautes trop célèbres dans l'histoire de la colonisation. Ces études sont complétées maintenant pour les futurs fonctionnaires, par les cours d'une école coloniale créée aux frais de l'Etat.

*
* *

Le rôle civilisateur de l'Etat ne pouvait se borner à ces mesures légales destinées à protéger l'indigène contre ses propres vices et les tentations venues de l'extérieur.

Les colonisateurs devaient forcément avoir soin du développement moral et intellectuel des colonisés; ils pourvoient au présent par l'organisation administrative et judiciaire; ils pourvoient à l'avenir par l'éducation et l'instruction destinées à former le cerveau des générations futures d'indigènes.

L'intérêt matériel lui-même commande pareille prévision vis-à-vis d'une population dont la conservation est indispensable à l'avenir de la colonie, puisque le blanc ne peut s'adonner aux travaux trop rudes sous le soleil d'Afrique.

Dès lors, il importe que les associés indigènes des maîtres du pays, puissent apporter aux colonisateurs le maximum d'intelligente collaboration.

Toutes les raisons contribuaient donc à engager l'Etat à se servir du puissant levier moral de l'évangélisation chrétienne. Il a sous ce rapport, fait preuve de l'esprit le plus large et le plus conforme aux désirs de la Conférence de Berlin, car une hospitalité complète a été accordée aux représentants des diverses confessions, à quelque nation qu'ils appartinssent; c'est si vrai que les premières missions qui s'établirent dans le territoire furent des missions protestantes; la Baptist Missionary Society de Londres s'établissait dans le Bas-Congo dès 1877; elle était suivie, en 1879, par la Livingstone Inland Mission, et, dans les années suivantes, par beaucoup d'autres

associations évangéliques anglaises et américaines, représentées actuellement par plus de deux cents missionnaires, aidés de plus de trois cents catéchistes indigènes.

Les missions catholiques sont divisées en vicariats apostoliques, en préfectures apostoliques et en missions que se partagent sept différentes congrégations de missionnaires, aidés, pour l'éducation des filles, le soin des malades et le service des hôpitaux, par des religieuses de six ordres distincts.

Les missions dirigent des écoles, enseignent des métiers, créent des villages chrétiens; l'Etat les favorise en leur concédant l'usage des terres nécessaires aux cultures, et leur accordant certaines réductions d'impôts et même des subsides.

A partir du 1er juillet 1902, toutes les institutions religieuses et charitables s'étaient vu, sans distinction de confession ni de nationalité, octroyer une réduction de 50 p. c. des taxes personnelles. Les missionnaires baptistes de Londres ont eu la loyauté de le reconnaître officiellement et d'en rendre hommage au roi Léopold, lors d'une audience qu'ils sollicitèrent officiellement dans ce but au mois de janvier 1903.

Cette politique, qui n'a pas varié depuis trente ans, vient d'être affirmée une fois de plus dans un document officiel par le gouvernement de l'Etat Indépendant, « appréciant la part considérable des missionnaires catholiques dans son œuvre civilisatrice de l'Afrique centrale ». Dans une convention passée en 1906 entre le Saint-Siège et l'Etat, celui-ci concède, en effet, gratuitement, 100 à 200 hectares de terres cultivables à chaque mission qui fondera, dans certaines conditions déterminées, une école agricole et professionnelle.

Le gouvernement a complété l'enseignement que les missionnaires lui assurent presque partout, par des colonies scolaires qui ont pour objet de former tout un monde d'artisans, de soldats, d'employés indigènes munis d'une solide instruction pratique dosée suivant les besoins de chacun.

Des efforts considérables ont été faits par la collaboration des autorités, des missions et même des

compagnies en vue d'améliorer aussi les ressources nutritives de la contrée. C'est ainsi qu'on a formé des troupeaux de bêtes à cornes destinées à l'alimentation; c'est ainsi qu'on a également développé la culture de certaines denrées comme le café et le riz.

Pour ne parler que du riz, à titre d'exemple, rappelons que le riz fut introduit dans l'est du Congo par les Arabes qui le cultivèrent dans les principaux centres de leur occupation. Après la chute de la puissance arabe, l'Etat s'appliqua à encourager la culture du riz par la population indigène, et, prêchant d'exemple, créa des plantations autour de la plupart de ses stations, notamment à La Romée près de Stanleyville où existent de vastes rizières d'un rendement régulier.

Les résultats de la dernière campagne sont encourageants.

Les statistiques dressées à Stanleyville constatent qu'il a été mis en vente dans la province orientale, en 1906, 645,316 kilogrammes de riz décortiqué et 374,018 kilogrammes de riz non décortiqué. D'après ce document officiel, les transactions dont cette céréale a été l'objet auraient donc porté sur une quantité totale de plus de mille tonnes.

En fait, elles ont dû être sensiblement plus importantes, car les statistiques ne comprennent pas le chiffre des transactions passées entre indigènes ni les quantités vendues directement par les cultivateurs aux capitaines des vapeurs et missions religieuses.

Ces résultats dénotent que les efforts faits dans cette voie aboutiront dans un avenir prochain à prémunir la population indigène contre les disettes dont elle souffrait périodiquement, en attendant de leur créer une source de profits de plus en plus importants.

Un décret du 12 juillet 1890, complété par un second décret du 4 mars 1892, pourvoit à la protection, à la tutelle et à l'éducation des enfants délaissés, abandonnés ou orphelins, ainsi que de ceux qui sont libérés à la suite de la dispersion d'un convoi d'esclaves; les associations religieuses et philanthro-

piques peuvent être autorisées à les recueillir et à les élever sous la haute surveillance du Gouverneur général.

Ces mesures protectrices de la personne des indigènes sont complétées par les dispositions radicales que l'Etat a prises pour réprimer la traite et combattre des coutumes barbares, comme, par exemple, les sacrifices humains et l'épreuve du poison.

On se rappelle la campagne arabe qui remplit les années 1892, 1893 et 1894, et qui, au prix des plus grands sacrifices, aboutit à couper définitivement les voies d'accès des brigands esclavagistes.

Peu avant cette guerre brillante, l'Etat avait, par le décret du 1er juillet 1891, promulgué un véritable code de la répression de la traite sur terre. Comme le fait remarquer le baron Descamps, ce décret s'occupe successivement de la capture des esclaves, des bailleurs de fonds et des recéleurs, de l'association formée dans un but de traite, des attentats contre les libérés, des mutilations d'enfants, de la complicité, enfin de la poursuite et du jugement en cette matière.

Un décret du 8 novembre 1888 assurait déjà aux noirs une protection spéciale de leur liberté en limitant la durée de leur engagement de travail et réglant la forme des contrats.

Il ne faisait que confirmer le principe du Code civil sur la limitation des engagements de services et celui du Code pénal qui punit sévèrement toutes atteintes arbitraires à la liberté individuelle.

L'Etat, lorsqu'il exige le travail de ses administrés, même sous forme d'impôt, a comme principe de les payer, afin de développer chez eux la notion de la nécessité et de la dignité du travail.

Le respect de la personne humaine permet en même temps à la loi, de prévoir l'accès des indigènes à la jouissance des droits civils et leur aptitude à coopérer dans un avenir plus ou moins rapproché à certaines fonctions publiques.

La nécessité de veiller à la stricte exécution de toutes ces mesures a fait instituer, le 18 septembre 1896, une commission spéciale de protection des

indigènes, dont font partie trois représentants des missions catholiques et trois représentants des missions protestantes.

*
* *

Nous pouvons résumer cet aperçu de la situation de l'Afrique centrale en constatant que la vie morale et matérielle s'est totalement transformée dans cette contrée inconnue il n'y a qu'un quart de siècle.

Quels que soient les domaines de l'activité humaine que nous envisagions, qu'il s'agisse de la sécurité publique, de l'administration, de la justice, des moyens de communications, du régime foncier, des transactions commerciales, du respect de la liberté, de la santé et de la vie humaine, nous sommes forcés de reconnaître que là où il n'y avait rien il y a maintenant quelque chose, que là où il n'y avait que barbarie il y a maintenant un effort victorieux de civilisation inespérée.

Qu'on discute si l'on veut tel ou tel détail d'exécution, telle ou telle erreur ou même telle ou telle faute personnelle de certains collaborateurs de cette œuvre grandiose, on sera cependant forcé d'admettre la justesse des paroles par lesquelles lord Curzon résumait, le 2 avril 1897, devant la Chambre des Communes, le résultat humanitaire déjà obtenu il y a dix ans et qui n'a fait. depuis lors, que se doubler de tous les autres résultats économiques et pratiques que nous avons énumérés :

« Il n'est, disait-il, que juste de rappeler que l'Etat » du Congo a fait une grande œuvre et que, par » son administration, les cruautés des esclavagistes » arabes ont cessé sur une étendue de plusieurs » milliers de milles carrés. »

Ajoutons en terminant que l'histoire de la colonisation ne nous offre pas un seul exemple d'un résultat aussi grand et aussi rapidement obtenu avec des moyens initiaux aussi restreints, dans un pays aussi ingrat tant au point de vue du climat que de la population.

ALEXANDRE HALOT.

LA CORRESPONDANCE DE SYLVAIN DARTOIS

ROMAN *(Suite)*

Liége, 6 décembre 1906.

Mon cher Fernand,

Parti hier pour Ourtheville, je suis rentré ce soir. En ces vingt-quatre heures que d'événements, que de secousses, que d'impressions charmantes et, finalement, quelle tristesse! Très fatigué, j'ai voulu me coucher de bonne heure. Cela ne m'a guère réussi. Je viens de me lever et vais passer la nuit à t'écrire. Peut-être, en cherchant à introduire de l'ordre dans l'effrénée galopade de mes souvenirs, échapperai-je à mes méditations accablantes.

A Barvaux, Gaspard, saoul à son ordinaire, m'attendait avec le break de l'hôtel. Il m'a prié — en me tutoyant et me crachant dans la figure — d'accepter la société de sa femme, qui venait d'arriver par le même train, chargée d'une invraisemblable quantité de paquets, à croire qu'elle portait les étrennes de Saint-Nicolas à tous les mioches d'Ourtheville. Car le triste pochard est marié, paraît-il, se permet d'avoir femme, enfants, un foyer! Il n'est loup si pelé qui ne trouve son gîte. Mais en ce moment M. de Roccroy m'a abordé. Il venait me chercher, un peu en retard. Comme il faisait beau, nous avons préféré aller à pied.

Tout en marchant, le juge a fait état de ses préparatifs, qui consistent en la ligature, bout à bout, de plusieurs échelles. Cinq jours lui ont suffi pour cette besogne. Il est étonnant, le bonhomme, et expéditif donc! Nous sommes arrivés à la villa vers 5 h. 1/2. Le dîner était pour 5 heures. On nous attendait donc depuis trente minutes. C'est du moins ce que je me figurais. J'ai reconnu mon erreur quand le juge m'a présenté :

— M. Dartois, l'écrivain bien connu, que je me suis fait un honneur de prier à dîner. »

Cet original avait négligé de prévenir les dames. Mme de Roccroy faisait une tête!

« Mais mon ami, c'est grotesque de nous prendre ainsi au dépourvu. M. Dartois va se moquer de nous. Il n'y a rien, je t'assure, rien. Tu n'en fais jamais d'autres. Si encore on habitait une vraie ville, il y aurait moyen de se procurer quelque supplément. Mais nous sommes à Ourtheville, mon ami. Tu devrais le savoir depuis quinze ans que nous y habitons! »

La bonne dame était comme une pivoine, et pour un peu elle se mettait à pleurer. Cet émoi ne lui allait pas mal, d'ailleurs. Elle est encore très bien, ma foi, et en possession de charmes grassouillets qui sont loin d'être périmés.

Sa fille, au lieu d'être confuse, s'amusait comme une petite folle. Elle riait, elle riait... Les bras de M. de Roccroy marquaient le plus profond étonnement.

« M. Dartois ». dit-il, « n'est pas un gourmet. Nous n'avons pas à nous gêner pour lui. »

Ensuite il s'est lancé dans des explications embrouillées. N'y avait-il pas certain pâté de lièvre qui viendrait à point pour rehausser le menu?

« De tout côté, en cette saison, on nous envoie des lièvres en cadeau. Alors, vous comprenez, comme on ne peut les manger tous à la fois, ma femme en fait des pâtés.

— C'est bon, père », intervint la petite, « ces histoires pâtétiques ne peuvent intéresser M. Dartois ».

Et, passant son bras sous celui du vieux, elle

l'entraîna gaiement vers la salle à manger. A moi échut l'honneur de conduire Mme de Roccroy.

J'avais Mlle Lucie comme vis-à-vis. Quelle adorable petite créature, mon cher Fernand! Elle m'a littéralement emberlificoté. Je n'ai jamais rencontré une jeune fille qui, comme celle-ci, unit tous les charmes de la femme à toutes les grâces de l'enfant. Pas facile à faire, son portrait. Allons-y tout de même, vaille que vaille.

Elle est menue, menue. Il est même dommage qu'elle soit si petite. Elle paraît toute perdue dans ses robes, qui sont trop longues, qui ont trop de tour (est-ce comme cela qu'on dit?) Elle ne peut faire un pas sans se trousser, ce qu'elle fait d'impayable façon. Sa petite tête ronde est surmontée d'une masse de cheveux — blond foncé, ou châtain clair? — comme je n'en ai jamais vue. Tu n'as pas idée du drôle d'effet que cela fait. On voit qu'elle les a savamment tordus et noués dans tous les sens pour en diminuer le tas. Mais il n'y a pas eu moyen. Cela fait un échafaudage prodigieux d'étages superposés, et on est étonné qu'un si petit minois puisse supporter une masse si lourde. Son nez est tout petit aussi, un peu retroussé, et elle a des fossettes dans les joues. Des menottes d'enfant. L'ensemble est d'une grâce indicible, et fait penser à quelque miniature japonaise sur un éventail grand comme la main, à une aquarelle de rien du tout sur un bout de papier de riz.

J'étais tenté de lui parler comme on parle aux enfants, naïvement. Même j'imaginais déjà un conte bleu pour la divertir au dessert. J'aurais été bien reçu! Elle est maligne comme un singe, cette petite fée-là. Et, sans avoir l'air d'y toucher, elle a fait preuve d'une culture peu ordinaire. Nous causions de Napoléon — naturellement; je me demande pourquoi l'on parle toujours de ce sacré Corse, quand on dîne — et prestement, en riant, elle a rectifié une date. C'est moi qui avais commis l'erreur.

La conversation était extraordinairement animée, un peu fiévreuse. C'était comme si on n'avait attendu que cette occasion pour donner de l'air à des idées, couvées depuis longtemps, en silence. Mme de Roc-

croy nous a fait part de ses impressions devant l'énorme massif du Mont-Blanc. Car la famille, ces dernières vacances, s'est payé le voyage de Chamonix.

« Comment nier l'existence de Dieu, quand on voit des choses comme celle-là ! »

Sa fille n'était pas de son avis.

« Mais maman, puisque la terre est une petite boule, le bon Dieu eût mieux prouvé sa toute-puissance en la faisant bien ronde, bien lisse. Ce doit être beaucoup plus difficile ».

Ce n'est là qu'une boutade, je veux bien. N'empêche que pour la faire, il faut un coup d'œil philosophique sur la création, que peu de femmes possèdent.

Mais si la petite est adorable alors qu'elle s'abandonne à son rire, frais comme une ondée printanière, je l'aime encore mieux, je crois, quand elle prend son air sérieux. C'est la première fois que je vois un visage féminin qui porte bien le sérieux. Presque toujours la femme pensive paraît maussade. C'est pourquoi les portraits de femmes-artistes rient toujours si bêtement. Mais quand Lucie ne rit pas, sa figure prend une expression mystérieusement interrogatrice, presque inquiétante. On dirait alors une petite reine, pénétrée et un peu effrayée de sa responsabilité, et qui, déjà, connaîtrait toutes les tristesses de l'existence, qui serait prête aux pires désillusions. Mais c'est dommage qu'elle soit si petite.

Je ne saurais jamais dire ce que j'ai mangé à ce dîner. Il n'a plus été question de l'insuffisance du menu. Ces gens savent vivre. Mais je n'ai pu m'empêcher de remarquer que le vieux a vidé pour le moins deux bonnes bouteilles. Ce n'est pas le premier venu, cependant. Son air ahuri ferait croire à une puérilité qui n'existe pas. Au contraire, il dit souvent des choses judicieuses et qui valent d'être notées. Je lui demandais s'il n'ambitionnait pas une situation plus importante dans une grande ville.

« Il y a quelques quinze ou vingt ans », m'a-t-il répondu, « je me croyais l'étoffe d'un président à mortier. C'était là une de ces illusions qui tombent

comme floraison d'avril, brûlée par les gelées. Je n'en suis point marri, et je ne voudrais plus troquer ma bonne vie effacée contre de vaines grandeurs. Il est certain aussi que, pour en arriver à occuper une place en vue, le magistrat doit avoir l'occasion de briller. Et il brillera s'il se commet beaucoup de crimes dans sa circonscription, de beaux crimes, qui puissent fournir matière à des causes célèbres. Cela est absurde, contraire à toute logique et à toute équité. Le bon juge, mais, n'est-ce pas celui dont le prestige personnel tient le malfaiteur en respect, celui dont le rayonnement moral prévient le crime? Eh bien! c'est précisément celui-là qu'on oubliera dans son trou. »

Le dîner touchait à sa fin quand, les sujets de conversation épuisés, on parla du commandant, de sa bonté réelle et sans pose, de son faible pour les gaudrioles.

« Il était aimable et gai », dit le juge, « et, autour de lui, il sut répandre de la gaieté. Il aimait la vie telle qu'elle s'offre, avec ses joies et ses laideurs, poème, de prose et de vers entrelardé. On n'eût pu lui reprocher d'engendrer la neurasthénie. »

Mlle Lucie, alors :

« Je voudrais savoir au juste ce que c'est qu'un neurasthénique. Je suis sûre que M. Dartois nous donnera une définition précise. »

Hélas, mon cher! J'ai donné dans le panneau, tête baissée. Et, tandis que ses yeux pétillaient de malice, j'ai expliqué, avec une pédanterie qui me remplit de rétrospective confusion, ce que la fine mouche savait aussi bien que moi.

« Les neurones », ai-je dit à peu près, « aussi bien que les muscles, s'épuisent et s'atrophient par un surmenage prolongé. Dans la vie simple et fruste de jadis, ce surmenage intellectuel n'était pas à craindre. On ne lisait guère, au moins comprenait-on ce qu'on lisait. Les événements insignifiants de l'entourage immédiat, village ou paroisse, donnaient seuls un bien léger relief à la vie, qui s'écoulait sans heurts et sans surprises. Actuellement, le plus pauvre dépense son sou quotidien pour le journal qui lui apporte, en même temps qu'un feuilleton ou un conte littéraire,

trop souvent malsain et pernicieux, les nouvelles du monde entier. « Que chacun ait le droit d'apprendre » à lire », dit Nietzsche, « cela me gâte à la longue, » non seulement l'écriture, mais encore l'esprit ». Et de fait, tout le monde se permet un avis sur des problèmes que le philosophe, ouvrier prudent de la pensée, n'aborde qu'avec hésitation. Est-il étonnant que ces pauvres cerveaux, où viennent se répercuter tous les événements mondiaux, où s'agitent toutes les inquiétudes, tous les doutes, s'anémient et, faute de plasticité, se corrodent? »

« J'admets, » m'interrompit le juge, « que tout cela peut entrer en ligne de compte. Mais la grande cause de la neurasthénie, selon moi... »

Mme de Roccroy se leva en ce moment et nous invita à prendre le café au salon. Je ne connus donc pas la grande cause de la neurasthénie.

Dans ce salon, des tableaux, en petit nombre, mais anciens, infiniment précieux. Pour dénicher ces pièces de musée, le vieux doit avoir un flair extraordinaire ou une fortune considérable. Un aperçu, si sommaire fût-il, me mènerait trop loin. Ma lettre est déjà si longue, et j'ai encore tant de choses à raconter... Cependant, c'est plus fort que moi, il faut que je te parle d'une chose curieuse.

« Voulez-vous me suivre, » m'a dit Lucie, « je sollicite vos louanges pour une collection qui fait l'orgueil de mon père. »

Elle m'a précédé à l'étage dans un salonnet non éclairé. La petite, après avoir fait de la lumière, m'a conduit devant une armoire à glace, qui renfermait quatre instruments à cordes.

« Ce sont deux violons, un alto et un violoncelle, un quatuor unique au monde, » a-t-elle expliqué. « Ces instruments firent partie de la collection que Charles IX commanda à Nicolas Amati, pour sa chapelle. Je ne sais pourquoi mon père, qui ne pratique pas la musique, s'est donné tant de mal pour les réunir. Une lubie de collectionneur. Mais on peut dire que ce sont des instruments de discorde, car ils ont été la cause de bien des fâcheries entre mes parents. »

Lucie était parfaitement à l'aise, seule avec moi dans cette petite pièce. Quant à moi, j'étais grisé à en perdre la tête, et j'ai failli passer un mauvais quart d'heure. Certain moment, la tentation d'étreindre cette adorable petite fée et de la couvrir de baisers, était si forte que j'ai cru défaillir. C'est la première fois que je me découvre ces instincts de vieux satyre.

Quand nous sommes rentrés au salon :

« Chante donc un lied de Brahms ou de Schumann, » a demandé Mme de Roccroy.

« Oh non, mère. M. Dartois n'aime pas la musique allemande, et il n'est pas schumannesque pour un sou. »

Comment sait-elle cela? Serait-elle quelque peu sorcière? Ou lirait-elle peut-être mes romans? Je le lui aurais bien demandé, mais, déjà, elle était assise devant le piano — une sorte de clavecin oblong qui a un joli petit son grêle d'épinette, et des touches un peu jaunies, si étroites que Lucie même peut y prendre l'octave — et elle a chanté une vieille chanson bretonne.

Comme c'est singulier qu'un si petit être puisse avoir une voix si grave, un alto pas très étendu, mais d'un timbre étrange et comme lointain, qui fait frissonner. Pendant qu'elle chantait, mon cœur a fait un bond. Je me suis demandé un instant si j'avais trop mangé ou trop bu. Mais non, c'était cette voix qui faisait chavirer mon cœur.

Mme de Roccroy a réclamé un bis. Mais le juge, avec une autorité imprévue, s'y est opposé :

« Nous sortons, M. Dartois et moi »

Dans le vestibule la petite a trouvé moyen de me dire, très bas, très vite :

« Mon père est singulier ce soir. Il a bu beaucoup, lui, d'ordinaire si sobre. Veillez sur lui, je vous prie. Faites cela par amitié pour moi. Sans en avoir l'air, sans le contrarier, en douceur. Il est entêté comme une borne. »

Je n'ai rien répondu. Je ne pense pas d'ailleurs, que j'aie brillé par ma présence d'esprit, ce soir. Mais, dès ce moment, le sort de l'expédition était fixé.

Dans le jardin nous avons attendu quelques mi-

nutes pour nous assurer que la route était silencieuse. Ensuite, M. de Roccroy a décroché dans une espèce de hangar deux énormes cabans, d'une étoffe très épaisse, qui nous donnaient une apparence de douaniers ou de fraudeurs. Le juge, le capuchon relevé sur la tête, paraissait fantastiquement grand. Nous avons chargé l'échelle, très longue, très pesante, sur nos épaules, et nous nous sommes mis en route, prudemment. Il faisait du brouillard, mais pas assez pour nous empêcher de reconnaître notre chemin. Tout cela était si intensément grotesque que j'avais de la peine à garder mon sérieux. Au milieu du bois — nous avions fait un détour pour éviter les maisons — à un endroit où la route tourne court, l'échelle ayant frôlé les arbrisseaux desséchés, M. de Roccroy fit un faux pas, et, comme sa démarche, au surplus, n'était pas fort assurée, il s'étala tout de son long dans la boue.

C'est ici que le juge se montra vraiment admirable. Sans dire un mot il se leva et, après avoir appuyé l'échelle de champ contre deux troncs d'arbre, il s'y assit et éclaira une lanterne dont il s'était pourvu sans que je l'eusse remarqué. D'un geste il m'invita à prendre place à côté de lui, et, avec un air de goûter un profond bien-être, il alluma son cigare à la flamme de la lanterne.

Alors, brusquement, je compris pourquoi cet homme paraissait si bizarre et si original. C'est tout simplement que, pour évaluer l'importance des événements, il avait une mesure à lui, différente de l'ordinaire. Des choses très étranges lui semblaient fort naturelles, alors que des faits généralement considérés comme normaux, le plongeaient dans l'ahurissement.

Ainsi, sans parler de la chute qu'il venait de faire, il reprit la conversation au point même où, après le dîner, Mme de Roccroy l'avait interrompue, et sans le moindre artifice pour en ressouder les tronçons.

« J'admets, » dit-il. « que la lecture des journaux et l'inquiétude qui en résulte, peuvent compter parmi les causes secondaires de la neurasthénie. Mais la cause primordiale, selon moi, est ailleurs.

» Le seigneur, autrefois, était le tuteur, le protecteur naturel de l'homme de rôture. La masure du laboureur, la bicoque de l'artisan, l'échoppe du marchand se réfugiaient dans l'ombre propice du manoir féodal. Et, attaqué, le menu peuple trouvait asile dans la basse-cour du château-fort. En échange de sa sécurité, le rôturier devait au seigneur non seulement la taille et la dîme, mais il aliénait virtuellement le plus clair de sa liberté. Car le seigneur possédait le droit de haute et de basse justice, tranchait tous les différends sans appel, et, il va sans dire, à son avantage. Il n'était pas même loisible au pauvre diable, trop pressuré, de chercher ailleurs un abri moins coûteux. Il était ramené de force, son bien confisqué. Le citadin, il est vrai, jouissait d'un semblant de liberté. Mais il faut croire qu'il n'en eut cure. Car, en instituant les confréries et les corporations de métier, il s'empressait de se lier les mains, d'abdiquer toute initiative en faveur de quelques meneurs ambitieux, dépourvus de préjugés. Ayant horreur de toute responsabilité, l'homme du peuple s'en remettait, pour ce qu'il devait faire, au seigneur ou au prévôt, pour ce qu'il devait croire, au prêtre.

» Mais je m'aperçois, » s'interrompit le juge en se levant, « que l'humidité alourdit nos cabans, et que le froid engourdit nos membres. Nous ferons sagement de poursuivre notre route, bien que cette façon de se promener, chacun à l'un des bouts de l'échelle, ne favorise pas la causerie. »

Quand nous arrivâmes à la boucle, sur les dix heures, le brouillard s'était à tel point épaissi que les Jumeaux furent tout à fait invisibles, et que nous ne trouvâmes pas davantage la barque que le juge prétendait amarrée près de là. Cela n'était pas pour me déplaire, car la recommandation de Mlle de Roccroy n'avait pas un instant cessé de me préoccuper. Convaincus de l'impossibilité de tenter quoi que ce fût, nous fourrâmes l'échelle dans le taillis et nous rebroussâmes chemin, philosophiquement. Cependant le juge continua d'élucider copieusement sa thèse.

« La soudaine rafale de la Révolution, » dit-il, « a

balayé tant privilèges que servitudes. Dès lors, l'homme est libre d'aller où il veut. d'exercer le métier qui lui plaît. A lui de choisir désormais, de décider ce qu'il doit faire, ce qu'il doit croire. S'il se trompe, c'est à lui-même qu'il doit s'en prendre. Plus de guide, plus de soutien, plus d'ange gardien. Il est seul. Autour de lui l'indifférence totale. Qui ça, qui là, chacun pour soi. Et une sourde inquiétude, d'autant plus déprimante que la cause en est mal définie, emplit son cerveau médiocre, prépare le terrain à la maladie. Le désarroi s'empare du malheureux, le désarroi du chien lâché dans une ville étrangère. « Donnez-moi un collier et un maître, » supplie-t-il. Et voilà pourquoi tant de syndicats, tant de sociétés de mutualité, tant de groupements de toute sorte. Car, si la liberté convient au fort, l'assujettissement est la condition naturelle de l'homme moyen. Tirer celui-ci de son élément, lui imposer une liberté dont il ne sait que faire, c'est le condamner à la neurasthénie, la maladie de la volonté. »

Ce discours, clamé d'une voix qui peuplait d'échos toute la vallée, nous mena jusqu'à la porte du juge.

Levé de très bonne heure, ce matin, je me mis sans retard à la recherche de Gaspard, que je trouvaî dans l'écurie, occupé à tuer le ver et à casser du bois. J'arrivai à point. Le coup de fouet de quelques grandes gouttes avait éclairci les idées de l'homme, sans le saouler. Ensemble nous nous rendîmes chez le menuisier, où je me procurai une longue corde et une poulie rouillée que le cocher, tout le long de la route, s'amusait à faire grincer. Après une heure de marche sur les hauteurs, par des sentiers gluants, peu praticables, nous arrivâmes au-dessus des Jumeaux. De la corniche du rocher, le coup d'œil était splendide. La lente courbe de la rivière, en fort contraste avec le rythme hargneux de la chaîne rocheuse, puis, du côté opposé, le vallonnement boisé, s'élevant en amphithéâtre jusqu'aux confins de l'horizon, et surtout, je ne sais quoi de rêveur et de touchant... Et tout à coup une immense nostalgie me vint, un inexprimable et puéril désir de trouver enfin la paix

et le bonheur, après cette longue vie d'efforts, de lutte, de tourments... Entretemps, le cocher avait fixé la poulie à un arbre noueux qui surplombait l'abîme, et assujetti la corde, dont les deux bouts, dès lors, traînaient dans l'eau. Il mit à cette besogne une témérité paisible et une adresse qu'on ne lui eût pas supposées.

Rentré à l'hôtel, j'y trouvai une lettre mauve. L'écriture, grande, marque de la décision. La signature est péremptoire :

Monsieur Dartois, homme de lettres,

Maman, ayant appris que vous êtes encore à Ourtheville, vous prie de venir déjeûner avec nous, à midi.

LUCIE DE ROCCROY.

La maman s'est taillé là une éclatante revanche. Le déjeûner fut un petit chef-d'œuvre de goût et de savoir-faire. Mais la gaieté fut absente. Le juge avait été malade pendant la nuit. Moi, je commençais à en avoir assez du rôle que je jouais. Mes deux promenades, hier avec l'échelle, aujourd'hui avec les cordes, m'avaient laissé un indicible sentiment d'humiliation, le désir de plus nobles exploits. Lucie essaya en vain de réagir contre la mauvaise disposition latente, redoubla de gentillesse et d'esprit. A la fin, sa petite frimousse prit cet air pensif et réfléchi qui remue toutes les fibres de mon vieux cœur.

Je partis avec le juge vers deux heures. Car, cette fois, j'avais insisté pour opérer le jour. J'étais d'ailleurs dans un état d'esprit absolument sceptique, et convaincu du résultat négatif de l'équipée. A la faveur des préparatifs de ce matin, il fut facile de dresser l'échelle, plus facile que d'y monter. Elle était trop longue, trop flexible, et menaçait de se rompre sous le balancement que lui imprimaient mes mouvements. Ce n'est qu'arrivé tout près que je vis la cachette, tant elle était bien dissimulée. Un simple trou dans la roche, d'une dizaine de mètres carrés, tout au plus.

Mais, à peine entré, je faillis tomber à la renverse. Il fallait bien se rendre à l'évidence, le corps du commandant était là, répandu — c'est le mot — par terre. Un bruit confus, tout de suite, me remplissait les oreilles, et j'eus l'illusion de percevoir le battement de mes artères. Je me penchai hors de l'ouverture et, la voix altérée, j'appelai le juge qui était resté dans la barque. Je l'aidai à entrer, pour autant que le tremblement de mes membres le permettait.

Oh, ami! tu ne t'attends pas à ce que je décrive l'horrible vision de ce corps, en décomposition depuis deux mois! Rien que d'y penser je sens un mal aigu à la racine des cheveux. La mort, en tant qu'idée abstraite, n'est rien. Mais vue sous cet angle...

Le témoignage des vêtements — le grand panama, la blouse bleue, les guêtres de cuir — était irrécusable.

Nous sortîmes sans avoir échangé une parole. La descente fut très sérieusement dangereuse, tant nos mouvements étaient incertains. L'échelle cachée — je promis d'envoyer le cocher pour faire disparaître la corde — nous rentrâmes, toujours silencieux. M. de Roccroy s'assit devant le bureau, et malgré ses efforts pour se maîtriser, éclata en sanglots. Ce spectacle lamentable me mit en déroute. Je pris congé et je partis après avoir salué ces dames. Bien que mon visage trahît mon trouble et que l'étonnement des deux femmes fût visible, elles ne m'importunèrent d'aucune question. Mais le dernier regard de Lucie, chargé de muette interrogation! Ce regard me poursuit, c'est ce regard qui m'a empêché de dormir, en dépit de ma fatigue.

J'avais cru qu'à écrire cette longue, trop longue lettre, je me serais senti soulagé. Il n'en est rien. Une épouvantable détresse descend en moi, quelque chose qui n'a pas de nom, une chose inconnue. Ce n'est pas cependant le sort du commandant qui m'attriste, ni celui des assassins. Que le diable les emporte!

Combien je regrette, mon cher Fernand, que tu

sois si loin. J'aurais tant besoin de ta présence. Veux-tu me dire ce que tu penses de tout cela, toi qui es si clairvoyant?

Ton ami,

SYLVAIN.

Herbeumont. Route de Bouillon, 6 décembre 1906 (1).

J'avais grandement raison, mon cher Sylvain, de me méfier de ton Djean Tihanges. Voici ce que j'ai appris sur le compte de ce farceur.

Djean Tihanges est né à Arlon en 1701, mort à Ourtheville en 1762. Auteur d'un grand nombre de nouvelles, très goûtées à l'époque, et dont les arguments, le plus souvent, sont tirés des mœurs ardennaises. Sa notoriété ne lui a pas survécu. Un recueil de nouvelles, sous le titre général de *La Vie des Paysans*, a été publié à Bruxelles chez Durant, en 1758. Ce recueil se trouve à la Bibliothèque royale, à Bruxelles.

Tihanges a passé les cinq ou six dernières années de sa vie à Ourtheville. On peut présumer que le hasard lui a fait connaître l'existence de l'excavation dans les Jumeaux, qui est ainsi devenue le point de départ de l'histoire contée par ton document en vieux français. Ce document — inutile de souligner, n'est-ce pas? — n'est donc qu'une œuvre d'imagination, l'ébauche ou le premier jet d'une nouvelle, « Le Pèlerinage à Jérusalem », que tu pourras trouver dans *La Vie des Paysans*.

Mais l'orthographe — je ne sais pourquoi — est plus soignée, plus moderne que celle du document, et en parfaite harmonie avec l'époque. L'auteur, ici, signe « Jean Tihanges ».

Bien à toi,

FERNAND.

(1) Cette lettre s'est croisée avec la précédente.

Herbeumont. Route de Bouillon, 9 décembre 1906.

Mon pauvre ami,

Quel prurit épistolier — ta lettre a vingt-trois pages — et quel débordement de lyrisme! Mais, est-ce bien le corps du commandant que tu as découvert? C'est à ne plus rien comprendre à cette histoire. Car enfin, puisqu'il n'y a jamais eu de magot, partant pas de dispute, pourquoi les neveux auraient-ils assommé leur oncle?

Tu te moques de l'ahurissement du juge devant des faits, réputés normaux. Mais que penser d'un monsieur qui se mêle d'écrire des romans d'observation, et qui trouve phénomenal que Mlle de Roccroy, une jeune fille de taille très au-dessous de la moyenne, ait une petite tête, un petit nez, de petites mains! Mais c'est toujours comme cela, mon pauvre Sylvain; il n'y a rien là que de très naturel.

Tu me demandes un conseil, espèce d'hypocrite! Ton clairvoyant ami va te le donner, mais ne se fait aucune illusion sur le sort que tu lui réserves, à ce conseil. Commence un nouveau roman ou quelque autre travail de longue haleine, qui absorbe toutes tes facultés, toute ta pensée, et laisse le juge tirer cette affaire au clair. C'est son métier à cet homme.

Je ne te cache pas que tu me fais de la peine. Je te croyais plus philosophe et à l'abri de ces surprises, toi, un homme de quarante ans. Mais il paraît qu'il n'est jamais trop tard pour faire une bêtise.

Ton clairvoyant,
FERNAND.

Ni le surmenage, ni l'inquiétude ne produisent la dépression de caractère très spécial qu'on appelle neurasthénie. Elle est *toujours* la conséquence d'un état de mécontentement prolongé, de déception durable. Elle frappe, pour ne citer que quelques exemples, le fonctionnaire qui, convoitant de toute son âme une place en vue, est évincé après une longue attente — l'industriel qui, malgré une lutte vaillante, voit ses affaires dépérir — le joueur que la malchance poursuit — l'artiste incomplet qui s'épuise en efforts stériles.

Pas n'est besoin de remuer des tonnes d'érudition, de remonter aux temps féodaux ou de recourir à Nietzsche, pour trouver cela. Il suffit d'ouvrir les yeux.

Les théories que M. de Roccroy affiche sur les devoirs du magistrat, expliquent amplement pourquoi on le laisse croupir dans son trou.

Il y a ici des centaines de contrebandiers qui parviennent à gagner de quoi ne pas mourir de faim, en introduisant du tabac en France. Existe-t-il inquiétude plus lancinante que celle de ces pauvres hères qui, ployés sous leur fardeau, se faufilent à travers les bois frémissants, étouffent le bruit de leurs pas, tendent l'oreille au moindre bruissement de feuille? Ils ne sont pas neurasthéniques cependant. Mais quand, brusquement, en pleine nuit, le gabelou se dresse devant eux, ils tuent, d'abord pour obéir à l'instinct de conservation, la chose la plus forte qui soit, ensuite pour sauver leurs enfants de la famine. Dis donc à M. de Roccroy de venir rayonner un peu par ici, de prévenir ces crimes par le prestige de sa seule présence!

Je crois que le bourgogne du juge est pour beaucoup dans votre phraséologie innocente.

Liége, 8 décembre 1906.

Cher Monsieur de Roccroy,

Je vous fais parvenir en hâte les notes biographiques ci-jointes sur Djean Tihanges. Je connais assez l'ami à qui je les dois, pour pouvoir les garantir rigoureusement exactes.

Et le voilà par terre, le château de cartes de nos hypothèses! A votre place je ne tenterais pas d'en ériger un nouveau, plus fragile encore. Je mettrais simplement MM. Gérard et Albert Desormeaux en demeure d'expliquer leur présence devant les Jumeaux, le soir du 13 octobre.

Veuillez recevoir, cher Monsieur, mes salutations cordiales, et presenter mes meilleurs hommages à Mme et Mlle de Roccroy.

SYLVAIN DARTOIS.

Ourtheville, jeudi 20 décembre.

Monsieur mon ami,

J'étais dans le jardin, hier matin, quand le facteur a sonné. Car je croyais que le jour qui commençait serait un jour ordinaire, un jour comme les autres. Cependant quand le facteur s'est éloigné, j'ai écouté pendant longtemps, très longtemps, le bruit des pas, le bruit pesant des gros souliers et du bâton ferré, qui allait décroissant... Mais je ne suis pas accourue vers la maison. Pouvais-je deviner qu'avec ce petit paquet, gentiment ficelé comme un keepsake, une chose énorme était entrée dans la maison, dans ma vie...? Beaucoup de temps a été ainsi perdu pour le bonheur...

J'ai déjà lu beaucoup de livres, bien que je sois encore jeune. Car j'ai une grande curiosité de savoir comment se comportent dans la vie les autres personnes, les personnes étrangères. Mais, dans votre livre, il n'y a pas de personnes étrangères. Il me semble que ce sont tous des amis que je connais depuis toujours. Il me semble aussi que ces personnes pensent comme je penserais, agissent comme j'agirais si je n'étais une jeune fille ignorante.

Votre livre est arrivé comme arrivent les événements heureux, en souriant de leurs grands yeux, bons et francs. Le plus souvent les événements sont lâches et sournois. Ils s'introduisent dans la vie avec un air de bonnes personnes nonchalantes qui ne pensent à mal ; mais quand ils sont dans la place, brusquement ils déchirent et mettent en pièces tout le bonheur. Souvent, quand j'étais petite fille, je revenais de l'école en courant, hors d'haleine, avec la crainte de trouver la maison détruite. Je me défie des événements. J'aime que ma vie coule, unie et douce, comme un cours d'eau dans une vallée silencieuse où il ne rencontrerait pas de pierres.

Mais votre livre est venu en ami. Et cependant, il m'a fait pleurer, souvent. Car il est semblable à l'onde claire de l'Ourthe, qui tantôt reflète des choses jolies et blanches, et tantôt des formes noires qui se

penchent sur elle comme des fantômes menaçants. Je l'ai lu en une journée. Sans hâte cependant, sans courir à la page nouvelle. La journée a été longue, voilà tout. Elle a duré jusqu'à l'aurore. Cejourd'hui, maman s'inquiète de mon air fiévreux, de mes yeux battus. Mais moi, je me sens toute perdue de bonheur, de ce bonheur profond qui rend silencieux.

Je sais que je devrais terminer cette lettre, selon l'usage, par des paroles louangeuses et des remerciements pour cette dédicace qui me trouble et me remplit d'un orgueil insensé. Mais je sais aussi qu'il y a plus de beauté dans les choses devinées que dans les choses exprimées.

Voilà pourquoi je ne dirai rien. Mais tout ce dont mon âme est pleine, je le mets dans une pression des mains.

LUCIE DE ROCCROY.

Bruxelles, 21 décembre 1906.

A Monsieur Pierre de Roccroy,
Juge de paix à Ourtheville,

Monsieur,

Votre lettre m'a rempli de consternation. Comment! vous qui nous connaissez depuis notre tendre enfance, qui nous avez vus grandir — vous avez pu nous croire capables d'un crime aussi monstrueux!

Mais vous ne saviez donc pas que nous devons tout à notre oncle? Vous ignoriez donc que c'est grâce à lui, grâce à son enseignement et son exemple que nous sommes devenus des hommes d'honneur qui méritons la considération dont on nous entoure; que, sans lui, nous serions des vagabonds et des misérables? Vraiment, notre passé n'eût-il pas dû nous mettre à l'abri d'un soupçon aussi infamant? Et vous, sans hésitation, sans songer que vous alliez nous faire hurler de douleur, de honte, d'indignation aussi, vous nous jetez à la face ce mot sanglant d'assassins! Des assassins, nous, les fils de Frédéric Desormeaux!

Oh, certes, je n'ignore pas ce qui a donné lieu à

votre méprise. Toutes les forces mauvaises de la fatalité se sont liguées contre nous. Et même, si notre cœur est pur, si nos mains sont nettes, j'avoue que nous méritons des reproches. Nous avons agi en imbéciles.

Quand vous saurez toute l'horreur de cette nuit abominable, de cette nuit qui m'apparaît maintenant comme une longue lamentation, vous regretterez, j'aime à le croire, votre inutile cruauté.

Nous avions coutume, Albert et moi, de passer nos vacances à Ourtheville depuis la mort de notre père. Ces vacances, le soleil de notre jeunesse, avec quel impatient désir les attendions-nous, jadis! Courir dans les bois humides, grimper sur les crêtes des rochers, cela suffit au bonheur de jeunes gens, saturés de cet air si spécial des pensionnats. Hélas! tout change. Et, depuis que nous sommes devenus des hommes, nous aspirions à des impressions plus grandioses, à des horizons plus larges, à quelque voyage lointain en Suisse ou en Italie. Au surplus, il nous devenait toujours plus difficile de soustraire, chaque année, deux ou trois mois à nos occupations dont l'importance allait grandissant. Il eût été inutile de vouloir faire comprendre cela à notre oncle, pour qui nous étions restés des garçons et qui nous traitait comme tels.

Dès notre arrivée, fin juillet, notre parent nous conduisit avec beaucoup de mystère dans le jardin, où, en ce moment, il faisait exécuter des travaux de consolidation. Vous le connaissez, ce jardin. Adossé au rocher, il est suspendu, pour ainsi dire, au-dessus de la route. Notre oncle nous montra là les restes d'une masure qu'un incendie, en d'anciens temps, avait détruite. Parmi les ruines calcinées, il avait trouvé une boîte en tôle, informe, rouillée, si pareille d'aspect à la substance rocheuse qu'elle avait échappé à l'attention des ouvriers. Elle contenait quelques pièces de monnaie ancienne et deux documents qu'il est inutile de décrire, puisque c'est vous qui les détenez.

De tempérament peu romanesque, nous n'avons pas cru un instant à la réalité du magot. Mais cette

incrédulité, il faut l'avouer, ne reposait que sur une impression et nous aurions été bien embarrassés de l'étayer d'arguments précis. Notre brave homme d'oncle croyait au trésor, fermement, et il supportait mal notre contradiction, nous reprochant notre dédain de l'or, conséquence, d'après lui, d'une vie trop facile, exempte de soucis. Ces querelles — le mot n'est pas exagéré — ont gâté les dernières vacances que nous devions passer près de notre oncle.

A la fin, cependant, il avait paru se rallier à notre manière de voir, et quand, fin septembre, nous rentrâmes à Bruxelles, nous croyions l'affaire oubliée. Il n'en était rien. Dans les premiers jours d'octobre, le commandant nous écrivit qu'il avait résolu de tenter l'escalade des Jumeaux, que tout était prêt pour l'expédition, et qu'il comptait sur notre assistance. Cette prière qui, vu les circonstances, équivalait à un ordre, nous mit dans un cruel embarras. Mais, désireux d'en finir une bonne fois avec ce cauchemar, tout en interrompant nos affaires le moins possible, nous convînmes d'aller à Ourtheville dans la soirée du samedi 13 octobre et de repartir le dimanche soir. Le dernier train arrive à Barvaux vers neuf heures et, pour nous éviter un long et inutile détour, nons prîmes rendez-vous au pied même des Jumeaux.

Nous y trouvâmes, en effet, notre oncle. Son aspect, tout de suite, m'inquiéta. Sa figure était bleuâtre et je remarquai que ses mains tremblaient incessamment. Je le savais sujet aux congestions. Alors, avec toute l'autorité que me donnait ma qualité de médecin, avec toute l'éloquence que m'inspirait mon affection, je m'opposai à la ridicule aventure qui devait être fatale à mon pauvre parent. Ma résistance n'eut d'autre effet que de l'irriter et de l'exaspérer de plus en plus. La crainte d'un malheur imminent nous fit seule céder. Cette longue discussion fut cause que nous ne commençâmes les opérations que vers onze heures, en pleine nuit.

Je passe sur nos tentatives infructueuses et réitérées de dresser l'énorme échelle. Ces souvenirs sont pénibles. Dès que nous entrâmes dans l'excavation

— où il n'y avait pas trace de trésor, est-il besoin de le dire? — mon oncle s'affaissa, frappé d'une congestion cérébrale. Que faire? Impossible de transporter le malade. C'est à peine si la longue échelle, trop peu rigide, supportait le poids d'un seul d'entre nous. Courir à Ourtheville? C'est ce que proposa Albert. Que ne l'ai-je écouté! Mais je savais que ce serait inutile, que mon oncle était perdu. Tout ce qui était en notre pouvoir pour soulager le pauvre homme, nous l'avons fait. Il est mort entre nos bras.

Jusque-là notre conduite a été irréprochable. La suite l'est beaucoup moins. Atterrés, fous de douleur, nous avons perdu la tête. Le côté étrange et, disons-le franchement, risible de l'accident nous a affolés. Et, au lieu de prévenir l'autorité, au lieu de rentrer à la maison, nous nous sommes sauvés à travers champs comme des imbéciles que nous étions, comme des malfaiteurs que nous n'étions pas. Dans une intention prévoyante qui nous parut alors lucide et qui n'était qu'idiote, nous avons transporté l'échelle dans la futaie et abandonné la chaloupe à la dérive. Après avoir erré toute la nuit dans les bois et les chaumes, nous sommes arrivés à Huy vers six heures du matin, couverts de boue, mourant de faim. Là, nous avons pris le train pour Namur, puis pour Bruxelles.

Quand la réflexion est venue avec le calme, le regret avec la réflexion, il était trop tard. Alors même que notre amour-propre eût consenti à l'aveu de notre fuite stupide, notre sécurité nous conseillait de persévérer dans le mensonge.

Celui-ci, au surplus, n'a causé de tort qu'à nous. Car les circonstances étranges qui, du fait même de notre conduite inconsidérée, entourent la mort de notre oncle, créent une situation inextricable au point de vue de la succession. Ce n'est pas de là que provient notre tourment, ni d'ailleurs de ce que le tombeau du défunt peut avoir d'insolite. Les morts n'ont pas de préjugés, et la solitude leur est légère. Mais mentir à tous, mentir tous les jours de nouveau, mentir même à vous et aux vôtres dont l'estime et l'affection nous sont si précieuses! Quelle torture! Et comme il est vrai que la faute engendre la faute!

Il était bien nécessaire que votre lettre vienne encore ajouter aux tristesses de ces derniers temps!

Mais, pour l'amour de Dieu, pourquoi n'avez-vous pas commencé par où vous avez fini? Pourquoi ne nous avez-vous pas écrit plus tôt, puisqu'il y a déjà deux mois que ce témoin est sorti de la nuit pour nous accuser? Vous ne pouviez pas, cependant, nous croire des malfaiteurs endurcis.

Allons, Monsieur, rappelez-vous notre passé sans reproche. Tendez-nous une main loyale et dites que vous croyez en nous, que vous nous considérez comme des hommes d'honneur. Soyez de nouveau pour nous un ami paternel et respecté. Nous sommes déjà si malheureux!

Acceptez, cher Monsieur de Roccroy, l'hommage de notre haute considération.

GÉRARD DESORMEAUX.

Ourtheville, mardi 25 décembre.

Monsieur mon ami,

Il était un jour une jeune fille qui vivait dans une grande maison, au milieu des montagnes et des forêts. Et la jeune fille était heureuse. Mais elle ne le savait pas. Comment eût-elle pu savoir, n'ayant jamais rencontré le malheur? Ses parents et des amis éprouvés veillaient sur elle, l'entouraient d'affection prévoyante.

Parmi ces derniers était un vieillard aimable et joyeux, qui s'appelait Destilleuls, ou quelque chose d'approchant. Sûrement c'était un nom d'arbre.

La jeune fille aimait beaucoup le vieil homme et, un peu par jeu, un peu par affection, l'appelait « mon oncle ». M. Destilleuls avait deux neveux, très grands et très forts. Et l'intime désir de l'oncle fut que la jeune fille épousât l'un de ses neveux. Les parents secondaient ces vues de leur mieux Comment eût-il pu en être autrement? Albert, le cadet des neveux, était aussi bon de cœur que beau de visage et, par son intelligence, il avait conquis, dans une grande ville, une situation enviable. Et puis, l'oncle n'avait-il pas promis de donner beaucoup d'or à la jeune fille?

Et celle-ci, qui était inhabile à lire dans son cœur, à cause de sa jeunesse, s'était habituée, depuis longtemps déjà, à voir en son compagnon de jeux, son futur époux.

Mais à présent que la jeune fille doit prononcer la parole qui lie pour la vie, l'anxiété envahit son âme obscure. Et elle craint de ne pas être heureuse. Sinon, pourquoi pleurerait-elle tous les jours?

Ami, je ne voudrais pas faire de la peine à Albert. Et si j'hésite, ce n'est pas que, lui si grand, moi si petite, nous ne ferions pas un beau couple. Mes appréhensions sont plus graves.

Albert n'aime pas la campagne. C'est à contre cœur qu'il revient ici tous les ans. Oh, je serais si triste de ne plus voir mes montagnes, de ne plus entendre le petit ruisseau qui chante, dans la douve du jardin, de si jolies chansons.

N'est-ce pas étrange? Jusqu'à ces derniers jours je ne me suis jamais demandé si j'aimais Albert. C'était une chose que tout le monde admettait, tacitement. Non pas que personne, jamais, ait exercé la moindre contrainte. Sans doute, si je refusais, mes parents seraient très peinés, peut-être plus étonnés encore que déçus. Mais ils ne me feraient aucune violence. Je crois même que mon père serait très malheureux s'il ne m'avait plus tout près de lui. Bien qu'il ne le dise jamais, jamais, c'est lui qui m'aime le mieux, le plus profondément.

Tous les jours, depuis quelque temps, je vais m'accouder à la balustrade du vieux pont de pierre avec sa vieille croix en fer rouillé, et chaque fois mon cœur se serre à la pensée de quitter toutes ces choses qui m'aiment et qui font partie de ma vie.

Mais aujourd'hui, que Noël enveloppe mon petit univers de son blanc manteau, son manteau de chaude et tendre intimité — mais ce soir que la brume légère bleuit les vieux pins somnolents, j'ai senti qu'il me serait impossible de partir, que je mourrais si je m'en allais d'ici. Quand je pense que je ne serais pas là quand les nids s'éveillent et s'emplissent de chansons, quand les fleurs haussent leur petite tête au-dessus du gazon, avec un air d'être curieuses, de guetter quelque chose,

quelqu'un peut-être, je fonds en larmes comme un enfant.

Vous est-il déjà arrivé, ami, de voir, dans une grande salle de fête, un petit arbre, un petit sapin enrubanné de jaune ou de rose? L'éclat des lustres a beau faire rayonner les visages, resplendir les joyaux, le petit arbre s'absorbe en lui-même, ne pense qu'à la pénombre de sa forêt bruissante. La salle a beau s'emplir de chants, de cris joyeux, le petit arbre frissonne et doucement penche la tête pour mourir, si discret, si résigné. Il est cruel d'arracher les petits sapins à leur forêt natale pour les transporter dans les villes meurtrières.

Ami, vous qui êtes si savant, qui analysez dans vos livres des sentiments si subtils, qu'on n'était pas même certain de les éprouver avant de vous avoir lu, dites-moi ce que je dois faire. Car à quoi servirait un ami, je vous prie, qui ne me viendrait pas en aide, maintenant que je dois prendre une si grave détermination?

C'est dimanche que Gérard, l'aîné, viendra demander ma main pour son frère. C'est dimanche que mon père m'appellera, pour que je réponde. Ami, l'amour est-il conciliable avant tant d'inquiétude?

LUCIE DE ROCCROY.

Bruxelles, 27 décembre 1906.

Mademoiselle Lucie, et bientôt ma fiancée!

Dimanche, Gérard fera auprès de vos parents la démarche officielle qui assurera le bon heurde ma vie.

Je suis sans appréhension, car je connais votre réponse. Je suis certain aussi que cette confiance ne sera pas taxée par vous de présomption. Ne sais-je pas combien votre caractère est droit et votre cœur fidèle? Ne sais-je pas que vous êtes de celles qui gardent la foi, librement consentie? Et si cette lettre prend des allures de plaidoirie, elle n'est inspirée ni par le doute, ni par l'inquiétude. Mais j'ai besoin de vous dire que je connais toute la valeur de votre consentement, avant même qu'il soit devenu un fait avéré.

J'ai beaucoup réfléchi depuis la mort de mon oncle et ces méditations, jointes à des lectures sérieuses, ont donné à mon esprit plus de gravité et modifié profondément ma façon d'envisager les rapports entre nos deux individualités, si dissemblables. Je ne trouve plus si naturel que cela, maintenant, qu'un homme quelconque, comme moi, ait le bonheur de plaire à la jeune fille merveilleusement accomplie que vous êtes. Et quand mon miroir me renvoie l'image de ma bonne grosse tête, un peu insignifiante malgré mes moustaches soyeuses et ma barbe taillée en pointe, je m'avoue en toute humilité que j'ai plus de chance que de mérite.

Mais, en compensation, ayez à cet égard des assurances formelles, vous n'aurez pas à craindre que je cherche à m'affranchir du doux servage, accepté comme une conséquence naturelle de votre supériorité, depuis la première fois que, jeunes enfants rieurs, nous nous sommes rencontrés. Je ne serai jamais, je le sais, que le prince-consort d'une adorable petite reine.

Certes, il y a tant d'années que je suis habitué à vous entendre dire des choses exquises et spirituelles que j'ai fini par ne plus les apprécier à leur prix. Ce qui me console, c'est que vous, de votre côté, l'accoutumance aidant, ne serez pas froissée par mes façons un peu grosses et mes réflexions un peu terre à terre. Ne me méprisez pas trop, je vous en supplie, car je vous aime mieux que vous ne croyez et avec plus de ferveur que je n'ai montrée. On peut espérer, d'ailleurs, qu'à subir longuement votre influence, ma nature finira par s'affiner.

Je vous dis tout ceci, Mademoiselle Lucie, — oh! que je serai content de pouvoir vous appeler Lucie, tout court, — pour que vous mettiez en toute confiance votre petite main dans mes grosses pattes velues.

J'irai passer la journée de dimanche en huit à Ourtheville, bien que la campagne ne soit guère séduisante en cette saison. Nous fixerons alors de commun accord l'époque, sinon la date de notre mariage. Il me semble que celui-ci pourrait se faire

dès que la succession de mon oncle sera homologuée.

Il serait temps aussi de penser à faire l'acquisition d'une maison. Celle dont j'occupe le rez-de-chaussée fera très bien l'affaire si le propriétaire ne se montre pas trop exigeant. Car il est désavantageux pour un avocat de changer trop souvent de domicile. Il est regrettable, j'en conviens, que la maison n'ait pas de jardin ; mais c'est là un inconvénient qu'elle partage avec la presque totalité des maisons du centre.

Gérard n'a pas encore complètement abandonné son idée de venir habiter avec nous. Ce ne serait pas raisonnable à mon avis, bien que cette cohabitation eût fourni un fameux appoint dans les frais de la maison. Vous n'ignorez pas que la location, pour peu que la maison soit un peu spacieuse, est très élevée à Bruxelles.

Mais il est encore trop tôt pour approfondir tout cela. Pour le moment, la seule chose pressée, c'est de se mettre d'accord quant au principe du mariage.

Rappelez-moi, je vous prie, au bienveillant souvenir de vos chers parents et agréez pour vous-même, Mademoiselle Lucie, l'assurance de mon plus tendre attachement.

ALBERT DESORMEAUX.

Liége, 28 décembre 1906.

Mademoiselle,

Il n'y a personne au monde de moins qualifié que moi pour vous dicter votre conduite, pour diriger votre choix. Je ne suis pas assez jeune pour me permettre le conseil que me suggère mon cœur — pas assez vieux pour posséder le détachement qui garantirait l'impartialité de mon arbitrage.

Je sais, d'ailleurs, que la jeune fille dont vous me parlez est assez intelligente pour lire dans son cœur, si elle le veut sincèrement. Je me garderai bien de peser sur sa décision. Tout au plus me permettrai-je quelques réflexions qui, à la faveur de leur caractère général, échappent au danger de blesser qui que ce soit.

Personne ne peut être heureux que si ses désirs ne

vont pas à l'encontre des conditions fixées par la nature.

La nature veut que l'homme commande et que la femme se soumette.

Et cela paraîtra très doux à la femme si elle sait que son maître est plus généreux, plus fort, plus intelligent qu'elle.

Malheur à la femme d'esprit qui s'unit à un homme médiocre!

Que la femme abandonne la dangereuse illusion de choisir; elle ne doit céder que subjuguée, vaincue par le prestige de l'homme. C'est à ce signe qu'elle connaîtra son maître.

Ce dernier conseil — et moi qui ne voulais pas en donner! — simplifie les choses. Si l'homme qui, dimanche, vous tendra la main, vous était proposé par la destinée, vous n'auriez pas douté un instant, et vous n'auriez besoin du conseil de personne.

Et encore ceci :

Croyez-moi, Mademoiselle, jouissez de la vie sans tant la discuter. Moi, absorbé par mon orgueilleuse manie de philosopher — oh! que je la maudis — j'ai passé à côté du bonheur, sans le voir. La jeunesse, l'insouciance, il n'y a que cela de bon dans la vie.

Cette conviction est nouvelle pour moi. Je ne la possède que depuis que je vous ai vue. J'en ai le cœur malade, et je lui dois quelques jours qui compteront dans mon existence. Etre vieux, et savoir que la jeunesse seule a du prix! Quelle pitié!

Je vais suivre le conseil de mon ami Fernand, — mais oui, Mademoiselle, c'est moi qui ai besoin de conseils, bien plus que vous, — je vais me plonger dans une œuvre de longue haleine. Et je la réussirai, je le veux de toutes les forces exaspérées de mon âme. La gloire et la richesse, faute de mieux!

Hélas! qu'en ferai-je?

Je vous en prie, Mademoiselle, ne m'écrivez plus. Ce n'est pas auprès de moi qu'il faut venir chercher du réconfort. Et cependant, je suis votre ami comme plus jamais vous n'en rencontrerez.

S. DARTOIS.

(A suivre) CARL SMULDERS.

LE PROGRAMME

DU MINISTÈRE DES SCIENCES ET DES ARTS

Résumé du Rapport présenté à la Libre Académie de Belgique *en sa séance du 16 mai 1907.*

Un fait vient de se produire qui marquera certes une étape dans l'histoire intellectuelle de notre pays. Malgré les difficultés et les complexités d'une crise toute politique, bien que l'opinion fût profondément absorbée par des considérations d'ordre social, économique et colonial, des idées d'un tout autre ordre, de pures idées, ont pu se frayer leur route et aboutir à la création d'un Ministère des Sciences et des Arts.

C'est ainsi que, pour la première fois chez nous, et peut-être même sans précédent ailleurs, voici mises en évidence et à une place d'honneur, rendues libres, autonomes et groupées les grandes forces qui doivent informer toute l'action publique dans le domaine intellectuel.

La déclaration ministérielle, lue au Parlement la semaine dernière, s'exprime en ces termes :

« La culture intellectuelle du peuple est souhaitée par tous ceux qui veulent la patrie grande et forte. Le gouvernement a l'intention de développer encore l'enseignement à tous les degrés, qu'il soit officiel ou libre ; il veut aussi encourager le remarquable mouvement scientifique, littéraire et artistique dont la nation est justement fière. C'est pour réaliser ces buts élevés qu'il a créé le Ministère des Sciences et des Arts. »

Il convient de rappeler tout d'abord la part que les groupes et les associations ont eu à la fondation du nouveau ministère. Dans la séance du Sénat du 8 mai, l'honorable baron Descamps, le titulaire du nouveau portefeuille, a été amené à le reconnaître spontanément : « L'idée, disait-il, de la création d'un ministère

des sciences et des arts et celle du nom qui lui a été donné ne sont pas précisément d'origine gouvernementale. Vous le savez tous, messieurs, un grand nombre de sociétés savantes se sont adressées au gouvernement pour obtenir la création de ce ministère avec la dénomination qu'il porte. Voici quelques passages du document où ces sociétés ont consigné leur vœu :

« La création d un ministère des sciences et des arts constituerait en ce moment une mesure opportune répondant aux besoins du pays. »

« Un tel ministère aurait pour but de grouper de la manière la plus utile les services administratifs répartis aujourd'hui entre plusieurs départements ministériels : les sciences, les lettres, les beaux-arts, l'enseignement général à tous les degrés, etc. »

« Au développement des intérêts matériels qui s'est produit sous l'empire d'institutions adéquates au but poursuivi, à la prospérité matérielle, doit correspondre un développement parallèle des intérêts intellectuels de la nation, un essor des sciences, des arts. »

« L'outillage économique du pays doit être complété par un outillage scientifique capable de développer davantage la culture des sciences dont les applications à leur tour alimentent nos industries et de procéder à la formation d'hommes adaptés aux nécessités devenues pressantes de la concurrence mondiale. »

« Un ministère des sciences et des arts constituerait véritablement un organe approprié aux besoins nouveaux. »

Le texte lu au Sénat est celui-là même qui obtint l'approbation de hautes personnalités dès les premiers jours de la crise et qui fut voté par les vingt-cinq groupes affiliés au Musée du Livre le 25 avril. Quelques jours après, la Libre Académie, convoquée en une séance spéciale, prenait à son tour les résolutions suivantes :

La Libre Académie de Belgique appuie l'idée de centraliser en une organisation unique, les arts, sciences, lettres et l'instruction publique, desséminés dans les différents ministères.

Il lui semble indispensable, à un moment où la Belgique est surtout orientée vers l'expansion des intérêts matériels, d'affirmer publiquement que la grandeur d'une nation ne réside pas uniquement dans la satisfaction de ses besoins économiques, mais est liée étroitement à la persévérance avec laquelle les pouvoirs publics sauront convaincre le pays de la nécessité d'une haute culture indépendante et désintéressée.

Elle exprime le vœu qu'un semblable ministère soit unique-

ment mû par le désir de faire clairement apparaître au peuple belge le prestige de l'art et de la science.

Elle estime également que les personnalités qui occuperont ce poste devront être animées d'un esprit d'autant plus progressif et novateur que l'art et la science, trop souvent négligés jusqu'à présent, ont besoin d'efforts coordonnés.

*
* *

La citation que nous venons de faire et le rappel de l'historique de la nouvelle institution nous amènent au cœur de notre sujet.

Le nouveau ministère est né d'un mouvement d'idées. Ceux qui ont la charge de le conduire, réaliseront de grandes choses s'ils savent comprendre qu'il faut s'en inspirer et demeurer constamment en contact avec l'opinion.

Ainsi l'a pensé la Libre Académie de Belgique. Elle a décidé de délibérer immédiatement sur le programme du nouveau Ministère des Sciences et des Arts et de formuler à ce sujet les vœux du monde intellectuel.

L'honneur nous est échu de présenter le rapport préliminaire aux discussion de l'assemblée dont les conclusions doivent être éventuellement rendues publiques et transmises au Gouvernement.

*
* *

Un Ministère des Sciences et des Arts — dénomination élidée qui implique aussi les Lettres et l'Enseignement — doit avoir ces trois fonctions essentielles : représenter, encourager, organiser.

Représenter : c'est-à-dire affirmer aux yeux de la nation tout entière qu'il existe à côté de ses intérêts économiques, de ceux de la justice, de la défense militaire et des relations à l'étranger, des intérêts intellectuels dont le développement a été toujours et partout intimement lié à la grandeur des peuples. Cette affirmation doit être officielle, décorative, permanente. En ce sens le nouveau ministère est un symbole.

Encourager : sans doute la formation de l'intelligence, l'extension de la culture, la création des œuvres de l'esprit sont choses qui dépendent essentiellement de l'individu et de son effort personnel. Mais cet effort doit être si considérable, le résultat à atteindre apparaît souvent si lointain, l'intérêt propre est fré-

quemment si peu de chose comparé aux immenses bénéfices qu'en retire la chose publique, qu'une stimulation des initiatives est nécessaire, une aide sympathique, une approbation officielle.

Organiser : ce qui dépasse les forces de particuliers, ce qui est au-dessus des forces de groupes et même d'associations fédérées, il appartient aux autorités disposant des forces de la collectivité tout entière, de le réaliser chaque fois que l'utilité en est démontrée. C'est le cas de nombreuses œuvres de science, d'art, de littérature, d'enseignement, car la vie et le progrès du corps social tout entier dépendent de la continuité dans les services qu'elles rendent, de leur extension à tout le pays, de leur harmonisation avec d'autres services.

***

Les directions préexistent au ministère qui les groupe maintenant, et chacune a derrière elle une longue histoire et des titres à la reconnaissance publique. Cependant le ministère créé se trouve en présence d'une série de problèmes qui se sont posés d'hier et dont la solution, assurée selon des vues d'ensemble, saura légitimer dès demain sa création et sa nécessité.

Une brève énumération peut tenir lieu de tout autre discours.

Dans le domaine des Sciences et du Haut enseignement. — Le complément de l'outillage et des installations de nos universités et de nos grands établissements scientifiques, à l'instar de ce qui a été fait à Liége et à Gand pour les instituts universitaires, à Bruxelles pour l'Observatoire et le musée d'Histoire naturelle; une loi accordant aux institutions scientifiques de recherches et d'enseignement supérieur, la personnification civile indispensable pour développer l'esprit de donation; la création d'un Institut des Hautes Etudes, ayant pour objet exclusif le progrès des sciences et de la culture désintéressées en dehors de toute préoccupation professionnelle, institut auquel collaboreraient les maîtres de toutes nos universités, qui réaliserait les desiderata d'un enseignement universitaire internationnal et serait organisé en corrélation avec l'Ecole mondiale; le développement des bibliothèques publiques recherché dans le sens d'une connexion plus étroite entre nos diverses collections nationales, d'une réforme radicale de nos bibliothèques populaires, d'une alliance méthodique entre elles et nos écoles pour répandre à travers le pays tout entier le goût et l'usage du livre considéré comme

instrument de l'enseignement autodidacte et de la culture généralisée ; en même temps le développement des services de documentation dans la double direction des études théoriques et des applications techniques, économiques et sociales; un large appui donné aux institutions internationales (elles sont plus de trente) qui ont choisi comme siège la Belgique, pays central, neutre et hospitalier, libre, largement compréhensif, institutions qui peuvent à l'heure où s'ouvrent devant nous les plus belles perspectives mondiales, nous apporter une aide précieuse pour les relations et les informations de toute nature.

Dans le domaine des Lettres. — La création de l'Académie littéraire demandée par le vœu des écrivains belges, la diffusion des œuvres nationales dans nos écoles et nos bibliothèques, l'aide donnée aux grandes publications, à la littérature dramatique et au théâtre.

Dans le domaine des Arts. — Le développement des musées, l'intégration et la systématisation des collections de la capitale et de la province, toutes soumises désormais à une inspection active; leur utilisation rationnelle pour l'éducation et la culture esthétique du peuple : la réforme de l'enseignement académique et l'introduction de cours d'art dans les cycles scolaires; la réorganisation des expositions triennales et la mise à leur disposition de locaux permanents permettant une périodicité plus rapprochée; la mise en honneur des arts décoratifs modernes, et une place à assurer aux arts mineurs, équivalente à celle des arts majeurs ainsi que leur mise en relation avec l'enseignement professionnel; la réalisation de certains ensembles décoratifs présentés comme modèles ; la protection législative des sites et l'application des saines notions d'art public en matière de monuments et d'esthétique des villes, à cet effet une action permanente et combinée entre toutes les administrations intéressées.

Dans le domaine de l'Enseignement moyen. — La réforme des humanités greco-latines selon les desiderata modernes, l'accession du flamand comme langue seconde et langue véhiculaire des notions enseignées, l'organisation d'humanités modernes réellement dignes de ce nom, la mise en corrélation des cycles de l'enseignement moyen avec ceux de l'enseignement primaire et de l'enseignement supérieur.

Dans le domaine de l'Enseignement primaire. — Le développement des méthodes pédagogiques instaurées avec tant de

succès depuis vingt-cinq ans ; une place de plus en plus grande à y faire à l'enseignement manuel et professionnel ; l'esprit d'expansion à y introduire ainsi que la culture physique qui doit nous assurer des générations fortes et saines ; enfin — car cela devient fatal — l'obligation d'un enseignement minimum.

*
* *

Tels le programme des questions à résoudre.

Dans quel esprit doit agir un Ministère des sciences et des arts ? D'après quelle méthode ?

Avec un esprit qui anime et qui vivifie, avec l'esprit qui correspond à la nature des choses et à la mentalité des hommes qui doivent ici être administrés. On ne peut traiter des artistes, des professeurs, des littérateurs, des hommes de science avec les préoccupations de discipline et de hiérarchie qui, à l'Intérieur, conviennent à des fonctionnaires dépositaires d'une partie de la puissance publique. On ne peut plier les travaux de l'esprit aux rigueurs comptables des travaux publics ni les apprécier du point de vue économique, ce qui doit être de règle au ministère de l'industrie et de l'agriculture. Au ministère des sciences et des arts le « ton » ne doit-il être celui du mécènat ?

L'esprit qui doit régner dans une administration dont l'objet propre est les choses de l'esprit est certes ce qu'il y a de plus important à considérer. Si nous voulons en ce domaine utiliser la personne publique, nous entendons aussi nous abstenir d'administrer les institutions. Le but est de développer des services, des collections, des travaux dans un esprit public et pour le public, mais ce sont des compétences artistiques, scientifiques et littéraires qui doivent en assumer la gestion. Il faut donc que, d'une part l'administration devienne plus « intellectuelle », mais corrélativement que les intellectuels chargés des services sachent faire violence à certaines habitudes de négligence, de manque d'ordre à une fantaisie parfois trop « bohême ».

Quant à la méthode, trois formules semblent devoir l'enfermer toute : chercher à coordonner étroitement les services et les institutions pour accroître leur rendement — appeler en toute occasion les groupes d'initiative et les libres associations à unir leur action à celles des institutions officielles, suivant le procédé *belge*, qui a déjà réalisé chez nous des merveilles dans le domaine social, — considérer enfin que les

choses de l'esprit ne pouvant être cantonnées au dedans de n'importe quelles frontières puisqu'elles sont universelles par essence, il y a lieu, en ce XXe siècle magnifique, de faire un départ équitable entre les droits de « l'âme nationale » et ceux de l' « esprit mondial ».

* * *

Il faut nous arrêter ici, car voilà, en leur foule tumultueuse et vivante, déjà un trop grand nombre d'idées agitées à l'occasion de la création d'un ministère des sciences et des arts.

En tout ceci, est-il besoin de le dire, il ne s'agit de rien de « politique » au sens traditionnel des mots, c'est-à-dire de matière à dispute de parti ou à compétition dans la lutte pour le pouvoir.

Les groupes qui, en ces derniers temps, se sont occupés de la question ont pris grand soin de déclarer qu'ils répudiaient toute « politique, » qu'ils se plaçaient au seul point de vue des intérêts intellectuels. Et si fort est cet état de l'opinion que le nouveau ministre a terminé son maiden-speech au Sénat par ces phrases assurément significatives :

« Occupons-nous du remarquable mouvement littéraire, scientifique, artistique et éducatif qui s'est développé dans notre pays. Travaillons de concert si possible à le développer largement et efficacement. C'est ainsi que nous servirons l'intérêt général du pays ; c'est ainsi qu'en développant l'avenir intellectuel de la nation, nous travaillerons à sa grandeur morale en même temps qu'à sa prospérité matérielle. »

Cependant, si l'on entend par *politique* la tendance supérieure qui groupe les forces sociales en une action commune vers des buts généraux, en réalité, ici aussi, il s'agit alors de la politique de la nation.

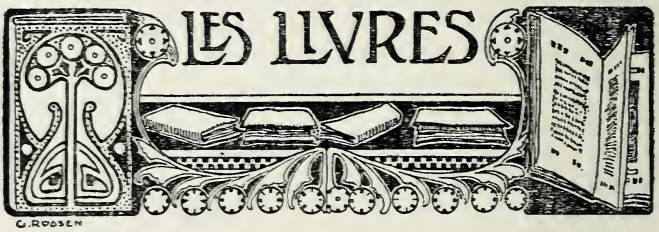
Il y a quelques années, au moment où tous les problèmes de notre organisation sociale étaient examinés à l'occasion de la revision de la Constitution, une idée surgissait toute neuve et séduisante : la Représentation des intérêts. La formule pratique n'en put être trouvée, bien que des esprits éminents, les Prins, les Denis, les Arnould, les Beernaert, l'eussent patronnée. Mais il arriva pour elle ce qui est arrivé pour tant d'autres idées sociales, pour le socialisme, par exemple : elle ne se réalise pas dans la forme rigide et logique même de ceux qui l'ont conçue et exposée, mais le corps social se nourrit de son essence et en assimile l'esprit.

Eh! bien, le moment paraît arrivé où les intérêts intellectuels vont avoir conquis leur représentation.

Tous, que nous écrivions, que nous parlions, que nous enseignions, que nous créions des œuvres, que nous administrions des collections ou des établissements publics, nous sommes, à des titres divers, les gardiens, les promoteurs, les défenseurs des Idées.

Il nous appartient donc — il appartient à la Libre Académie, institution d'avant garde et d'initiative — de revendiquer pour les Idées à l'égard des autres forces sociales une situation sinon prépondérante au moins équivalente. C'est en cela, mais uniquement en cela, que notre mouvement participe à la politique et a le droit de se servir des moyens qui y font triompher les bonnes causes.

PAUL OTLET.



Eugène Monseur.

LES MOINES ET LES SAINTS DE GAND.

(Un vol. in-16. — Bibliothèque de Propagande, Bruxelles.)

Les vies des saints, à part un nombre infime d'exceptions, constituent, on s'accorde à le reconnaître, une classe de textes souvent suspects, fourmillant d'altérations qui vont de l'inconsciente fantaisie, caractéristique de la diseuse de contes, au travail systématique du faussaire.

Cela est démontré d'une façon tout à fait définitive, semble-t-il, dans une belle étude publiée en 1905 par le bollandiste H. Delehaye S. J., *Les Légendes hagiographiques*. L'auteur y expose les divers types d'altération et les causes générales de chacun d'eux. Mais on regrette de n'y point trouver un chapitre relatif aux causes *occasionnelles* auxquelles sont souvent attribuables

de curieuses variantes ou d'étonnantes falsifications. Cependant il arrive que le mobile de ces changements apparaisse nettement.

Le Père Delehaye aurait pu en citer un exemple fort remarquable. En préparant pour le recueil des *Monumenta Germaniæ historica* une édition critique des textes relatifs aux saints honorés à l'abbaye de Saint-Bavon à Gand, M. Holder-Egger a reconnu que la plupart des altérations contenues dans ces textes, s'expliquaient par une rivalité entre ce monastère et un autre monastère gantois, et il a fait de cette rivalité l'objet d'un article très suggestif.

Ce sont les éléments de cet article, datant d'une vingtaine d'années, qui ont servi de cadre à l'ouvrage de M. Eugène Monseur. Il a pensé que ce qui s'est passé à Gand au Xe et au XIe siècle, a dû aussi se passer ailleurs et que, dans la véritable comédie restituée par M. Holder-Egger, on peut voir une importante contribution à l'intelligence de toute une littérature.

Le livre de M. Monseur est, de l'aveu de son auteur, le résultat de plusieurs remaniements auxquels ont conspiré le plaisir toujours croissant qu'il prit à le composer, et son souci d'arriver à la plus grande exactitude possible. Il en est résulté qu'un petit travail, qui n'avait que des prétentions vulgarisatrices et narratives, se termine dans l'érudition, s'empêtrant même dans les broussailles de la philologie et de la chronologie. Au lecteur d'en prendre ce qui lui plaît. Quelques-uns s'attarderont aux petites dissertations de l'appendice, et peut-être quelque savant y trouvera-t-il quelque idée à retenir. Mais la majorité se plaira certainement au récit vif et pimpant de la querelle des Bavoniens et des Blandiniens, autant qu'aux aventures les plus passionnantes d'un roman ou d'une comédie.

O. Merten.

L'ÉTAT PRÉSENT DE LA PHILOSOPHIE.

(Un vol. in-8o, Namur, Wesmael-Charlier, et Paris, Ch. Amat, édit.)

Depuis quelque cent ans que les disciples de Kant se sont séparés en diverses écoles, soutenant des opinions différentes sur la véritable portée de son œuvre, la philosophie a traversé une période de crise. Elle reste encore livrée à l'antagonisme des deux

grandes doctrines radicales qui se sont épanouies au XIXe siècle, le panthéisme et le positivisme. La première prétend réaliser sur l'heure la science absolue à l'aide de l'intuition intellectuelle. La seconde aboutit à la négation même de la science.

La lutte de ces deux doctrines a envahi tous les domaines de l'activité intellectuelle, la philosophie proprement dite, la littérature, l'art, la morale, la politique. Partout, en toute matière, le principe de tradition et d'auiorité se heurte à l'esprit d'insurrection et de révolte.

Quelle sera la solution de la crise dans laquelle la philosophie se débat? Dans ce grand désarroi des systèmes et des hypothèses, vers où, vers quoi nous orienter ?

Tel est le problème que M. O. Merten a tenté de résoudre dans un petit volume, *L'état présent de la philosophie*, réunissant sous une seule couverture trois discours rectoraux, que le distingué professeur de l'Université de Liége prononça, à l'occasion de l'ouverture des cours, en 1904, en 1905 et en 1906.

Après avoir récapitulé les phases successives par lesquelles la philosophie a passé depuis son origine jusqu'à l'épanouissement de l'esprit critique au siècle dernier, et montré le conflit des idées contemporaines touchant l'énigme du monde, l'auteur proclame sa foi dans la raison ou la conscience de soi. Telle est, à son avis, l'ancre de salut qui nous reste, à condition de bien déterminer la puissance et la portée de l'esprit critique en philosophie.

Or, « la raison est, avant tout, dit M. Merten, une faculté abstraite, qui présuppose *d'une part* les objets finis, dont le devenir s'écoule sous nos yeux, et *d'autre part* l'idéal, vers lequel nous nous sentons invinciblement attirés. Les positivistes ne veulent voir que les phénomènes, et les panthéistes s'absorbent tout entiers dans l'idéal, comme si nous pouvions nous identifier avec lui. Les uns et les autres méconnaissent la véritable nature de notre raison. »

La philosophie doit donc renoncer à être la science intégrale des premiers principes, elle ne peut être le rêve d'un esprit ébloui par une sorte de vision surhumaine; elle sera « la vue claire et immédiate des lois nécessaires qui régissent nos rapports avec le monde des réalités ». Elle se gardera également de diviniser la raison et de la déclarer entièrement impuissante à découvrir quoi que ce soit de la réalité. Car les lois de la raison procèdent de cette réalité et elles en portent l'empreinte; mais les caractères nécessaires qu'elles présentent sont le reflet

de l'absolu lui-même. Et l'on peut dire que la raison fait la conquête indéfiniment progressive des choses finies en s'inspirant de l'idéal, dont nous portons en nous la marque indélébile.

Etudiant ensuite les destinées de cette partie, la plus importante, de la philosophie, qui a subi depuis un siècle l'évolution la plus complète, c'est à savoir de la psychologie, M. Merten entrevoit pour elle une période d'apaisement où les systèmes en conflit se résoudront dans une alliance féconde. La vraie psychologie sera une science mixte et son association avec la physiologie devient absolument inévitable, puisque le sens intime n'aperçoit les phénomènes intérieurs que comme localisés dans le corps et déterminés en partie par l'état du corps. Mais la psychologie introspective est la science principale et la psychologie physiologique n'est que l'auxiliaire.

Enfin M. Merten fait l'application des limites de la philosophie à la conception moderne de l'État. Ici aussi la conciliation s'impose entre les éléments en lutte, entre le pouvoir social et les tendances individualistes. Pas d'État omnipotent. L'autorité de l'État doit être renfermée dans des bornes qui lui sont imposées par la psychologie et par la morale : telle est la véritable conquête des temps modernes. L'État, en effet, n'a pas pour mission de se substituer à la volonté libre, mais seulement d'augmenter par des lois équitables et vraiment humaines notre patrimoine commun de vérité et de justice. Cela est naturel. L'autorité publique, sur quoi repose-t-elle? Sur le principe de la légitime défense des individus associés contre les obstacles qu'ils rencontrent dans l'accomplissement de leurs devoirs et dans l'exercice de leurs droits. Cette autorité relève, par conséquent, de l'idée même du bien, qui est la base sur laquelle la morale tout entière repose. Et on peut dire aussi qu'en ce sens, elle n'échappe pas à la philosophie.

Mais il faut bien nous borner ici à indiquer les conclusions des trois discours de M. Merten. Elles témoignent des vues élevées et sagement optimistes de l'auteur. Elles sont consolantes en nous représentant à nous-mêmes comme des êtres invinciblement attirés vers un meilleur devenir. Cette foi dans un idéal qui nous guide sur la voie du progrès, pareil à un phare lumineux, on la sent forte et indéfectible dans ces pages éloquentes et claires, où souvent le professeur aussi se trahit, par des synthèses magistrales ou des raccourcis habiles en lesquels se condense l'histoire des sciences et de la philosophie.

ARTHUR DAXHELET.

Louis Pierard

IMAGES BORAINES

(1 vol. Bruges, Arthur Herbert).

Louis Piérard compte parmi les plus intéressants collaborateur d'*Antée* qu'il honore de proses précieuses, d'un tour souvent paradoxal, mais si éclatantes d'images et de pensées qu'elles suscitèrent depuis longtemps déjà dans les mémoires attentives, l'espoir, aujourd'hui exaucé, d'une œuvre définitive. Le livre de Louis Piérard s'ouvre sur un poème dédié au génial Verhaeren et filialement inspiré de ce maître tentaculaire. Puis, au gré des heures, Verhaeren encore, Viellé Griffin, Jammes et Elskamp quelquefois, Laforgue et Verlaine souvent, se sont penchés sur la complaisante épaule de l'écrivain et lui ont inspiré des poèmes tour à tour tragiques, charmants ou ironiques. O les chères et despotiques voix!

Mais de quelles subtiles visions il vous est redevable aussi, divins Léonard et Angelico, halluciné Turner, doux Patenir, décevant Whistler et vous-même, Laermans, maître pathétique ! Il vous évoque avec une touchante ferveur, établissant entre ses poètes élus et vous d'indissolubles liens spirituels !

Parfois, cependant, il consent à chanter selon son cœur, tout simplement, et je ne suis pas éloigné de préférer ces chansons-là.

Mais qu'importe ! Ainsi sous l'égide d'illustres esprits, dans la splendeur d'un rêve toujours pur quoique hésitant encore, M. Louis Piérard nous offre un livre frémissant et limpide comme une eau familière où s'attarde le souvenir de hautaines figures, mais qui néanmoins reflète, belle de jeunesse et de foi, une âme insuffisamment nue.

Marcel Noppeney

LE PRINCE ARIL.

(1 vol. Vanier. Paris).

C'est le Romancero puéril d'un Cid minuscule que M. Marcel Noppeney nous chante avec l'enthousiasme sacré et les divines maladresses d'un poète épris de noblesse et de fastes

mais qui s'efforce de dérober sous un masque de factice orgueil le doux et tendre visage de son âme ingénue.

Une imagination charmante, une rare richesse verbale et le sens du légendaire poussé au point qu'il évoque souvent notre admirable Giraud, animent ce poème qui serait excellent si l'on n'y rencontrait trop souvent des vers comme celui-ci :

« Et fous, *ils s'élançaient en insensés assauts* » (p. 67).

Ou bien :

« Leur cri de *vivre vibre ainsi qu'éclate un cor* » (p. 84).

Ou encore :

« Tu regardes sans voir *sur* la foule qui passe » (p. 82.)

Mais grâce à ses dons prodigieux, M. Marcel Noppeney est en mesure de nous donner une œuvre que nous acclamerons volontiers.

Il nous en annonce quatre. Voilà qui m'inquiète un peu.

GEORGES MARLOW.

Au Cercle artistique

Du 30 avril au 14 mai.

FRANS COURTENS.

Ce nom actuellement glorieux évoque, en même temps que sa propre gloire, le souvenir plus affaibli chaque jour, des artistes de haut mérite — tels Rosseels, Crabbeels, Isidore Meyers, — qui formèrent, il y a quelque trente ans, ce que l'on appelait l'école de Termonde.

Ce mot n'est-il pas un peu lourd pour caractériser l'ensemble de leurs tendances communes ? Y eut-il vraiment école, c'est-à-dire une rénovation de principe ? Le même effort pour se libérer des tendances anciennes ne fut-il pas tenté par d'autres groupes de peintres contemporains ?

Disons plutôt que ce fut une évolution générale, et que les artistes qui libérèrent ainsi leurs yeux de l'ancienne vision et leur main d'un métier inapte, ne firent que suivre le courant invisible qui porte le progrès à travers le temps.

Il n'y eut point affirmation d'une esthétique nouvelle, mais simple développement. Le mouvement a pu nous paraître brusque, précisément parce qu'il était général, mais il n'est assurément pas comparable — comme innovation — au trouble que devaient apporter plus tard, dans le métier autant que dans la vision, l'art d'un *Signac* et son principe de la décomposition des tons.

Quelle fut donc exactement, pour cette école de Termonde, sa contribution au progrès ?

Pour s'en rendre compte, il suffira de rappeler la façon dont ceux qui détenaient alors l'admiration publique, entendaient le paysage.

Ils voyaient avant tout l'aspect poétique ou dramatique, les manifestations exceptionnelles et grandioses de la nature. Presque systématiquement ils écartaient avec dédain le détail qui eût apporté, dans leur œuvre, la note précise d'un peu de réalisme. Ce qui les tentait avant tout, c'était la ligne et la plastique. La perspective savante, créant l'espace, leur tenait lieu d'atmosphère et l'opposition violente du clair-obscur satisfaisait leur faible préoccupation de la lumière. Aussi ne ressentirent-ils jamais le besoin d'éclaircir leur palette et d'analyser scrupuleusement la réelle tonalité, d'une ombre, par exemple.

C'est dans ces conditions que surgit, d'un peu partout, toute une génération de peintres qu'influencèrent probablement les préoccupations réalistes ou naturalistes des écrivains d'alors. Ils délaissèrent l'atelier pour camper leur chevalet en pleine nature. Vivant au sein de celle ci, ils s'aperçurent que les choses les plus simples, les plus modestes, les coins de ferme, les rues du village, l'eau et la prairie, offraient un intérêt pictural du moment qu'ils s'embellissaient des jeux attrayants de l'air et de la lumière.

Les « spectacles » de la nature firent place aux vrais paysages; les figures idylliques devinrent des paysans gourds et gauches ; les pâtres charmant leurs troupeaux au son des flûtes champêtres, se virent prendre leur place par des bergers moins poétiques mais plus sincères et qui gardaient de véritables bêtes.

D'autre part, préoccupés d'air et de lumière, les peintres purifièrent leurs couleurs ; mal à l'aise dans un métier méticu-

leux et retenu, leur main se libéra, se fit plus alerte, et — comme en des mouvements réflexes — obéit sans arrière-pensée, à l'enthousiasme qui la guidait.

Malheureusement, cet art d'opposition ne devait pas être sans dangers. Comme toute opposition, ils allèrent à l'extrême ; la haine de la retenue les poussa à l'empâtement ; ceci les mena à la lourdeur.

Pour la combattre, ils eurent recours aux subterfuges. Au moyen du couteau ou d'un morceau de verre, ils grattaient les toiles sèches ; des étincelles de couleur allumées au contact des diverses couches superposées venaient pétiller à la surface et rendre à l'image alourdie la légèreté de leur jeu.

C'était mieux, mais la sincérité, la spontanéité, la fraîcheur en souffrirent. Des tons métalliques désobligeaient l'œil de leur émail factice.

Le jeune élan qui les avait poussés vers le soleil ne devait pas les porter jusqu'au triomphe final : un métier adéquat à leurs facultés. Ils devaient laisser à d'autres le soin de le réaliser et de rendre aux artistes le service merveilleux de choisir entre les couleurs celles qui refusent la compromission des tons neutres et de les traiter toutes avec franchise et logique.

Quoi qu'il en soit, leurs efforts produisirent de belles œuvres et leur amour sincère de la réalité accentua la marche des jeunes vers les tendances actuelles.

Il serait injuste de ne pas voir en Courtens, l'aide de cette poussée en avant, un artiste de haute valeur, profondément amoureux de son art, maître de son métier et parvenant à rendre ce qu'il a conçu. L'on pourrait souhaiter que sa conception se portât plus haut et plus loin, mais telle quelle, elle n'est pas sans grandeur.

Il est resté fidèle à cette conception ; il n'a point évolué. Est-ce un reproche à lui faire ? Sa contribution à l'art n'est-elle pas assez grande ?

Si l'on se reporte au temps où il s'affirma, voit-on, autour de lui, d'autres peintres qui viennent affaiblir sa personnalité ? Non, elle reste entière, tout en conservant au plus haut point la caractéristique du vrai Flamand.

S'il est matériel, même un peu brutal, c'est qu'il aime la matière parce qu'il la trouve belle ; si sa facture s'alourdit parfois, c'est qu'il vise essentiellement à rendre la consistance des choses et leur aspect plastique ; de plus, il sait l'attrait d'une belle mise en page et l'art de faire converger vers un point

unique toutes les parties d'un ensemble; en un mot, il possède à fond le don de rendre en « tableau ».

Ce don est plus exceptionnel qu'il ne semble à première vue, mais souvenons-nous des innombrables toiles qui ne sont que des morceaux de peinture, heureux sans doute, attrayants comme annotation, mais n'empruntant pas à la compréhension du paysage — à sa composition, allions-nous dire, — cette importance, cette impression du définitif qui font que nous en emportons le souvenir durable.

Il est possible que les toiles de Courtens ne commandent pas l'enthousiasme, mais on doit leur reconnaître, presque malgré soi, la valeur des œuvres qui vivront.

D'autre part, et quelles que soient les réserves faites au sujet de son métier, ne devons-nous pas convenir que peu de peintres eurent une palette plus heureuse?

Qu'il choisisse des sites aux couleurs les plus arides; qu'il nous montre des ciels et des eaux d'une coloration inattendue, ses tonalités restent chaudes et vives et jusque dans ses « noirs » il gardera de la transparence, du mouvement et de la vie.

A notre époque de recherches et d'innovations, l'art d'un Courtens, à première vue, nous apparaît comme ayant pris de l'âge déjà. C'est que, s'il est dur de lutter contre les difficultés de son art et d'en dégager sa personnalité, il est sans doute plus dur encore de lutter contre le temps et de maintenir à sa personnalité son caractère créateur.

Nous sommes bien près d'être injustes si, pour la juger, nous n'isolons pas l'œuvre d'un artiste, de tout ce que des efforts subséquents ont apporté d'améliorations.

Or, Courtens, incontestablement, avec ses défauts et tous ses mérites, a définitivement établi une conception spéciale du paysage et une technique nouvelle pour la traduire.

Cette conception et cette technique sont éminemment matérielles. N'est-il pas naturel qu'il en fût ainsi de ce flamand éloigné de tout mysticisme et de toute littérature? L'entrain avec lequel d'autres, si nombreux, le suivirent, ne tendrait-il pas à démontrer que c'est la caractéristique même d'une partie de la race? Nous disons une partie, car il est tout aussi démontré que le flamand est foncièrement susceptible de mysticisme; mais, même lorsqu'il en est ainsi, il choisira de préférence l'image colorée, l'expression plastique.

Les premiers aiment la couleur pour la couleur, la matière pour ce qu'elle contribue à la beauté des choses; ils sont moins

sensibles à leur poésie discrète, à leur symbole latent. Les autres y cherchent surtout l'expression imagée d'un état d'âme.

Courtens fut des premiers.

*
* *

Du 15 au 28 mai.

FRANZ HENS

Encore un, et des meilleurs, qui s'est fait le champion du truellage et — qu'il l'ait voulu délibérément ou n'ait fait que suivre ses instincts — s'est enrôlé sous la bannière un peu simpliste de cette *École de Termonde*.

Peignant surtout l'eau, les barques et le ciel, ses œuvres leur empruntent naturellement et fatalement, un peu de leur inévitable poésie. De là le charme très grand de ces marines, cette impression de silence et de glissement de ces barques.

Mais pourquoi un mariniste tel que Hens, capable de surprendre la consistance des bateaux et des chalands, le «mouillé» et la transparence de l'eau, qui voit d'un œil juste la coloration et le jeu de lumière de ses ciels, échoue-t-il dans son désir de rendre les nuages? Ceux-ci sont inaériens, massifs et lourds comme des blocs de plâtre, compacts et délimités; l'illusion ne se commande pas.

Ce n'est point inhabileté, le reste de l'œuvre nous le prouve; ce n'est pas le manque de finesse dans les tonalités, l'*Éclaircie* et le *Lever du jour*, par leur note grise et argentée, le démontrent

Ne serait-ce pas, alors, que la technique vient, de façon fort importune, ajouter sa lourdeur à la masse des nuées chargées d'eau? Il est pourtant visible qu'il y a là, de la part du peintre, quelque chose de voulu, mais n'a-t-il pas outrepassé la réalité, poussé qu'il était par une observation à laquelle il attache trop d'importance? Ce détail prend ici des proportions de faute capitale.

Tout est léger dans une marine, aérien, onduleux comme le rythme de l'eau. Le mouvement des nuées, comme celui des barques, ne doit être qu'un glissement; le ciel le plus chargé de menaces, doit garder son aspect lointain; il ne faut pas qu'on puisse le tâter et qu'il oppose à notre illusion la consistance d'une matière dure et inerte.

L'écueil n'est pas facile à éviter, mais il est permis de l'exiger d'un peintre qui, d'autre part, saisit l'exacte valeur des choses, leurs tonalités les plus fines et les plus délicates, ainsi que leur enveloppement par la lumière.

Du 22 avril au 1er mai.

Exposition des œuvres de Mlle Léo Jo. — Georges Herz. F. Beauck. — Hubert Glansdorff. — Léon Huygens.

Efforts honnêtes en général, mais trop sages, trop mesurés, trop proches du « déjà vu », quelquefois même de la banalité.

Pourquoi, avant d'exposer leurs tentatives d'art, les peintres ne cherchent-ils pas tout d'abord à se créer une vision personnelle? La personnalité ne doit-elle pas être la base de l'existence d'un artiste? La moindre, celle faite de quelques nuances, ne vaut-elle pas mille fois les productions les plus réussies mais que d'autres, tout aussi bien, eussent pu signer?

Léo Jo ne vise certainement pas au grand art, et cependant ne sommes-nous pas heureux qu'elle brise pour un moment la fatigante égalité des expositions?

Léo Jo évolue. Elle s'était contentée jusqu'à présent de nous faire rire; voudrait-elle nous émotionner? Ses derniers dessins ne sont pas qu'une ironie de quelque situation ridicule; ils tendent à retracer le caractère plutôt plaintif et pitoyable d'une humanité mal lotie. Qu'elle évite Laermans, Frédéric; qu'elle se contente de rester l'observatrice sincère des déshérités comme elle l'a été des bourgeois en posture de laideur; elle élèvera son art et pourra nous donner mieux qu'une simple caricature. Déjà le *Dyptique des Vieilles* le démontre.

*
* *

Du 2 au 12 mai.

Tableaux de Mme R. Ramy, Mme Dielman, Victor Crabbe, L. Houwaert. — Frédéric Jomouton et Pierre Abattucci.

Pourquoi M. L. Houwaert peint-il de manière si brutale? Pourquoi la façon de peindre l'intéresse-t-elle plus que l'attrait du coloris?

*
* *

Du 13 au 23 mai.

Tableaux et Pastels de Mlle Angelina Drumaux.— Franz Kegeljan. — Théo Nicolet. — Frédéric Mommen et Willem Van den Bruel.

Ce dernier taille en pleine pâte des miséreux qui rappellent lointainement *Israëls*. Malheureusement, l'artiste ne nous communique pas toujours l'émotion dont devrait nous émouvoir

la vue d'une telle humanité. Chose étrange, il y arrive mieux dans ce paysage triste et vespéral des *Vieilles Tours* que dans ses intérieurs pourtant si pitoyables.

A la salle Boute.

Mme Marie de Roode-Heyermans. — MM. Jules Du Jardin. Josef Middeleer. — Albert Sohie.

Mme de Roode, reprenant la méthode des peintres intimistes, se contente de choisir un milieu qui l'intéresse, en observe minutieusement tous les détails, tâche de définir dans les personnages ce qui les distingue essentiellement et les relie le plus directement possible à leur milieu. Elle réussit de la sorte à nous faire vivre en pensée, le lambeau d'existence que les vieilles infirmes de l'hospice d'Amsterdam traînent avec elles, comme une infirmité de plus.

Il est vraiment de grand intérêt d'observer à quelle intensité d'art peut atteindre l'artiste qui se contente de voir, qui reconstitue simplement, sincèrement, sans exagérer pour mieux se faire comprendre.

Il n'y a nul symbole ici; toutes ces petites vieilles sont rigoureusement personnelles et pourtant chacune d'elles nous évoque la vision nette de ce que fut leur existence misérable dans le passé et de ce qu'elle est encore dans cette seule survie de leurs souvenirs qui déjà se confondent.

Mme de Roode nous intéresse au sort de ses incurables et nous demande pour elles notre part de sympathie et de pitié.

* * *

Maisons anciennes, béguinages de silence, quais de solitude, jardins de pauvreté, Josef Middeleer, lui aussi, s'est laissé prendre à leur charme enveloppant. Qui n'a point été tenté? C'en est presque devenu un écueil. Ce qui sauve Middeleer, c'est qu'il n'y voit pas que les choses en ruine; il en déduit heureusement la douce intimité et le soleil qui vient dorer leur tristesse est bien le soleil compatissant, réconfortant, comme une visite amie aux côtés d'un malade presque oublié.

Grégoire le Roy.

MEMENTO

Le concours dramatique d'Ostende-Centre-d'Art. — Le jury chargé par Ostende-Centre-d'Art de répartir les prix que cette institution a décidé de consacrer à l'encouragement de la littérature dramatique en Belgique vient de se prononcer.

Quarante-neuf pièces d'auteurs belges lui ont été soumises, ce qui atteste une intensité de production que l'on n'aurait pu soupçonner.

Considérant que sa mission était d'encourager un art encore hésitant plutôt que de décerner des récompenses et de reconnaître des gloires consacrées, il a cru devoir écarter du concours et ranger dans une catégorie particulière deux œuvres qui, tant par leur mérite intrinsèque que par la personnalité de leurs auteurs, lui ont semblé mériter plutôt un hommage public qu'un encouragement. Ce sont *Savonarole*, par Iwan Gilkin, et *L'imposteur magnanime*, par Georges Eekhoud.

Des prix spéciaux sont donc réservés à ces écrivains.

D'autre part, les organisateurs du concours ayant manifesté le désir de voir un prix attribué au théâtre en plein air, ce prix a été décerné à MM. Valère Gille et Henry Liebrecht pour leur légende nationale *Les deux bossus*. Toutefois, tenant compte de certaines faiblesses de l'œuvre, le jury a décidé de ne l'admettre qu'après correction.

Ces trois pièces mises à part, des prix ont été attribués à Horace Van Offel pour *L'Oiseau mécanique* (Éditions de la *Belgique artistique et littéraire*) ; à E. de Tallenay pour *Vivia Perpetua* ; à F. Bodson pour *Le Conflit* ; des primes à Gaston Heux pour *La Cariatide*; à Léon Paschal pour *Hélie*; à Léon Rickx pour *Que ton règne arrive*; à Aug. Joly pour *Le sang*.

Toutes ces décisions ont été prises à l'unanimité.

Le jury se composait de MM. Edmond Picard, président ; Lucien Solvay, Albert Giraud, Maurice Dullaert, Edmond Glesener, Louis Dumont-Wilden. La rédaction d'un rapport a été confiée à M. Louis Dumont-Wilden. Il sera imprimé et distribué vers le 15 juin. Le mardi 18 juin aura lieu, à Ostende, une séance solennelle dans laquelle les résultats du concours seront proclamés. Elle commencera par une conférence de M. Edmond Picard sur la situation de l'art dramatique en Belgique.

***

La Jeune Wallonie, la vaillante revue littéraire du Pays Noir, organise, le 6 juin prochain, à Marcinelle (lieu dit des Sept-Petites), une *Cour d'Amour*, sur le modèle des Félibres de Provence.

Banquet, concerts, déclamations, discours, feu d'artifice, rien

ne manquera à cette cérémonie qui intéressera les artistes de tout le pays et marquera un effort de plus dans l'originale campagne de décentralisation et de résurrection des originalités traditionnelles.

* * *

Pendant l'hiver dernier, la *Jeune Wallonie* a, d'autre part, organisé des lundis littéraires qui réussirent brillamment. Les meilleurs conférenciers parlèrent à cette tribune de choses intéressant particulièrement l'Art et la Littérature. La *Jeune Wallonie* éditera prochainement le texte de ces causeries dans un volume qui sera vendu 3 fr. 50, et auquel on souscrit dès à présent, 29, rue des Glacières, Marcinelle.

Voici le sommaire de cette publication, d'un intérêt assuré :

Paul André : *Max Waller et la Jeune Belgique;* René Dethier : *Quelques écrivains du Hainaut;* Jules Destrée : *Emile Verhaeren;* Louis Piérard : *Charles Baudelaire;* Pierre Wuille : *La Jeune Wallonie;* Nelly Lecrenier : *Elisée Reclus;* René Dethier : *Un chansonnier populaire wallon, Jacques Bertrand;* H. Rossignol : *La Littérature et la Société;* Jules Destrée : *Pelléas et Mélisande;* Louis Dufrane : *Grétry;* Georges Delaunoy : *Nos frères, les paysans;* Maria Biermé : *La femme au moyen âge dans les Sciences, les Arts et les Lettres;* Edouard de Heusy : *Les Pantalons blancs;* René Dethier : *Alfred de Musset;* Nelly Lecrenier : *Frédéric Mistral.*

* * *

Salon des Beaux-Arts d'Ostende-Centre d'Art. — L'ouverture en est fixée au mardi 16 juillet, à 11 h. du matin.

* * *

Le 15 juin s'ouvrira, au Musée Moderne, à Bruxelles, le 4e Salon annuel du Cercle d'Art « **Les Indépendants** ». Il s'annonce très intéressant. Y prendront part : les peintres J. Ensor, Aug. Oleffe, Dario de Regoyos, Alfred Bastien, René De Man, M- Jefferys, J. Lemayeur, Ruffin, W. Jelley, F. Lantoine, R. Martinez, L. Thevenet, A. Blandin, etc.

Les graveurs : Ch. Bernier, H. Meunier, Mme Destrée-Danse.

Les sculpteurs : de Kat, Sprimont, Wansart, Mlle Van Hall.

Des concerts et conférences seront organisés pendant la durée du Salon.

* * *

L'Exposition du Livre Flamand s'ouvrira le mardi 25 juin, à 11 heures, au Kursaal d'Ostende. A 2 heures, une conférence y sera faite par M. Pol de Mont.

TABLE DES MATIÈRES

contenues dans le Tome VII

ANDRÉ, Paul.

EN MARGE D'UN ROMAN BELGE 382

Les Théâtres :

Monnaie : *La Fiancée vendue; Salomé.*
Parc : *Carlo Salvani; Auguste Jouhaud; Mangeront-ils?*
Matinées Mondaines : *Les refrains célèbres d'Offenbach; Matinée roumaine* 153
Fins de saison : *Les reprises* 154
Parc : *Le Voleur.*
Olympia : *La Petite Milliardaire.*

ANGENOT, Marcel.

POÈMES POUR ELLE 99

BIERMÉ, Maria.

Les Livres :

L. Delattre : *Le Roman du Chien et de l'Enfant* . . . 138

COPPIN, Marguerite.

SOIR DE NOCES 297

DAXHELET, Arthur.

LA BLESSURE. 57

Les Livres :

Eugène Monseur : *Les Moines et les Saints de Gand* . . 506
O. Merten : *L'état présent de la Philosophie.* 507

de LAMINNE, Ernest.

ADIEUX 406

DELVILLE, Jean.

LE PRINCIPE SOCIAL DE L'ART 31

ELSLANDER, J.-F.

LA MORALE 220

FONTAINAS, André.

HÉLÈNE PRADIER (acte III et fin) 104

GEORGES, Eugène.

Les Concerts 155, 350

HALOT, Alexandre.

VINGT-CINQ ANS DE CIVILISATION AU CONGO 439

HELLENS, Frans.

LES BELLES MAINS 408

JACQUIER, Jacques.

A DEUX DE JEU (1 acte) 77

JOLY, Auguste.

Les Livres :

Maurice Maeterlinck : *L'Intelligence des Fleurs* . . . 326

KRAINS, Hubert.

GEORGES EEKHOUD. 202

KUNEL, Maurice.

LES LAMPES 293

LE CHANT DES SÈVES 294

LARCIER, Fernand.

Les Livres :

Almanach des Étudiants de l'Université de Gand . . . 140
Bibliographie.

LECLERCQ, Émile.

LES TOMBEAUX 48

LEMAIRE, Charles.

BLANC ET NOIRS 65

LE ROY, Grégoire.

Les Salons. 342, 511

LIEBRECHT, Henri.

SUR LA VOIE SACRÉE 215

MALLIEUX. Fernand.

Les Livres :

M. Viéssiélovska : *La Jeune Belgique* 328

MARLOW, Georges.

Les Livres :

Iwan Gilkin : *Étudiants Russes* 331
M. Nélis : *Les Aigles Noirs* 336
M. Gauchez : *Jardin d'Adolescent* 336
Louis Piérard : *Images Boraines* 510
Marcel Noppeney : *Le Prince Avril* 510

MOCKEL, Albert.

CONTES POUR LES ENFANTS D'HIER . . . 5

NED, Édouard.

Les Livres :

M. des Ombiaux : *Io-Ié, bec de Liévre.* 135
L. Wauthy : *La Facile liaison* 137
P. Houyoux : *La Grande Grèce.* 137

OTLET, Paul.

LE PROGRAMME DU MINISTÈRE DES SCIENCES ET DES ARTS. 499

PICARD, Edmond.

FANTAISIE POLITIQUE 287

Les Salons. 445

LA LIBRE ACADÉMIE 177

PIERRON, Sander.

LE REPROCHE ATTENDRI 366

Les Livres :

J. Cuvelier : *La Matrice du sceau de Baudouin IV* . . 126
J. de Bosschère : *Sculptures anciennes à Anvers* . . . 128
E. Laloire : *Le Livre d'heures de Philippe de Clèves* . . 130
*** : *Aspects de la Nature et de la Cité* 132
P. Jaspar : *Du Vieux, du Neuf* 134

RENS, Georges.

LA CLUSE (4 actes) 232

RIZZARDI, Luca.

SOUVENIRS D'ENFANCE. 183

SMULDERS, Carl.

LA CORRESPONDANCE DE SYLVAIN DARTOIS. 303, 473

VARLEZ, Armand.

LA DAME EN ROUGE 427

VERHAEREN, Émile.

SAINT AMAND 359
LES VAN EYCK 363

WETZLAR, Alice.

LA PETITE MAISON DANS LA PETITE RUE OU LE SOLEIL NE BRILLAIT JAMAIS . . 388

MEMENTO.

*** 518

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00695 8314